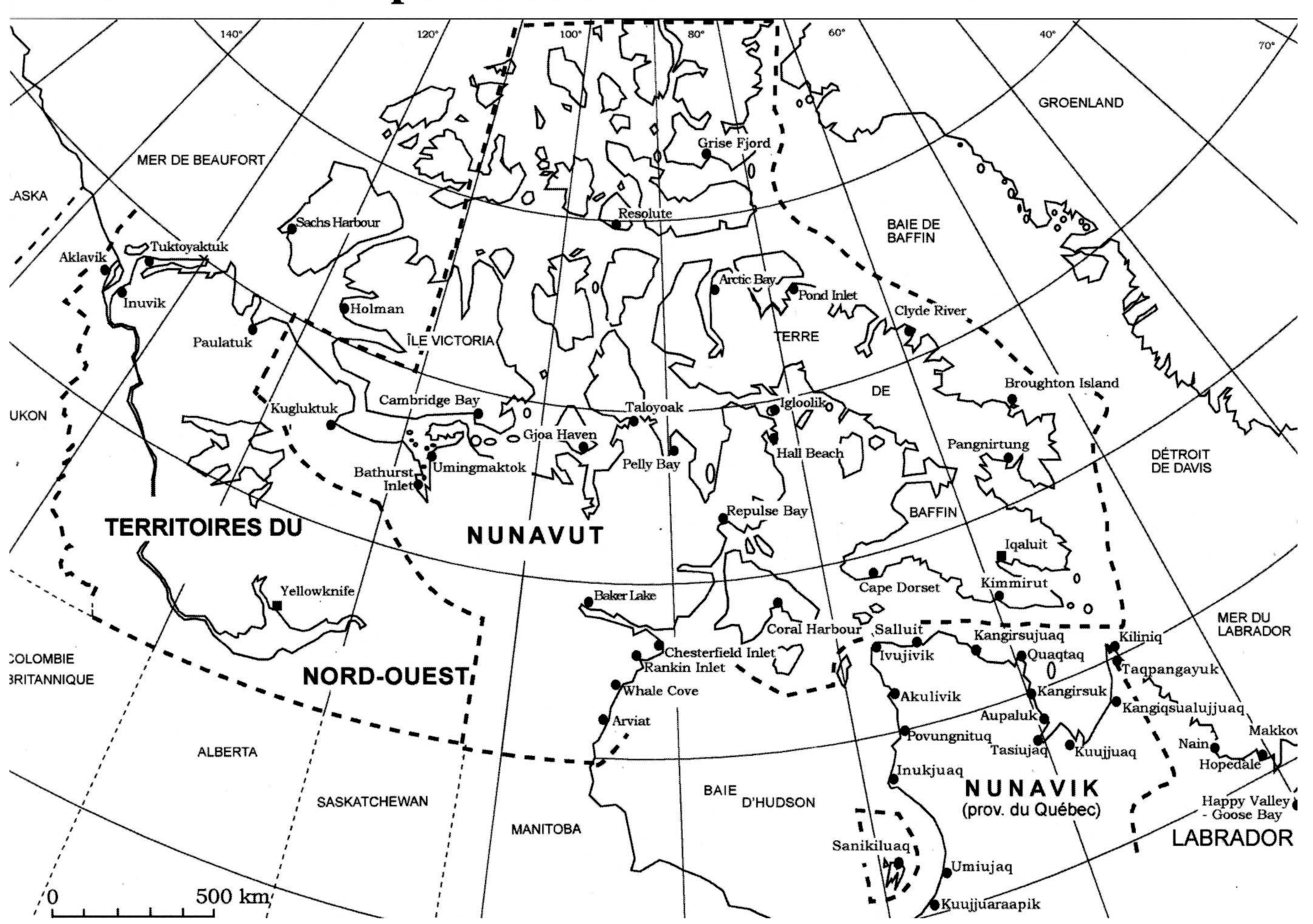


CARNET DU NUNAVIK
NUNAVIK
claude paquet
Détroit d'Hudson
Hudson Strait
Baie d'Ungava
Ungava Bay
Mer du Labrador
Labrador Sea
LABRADOR
BAIE-JAMES
55e Parallèle
IVUJIVIK
SALLUIT
AKULIVIK
QUAQTAQ
KUUJJUAQ
UMIUJAQ
WHAPMAGOOSTUI
Canada
NUNAVIK
Québec
États-Unis
Mexique

Les points de sédentarisation inuit



CARNET du NUNAVIK

Claude Paquet

Afin de faciliter la consultation, deux abécédaires ont été créés. Le premier concerne uniquement les noms de lieux parfois regroupés sous un unique vocable; exemple sous la rubrique VILLAGES NORDIQUES apparaissent par ordre alphabétique les villages du Nunavik, idem pour LACS et RIVIÈRES NORDIQUES. Le deuxième concerne les noms propres de personnages (HUDSON Henry etc) et les noms communs usuels; exemple GÉOLOGIE, VÉGÉTATION

ABÉCÉDAIRE DE LIEUX

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA

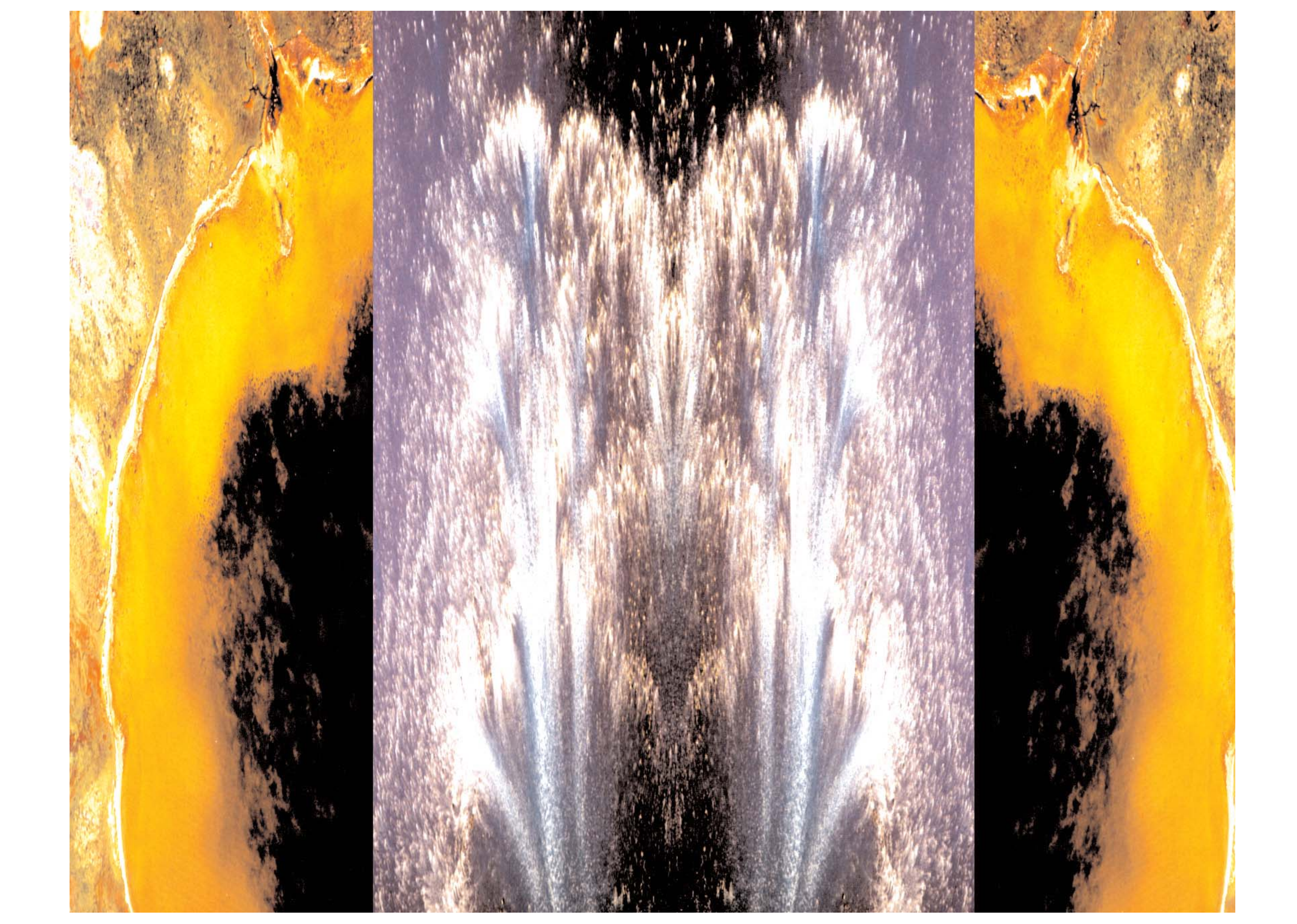
ALLUVIAQ (FJORD)
Longitude ouest 65° 09' 58" Latitude nord 59° 26' 45"
Ce fjord sinueux du Nord-du- Québec, long de 25 km et large de près de 2 km, met en contact les eaux de la rivière Alluviaq qui s'y jette et celles de la baie d'Ungava, où se trouve son entrée, à quelque 100 km au nord-nord-est de l'embouchure de la rivière George. Alluviaq est un mot inuit, la version moderne de la forme Abloviak ou Abloviac. Il ne signifie pas dans le sens de un pas de marche. Les premiers Européens à visiter l'endroit et à le décrire sont sans doute les missionnaires moraves Benjamin Kohlmeister et George Kmoch. Ils y passent le 6 août 1811 et l'identifient sous la forme Abloriak Bay sur la carte accompagnant leur rapport d'expédition. On retrouve la graphie Abloviak, sans le générique Fjord, sur une carte du territoire d'Ungava de 1911 contenue dans le neuvième rapport de la Commission de géographie du Canada, de même que sur le feuillet nord de la carte de la province de Québec publiée en 1914 par le ministère des Terres et Forêts. La version de 1935 de cette carte indique Abloviac. Dans tous ces cas, le nom semble désigner un élément topographique de la côte, près de la pointe Le Droit d'aujourd'hui. Sur la carte topographique 14 NW de 1948, le toponyme apparaît avec un générique et il s'applique bien au fjord : Abloviak Fjord. C'est en 1956 que la Commission de géographie du Québec a accepté le nom Fjord Abloviac, qu'elle modifia plus tard en Fjord Alluviaq, graphie plus conforme à l'orthographe normalisée en inuktitut. C'est ce nom qui a paru au Répertoire géographique du Québec de 1969. Il est demeuré inchangé depuis. Le fjord a été également connu sous les noms Ablorialik et Adloylik. De leur côté, les Inuits utilisent à l'heure actuelle deux noms : Alluviaq pour la rivière et Allurilik pour le fjord. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

AKPATOK (île)
Cette île telle une forteresse qui se dresse dans les eaux de la baie d'Ungava, au nord-est du village de Kangirsuk est depuis longtemps reconnue comme un site exceptionnel d'observation du morse et l'ours polaire. De plus, les vertigineuses falaises de roc abritent un site de nidification prolifique des guillemots de Brünnich. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

BBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBB

BAIE-AUX-FEUILLES (parc national)
Le parc national de la Baie-aux-Feuilles est le 5e projet de parc à être entrepris au Nunavik. Il est situé dans le sud-ouest de la baie d'Ungava à proximité des villages d'Aupaluk et de Tasiujaq, et à environ une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Kuujjuaq. L'aire d'étude couvre une superficie approximative de 9115 km², incluant la portion aval de la rivière aux Feuilles, la majorité des terres autour de la baie aux Feuilles, la côte entre la baie et la rivière Koksoak ainsi qu'une partie de la fosse du Labrador. L'aire d'étude est le secteur où des travaux d'acquisition de connaissances sont entrepris en vue de caractériser l'occupation du territoire, les milieux physiques, biologiques et socio-économiques afin de déterminer les secteurs potentiellement intéressants pour le futur parc. Le projet de parc national de la Baie-aux-Feuilles vise à protéger un échantillon représentatif de la région naturelle de la côte de la baie d'Ungava. Cette région naturelle est caractérisée par une côte au profil irrégulier découpée de bras de mer, de baies, d'îles, de quelques fjords et d'estuaires de grands cours d'eau comme les rivières aux Feuilles et Koksoak. La côte, zone de rencontre entre le milieu marin et terrestre, comporte une riche biodiversité et de nombreux vestiges d'occupation humaine. On y retrouve entre autres le bœuf musqué qui y vit en petits groupes. Les nombreuses falaises et terrain ouvert en font un endroit de prédilection pour les oiseaux de proie. Le projet de parc vise aussi à préserver l'endroit présentant possiblement les plus hautes marées du monde, d'une hauteur pouvant atteindre 20 m. Les futurs visiteurs pourront observer l'ampleur du phénomène et les changements dramatiques du paysage qui s'opèrent au rythme de celles-ci. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

BAIE D'HUDSON
Longitude ouest 78° 40' 00" Latitude nord 58° 25' 00"
Vaste mer intérieure, la baie d'Hudson s'étale sur environ 1 000 000 de km². La juridiction québécoise s'exerce sur plus de 1 200 km de rivage oriental. Plusieurs grands cours d'eau de l'hinterland viennent s'y jeter, dont la Grande rivière de la Baleine et les rivières Nastapoka, Kogaluc et de Puvirnituk. La végétation côtière passe graduellement de la taïga à la toundra arctique. Du sud au nord, des villages cris et inuits sont disséminés sur la côte : Whapmagoostui, Kuujjuarapik, Umiujaq, Inukjuak, Povungnituk, Akulivik et Ivujivik, ce dernier étant le plus septentrional du Québec. Bien que le climat extrêmement rude limite la



navigation à quelques mois de l'année, la présence des glaces n'a pas découragé les marins du XVIIe siècle à s'aventurer dans la baie d'Hudson. Après avoir mené des expéditions pour la Compagnie des Indes orientales, laquelle cherchait à installer des colonies hollandaises à New York et au Delaware, le navigateur anglais Henry Hudson (vers 1550-1611) se voit confier en 1610 – par son pays, cette fois – l'exploration d'un passage au nord-ouest de l'Atlantique. Après la traversée du détroit, auquel on a donné son nom, le capitaine du Discovery est convaincu d'avoir trouvé le passage et met le cap au sud, où il atteint ce qu'il appelle un « labyrinthe sans fin ». Cherchant vainement une sortie, il se voit contraint d'hiverner dans cet environnement hostile. Le manque de nourriture et le scorbut affectent durement l'équipage. Sur le chemin du retour, en 1611, à la suite d'une mutinerie, il est jeté avec son fils John et cinq marins dans une chaloupe. Abandonné, Hudson et ses compagnons d'infortune disparaissent sans laisser de traces; ils auraient péri en mer, sans provisions, dans la baie James. D'autres navigateurs (Button, Fox et James) viendront dans les années suivantes. Un demi-siècle plus tard, la région attire à nouveau plusieurs Européens. Vers 1665, les explorateurs Radisson et Des Groseilliers projettent d'ouvrir des postes de traite sur le littoral de la baie d'Hudson. Ne recevant aucun appui de la France, ils se tournent vers les Anglais, qui créent, en 1670, la Compagnie de la Baie d'Hudson. La vive concurrence de ses comptoirs avec le commerce de la Nouvelle-France déclenche des offensives militaires, à partir de 1686, visant à chasser les Anglais de la baie d'Hudson. Ainsi naît l'épopée de Pierre Le Moyne d'Iberville, qui dure plus de six ans. Malgré les succès remportés par ce grand homme de guerre, la France doit renoncer, par le traité d'Utrecht (1713), à ses prétentions sur la baie d'Hudson. Bien avant qu'Henry Hudson effectue son dernier voyage d'exploration, l'existence d'une mer du Nord était connue des grands cartographes d'outre-Atlantique. En effet, sur des cartes dressées par les Hollandais de Jode (1593), Mercator (1595) et Wytfliet (1597), on peut lire le même nom, Lago de Conibas; ce dernier document cartographique se révèle d'une importance considérable, puisqu'il représente précisément la région environnante de ce prétendu lac, dont la localisation et la configuration correspondent assez bien à celles de la baie d'Hudson. C'est vraisemblablement cette même entité hydrographique qui est désignée sous l'appellation Mare dulcium aquarum, sur une autre carte de Mercator, publiée elle aussi en 1595. Toutefois, dans le cas de cette mer d'eaux douces comme dans celui du Lago de Conibas, certains considèrent qu'il s'agirait plutôt des Grands Lacs. En Nouvelle-France, Champlain entend parler, par des Amérindiens, d'un vaste bassin maritime, qu'il identifie dans ses écrits comme étant la mer Salée (1608) ou la mer du Nort. En 1612, une gravure d'Hessel Gerritsz, sans doute d'après un dessin original d'Hudson, est imprimée à Amsterdam. Le nom Mare Magnum, qui se traduit par grande mer, est inscrit juste au nord de l'entrée de la baie d'Hudson; la carte indique aussi le lieu où le capitaine du Discovery a hiverné, dans la baie James. Cette dénomination latine est reprise – mais toute en minuscules – par Champlain sur deux cartes, l'une probablement de 1612 et l'autre de 1613, où le nom paraît un peu plus au sud, à l'entrée même de la mer intérieure. L'explorateur Jens Munk, dans le récit de son voyage de 1619-1620, publié en 1624, utilise dans son texte les appellations Hudson's Sea et Mare Novum, cette dernière signifiant nouvelle mer, alors que sur la carte d'accompagnement paraît le nom de Cristian's Sea. En 1625, une carte de Henry Briggs est publiée dans un ouvrage de Samuel Purchas, sur laquelle est inscrite la désignation de « Hudsons bay », le s final indiquant l'attribution. Sur une carte de 1634, Jean Guérard emploie la dénomination Baie de Hudson. Le navigateur Luke Fox consigne, sur une carte de 1635, le toponyme « hudsons Bays », qui identifie les deux baies (James et Hudson), considérées comme des entités distinctes, alors qu'en réalité la première fait partie de la seconde. La carte de Melchior Tavernier, dressée en 1643, montre le nom Mer de Hudson. La carte que Champlain a produite en 1616 a été rééditée en 1653, avec corrections et ajouts, par Pierre du Val, géographe du roi, lequel écrit Mer de Hudson ou Christiane. Sanson d'Abbeville, sur sa célèbre carte de 1656, indique Mer Christiane dans la partie nord de cette importante entité et Golfe de Hudson ou Hudson Bay dans sa partie centrale. Dans les Relations des Jésuites, en 1660, l'on désigne la baie d'Hudson sous trois noms différents : Mer du Nord, Grande baye du Nord et baye de Hudson. Nicolas de Fer consigne, sur une carte de 1669, la forme Golfe de Hudson. Les Relations de 1672, quant à elles, mentionnent l'utilisation de la variante Baye de Hutson. L'explorateur Louis Jolliet inscrit en 1673 l'appellation Baye d'Hudson. En 1686, Jacques de Brisay, marquis de Denonville, donne des instructions au chevalier de Troyes – chargé de mener une expédition visant à déloger les Anglais de la baie d'Hudson - - dans lesquelles il est question de la baie du Nord. Sur une carte de 1690, dont on ne connaît pas l'auteur, paraissent les dénominations de Golfe du Nort ci devant Baye de Hudsom (sic). Une autre carte anonyme de 1697 comporte les noms Mer de Hudson et Golfe de Hudson ou Hudson Bay. Parfois d'autres appellations sont utilisées; par exemple, dans sa Relation de 1720, Nicolas-Jérémie Lamontagne donne à cette mer le nom de Baye de l'Assomption. Comme on peut le constater, les XVIe et XVIIe siècles ont été marqués par un flottement tant dans le choix du générique que du spécifique pour désigner cette vaste entité hydrographique. Depuis ce temps, on notera toutefois une stabilité quant à la forme que l'on connaît maintenant. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

BAIE JAMES

Longitude ouest 79° 05' 00" Latitude nord 53° 40' 00"

Coincée au fond de la baie d'Hudson, la baie James est en réalité un golfe de 350 km de long sur 220 km de large qui reçoit les eaux de nombreuses rivières en provenance du Québec et de l'Ontario. La partie québécoise de cette entité transfrontalière s'étend sur toute sa longueur entre la pointe Louis-XIV au nord et l'entrée de la Hannah Bay au sud-ouest. Ses rives sont basses et marécageuses, recouvertes d'une végétation qui passe de la forêt rabougrie à la taïga. C'est une rivalité commerciale entre Londres et Bristol qui lança, en 1631-1632, les expéditions concurrentes de Thomas James (vers 1593-vers 1635) et de Luke Fox

(1586-1635). Ce dernier a exploré davantage la partie est de la baie d'Hudson tandis que James a hiverné à Charlton Island dans la partie sud de la baie qui devait plus tard porter son nom. Selon Marcel Trudel (1966), la première mention de James' Bay date de 1631 sur les cartes préparées par Thomas James lui-même – reproduites dans Skelton, Explorers Maps (Londres, 1958) – lors de son hibernement de 1631-1632, avec Fox à la baie d'Hudson. La carte de Sanson d'Abbeville (1656) indique « Iames his Bay » pour la partie ouest de ce golfe – cette curieuse forme révélant un lien privilégié avec le découvreur – et « la Grande Baye ou Delivrance » pour la section est de ce rentrant. Jean-Baptiste-Louis Franquelin (1684) indique Baye de Hudson pour ce golfe. James's Bay paraît, notamment sur les cartes de Middleton (1743), Peter Pond (1785), Bouchette (1832), Low (1885). Nicolas Bellin (1744) désigne cette entité sous la double appellation de « Fond de la Be de Hudson appelé par les Anglois Baye James ». Sur une autre carte datée de 1755, Bellin écrit « Fond de la Be de Hudson ou Baye James ». Plusieurs autres noms tels Baye du Nord, Baye de l'Assomption, Mer du Nord et Baie de James serviront également à l'identifier. Parmi ceux-ci, la forme Baie de James a un certain usage ancien et moderne, notamment dans les atlas français et canadiens depuis 1838, dans plusieurs publications officielles du Bas-Canada, du Canada et du Québec (1833, 1885, 1898). Cependant, la forme consacrée par l'usage populaire et par les accords connus sous le nom de Convention de la Baie-James a prévalu et fut retenue par la Commission de toponymie. Les Cris, selon qu'ils soient du sud ou du nord, identifient l'ensemble de la baie James et de la baie d'Hudson sous les appellations Wiinipekw ou Wiinipaakw, termes signifiant eau sale. Le littoral oriental de la baie James n'a été rattaché au Québec qu'à partir de 1898 pour la partie sud et en 1912, pour la partie nord. La population crie installée dans cette région depuis des siècles continue à pratiquer largement la chasse et la pêche comme le faisaient leurs ancêtres; on la retrouve principalement près de la côte à Waskaganish, Eastmain, Wemindji et Chisasibi. De nos jours, la baie James est principalement connue pour les gigantesques barrages et centrales hydroélectriques dont la construction s'est amorcée dans les années 1970 sur la Grande Rivière et ses affluents. Ce complexe constitue la plus grande force hydroélectrique du Québec avec quatre centrales complétées, totalisant une puissance de plus de 12 280 MW. On projette la construction, avant la fin du siècle, de trois nouvelles centrales qui porteraient la puissance installée à près de 15 000 MW. La carte nommée Regiones Sub Polo Arctico de W. J. Guiljelmo Blaeu, Amsterdam, 1645, montre le nom « Iames his bay » pour désigner la partie ouest de la baie James, alors que la partie est est désignée « The great Bay of Gods delivrance ». Sur la carte intitulée Le Canada, ou Nouvelle France, & c., de Nicolas Sanson, Paris, 1656, est inscrit le nom « Iames his Bay » pour désigner la partie ouest de la baie James, alors que la partie est se nomme « la Grande Baye ou Delivrance ». « Baye de Iames » identifie la partie ouest de la baie James et « Baye des Kilistinons » la partie est de la baie James sur la carte nommée Partie Occidentale du Canada ou de la Nouvelle France, par Vincenzo Coronelli, Paris, 1688. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

CCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCC

CAP WILLIAM-SMITH

Longitude ouest 64° 50' 40" Latitude nord 60° 22' 08"

Point le plus septentrional du Québec continental du côté est de la baie d'Ungava, ce cap est baigné par les eaux du bras de mer appelé Forbes Sound, en face de Killiniq, lieu-dit situé sur l'île du même nom. Il s'agit davantage d'une pointe que d'un cap. Ce dernier tire son nom de William Smith, sous-ministre de la Marine et des Pêcheries du Canada en 1868 et 1869. Le nom de «C.éWilliam Smith» a paru sur la carte du district d'Ungava accompagnant le neuvième rapport de la Commission de géographie du Canada de 1911 préparé par James White. De leur côté, les Inuits le connaissent sous le nom de Nuvukuluk, terme qui signifie le petit cap ou la petite pointe. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

DDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDD

EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE

FFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFF

FOUL (BAIE)

Longitude ouest 72° 59' 24" Latitude nord 62° 11' 11"

Ce rentrant de la côte du détroit d'Hudson, large de 30 km et profond d'environ 5 km, s'étend de la pointe Radisson au promontoire De Martigny. Des îles, des îlots et des rochers parsèment la baie Foul et y rendent la navigation périlleuse. C'est ce qu'évoque son nom anglais de Foul Bay qu'on peut rendre en français par baie encombrée, sens à rapprocher de malbaie souvent utilisé en toponymie québécoise. Foul Bay figure sur une carte topographique parue en 1945 tandis que Baie Foul paraît sur la carte de la province publiée en 1946 par le département des Terres et Forêts. La Commission de géographie du Québec avait entériné ce nom dès 1945. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

GGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGG

HHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHH

HAVRE DOUGLAS

Longitude ouest ° 38' 01" Latitude nord 72 61° 55' 44"

Dans son Rapport de l'expédition à la baie d'Hudson et au détroit de Cumberland à bord du navire « Diana », le commandant William Wakeham indique qu'en arrivant à ce havre vendredi le 16 juillet 1897, il donna le nom de « Douglas Harbour » (page 19). James White, dans « Place Names in Northern Canada »,

publié dans le « Ninth Report of the Geographic Board of Canada », 1910, p. 357, écrit qu'il s'agirait du capitaine Bloomfield Douglas, du ministère de la Marine et des Pêcheries (Department of Marine and Fisheries). (www.toponymie.gouv.qc.ca)

HELEN (chute) (Sarvakallak)
Longitude ouest 65° 49' 41" Latitude nord 58° 09' 48"
Ces chutes se trouvent sur la rivière George, à 45 km directement au sud du poste de George River de la Hudson Bay Company et à 6,5 km en amont de l'estuaire de la rivière Ford. Ce toponyme paraît sous la forme « Helen Falls » dans l'ouvrage intitulé « A Woman's Way Through Unknown Labrador » écrit par Mrs Mina Benson Hubbard, en 1908. L'auteure ne donne pas l'origine du toponyme. Peut-être s'agit-il d'une déformation du prénom de sa belle-mère Ellen van der Voort Hubbard? Les chutes Helen constituent une barrière naturelle infranchissable pour certains poissons, notamment l'omble chevalier, une espèce normalement anadrome. Excellent site de pêche, ce secteur a été et est toujours exploité par la pourvoirie Helen Falls Camp. Offrant de riches panoramas, ce secteur comprend plusieurs éléments géologiques d'intérêt, tels que les marmites creusées par le tourbillonnement de cailloux dans la rivière George, les champs de palses et les mares de thermokarst, preuves indéniables de la fonte du pergélisol.. Un taxon rare de la flore invasculaire et deux taxons de la flore vasculaire à la limite de leur aire de distribution sont présents près des chutes Helen. Il est probable que l'arlequin plongeur, une espèce en péril, niche dans les zones d'eau vive des cours d'eau de ce secteur. « Qui a contemplé les chutes Hélène, à 64 km en amont de la rivière George (de Kangiqsualujjuaq), sait... » . Paru dans Rivière du Québec, par Annie Mercier et Jean-François Hamel, Les Éditions de l'Homme, 2004, page 366. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

HOPES ADVANCE (baie)
Longitude ouest 69° 39' 42" Latitude nord 59° 20' 07"
Il s'agit d'une baie considérable dans la partie ouest de la baie d'Ungava, à environ 48 km au nord-ouest de l'estuaire de la rivière aux Feuilles. Le cap du même nom se trouve à 192 km au nord. Sur la carte Chart of Hudson's Bay & Straits, Baffin's Bay, Strait Davis & Labrador, par C. Middelton, 1743, « Bay of Hopesadvance » y est indiqué. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

HUDSON (détroit)
Longitude ouest 72° 55' 00" Latitude nord 62° 10' 00"
Le détroit d'Hudson est un large bras de mer qui relie l'océan Atlantique et la baie d'Hudson. Limité au nord par l'île de Baffin et au sud par la baie et la péninsule d'Ungava, sa longueur totale est d'environ 720 km en direction nord-ouest et sa largeur varie de 100 à plus de 160 km. Du côté québécois, les rives sont généralement hautes (jusqu'à 450 m), rocheuses et dénudées. C'est dans certaines baies qu'on retrouve les villages les plus nordiques du Québec : Ivujivik, Salluit, Kangiqsujuaq et Quaqtaq. Certains historiens prétendent que l'Italien Jean Cabot aurait exploré le détroit d'Hudson, ce qui n'est toutefois pas démontré. Il est certain cependant qu'il était connu de navigateurs anglais et que Martin Frobisher a été le premier à en décrire l'entrée en 1578; il a été aussi mentionné par John Davis (1587) et George Waymouth (1602). C'est toutefois Henry Hudson (vers 1550-1611) qui fut le premier explorateur à s'y aventurer, en 1610. Navigateur expérimenté et renommé, il est chargé par un groupe de promoteurs anglais de chercher une route vers la Chine par le nord. Initialement décidé à s'engager dans le détroit de Davis, au nord de l'île de Baffin, Hudson se trouve aux prises avec une forte marée qui entraîne le Discovery au sud de cette île, dans des eaux encombrées de glace. N'osant rebrousser chemin à cause des tensions au sein de l'équipage, on navigue pendant six semaines, notant des points de repère de part et d'autre du détroit, pour entrer dans ce qui est devenu la baie d'Hudson. Franquelin ne distingue pas le détroit et la baie sur sa carte de 1684 : Golfe de Hudson; Nicolas Bellin inscrit Détroit de Hudson sur sa Carte de la Baye de Hudson de 1744. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

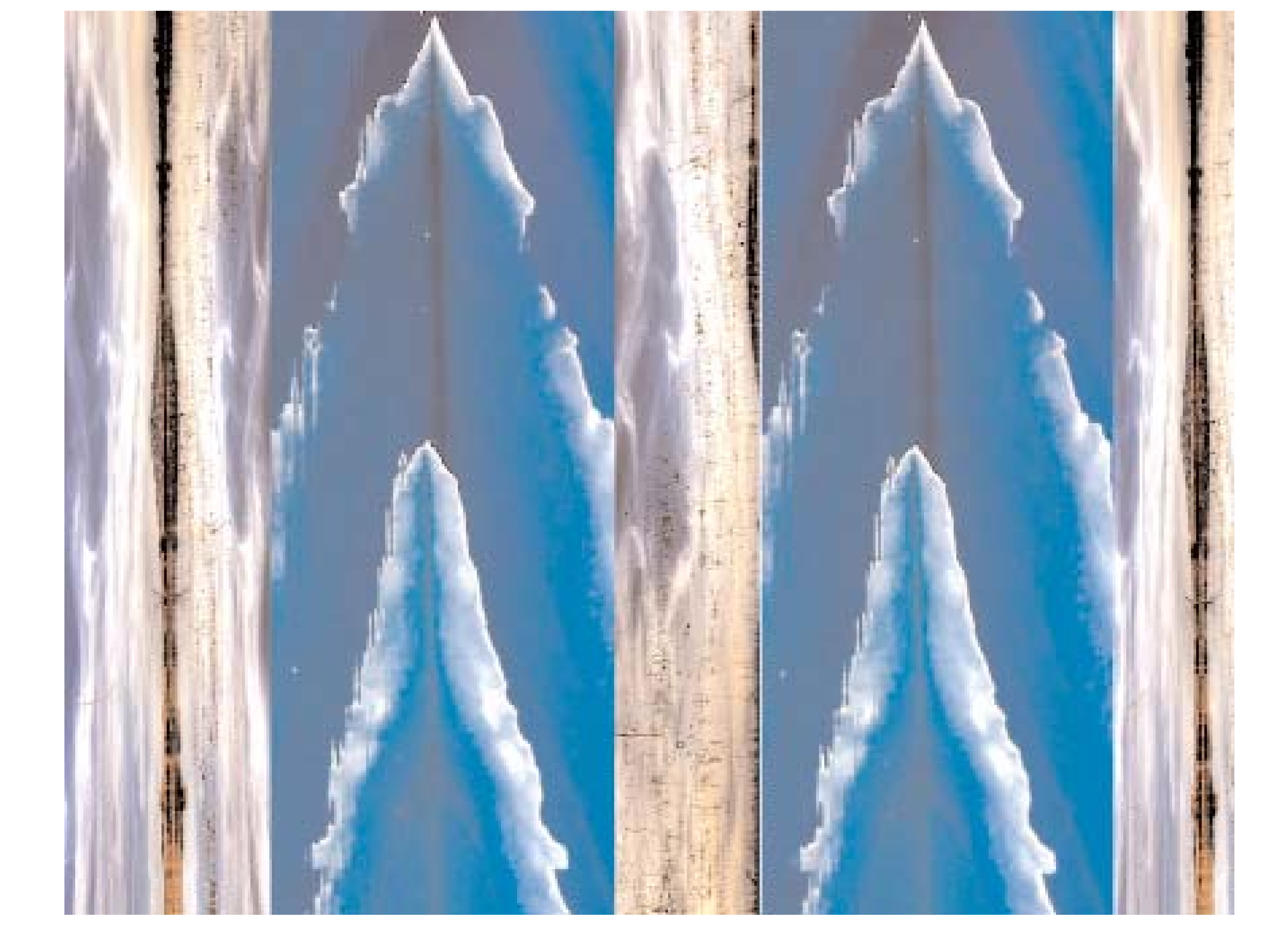
IIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIII

JJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJ

KKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKK

KATIVIK
Longitude ouest 71° 29' 00" Latitude nord 58° 29' 00"
D'une superficie de 500 164 km², le territoire de Kativik comprend l'ensemble des terres situées au-delà du 55e parallèle de latitude nord sur lesquelles s'exerce la compétence de l'Administration régionale Kativik. Cette compétence découle des dispositions de la Loi concernant les villages nordiques et l'Administration régionale Kativik adoptée en 1978. L'organisme assure entre autres la coordination des activités des municipalités de village nordique et intervient dans les domaines d'intérêt régional comme la santé, les services sociaux, l'éducation, le développement économique et l'environnement. Le nom Kativik, de langue inuite, signifie « endroit où l'on va pour se rassembler » et est tiré des racines *kati*, « aller se rassembler » et *vik*, « endroit où ». (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

KILLINIQ (île)
Longitude ouest 64° 50' Latitude nord 60° 25'
Appelée aussi Port-Burwell, cette île est située à la pointe nord-ouest du Labrador. Difficile d'accès pour son ravitaillement, le village fut abandonné en 1978 et les Inuits regagnèrent les villages côtiers. Toutefois, cette île sert encore de campement de chasse saisonnier vue l'abondance de la faune marine dans cette région. (www.toponymie.gouv.qc.ca)



KING GEORGE (BAIE)
Longitude ouest 72° 29' 01" Latitude nord 61° 56' 15"
Ce toponyme rappelle la mémoire du roi George III (Londres, 1738 - Windsor, 1820); il régna de 1760 à 1820 sur le trône britannique. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

KUURURJUAQ (parc national)
Longitude ouest 64° 34' 00" Latitude nord 58° 36' 00"
Situé à l'est de la baie d'Ungava, le parc national Kuururjuaq, connu antérieurement sous la désignation Parc national des Monts-Torngat-et-de-la-Rivière-Koroc, s'étend de la côte jusque dans les hauts sommets des monts Torngat, dont le mont D'Iberville, le plus haut du Québec avec ses 1 646 m. Le territoire mis en réserve couvre 4 461 km carrés. De son embouchure jusqu'à sa source dans les Torngat, la rivière Koroc coule au fond d'une vallée glaciaire. Cette rivière, ponctuée de rapides et de chutes, est réputée pour sa population d'ombles chevaliers qui vient y frayer en grand nombre à l'automne. Les conditions climatiques particulières de la vallée ont permis le développement d'un couvert forestier dense dominé par l'épinette noire et le mélèze, ce qui en fait une enclave boréale dans cette zone arctique. On y trouve également un peuplement de bouleau blanc, fait inusité à cette latitude. Le paysage est dominé par des formes glaciaires qui le rendent comparable aux montagnes Rocheuses : parois vertigineuses, neiges éternelles, cirques glaciaires et vallées suspendues caractérisent ce secteur grandiose. En plus de présenter un intérêt floristique indéniable, la vallée de la rivière Koroc constitue un lien entre la baie d'Ungava et la mer du Labrador. Cet axe de communication est utilisé depuis l'apparition des premiers humains, il y a environ 4 000 ans (période pré-dorsétienne), principalement pour l'utilisation du quartzite de la baie Ramah. Par la suite, les Inuits de l'Ungava l'ont emprunté pour se rendre sur la côte atlantique afin de faire la traite avec les missionnaires moraves, entre 1770 à 1866. Le nom inuit « Kuururjuaq » signifie *le grand lit de rivière* ou *large vallée*, d'après les racines *kuuruq*, *lit de rivière*, d'où provient « Koroc », et de *-juaq* qui signifie *grand*. « Kuuruq » peut aussi vouloir dire *étroite vallée sans rivière*. Le parc national des Monts-Torngat s'étend du fjord Saglek au sud jusqu'à l'extrémité nord du Labrador, et d'ouest en est, de la frontière provinciale avec le Québec jusqu'à la mer du Labrador. Dans ce périmètre, une enclave de 8,4 km2 de terres des Inuits du Labrador dont le centre est Iron Strand Beach ne fait pas partie du parc. Celui-ci comprend toutes les îles côtières et les îlots qui se trouvent dans le fjord Saglek et au nord de celui-ci, ainsi que toutes les terres jusqu'à la laisse de basse mer. La situation biophysique du parc a une grande influence sur le climat et le biote. La présence de la mer du Labrador à l'est, des détroits d'Hudson et de Davis au nord et de la baie d'Ungava à l'ouest soumettent le parc à un effet maritime puissant. Pendant tout l'hiver, la banquise s'avance jusqu'à la côte. Les glaces peuvent persister jusqu'en juillet et les icebergs, dériver au large sur le courant du Labrador tout l'été. En plus de subir l'influence de la mer, les monts Torngats sont entrecoupés de profonds fjords et de vallées fluviales. Des gradients bioclimatiques extrêmes sont donc la norme, ce qui explique la présence de communautés climatiques et écologiques très localisées. La température atteint souvent les 20º-30º C en été, mais il peut y avoir pendant n'importe quel mois des températures au-dessous de zéro, de la neige et des vents extrêmes. Les monts Torngat présentent une géologie spectaculaire. La diversité du relief de surface est bien visible en raison du couvert végétal limité et des strates épaisses de roc découpées par des falaises abruptes. La datation des plus vieilles roches du parc leur donne un âge de plus de 3,6 milliards d'années et les effets successifs de la tectoniques des plaques, des dépôts, du métamorphisme et de la glaciation ont créé une riche mosaïque géologique. La chaîne de monts compte de nombreux pics de plus de 1200 m d'altitude, entre autres le mont D'Iberville, dont le sommet culminant à 1652 m est le point le plus élevé de la partie continentale du Canada à l'est des montagnes rocheuses. Les signes de glaciation sont nombreux. Plus de 50 petits glaciers ont même subsisté dans des cirques profonds; ce sont les seuls glaciers du continent nord-américain à ne pas se trouver dans les montagnes de l'Ouest. Le parc national est situé juste au nord de la limite forestière et les différences dans la végétation y sont prononcées. Au fond des vallées abritées de la moitié sud du parc se trouvent des fourrés relativement denses de saules et d'aulnes, et quelques petits peuplements de peupliers baumiers subsistent au bord du fjord Nachvak. Cependant, à mesure qu'on s'élève vers les hauteurs, on voit que ces fourrés cèdent rapidement la place aux bouleaux glanduleux, à des arbustes rabougris et à la toundra herbacée, puis à des étendues stériles où dominent les roches, les lichens et les mousses. En allant vers le nord, on voit ces zones descendre vers le niveau de la mer, impression que la côte amplifie. Les fourrés se raréfient et finissent par disparaître dans la moitié nord du parc, et l'extrême nord est dominé par la toundra et des roches recouvertes de lichen. Le parc est à la limite de l'aire de répartition de nombreuses espèces fauniques. Les espèces boréales vivent dans la végétation relativement riche des vallées fluviales du sud tandis que les espèces de la toundra occupent les parties montagneuses du parc et celles qui sont le plus au nord. Les peuplements qui s'y trouvent, caractéristiques du Bas-Arctique en général, comprennent le renard arctique, le loup gris, le lièvre arctique, le caribou et plusieurs espèces de campagnols nordiques et de lemmings. Beaucoup d'espèces boréales habitent le parc, dont l'ours noir et le renard roux. En raison du littoral étendu, il se trouve également des espèces associées aux milieux marins, en particulier des ours polaires, mais aussi plusieurs espèces de phoques et de baleines. Un grand nombre d'ombles arctiques y remontent de la mer et constituent une source de nourriture importante pour les animaux et les Inuits depuis des siècles. Les communautés d'oiseaux témoignent du rôle de carrefour faunique que joue le parc. La limite septentrionale de l'aire de répartition de plusieurs espèces de la limite forestière se situe dans des fourrés de grands arbustes qui se trouvent dans la moitié sud du parc. On peut y voir entre autres la grive à joues grises, la paruline rayée, la paruline à calotte noire, le bruant hudsonien et le bruant fauve. Toutefois, de

véritables espèces arctiques se reproduisent aussi dans la région; c'est le cas du plongeon catmarin, de la mouette blanche, du harfang des neiges, de la buse pattue et du lagopède alpin. Les nombreuses baies et îles abritées sont importantes pour les oiseaux marins tels que le guillemot à miroir et le goéland bourgmestre, tandis que la côte nord du Labrador sert de territoire de mue à beaucoup d'espèces d'oiseaux aquatiques, comme le garrot commun et le garrot d'Islande, le canard noir, la macreuse noire, l'eider à duvet et la bernache du Canada, qui y viennent à la fin de l'été. Les Inuits et leurs prédécesseurs occupent les monts Torngat depuis des millénaires et on trouve partout dans le parc des sites archéologiques, dont certains remontent à près de 7000 ans. La carrière de chert de la baie de Ramah a produit cette pierre vitreuse jugée de grande valeur et qui servait à faire des outils. Le chert de Ramah a été très utilisé pour le troc et on en trouve jusqu'à Terre-Neuve, en Nouvelle-Angleterre et aux Grands Lacs. Les signes d'occupation humaine plus récente sont des sites abandonnés de missions Moraves et de postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson ainsi qu'une station météorologique allemande que l'équipage d'un sous-marin avait eu pour mission d'installer dans la région, à Martin Bay, pendant la Deuxième Guerre mondiale. Aujourd'hui, les Inuits continuent de chasser, de pêcher et de se déplacer dans la région qui, par ailleurs, attire de plus en plus de touristes du monde entier. Bien que beaucoup d'aînés inuits soient nés et aient grandi dans le secteur qui constitue maintenant le parc, celui-ci n'est pas occupé toute l'année par des humains. http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/parc-national-du-canada-des-montstorngat

LLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLL

LABRADOR (le)
Le toponyme Labrador s'applique à l'ensemble de la péninsule comprise entre la baie d'Hudson et l'axe du fleuve Saint-Laurent et bordée par la côte Atlantique au nord-est. Avant la décision du Conseil privé de Londres en 1927 qui fixa de nouvelles frontières localisées à la limite intérieure du bassin atlantique (Churchill Fall), c'était la rivière Saguenay qui jouait le rôle de frontière au sud-ouest; de là, l'utilisation de côte du Labrador pour désigner ce qu'on appelle aujourd'hui la Côte-Nord. Labrador viendrait du surnom attribué à l'explorateur portugais João Fernandes dit llavrador (le laboureur) qui fréquenta la région vers 1500. Au début, Labrador désignait les terres du Groenland pour s'appliquer ensuite au terres du continent américain; Terra Dellabrador en 1566. www.toponymie.gouv.qc.ca - Puyjalon, Récit du Labrador, Histoire de la Côte-Nord page verso

LABRADOR (péninsule)
Longitude ouest 71° 00' 00" Latitude nord 56° 00' 00"
Le toponyme Labrador s'applique à l'ensemble de la péninsule comprise entre la baie d'Hudson et l'axe du Saint-Laurent – appelée aussi Péninsule Québec-Labrador –, à la partie nord-est de cette péninsule ou à la côte atlantique de celle-ci. La limite méridionale de la péninsule a varié au cours de l'histoire. Par exemple, un mémoire anonyme de 1715 conservé aux Archives nationales de France indique que cette « presqu'Isle ne touche au Canada que du costé de l'ouest depuis les Isles de Mingan jusqu'à la Baye d'Hudson. » Pour les explorateurs Henry Youle Hind, en 1863, et Albert Peter Low, en 1895, cette péninsule est limitée au sud-ouest par les rivières Rupert et Saguenay. En 1906, Eugène Rouillard lui attribue également cette limite. C'est précisément sur la délimitation de la côte atlantique de la péninsule du Labrador qu'a porté ce qu'il est convenu d'appeler l'« affaire du Labrador ». Là encore, plusieurs définitions plus ou moins précises et plus ou moins généreuses ont été soumises au Comité judiciaire du Conseil privé à qui le Canada et le Québec, d'une part, et Terre-Neuve, d'autre part, avaient soumis le litige frontalier qui consistait à fixer la limite intérieure de la côte du Labrador. Pour la plus grande partie de son tracé, le Conseil privé, en 1927, a localisé la frontière à la limite intérieure du bassin atlantique. Mais cette frontière n'est toujours pas démarquée. Des documents tirés des Archives des Açores et datés de 1506 indiquent qu'un dénommé Pierre ou Pedro de Barcellos, de Terceira (Açores), avait reçu l'ordre d'aller en voyage dans les régions du Nord avec João Fernandes, dit llavrador. On sait que *llavrador*, en français *laboureur*, était un surnom de cet explorateur et qu'il fut attribué à des terres qu'il avait « découvertes ». L'apparition du nom Labrador sur des cartes, vers 1502, pour identifier des terres de l'Atlantique Nord, concorde avec ces données. L'extension du nom Labrador est variable; à partir du début du XVIe siècle, la cartographie montre que cette dénomination, d'abord appliquée au Groenland, s'est étendue par la suite aux terres situées plus au sud-ouest du continent nord-américain. La carte de Zaltieri de 1566 donne à la partie sud-est de la péninsule du Labrador la forme Terra Dellaborador. Au fil des ans, on a eu recours à de nombreuses variantes : Terraagricule (1558); Terre de Labeur (1575); Estotilandt (1597) ou Estotilande (1656); Terra Cortereale (1597); Nouvelle-Bretagne (1656). - (www.toponymie.gouv.qc.ca)

LACS NORDIQUES

LAC ALBANEL
Longitude ouest 73° 06' 30" Latitude nord 51° 02' 28"
En 1671, les autorités civiles et religieuses coloniales chargent le jésuite Charles Albanel (vers 1616-1696) de se rendre à la baie du Nord, soit la baie d'Hudson, afin d'évangéliser les Amérindiens rencontrés sur sa route et de les attacher à la couronne française. Cela éviterait ainsi au lucratif commerce des fourrures de cette région nordique de tomber entre les mains des Anglais. Albanel part donc en août 1671, accompagné de Paul Denys de Saint-Simon et d'un groupe d'Amérindiens. C'est au cours de ce voyage que, le 17 juin 1672, le missionnaire aurait découvert le lac. En 1910, la Commission de géographie du Canada restitua le nom Lac Albanel à la grande nappe d'eau parallèle au lac Mistassini en

remplacement du nom Petit lac Mistassini. La Commission de géographie, l'actuelle Commission de toponymie confirma cette décision, en 1915. Situé à 390 m au-dessus de la mer, d'une superficie de 407 km², long de 88 km et large de 7 km, il est tributaire de son voisin occidental, le lac Mistassini, duquel le sépare une bande de roche calcaire appelée Péninsule du Fort Dorval. Découpée en presqu'îles, sa rive orientale laisse passer plusieurs cours d'eau, notamment la rivière Témiscamie qui provient du nord-est et débouche à mi-parcours du lac. Albanel se serait d'ailleurs retrouvé à l'embouchure de cette dernière au moment où il a découvert le présent lac, source, comme le lac Mistassini, de la rivière Rupert. Le premier cartographe de cette région, le père Pierre-Michel Laure (1732), distingue deux entités dans cette masse liquide formée, effectivement, de deux grandes baies reliées par un détroit : les lacs Albanel, au nord-est, et Dauphin, au sud-ouest. Par la suite, seul le spécifique Albanel s'est maintenu et a été attribué à toute la masse d'eau. La réserve faunique des Lacs-Albanel-Mistassini-et-Waconichi est constituée de quatre vastes périmètres et de quelques îles; elle couvre 16 400 km². Variantes : Lac Aubanel; Petit lac Mistassini; Lac Mistassiniche. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC ALLEMAND

Longitude ouest 75° 47’ 10” Latitude nord 61° 05’ 05”

Connu des Inuits comme l’Iqaluujarvialuk ou grand lac de la pêche à la dandinette – la dandinette constitue une technique de pêche à la ligne où le poisson est attiré par le va-et-vient incessant d’un leurre –, ce plan d’eau aux contours pour le moins irréguliers représente en fait un élargissement de la rivière de Puvirnituq qui se jette dans la baie d’Hudson. D’une superficie de plus de 103 km², il se situe dans le Nord-du-Québec, à 10 km à l’ouest du lac Péloquin et à 70 km à l’ouest du lac Nantais. Le lac doit son nom à la Commission de géographie qui, en 1949, a voulu rendre hommage à un cartographe et pilote renommé du XVII[e] siècle, Pierre Allemand (1662?-1691). En novembre 1686, le gouverneur Denonville fait son éloge dans une lettre au ministre de la Marine, le qualifiant de « fort bon sujet » et insistant sur la nécessité d’avoir dans la colonie plus de pilotes de sa trempe. Également marchand de fourrures et explorateur, Allemand s’est rendu au moins trois fois à la baie d’Hudson. Pierre Allemand est l’auteur de mémoires concernant la navigation sur le fleuve et dans le golfe du Saint-Laurent dont il estimait que la cartographie favoriserait le développement de la pêche et de la traite. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

LAC AUXILLON

Longitude ouest 71° 39’ 22” Latitude nord 51° 37’ 06”

Ce plan d’eau du Nord québécois se déverse, par une chaîne de lacs, dans la rivière Témiscamie, qui se jette dans le lac Albanel. Accepté en 1945 par la Commission de géographie, ce nom honore Paul d’Aussillon (ou Auxillon), seigneur de Sauveterre, en Languedoc, marin, commandant de l’Anne, un des trois navires affrétés en 1541 par Jean-François de La Rocque de Roberval pour son expédition colonisatrice au Canada. L’année suivante, d’Aussillon, trouvé coupable du meurtre d’un matelot lors d’une rixe, bénéficie de la grâce accordée par Roberval. De cet acte découle le premier document légal de l’histoire du Canada. Finalement, en 1543, de retour en France, d’Aussillon aurait reçu du roi François Ier la direction de la flotte de secours chargée de rapatrier Roberval et les survivants de la désastreuse aventure canadienne. Ce plan d’eau a été antérieurement connu sous le nom de Lac à l’Eau Claire. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

LAC BALLANTYNE

Longitude ouest 69° 10’ 59” Latitude nord 58° 36’ 17”

Situé dans le Nord-du-Québec et encerclé de nombreux autres plans d’eau, le lac Ballantyne a une superficie de 50 km². Il s’étend à environ 55 km à l’ouest de l’embouchure de la rivière Koksoak, dans la baie d’Ungava, et à quelque 60 km au nord-ouest de Kuujjuaq. Ce patronyme attribué par la Commission de géographie du Québec en 1943 rappelle l’écrivain Robert Michael Ballantyne (1825-1894), célèbre pour ses intarissables récits d’aventures destinés aux jeunes. Issu d’une famille écossaise d’imprimeurs et d’éditeurs, il n’a que 16 ans, en 1841, lorsqu’il joint les rangs de la Compagnie de la Baie d’Hudson. À Londres, il s’embarque à bord du navire de la compagnie, le Prince Rupert, pour un long périple jusqu’à York Factory, sur la baie d’Hudson. Son intérêt marqué pour les lointaines contrées sauvages et le romantisme qu’il attache à la traite des fourrures l’amènent à parcourir une bonne partie du Nord-Est canadien et de la Côte-Nord du Québec, en suivant toutefois des routes déjà bien établies. De retour en Écosse en 1847, il publie d’abord un récit de son voyage sous le titre Hudson’s Bay; or Life in the Woods of America (1848). À partir de 1856, il entreprend la publication d’une centaine d’ouvrages de fiction. Signalons parmi les plus connus : The Young Fur-Traders (1856), Ungava : a Tale of Eskimo Land (1857) et The World of Ice (1859). Les Inuits nomment ce lac Akiasiurvik, endroit pour regarder de l’autre côté. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC BIENVILLE

Longitude ouest 72° 51’ 40” Latitude nord 55° 04’ 45”

Situé à 400 m d’altitude et presque à mi-chemin entre le lac Saint-Jean et le cap Wolstenholme – point le plus septentrional du Québec – ce grand lac d’une superficie de 1047 km², parsemé d’innombrables îles surtout près de ses côtes, constitue la source principale de la Grande rivière de la Baleine qui débouche dans la baie d’Hudson, à environ 300 km du lac, en ligne droite. Il est alimenté par de nombreuses nappes d’eau, surtout à l’est, où elles arrosent des terres qui atteignent les 700 m d’altitude et qui séparent le réservoir de Caniapiscau, appartenant au bassin hydrographique de la baie d’Ungava, du lac Bienville, drainé vers la baie d’Hudson. Sur la carte préliminaire du père Laure (1731 ou un peu avant), ce lac est identifié par Apichikamich, mot amérindien qui a survécu sous la graphie Abchigamich pour désigner, encore en 1916, la rivière sur le

parcours de laquelle il se trouvait et signifiant assez curieusement petite quantité d'eau, allusion sans doute à la faible profondeur du lac. En cri, le lac Bienville est appelé Amichinatwayach, grand lac de la rivière. Le nom Bienville, indiqué comme désignation nouvelle dans la première Nomenclature des noms géographiques de la province de Québec en 1916, est celui de Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville (1680-1767), frère du célèbre Pierre Le Moyne d'Iberville avec qui il participa à la conquête du fort Nelson et des autres postes occupés par les Anglais à la baie d'Hudson, en 1697-1698. Voilà pourquoi son nom se retrouve dans cette région. Bienville est le titre dont Jean-Baptiste hérita à la mort de son frère François, en 1691. Ce personnage important de l'histoire de la Nouvelle-France, créé chevalier de Saint-Louis en 1717, fondateur de La Nouvelle-Orléans en 1718, a été gouverneur de la Louisiane de 1713 à 1726 et de 1733 à 1743. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC BYLOT

Longitude ouest 76° 23' 04" Latitude nord 60° 53' 15"

À une centaine de kilomètres au nord-est du village de Povungnituk, cette nappe d'eau du Québec septentrional se situe dans le cours de la rivière Irsuaq, affluent de la rivière de Povungnituk. Large de 11 km et longue de 24 km, elle contient de nombreuses îles, dont les plus grandes se retrouvent en son centre. Approuvé en 1945, ce toponyme honore la mémoire de Robert Bylot, officier en second de l'explorateur Henry Hudson lors de son quatrième et dernier voyage à la baie qui porte son nom, en 1610. Dégradé peu avant la mutinerie du 11 juin 1611, qui abandonna Hudson et une partie de son équipage dans la baie qui porte son nom, Bylot ramena le navire et les mutins survivants en Angleterre. Il revint à plusieurs reprises dans la région de la baie d'Hudson entre 1612 et 1616 et contribua notamment à démontrer l'absence d'un passage vers l'ouest à partir de ce territoire nordique. William Baffin, qui l'accompagna en 1615 et en 1616, reconnut en Bylot un pilote habile à manœuvrer dans les glaces et un navigateur soucieux de la santé et du moral de son équipage. Les Inuits avaient donné à ce lac le nom de Tasirruarusiq ou l'autre grand lac. Par cette appellation, ils faisaient sans doute allusion au lac Juet, étendue d'eau d'une superficie à peu près égale à celle du lac Bylot, située à quelques kilomètres au nord de celui-ci dans le parcours de la même rivière. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC CHÂTELAIN

Longitude ouest 74° 10' 49" Latitude nord 60° 22' 42"

Long de près de 39 km et plutôt étroit, bien que sa largeur moyenne s'accroisse plus on avance vers son extrémité ouest, ce plan d'eau du Nord-du-Québec possède une superficie de 113 km². Parsemé d'îles et de presqu'îles, il se trouve sur un territoire arrosé par de multiples lacs, à environ 180 km à l'est de la baie d'Hudson et à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest du lac Klotz. Adopté en 1946, cet hydronyme rend hommage à un employé de la Compagnie du Nord-Ouest, Louis-Jean-François Châtelain. Né à Trois-Rivières en 1742, ce coureur de bois devient un des nombreux commis de la principale rivale de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans le commerce des fourrures à la fin du XVIIIe siècle et prend la route de l'Ouest. En 1790, il est responsable d'un petit comptoir situé à une dizaine de kilomètres au sud de Chesterfield House, près de la Saskatchewan Sud, à la frontière des provinces canadiennes actuelles de l'Alberta et de la rivière Saskatchewan. Neuf ans plus tard, il dirige le poste des Rocheuses, en Alberta et, en 1805, il est à la tête de Chesterfield House. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC COUTURE

Longitude ouest 75° 19' 45" Latitude nord 60° 05' 35"

Ce lac, d'une superficie de 273 m2, mesure 32 km de longueur et de 16 km de largeur. Il est situé à environ 10 km au sud du lac Duquet, dont il reçoit les eaux, et à plus de 100 km à l'est du village de Povungnituk et de la baie d'Hudson. Le nom Lac Couture fut proposé par l'ethnobotaniste Jacques Rousseau en 1946; il fut accepté l'année suivante par la Commission de géographie, devenue la Commission de toponymie. Il est ainsi désigné pour rappeler la mémoire de Guillaume Couture (Rouen, France,1618 ? Québec, 1701), premier censitaire de la seigneurie de Lauzon, établi à la pointe de Lévy en 1647. En 1663, il participe à la recherche de la mer du Nord, soit la baie d'Hudson. Au cours de son expédition, il atteint le lac Mistassini, le 26 juin 1663, mais les Amérindiens qui l'accompagnent ne veulent pas poursuivre plus loin. Il ne peut pas atteindre la baie d'Hudson. Ce plan d'eau est aussi connu sous le nom inktitut Imarruakallak. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC DIANA

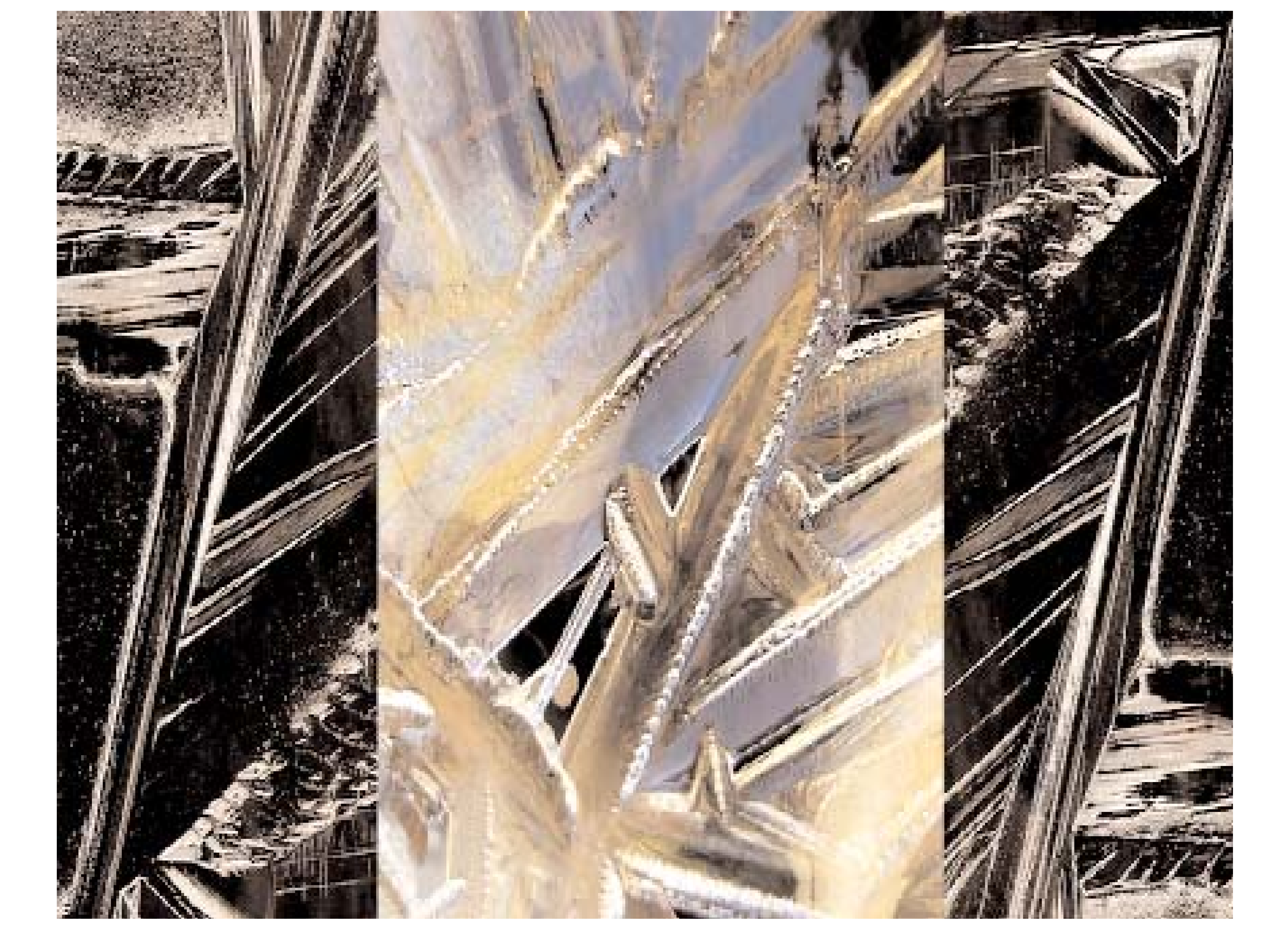
Longitude ouest 68° 58' 11" Latitude nord 58° 25' 59"

Ce grand lac du Nord québécois se trouve entre la rivière aux Feuilles et la rivière Koksoak, à 35 km au nord-ouest de Kuujjuaq. Presque dix fois plus long que large (38 km sur 4 km), il comprend plusieurs passes étroites. Sur sa rive est, une pointe massive est occupée par le bois Napaartualuit. Le lac Diana draine plusieurs étendues d'eau situées au sud, dont les lacs Nivirvik, Murray et Qirnitaaralik. Il se déverse au nord à travers les rapides Aanalik pour atteindre la rivière Dancelou, laquelle se jette dans la baie d'Ungava. Déjà en 1941, une carte identifiait le lac Diana. Son nom est celui d'une baleinière à vapeur qui a servi à une exploration de la baie d'Hudson en 1897, sous le commandement de William Wakeham. Les Inuits identifient cette nappe d'eau sous l'appellation Qasiriasiuviup Tasinga, lac du poste du gardien de la chasse au phoque. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC D'IBERVILLE

Longitude ouest 73° 15' 24" Latitude nord 55° 54' 29"

Sise à un peu plus de 200 km à l'est de la baie d'Hudson, dans une région arrosée par de nombreux lacs et de grandes rivières, cette nappe d'eau, à la source de la Petite rivière de la Baleine, longue de 47 km et large de 13 km, couvre une superficie de près de 151 km². Dans une biographie de George Atkinson parue



dans Northern Quebec et Labrador journals and correspondence, 1819-1835, édité par K. G. Davies, il est mentionné à la page 339, pour une relation de voyage du 14 juillet 1816 « ... to the region of Lac D'Iberville adn Upper Seal Lake ». Ce toponyme, signalé sous la forme Lac Iberville comme nouvelle dénomination dans la première Nomenclature des noms géographiques de la province de Québec, en 1916, a dû être attribué en même temps que celui de Bienville, plus au sud, toponyme qui honorait Jean-Baptiste Le Moyne, frère de Pierre Le Moyne d'Iberville. Le toponyme Lac D'Iberville est en effet un rappel historique des exploits accomplis par Pierre Le Moyne d'Iberville (1661-1706) à la baie d'Hudson, notamment de sa brillante campagne militaire de 1697, à laquelle son frère Jean-Baptiste a d'ailleurs participé. Voilà pourquoi ces deux noms se retrouvent à peu de distance dans le nord du Québec, à l'est de la baie d'Hudson. Variante : Lac Upper Seal. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC À L'EAU CLAIRE
Longitude ouest 74° 26' 01" Latitude nord 56° 06' 43"
« Wiyashakimi » est le nom traditionnel cri du lac à l'Eau Claire. Il signifie plan d'eau ou lac à l'eau claire, selon les sources. On connaît aussi la forme « Wiyasakami » pour ce toponyme. Les Inuits l'appellent « Allait Qasigialingat ou Qasigialik ». Cet impressionnant lac du Nord québécois, large de 33 km, long de près de 71 km et d'une superficie de 1 243 km2, situé à plus de 240 m d'altitude, représente la source principale de la rivière à l'Eau Claire qui, environ 70 km plus à l'ouest, se jette dans le lac Guillaume-Delisle, porte d'entrée ou antichambre de la baie d'Hudson. Il s'agit en fait du deuxième plus grand lac naturel du Québec. Seule la rivière à L'Eau Claire sert d'exutoire à ce grand lac qui se jette dans le lac Guillaume-Delisle avec le fracas assourdissant d'une chute spectaculaire de 24 m de hauteur. Jusqu'en 1946, ce lac était désigné sous l'appellation anglaise « Clearwater Lake ». De forme plutôt irrégulière, il est divisé en deux sections par un rideau d'îles plus ou moins étendues. Le bassin ouest et le bassin est sont respectivement les 21e et 27e plus gros cratères d'impacts météoritiques du monde sur un total de 150 sites d'impacts terrestres. Les amateurs de pêche y trouveront des truites, des carpes et des poissons blancs en abondance. En 1896, l'explorateur et géologue Albert Peter Low, membre de la Commission géologique du Canada, fournit vraisemblablement l'origine de ce toponyme descriptif en soulignant l'extraordinaire limpidité et la profondeur des eaux glacées du lac. Le fait que le lac à L'Eau Claire abrite une population de phoques, chose rare pour une nappe d'eau douce est digne de mention. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC FARIBAULT
Longitude ouest 71° 56' 03" Latitude nord 59° 01' 11"
À 150 km à l'ouest de la baie d'Ungava et à 75 km au sud-est du lac Payne, cet important plan d'eau du Nord québécois, d'une superficie de 248 km², se déverse au nord, vers la rivière Arnaud. Son nom, officiel depuis 1945, rappelle Georges-Bernard Faribault (1866-1904), assistant-chirurgien lors de l'expédition dirigée par le géologue Albert Peter Low dans la région de la baie d'Hudson en 1903-1904. Ce dernier était chargé par le gouvernement fédéral d'effectuer le relevé topographique de la section septentrionale de la baie d'Hudson et de l'est de l'archipel arctique tout en réaffirmant la souveraineté canadienne sur ces territoires. Peu après avoir quitté le port d'Halifax à bord du Neptune, navire transportant l'équipe de Low, le docteur Faribault manifeste de légers signes de démence. Son état de santé mentale et physique ne fera qu'empirer jusqu'à son décès, survenu à Fullerton Inlet, à la baie d'Hudson. Variante : Ikurtuujaq. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC FORD
Longitude ouest 70° 09' 45" Latitude nord 59° 13' 33"
Adopté par la Commission, le 11 évrier 1965, à la suggestion du Comité permanent canadien des Noms géographiques. « La nappe d'eau est ainsi désignée en l'honneur de M. Jimmy Ford, qui fut gérant de la Compagnie de la Baie-d'Hudson au poste de Bellin (Payne). » www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC GUILLAUME-DELISLE
Longitude ouest 76° 17' 39" Latitude nord 56° 14' 58"
Le nom de Guillaume Delisle (1675-1726), auteur de cartes relativement précises pour l'époque – dont l'une sur la mer de l'Ouest, où apparaît le toponyme « Baie d'Hudson » – ce qui lui a valu d'occuper, à partir de 1718, le poste de premier géographe du roi, sert depuis 1962 à désigner un important lac du Nord québécois. De forme triangulaire, cette nappe d'eau saumâtre occupe une superficie de 712 km². Le lac Guillaume-Delisle, long de 61 km et large de 22 km, est séparé de la baie d'Hudson par une arête étroite et haute de roches cambriennes. La communication entre les deux entités hydrographiques s'effectue par un chenal de près de 5 km de long appelé « Le Goulet ». Par ce passage pénètre l'eau des marées, ce qui provoque de forts courants et des oscillations du niveau de l'eau de l'ordre d'une cinquantaine de centimètres. Thomas Mitchell, capitaine d'un petit navire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, pénètre dans ce lac en 1744, qu'il nomme « Sir Atwell's Lake », vraisemblablement en l'honneur du gouverneur adjoint de cette société, sir Atwell Lake. Ce patronyme Lake devait être source de confusion par la suite. Mitchell a aussi consigné, la même année, le nom cri « Winipeq », *grande étendue d'eau*, pour cette entité. La carte de William Coats (1749) identifie ce plan d'eau à la fois sous les noms cris « Artiwinipeck » et anglais « Sir Atwell's Lake ». À cette date, la Compagnie de la Baie d'Hudson ouvre un poste de traite sur une île, appelée alors « Factory Island », au large de la rive sud du lac. Le peu de rentabilité de l'établissement entraîne sa fermeture en 1759. Plus tard, le lac se verra attribuer plusieurs autres dénominations, en particulier « Baie Winipeke », « Golfe de Hazard », « Hazard » ou « Golfe de Richmond », «Baie de Richmond » jusqu'à ce que la Commission de géographie du Canada accepte « Richmond Gulf » en 1905. Le motif

d'attribution est inconnu. Cependant, selon Keith Fraser, il peut évoquer le duc de Richmond ou le nom du petit navire de Thomas Mitchell appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson. De nos jours, les populations locales utilisent les appellations en inuktitut « Tasiujaq », *qui ressemble à un lac* ou en cri « Iyaatiwinapaakw », *endroit où de chaque côté est la mer*. Le lac est parsemé de plusieurs îles, la plus grande étant l'île Cairn avec ses 37 km^2. le lac offre un paysage d'une beauté étonnante caractérisé par les cuestas les plus élevés du Québec dont la hauteur moyenne est de 365 m. Ces cuestas sont en fait une chaîne de collines à double pentes asymétriques, soit un front qui plonge à pic dans le lac et un revers plus doux sur l'autre versant. Depuis leurs sommets, les vues à l'ouest sur la baie d'Hudson et les îles Nastapoka et le lac Guillaume-Delisle à l'est sont absolument splendides. Grâce à son ouverture sur la baie d'Hudson, le lac Guillaume-Delisle accueille des bélugas, des phoques barbus, annelés et communs. Les femelles bélugas profitent des eaux calmes et chaudes du lac pour prendre soin de leur progéniture l'été. Cinq rivières d'eau douce alimentent le lac et permettent aux ombles chevaliers, de fontaine et aux grands corégones d'y vivre et croître. La singularité de sa géologie, de sa faune, de sa flore et la présence attestée de plusieurs sites archéologiques ont contribué à classer la région en parc national. (Voir TURSUJUQ) - (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

LAC DE LA HUTTE SAUVAGE

Longitude ouest 64° 43' 59" Latitude nord 56° 09' 59"

D'une superficie de plus de 70 km², long d'environ 35 km et large de 3 km, cet élargissement de la George, rivière qui coule vers le nord jusqu'à la baie d'Ungava, est situé à environ 35 km à l'ouest du Labrador terre-neuvien, à un peu moins de 40 km à l'est du lac Mina et à environ 90 km au sud-est du lac Jeannin. Il se divise en deux sections bien distinctes, l'une au nord, l'autre au sud, réunies par un assez court passage et se voit alimenté notamment par la rivière Déat. Ce toponyme est la traduction ou l'adaptation de Indian House Lake, nom qu'aurait donné en 1838 John McLean, un des responsables de la Compagnie de la Baie d'Hudson au Canada, après avoir vu ou entendu parler des charpentes d'habitations amérindiennes s'élevant sur les rives de ce lac. Un groupe de Naskapis occupaient encore l'extrémité sud du plan d'eau au début du XXe siècle. En 1918, un document cartographique le désigne par Erlandson Lake, soulignant ainsi le fait qu'Erland Erlandson (vers 1790-1875), employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, avait passé l'hiver de 1839 sur la rive droite du lac. Il est connu sous le nom de Mushuau Nipi, lac des terres sans arbres en montagnais, et Mistinatuakamau, bon grand lac en naskapi. Cette dernière appellation ne s'applique cependant qu'à la section sud de la nappe d'eau. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC JUET

Longitude ouest 76° 19' 06" Latitude nord 61° 02' 38"

Ce lac est sis à une centaine de kilomètres du littoral nord-est de la baie d'Hudson, dans l'arrière-pays du village nordique d'Akulivik. Il présente une forme très irrégulière : des îles, des baies et des presqu'îles s'y retrouvent en grand nombre. Il est situé sur le trajet de la rivière Irsuaq, affluent de la rivière Povungnituk. Les lacs Amittuq et Bylot sont localisés en amont et en aval. L'appellation officielle de cette entité date de 1945, même si une enquête récente a recensé un nom inuit, Navvaaq, pour l'identifier. Le navigateur Henry Hudson eut à plusieurs reprises comme camarade de bord Robert Juet, réputé pour son caractère peu commode. Malgré tout, Hudson le nomma commandant en second sur le Discovery lors de son expédition de 1610. Des altercations avec le capitaine furent alimentées par Juet et Henry Greene, bien servis par les périls du voyage; Hudson finit par destituer Juet de son grade d'officier. Au printemps de 1611, Hudson, qu'on accusait de répartir injustement les rations, fut placé dans une chaloupe avec son jeune fils et sept membres d'équipage qui lui étaient fidèles : on ne les revit jamais. Sous le commandement de Robert Bylot, l'équipage restant dut livrer bataille à un groupe d'Esquimaux, dans l'île Digges : Greene, Juet et plusieurs autres furent tués. Bylot et quelques hommes réussirent à atteindre la côte d'Irlande en septembre 1611. Voir : Bylot, Lac. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC KLOTZ

Longitude ouest 73° 42' 53" Latitude nord 60° 32' 20"

Considéré par certains voyageurs et explorateurs comme un véritable labyrinthe en raison de ses multiples îles et baies, ce plan d'eau possède une superficie de plus de 246 km², une longueur de 58 km et une largeur de 12 km. Il se situe dans une région du Nord québécois bien arrosée par les lacs et les rivières, à environ 140 km au sud-ouest du village nordique de Kangiqsujuaq et du détroit d'Hudson. Il reçoit, du nord, les eaux du lac Nantais par la rivière Arpalirtuq, et représente la principale source de la rivière Lepellé, tributaire de l'Arnaud. Né à Preston, dans le Haut-Canada, Otto Julius Klotz (1852-1923) est l'un des plus importants arpenteurs-géomètres de la fin du XIXe siècle. Nommé arpenteur-topographe par le gouvernement fédéral en 1877, il accomplit une série d'explorations et de travaux d'arpentage à travers le pays pendant une dizaine d'années. En 1886, il participe à l'arpentage de la zone de chemin de fer de Colombie-Britannique et exécute des levés astronomiques depuis le sommet des Rocheuses, en Colombie-Britannique. Observateur canadien en 1892, lors de la recherche anglo-canadienne pour déterminer, par rapport à Greenwich, la longitude de Montréal, Klotz travaille ensuite au relevé de la frontière entre l'Alaska et le Canada puis devient, en 1897, assistant de l'astronome en chef du nouvel Observatoire astronomique fédéral à Ottawa. Responsable de l'unité de géophysique, il a su donner une réputation internationale à la station sismologique d'Ottawa. Auteur de nombreux ouvrages scientifiques, Klotz occupe le poste d'astronome en chef de l'observatoire de 1917 à 1923. Ce toponyme a été accepté par la Commission de géographie en 1946. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC LESDIGUIÈRES

Longitude ouest 74° 49' 58" Latitude nord 60° 38' 40"

À la ligne de partage des eaux entre le bassin de la baie d'Hudson et celui de la baie d'Ungava auquel il appartient, ce plan d'eau du Nord-du-Québec, d'une superficie de plus de 75 km², se décharge dans les lacs Headwind, Calme, Klotz et la rivière Lepellé, tributaire de l'Arnaud. Le village de Povungnituk et la baie d'Hudson s'étendent à environ 140 km au sud-ouest de ses rives. Le lac contient plusieurs îles, dont une très importante située en son centre. La Commission de géographie accepta ce toponyme, en 1946, en l'honneur de Louis de Bonne de Missègle, né en France vers 1717. Capitaine réformé du régiment de Condé, il arrive au Canada en 1749 et épouse, deux ans plus tard, Marie-Louise Prudhomme. Fait chevalier de Saint-Louis en 1759, il est blessé à la bataille de Sainte-Foy, le 28 avril 1760, et meurt le lendemain. La confusion toponymique Lesdiguières-Missègle provient sans doute du fait que le juge Pierre-Amable de Bonne (1758-1816), fils du chevalier, prétendait descendre de la lignée de François de Bonne (1543-1626), duc de Lesdiguières et, en 1622, connétable de France. C'est ainsi que le patronyme Lesdiguières est associé au nom de Louis de Bonne de Missègle. Le juge utilisait cependant la forme Misèle. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC DES LOUPS-MARINS

Longitude ouest 73° 45' 00" Latitude nord 56° 30' 30"

Partagé entre plusieurs sections ou baies qui formeraient des lacs indépendants si elles n'étaient reliées entre elles par des passages, ce plan d'eau représente, avec le Petit lac aux Loups Marins, la source principale de la rivière Nastapoka, dont la baie d'Hudson est, 150 km à l'ouest, le point d'arrivée. Long de 84 km, large de 12 km et d'une superficie de 484 km², il se situe à une vingtaine de kilomètres au nord-est du lac à l'Eau Claire. Connu sous le nom Lower Seal Lake, puis Seal Lake, ce toponyme est traduit Lac des Loups Marins en 1967. Des loups marins vivent sur les rives et dans le lac qui porte leur nom. Cet habitat de loups marins est signalé depuis longtemps. En 1896, le géologue Albert Peter Low a fait l'hypothèse que ces phoques se sont installés là lors d'une phase de subsidence marine, il y a entre 8 000 et 3 000 ans, et que, la mer s'étant retirée, ils y sont restés en raison de la qualité de l'eau et de l'abondance de poissons. À l'époque, selon Low, les Esquimaux en chassaient une trentaine par année. Vers 1942, J. K. Doutt, du Carnegie Institute de Pittsburgh, se rend sur les lieux et les observe. Il constate alors que ces loups marins appartiennent à l'espèce des phoques communs de l'Atlantique (Phocavitulina), tout en constituant une variété distincte qu'il nomme d'ailleurs Phoca vitulina mellonae ou phoque d'eau douce d'Ungava. Sombre et de taille modeste, ce type de phoques ne va jamais à la mer (eau salée), agissant ainsi comme la ouananiche, saumon d'eau douce du lac Saint-Jean. Les Cris ont baptisé la présente entité Musiwaw Achikunipi ou lac du phoque de la toundra. « Ungava. - Lac aux Phoques, ainsi appelé à la cause 9sic) des nombreux phoques qui vivent dans ses eaux. » Légende paraissant pour une photo placée au début du Bulletin de la Société de Géographie de Québec, Volume 10, No 1, Québec, 1916. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC NASKAUPI

Le retrait graduel du glacier d'est en ouest a généré de forts volumes d'eau de fonte. Une importante masse de glace qui entravait l'écoulement naturel de ces eaux (vers le nord) à l'embouchure de la rivière George a entraîné la formation du lac glaciaire Naskaupi L'existence de formes bien marquées attribuables à la présence de lacs glaciaires au sud-est de la baie d'Ungava est documentée depuis le début du 20e. Le niveau maximal atteint par le lac glaciaire Naskaupi est de 550 m et son niveau minimal serait d'environ 140 m (Auger, 2004). Au niveau maximal, le plan d'eau a occupé la majeure partie de l'aire d'étude, inondant notamment les vallées des rivières George et Ford, de même que la région du lac Tasirlaq. Aux plus hauts niveaux, le drainage du lac s'est effectué vers la mer du Labrador par un réseau de vallées d'axe est-ouest. D'après Auger (2004), aux niveaux intermédiaires compris entre 400 et 250 m, le lac se serait écoulé vers l'ouest à travers la ligne de partage des eaux. Aux niveaux inférieurs, jusqu'à la limite de la mer d'Iberville, les eaux se seraient drainées au nord du territoire par un passage entre la rivière Barnoin et la rivière Koroc, sur le flanc ouest des monts Torngat. Les modelés glaciolacustre et marin sont associés au lac glaciaire Naskaupi et à la mer postglaciaire d'Iberville. Ils ont laissé des empreintes beaucoup moins marquées que le passage du glacier lui-même. Le lac glaciaire Naskaupi a eu une influence plus marquante sur le paysage que la mer postglaciaire d'Iberville. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC MINTO

Longitude ouest 75° 00' 45" Latitude nord 57° 13' 07"

Cet imposant plan d'eau de la péninsule d'Ungava, long de 81 km, large de près de 22 km et d'une superficie de 596 km², selon l'estimation du ministère de l'Environnement du Québec. Toutefois, d'autres sources, utilisant des paramètres géographiques différents lui accordent une superficie de 761 km². Source de la rivière aux Feuilles, que reçoit la baie d'Ungava, l'endroit où il y a des phoques mouchetés, à environ 265 km plus au nord-est, il se situe, à plus de 60 km à l'est de la baie d'Hudson, dans une vallée encaissée entre plusieurs rangées de collines. Certains explorateurs de la Commission géologique du Canada l'ont considéré comme l'un des plus beaux lacs de ce territoire nordique. L'un d'entre eux, Albert Peter Low, l'a baptisé, en 1898, en l'honneur de Gilbert John Elliot, comte de Minto (1845-1914), nommé gouverneur général du Canada en juillet de la même année. Officier dans l'armée britannique, le comte de Minto avait été de 1883 à 1885, secrétaire militaire de lord Lansdowne, gouverneur général du Canada, et il avait participé aux combats contre les Fenians, nationalistes irlandais qui tentèrent d'envahir le Canada à partir des États-Unis, et contre les Métis de Louis Riel. Lors de son mandat à la tête du pays, Minto a notamment favorisé l'envoi d'un corps expéditionnaire canadien pour lutter, aux côtés des Britanniques, contre les Boers.

Il quitte le Canada en 1904 pour occuper, l'année suivante, la fonction de vice-roi des Indes. Minto est le nom d'un village d'Écosse situé dans le comté de Roxburghshire. Là se trouvait la résidence de Lord Minto, qui y est d'ailleurs décédé le 1er mars 1914. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC MISTASSINI

Longitude ouest 73° 37' 00" Latitude nord 51° 00' 07"

Le spécifique Mistassini provient du cri mista assini ou du montagnais mishta ashini, et signifie grosse roche; il s'inspire en fait d'un bloc erratique d'origine glaciaire, d'environ 3 m de hauteur, situé près de la décharge du lac Mistassini. Cette région devient très vite une étape importante pour tout voyageur partant du Saguenay en direction nord. Un poste de traite y est établi dès 1672, assurant ainsi la protection des Amérindiens alliés des Français contre les incursions des Iroquois. Jusqu'à l'aménagement du réservoir de Caniapiscau, ce lac, situé à plus de 70 km au nord de Chibougamau, constituait la plus vaste étendue d'eau douce du Québec. Source principale de la rivière Rupert, dans le Nord-du-Québec, sa superficie est de 2 336 km². Profond de plus de 180 m, le lac Mistassini est long de 161 km et large de 19 km. De nombreux cours d'eau l'alimentent, dont les rivières Takwa, Wabissinane, Chalifour et Pépeshquasati, de même que la Témiscamie via le lac Albanel. Champlain en connaissait l'existence dès 1603. Dans les Relations des Jésuites, en 1643, il est fait mention, parmi les " petites nations du Nord ", d'un peuple autochtone vivant dans les environs du lac Mistassini, les Mistasiniouek. En 1663, Guillaume Couture et deux autres Français, guidés par des Amérindiens, atteignent les rives du lac. L'année suivante, sur une carte du père Ducreux, ce plan d'eau est désigné sous le nom " Outakgami ". Charles Albanel et ses compagnons le traversent lors d'une expédition allant du lac Saint-Jean à la baie James; le 18 juin 1672, le père jésuite écrit dans sa Relation : " [...] nous entrasmes dans ce grand Lac des Mistassirinins [...]; ce Lac tire son nom des rochers dont il est remply, qui sont d'une prodigieuse grosseur ". Sur les cartes de Jolliet (1684), Jaillot (1685) et Franquelin (1688), le lac est identifié sous la forme Timagaming. En 1703, le cartographe Guillaume Delisle utilise la même dénomination, parallèlement à l'appellation Mistasin. Le père Laure (1731) et Bellin (1744) indiquent, sur leurs cartes, le nom Lac des Mistassins. En 1764, ce dernier cartographe ajoute un adjectif au toponyme, qui devient alors le lac des Grands Mistassins. Les variantes graphiques de cette désignation amérindienne sont nombreuses : Mistacinnee, Mistacsinney, Mistasinne, Mistasinia, etc. En 1808, James McKenzie, de la Compagnie du Nord-Ouest, consigne dans ses écrits le nom Lake Mistassini, attestant ainsi de l'emploi du spécifique sous sa forme actuelle. L'utilisation de variantes persiste encore assez longtemps : ainsi, l'explorateur James Clouston inscrit dans son journal, en 1820, la graphie Mistassinnie, alors que le géologue Robert Bell mentionne en 1880 la dénomination Missstissinny. La forme Mistassini finit tout de même par s'imposer, comme en témoignent la carte de la province de Québec, dressée par Taché en 1880, et un rapport d'expédition présenté par Albert Peter Low et publié en 1885; Bell, dans son rapport annuel de 1900, adopte lui aussi la graphie actuelle. Mistassini désigne également plusieurs autres entités : ville, réserve de chasse et de pêche, rivières, lacs, pointes, rochers, île, havre. On a modifié récemment la graphie du nom de l'important village cri qui se trouve sur la rive sud du lac. Mistassini a ainsi été remplacé par Mistissini. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC OTELNUK

Longitude ouest 68° 12' 40" Latitude nord 56° 08' 30"

D'une longueur maximale s'étalant sur 25 km et d'une largeur d'un maximum de 17 km, la nappe d'eau est une grande expansion de la rivière Swampy Bay, en forme de trois baies qui se rejoignent, incluant la baie d'Argencourt, environ 13 km en amont du lac Castignon, et au sud-est de ce dernier. Des îles, dont surtout l'île Otelnuk, longue de 5 km, et des presqu'îles en font trois lacs réunis l'un à l'autre par d'étroits passages, formant un tout ayant l'apparence de deux hanches rejoignant une colonne vertébrale. Le nom fut approuvé le 13 octobre 1944 et paru sur la carte à l'échelle 1 : 250 000, 24 C Cambrian Lake, 1952 et sur la carte Fort-McKenzie Sheet 24 S.W. Surveys & Mapping Branch, 8 mi - 1 ", 1957. Plus récemment, le nom a refait surface dans l'intérêt public dans un article de journal : " ...Il y a aussi cet autre projet (entre 2 et 3 milliards) dans lequel la Chine serait financièrement engagée, celui d'Adriana au lac Otelnuk, à 200 km (170 km serait plus juste) au nord de Schefferville... " Article paru sur le site Web du quotidien Le Devoir, Sept-Îles, une porte sur le monde, lundi 21 mars 2011. L'ancienne variante graphique Lac Otelnuc ainsi que Lac Katatapiskw sont deux variantes du nom officiel. /www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC PAYNE

Longitude ouest 74° 00' 00" Latitude nord 59° 27' 10"

D'une superficie de 513 km², longue de 103 km et large de 12 km, cette nappe d'eau de la région administrative du Nord-du-Québec, sise à environ 180 km à l'est de la baie d'Hudson, rejette son trop-plein dans la baie Payne, un rentrant de la baie d'Ungava, par la rivière Arnaud, dont elle constitue la principale source. Plusieurs îles et presqu'îles se retrouvent dans ce lac tout en longueur formé, en fait, de deux parties réunies par un passage plus ou moins étroit. Son étendue lui a valu, chez les Inuits, le nom de Tasirruaq, le grand lac. On relève également, dans un rapport daté de 1927, la forme Tasurak. Paraissant dans des documents cartographiques au moins depuis 1911, cet hydronyme est adopté par la Commission de géographie en 1945 afin d'honorer la mémoire de Frank F. Payne. Né en 1855 dans le Surrey en Angleterre, il se joint au Service météorologique canadien, à Toronto, dès 1877. Huit ans plus tard, Payne participe à l'expédition dirigée par le lieutenant Andrew Gordon dont l'objectif est de déterminer les périodes de l'année où le détroit d'Hudson est ouvert à la navigation. Il devient alors responsable de la station météorologique de la baie Stupart, située au nord-ouest de la baie d'Ungava, et y passe notamment l'hiver 1885-1886. Lors de son

séjour, il a l'occasion d'explorer la région de la baie Payne et d'observer la flore et la faune de ce territoire nordique. Il rédige d'ailleurs un article sur les Inuits du détroit d'Hudson, publié en 1899 dans *Proceedings of the Canadian Institute*. Payne quitte le Service en 1922. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC DU PÉLICAN
Longitude ouest 73° 38' 01" Latitude nord 59° 47' 26"
Le 4 septembre 1697, le Pélican, frégate commandée par Pierre Le Moyne d'Iberville, l'un des cinq navires de l'escadre française en route vers la baie d'Hudson pour chasser les Anglais et reprendre le fort Nelson, entre dans l'embouchure d'une rivière baptisée Hayes par les chroniqueurs de l'époque. Le lendemain, trois bâtiments de guerre ennemis – le Hampshire, armé de 56 canons, le Dering, avec 36 canons et le Hudson Bay, avec 32 canons – font face au Pélican. Malgré la considérable supériorité de l'adversaire, d'Iberville attaque et, après plusieurs heures d'habiles manœuvres et d'un féroce duel d'artillerie, envoie le Hampshire par le fond et capture le Hudson Bay qui coule peu après. Le Dering réussit alors à s'enfuir sans être poursuivi, car la coque du Pélican avait été sérieusement endommagée lors du combat. Le navire français – mesurant 45 m de longueur, 10 m de largeur et 14 m de hauteur – devra d'ailleurs être abandonné, du moins pour un temps, par son équipage de 246 hommes. La victoire de d'Iberville, sans doute la plus brillante de sa carrière, entraîna la capitulation rapide des postes anglais de la baie d'Hudson. Afin que l'on n'oublie pas cet exploit, la Commission de géographie rendit officielle, en 1945, l'appellation d'un lac du Nord-du-Québec d'après le nom du vaisseau de Pierre Le Moyne d'Iberville. D'une superficie de 157 km², long de 48 km et large de 15 km, il se situe à la latitude de Puvirnituq, à mi-chemin de la baie d'Hudson et de la baie d'Ungava. Il constitue la source principale de la rivière Breslay qui se jette, à plus de 30 km au sud, dans le lac Payne. Chez les Inuits, on le dénomme Navvaaq qui signifie découvrir, trouver. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC LA POTHERIE
Longitude ouest 72° 22' 52" Latitude nord 58° 51' 31"
D'une superficie de 116 km², ce plan d'eau parsemé d'îles, se situe dans la région administrative du Nord-du-Québec, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest du lac Faribault et à plus de 70 km au sud-est du lac Payne. Il se déverse, au sud-est, dans la Cohade, tributaire de la rivière aux Feuilles. Seigneur de Bacqueville et de La Potherie, Claude Charles Le Roy (1663-1736) devient écrivain principal de la Marine à Brest, en 1691. Six ans plus tard, le ministre Louis Phélypeaux de Pontchartrain le nomme commissaire de la Marine à bord de l'escadre de Pierre Le Moyne d'Iberville chargé de mettre fin à la présence anglaise sur le territoire de la baie d'Hudson. En 1698, il occupe le poste de contrôleur de la Marine et des fortifications au Canada. La Potherie quitte cependant la Nouvelle-France en 1701 en raison, selon certains, de démêlés avec les autorités coloniales. En 1722, débute la parution de l'Histoire de l'Amérique septentrionale, œuvre en quatre volumes où il décrit les lieux et le mode de vie des Canadiens et note, sans insister, la rivalité entre Québec et Montréal. La Potherie laissa également un récit de l'éclatante victoire de d'Iberville en 1697. L'hydronyme Lac La Potherie paraît sur des documents cartographiques au moins depuis le milieu des années 1940. À noter qu'un lac Bacqueville se situe à une centaine de kilomètres au sud-ouest du lac La Potherie.. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC RESOLUTION
Longitude ouest 64° 28' 26" Latitude nord 55° 15' 28"
Le lac Resolution, coincé entre les lacs Advance et Lacasse, constitue un des nombreux élargissements de la rivière George qui se jette dans la baie d'Ungava. Il est situé à une cinquantaine de kilomètres au nord de la frontière du Québec-Labrador dans le Nord-du-Québec. Cette grande nappe d'eau dont le périmètre atteint 94 km possède une superficie de 58 km², une longueur de 19 km et une largeur de 8 km. Cet hydronyme, approuvé le 13 mars 1947, tire son nom du Resolution, l'un des navires de l'explorateur James Cook qui atteignirent le détroit de Béring en 1778. Les Cris désignent ce plan d'eau Kakatshu Shakahikan, qui signifie lac au corbeau. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC TASIRLAQ
Les caribous du troupeau de la rivière George s'y retrouvaient autrefois en grands groupes, particulièrement lors de la période de mise bas. Les Inuits connaissaient et utilisaient d'ailleurs ce secteur depuis longtemps, comme en témoignent des restes de campements historiques et contemporains, ainsi que l'étude de la toponymie. Une ancienne pourvoirie était installée sur les berges du lac voisin Qamanialuk, un lieu d'une beauté exceptionnelle. Les collines des rivages, qui s'élèvent à plus de 200 m au-dessus des lacs, offrent une vue imprenable sur le secteur qui abrite une faune et une flore variées, comprenant des espèces rares, en péril, ou uniques aux milieux nordiques. Les vastes étendues de toundra, combinées à la présence de falaises, offrent un habitat idéal pour certains oiseaux de proie. On y retrouve des espèces d'oiseaux typiquement arctiques tels que le lagopède alpin, le plectrophane lapon et le plectrophane des neiges, ce dernier étant le passereau le plus nordique au monde. Deux espèces en péril, l'aigle royal et le hibou des marais, ont déjà niché dans ce secteur. Sur le plan de la faune piscicole, on retrouve notamment dans le secteur la forme naine de l'omble chevalier (confinée à l'eau douce), en plus du touladi qui ne se retrouve pas dans les lacs de plus petite superficie. Finalement, ce secteur est situé à la frontière du bassin versant de l'océan Atlantique et de la baie d'Ungava, un ancien déversoir du lac glaciaire Naskaupi. Il présente différentes formations géologiques d'intérêt, dont le delta glaciolacustre le plus élevé de la région, des roches plissées, des lobes et nappes de gélifluxion, et enfin de nombreuses chutes et cascades qui charmeront les visiteurs. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC TASSIALOUC
Longitude ouest 73° 54' 12" Latitude nord 59° 03' 47"
Ce grand lac alimente, à une quarantaine de kilomètres plus au nord, le lac Payne qui se déverse par la rivière Arnaud sur la côte ouest de la baie d'Ungava. Son contour, très irrégulier, présente des pointes de terre et des baies de formes et de dimensions variées. Sur toute son étendue, on retrouve de nombreuses îles. La longueur et la largeur maximales sont de 20 km sur 15 km. Ce toponyme provient de l'inuktitut et signifie grand lac : de tasiq, lac et -aluk, grand, gros. Il paraît sous la forme Tassialukudlik sur une carte de 1905 relatant les expéditions géologiques de Albert Peter Low dans le nord-est du Canada. Approuvé sous la graphie Tassialuk en 1945, ce nom fut publié sous celle de Tassialouc dans le Répertoire géographique du Québec de 1969. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC THÉVENET
Longitude ouest 69° 24' 04" Latitude nord 58° 04' 25"
Le lac Thévenet fait partie du territoire non organisé de Rivière-Koksoak, au sud de la baie d'Ungava, dans le Nord-du-Québec. Il est situé à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Kuujjuaq. D'une superficie de 39 km², il contient un grand nombre d'îles, de baies et de presqu'îles, formant une surface aux contours très irréguliers. Ce plan d'eau draine les lacs Weepniam et Gélinas et se déverse par le lac Francine vers la rivière Koksoak. L'appellation, adoptée en 1944, évoque un agent de la compagnie Revillon Frères, un dénommé Thévenet, qui a participé à la fondation du comptoir de Fort-Chimo (Kuujjuaq) au siècle dernier. Cette entreprise française alors installée à Montréal a été partiellement rachetée par la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1936; elle existe toujours à New York et à Paris. www.toponymie.gouv.qc.ca

LAC VANASSE
Longitude ouest 75° 37' 39" Latitude nord 61° 49' 33"
Source principale de la rivière Kovik, dans le nord de la péninsule d'Ungava, ce lac parsemé d'îlots mesure 6 km sur 6 km et couvre 27 km² de superficie. Son nom a été attribué en 1949 par la Commission de géographie du Québec, en souvenir de Fabien Vanasse, historien, qui se trouvait à bord de l'Arctic lors des expéditions du capitaine Joseph-Elzéar Bernier en 1906-1907, 1908-1909 et 1910-1911. Les Inuits appellent ce lac Atanirtuuq, ce qui signifie vraisemblablement chaîne de raccordements. www.toponymie.gouv.qc.ca

MMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMM

MANICOUAGAN (réservoir)
Situé à 220 km au nord de Baie-Comeau, le réservoir Manicouagan, d'une longueur de 200 km et d'une capacité de 139 milliards de mètres cubes, s'est formé à partir de deux nappes d'eau de dimensions à peu près égales, disposées en arc de cercle vis-à-vis l'une de l'autre : à l'ouest, le lac Mouchalagane, alimenté par la rivière du même nom et par la rivière Seignelay; à l'est, le lac Manicouagan où se jetaient les rivières de la Racine de Bouleau, Thémines et Hart Jaune. La décharge du lac Mouchalagane rejoignait ensuite le pied du lac Manicouagan pour alimenter la rivière de ce nom. Ces lacs, épousant le rebord d'une cavité creusée par un météorite il y a plusieurs millions d'années et par suite de l'élévation du niveau de l'eau depuis les années 1960 en raison des aménagements hydroélectriques, se sont rejoints au nord et au sud pour former, en s'étalant, un anneau lacustre au centre duquel l'île constituée se nomme « Île René-Levasseur ». Les premiers Blancs semblent avoir atteint le « lac de Manikouagan » en 1664. En effet, le jésuite Henri Nouvel y arrive le 9 juin 1664 et y trouve 64 Papinachois faisant du commerce avec « leurs Compatriotes qui habitent le long du grand fleuve Saint Laurens ». Deux jours plus tard, fête de Saint-Barnabé, le missionnaire décide que le lac allait dorénavant porter le nom « Lac de Saint-Barnabé », « patron particulier de ce grand lac ». Cette appellation qu'on retrouve sur la carte du père Laure en 1731 comme toponyme parallèle à celui de « Manikouagane » est toutefois tombée en désuétude au profit du toponyme amérindien qui se présentera sous la forme de « Tshimanicouagan » sur la carte de Gustave Rinfret en 1913. Un poste de traite se trouvait sur le lac en 1749, selon un *Mémoire* de Francois-Étienne Cugnet. À une cinquantaine de kilomètres au sud du réservoir, les eaux sont retenues par le barrage Daniel-Johnson dont les centrales Manic-5 et Manic-5-PA fournissent une puissance hydroélectrique combinée de 2 235 MW. Selon le père Arnaud, Manicouagan signifie là ou on enlève l'écorce de bouleau pour réparer les canots d'écorce. Les pères Lacombe et Guinard, ainsi que monseigneur Laflèche lui donnent le sens de vase à boire. Voir Levasseur (île) www.toponymie.gouv.qc.ca

MANITOUNUK (Passage de)
Longitude ouest 77° 29' 57" Latitude nord 55° 27' 30"
Chenal situé entre le littoral de la baie d'Hudson et l'archipel Manitounuk, constitué principalement des îles Merry et Castle, au nord-est du village de Kuujjuarapik, dans le Nord-du-Québec. Le passage peut atteindre 5 km de largeur et se prolonge vers le nord sur une distance de 40 km pour aboutir à une impasse formée par la langue de terre Chikaskaw, à l'extrémité nord de l'archipel. Seules quelques passes étroites permettent des ouvertures sur la baie. D'après une légende amérindienne, des manitous (esprits) auraient habité dans l'archipel. De là vient le nom donné au chenal. Le terme Manitounuk est une forme hybride provenant du cri manito pour Grand Esprit et du suffixe nuk qui indique homme. Voir : Manitou, Rivière. www.toponymie.gouv.qc.ca

MONTS OTISH
Longitude ouest 70° 35' 58" Latitude nord 52° 18' 44"
Les monts Otish se dressent jusqu'à une altitude de près de 1 130 m au mont Yapeitso, dans la partie est de la municipalité de Baie-James, à quelque 160 km au nord-est du lac Mistassini. De part et d'autre de la limite entre la région

administrative du Saguenay–Lac-Saint-Jean et celle du Nord-du-Québec, ces monts s'étendent sur environ 50 km de longueur et 20 km de largeur et comprennent plusieurs pics, couverts de végétation alpine, que séparent des vallées, des ruisseaux et des lacs encaissés. La rivière Otish est issue de ces monts dont elle porte le nom. La première mention du toponyme remonte à 1731, année où sur sa Carte du Domaine en Canada, le père Laure indique «M. Ouatchish» et situe cette entité orographique à environ 50 km au nord-est du lac Mistassini. Plus tard, John Arrowsmith inscrit «Wotchish Mts» sur ses cartes de 1834 et de 1842, tandis que le journal d'expédition de l'aide-arpenteur Frank Bignell, daté de 1885, fait mention des «monts Otish». De façon générale, les explorateurs et les géographes du XIXe siècle arrivent difficilement à un consensus quant aux dimensions et à la localisation exactes des monts Otish. Par exemple, une carte du Canada, tracée en 1885 par John Bartholomew, les représente même comme étant une chaîne de quelque 800 km de longueur, débutant près de la source de l'Harricana et passant au sud du lac Mistassini pour disparaître à la hauteur des terres, au-dessus de la rivière Moisie. Il faudra attendre le XXe siècle pour élucider ce mystère. Lorsqu'il explore les monts en 1949, Jacques Rousseau les localise avec précision et note que le toponyme Otish, qui signifie petite montagne, résulte d'une déformation de l'appellation montagnaise Watshish. Selon le père Joseph-Étienne Guinard, Watchich est tiré du mot cri watchi, montagne et du diminutif ich, petite. En 1952, on avait attribué à ces monts le nom de Marie-Victorin, qui ne s'est pas imposé dans l'usage. L'appellation amérindienne est donc redevenue officielle.www.toponymie.gouv.qc.ca

MONTS D'YOUVILLE
Longitude ouest 77° 20' 02" Latitude nord 61° 00' 32"
Dans la partie nord-ouest de la péninsule d'Ungava, à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de la municipalité du village nordique d'Akulivik, les monts D'Youville se présentent comme un bourrelet peu élevé – 371 m d'altitude – qui s'étend, sur environ 40 km, en direction sud-ouest – nord-est. Cet oronyme se veut un hommage rendu à Marguerite Dufrost de Lajemmerais (Montréal, 1701 Montréal, 1771), connue surtout sous le nom de Marguerite d'Youville. Au Québec, le patronyme Dufrost de Lajemmerais est aussi orthographié Dufrost de La Gemerais, de La Jemerais, de La Jemmeraye. Elle est la petite-fille de Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières, et nièce du découvreur Pierre Gaultier de La Vérendrye. Marguerite d'Youville est la fondatrice de la communauté des Sœurs Grises de la Charité et de l'Hôpital Général de Montréal (reconnaissance légale de la communauté le 3 juin 1753). Appelées Cape Smith Range en 1945, Mont d'Youville en 1961 et Monts D'Youville depuis 1986, ces montagnes sont nommées par les Inuits Qimiit ou Qimmiit, termes signifiant *vertèbres*. Ce nom est probablement inspiré de la longue silhouette des monts d'où se détachent des éléments distincts, comme les vertèbres d'une colonne vertébrale. www.toponymie.gouv.qc.ca

MONTS PYRAMIDES (parc national)
Longitude ouest 65° 14' 57" Latitude nord 57° 28' 51"
Cette expression toponymique désigne un groupe de monts qui s'étendent sur 7 km le long de la rive droite de la rivière George, à quelque 150 km de son embouchure. La rivière Gasnault borde leur flanc sud. Le sommet des Pyramides, le pic Pyramide, culmine au moins à 457 m. Les Pyramides doivent leur nom à une remarque sur la forme d'une pyramide égyptienne qu'épouse l'un de ces monts, observation contenue dans le journal de Mina Benson Hubbard, celle qui explora la vallée de la rivière George en 1905. Ces monts ont porté successivement les noms de Pyramid Hills et de Mont Pyramides, avant de s'appeler Les Pyramides. Ulittaniujalik est le nom que les Inuits utilisent pour désigner le groupe de monts, de même que le sommet le plus élevé. Au sommet du pic Pyramide se trouve un superbe inukshuk (137 cm x 100 cm) ayant été construit durant les années 1930. Plusieurs espèces de moyens mammifères sont présentes ou susceptibles d'être présentes dans les monts Pyramides. Parmi elles, la martre d'Amérique (Martes americana), le renard roux (Vulpes vulpes), le renard arctique (Alopex lagopus), le loup gris (Canis lupus), le lynx du Canada (Lynx canadensis), le vison d'Amérique (Mustela vison), la loutre de rivière (Lontra canadensis), le lièvre arctique (Lepus arcticus), le porc-épic d'Amérique (Erethizon dorsatum) et le castor du Canada (Castor canadensis) sont les principales espèces recensées. En plus des espèces mentionnées précédemment, la marmotte commune (Marmotta monax), l'écureuil roux (Tamiasciurus hudsonicus), le grand polatouche (Glaucomys sabrinus), le rat musqué (Ondrata zibethicus), le pékan (Martes pennanti), l'hermine (Mustela erminea), la belette pygmée (Mustela nivalis) et le carcajou (Gulo gulo) sont les autres moyens mammifères qui sont présents, ou susceptibles d'être présents, dans les Monts Pyramides. Les petits mammifères : le campagnol des champs (Microtus pennsylvanicus), la souris sylvestre (Peromyscus maniculatus), la musaraigne cendrée (Sorex cinereus) et le campagnol à dos roux de Gapper (Clethrionomys gapperi). Le phénacomys d'Ungava (Phenacomys intermedius), qui vit plus communément au sommet des collines, est aussi potentiellement fréquent. Près d'une vingtaine d'espèces d'anatidés sont présentes dans la région. Près de la moitié sont potentiellement mnicheuses, notamment la bernache du Canada (Branta canadensis), le canard noir (Anas rubripes), la sarcelle d'hiver (Anas crecca), l'arlequin plongeur (Histrionicus histrionicus), la macreuse à bec jaune (Melanitta americana), le garrot à oeil d'or (Bucephala clangula) et le harle huppé (Mergus serrator). Les autres anatidés sont considérés comme des migrateurs de passage : le cygne siffleur (Cygnus columbianus) et le garrot d'Islande (Bucephala islandica). Le harle huppé, espèce qui privilégie les petites îles possédant un couvert de végétation bas ou de grosses branches de conifères servant à sa protection, est le canard plongeur le plus commun de la région. Il est présent tant au nord qu'au sud des Monts Pyramides. En ce qui concerne les canards barboteurs, la sarcelle d'hiver semble l'espèce la plus susceptible d'être rencontrée. Elle fréquente les petits cours d'eau et les étangs créés par les barrages

de castor où elle filtre la boue en eau peu profonde pour s'alimenter. Le canard pilet (Anas acuta), qui jusqu'à tout récemment n'était pas connu comme une espèce nicheuse dans l'extrême nord du Québec, a été observé. Trois espèces de gallinacés fréquentent l'aire nordique. Le lagopède alpin (Lagopus muta) et le lagopède des saules (Lagopus lagopus) sont susceptibles d'intéresserparticulièrement les visiteurs puisque ces oiseaux ne sont pas présents dans le sud de la province. Le lagopède alpin niche dans les endroits secs et rocailleux, et la femelle couve ses oeufs parmi les roches dans des dépressions bien dissimulées par des touffes d'herbes et des monticules de mousses. Cet oiseau, que peu d'ornithologues ont la chance d'observer au Québec, fréquente principalement le secteur nord des Monts Pyramides. Il a également été observé sur les plateaux plus élevés du secteur sud. Le lagopède des saules est le gallinacé le plus commun et se trouve dans la végétation basse ou dans les fourrés d'aulnes, de saules ou de bouleaux. Cette espèce habite également les endroits plus dénudés sur les plateaux du côté ouest de la rivière George, près de petites mares d'eau. On mentionne le passage de groupes migratoires allant jusqu'à 3 000 individus. Le tétras du Canada (Falcipennis canadensis), oiseau représentatif de la forêt boréale, a été observé dans les peuplements d'épinettes blanches du secteur sud. Neuf espèces de rapaces diurnes ont été observées dans l'aire d'étude, dont six espèces nicheuses : l'autour des palombes (Accipiter gentilis), la buse pattue (Buteo lagopus), l'aigle royal (Aquila chrysaetos), le faucon émerillon (Falco columbarius), le faucon gerfaut (Falco rusticolus) et le faucon pèlerin (Falco peregrinus). L'espèce la plus commune, la buse pattue, recherche de vastes étendues de toundra afin de chasser, et des falaises. La présence de nids de cette espèce a été confirmée dans la région du lac Tasirlaq. Le faucon gerfaut, qui privilégie également les milieux ouverts de l'Arctique à proximité de falaises pour nicher, est, dans la région étudiée, à la limite méridionale de son aire de distribution. Mentionnons également la présence du pygargue à tête blanche (Haliaeetus leucocephalus), ce dernier étant en péril. Une vingtaine d'espèces d'oiseaux marins et de rivage ont été observées dans l'aire des Monts-Pyramides, dont sept espèces nicheuses : le pluvier semipalmé (Charadrius semipalmatus), le chevalier solitaire (Tringa solitaria), le chevalier grivelé (Actitis macularius), le bécasseau semipalmé (Calidris pusilla), le bécasseau minuscule (Calidris minutilla), la bécassine de Wilson (Gallinago delicata), et le goéland argenté (Larus argentatus). Le chevalier grivelé, que l'on retrouve un peu partout le long des rivières George et Ford, est l'espèce limicole la plus répandue et abondante en Amérique du Nord. Dans l'aire d'étude, il se situe toutefois à la limite septentrionale de son aire de distribution. Le chevalier solitaire a pour sa part été observé en parade de diversion, ce qui laisse entendre qu'il nichait à cet endroit. Peter May confirme d'ailleurs qu'il s'agit d'une espèce nicheuse régulière de l'aire d'étude. Plusieurs mentions occasionnelles d'oiseaux marins ou de rivage ont été rapportées dans le secteur : le phalarope à bec large (Phalaropus fulicarius), le labbe pomarin (Stercorarius pomarinus), le labbe à longue queue (Stercorarius longicaudus), la mouette de Bonaparte (Chroicocephalus philadelphia) et le mergule nain (Alle alle). Ces deux derniers sont d'ailleurs considérés comme étant à l'extérieur de leur aire normale de distribution. Trente-huit espèces de passereaux ont été recensées dans l'aire d'étude, dont 26 espèces nicheuses. Les espèces les plus communes sont le mésangeai du Canada (Perisoreus canadensis), l'alouette haussecol (Eremophila alpestris), la grive à joues grises (Catharus minimus), le pipit d'Amérique (Anthus rubescens), la paruline rayée (Setophaga striata), la paruline des ruisseaux (Parkesia noveboracensis), la paruline à croupion jaune (Setophaga coronata), le bruant hudsonien (Spizella arborea), le bruant fauve flammea) et le merle d'Amérique (Turdus migratorius). Ce dernier, l'un des passereaux les plus fréquemment observés dans l'aire d'étude, vit dans les régions boisées de tout le Québec. La toundra est un des seuls habitats où cet oiseau est généralement absent. Le grand corbeau (Corvus corax), est normalement commun dans la région, L'arrivée du plectrophane des neiges (Plectrophenax nivalis), une espèce de passereau terrestre dont la distribution est l'une des plus nordiques au monde, signifie pour les Inuits la fin de l'hiver. Il fréquente les terrains rocailleux, à flancs de collines ou de montagnes. La population nichant dans le secteur nord de l'aire d'étude est l'une des plus méridionales connues pour cette espèce. Le plectrophane lapon (Calcarius lapponicus), pour sa part, a été observé dans les deux secteurs bien qu'il soit plus commun au nord de l'aire d'étude. Parmi les espèces inusitées, mentionnons les hirondelles rustique (Hirundo rustica) et à front blanc (Petrochelidon pyrrhonota), le traquet motteux (Oenanthe oenanthe), l'étourneau sansonnet (Sturnus vulgaris), le jaseur d'Amérique (Bombycilla cedrorum), la paruline jaune (Setophaga petechia), de même que le tyran tritri (Tyrannus tyrannus), le moqueur polyglotte (Mimus polyglottos) et le quiscale bronzé (Quiscalus quiscula). Ces trois dernières espèces se situent à l'extérieur de leur aire de distribution normale et les observations rapportées dans l'aire d'étude sont parmi les mentions les plus nordiques pour ces espèces. Quatre strigidés (ou « rapaces nocturnes ») nichent dans l'aire d'étude, incluant une espèce dont la présence est considérée comme inusitée : la chouette épervière (Surnia ulula). Les autres strigidés observés sont le hibou des marais (Asio flammeus), le grand-duc d'Amérique (Bubo virginianus) et le harfang des neiges (Bubo scandiacus). Toutefois, les observations de rapaces nocturnes sont plutôt rares dans l'aire d'étude. Le pic à dos rayé (Picoides dorsalis) est le seul représentant de la famille des picidés qui se trouve occasionnellement dans l'aire d'étude, généralement dans les peuplements d'épinettes et de mélèzes. Le martin-pêcheur d'Amérique (Megaceryle alcyon) a été observé à une seule reprise le long d'un petit ruisseau. La composition et la distribution des espèces de poissons présentes dans l'aire d'étude des Monts Pyramides ont été, et sont toujours, influencées par trois facteurs principaux : le processus de déglaciation, les caractéristiques écologiques (telles que la température de l'eau et la productivité primaire) et la connectivité entre les plans d'eau. Au total, 13 espèces de poissons ont été échantillonnées. Le chabot tacheté (Cottus bairdi) et le chabot visqueux (Cottus cognatus) sont difficiles à différencier, ils sont comptés comme une seule espèce pour la suite de

cette étude. Il en est de même pour le meunier rouge (Catostomus catostomus) et le meunier noir (Catostomus commersoni). Les épinoches (Gasterosteus aculeatus et Pungitius pungitius) ont déjà été observées dans un grand lac situé juste à l'extérieur des limites sud-ouest de l'aire d'étude. Comme il s'agit d'espèces répandues dans la région de Kuujjuaq, il est fort probable qu'elles puissent également être présentes dans l'aire d'étude. La rivière George est depuis longtemps connue comme une rivière riche en saumons atlantiques (Salmo salar). Ce poisson est pêché de façon sportive ou pour la subsistance et a même fait l'objet d'une pêche commerciale pendant une cinquantaine d'années à partir de la fin du 19e siècle. Les saumons atlantiques de la rivière George sont typiquement anadromes, c'est-à-dire qu'ils vivent majoritairement en mer, mais remontent les rivières pour venir se reproduire en eau douce.. L'omble chevalier (Salvelinus alpinus) est moins abondant que le saumon dans l'aire d'étude. Il fait également l'objet d'une pêche sportive ou de subsistance. L'omble chevalier anadrome de la rivière George ne migre normalement pas au-delà des chutes Helen, qui constituent une barrière infranchissable pour celui-ci. On retrouve toutefois des ombles en amont des chutes, mais ceux-ci sont généralement confinés à la rivière et ne retournent pas à la mer. L'omble chevalier est une espèce de salmonidé largement répandue dans le Nord canadien. Sa couleur passe du gris argenté à des couleurs orangées très vives. Son cycle de vie varie énormément et toute généralisation occulterait la grande capacité d'adaptation de cette espèce. Une forme naine de l'omble chevalier précédemment observée dans la région de l'Ungava a été échantillonnée dans les lacs Peter et Tasirlaq. L'omble de fontaine (Salvelinus fontinalis), d'une taille de 200 à 300 mm, est assez abondant dans tous les plans d'eau de l'aire d'étude, à l'exception des lacs de haute altitude. Les experts locaux affirment que l'espèce serait d'ailleurs de plus en plus abondante. Selon l'échantillonnage effectué à l'été 2010, l'omble de fontaine était l'espèce dominante du lac Pyramide. Les amphibiens et les reptiles sont tous communs et bien répandus au Québec et ont déjà été observées au nord du 56e parallèle. Le crapaud d'Amérique (Bufo americanus), qui peut atteindre plus de 10 cm, est une espèce très adaptable qui fréquente une grande variété de milieux terrestres et humides. Sa coloration varie de beige à brunâtre ou rougeâtre. Sa peau est d'apparence verruqueuse et il possède une paire de glandes bien visibles à la base de la tête. La grenouille léopard (Rana pipiens), qui peut atteindre 11 cm, hiberne dans des cours d'eau ou des plans d'eau permanents mais s'aventure sur de grandes distances en milieu terrestre pendant la saison active. Brune ou verte avec des taches noires, elle possède des plis dorsaux-latéraux et sa lèvre supérieure est pâle et soulignée de noir. De plus petite taille, la grenouille du Nord (Rana septentrionalis) est très aquatique et fréquente les cours d'eau et les plans d'eau permanents. De coloration brunâtre ou verdâtre, son dos est parsemé de mouchetures ou de taches foncées et sa lèvre supérieure est verte. La grenouille des bois (Rana sylvatica), quant à elle, peut atteindre 8 cm et se retrouve en milieux forestiers ou dans la toundra. Elle présente un masque foncé sur l'œil et sa lèvre supérieure est pâle. Sa coloration est très variable, allant du brunâtre très foncé au rougeâtre. Pour survivre à l'hiver, les amphibiens ont recourt à différentes tactiques. La grenouille léopard et la grenouille du Nord ne peuvent tolérer le gel et passent l'hiver en hibernation sous l'eau. La grenouille des bois et le crapaud d'Amérique hibernent en milieu terrestre grâce à une concentration élevée de glucose dans leurs organes vitaux, qui prévient la formation de cristaux de glace. Cet antigel naturel permet à ces amphibiens de passer la saison froide dans un état semi-gelé et de reprendre leur vie active lorsque la température se réchauffe. Un échantillonnage d'insectes, d'araignées et de mollusques a été effectué en juillet 2010 dans le secteur du pic Pyramide au moyen de filets faucheurs, de filets aquatiques et de trappes. Les individus récoltés ont été identifiés par différents spécialistes. Parmi tous les individus récoltés, 32 espèces de coléoptères, 3 espèces de fourmis, 10 espèces de diptères (dont une espèce de moustique et 9 espèces de mouches noires), 7 espèces de plécoptères, 32 espèces d'araignées ainsi qu'une espèce de limace ont été identifiées. Fait intéressant, Pityophtorus opaculus, un coléoptère, a été échantillonné pour la première fois dans l'est de la région subarctique. De plus, un spécimen de Cimbex americana, un hyménoptère, a été récolté sur les falaises en face de la pourvoirie Pyramide Mountain Camp. Il s'agit d'une espèce qui n'avait jamais été observée par les gens qui fréquentent la région depuis de nombreuses années. www.toponymie.gouv.qc.ca. - http://www.nunavikparks.ca/fr/parcs/ulittaniujalik/etat-connaissances.htm

MONTS TORNGAT

Longitude ouest 64° 25' 26" Latitude nord 59° 32' 09"

La plus haute chaîne de montagnes de l'Est de l'Amérique du Nord s'étend sur 300 km partagée entre le Nunavik et le Labrador. Située entre le versant oriental de la baie d'Ungava et la mer du Labrador; de ce côté, cette frontière naturelle s'étend vers le sud jusqu'à la baie Saglek. Par ses paysages de parois spectaculaires, de neiges pérennes, de rivières encaissées, de vallées suspendues, de fjords et par son cortège de sommets, les plus hauts de l'est continental de l'Amérique du nord qui dépassent les 1 000 m. On y retrouve le mont D'Iberville, le plus haut sommet du Québec (1646m), de même que les monts Jacques-Rousseau, Haywood et Qarqaaluk. Plusieurs toponymies existent : les monts Torngat, ou encore Tuurngaq (Ludger Müller-Wille, 1987), Tûrngat, Tuurnaat, Tûrnât (Gilles-R. Lefebvre, 1964), Torugak (James White, 1911), Tunorn (Mina Benson Hubbard, 1908) et Torngets (Benjamin Kolhmeister et George Kmoch, 1814). Le mot veut dire les esprits, les fantômes ou les démons, des êtres qui, désincarnés ou revêtus d'une apparence étrange ou terrifiante, s'efforcent, suivant leur nature malveillante, de nuire aux humains. On touche au cœur de l'animisme inuit ancestral. Ces esprits sont les Tornait ou Tuurngait (au singulier : Torngak, dans le nord du Labrador, et Tungak, dans l'Ungava et le sud du Labrador). À l'origine, Torngak et Tungak ne signifiaient pas davantage qu'esprit, mais les rapports des missionnaires ont transformé la notion en celle de Satan. Ces esprits – ces Tornait ou Tuurngait – sont gouvernés par Torngarsoak, le Grand Esprit,

appelé aussi Tuurngaq, qui contrôle en outre tous les esprits de la mer, ceux de la terre, du ciel, du vent, des nuages, bref tous les génies de la nature (les Inua). Tuurngaq vit dans une caverne située à l'extrémité nord des montagnes des esprits, ou encore au bout du cap Chidley, et il se manifeste aux shamans sous les traits d'un grand ours polaire. Pour certains, ce Tuurngaq n'est autre que la mort qui cherche éternellement à tourmenter et à harasser ceux que leurs esprits amènent auprès de lui. Selon d'autres sources, Torngarsoak serait plus particulièrement le dieu des animaux marins et l'époux de Superguksoak, déesse des animaux terrestres. Les monts Torngat sont au cœur du parc national de KUURURJUAQ. (Voir KUURURJUAQ) www.toponymie.gouv.qc.ca

MONT D'IBERVILLE
Longitude ouest 63° 43' 01" Latitude nord 58° 53' 02"
Dans cette partie septentrionale du Québec qui s'étend entre la baie d'Ungava et l'Atlantique, l'une des principales chaînes des Torngat porte le nom « Selamiut », c'est-à-dire *l'aurore*. Plusieurs pics y constituent les sommets d'un massif, le plus élevé étant réparti de part et d'autre de la frontière. En territoire du Labrador terre-neuvien, cette entité se nomme « Mont Caubvick » , tandis que cette élévation de 1 652 m se retrouve, depuis 1971, sous la dénomination « Mont D'Iberville » dans sa partie québécoise. Ce toponyme honore la mémoire de Pierre Le Moyne d'Iberville (Ville-Marie (Montréal), 1661- La Havane, 1706). Premier véritable héros canadien, d'Iberville s'illustre notamment en reprenant aux Britanniques, en 1694, tous les établissements français dont ils s'étaient emparés à la baie d'Hudson, où d'ailleurs il reprend York Factory, ce qui redonne la souveraineté française sur cette partie du continent. Il a aussi du succès lors d'expéditions en Acadie et à Terre-Neuve. Grand explorateur, il découvre, en 1699, l'embouchure du fleuve Mississipi aux États-Unis. Plus tard, en 1702, il fonde la Louisiane - nom donné en l'honneur de Louis XIV - et en devient ainsi le premier gouverneur. Enfin, vers le début de 1706, il prend la Guadeloupe aux Anglais. Il meurt peu de temps après des suites d'une maladie inconnue. On peint d'Iberville souvent comme l'un des plus illustres hommes de guerre de la Nouvelle-France, et plusieurs le surnomment le Cid canadien. www.toponymie.gouv.qc.ca

NNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNN

NASTAPOKA (CHENAL)
Voie d'eau naturelle de la baie d'Hudson comprise entre les îles Nastapoka et la côte du Québec. D'une largeur moyenne de 6 km, le chenal Nastapoka s'étend comme un arc de cercle de quelque 160 km de longueur parallèle au continent, à partir de l'île Flint, un peu au sud du Goulet du lac Guillaume-Delisle, jusqu'à l'île McTavish, à 7 km au sud de l'embouchure de la rivière Boniface. La profondeur de l'eau et l'abondance de havres y facilitent la navigation. Étant donné que le nom Nastapoka fait allusion à un endroit où l'on a vu un caribou tué par des rapides il est possible que le chenal tire son origine du nom de la rivière directement, ou indirectement de façon plus vraisemblable, s'il a été nommé d'après les îles qui le bordent.www.toponymie.gouv.qc.ca

NOUVELLE-FRANCE (cap de)
Longitude ouest 73° 40' 28" Latitude nord 62° 28' 44"
Le cap de Nouvelle-France se trouve sur la côte la plus septentrionale de la province de Québec, celle qui longe le détroit d'Hudson, lien entre la baie d'Hudson et l'Atlantique. Le sommet de ce cap atteint une hauteur de 213 m. Le 15 février 1961, le ministre des Terres et Forêts annonce l'adoption officielle, par le gouvernement, d'une liste importante de nouveaux noms et de changements de noms dans le Nouveau-Québec. Le cap Weggs prend le nom Nouvelle-France, en l'honneur des gouverneurs et intendants de la Nouvelle-France. Cette appellation a d'abord désigné les territoires découverts en 1524 par le navigateur florentin Giovanni da Verrazzano, comprenant alors toute l'Amérique septentrionale entre le cap Breton et le nord de la Floride. Une carte de 1527 porte la mention Francesca et une autre, de 1529, celle de Nova Gallia. Sur une carte de 1556 publiée dans son ouvrage monumental, Giovanni Battista Ramusio, sur sa carte de 1535, inscrit, pour sa part, le toponyme Nova Francia. Par la suite, tous les territoires découverts et colonisés par les Français en Amérique du Nord allaient porter jusqu'à la Conquête le nom Nouvelle-France. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

NOUVEAU QUÉBEC (territoire)
Aujourd'hui le Nunavik, le toponyme Nouveau Québec est associé à une politique de rapatriement politique du territoire nordique « Maîtres chez-nous » mise en branle en 1963 par René Lévesque alors ministre des ressources naturelles du gouvernement québécois. Le futur premier ministre indépendantiste crée ainsi la Direction générale du Nouveau Québec pour gérer le Nord, c'est à dire les terres situées au nord de la rivière Eastmain et les soustraire de l'influence anglophone du gouvernement fédéral. Parmi les bons coups de la Direction, citons des services de santé et des écoles où l'on enseigne le français soit, mais aussi l'inuktitut. Mais les Inuits veulent garder l'anglais comme langue seconde et s'insurgent contre la nouvelle toponymie française des lieux nordiques jusque là anglophone. Ainsi le Golfe de Richmond devient le Lac Guillaume-Delisle. Cette mésentente prendra fin avec l'utilisation maintenant reconnue des noms de lieux en inuktitut. Létrouneau Michel, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p.49-50

NUNAVIK
Longitude ouest 71° 29' 00" Latitude nord 58° 26' 00"
D'une superficie d'environ 500 000 km², le Nunavik est situé dans le Nord-du-Québec et désigne une région socioculturelle peuplée majoritairement d'Inuits (près de 11 000), répartis dans quatorze villages distribués le long du littoral regroupées en trois bandes distinctes : Tarramiut "people of the shady side" NO

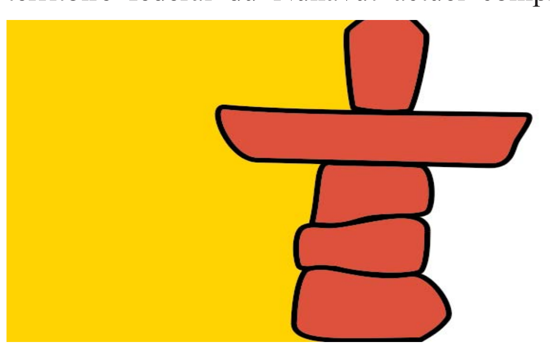
de la baie d'Ungava, Siquinirmiut "people of the sunny side SE de la baie d'Ungava et Itivimiut "people of the other side" côte est de la baie d'Hudson.

Le Nunavik est un peu plus vaste que la région administrative de Kativik, créée par la Convention de la baie James et du Nord québécois en 1975 et située au nord du 55e parallèle. Ce toponyme remplace l'ancienne appellation Nouveau-Québec. Le Nunavik, une région subarctique au nord du 55e parallèle presque aussi grande que la France, s'inscrit dans le Bouclier canadien dénudé (toundra) ou partiellement arbustif (taïga) et est traversé, dans la péninsule d'Ungava, par la limite septentrionale des arbres et par celle du pergélisol continu. Il est abondamment arrosé par d'innombrables lacs et par des rivières qui se jettent soit dans la baie d'Ungava, soit dans la baie d'Hudson. Le Nunavik possède 20 des 43 régions naturelles reconnues par la province de Québec, chacune étant dotées d'une géologie, d'une topographie, d'un climat, d'une faune et d'une flore qui leur sont uniques. Le nouveau nom Nunavik, choisi parmi huit appellations proposées au cours d'un référendum qui s'est tenu dans les collectivités inuites du Nord québécois, d'octobre à novembre 1986, a été officialisé par la Commission de toponymie au mois d'avril 1988. Formé des mots *nuna* et *vik*, il signifie littéralement *le territoire où vivre*. La création du Nunavik a une portée psychologique importante puisque, du jour au lendemain, les Nunavimmiuts échangèrent un statut de minoritaires au sein du Québec et du Canada pour celui de peuple majoritaire au sein du Nunavik Il est de notoriété publique que les leaders inuits locaux n'ont jamais caché leur ambition de rattacher tout le nord du Québec (ainsi que le Labrador), à majorité inuite, au nouveau territoire du Nunavut. La question territoriale n'est certainement réglée avec la création du territoire du Nunavut, d'autant plus que, exception faite du territoire fédéral, c'est au Québec que l'on compte la plus importante communauté inuite: quelque 10 000 Inuits (et un millier de non-autochtones) vivent dans une quinzaine de villages nordiques, éparpillés sur les côtes de la baie d'Ungava et de la baie Hudson, c'est-à-dire la région québécoise appelée le Nunavik. Or, le Nunavik est administré par la province de Québec et accorde aux Inuits une autonomie locale très limitée. Mais les Inuits du Nunavik veulent aujourd'hui plus qu'une petite administration locale. Certes, ce n'est pas demain la veille que le Nunavik sera rattaché au territoire du Nunavut, car les Territoires du Nord-Ouest (d'où est issu le Nunavut) relevaient de la juridiction exclusive du gouvernement fédéral qui possédait tout le pouvoir nécessaire pour y tracer de nouvelles frontières. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

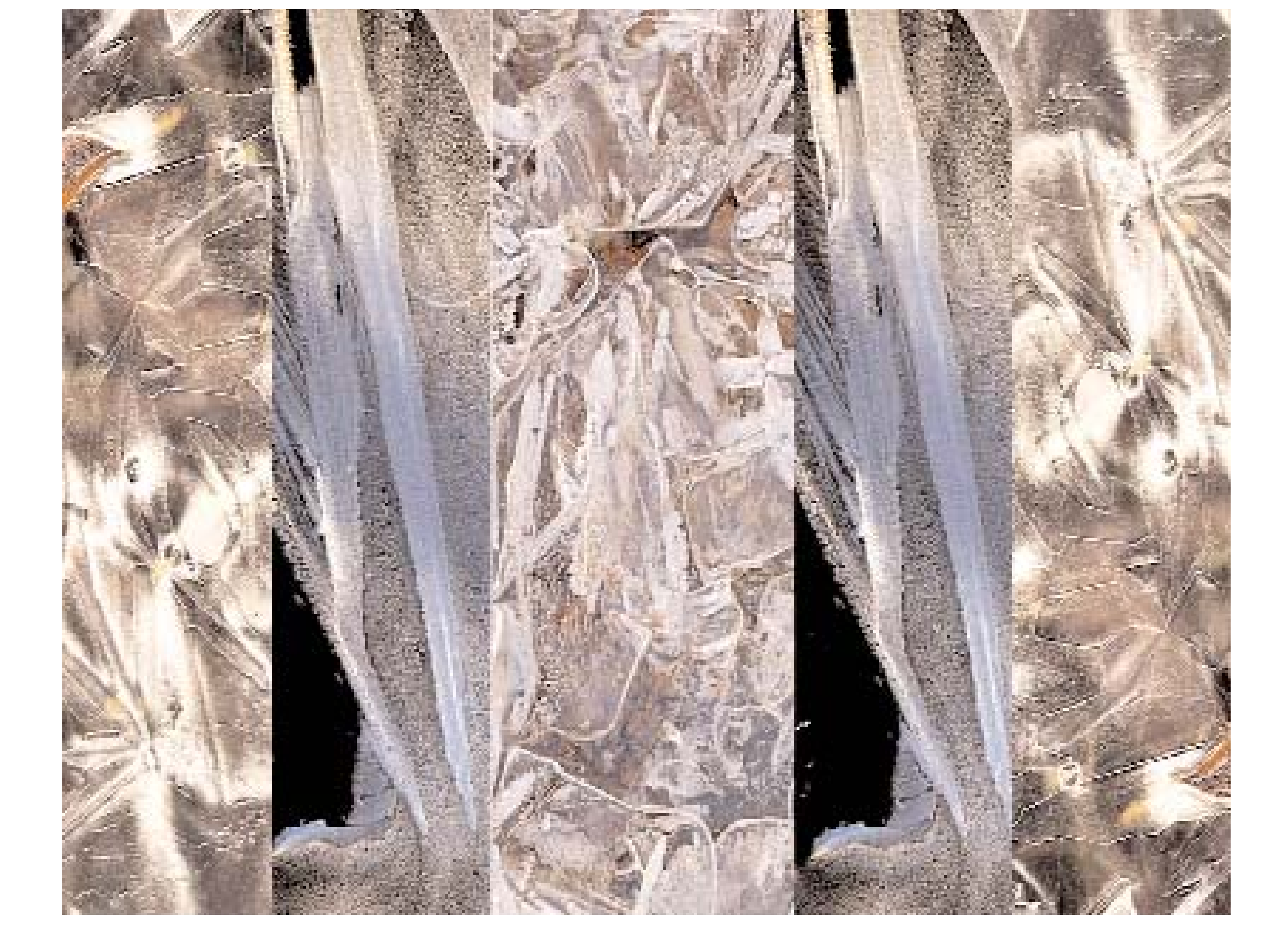
NUNAVUT

Capitale: Iqaluit - Population: 31 765 (2011) - Langues officielles: anglais, français et inuit (inuktitut et inuinnaqtun) - Groupe majoritaire: inuktitut (67,8 %) - Groupes minoritaires: anglais (28,1 %), inuinnaqtun (0,9 %), français (1,3 %) - Système politique: territoire fédéral du Canada depuis le 1er avril 1999.

Le Nunavut est un territoire qui contient sept des douze principales îles du Canada. Toutes les îles de la baie d'Hudson et de la baie James, sauf quelques îlots côtiers, appartiennent au Nunavut. L'agglomération la plus importante, Iqaluit (6200 habitants en 2007) appelée anciennement Frobisher Bay, est devenue la capitale. Le territoire du Nunavut actuel couvre une superficie de 1,9 million de km^2, alors que les Territoires du Nord-Ouest ont vu leur superficie réduite d'autant, passant de 3,3 millions de km^2 à 1,4 million de km^2. Le territoire du Nunavut se divise en trois régions: au nord Qikiqtaaluk (anciennement: Baffin), au sud Kivalliq (anc.: Keewatin) et à l'ouest Kitikmeot. Voir la carte détaillée du territoire en cliquant ICI. Le nom de Nunavut signifie «notre pays» en inuktitut. En fait, le Nunavut inuit historique comprend plus que le territoire fédéral du Nunavut; il englobe le Nunavik québécois et le Labrador terre-neuvien. C'est ce qu'on appelle le «Grand Nunavut». Situé au nord du 55e parallèle, le Nunavik québécois est un immense territoire de plus de 500 000 km^2, soit le tiers de la superficie de la province (ou l'équivalent de la France). Le territoire du Nunavik correspond à tout le nord du Québec, après la limite des arbres. Le territoire fédéral du Nunavut actuel comprend également les îles de la baie



d'Hudson, dont la plupart sont pratiquement collées au Québec. Ce territoire était habité par des populations inuites avant l'arrivée des Blancs. Au début du XXe siècle, c'était un territoire administré par la Compagnie de la Baie d'Hudson, par des missions anglicanes et la Gendarmerie royale du Canada. La région du Nunavik est incluse dans la province de Québec depuis 1912 par une loi fédérale. Lors de la Seconde Guerre mondiale, comme à Frobisher Bay, l'armée américaine s'est installée à Fort-Chimo, devenu maintenant Kuujjuaq. Cette situation a entraîné l'anglicisation des Inuits vivant au Nouveau-Québec. (Nunavik) Il est de notoriété publique que les leaders inuits locaux n'ont jamais caché leur ambition de rattacher tout le nord du Québec (ainsi que le Labrador), à majorité inuite, au nouveau territoire du Nunavut. La question territoriale n'est certainement réglée avec la création du territoire du Nunavut, d'autant plus que, exception faite du territoire fédéral, c'est au Québec que l'on compte la plus importante communauté inuite: quelque 10 000 Inuits (et un millier de non-autochtones) vivent dans une quinzaine de villages nordiques, éparpillés sur les côtes de la baie d'Ungava et de la baie Hudson, c'est-à-dire la région québécoise appelée le Nunavik. Or, le Nunavik est administré par la province de Québec et accorde aux Inuits une autonomie locale très limitée. Mais les Inuits du Nunavik veulent aujourd'hui plus qu'une petite administration locale. Certes, ce n'est pas demain la veille que le Nunavik sera rattaché au territoire du Nunavut, car les Territoires du Nord-Ouest (d'où est issu le Nunavut) relevaient de la juridiction exclusive du gouvernement fédéral qui



possédait tout le pouvoir nécessaire pour y tracer de nouvelles frontières. Évidemment, ce serait autrement compliqué de modifier les frontières du Québec, comme de toute autre province (par exemple, Terre-Neuve-et-Labrador), sans son consentement. Cela dit, il faut quand même s'attendre à ce que les leaders inuits du Québec multiplient les pressions pour inclure le Nunavik (Québec) dans le «Grand Nunavut». Dans ces conditions, si jamais cela devait se produire, le Québec perdrait alors le tiers de son territoire; Terre-Neuve, le Labrador. Un autre beau contentieux en perspective! Les différentes politiques linguistiques en vigueur au Canada à l'égard des autochtones ne sont pas très élaborées. Le Québec ne fait pas exception, bien que sa politique y soit un peu plus développée. Dans la plupart des cas, il s'agit de politiques strictement sectorielles, notamment dans les domaines de l'éducation et de la santé. Les gouvernements semblent tous préoccupés par la dualité canadienne et des politiques de bilinguisme français-anglais. Alors, pour ce qui est des langues autochtones, c'est là une question secondaire. Pour les autochtones inuits, le territoire du Nunavut constitue une nouvelle voie d'avenir sur le monde. En raison de la proximité géographique et des liens culturels et linguistiques entre les Inuits du Nunavut et ceux du Groenland, le gouvernement territorial a déjà multiplié les contacts officiels avec son voisin arctique, le Groenland, signant même des accords de coopération dès le mois de juin 1999. La capitale du Nunavut, Iqaluit, occupe une position stratégique favorable aux contacts circumpolaires actuellement en plein développement. Un vol hebdomadaire la relie au Groenland où sept aéroports sont en construction sur la côte ouest. Fait à souligner: aucun visa ou passeport n'est nécessaire pour se rendre d'un pays à l'autre. Par ailleurs, la création du Nunavut a contribué à rehausser le prestige international du Canada, car pour la première fois un grand pays, de surcroît membre du G8, a redessiné ses frontières intérieures pour reconnaître juridiquement et territorialement les revendications des autochtones. Au Canada comme ailleurs, on est loin d'avoir pris pleinement conscience des répercussions de la mise en place du Nunavut. C'est un exemple qui est suivi avec intérêt ailleurs dans le monde, notamment en Afrique du Sud, en Australie et même en Guyane française. Cette solution de l'autonomie interne pourrait faire boule de neige auprès d'autres peuples autochtones, car les Inuits comptent maintenant deux gouvernements autonomes, celui du Groenland, accordé en 1979 par le Danemark, et celui du Nunavut (1999). Au Canada, la création du Nunavut risque de faire perdre au Québec, lui-même confronté à la question autochtone, son monopole de «société distincte». Enfin, la politique linguistique du Nunavut est encore en devenir, surtout depuis la présentation des projets de loi sur les langues officielles et la protection de la langue inuite. Il existe d'énormes difficultés pour en arriver à un accord entre les autochtones et les communautés blanches, notamment les anglophones qui détiennent un pouvoir sans équivoque, même s'ils ne contrôlent guère l'Assemblée législative. Dans la fonction publique, les anglophones demeurent tout-puissants et ils pourraient bien réserver des surprises devant la montée de la co-officialité de l'unuktitut. Il faudra compter sur les forces d'inertie avant de mettre en œuvre toute nouvelle politique favorisant cette langue autochtone. L'accord de 1993 prévoyait la mise sur pied d'un «gouvernement public» qui représentait sans discrimination les Inuits et les non-autochtones et serait responsable de l'éducation, de la santé, des services sociaux et de nombreux autres domaines d'ordre territorial (ou provincial). Le nouveau territoire dispose désormais de sa fonction publique qui devrait contribuer à stimuler l'économie régionale, non seulement par la création directe de postes de fonctionnaires, mais aussi par la création indirecte d'emplois dans le secteur privé. Le Nunavut est doté d'un gouvernement comportant les mêmes institutions essentielles que les autres territoires avec un commissaire, un cabinet, une assemblée législative, une fonction publique et des tribunaux territoriaux. On estime à près de 2000 le nombre d'employés nécessaire pour le fonctionnement de l'appareil du nouvel État territorial, sans compter tout le personnel œuvrant déjà dans les administrations municipales. Le chef d'État du Nunavut, en même temps le représentant de la reine, est un commissaire choisi par le gouvernement fédéral; comme dans les autres territoires, son rôle est symbolique. Dans le but de répondre aux besoins de ses collectivités dispersées soit près d'une trentaine, le gouvernement du Nunavut est très décentralisé. Les bureaux de dix ministères sont situés dans autant de de collectivités différentes. C'est pourquoi une technologie de communications de pointe joue un rôle important dans une telle structure gouvernementale. Numériquement majoritaires au gouvernement territorial, les Inuits devraient ainsi jouir du poids et du pouvoir politique susceptible de privilégier une législation favorable au mieux-être de leur peuple, sur des questions d'ordre social, culturel et linguistique. Cependant, les problèmes sociaux du Nunavut dépassent presque l'imagination. C'est la région la plus pauvre du Canada et le revenu par habitant y est de 30 % inférieur à celui de Terre-Neuve, province réputée pour être la plus pauvre du Canada. Au Nunavut, la moitié de la population vit de l'aide sociale ou des prestations d'assurance-emploi. Or, le nouveau gouvernement territorial ne dispose pratiquement d'aucune assiette fiscale, et ses revenus autonomes suffisent à peine à combler 10 % des dépenses. En attendant, le gouvernement fédéral canadien a prévu d'accorder, pendant quatorze ans, une somme de 580 millions de dollars (ou 392 millions de dollars US) au gouvernement du Nunavut. Soulignons que le diagnostic sur les Inuits du Nunavut fracasse toutes les statistiques canadiennes: suicides, maladies transmises sexuellement, tabagisme, alcool, drogue, tuberculose, hépatite, etc., sans oublier les chiffres ahurissants relatifs à la criminalité quotidienne, notamment la violence conjugale, et le chômage au nord du 60e parallèle. Ajoutons enfin l'absence d'infrastructures, qui s'avère l'un des plus grands défis à surmonter, car le Nunavut n'offre aucun lien routier entre les collectivités; tous les transports doivent se faire par air ou par mer. Dans un pays comme le Canada reconnu par l'Organisation des Nations unies comme offrant les «meilleures conditions de vie au monde», le Nunavut lance déjà de sérieux signaux de détresse. Certains observateurs semblent cependant assez optimistes. Ils admettent que des erreurs ont été commises dans le passé par les Blancs et que

les Inuits en feront probablement eux aussi, mais le Nunavut responsabilisera certainement les Inuits, car ceux-ci croient en leur avenir. N'oublions pas que les Inuits sont passés en cinquante ans de l'igloo à l'Internet, ce qui témoigne de leur grande capacité d'adaptation. Ils devraient vraisemblablement prendre en mains leurs propres destinées. Les Inuits forment la population autochtone du Nunavut; ils représentent 85 % de la population du territoire. Ils parlent l'inuktitut dans une proportion de 67,8 % et l''inuinnaqtun dans une proportion de 0,9 %1 %) pour un total de 68,7 %; ces deux langues appartiennent à la famille eskimo-aléoute, mais elles ne sont pas des idiomes homogènes. Plusieurs linguistes parlent plutôt de dialectes parce ces idiomes forment un ensemble de parlers inuits avec d'autres tels l'inuttut du Labrador à l'est, l'inuttitut de l'île de Baffin du Sud, l'inuktitut de l'île de Baffin du Nord, l'aivilik et le kivalliq du Keewatin (Ontario). Combiné aux variétés du groenlandais — le groenlandais de l'Ouest, le groenlandais de l'Est et le groenlandais de Thulé —, à ceux de l'Arctique occidental canadien — le natsilik, l'inuinnaqtun, l'inuvialuktun — et à ceux d'Alaska — l'inupiat du Nord, le malimiutun, le qawiaraq et le dialecte de Béring —, ce groupe forme une seule et même langue: l'inuit. C'est pourquoi le gouvernement du Nunavut que parle que de l'inuit, le quel comprend aussi bien l'inuktitut que l'inuinnaqtun. Ajoutons que d'autres langues parlées dans le sud-ouest de l'Alaska (États-Unis) et dans la péninsule de Tchoukotka à l'extrême nord-est de la Russie sont étroitement apparentées à l'inuit. Il s'agit des langues du groupe yupit: le yupik central d'Alaska, l'alutiiq, le yupik sibérien central et le naukanski. On pourrait ajouter le sirenikski, pratiquement disparu, et l'aléoute parlé dans les îles aléoutiennes du sud-ouest de l'Alaska, ce dernier étant apparenté de façon plus lointaine aux langues précédentes. On obtient ainsi un total de sept langues (l'inuit inclus) appartenant toutes à la famille eskimo-aléoute et parlées dans quatre pays: la Russie, les États-Unis (Alaska), le Canada et le Groenland. L'inuit (et ses nombreuses variétés dialectales) se caractérise, malgré des différences régionales parfois notables, par un vocabulaire et une grammaire très semblables dans tout l'Arctique. Beaucoup d'Inuits parlent une langue seconde, généralement l'anglais, mais le danois au Groenland. Au Nunavut, plusieurs études démontrent que les jeunes Inuits ont de plus en plus tendance à parler anglais avec leurs parents. On retrouve une propension à utiliser l'inuktitut et l'anglais également chez les jeunes familles. Quoi qu'il en soit, l'inuktitut continue d'être connu par à peu près tout le monde, y compris par les enfants issus de mariages mixtes. Près de vingt pour cent (19,8 %) des personnes qui vivaient au Nunavut en 2011 ont indiqué qu'elles ne parlaient ni le français ni l'anglais, ce sont surtout de jeunes enfants et des vieillards. L'anglais est la langue maternelle de 28% des résidents du Nunavut (2011), mais il est utilisé à la maison par plus de 45 % de la population. Dans la capitale du Nunavut, la pression de l'anglais sur la pratique de la langue inuktitut est évidente: seuls 49 % des habitants ont la langue inuit comme langue maternelle. Les études révèlent que, depuis la fin des années soixante-dix, l'anglais constitue la principale langue de communication du Nunavut, car c'est la seule langue parlée à la fois par les Inuits, les anglophones et les francophones. Les quatre principales langues en présence — l'inuktitut, l'inuinnaqtun, l'anglais et le français — ne jouissent pas d'un statut égal. L'inuktitut et l'inuinnaqtun sont généralement réservés aux conversations informelles entre autochtones, aux premières années de l'enseignement primaire, à l'église, etc. L'anglais est utilisé dans les fonctions jugées plus importantes comme l'enseignement secondaire ou plus avancé, les emplois bien rémunérés, les contacts avec l'extérieur, etc. Le français est également employé dans des fonctions sociales importantes, mais de façon moins prestigieuse que l'anglais. La minorité francophone est dispersée dans plusieurs villages du Nunavut (Ninasivik, Rankin Inlet, île de Baffin, rives de la baie d'Hudson et du Kivalliq, etc.), mais la majorité (60 %) réside dans la ville d'Iqaluit, capitale du nouveau territoire et culturellement plus proche du Québec que toute autre localité au nord du 60e parallèle. Au Nunavut, les autochtones parlent tous l'inuktitut ou l'inuinnaqtun dans les régions éloignées, alors que dans la capitale du territoire, Iqaluit, c'est l'anglais et, dans une moindre mesure, le français, qui assurent leur dominance. L'anglais fait figure de langue véhiculaire entre les locuteurs de l'inuktitut, du français et de l'anglais. À Iqaluit, l'inuktitut ne bénéficie pratiquement d'aucun prestige, comparativement à l'anglais. Au Nunavut, les journaux sont relativement nombreux pour une si petite population de 31 700 habitants (2011). Les seuls journaux réservées aux actualités sont le Nunatsiaq News et le Nunavut News North. Ce sont des journaux locaux publiés à partir d'Iqaluit et disponibles en ligne. Ce sont des hebdomadaires (le vendredi). Le plus important demeure sans conteste le Nunatsiaq News qui dessert 26 communautés (30 000 résidents) au Nunavut, ainsi que 15 communautés inuites (10 000 personnes) du Nunavik (Québec). Le journal est bilingue, il paraît à la fois en anglais et en inuktitut. Il est imprimé à Ottawa et expédié par avion tous les vendredis à Iqaluit (Nunavut) et à Montréal d'où il repartira pour le Nunavik, soit le long de la baie d'Hudson et des côtes de l'Ungava. La version en ligne du journal est publié également en anglais et en inuktitut chaque semaine, permettant aux lecteurs de se tenir au courant, peu importe où ils vivent. Il existe aussi plusieurs périodiques disponibles s'adressent à un lectorat du Nord. La moitié de ces périodiques proposent des textes en inuktitut et en anglais, donc en version bilingue, mais aucun n'est publié exclusivement en inuktitut: Akiurvik, Caribou News in Brief, Nipik Newsletter, Suvaguuq (Inuit Women's Association Newsletter), Uqaqta! (The Newsletter of the Nunavut Teachers' Association), Makivik Magazine, Nipik Newsletter (gouvernement du Nunavut), Tusaayaksat (Inuvialuit Communications Society), etc. La plupart des périodiques émanent d'organismes inuits. D'autres magazines nationaux grand public en anglais s'ajoutent à presse écrite : Above and Beyond: Canada's Arctic Journal (publié par la Société Makivik) et Up Here: Explore Canada's North (publié par Up Here Publishing à Yellowknife). Par ailleurs, tout au moins à Iqaluit, les grands titres de la presse nationale sont disponibles en anglais et en français. De plus, quelques titres sont spécifiquement destinés au public du Nunavut, mais ils ne sont pas produits à Iqaluit: le Nunavut News et le Kivalliq News, des journaux bilingues

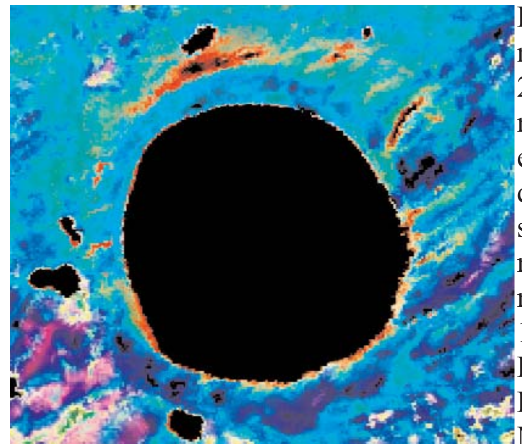
publiés à Yellowknife; le Isumasi: Your thoughts, un magazine de l'Inuit Cultural Institute basé à Arviat. Un autre titre grand public bilingue (anglais-inuktitit) est disponible au Nunavut, Inuktitut, et vise un public national. Ce magazine produit par Inuit Tapiriit Kanatami propose des textes traduits en anglais, en langue inuit (deux orthographes) et en français. Mentionnons aussi L'Aquilon, un journal hebdomadaire francophone, publié dans les Territoires du Nord-Ouest, mais disponible au Nunavut. Au Nunavut, le réseau anglais de la SRC (Société Radio-Canada) diffuse un journal télévisé, «0Igalaaq», en inuktitut à partir de Yellowknife. La Inuit Broadcasting Corporation (IBC) produit des émissions télévisées sélectionnées par et pour les Inuits. Le Service du Nord de Radio-Canada (CBC North Radio) possède une station offrant des émissions locales en inuktitut et en anglais. Les Nunavut News diffuse les dernières nouvelles en inuktitut et en anglais en provenance des Northern News Services. Conçues par les autochtones à l'intention de leur propre population, les émissions du réseau APTN (Aboriginal Peoples Television Network : Réseau de télévision des peuples autochtones) sont néanmoins destinées à tous les Canadiens et aux téléspectateurs du monde entier. APTN diffuse 55 % de sa programmation en anglais, 15 % en français et 30 % dans les langues autochtones (inuktitut, cri, inuinaqtuun, ojibway, inuvialuktun, mohawk, dene, gwich'in, miqma, etc. Quant aux médias résolument de langue anglaise, il faut mentionner la CBC North Radio (Service du Nord de Radio-Canada) qui diffuse des émissions locales en inuktitut et en anglais. «Northbeat» présente par les Northern News Services des journaux régionaux hebdomadaires couvrant le Nord du Canada. Le Nunatsiaq News offre un journal hebdomadaire primé du Nunavut comprenant des articles en inuktitut, en anglais et en français. Pour les francophones, mentionnons la CFRT Radio, une station de radio communautaire de langue française à Iqaluit. Au Nunavut, y inclus les emplois qui exigent peu de qualifications, un minimum de connaissance de l'anglais est nécessaire. Le plus important employeur du territoire est le gouvernement du Nunavut, pour lequel les habitudes de travail tendent à favoriser l'anglais écrit. Or, seulement la moitié des employés du gouvernement sont des Inuits qui, le plus souvent, occupent des postes de soutien administratif ou les quelques postes les plus prestigieux. La plupart des postes intermédiaires sont donc occupés par des non-Inuits (les "Qallunaat"), dont le mandat dure en moyenne deux ans dans le territoire; en général, leur connaissance de l'inuktitut demeure extrêmement faible, voire nulle. Quant aux sociétés privées non inuites, elles n'utilisent que l'anglais.
http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amnord/nunavut.htm

OOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOO

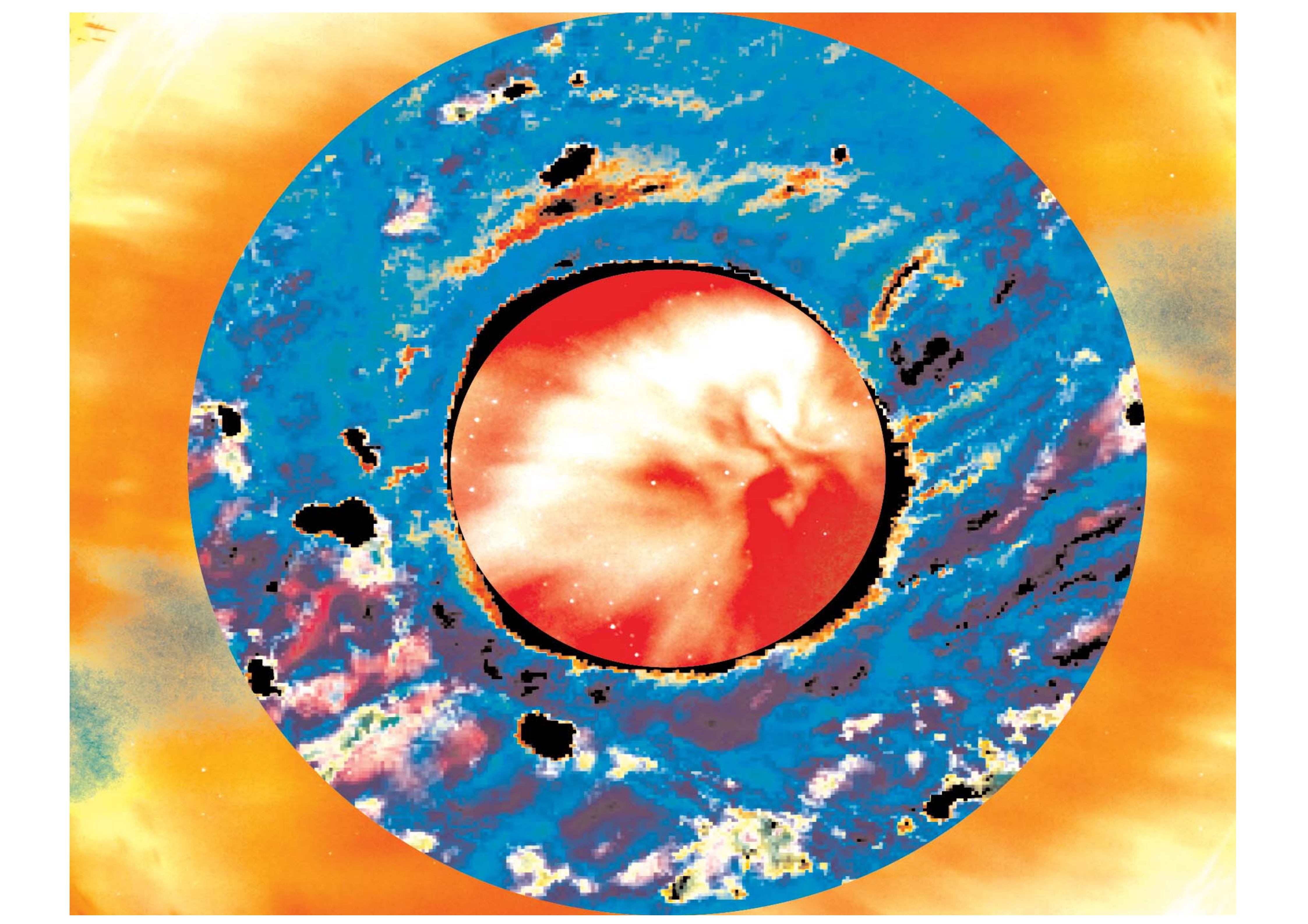
PPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPP

PAMIUQ (île)
Site archéologique non loin du village de Kangirsuq où se trouvent les fondations d'une longue maison qui seraient les vestiges de Vikings qui auraient vraisemblablement séjourné dans la région du XIe siècle. www.toponymie.gouv.qc.ca

PINGUALUIT (cratère des) (parc national)
Longitude ouest 73° 39' 49" Latitude nord 61° 16' 39"
Ce nom remplace celui de Cratère du Nouveau-Québec. Pingualuit est la forme plurielle de Pingualuk qui signifie *bouton éruptif*; la forme plurielle s'explique par la présence de nombreuses petites collines ressemblant à des *boutons éruptifs* tout autour du cratère. Le cratère du Nouveau-Québec, dépression circulaire formée par la chute d'une météorite il y a environ 1,4 millions d'années, est situé dans la partie la plus septentrionale du Québec, à quelque 100 km au sud-ouest de



Kangiqsujuaq, municipalité de village nordique du détroit d'Hudson. C'est le 20 juin 1943, lors d'un vol de reconnaissance météorologique effectué par la US Army Air Force qu'on découvre cette forme spectaculaire et sert depuis de point de repère. Les premiers Blancs à s'y rendre, lors d'une brève expédition en 1950, sont le prospecteur de diamants Frederick W. Chubb et le géologue V. Ben Meen, directeur du Royal Ontario Museum of Mineralogy. Le géologue Meen y organise, en 1951, la première expédition scientifique, chapeautée par la National Geographic Society de Washington. Ce n'est que depuis 1988, à la suite d'une expédition scientifique multidisciplinaire organisée par le géologue Michel A. Bouchard de l'Université de Montréal que l'on peut affirmer scientifiquement qu'il s'agit bien d'un cratère météorique. Le cratère a déjà porté le nom de Chubb et le spécifique Nouveau-Québec provient du nom même du territoire créé en 1912 par suite du rattachement de l'Ungava à la province de Québec. Les Inuits le nomment Pingualuk, signifiant le grand bouton éruptif là où la terre se dresse. Le cratère Pingualuit mesure un peu moins de 3 km de diamètre et sa profondeur, depuis son pourtour, est de plus de 400 m. Cette dépression est remplie d'une eau douce créant un lac de 2,7 km de diamètre et de 267 m de profondeur, le lac du Cratère, que La transparence des eaux de ce lac, le plus profond en Amérique du Nord, est probablement unique au monde : 80% de la lumière de surface est perçu à 100m de profondeur. Seules les pluies et la neige renouvellent ses eaux où il a été estimé que chaque goutte d'eau réside dans le lac pendant 330 ans. Curieusement, bien qu'il ne possède ni affluent ni effluent et que ses eaux, passablement acides, soient dépourvues de sels minéraux, une espèce de poissons y vit, l'omble. La présence de cette espèce suscite des questions autour desquelles des scientifiques avancent diverses hypothèses ayant trait à leur origine, leur



survivance et leur capacité d'adaptation. Des recherches démontrent cependant que ces poissons présentent des anomalies de croissance et qu'ils pratiquent une forme de cannibalisme. Les débris de cet impact météorique, comparable à l'explosion de la bombe atomique sur Hiroshima, au Japon, combleraient une fosse d'environ 700 m. Les environs du cratère sont aussi l'aire de mise bas du troupeau de caribous de la rivière aux feuilles, En 2007, le gouvernement québécois créa le premier parc national du Nunavik nommé parc national des Pingualuit, protégeant à tout jamais de cratère unique. www.toponymie.gouv.qc.ca.

POINTE DEMERS
Longitude ouest 77° 49' 50" Latitude nord 60° 39' 19"
Ce nom rappelle le souvenir d'une compagne de Marguerite d'Youville. www.toponymie.gouv.qc.ca

POINTE FORD
Longitude ouest 72° 00' 48" Latitude nord 61° 35' 53"
Il s'agit d'une pointe de terre s'avançant dans la baie Wakeham. La Commission accepta le nom de pointe Ford en 1946. Nous ignorons l'origine et la signification de ce nom. Il y aurait des restes, vieux de quatre milles ans, d'anciennes maisons semi-souterraines de la préhistoire, habitées par les Dorsétiens, aujourd'hui dénommés Tooniits par les Inuits, selon un texte dans Rivière-Trois-Pistoles en janvier 2001. www.toponymie.gouv.qc.ca

POINTE HUBBARD
Longitude ouest 66° 27' 08" Latitude nord 58° 49' 45"
Pointe du littoral de la baie d'Ungava, située à quelque 7 km à l'ouest de l'embouchure de la rivière George. On attribue l'origine de son nom à la volonté de rappeler la seconde expédition Hubbard, conduite en 1905 par Mina Benson Hubbard, l'épouse de Leonidas Hubbard Jr. qui a perdu la vie au cours d'une précédente expédition au Labrador en 1903. La Commission de géographie a accepté le nom Pointe Hubbard en 1960. De leur côté, les Inuits appellent cette pointe Qarqakutaaq Nuvua (ou Qarqaakutaaq Nuvua), c'est-à-dire la pointe qui appartient à la longue colline. www.toponymie.gouv.qc.ca

POINTE QAJARTALIK
Longitude ouest 69° 33' 51" Latitude nord 59° 40' 56"
« Là où il y a un kayak », selon l'archéologue Daniel Arsenault de l'Université Laval dans l'article du quotidien *Le Soleil*, samedi le 20 janvier 2001. Toujours selon le même archéologue, il y aurait une sorte de crevasse contenant des affleurements de stéatite, dans un emplacement sur une île dénudée (l'île Qajartalik) au large du détroit d'Hudson, au-dessus de la baie d'Ungava (au Nunavut), qui révèle 170 figures gravées dans la pierre du Nunavik, des pétroglyphes, il y a entre 1000 et 1200 années. Il rappelle les 96 premières figures recensées par l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, de l'Université Laval, au début des années 1960, et les autres qu'il a lui-même trouvées en compagnie de ses collègues Louis Gagnon et Daniel Gendron en 1996 et les années subséquentes. Les Inuits contemporains comme ceux du temps de Saladin, les dénomment « faces ou visages de diables ». Les représentations sont généralement humaines plutôt qu'animales mais avec la plupart du temps, des oreilles de loups. www.toponymie.gouv.qc.ca

PYRAMIDE (le pic) (Ulittaniujalik)
Anciennement submergé en majeure partie par le lac glaciaire Naskaupi, le territoire porte encore aujourd'hui la marque de ses différentes étapes de déglaciation et de transgression marine, ainsi que de la vidange des plans d'eau l'ayant recouvert. Ses panoramas sont le résultat d'une variété de phénomènes géologiques et géomorphologiques. Constamment en évolution, ce paysage est aujourd'hui soumis aux rigueurs d'un climat subarctique, lui aussi en période de changement.. Le pic Pyramide raconte avec ses lignes de rivage une histoire vieille de plus de 7 000 ans. Les chutes Helen, quant à elles, représentent une véritable barrière naturelle. Une chute de 40 m de hauteur, située près du coude Mistintshuk, est aussi digne de mention. Au sommet du pic Pyramide se trouve un superbe *inukshuk* (137 cm x 100 cm). Le pic Pyramide, surplombe la rivière George et ses environs. Cette rivière, témoin des mouvements migratoires du troupeau de caribous qui porte son nom, fut également une voie de passage historique pour les peuples inuits et naskapis, ainsi que pour les explorateurs et aventuriers. Les divers écosystèmes abritent une faune et une flore variées, comprenant des espèces rares, en péril, ou uniques aux milieux nordiques. En plus d'offrir une vue imprenable du haut de son sommet, le pic Pyramide exhibe des lignes de rivage évidentes qui témoignent d'une histoire vieille de 7 000 ans. Ces lignes sont également visibles sur plusieurs collines du secteur. Il est possible d'y observer d'autres phénomènes géologiques tels que les crêtes de poussées glacielles sur la rive est de la rivière George et les cordons de blocs rocheux. Sur le plan humain, le secteur du pic Pyramide est un territoire d'occupation historique qui est encore régulièrement utilisé aujourd'hui dont le secteur du coude Mistintshuk et de Big Bend (Sanningajualulik) Ce secteur culturellement très important pour les Inuits longe la rivière George en amont des chutes Helen. Il offre un décor exceptionnel, incluant quelques chutes remarquables et des escarpements rocheux qui favorisent la présence d'une flore vasculaire et invasculaire hautement diversifiée. De nombreuses gorges avec des parois imposantes ajoutent un attrait supplémentaire à ce secteur, qui correspond à la limite sud d'expansion marine de la mer postglaciaire d'Iberville. Un peuplement de bouleau à papier présente un intérêt particulier, non seulement par sa rareté dans la région mais également par le fait qu'il cohabite avec deux autres espèces de bouleau (bouleau mineur et bouleau glanduleux). Ce secteur comprend également les ruines d'un ancien campement de pourvoirie (Big Bend), près duquel des ruisseaux procurent un habitat favorable à un grand nombre d'ombles

de fontaine. www.toponymie.gouv.qc.ca

QQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQ
RRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRR

RENÉ-LEVASSEUR (île)
Longitude ouest 68° 41' 30" Latitude nord 51° 23' 50"
Étendue de terre presque circulaire de 2 020 km² de superficie et d'environ 50 km de diamètre, l'île René-Levasseur émerge du réservoir Manicouagan, à quelque 240 km au nord de Baie-Comeau. Cette île de l'arrière-pays de la Côte-Nord, considérée comme la deuxième île en importance au monde à l'intérieur d'un lac, créée en 1968 lors de la mise en eau du barrage Daniel-Johnson, renferme de grands plans d'eau, notamment les lacs Du Chaunoy et Observation. Le mont Babel culmine au centre de l'île à plus de 950 m. Cette désignation évoque la mémoire de René Levasseur, ingénieur et directeur du chantier de Manic-Cinq, décédé à l'âge de 35 ans, quelques jours à peine avant l'inauguration officielle du barrage Daniel-Johnson. À la suite de brillantes études à l'École polytechnique de Montréal, il entre au service d'Hydro-Québec en 1960 et supervise la fin des travaux de construction de la centrale hydroélectrique de Carillon. Affecté, en 1962, au barrage de Manic-Cinq, aujourd'hui désigné **Daniel-Johnson**, il devient ingénieur en chef en 1964 et directeur du chantier en 1965. Tragique ironie du sort, le premier ministre québécois de l'époque, Daniel Johnson, meurt peu de temps après René Levasseur sur le site même de ce barrage qu'ils devaient, « ensemble », inaugurer. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRES NORDIQUES

RIVIÈRE ALLUVIAQ
Longitude ouest 64° 59' 21" Latitude nord 59° 22' 54"
Rivière de la région administrative du Nord-du-Québec qui se jette dans le fjord Alluviaq, sur la côte est de la baie d'Ungava, après une course de 64 km depuis sa source dans les monts Torngat. La rivière du Vent d'Ouest est le tributaire principal de la rivière Alluviaq. En 1956, J. D. Ives, qui étudiait la géographie de la vallée de cette rivière, a proposé Abloviak comme dénomination de cette dernière, d'après le fjord où elle aboutit. La forme Rivière Abloviak a été acceptée par la Commission de géographie en 1961 et a paru dans sa version moderne et inchangée depuis, Rivière Alluviaq, au Répertoire géographique du Québec de 1969. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE ARNAUD
Longitude ouest 69° 45' 34" Latitude nord 59° 58' 54"
Cette importante rivière, qui reçoit notamment les eaux des rivières Lestage et Vachon sur sa rive gauche et celles des lacs Tasialujjuaq et Faribault sur sa rive droite, trace un parcours de 150 km de longueur, d'ouest en est, sur un terrain n'excédant pas 200 m d'altitude, avant de déboucher dans la baie d'Ungava où se trouve la municipalité du village nordique de Kangirsuk. En amont de ce parcours, à l'ouest, elle se ramifie sur une plus grande distance encore, du nord au sud, en s'alimentant aux lacs Klotz, Bécard, Qalluviartuuq, du Pélican et surtout au lac Payne qui atteint au moins 80 km de longueur. Le relief rocheux où s'étendent ces grandes nappes d'eau atteint 312 m d'altitude. Depuis 1968, le nom de cette rivière rappelle la mémoire du père oblat Charles-André Arnaud (1826-1914) qui, en 1872, s'était rendu au fort Chimo, maintenant Kuujjuaq. Auparavant elle portait le nom de Payne qui identifie encore la principale source de la rivière. F. F. Payne appartenait au Service météorologique du Canada, à Toronto. Variantes : Rivière Tasurak; Kuuvik. Voir : Payne, Lac. www.toponymie.gouv.qc.ca.

RIVIÈRE AU CARIBOU
Longitude ouest 76° 10' 58" Latitude nord 56° 17' 14"
Membre de la famille des cervidés, le caribou canadien appartient à l'espèce Rangifer tarandus. Son nom, présent dès 1609 dans l'Histoire de la Nouvelle-France de Marc Lescarbot, fut emprunté de kalibu, xalibu, ou galipu, mot algonquien - sans doute micmac - signifiant trépigneur, égratigneur, bref renne du Canada. En effet, durant la saison hivernale le caribou emploie ses sabots antérieurs pour creuser dans la neige et atteindre sa nourriture. Ce grand ruminant aux bois longs et plutôt aplatis, aux pieds ongulés fourchus ainsi qu'au pelage grisâtre agrémenté de taches blanches au cou, à la gorge et à la croupe, se caractérise par le fait que des bois peuvent pousser autant chez les mâles que chez les femelles. Celles-ci présentent toutefois des bois moins développés, quand elles en ont, que ceux du sexe opposé. Parmi les trois ou quatre sous-espèces de caribous présentes sur le territoire canadien, une seule habite au Québec. Impressionnant par sa grande taille, son poids oscillant entre 100 et 250 kg et une fourrure assez foncée, le caribou des bois (Rangifer tarandus caribou) s'alimente de végétaux, dont des lichens, différentes plantes et des champignons. On trouve le caribou des bois notamment en Gaspésie et dans le Nord-du-Québec. Dans cette dernière région, on estime à 1 200 000 le nombre de caribous. À lui seul, le troupeau de la rivière George (secteur de la baie d'Ungava) - le plus important du Canada - compte plus de 500 000 bêtes. En octobre 1984, environ 10 000 caribous périrent noyés en cherchant à traverser la rivière Caniapiscau. Les Inuits et les Amérindiens chassent depuis des siècles cet animal qui leur a longtemps permis de survivre surtout en les nourrissant, en les vêtant et en leur donnant les os pour fabriquer des aiguilles et certains autres objets. L'arrivée des Blancs et de leurs produits réduisit considérablement l'importance alimentaire, vestimentaire et économique du caribou. Les toponymes québécois construits avec le nom de cet animal abondent, désignant quelques voies de communication, des îles, des baies et surtout des lacs. Le caribou fait partie des symboles canadiens et est représenté sur une pièce de monnaie. Caribou se dit « u'tik » en cri, « mushuauattik » en innu et « tuttu » en inuktitut. Ce toponyme paraît sur des cartes datées de 1914 et 1935.

www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE AUX FEUILLES
Longitude ouest 70° 04' 00" Latitude nord 58° 46' 37"
Kuugaaluk ou la grande rivière : c'est ainsi que les Inuits désignent la décharge du lac Minto qui, sur quelque 480 km, traverse d'ouest en est la péninsule d'Ungava. Après un long voyage vers le nord-est, dans la zone de toundra arctique, les eaux de la rivière aux Feuilles se mêlent à celles du lac aux Feuilles, traversent le passage et la baie aux Feuilles, pour enfin rejoindre la baie d'Ungava, terme de leur périple. Exempte de chutes et de rapides, la rivière permet aux habitants du territoire de la remonter jusqu'à sa source. Saules et bouleaux arctiques poussent maigrement le long de ses berges, ce qui explique sans doute son nom. À la limite nord du territoire boisé, elle était connue sous l'appellation de Leaf River, au moins depuis la fin du XIXe siècle. Le Dix-huitième Rapport de la Commission de géographie du Canada (1927) précise que la rivière porte le nom naskapi Nepihjee. Ce terme signifie rivière aux feuilles. La Compagnie de la Baie d'Hudson y pêchait le saumon et le marsouin. Elle a même ouvert un poste de traite à l'embouchure de la rivière vers 1905. Dans l'édition de 1914 du Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec, Rouillard cite sous la forme Rivière des Feuilles ce cours d'eau dont la propriété québécoise est alors récente. L'édition de 1925 du même ouvrage consignera la forme actuelle, stable depuis ce temps. Le nom inuit de cette entité qui est Itinniq signifie là où il y a de grandes marées. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE AUX MÉLÈZES (anciennement Larch River)
Longitude ouest 69° 29' 18" Latitude nord 57° 40' 34"
Ce cours d'eau prend sa source à quelque 200 km à l'est de la baie d'Hudson, au nord-est du lac des Loups Marins, près du lac à l'Eau Claire. Après une course de 272 km en direction nord-est, cette rivière débouche au confluent Kanniq où, mêlant ses eaux avec celles de la rivière Caniapiscau, elle forme la rivière Koksoak. Environ 140 km séparent l'embouchure de la rivière aux Mélèzes, dont la superficie du bassin-versant atteint 42 735 km², de celle de la Koksoak, plus au nord-est, dans la baie d'Ungava. L'usage du toponyme descriptif Larch River remonte à 1828 environ alors qu'il figure sur une carte illustrant l'expédition de l'explorateur William Hendry qui inscrit les toponymes «Natwakamee River (Indians) or Larch River (Europeans)». Cette essence à feuilles caduques, appelée scientifiquement Larix laricina, se trouve dans le secteur. Le mélèze, nommé parfois épinette rouge dans le langage populaire, est le seul conifère québécois à se dépouiller de ses aiguilles durant l'hiver. Les terrains humides, tourbeux ou granitiques en favorisent la croissance. Les appellations amérindiennes Keenoogamissee River et Kenogamissee paraissent respectivement dans Second Journal of James Clouston (1819-1820) et dans le rapport de 1904 de la Commission de géographie du Canada, alors que le toponyme français Rivière aux Mélèzes est publié dans le Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec, en 1914. On relève, de plus, chez les Inuits la forme Kuuvik, lit profond de la rivière. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE DE LA BALEINE (LA GRANDE)
Longitude ouest 77° 47' 05" Latitude nord 55° 15' 58"
La Grande rivière de la Baleine prend sa source à proximité du réservoir de Caniapiscau, traverse le lac Bienville suivant une orientation est-ouest et atteint la baie d'Hudson, à la hauteur du village cri de Whapmagoostui et du village inuit de Kuujjuarapik. Sa longueur est de 726 km tandis que son bassin couvre 44 735 km². D'importantes chutes pouvant atteindre 15 ou 20 m de hauteur perturbent son cours; son affluent principal est la rivière Coats. Parallèlement à la Grande rivière de la Baleine, coule sur une distance de 380 km la Petite rivière de la Baleine dont l'embouchure se trouve à environ 100 km au nord-est de la première. Hydro-Québec projette de construire un complexe hydroélectrique majeur sur le parcours de la Grande rivière de la Baleine. Le nom de ce cours d'eau est consigné dès 1744 dans le journal de Thomas Mitchell et dans celui de John Longland, alors que ces employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, partis du poste d'Eastmain, exploraient la côte est de la baie vers le nord. Pour la journée du 25 juillet, le premier mentionne une rivière que les Anglais appellent Great White Whail (sic) River; le second note de son côté le nom Great Whale River. Le 29 juillet, pour la Petite rivière de la Baleine, Mitchell écrit Little White Whale River, alors que Longland la désigne sous le nom de Little Whale River. Dans le journal de 1740 du poste d'Eastmain tenu par Joseph Isbister, il est question d'une rivière appelée Wapameg-Us-Sosh, nom qui signifie White Whale River, d'après la multitude de bélugas qu'on y trouve, selon le journal. On mentionne que la rivière se situe à peu de distance au sud du Gulph, c'est-à-dire le lac Guillaume-Delisle. Il est donc vraisemblable qu'il s'agit là de la Petite rivière de la Baleine. On retrouve les noms français des rivières en 1914, sous la forme de « R. de la Grande Baleine » et de Rivière Petite Baleine, sur le feuillet nord de la carte du Québec publiée par le ministère des Terres et Forêts, de même que sous la forme de Rivière « Grande » Baleine et Petite rivière « à la » Baleine dans le Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec publié la même année. La carte signale en outre que la Grande rivière de la Baleine porte le nom de Rivière Abchigamich entre l'embouchure de la rivière Coats et le lac Bienville; ce dernier porte le nom Apiskigamish Lake sur la carte du district d'Ungava accompagnant le neuvième rapport de la Commission de géographie du Canada (1911) préparé par James White. C'est en 1946 que la Commission de géographie du Québec a étendu le nom de Rivière de la Grande Baleine jusqu'au lac Bienville, faisant disparaître celui de Rivière Abchigamich. En 1962, la Commission décide de modifier les traductions erronées qu'on avait ainsi faites de Great Whale River et de Little Whale River et d'adopter plutôt les formes actuelles, Grande rivière de la Baleine et Petite rivière de la Baleine, considérant que les nouvelles dénominations reflètent le rapport de la taille des bassins hydrographiques respectifs et qu'elles sont ainsi plus adéquates. L'homonymie

partielle de ces noms de cours d’eau, en français et en anglais, provient de l’origine autochtone même des toponymes. Les Cris appellent Whapmagoostui la Grande rivière de la Baleine; cela signifie rivière à la Baleine. Ce nom fait allusion à la chasse à la baleine blanche ou béluga que leurs ancêtres capturaient dans ladite rivière. Les Cris désignent par ailleurs, sous le nom de Wapimakustus, qu’on doit rapprocher de celui qu’Isbister a noté en 1740, – un terme qui se rapporte aussi à la baleine – un segment de la Petite rivière de la Baleine non loin de son embouchure. De leur côté, les Inuits appellent celle-ci Qilalugarsiuviup Kuunga, qui signifie la rivière du lieu où l’on chasse le béluga. L’idée de baleine ou de béluga est toutefois absente de la dénomination inuite de la Grande rivière de la Baleine, Kuujjuaraapiup Kuunga, soit la rivière de la petite grande rivière. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE DE LA BALEINE (LA PETITE)
Longitude ouest 76° 46’ 49” Latitude nord 56° 00’ 19”
Cette importante rivière du Nord-du-Québec a son embouchure dans la baie d’Hudson, à une centaine de kilomètres au nord-est du village de Kuujjuarapik. Longue de 380 km, elle reçoit les eaux des lointains lacs D’Iberville et Amichinatwayach et draine un bassin-versant de 15 900 km², qui le place au 35e rang au Québec pour l’importance de sa superficie. Son affluent majeur est la rivière Boutin sur sa rive gauche. Les Inuits désignent ce cours d’eau sous l’appellation Qilalugarsiuviup Kuunga, ayant pour sens : la rivière du lieu où l’on chasse le béluga. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE DÉCEPTION
Longitude ouest 74° 32’ 24” Latitude nord 62° 06’ 40”
Sise dans la partie extrême nord du Québec, la rivière Déception, longue d’environ 75 km, draine un bassin d’une superficie de 3 885 km². À Kattinik, non loin de sa source, elle reçoit les eaux de la rivière Déception Est, puis continue de couler vers le nord sur environ 35 km avant de bifurquer vers l’ouest jusqu’à son embouchure, dans la baie Déception. Un vaste estran occupe le fond de cette baie qui s’ouvre sur le détroit d’Hudson, à environ 60 km à l’ouest du cap de Nouvelle-France. De 1966 à 1980, on trouvait là des infrastructures portuaires en rapport avec l’exploitation d’une mine d’amiante par la Société Asbestos. L’on ignore toujours ce qui a motivé le choix de ce toponyme ancien, d’abord attribué à la baie. Toutefois, deux hypothèses subsistent. Certains soutiennent que ce nom provient de celui d’un navire de la Compagnie de la Baie d’Hudson qui aurait fait naufrage dans la baie lors d’une tempête, au XIXe siècle. D’autres estiment qu’il aurait été fourni par John Arrowsmith pour marquer la déception qu’aurait eue à cet endroit, en 1611, Robert Greene et ses hommes à la suite des gestes d’inimitié de la part des Inuits. La carte éditée en 1834 par John Arrowsmith indique d’ailleurs les appellations Deception Bay ou Forster Harbour. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE FORD
Longitude ouest 65° 46’ 57” Latitude nord 58° 10’ 40”
Important tributaire de la rivière George, dans le Nord-du-Québec, la rivière Ford est longue d’environ 130 km; son embouchure se trouve à environ 140 km à l’est de Kuujjuaq. Le paysage de son cours inférieur, en aval de la pointe Akulliakuluk, est celui d’une vallée étroite et encaissée, que tapisse la forêt boréale malgré les hautes latitudes. Le nom «Ford R.» apparaît sur la carte incluse dans A Woman’s Way through Unknown Labrador, ouvrage de Mme Leonidas Hubbard publié en 1908 et qui présente le compte rendu de son expédition menée tout le long de la rivière George, trois ans plus tôt. On sait avec certitude que Mme Hubbard et les membres de son équipe ont été accueillis par un agent de la Compagnie de la Baie d’Hudson du poste de George River, aujourd’hui Kangiqsualujjuaq, au terme de leur voyage. Cet agent portait le nom de Ford et il est plausible que Mme Hubbard ait attribué son nom à la rivière par gratitude envers Ford et son épouse. C’est en 1945 que la Commission de géographie du Québec a accepté le nom Ford appliqué à cette rivière. Les Inuits l’appellent quant à eux Qaanniup Kuunga, c’est-à-dire la rivière où il y a de l’eau sur la glace. Ils utilisent aussi des noms pour des segments de la rivière : Avalirquq, de sens inconnu, et Qijualuttaliup Kuunga qui veut dire la rivière où il y a un amas de grands troncs d’arbres. Les noms de ces segments peuvent parfois désigner la rivière elle-même. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE GEORGE
Longitude ouest 66° 12’ 18” Latitude nord 58° 50’ 04”
Cet important cours d’eau du Nord-du-Québec, d’une longueur de 563 km, prend sa source dans la région du lac Juillet à environ 60 km au nord du lac Michikamau, au Labrador terre-neuvien. Coulant presque en ligne droite vers le nord, la rivière George présente sur son parcours plusieurs élargissements, notamment le lac de la Hutte Sauvage, puis est alimentée par les rivières De Pas, Dumans et Falcoz, avant de terminer sa course dans la partie orientale de la baie d’Ungava, entre le cap Naujaat et la pointe Elson. Ce nom a été donné à la rivière par Benjamin Gottlieb Kohlmeister (1756-1844) et George Kmoch, des missionnaires moraves – appartenant à la secte hussite fondée en Bohême au XVe siècle – venus au Labrador, puis à la baie d’Ungava, en vue d’évangéliser les Inuits. Les deux membres de l’Unitas Fratrum ont écrit dans leur journal, en 1811 : «We then proclaimed the name of the Kangertlualuksoak to be henceforth George River». Les frères moraves voulaient ainsi honorer George III (1738-1820), roi de Grande-Bretagne et d’Irlande à partir de 1760. C’est sous son règne que commence ici le Régime anglais avec la signature du traité de Paris (1763) et que les États-Unis obtiennent leur indépendance (proclamée en 1776 et reconnue en 1783). La rivière George porte entre autres noms ceux de Kangirsualujjuap Kuunga ou rivière de la très grande baie en inuktitut, de Mushuau Shipu ou rivière sans arbre en naskapi et de Metsheshu Shipu ou rivière à l’aigle en montagnais. En outre, McLean indique la forme East River, pour situer la rivière George par

rapport à la Koksoak (South River). Pour leur part, les Naskapis identifient le segment de la rivière George situé entre la rivière Dumans et les coordonnées 55° 33’ 64° 45’ sous le nom de Pupun Nikau Shipu, rivière où l’on allait pêcher l’hiver. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE KOKSOAK
Longitude ouest 68° 09’ 29” Latitude nord 58° 32’ 11”
Longue d’environ 140 km à partir de la confluence des rivières aux Mélèzes et Caniapiscau provenant respectivement de l’ouest et du sud, la rivière Koksoak coule d’abord vers le nord-est, puis vers le nord à partir de Kuujjuaq, avant de tomber dans la baie d’Ungava. Elle constitue en quelque sorte aujourd’hui le cours inférieur de la Caniapiscau que l’on désignait autrefois dans son ensemble (880 km) sous le nom de Koksoak. À l’aval du village nordique de Kuujjuaq, elle atteint, sur une assez longue distance, au moins trois fois la largeur du Saint-Laurent vis-à-vis de Québec. Longuement décrite par le géologue Albert Peter Low en 1895, la rivière, qui traverse une zone de toundra arbustive, est peu profonde à sa tête où elle coule dans des matériaux meubles, puis elle occupe rapidement un large lit lorsqu’elle change son cours pour se diriger vers le nord. Le nom Koksoak fut fixé par le Bureau géographique d’Ottawa en 1916, ou quelques années auparavant, en lieu et place de Big ou South River. Cette dernière appellation était un emprunt au toponyme inattendu de South Bay, employé pour désigner la baie septentrionale d’Ungava au début du XIXe siècle (carte de Alexander Mackenzie et Aaron Arrowsmith, 1801). Le nom Koksoak existe au moins depuis le XIXe siècle car W. H. A. Davis l’a utilisé devant les membres de la Quebec Literary and Historical Society en 1842, mais il remonte probablement au début du même siècle. Il appert, en effet, que des Frères Moraves – une communauté religieuse protestante – qui évangélisaient les Inuits de la région depuis le début du Régime anglais seraient à l’origine de Koksoak, graphie erronée du véritable terme inuit Kuujjuaq signifiant la grande rivière ou fleuve. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

RIVIÈRE KOROC
Longitude ouest 65° 47’ 31” Latitude nord 58° 51’ 25”
Rivière de la région administrative du Nord-du-Québec qui se jette dans la baie d’Ungava et dont la source se trouve perchée 161 km en amont sur les flancs du mont D’Iberville, le plus haut sommet du Québec. Sa vallée étroite aux parois abruptes et aux sommets dénudés, qui contrastent avec la verdoyance de la forêt boréale dense tapie au fond, l’a mise au nombre des sites exceptionnels du Québec. Pour comparaison, la superficie du bassin hydrographique de la rivière Koroc, 4 040 km², correspond à 60 % de celui de la Chaudière, dans le Québec méridional. Les Inuits appellent cette rivière Kuurujjuaq, qui veut dire le *grand lit de rivière*, d’après les racines *kuuruq*, lit de rivière, d’où provient Koroc, et de -*juaq* qui signifie *grand. Kuuruq* peut aussi vouloir dire *étroite vallée sans rivière*. Selon les Inuits, la rivière est en réalité de petite dimension et les photographies aériennes qui ont servi à la confection des cartes auraient été prises en période de crue. La cartographie de la rivière a été tardive. Son tracé, absent de la carte de la province à l’échelle de 60 milles au pouce publiée en 1938 par le ministère des Terres et Forêts, figure cependant sur celle de 32 milles au pouce parue en 1946 et porte la mention Korok. Des documents cartographiques donneront plus tard les formes Koraksoak, Koroksuakh et Long River pour la désigner. André Grenier, un géographe de Beauport, et Brian Haywood de l’Université McGill ont péri en août 1960 au cours d’une expédition scientifique sur la rivière Koroc. Une rivière porte le nom du premier sur la rive droite de la Koroc. Le mont Haywood se dresse quant à lui sur la rive gauche de la Koroc, dans la partie supérieure de son bassin. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

RIVIÈRE LESTAGE
Longitude ouest 71° 30’ 08” Latitude nord 60° 09’ 49”
Ce tributaire droit de la rivière Vachon, elle-même affluent de l’Arnaud, a son embouchure à quelque 80 km à l’ouest-nord-ouest de Kangirsuk. Le cours inférieur de la rivière n’est qu’une succession presque continue de rapides sur plusieurs kilomètres. Approuvé par la Commission de géographie du Québec en 1963, son nom rappelle la mémoire du père récollet Gélase de Lestage, né en France et mort à Québec en 1757. Missionnaire à Nicolet, Rimouski, Baie-du-Febvre et Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy, il termina sa vie comme aumônier de l’Hôpital Général de Québec, où il succomba à la maladie, dans l’exercice de son ministère, durant une épidémie de fièvre. De leur côté, les Inuits appellent cette rivière Amittujukaaq, qui veut dire celle qui est étroite. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

RIVIÈRE NASTAPOKA
Longitude ouest 76° 32’ 47” Latitude nord 56° 54’ 37”
Cette importante rivière du Nord-du-Québec – la 39e dans la province pour la superficie de son bassin-versant de 13 400 km² – se jette dans le chenal Nastapoka, sur le versant est de la baie d’Hudson, presque au centre de l’archipel côtier des îles Nastapoka, au terme d’une course de quelque 400 km. Elle reçoit les eaux du lac aux Loups Marins, de même que celles du Petit lac des Loups Marins situé à sa tête. Le nom Nastapoka, expression de la langue crie, signifie quelqu’un [y] a trouvé un caribou tué par les rapides, sens qui s’accorde tout à fait aux données du paysage, car non loin de son embouchure, la rivière rejoint le niveau de la mer avec fracas à travers les chutes Nastapoka et son dénivelé final abrupt de 35 m. La rivière Nastapoka, comprise entre Kuujjuarapik et Inukjuak, appartient aussi au pays des Inuits qui l’ont baptisée Patirtuuq, c’est-à-dire [là où l’on retrouve] une grande quantité d’os à moelle. Le nom Nastapoka River apparaît dans le rapport d’une mission d’exploration effectuée dans le secteur, en 1877, par le scientifique Robert Bell. De son côté, la dénomination Rivière Nastapoka figure sur la carte du Québec, feuillet nord, publiée en 1914 par le ministère des Terres et Forêts. Son tracé, discontinu, est approximatif. L’édition

1914 du Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec porte, probablement par erreur, la forme Nastakopa. C'est en 1946 que la Commission de géographie du Québec accepte le nom Rivière Nastapoka. La carte officielle du Québec de 1949 ainsi que les éditions de 1969 du Répertoire géographique et de 1978 du Répertoire toponymique, entre autres documents, présentent toutefois la forme Nastapoca. La Commission de toponymie a rétabli la graphie Nastapoka en 1986. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE VACHON
Longitude ouest 71° 09' 02" Latitude nord 60° 04' 44"
Rivière du plateau de l'Ungava, dans la toundra arctique, tributaire gauche de la rivière Arnaud, dont l'embouchure se trouve à quelque 60 km à l'ouest de Kangirsuk. Longue de quelque 250 km, elle prend sa source dans le lac Manarsulik, à 5 km au nord du cratère du Nouveau-Québec. Au tiers de son parcours, elle devient encaissée, coupée de rapides et bordée de bancs de sable. Elle tient son nom de la commémoration de monseigneur Alexandre Vachon (Saint-Raymond, 1885 ? Dallas, Texas, 1953), recteur de l'Université Laval en 1939 et, de 1940 à 1953, archevêque du diocèse d'Ottawa. C'est au cours des années 1950 que l'on aurait attribué le nom de ce scientifique à cette rivière, au moment où l'exploration géologique était intense dans cette partie du Nord-du-Québec. Les Inuits l'appellent Ikkatujaaq, c'est-à-dire [celle qui a] une apparence de peu de profondeur. On lui connaît aussi le nom inuit de Qarnatulik, de sens inconnu, de même que l'appellation Avaluko, probablement d'origine inuite aussi et qu'il faut rapprocher d'Avalirquq, toponyme qui désigne en inuktitut un segment de la rivière Vachon et dont on ignore la signification. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

RIVIÈRE QURLUTUQ (anciennement Tinulik)
Longitude ouest 66° 48' 48" Latitude nord 58° 26' 53"
La rivière Qurlutuq, dans le Nord-du-Québec, tire sa source principale du lac Cholmondely, près de la rivière George, à la hauteur du 57e parallèle. Coulant vers le nord, elle forme, respectivement à environ 80 km et 140 km de sa source, les lacs Qamanialuup et Tasirpak. Après une course totale de quelque 225 km, elle débouche enfin dans la partie sud-est de la baie d'Ungava, à proximité du cap Kernertut. Un camp sportif, dénommé Qurlutuq, est établi juste au nord de l'embouchure de la rivière. Géré par les Inuits, ce camp est accessible par la voie des airs et accueille les amateurs de chasse et de pêche. Le toponyme inuit Qurlutuk signifie chute d'eau. Les Naskapis identifient cette rivière sous l'appellation Chanwapiskakamau, lac long et rocheux. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

SANIKILUAQ (îles)
Longitude ouest 56° 40' latitude nord 79° 20'
Aussi appelées îles Belcher ou îles Trinité, ce vaste archipel au large des côtes du Nunavik dans la baie d'Hudson, est administré par les Territoires du Nord-Ouest bien que sa population fréquente régulièrement les villages du Nunavik plus à l'est. Le gouvernement canadien créa donc une frontière artificielle au milieu d'un territoire appartenant à des groupes familiaux voyageant depuis des générations entre l'archipel hudsonnien et le continent. Bien que les îles Belcher apparaissent sur les cartes établies par Henry Hudson au XVIIe siècle, l'archipel a disparu des cartes de l'Amirauté pendant plus de deux cents ans. Le célèbre cinéaste Robert Flaherty (Nanouk, l'Eskimau - 1922) redécouvrit les îles Belcher en 1915 et nota que des amoncellements d'ossements de caribous jonchaient le sol sans jamais pourtant apercevoir de caribous à l'horizon. Des témoignages de responsables de la Compagnies de la Baie d'Hudson lui relatent que vers 1850, suite à un automne anormalement pluvieux suivi d'un gel rapide et intense, une glace impénétrable recouvrit l'archipel en entier. Malgré leurs efforts, les caribous ne parvinrent pas à briser avec leurs sabots la croûte de glace pour atteindre le lichen qui constitue la seule nourriture hivernale disponible. Tous les caribous périrent et disparurent à jamais de Sanikuluaq. Malgré cette disparition, les Inuits restèrent sur place et commencèrent à faire commerce (troc) avec les familles inuites du Québec continental. Ils échangèrent des défenses de morses, de puissants chiens de traîneaux engraissés à la viande de morses et de phoques et même des traîneaux complets fabriqués en bois de grève avec des patins en ivoire de morses contre des paquets de peaux de caribous et de fils de tendon de caribous. Ils commencèrent aussi à fabriquer de chauds vêtements en peaux d'oiseaux marins principalement la peau du canard eider reconnue pour sa légèreté, sa souplesse et son étonnant pouvoir d'isolation contre le froid.
Les Qikirtamiuts (gens des îles) sont des gens de la mer et de la banquise. Leur régime alimentaire se compose de mammifères marins, d'oiseaux, de poissons anadromes (omble, saumon). Depuis cette sédentarisation forcée par le gouvernement canadien, les iglous et tentes en peaux de phoque ont été remplacés par des maisons en bois préfabriqués, les équipages de chiens huskies par des motoneiges et les kayaks par des hors-bord et chaque foyer a son poste de télévision et son récepteur satellite. Malgré ces changements, ce village insulaire éloigné offre peu de possibilités d'emplois si bien que la pêche, la chasse et la cueillette continuent de jouer un rôle central dans la vie sociale et économique des familles. Mais pour chasser adéquatement de nos jours, il faut de l'argent pour payer les factures exorbitantes d'essence pour les motoneiges et de munitions pour les fusils, c'est pourquoi les Qikirtamiuts ont commencé à faire de petites sculptures en stéatite pour augmenter leur revenus essentiellement composés de subsides et allocations gouvernementales. Nakashima Douglas, 1999, p. 80-88, 92

SMITH (île)
À quelques minutes du village d'Akulivik se dresse l'île Smith (Qikirtajuaq) fréquentée depuis des millénaires par les Inuits. L'explorateur Henry Hudson a

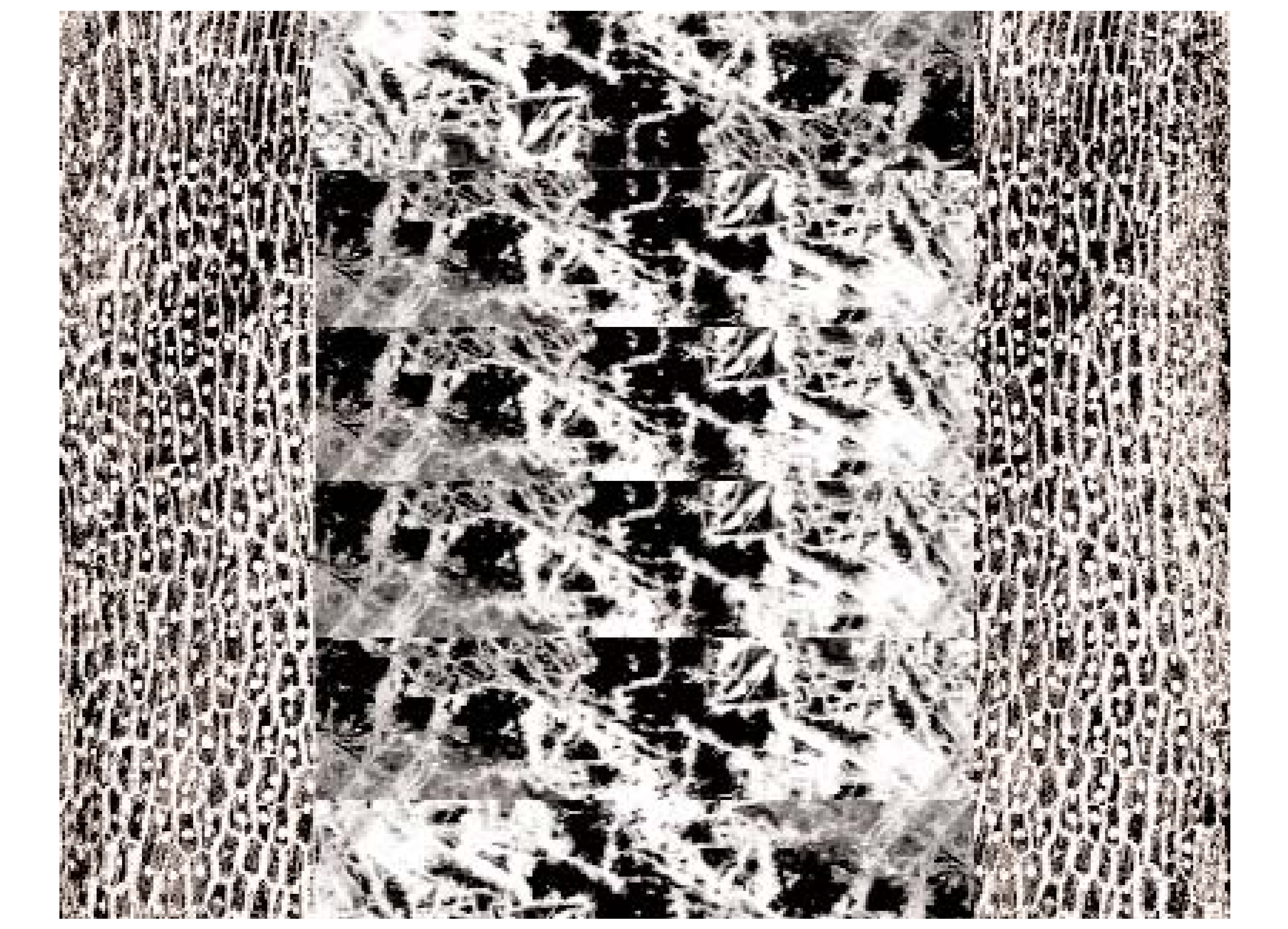
longé la côte en 1610. Plus tard, en 1750, on a donné le nom de Smith à l'île en l'honneur du marchand Thomas Smith, premier gouverneur de la Compagnie des aventuriers et découvreurs du Nord-Ouest. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

TTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTT

TURSUJUQ (parc national)
Le parc national de Tursujuq est une vaste étendue sauvage regroupant le lac Guillaume-Delisle (Tasiujaq) et le lac à l'Eau Claire (Qasigialik). Cette grande baie intérieure n'est séparée de la baie d'Hudson que par la péninsule de Low, un étroit passage, un étranglement de 500m de largeur, long de 5 km appelé tursujuq en inuktitut d'où le nom du parc. Ce passage poli par les glaciers que l'on nomme le Goulet en français est un canyon de falaises abruptes (200 m) où les marées sont particulièrement violentes empêchant la formation de glace l'hiver. On trouve trois domaines écologiques dans le parc : la toundra forestière (taïga) dans la vallées où l'épinette noire est l'espèce dominante, suivie d'une zone de transition (krummholz) de bosquets rabougris, puis la toundra alpine sur les interfluves. Les recherches archéologiques ont permis de mettre à jour plus de 58 sites d'occupation majoritairement inuites, seuls quatre de ces sites sont cris et un laisse à voir les ruines d'un ancien poste de traite. Krummholz : n. m. Arbre de forme prostrée et rabougrie confiné sous le couvert moyen de neige en hiver. (www.toponymie.gouv.qc.ca)

UUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUU

UNGAVA (péninsule)
Longitude ouest 74° 00' 00" Latitude nord 60° 00' 00"
Très vaste région naturelle du Québec qui constitue l'extrémité nord-ouest de la province, entre la baie d'Hudson, le détroit d'Hudson, la baie d'Ungava et la rivière aux Feuilles. La péninsule est presque entièrement occupée par un plateau dénudé, couvert d'un paysage de toundra sèche arctique et ponctué de très petites tourbières. La vallée de la rivière aux Feuilles, en son extrémité méridionale, fait figure d'exception, avec ses terrasses tapissées par la forêt boréale. Le nom Ungava se perd dans la nuit des temps autochtone, enveloppé du mystère de ses origines, fascinant, lumineux et insaisissable comme une aurore boréale. La plus ancienne mention écrite du nom remonte à 1774, dans un article paru dans Philosophical Society Transactions, sous la plume du lieutenant Roger Curtis : Ungabaw y désignait une colonie d'Inuits, non pas la péninsule. Par ailleurs, le terme Ungavamiut est la désignation traditionnelle des Inuits habitant la région de la baie Hopes Advance sur le littoral ouest de la baie d'Ungava, entre les rivières aux Feuilles et Arnaud. Certains traduisent Ungavamiut par les plus lointains Nordiques, en parlant des Inuits, ce qui présente un problème d'interprétation, puisque les Ungavamiut se trouvent plus au sud que d'autres bandes inuites du Québec également porteuses d'un nom traditionnel. D'autres auteurs sont d'avis que ce terme signifierait ceux qui vivent très au loin, précisant que, malgré son origine inuite indiscutable, le nom Ungava aurait été détourné de son objet premier par des personnes qui n'étaient pas inuites. Par ailleurs, de récents inventaires toponymiques réalisés en milieu inuit ont révélé l'existence de quelques noms géographiques comportant le radical ungava-et désignant des lieux près de l'embouchure de la rivière aux Feuilles, un peu au sud de la baie Hopes Advance. Cette proximité géographique du territoire des Ungavamiut et des toponymes comportant le radical ungava-permet de cerner une aire d'application originelle plausible du toponyme Ungava dans la région de l'embouchure de la rivière aux Feuilles. La signification précise d'ungava apparaît quant à elle plus difficile encore à dégager. Pour certains, il signifie terre lointaine, éloignée, à une grande distance. L'idée de distance est en effet présente dans le nom géographique Ungammaq que les Inuits utilisent pour parler de la baie d'Ungava. On a aussi traduit ungava par cette chose au loin, avec le sens de de l'autre côté de quelque chose ou de au-delà de quelque chose, ce qui rend le nom plus énigmatique encore en suggérant l'existence d'un lieu de référence non dit à partir duquel s'est bâti cet Ungava, cet au-delà de.... D'autres enfin y ont vu les sens d'inconnu, de terre inconnue, et même le pays du sud et lieu que fréquentent les baleines blanches. C'est en 1970 que la Commission de géographie du Québec a approuvé la dénomination Ungava pour désigner la péninsule entendue dans son extension actuelle. Ce qu'on identifiait au début du siècle par Péninsule d'Ungava était un espace beaucoup plus vaste, l'ancienne péninsule du Labrador, soit la masse continentale, incluant le Labrador, qui se trouve au nord d'une ligne courant du sud de la baie James à un point de la rive nord du fleuve Saint-Laurent, face à l'île aux Grues approximativement. La Commission géographique du Canada a approuvé, en 1900, le remplacement du nom Péninsule du Labrador par celui de Péninsule d'Ungava. La Commission de géographie du Québec fit de même en 1922, alors que l'existence de deux espaces appelés Labrador – la péninsule du Labrador, d'une part, et la mince bande côtière terre-neuvienne appelée Labrador, de l'autre – rendait souhaitable de départager mieux les réalités géographiques. Cependant, la réduction, dans les usages, de l'aire désignée par Péninsule d'Ungava était déjà amorcée. C'est le célèbre cinéaste américain Robert Flaherty (1884-1951), auteur de plusieurs films et documentaires centrés sur les rapports de l'homme et de la nature, qui aurait, le premier, en 1910 et en 1917, appliqué le nom Ungava à une partie de ladite péninsule, soit la portion du nord-ouest du Québec actuel depuis la rivière aux Mélèzes vers les eaux nordiques. Par la suite, l'agrandissement du territoire du Labrador par le jugement du Conseil privé de 1927 et l'usage d'un Ungava péninsulaire rétréci chez les prospecteurs et les géologues ont réduit l'aire toponymique de la péninsule à son extension actuelle. Le nom Ungava désigne aussi une circonscription électorale provinciale. Il a servi également de dénomination à un district fédéral des Territoires du Nord-Ouest, qui a été annexé à la province de Québec, en 1912, et immédiatement désigné sous le nom de Nouveau-Québec, aux termes de la législation québécoise. Ce district d'Ungava



avait été cédé par le gouvernement fédéral au Québec à l'exclusion des îles côtières et d'une bande littorale appelée Côte du Labrador. C'est toutefois en 1895 que le gouvernement canadien avait désigné officiellement sous le nom d'Ungava le territoire qu'il allait presque entièrement céder à la Province de Québec dix-sept ans plus tard. Antérieurement, ce territoire faisait partie de la Terre de Rupert et relevait depuis 1670 de la juridiction de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il fut transféré sous juridiction canadienne en 1870, la Compagnie de la Baie d'Hudson l'ayant vendu au gouvernement britannique qui l'a rétrocédé au Canada. Voir : Labrador, Péninsule du.www.toponymie.gouv.qc.ca

VVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVV

VILLAGES NORDIQUES

AKULIVIK (Fourchon central d'un kakivak (harpon)
Longitude ouest 78° 12' 00" Latitude nord 60° 48' 00"
Le nom Akulivik fait référence à la configuration géographique de son emplacement : une péninsule qui avance dans la Baie d'Hudson entre deux étendues d'eau qui rappelle la forme d'un harpon traditionnel en forme de trident utilisé par les Inuits pour la pêche. Le village bordé au sud par l'embouchure de la rivière Illukotat et au nord par une baie profonde qui forme un port naturel et protège le village des vents violents. Les glaces se retirent tôt au printemps favorisant la chasse et la cueillette des moules. Le sol d'Akulivik a une texture sablonneuse et blanchâtre caractéristique des coquillages fossilisés réduits en miettes, vestiges de la dernière période glaciaire. Les environs abondent de gibiers, les lacs regorgent de poissons et plusieurs espèces d'oiseaux y séjournent En septembre 1922, trois familles inuites viennent installer un campement à l'île Smith où des milliers de bernaches du Canada et d'oies des neiges y séjournent au printemps lors de leur migration sur le littoral de la baie d'Hudson. À l'approche de l'hiver, le camp se déplace sur la terre ferme, sur une pointe rocheuse, celle du centre de ce que la topographie des lieux dessine comme un vaste trident. Le nom même d'Akulivik signifie pour d'aucuns pointe centrale d'un trident et pour d'autres pointe de terre entre deux baies. Cinq autres familles attirées elles aussi par l'abondance du gibier viennent rejoindre celles déjà en place quelques mois plus tard. Le groupe forme ainsi le noyau initial de ce qui deviendra le village d'Akulivik. La perspective d'un commerce intéressant y amène la Compagnie de la Baie d'Hudson dès 1924. Celle-ci déplacera cependant son poste sur l'île Smith en 1927 à cause des difficultés que représente le ravitaillement sur la terre ferme. Malheureusement, le village n'étant pas doté de services essentiels, la maladie décimera une partie de la population, qui se résigne à l'abandonner en 1955. Les Akulivimmiut se retrouvent à Puvirnituq où, durant près de vingt ans, ils rêvent de retourner à leur lieu d'origine. Cet espoir commence à se matérialiser en 1973 alors qu'un pasteur, Simon Aliqu, vient passer l'hiver à cet endroit avec sa famille. La fonte des glaces amène aussi d'autres familles qui doivent d'ailleurs y transporter leur maison sur des bateaux de fortune. Contrairement à leurs voisins de Povungnituk et d'Ivujivik, les Akulivimmiut signent, dès son adoption, la Convention de la Baie-James et du Nord québécois, ce qui permettra l'incorporation du village en municipalité de village nordique dès 1979. Les activités traditionnelles occupent encore une place importante dans la vie quotidienne à Akulivik. La sculpture sur stéatite fait aussi la renommée du village. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

AUPALUK (là où la terre est rouge)
Longitude ouest 69° 36' 00" Latitude nord 59° 18' 00"
Le village d'Aupaluk, considéré comme le plus petit du Nord-du-Québec en étendue, est installé bien à l'abri sur la rive est de l'anse Funnel, elle-même située sur la côte méridionale de la baie Hopes Advance, à 80 km au sud de Kangirsuk et à 150 km au nord de Kuujjuaq. Depuis longtemps, les Aupalummiut fréquentent la région durant l'été pour y chasser le phoque et la baleine. En 1953, la compagnie minière Atlantic Iron Ore Limited obtient un permis de recherche minière dans le secteur et, en 1956, elle construit deux camps permanents et une piste d'atterrissage sur la rive nord de la baie Hopes Advance, à la pointe Merganser. Ce site est identifié sous le nom de Hopes Advance Bay sur une carte géologique de 1962. On y constate dès lors un début de sédentarisation des Inuits qui s'y retrouvent au nombre d'une vingtaine cette année-là. Les activités minières cessant au début des années 1970, le village est alors abandonné et ses habitants se déplacent vers Kangirsuk. Ils reviendront en 1976. La nature rocheuse des lieux et la vétusté des installations amènent cependant la population à déménager à nouveau, soit sur le site actuel, à l'automne 1979. Contrairement à la majorité des autres communautés du Nunavik, Aupaluk ne s'est pas développé autour d'un poste de traite ou d'une mission religieuse mais fut conçu, pour la première fois dans tout l'Arctique canadien, par les Inuits eux-mêmes. Lors d'un inventaire toponymique effectué en 1968, l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure recueille le nom d'Aupaluk pour un site qu'il localise à une douzaine de kilomètres à l'est du village actuel, non loin de la pointe Gable. On s'entend généralement pour attribuer à ce toponyme le sens de là où c'est rouge, ce qui, pour d'aucuns, serait tributaire d'un phénomène géologique attribué à la fosse du Labrador riche en fer et, pour d'autres, de la présence en grande quantité d'un petit fruit rouge. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)
I
NUKJUAK (le géant)
Longitude ouest 78° 06' 00" Latitude nord 58° 27' 00"
Situé sur la rive nord de la rivière Innuksuac reconnue pour ses nombreux sites archéologiques attestant que cette région est habitée depuis des milliers d'années, ce village entouré de collines onduleuses dégage «une beauté silencieuse» dont se pare le paysage. Du haut des collines où l'on retrouve les roches les plus vieilles au monde (4.5 billions d'années), se profile à l'horizon une vue splendide du village, du petit port et des îles Hopewell. Au printemps, la débâcle de la banquise

sous l'effet des marées soulève d'immenses blocs de glace hérissés créant un champs de glace spectaculaire.

C'est probablement le géologue Albert Peter Low qui, en août 1901, fut le premier Blanc (Kabluna) à mettre pied à terre sur les bords de la rivière Innuksuac, sur la côte est de la baie d'Hudson. Innuksuac est incidemment une variante graphique de l'appellation Inukjuak retenue, plus tard, pour identifier le village. Low débarque donc du sloop *Algerine* pour établir les bases d'un camp d'exploration géologique qu'il dénomme Port Harrison en mémoire d'un actionnaire d'une compagnie minière. Ce nom ainsi que celui d'«Innuksuak R.» paraîtront dès 1902 sur une carte publiée par la Commission géologique du Canada en rapport avec cette expédition. À cette époque, il n'y avait pas de campement inuit à cet endroit précis. Cinq ou six petits campements s'étalaient cependant le long de la côte de part et d'autre de Port Harrison. La compagnie Revillon Frères vient s'y établir en 1909, suivie en 1920 de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est encore sous le nom « Port Harrison » qu'est ouvert le premier bureau de poste du Nord-du-Québec, en 1935. En 1945, à part les installations de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de la Gendarmerie royale du Canada, il n'y a que quelques igloos l'hiver et quelques tentes l'été. En 1953, des Inukjuamiut sont déplacés contre leur gré à Resolute Bay et Grise Point dans l'Extrême-Arctique afin d'assurer pour le Canada sa souveraineté nordique par l'occupation du cercle arctique et contrer ainsi les désirs d'expansion des autres nations circumpolaires. Des familles séparées, d'autres déportées se sont retrouvées dans des conditions climatiques extrêmement pénibles. En 1965, les Inuits s'installent alors dans des maisons permanentes. Cette année-là, ils sont 400 dans le village qui porte depuis trois ans le nom d'Inoucdjouac. La forme « Port-La Pérouse » qui avait été retenue en 1961, n'avait donc eu qu'une existence éphémère. Lorsqu'on érige la municipalité de village nordique, le 7 juin 1980, la graphie du toponyme est légèrement modifiée et devient Inukjuak, forme toujours officielle aujourd'hui, qui a donné naissance au gentilé Inukjuamiut pour en identifier collectivement les habitants. Ce mot, qui signifie le grand homme, le géant, est tiré des racines inuk, homme, et juaq, grand, important. On croit que les motifs qui sont à l'origine de cette désignation sont intimement liés à une ancienne légende : « Autrefois vivait dans ce village, un géant qui terrorisait a population. Le géant fut un jour tué par un chasseur rusé mais le géant avit une femme féroce. La mort de son mari la rendit furieuse. Elle courut après le chasseur, ramassa une pierre et lui lança. L'habile chasseur se précipita derrière un énorme rocher que la pierre fracassa en deux. De l'eau commença à couler du rocher fendu; il en coula tellement qu'elle forma une rivière. Contrariée et assoiffée, la femme du géant s'arrêta y boire de l'eau qui la fit éclater à son tour. Cette rivière coule encore aujourd'hui et on l'appelle Inukjuak en souvenir du géant et de sa femme. Inukjuak joue un rôle de premier plan au chapitre de la culture inuite. C'est, avec Povungnituk, le village regroupant le plus grand nombre de sculpteurs. L'institut culturel Avataq fondé en 1981 dans le but de protéger et de promouvoir la culture inuite a son bureau principal à cet endroit. Cette vocation s'est d'ailleurs confirmée en 1992 lorsqu'on y a construit le premier musée nordique. En 1996, le gouvernement canadien a dédommagé les déportés survivants et leurs familles mais sans jamais s'excuser auprès de la nation inuite pour les sévices subies et les grandes difficultés rencontrées se contentant d'une « Déclaration de réconciliation » tout à fait insignifiante comparé au rôle important joué par ces Inuits pour assurer la souveraineté canadienne dans l'Extrême-Arctique. Que l'histoire se souvienne de leur sacrifice. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

IVUJIVIK (lieu où l'on est pris par les glaces qui dérivent)
Longitude ouest 77° 55' 00" Latitude nord 62° 25' 00"

Situé sur le détroit d'Hudson, Ivujivik est le plus septentrional des villages québécois niché au fond d'une anse sablonneuse entouré de falaises imposantes. Son nom, qui signifie lieu où l'on est pris par les glaces qui dérivent, s'explique par le fait que de forts courants de la baie d'Hudson et du détroit d'Hudson se rencontrent en balayant la côte et s'engouffrant entre les îles Digges (passe) et la terre ferme. S'y brisent alors les glaces qui dérivent et qui s'amassent à proximité du village. Parfois des mammifères marins sont écrasés par les violents mouvements de la glace lors de marées importantes accompagnées de bourrasques. Mais ces forts courants empêchent la mer de gelée ce qui permet aux pêcheurs et chasseurs de pratiquer leurs activités toute l'année. Les Ivujivimmiut se nourrissent essentiellement de morses, phoques et béluga abondant à cet endroit; sur la route migratoire des morses qui se retrouvent en quantités impressionnantes près des îles Nottingham et Salisbury au nord-ouest du village. Qui dit morses, dit ours polaire, leur principal prédateur après l'homme. La myriade d'îles qui se trouvent à proximité constituent un superbe refuge de nidification en été pour la sauvagine (oies blanches). Des recherches archéologiques permettent de dater à près de 3 000 ans l'arrivée sur le site d'Ivujivik d'Inuits provenant de l'île de Baffin. Ce lieu aurait même été le point de départ, en territoire québécois, du mouvement migratoire expliquant la présence des Inuits sur la côte de la baie d'Hudson.

La côte d'Ivujivik est parsemée d'une soixantaine d'îles et d'îlots dont l'île Mansel parsemé d'ours polaires. Parmi ces îles, les Digges Islands auraient été, en 1611, le site d'une rixe entre les mutins du Discovery commandé par Henry Hudson et les Inuits locaux. Par la suite Pierre LeMoyne d'Iberville et son équipage à la recherche de routes commerciales dans la baie d'Hudson ont rencontré des Inuits en 1697. Ces deux événements seraient selon les historiens les premiers contacts entre Européens et Inuit du Nunavik. En 1909, la Compagnie de la baie d'Hudson y installe un poste de traite (poste de Wolstenholme) à l'anse Erik, à une vingtaine de kilomètres au nord-est d'Ivujivik Quelques familles s'y établissent en permanence. En 1938, lors de l'établissement d'une mission catholique, on n'y retrouvait qu'un campement saisonnier. La fermeture de ce poste, en 1947, et l'ouverture d'un avant-poste à Ivujivik y ont favorisé l'implantation permanente de familles. La sédentarisation des Inuits à

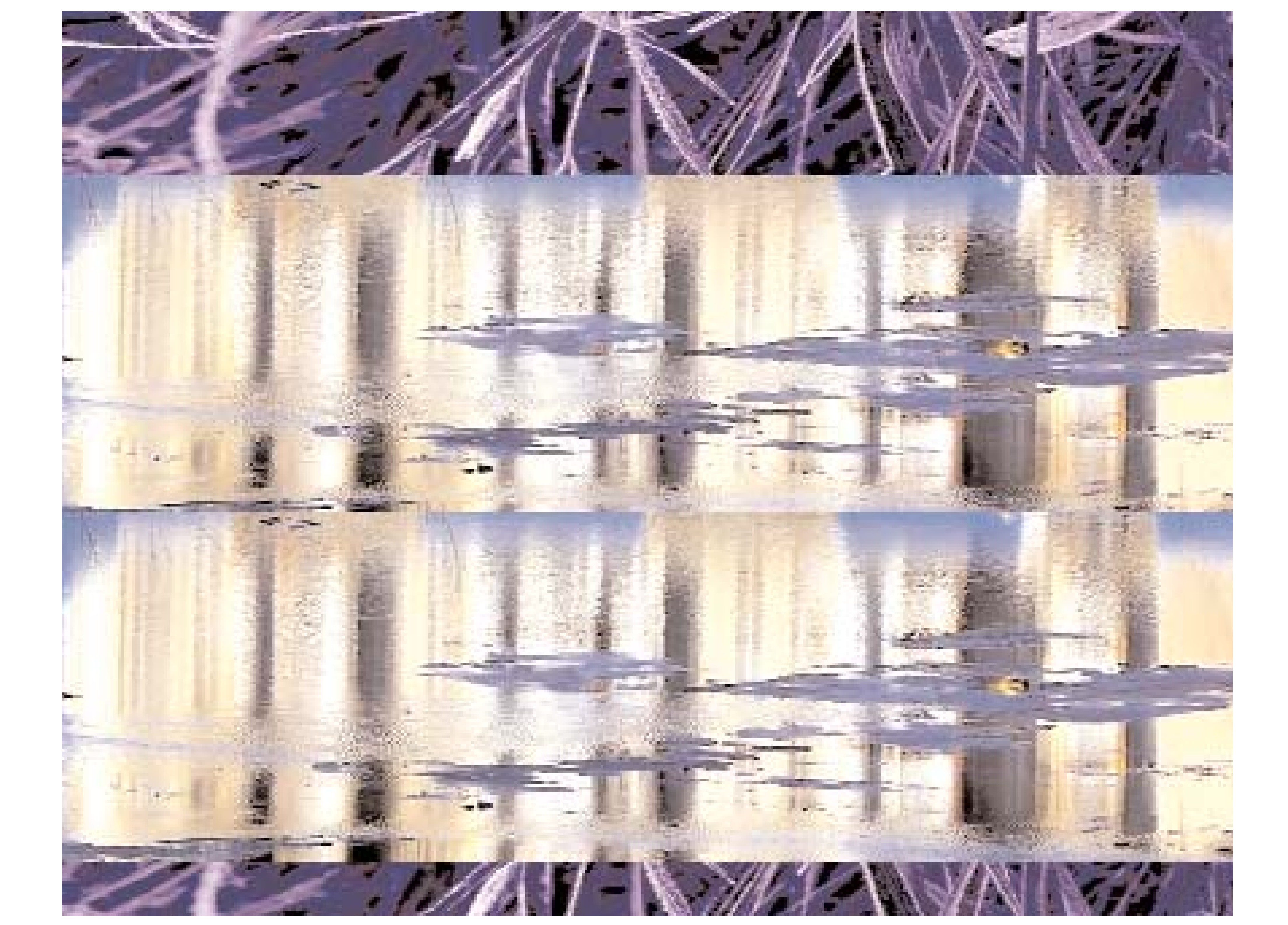
Ivujivik est cependant très récente. La mise sur pied, en 1962, d'une coopérative a permis à la communauté de mieux structurer son économie locale et de mettre en valeur des activités nouvelles comme la sculpture, l'artisanat et le tourisme axé sur la chasse et la pêche. Ivujivik a le statut de municipalité de village nordique depuis 1981. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

KANGIQSUALUJJUAQ (La très grande baie)
Longitude ouest 65° 57' 00" Latitude nord 58° 41' 00"
Anciennement George River, ce mot signifie la très grande baie et s'applique en réalité à la vaste échancrure littorale que constitue l'embouchure de la rivière George. Le mouvement des marées se font sentir jusqu'au village et, à marée basse, l'eau se retire complètement de l'anse. C'est le village le plus à l'est du Nunavik à 25 kilomètres de la baie d'Ungava. La vallée qui abrite le village à l'ombre d'un imposant affleurement granitique est merveilleusement couverte d'une végétation luxuriante. En 1811, les missionnaires moraves Benjamin Kohlmeister et George Kmoch sont mandatés par la Church of the Unitas Fratrum or United Brethren, de Londres, pour explorer les côtes du Labrador et de la baie d'Ungava, à la recherche de sites propices à l'établissement de missions. Ils parviennent à l'embouchure de la rivière George, du côté est de la baie d'Ungava, le 7 août. À ce moment, la rivière leur est présentée, sans doute par leurs guides inuits, sous le nom de Kangertlualuksoak. Cette appellation sera remplacée par celle de George River, par les mêmes explorateurs, le 12 août suivant. Remontant le cours de la rivière, ils trouvent un site répondant bien au but de leur voyage. En 1820, James Clouston mena pour la CBH une expédition par voie terrestre afin d'explorer la rivière Koksoak, accompagné par des guides naskapis. Clouston avait été mis au courant par les missionnaires moraves Kohlmeister et Kmoch du potentiel commercial de la baie d'Ungava et craignait la concurrence continue des Moraves pour la traite des fourrures. À l'intérieur des terres, il rencontra un groupe de Naskapis qui possédait des biens européens échangés avec des « intermédiaires indiens ». Ces biens avaient été obtenus à des postes de traite exploités par la North West Company près du golfe du Saint-Laurent. Les Naskapis représentaient donc manifestement pour la CBH d'intéressantes possibilités commerciales. La peur des guides naskapis de Clouston de rencontrer des Inuits les aurait toutefois incités à rebrousser chemin. Ce n'est qu'en 1830 qu'un groupe dirigé par Nicol Finlayson et son assistant Erland Erlandson traversa enfin les terres, à partir de la baie d'Hudson jusqu'à la rivière Koksoak, et choisit un lieu pour la construction d'un poste de traite à quelque 50 km de l'estuaire. Initialement appelé Fort Good Hope, le poste (renommé Fort Chimo peu de temps après) permit à la CBH de s'établir dans la région de la baie d'Ungava. Finlayson, le premier gérant du poste de traite de Fort Chimo, tenta d'établir des contacts avec le plus grand nombre possible d'Inuits et de Naskapis de la région. Il nourrissait l'espoir d'inciter ceux-ci à consacrer leurs énergies au piégeage et à d'autres activités essentielles aux intérêts commerciaux de la CBH, notamment la chasse au béluga. Il fit également tout en son pouvoir pour dissuader les Inuits de traiter avec les missionnaires Moraves. En 1837, John McLean remplaça Finlayson en tant que gérant du poste de Fort Chimo. Bien qu'il fût plutôt sceptique quant aux perspectives commerciales de la CBH dans l'Ungava, McLean entreprit néanmoins, avec des guides locaux, un voyage difficile à l'intérieur des terres, de Fort Chimo à Hamilton Inlet, d'où il revint en 1838. Au cours de la même année, Erlandson, sous la direction de McLean, établit et géra un poste nommé Fort Nascopie. Ce dernier était situé à l'intérieur des terres sur les rives du lac Petitsikapau, près du cours supérieur de la rivière George, au sud-est de l'endroit où se trouve aujourd'hui Schefferville. Également en 1838, McLean vit à la construction d'un poste appelé Fort Siveright sur une anse de la rivière George, à une vingtaine de kilomètres en amont de Kangiqsualujjuaq. En plus d'être un lieu de commerce avec les Inuits, Fort Siveright devait également être un relais potentiel pour le réapprovisionnement de Fort Nascopie. Toutefois, la tentative de McLean de transporter des marchandises en amont de la rivière George en 1839 fut un échec, car la rivière était impraticable pour les embarcations de fort tonnage au-delà du lac de la Hutte Sauvage. Puisqu'il lui était impossible de continuer plus loin, McLean établit un poste provisoire au lac de la Hutte Sauvage, soit le poste Erlandson (renommé plus tard Fort Trial). Il n'y eut jamais, à proprement parler, de village à cet endroit, les Naskapis se contentant d'y dresser leur campement d'été seulement. L'hiver, ils déplaçaient leurs installations à l'intérieur des terres. Les Inuits de la région ne se sont jamais établis près du poste de traite. En raison des coûts d'exploitation élevés, de l'incertitude à l'égard du réapprovisionnement et de la concurrence continue de la part des missionnaires moraves sur la côte du Labrador, les activités commerciales engendraient peu de profits. D'autres contraintes, telles que la présence d'une population autochtone éparse, guère disposée à modifier ses pratiques de chasse, ainsi que les réticences des Inuits à piéger à l'intérieur des terres de peur de rencontrer des Naskapis, forcèrent la CBH à reconsidérer ses activités dans l'Ungava. Par conséquent, les postes de Fort Siveright et de Fort Trial fermèrent en 1842, suivis de celui de Fort Chimo en 1843. Seul le poste de Fort Nascopie demeura ouvert; la marchandise était acheminée par le lac Melville/ Hamilton Inlet et le commerce se faisait exclusivement avec les chasseurs et piégeurs naskapis, essentiellement pour la fourrure de martre. En raison de ces fermetures, plusieurs marchandises très appréciées des Inuits, telles que les fusils, la poudre à canon, les munitions et les ustensiles de métal, commencèrent à manquer. Les Inuits de la rivière George et de la baie d'Ungava durent à nouveau parcourir de longues distances jusqu'aux postes des Moraves sur la côte du Labrador pour obtenir des biens manufacturé. La CBH n'avait cependant pas quitté la région de l'Ungava pour de bon. Elle rouvrit les postes de Fort Chimo en 1866 et de Fort Siveright (sous le nom de George River Post, ci-après poste de George River) en 1876, toujours dans l'intention de freiner les aspirations commerciales des Moraves. Tout au plus marginal, le poste de George River ferma encore une fois en 1878, puis rouvrit en 1883. Jusqu'en 1916, il servit principalement de lieu de transformation du

saumon, à partir duquel plus de 13 000 kg de saumon salé étaient exportés en Angleterre annuellement. En 1917, les activités commerciales furent transférées à Port Burwell (Killiniq), alors que le poste de George River continua d'être utilisé pour la transformation du saumon. Les activités commerciales y reprirent au début des années 1920, et ce jusqu'en 1953. Le poste servit ensuite de poste-commissaire à celui de Fort Chimo, où l'on vendait des produits alimentaires et du matériel de base dont avaient besoin les chasseurs inuits locaux. Le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson est fermé en 1952. Quelques années plus tard, un petit moulin à scie est construit à une vingtaine de kilomètres plus en aval sur la rivière, au fond d'une petite anse appelée Akilasakallak, nom qu'on retrouvera quelquefois, plus tard, rattaché au village. Cette anse est d'accès plus facile pour l'arrivée du bois qui y est amené par flottage, de la partie amont de la vallée. Le moulin attire quelques familles qui constitueront le noyau initial du village. Leur groupe augmentera avec l'établissement, en 1959, d'une coopérative de pêche à l'omble chevalier, la première coopérative au Nunavik. Le nom George River qu'on avait ramené de l'ancien poste fut changé pour celui de Port-Nouveau-Québec, en 1961. L'accès aux navires étant fort limité, le choix du nom ne s'avérait pas très judicieux. Quoi qu'il en soit, il ne jouit pas d'une très grande popularité, demeurant toujours dans l'ombre de celui de George River. En 1963, une école, une magasin coopératif et des édifices gouvernementaux ont ouverts leurs portes. Finalement, c'est la dénomination de Kangiqsualujjuaq qui sera rattachée au village, en 1980, lorsque celui-ci sera constitué en municipalité de village nordique (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

KANGIQSUJUAQ (la grande baie)
Longitude ouest 71° 58' 00" Latitude nord 61° 36' 00"
La municipalité du village nordique de Kangiqsujuaq est située sur la rive droite de la baie Wakeham, face au détroit d'Hudson, à environ 420 km au nord de Kuujjuaq. Dans les îles Qikirtaaluk et Qajartalik situées à près de 15km (sud-est) du village sont localisés des pétroglyphes vieux de 1200 ans datant de la période du peuple de Dorset ainsi que des vestiges d'habitations semi-souterraines construites il y a 800 ans par les Inuits de la période de Thulé. Les premiers européens explorant la région, à la fin du XIXe siècle furent des scientifiques canadiens. En 1884 à bord du vapeur Neptune arriva une expédition canadienne dans le but d'établir une route commerciale vers l'Europe en passant par le détroit d'Hudson. Ces Canadiens ont construit une station d'observation météo et de mouvement des glaces à la baie Stupart nommée ainsi en l'honneur d'un météorologue de l'expédition, R. Frederick Stupart, de Toronto, qu'on laisse d'ailleurs sur place pour tenir la station. Il faudra attendre l'année 1897 pour voir le géologue et explorateur Albert Peter Low explorer la baie Wakeham elle-même. Arrivé à bord du Diana, il visite alors la baie qu'il baptise Wakeham en l'honneur du capitaine William Wakeham (1844-1915), médecin et commandant du navire. Il n'y rencontre alors que quelques Kangiqsujuamiut campés près de la station dans le but de troquer mitaines et bottes en peaux de phoque. (Voir TROC) Low explore à nouveau la baie en 1904 et y repère deux sites d'ancrage intéressants dont l'un correspond à celui en face duquel se situe le village actuel. Le Ninth Report of the Geographic Board of Canada, 1910, répertorie « Wakeham Bay » à la page 448. Vers 1910, la compagnie Révillon Frères vient y établir un poste de traite et lui attribue le nom de Wakeham Bay. La Compagnie de la Baie d'Hudson préférera quant à elle le site de Stupart Bay pour l'établissement de son poste, en 1914 et aménagea une ferme expérimentale d'élevage du renard en 1928. Elle viendra plus tard, vraisemblablement en 1960, s'établir à Wakeham Bay. Entouré de montagnes majestueuses, le village est situé au nord de la zone de plissement du Cap Smith, une région riche en minerais. Aujourd'hui, Xstrata Nickel dirige une mine de cuivre et de nickel appelée Raglan dont 17% de la main d'œuvre provient des communautés du Nunavik. Les Inuits de Kangiqsujuaq ont développé une méthode originale de pêcher les moules en hiver. Quand la marée descend, ils percent des trous dans la banquise, là où la baie est peu profonde. Quand l'eau s'est entièrement retirée, le cueilleur se glisse dans les trous et rampe sous la glace pour ramasser ces succulents fruits de mer d'une fraîcheur inégalée. En 1961, on proposera de changer le nom en celui de Sainte-Anne-de-Maricourt lors d'une vaste opération visant à franciser la toponymie des côtes du Nord-du-Québec. Paul Le Moyne de Maricourt avait accompagné son frère, Pierre Le Moyne d'Iberville, dans une expédition militaire à la baie d'Hudson, en 1686. Seul le nom Maricourt fut cependant retenu, en 1965, pour identifier le village. Il ne s'est jamais vraiment implanté dans l'usage. Bien que la forme Kangirsujjuaq soit apparue sur une carte officielle du Québec en 1964, c'est en 1980 que le village, alors constitué en municipalité de village nordique, prendra officiellement le nom de Kangiqsujuaq qui signifie la grande baie. Le site sur lequel est construit le village porte en inuktitut le nom de Qutialuk qui signifie le grand piémont. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

KANGIRSUK (la baie)
Longitude ouest 70° 02' 00" Latitude nord 60° 01' 00"
La municipalité du village nordique de Kangirsuk est située sur la rive gauche de la rivière Arnaud, affluent de la côte occidentale de la baie d'Ungava, à environ 230 km au nord de Kuujjuaq. Les marées exceptionnelles de la rivière Arnaud rendent la pêche aux moules extraordinaire et ombles chevaliers et touladis abondent dans les lacs et rivières de la région. D'importantes colonies d'eider nidifiant dans les îles de la baie de Kyak et du lac Virgin (Tasiraq) apportent aux femmes inuites le duvet nécessaire à la confection de chauds parkas. Jusqu'au milieu des années 1950, il n'y eut d'installations permanentes à cet endroit que celles du poste de traite (1921) de la société française de fourrures Révilon Frères suivi par le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui y fut établi en 1925 Ce poste portait alors le nom de Payne River en mémoire de Frank F. Payne, venu explorer la région durant l'hiver de 1885-1886. Celle-ci était cependant fréquentée depuis longtemps par les Kangiqsumiut qui dressaient leurs campements d'été sur les îles littorales à cause de leur abondance en gibier.



Approuvé en 1945 sous la forme de Payne Bay, le nom du poste fut changé, en 1961, pour celui de François-Babel, en l'honneur du père oblat Louis-François Babel (1826-1912), au cours d'une opération de francisation de la toponymie des côtes du Nouveau-Québec. Ce nom ne s'implanta pas cependant et fut remplacé par celui de Bellin dès 1962. Jacques-Nicolas Bellin (1703-1772), hydrographe français, a dressé plusieurs cartes de la baie James et du détroit et de la baie d'Hudson. Le nom de ce village fut publié sous la forme de Bellin (Payne) au Répertoire géographique du Québec de 1969, forme que l'on utilisera d'ailleurs jusqu'en 1980. Cette année-là, ce nom est remplacé par celui de Kangiqsuk lorsque le village est constitué en municipalité de village nordique. La façon d'écrire le nom devait cependant dès lors susciter des difficultés. La graphie proposée correspondait à celle retenue par l'association Inuit Tapirisat du Canada, qui avait hérité, en 1976, du mandat de normaliser l'écriture de la langue inuite et de ses noms de lieux. Les autorités locales ayant exprimé leur désaccord face à cette graphie, la Commission de toponymie devait finalement accepter leur point de vue en 1982 et corriger le nom pour Kangirsuk. Cette modification n'altère cependant pas le sens du mot qui signifie simplement la baie. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

KUUJJUAQ (la grande rivière)
Longitude ouest 68° 24' 00" Latitude nord 58° 06' 00"
Située au sud de la baie d'Ungava, sur la rive ouest de la rivière Koksoak, la municipalité du village nordique de Kuujjuaq, anciennement Fort-Chimo, constitue la plus importante des agglomérations inuites du Québec. Elle est considérée comme une capitale régionale en raison des fonctions administratives qu'elle exerce ainsi que du rôle politique et économique qu'elle joue dans le Nord-du-Québec. Le village est entouré d'îlots de forêts boréales (épinettes noires et mélèze) et se trouve sur la chemin de migration annuelle de la harde de caribous de la Rivière George qui fréquente la région en août et septembre. Ce sont les missionnaires moraves Benjamin Kohlmeister et George Kmoch qui, en septembre 1811, ont été les premiers Européens à s'aventurer sur la rivière Koksoak à la recherche d'un site pour l'établissement éventuel d'une mission de la Church of the Unitas Fratrum or United Brethren, de Londres. Sur un élargissement de la Koksoak qu'ils dénomment « Unity's Bay », ils repèrent un site répondant à leurs aspirations. Ils lui attribuent, en tchèque, le nom « Pilgerruh », qu'on pourrait rendre en français par *le repos du pèlerin*. Ce lieu est situé sur la rive ouest de la rivière. La Compagnie de la Baie d'Hudson, voyant dans ce projet une menace à son commerce, organise, en 1819-1820, une expédition susceptible de mener à l'établissement d'un poste de traite. James Clouston se rend jusqu'à la Koksoak par l'intérieur des terres mais n'atteint pas le site visité par les Moraves. Une nouvelle expédition organisée en 1828 amène William Hendry sur les lieux mêmes et il retient un site localisé non loin de celui des Moraves. Ce seront les explorateurs Erland Erlandson et Nicol Finlayson qui finalement, en août 1830, établiront les bases du nouveau poste qui sera cependant implanté sur la rive est de la Koksoak. C'est sous le nom « Fort Chimo » qu'ils désignent le poste au moment de sa construction, en août 1830. Dès septembre cependant, il semble être identifié sous le nom « Fort Good Hope », changement qui aurait été apporté par Finlayson qui le confirme dans une lettre datée de février 1831. Cette dernière forme ne devait cependant pas survivre et, dès 1832, le nom « Fort Chimo » s'implante définitivement dans l'usage. Pour d'aucuns le mot *chimo* serait un terme de salutation en inuktitut (saimuk = *serrons-nous la main*) et serait utilisé par les autochtones lorsqu'ils entrent en contact avec des étrangers. Il signifierait aussi *êtes-vous amis?* Pour d'autres, le nom « Chimo » viendrait du mot *saimo* et aurait pour sens *salut!*, *bonjour!*, *au revoir!* L'expression était à ce point répandue à l'époque que les commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson l'utilisaient pour identifier les Inuits eux-mêmes. À cette époque, les Inuits, les Innus (Montagnais) et les Nascapis venaient échanger des fourrures. En 1942, l'armée américaine construit une base aérienne sur la rive ouest de la Koksoak entraînant par le fait même un déplacement et aussi un accroissement des activités sur ce côté de la rivière. L'établissement d'un village temporaire à l'intention des militaires devait constituer le noyau intitial de ce qui deviendra Kuujjuaq. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la base Crystal 1 est cédé au gouvernement canadien. Le nom « Fort-Chimo » fut officiellement remplacé par celui de Kuujjuaq en 1979, lorsque le village fut constitué en municipalité de village nordique, conformément aux dispositions de la Loi concernant les villages nordiques et l'Administration régionale Kativik. « Kuujjuaq » est la forme contemporaine de « Koksoak » qui signifie *la grande rivière*. L'ancien poste est souvent désigné sous le nom « Vieux-Chimo » par les fonctionnaires locaux. Les Kuujjuamiut, quant à eux, l'identifient sous le nom « Umingmaquautik » dont la racine umingmak signifie *le barbu*, surnom donné au bœuf musqué; celui-ci a fait l'objet d'un élevage expérimental sur les lieux, de 1967 à 1983. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

KUUJJUARAAPIK (la grande petite rivière)
Longitude ouest 77° 45' 00" Latitude nord 55° 17' 00"
La municipalité du village nordique de Kuujjuaraapik, le plus au sud du Nunavik, est située sur la rive nord de la Grande rivière de la Baleine, à son embouchure dans la baie d'Hudson. Les ancêtres des Inuits et des Cris occupent la région depuis 2800 ans. En 1821, un poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson ouvre ses portes et se spécialise dans la transformation des produits de la baleine et le commerce des fourrures. Le haut des dunes offre une belle vie sur la baie d'Hudson et des îles Manitounuk. Ces îles d'une beauté surprenante, refuge pour les oiseaux, phoques, baleines et bélugas, font partie des cuestas hudsoniennes caractérisées par des plages rocheuses vers le large et des falaises vertigineuses face au continent. Les terres attribuées au village en vertu des dispositions de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois sont d'une superficie restreinte, à peine 15 km². Lors de la signature de la Convention, les Inuits locaux avaient en effet prévu leur déménagement éventuel sur la langue de

terre séparant le lac Guillaume-Delisle de la baie d'Hudson. Un référendum tenu en 1982 amène les Kuujjuaraapimmiut à choisir le site d'Umiujaq pour implanter leur nouveau village où une partie d'entre eux déménagent en 1986, les autres restant sur place. Kuujjuaraapik avoisine immédiatement le village cri de Whapmagoostui. La cohabitation des Cris et des Inuits remonte aux années 1940 alors que l'armée américaine construisit une base aérienne et recruta la main-d'œuvre des deux groupes dans tous les villages côtiers. En 1955, en pleine guerre froide avec l'Union soviétique, l'armée américaine construit le poste de commande de la ligne Mid-Canada, ligne de stations de radars militaires le long du 55e parallèle. Les deux communautés vivent cependant de façon indépendante et, sous le couvert d'une désignation unique, Great Whale River, n'en continuent pas moins d'identifier le village dans leur langue respective. Jusque vers 1960, les Inuits utilisent cependant le nom de Kuujjuaq qui signifie grande rivière pour désigner tant la Grande rivière de la Baleine que le village lui-même. C'est la confusion engendrée chez les Blancs par l'arrivée dans les écoles d'élèves inuits de l'autre village de Kuujjuaq (Fort Chimo), dans la baie d'Ungava, qui amène les résidents à changer le nom en celui de Kuujjuaraapik, la petite grande rivière. Avec son débit moyen de 543 m3/s, la Grande rivière de la Baleine est effectivement plus petite que la Koksoak, toponyme déformé de Kuujjuaq, qui, elle, possède un débit de 2 420 m3/s. Le nom de Kuujjuaq paraît encore tout de même en 1964 sur une carte publiée par le ministère de l'Industrie et du Commerce. À la même époque, de façon générale, c'est toujours le nom de Great Whale River qui domine dans l'usage. En 1961, lorsque le gouvernement québécois décide de donner une physionomie plus française à sa toponymie nordique, il remplace Great Whale River par Grande-Baleine qui a tôt fait lui-même de céder sa place à celui de Poste-de-la-Baleine, en 1962. Cette dernière appellation se répandra dans l'administration publique québécoise et dans le milieu universitaire, le Centre d'études nordiques de l'Université Laval y établissant une station de recherche à la même époque. Kuujjuaraapik prendra définitivement le pas sur ses concurrentes anglaise et française en 1980 lorsque sera constituée la municipalité de village nordique. Ce village est donc l'un des seuls endroits au Canada à avoir trois noms officiels. En 1985, plusieurs familles, craignant les effets négatifs du barrage grande-Baleine, ont décidé de quitter pour s'établir à Umiujaq, 160 km plus au nord. Voir WHAPMAGOOSTUI (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

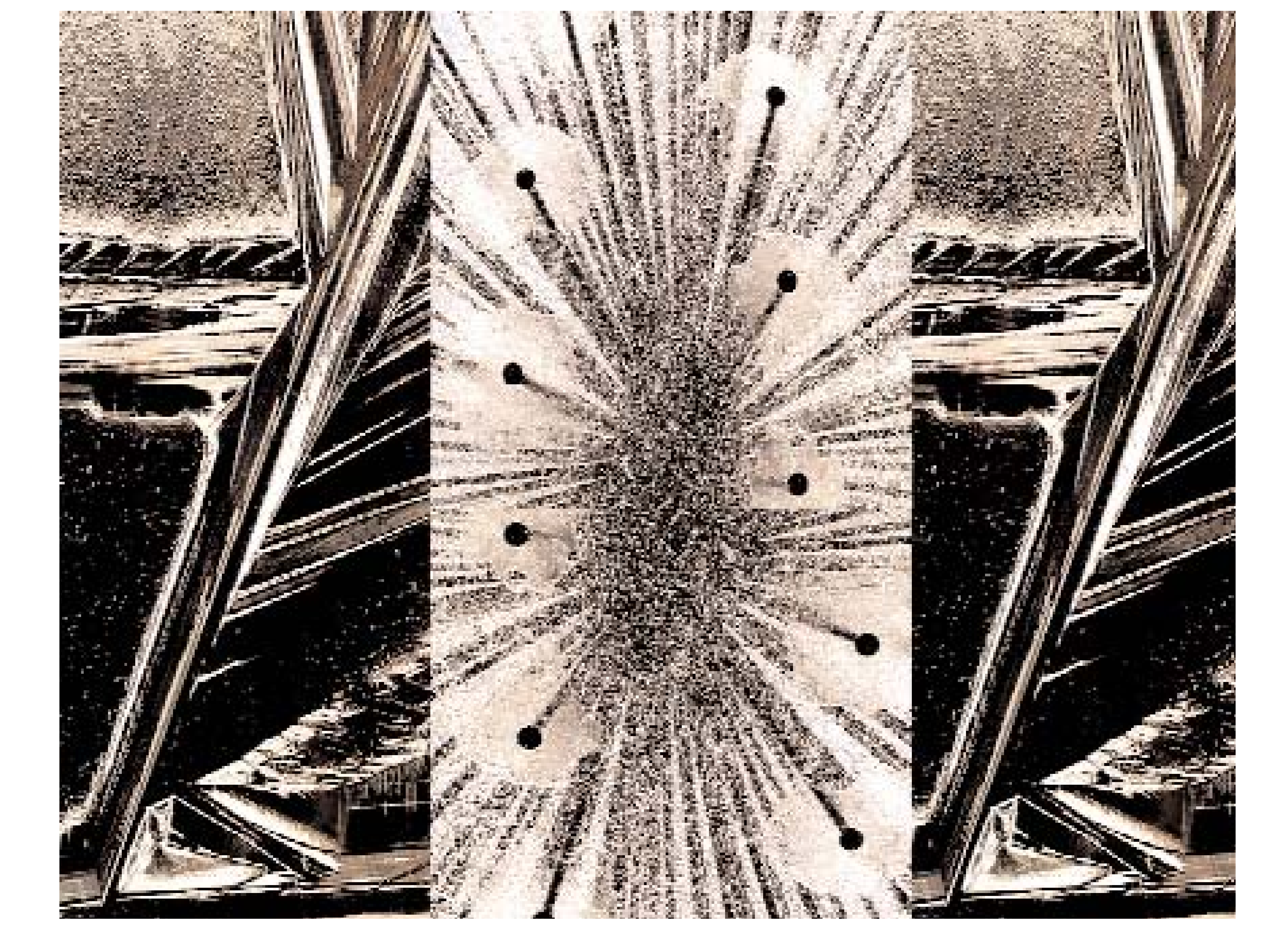
PUVIRNITUQ (là où il y a une odeur de viande putréfié)
Longitude ouest 77° 17' 00" Latitude nord 60° 02' 00"
La municipalité du village nordique de Puvirnituq est située sur la rive nord de la baie du même nom donnant elle-même sur la baie d'Hudson, à environ 540 km au nord de Kuujjuarapik. Des recherches archéologiques situeraient entre 600 et 800 ans l'âge des vestiges d'occupation humaine des lieux. Ce village est entouré d'un large plateau parsemé d'innombrables lacs et rivières où vit une faune abondante. À tous les automnes, des milliers de caribous (harde de la Rivière aux Feuilles) défilent pendant plusieurs jours à proximité du village martelant le sol gelé de la toundra. Il y a très longtemps des centaines de caribous s'y seraient noyés en traversant la rivière lors de la migration. Les carcasses échouées sur la rive se décomposèrent rapidement en dégageant une odeur nauséabonde d'où le nom du village : «là où il y a une odeur putréfiée». Une légende raconte aussi qu'à la suite d'une épidémie le village entier succomba laissant aucun survivant pour enterrer les morts dont les corps décomposés auraient vicié l'air. Une autre légende celle-ci plus agréable raconte que le village est situé dans une région appelée Amaamatisivik signifiant « l'endroit où les femmes allaitent leurs bébés »; endroit où les femmes donnaient constamment la tété aux nourrissons pour empêcher que leurs pleurs fassent fuir le troupeau de caribou en migration.
C'est le géologue Albert Peter Low qui, le premier, en 1898, donne une description des lieux. Il rattache alors le nom Povungnituk à la rivière qu'il remonte sur une distance de 5 km. Le village n'existe pas encore à ce moment. Tout au plus quelques familles s'y retrouvent-elles de façon saisonnière. Le site de ce camp saisonnier pourrait correspondre à celui identifié sous le nom de Tupirvialuk, le grand lieu où l'on met des tentes, par l'anthropologue Saladin d'Anglure, en 1968. Les compagnies Revillon Frères et de la Baie d'Hudson installent respectivement des postes de traite en 1910 et 1927 à environ une trentaine de kilomètres au sud du village actuel. Le nom Povungnituk restera rattaché à ce site sur les cartes jusque vers 1945. C'est en 1952 que la Compagnie de la Baie d'Hudson emménage sur le site actuel du village. La même année, elle ferme son poste du cap Smith amenant la population à venir grossir les rangs de celle déjà installée à Povungnituk et à donner son véritable essor au village. Celui-ci voit naître le mouvement coopératif inuit en 1958, sous l'initiative du père André Steinman. Le réseau hydrographique de la rivière de Puvirnituq est très complexe, ce qui explique sans doute le flottement observé en cartographie durant plusieurs décennies dans le rattachement du nom à l'une ou l'autre de ses branches. Sur sa carte de 1902, Albert Peter Low applique l'hydronyme au bras nord de la rivière prenant sa source au nord du lac Nantais. Pourtant, lorsqu'il effectue sa traversée de la baie d'Ungava à la baie d'Hudson, en 1912, le géologue et cinéaste Robert J. Flaherty rattache le nom au bras déchargeant le lac aujourd'hui nommé Lesdiguères, traversant le lac Couture et aboutissant au sud-est du lac Papittukaaq, un appendice du lac de Puvirnituq. Une carte géologique publiée en 1929 par le gouvernement du Québec reprend aussi ce tracé qui sera d'ailleurs suivi par les cartes fédérales jusqu'au début des années 1950 alors qu'on reviendra à la position d'Albert Peter Low. Le bras méridional prendra le nom de Rivière Decoumte sur une partie de son cours, en 1963. Pour leur part, les monts de Puvirnituq forment le prolongement vers l'est des monts D'Youville, au nord de la rivière de Puvirnituq et parallèlement à celle-ci. Ils se perdent progressivement dans le plateau de l'Ungava. La variante orthographique Puvirnituq, convenant davantage au système d'écriture normalisée de l'inuktitut, deviendra l'appellation officielle le 8 mars 1995, en remplacement de Povungnituk, entraînant ainsi l'ajustement du spécifique pour une baie, un bureau

de poste, une centrale thermique, un lac, des monts et deux rivières. Deux autres variantes peuvent être rattachées à l'hydronyme officiel. Les Inuits de Kangiqsujuaq la désignent sous le nom de Kurvaluk qui pourrait être une déformation du mot Kuuvaluk, bruit des eaux tumultueuses. L'autre variante qui lui est rattachée, Kuugaaluk, signifie la grande rivière. La municipalité du village nordique de Povungnituk a été érigée le 2 septembre 1989, soit près de dix ans après que les autres villages du Nord aient complété leur processus de municipalisation. Ce délai est imputable au fait que les Puvirniturmiut ont, jusqu'à 1989, refusé d'être signataires de la convention de la Baie-James et du Nord québécois et de participer aux instances qu'elle mettait en place. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

QUAQTAQ (ver intestinal)
Longitude ouest 69° 37' 00" Latitude nord 61° 02' 00"
Village inuit localisé à l'extrémité nord-ouest de la baie d'Ungava, sur la rive est de la baie Diana appelée Tuvaaluk (la grande banquise) par les Inuits et occupé, selon des fouilles archéologiques récentes, par divers peuples depuis 3500 ans. Les Thuléens, ancêtres des Inuits d'aujourd'hui seraient arrivés dans la région vers 1400 ou 1500 de notre ère. Auparavant, il semble que quelques familles se soient déjà regroupées à Cape Hopes Advance, où leur présence est constatée au moins à partir de 1916, et au fond de la baie Diana, en 1920, quand Herbert Hall, un traiteur privé, y établit un poste. Au fil des ans, des postes de traite furent établis par la société françaises de fourrure Révillon Frères, la Baffin Tradind Compagny (BTC) et la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le détroit d'Hudson a depuis toujours constitué un endroit de prédilection pour les chasseurs inuits qui y trouvaient quantité de phoques et de bélugas et les alentours de la baie Diana regorgent de mammifères terrestres, de même de fruits de mer dont les moules, les pétoncles et les myes. Par sa position sur le détroit et à l'entrée de la baie d'Ungava, Quaqtaq a probablement commencé à s'implanter vers 1940 et a sans doute constitué un site attirant pour les populations situées plus au sud ; on relate à ce sujet que la population de Kangirsuk a envisagé la possibilité de se déplacer vers Quaqtaq dans les années 1960. Jusqu'au début des années 1930, l'endroit est connu sous le nom de Nuvukutaag (la longue pointe). Un jour, selon ce que l'on raconte encore aujourd'hui, un homme serait venu chasser le béluga dans la région et aurait trouvé des parasites vivants dans ses selles. Ses compagnons de chasse auraient alors donné le nom de Quaqtag (ver intestinal) à l'endroit, appellation qui s'est répandu dans la population qui l'adopta rapidement. Le village a pris officiellement le nom de Quaqtaq en 1980, année où il fut érigé en municipalité de village nordique. Cette graphie remplaçait celles de Koartak qu'on retrouvait sur les cartes depuis le début des années 1950. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

SALLUIT (les gens minces)
Longitude ouest 75° 39' 00" Latitude nord 62° 12' 00"
Après Ivujivik, Salluit constitue le village le plus septentrional du Québec. Situé dans une échancrure du fjord de Sugluk qui donne dans le détroit d'Hudson, il a été, comme son voisin, le lieu de campement d'Inuits à l'époque préhistorique. L'île Qikirtaq, à l'embouchure du fjord de Salluit, recèle des vestiges d'occupation du sol vieux de 2 000 ans et elle semble avoir été depuis ce temps le lieu de rassemblements saisonniers. Le géologue Albert Peter Low qui y passe en 1904 en témoigne d'ailleurs, et, encore aujourd'hui, l'île reçoit les chasseurs inuits durant la saison estivale. C'est au début du siècle qu'on commence à voir se dessiner la structure d'un village à Salluit. En 1910, un traiteur indépendant, Solomon R. Ford vient en effet s'y établir et attire une partie de la population qui, semble-t-il, avait déjà commencé, quelques années auparavant, à se regrouper à Déception, à une cinquantaine de kilomètres à l'est. Les deux postes devaient d'ailleurs, durant un certain temps, continuer à évoluer parallèlement car la Compagnie de la Baie d'Hudson établit un comptoir dans chacun d'eux, à Déception, de 1925 à 1932, et à Salluit, à partir de 1927. Les fructueuses années de la traite des fourrures se sont terminées vers 1936 avec la chute du prix des pelleteries. Le toponyme a évolué sous plusieurs graphies depuis celle de Sugluk utilisée par Low. Lorsque le ministre des Terres et Forêts approuve une nouvelle nomenclature pour les côtes du Nouveau-Québec, en 1961, il retient d'abord l'appellation de Notre-Dame-de-Sugluc qu'il transforme en celle de Sugluk, quelques mois plus tard. En 1962, la Commission de géographie approuve la forme Saglouc qui devait se maintenir jusqu'en décembre 1979 alors qu'est créée la municipalité du village nordique de Salluit. Le nom donné à ce village fait référence à une légende selon laquelle, il y a très longtemps, on aurait dit à des Inuits qu'ils trouveraient dans cette région une faune abondante. Or, une fois arrivée sur les lieux, ils auraient souffert de famine. On s'entend pour traduire Salluit par « les maigres, les minces ». Pourtant de nos jours, la région abonde en faune (caribou, phoque), plantes (baies, racines, herbes), poissons (omble chevalier) et mollusques (moules et mye). Environ 800 Sallumiuq résident actuellement à cet endroit. Des objets trouvés sur l'île Qikirtaq lors de fouilles archéologiques sur trois sites (Keataina, Tyara, Toonoo) attestent que le peuple Dorset occupait la région de 800 avant J.C. à 1000 de notre ère. Le masque miniature de Sugluk, sculpture d'ivoire de 2cm trouvé au site de Tyara, daterait de 400 ans avant J.C. La sculpture, le piégeage et la chasse demeurent des activités importantes pour le village qui est aussi reconnu comme un centre de production d'émissions de radio et de télévision pour le Nord québécois. Situé à mi-chemin entre les villages de la baie d'Hudson et ceux de l'Ungava, Salluit est un lieu stratégique de réunions, raison pour laquelle un nouvel aéroport a été inauguré en 1989. Mais la fonte du pergélisol due au réchauffement climatique fragilise le sol et met à mal les infrastructures, ce qui entraîne des mesures correctives coûteuses. (www.toponymie.gouv.qc.ca.)

TASIUJAQ (qui ressemble à un lac)
Longitude ouest 69° 56' 00" Latitude nord 58° 42' 00"



Situé à environ 110 km au nord-ouest de Kuujjuaq, sur les rives du lac aux Feuilles, le village de Tasiujaq est situé juste au nord de la limite des arbres, à l'endroit où les arbustes cèdent la place à la toundra arctique. Les eaux de la baie aux Feuilles abondent en mammifères marins (phoques et béluga), en poissons (omble chevalier, saumon de l'Atlantique, truite), en canard principalement le moiac (eider) et autres oiseaux de mer ainsi que des rapaces (faucons gerfauts et pélerins). Un troupeau important (1000 têtes) de bœufs musqués errent dans les alentours. Tasiujaq représente en quelque sorte, pour les Inuits du Nord québécois, le symbole du retour aux sources. Il constitue en effet le premier jalon d'un mouvement de réintégration d'Inuits dans leur milieu d'origine après une absence prolongée. C'est dans cette lancée que les résidents d'Aupaluk, d'Akulivik et, plus récemment de Taqpangayuk réanimèrent leurs villages. Les premiers témoignages historiques de l'existence d'un établissement à Tasiujaq remontent à 1830. Les registres de la Compagnie de la Baie d'Hudson rapportent en effet, cette année-là, que des Tasiujarmiut se sont présentés au poste de traite nouvellement établi à Kuujjuaq pour s'approvisionner en marchandises diverses. Cette visite ne constituait sans doute pas une première puisque Tasiujaq aurait déjà été, dès cette époque, un relais sur la longue piste des traîneaux à chiens reliant Ivujivik à Kuujjuaq. Ces échanges expliquent sans doute aussi le fait que la Compagnie de la Baie d'Hudson ait décidé d'établir, en 1833, un poste d'approvisionnement à l'anse du Comptoir, à une vingtaine de kilomètres à l'est du village actuel. Abandonné en 1842, le site de Leaf River Post fut occupé à nouveau par la compagnie Revillon Frères en 1905, et par la Compagnie de la Baie d'Hudson elle-même quelques mois plus tard. Tasiujaq voit cependant ses activités commerciales disparaître en 1941 au profit de Kuujjuaq où les Américains ont entrepris la construction d'une base militaire. Ses habitants aussi quittent les lieux et une seule famille, les Cain, reste sur place. L'exploitation d'un gisement minier par la Fenimore Iron Mines, de 1950 à 1955, fait revenir temporairement les habitants. Alors que le projet d'un nouveau village était sur le point de démarrer, un mésentente s'installe sur le choix de l'endroit où le futur village allait être construit. Finalement, un site appelée Anse profonde sur les rives du lac aux Feuilles est choisie conformément aux vœux exprimés par la population pour relancer les activités traditionnelles locales. Ce n'est vraiment qu'en 1966 que les Tasiujarmiut se réinstallent définitivement dans leur nouveau village choisi pour bon nombre de raisons dont l'accès facile par bateaux, l'abondance du gibier nécessaire à la subsistance et la proximité de la rivière Bérard dispensatrice d'eau potable. En 1976, une fois la communauté bien établie, les résident fondent une coopérative. Incorporé en municipalité de village nordique en 1980, Tasiujaq compte aujourd'hui une population d'une centaine de personnes qui tirent la majeure partie de leur nourriture de la chasse au caribou et de la pêche à l'omble chevalier. www.toponymie.gouv.qc.ca

UMIUJAQ (qui ressemble à un bateau)
Longitude ouest 76° 33' 00" Latitude nord 56° 32' 00"

Umiujaq est le dernier-né des villages inuits du Nunavik situé au pied d'une colline ressemblant à un umiaq (embarcation traditionnelle en peaux de morse). Localisé le long de la baie d'Hudson, à environ 160 km au nord de Kuujjuarapik, il n'est séparé du lac Guillaume-Delisle que par une langue de terre d'environ 12 km de longueur. Le potentiel faunique offert par la baie et le lac a constitué l'un des facteurs qui ont incité une bonne partie des Inuits déjà installés à Kuujjuarapik à y déménager. Dès l'adoption, le 31 octobre 1977, de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois, les Inuits avaient obtenu du gouvernement l'engagement de les aider à se reloger dans ce secteur. En septembre 1983, un campement temporaire y est établi et les travaux de construction débutent pendant l'été de 1984. Ils seront complétés à la fin de 1986 et, le 20 décembre, est créée officiellement la municipalité du village nordique d'Umiujaq qui compte aujourd'hui une population d'environ 300 personnes. Ce beau petit village est la porte d'entrée du parc national Tursujuq, le plus grand du Québec avec des montagnes magnifiques et de nombreux lacs dont les incomparables lac Guillaume–Delisle (Tarsiujaq) et le lac à l'eau claire, le deuxième plus grand lac naturel du Québec avec une superficie de 1243 km2 ainsi que le grand et petit lac des Loups-marins où vit une population unique de phoques d'eau douce. Trois significations peuvent se rattacher au mot Umiujaq soit : qui a la forme d'un pain, qui ressemble à un navire renversé, ou encore qui ressemble à de la barbe. Ces trois sens font sans doute allusion au moutonnement des collines que l'on retrouve à proximité du village. Voir TURSUJUQ (parc national) (www.toponymie.gouv.qc.ca

WWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWW

WHAPMAGOOSTUI (village)
Longitude ouest 77° 45' 00" Latitude nord 55° 17' 00"
Le village cri de Whapmagoostui est adjacent à la municipalité du village nordique de Kuujjuarapik, à l'embouchure de la Grande rivière de la Baleine, dans la baie d'Hudson. On doit attendre les années 1940 avant de voir les Cris s'établir d'une façon sédentaire à Whapmagoostui à l'occasion de la construction d'une base aérienne de l'armée américaine. Depuis 1813, les autochtones venaient cependant traiter au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson alors appelé Great Whale River House. Ce poste avait lui-même remplacé celui de Whale River House, situé à l'embouchure de la Petite rivière de la Baleine, à 110 km plus au nord, et que la compagnie avait ouvert en 1752. C'est sous le nom de Great Whale River ou de sa forme abrégée Great Whale que le poste sera mieux connu dans les décennies qui suivront. On retrouve cependant les formes de Whale River House et Whale House appliquées à ce poste sur des cartes de 1851 et 1854. Chez les Cris, le nom de Whapmagoostui est déjà implanté dans l'usage pour désigner la Grande rivière de la Baleine. Le journal d'un voyage effectué pour le compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson par Thomas Mitchell, en 1744, la présente sous la forme Wapa Macusto. Sans doute les autochtones

identifient-ils le poste sous le même nom mais aucune attestation écrite ne le prouve cependant. On retrouve aussi le nom de Wabamakoustik dans un document datant du début du XIXe siècle. L'anthropologue FrankéG.éSpeck parle des Wapamekustikuwinnu, hommes de Wapamekustiku, en 1931, pour identifier les Cris de la bande de White Whale River chassant au nord de la Petite rivière de la Baleine. Lorsqu'elle effectue un inventaire des toponymes cris de la région en 1977, la linguiste Marguerite Mackenzie ne fournit pas de nom cri pour la Grande rivière de la Baleine, ni pour le poste. Elle relève cependant la variante Wapimakustus pour la Petite rivière de la Baleine, en ne donnant qu'une traduction partielle du toponyme, celle de «baleine...». Lorsqu'en 1979, on érige une municipalité de village cri, on l'identifie alors sous le nom de Whapmagoostoo, en cri, de Poste-de-la-Baleine, en français et de Great Whale River, en anglais. Il ne faut pas confondre cette municipalité, où il n'y a dans les faits aucun résident, avec le village cri lui-même où se retrouve la totalité de la population et qui porte officiellement le nom de Whapmagoostui depuis 1986. On ignore la traduction exacte du toponyme. Tout au plus peut-on y relever la racine whapmag parfois orthographiée wapimak, wapumak, wapimek, uapamekw ou wabamek qu'on traduit toujours cependant par baleine blanche, marsouin ou béluga. Ce village a connu une grande popularité à l'origine puisqu'il était situé à la limite de deux mondes : l'exotique Angleterre et la nation crie. Cette localisation géopolitique plaçait les familles cries de la Baie James à tête d'un lucratif réseau commercial nord-américain continental. En effet, les villages cries nordiques devenaient le point de chute septentrionale des marchandises venant du sud et le point de départ des marchandises anglaises vers le continent américain. Ce duo économique « zone de ressources pour les Cries versus zone de ressources pour les Anglais » était un modèle « gagnant - gagnant ». Les produits exotiques européens étaient appréciés par les Autochtones, en contrepartie, due à leur inexpérience en technique de chasse nordique, les Anglais dépendaient des ressources alimentaires locales venant des Cries.) www.toponymie.gouv.qc.ca



WOLSTENHOLME (cap)
Longitude ouest 77° 30' 35" Latitude nord 62° 34' 50"
Le plus septentrional des éléments géographiques du Québec, dans le détroit d'Hudson qu'il domine de ses 300 m de hauteur environ, a été nommé, dès 1610, par Henry Hudson. Ces falaises sont le site de nidification d'une des plus grandes colonies de guillemots de Brünnich. Ce découvreur voulait honorer sir John Wolstenholme (1562-1639), marchand anglais qui a patronné son expédition et qui était intéressé à trouver le passage du Nord-Ouest. En 1744, le cartographe Nicolas Bellin a inscrit sur une carte Cap Saint-Louis. Par la suite, les deux toponymes identifieront ce cap jusqu'à ce que Wolstenholme devienne seul officiel, en 1968. Après 1968, toutefois, Cap Saint-Louis n'a pas totalement disparu de la cartographie, car il figure encore sur la carte du Québec en 1976 de même que sur celle de la National Geographic Society des États-Unis, en 1980.
www.toponymie.gouv.qc.ca

JOURNAL DE BORD

DATE________ D L M M J V S LUNE

ENDROIT____

LOCALITÉ____

TEMPERATURE ___ MAREE

ACCOMPAGNATEUR____

PECHE

TRUITE SAUMON BROCHET ACHIGAN DORE

OMBLE OUANANICHE AUTRES________

APPAT

VERS MENE MOUCHE CUILLER INSECTES NAGEUR

AUTRES____

NOMBRE DE PRISES______________ POIDS__________

CHASSE

ORIGNAL CHEVREUIL CARIBOU OURS LOUP RENARD

OIE-OUTARDE CANARD PERDRIX LIEVRE

NOMBRE DE PRISES______________ POIDS________ CALIBRE______________

OBSERVATIONS____

GARDEZ CES PAGES VIERGES - PHOTOCOPIER SELON VOS BESOINS

JOURNAL D'OBSERVATIONS

HABITAT MONTAGNE PLAINE VALLON CHAMPS CLAIRIERE LITTORAL AUTRES______________

PLAN D'EAU FLEUVE RIVIERE RUISSEAU LAC ETANG MARAIS

DESCRIPTION____

FORET

CONIFERES FEUILLUS MIXTE

ARBRES EPINETTE SAPIN CEDRE MELEZE PIN PRUCHE ERABLE AULNE CHENE ORME TREMBLE BOULEAU

AUTRES____

FLORE FLEURS GRAINE FOUGERE NENUPHAR ALGUES QUENOUILLE MOUSSE LICHENS AUTRES__________

FRUITS BLEUET BAIE MURE CERISE FRAISE FRAMBOISE AUTRES __

CHAMPIGNONS

LAMELLES TUBES PORES DENTS BOULES

FAUNE

ORIGNAL CHEVREUIL CARIBOU OURS LOUP RENARD

CASTOR LOUTRE VISON RAT MUSQUE CHAT SAUVAGE

PORC EPIC RATON LAVEUR MOUFFETTE ECUREUIL LIEVRE

AUTRES____

OISEAUX

DE PROIE AQUATIQUE DE MER PERCHEUR COUREUR

ECHASSIER NOCTURNE AUTRES______________

BATRACIENS & REPTILES

CRAPAUD &GRENOUILLE SALAMANDRE & TRITON COULEUVRE

ABÉCÉDAIRE DE NOMS PROPRES ET COMMUNS

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA

ACCULTURATION

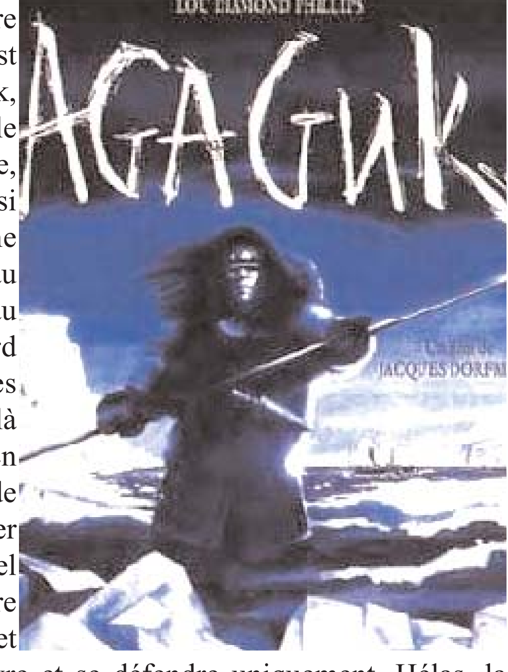
Depuis la création du puissant triumvirat constitué par la Gendarmerie royale du Canada, l'Église, et la Compagnie de la baie d'Hudson, les Inuits ont perdu la maîtrise de leur vie. Comme c'était le cas pour tous les commerçants de fourrures de l'époque, y compris les missionnaires, tous avaient une compréhension très limitée de la complexité et de l'intégrité de la culture des chasseurs autochtones ou de la fragilité de l'économie qui contribuait à leur subsistance. Or, nous savons maintenant que les adaptations et les compromis faits par les peuples autochtones de l'ensemble de l'Amérique du Nord en réponse aux demandes et aux tentations introduites par les commerçants européens et les missionnaires ont eu de profondes conséquences sur leurs moyens de subsistance, leur économie, leur organisation sociale, leur santé, leur vie spirituelle et leur indépendance. La plupart ne vit rien de tout cela. À l'instar de leurs contemporains, ils étaient au contraire persuadé que la traite des fourrures avait un effet civilisateur sur les peuples autochtones : pratiquer la traite avec la CBH mettait les Inuits et les Naskapis en contact avec le monde extérieur et, grâce au commerce, leur vie était meilleure, enrichie et facilitée par l'accès régulier à des biens européens. L'épuisement rapide du territoire de chasse et pêche suite au commerce exponentiel des ressources encouragé par les postes de traite, le passage rapide d'une économie de subsistance solidaire à une économie de marché ont contraint ceux-ci à commercialiser leur artisanat et à dépendre de l'assistance directe du gouvernement canadien. Cette déstructuration rapide visible par l'éclatement des familles s'inscrit par une perte de contrôle générale : perte de contrôle des territoires de chasse et pêche, perte du lieu de résidence suite à des relocalisations de familles, perte de l'éducation des enfants, perte de la gouvernance des communautés gérées dans les années 1940 par des agents fédéraux et perte de contrôle sur leur vie avec l'assistanat des allocations sociales et de retraites. Le passage du nomadisme à la sédentarisation vue l'obligation de la fréquentation scolaire de septembre à juin pour les enfants est des facteurs déterminants et décisifs dans l'acculturation des communautés inuites. L'un de ces facteurs déterminants est sans contredit le remplacement des chiens de traîneaux par la moto-neige. Les chiens étaient principalement nourris avec de la viande phoque reconnue pour ses qualités énergétiques, nettement supérieur à celles du caribou encore plus du poisson. Les chiens disparus, les chasseurs abandonnèrent graduellement leurs nombres de randonnées consacrées à la chasse au phoque au même rythme, parallèlement à la diminution des besoins puisque de plus en plus, le poulet frit, les hot-dogs, pizzas et croustilles pré-assaisonnés sont au goût du jour. La non-transmission du savoir-faire ancestrale, la perte des coutumes traditionnelles, l'utilisation exclusive des médias anglophones ont entraîné des problèmes sérieux d'identité personnelle et collective dont un immense fossé des générations. Une nouvelle génération de parents est subitement déconnectée des compétences parentales requises pour élever des enfants dans cadre communautaire. Auparavant, la solidarité communautaire établissait les règles d'une société de partage. De nos jours, de nouvelles pratiques voient le jour : le poker et le bingo. À la faveur d'une carte de jeu ou d'un coup de dés, les postes de télévision, la vidéo, les machines à laver, les réfrigérateurs, les motoneiges changent de propriétaires. Cette perte du rôle parental positif des aînés comme modèle familiale à suivre perpétue un cycle de d'appauvrissement identitaire qui se répercute par l'augmentation de la violence vis-à-vis les femmes, le vandalisme, l'abus d'alcool, de drogues ou autres moyens d'autodestruction. Cela s'est traduit par l'implantation de l'appareil policier et judiciaire des Blancs en plus du système d'incarcération. C'est ainsi, de façon brutale, que les Inuits et les Amérindiens sont entrés dans la modernité. Rodon Thierry, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 138 – Oblin Caroline, idem, 2011, p. 152

ADOLESCENTS (les)

Suivons un jeune ado de 16 ans, qui n'est plus tenu d'aller à l'école. Il se lève dans l'après-midi entre 14 et 17 heures. Il déjeune de corn-flakes ou de toast au beurre d'arachide en regardant les soaps des Qallunaats (série américaine) de fin d'après-midi puis il sort faire un tour dans le village. Il retrouve quelques amis et, ensemble flânent sauf s'il fait trop mauvais, ils se dirigent s'il y a lieu vers la cafétéria de l'hôtel ou le snack bar si le village en possède. Vers 18 heures, les magasins ferment et chacun retourne chez soi. C'est l'heure du souper pour les adultes mais du dîner pour les ados, c'est aussi l'heure des jeux télévisés que l'on regarde en famille en mangeant. Le menu consiste en un plat de caribou ou de phoque pour les plus vieux et de hot dogs et de pizzas congelées ou « cans » de conserve pour les plus jeunes. Déjà 19 heures, l'heure d'aller au gymnase ou à la patinoire pour jouer ou simplement regarder les autres. Le groupe se forme et se défait au hasard des rencontres, des rendez-vous se donnent. À 22 heures, les moins de 16 ans sont renvoyés chez eux car plusieurs règlements municipaux leur interdisent, pendant l'année scolaire de fréquenter les bâtiments et lieux publics passé cette heure fatidique. Par petits groupes les ados de 16 ans et plus se dirigent alors vers la maison d'un célibataire sans emploi, d'un jeune couple ou tout simplement vers un lieu squatté ; la «journée» commence à peine. On allume la télé ou l'on met le magnétoscope vidéo en route, d'autres s'installent pour une partie de poker ou s'installent pour jouer aux derniers cris des jeux vidéos piratés. Des groupes entrent et sortent, vont d'une maison à l'autre pour voir qui fait quoi. Pendant que les adultes sont occupés à boire bien que la possession d'alcool est limitée dans plusieurs communautés; il devient alors pour les jeunes plus facile de se procurer de la marijuana, du haschisch ou de la coke qu'ils consomment entre

copains. Entre 4 et 8 heures du matin, il entre chez lui, se couche sur son lit, allume la télé et s'endort…À quoi peut-il bien rêver ? COLLIGNON, 1996, p. 188

AGAGUK (roman)



Ce roman, considéré comme une oeuvre majeure de la littérature québécoise, est centré autour du personnage d'Agaguk, qui vit avec un terrible secret, soit le meurtre d'un commerçant de fourrure, qui pèse lourd sur sa vie. Il illustre aussi les difficultés de la vie dans une communauté autochtone. Ce très beau livre nous instruit sur la façon de vivre au quotidien des Inuits du grand Nord canadien. On y découvre de vastes étendues à n'en plus finir où ça et là quelques igloos se dressent en hiver. En été, ce sont des tentes faites de peaux de caribous que l'on peut voir. Il faut lutter à chaque instant pour survivre à un tel climat! Mais surtout, il faut savoir vivre en harmonie avec son environnement et le respecter... Chasser et tuer pour vivre et se défendre uniquement. Hélas, la chasse est obligatoire si l'on veut se nourrir de la chair des animaux mais également pour se vêtir de leur peau ou encore utiliser les os pour fabriquer des outils. Premier roman inuit d'Yves Thériault, il a été suivi quelques années plus tard par Tayaout, fils d'Agaguk et Agoak, l'héritage d'Agaguk.

Agaguk, fils du chef inuit Ramook, veut quitter sa tribu et aller vivre seul sur la toundra avec Iriook qu'il a choisie comme épouse. Le couple réalise son projet mais ne peut pas couper complètement les liens avec le monde extérieur. C'est ainsi qu'Agaguk doit revenir vers son village pour troquer des peaux, trophées de ses chasses, contre des objets de première nécessité en ce pays au climat impitoyable : fusils, balles, kérosène, sel pour conserver la viande. Il entre en contact avec un trafiquant sans scrupule, Brown, qui veut exclusivement échanger de l'eau-de-vie. Brown extorque Agaguk qui, selon une morale primitive, se venge de ce vol en le tuant. Agaguk retourne à sa toundra sans parler à personne de cette malheureuse aventure, pas même à sa femme. Celle-ci lui annonce, quelque temps après, qu'elle est enceinte, au grand bonheur d'Agaguk. Durant l'hiver, Agaguk se rend au poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Là encore, il est très déçu de l'intransigeance de l'employé McTavish qui exploite les autochtones au nom des intérêts de la Compagnie. Agaguk noie sa déception dans un alcool frelaté obtenu dans un débit clandestin. Quelques mois plus tard, naît Tayaout, son premier fils bien-aimé, objet de sa fierté et de ses plus grands espoirs. L'assassinat de Brown amène au village un policier, Henderson, qui doit enquêter malgré le silence complet de la tribu. Y aura-t-il un membre du groupe qui se fera délateur en échange de cadeaux de ce blanc ? A l'été, Agaguk décide d'aller chasser le phoque plus au nord. Il consent à ce qu'Iriook et Tayaout l'accompagnent. Bien des dangers les guettent. Au village, Henderson sent se refermer sur lui l'hostilité silencieuse et implacable des Inuits. Ayallik, le délateur potentiel, est tué par ses congénères. En essayant de fuir, Henderson, est sauvagement assassiné. Au même moment, un loup mythique, solitaire, blanc aux yeux jaunes, tente de s'approcher de la hutte d'Agaguk et semble vouloir attaquer Tayaout. Agaguk y voit un mauvais esprit, un "agiork" et se jure d'en triompher. Il réussit à tuer ce loup, mais est affreusement mutilé au point de n'être plus reconnaissable. Iriook doit prendre la relève de son mari pour des tâches et des initiatives réservées aux hommes selon la tradition. C'est elle qui, désormais, assurera la survie de la famille. Cela modifiera les relations entre elle et Agaguk. Ramook, le père d'Agaguk, pour échapper à la justice des Blancs, essaie de faire incriminer son fils pour le meurtre du policier Henderson. Agaguk échappe au stratagème. C'est vraiment Iriook qui le sauve grâce à son attitude confiante et à son habileté verbale face aux policiers-enquêteurs, comportements contraires au modèle traditionnel de soumission des femmes esquimaudes face aux hommes. Tout au long du roman, le cheminement d'Agaguk et d'Iriook vers de nouvelles valeurs et une morale plus évoluée apparaît comme évident. Le fait qu'Agaguk ait été défiguré par le loup blanc l'aide à échapper aux policiers car il est méconnaissable, mais l'amène aussi à un rapport d'égalité avec sa femme. L'amour et la tendresse atténuent son instinct primitif de domination. C'est à travers la prise de parole d'Iriook que le couple évolue. Iriook profite de ce nouveau rapport de forces pour plaider la vie de sa fille à naître : dans ce pays du froid, la survie du groupe exige l'élimination des bouches soi-disant inutiles à nourrir. Agaguk, après un combat intérieur, accepte les arguments de sa femme et consent à garder le bébé-fille. D'une façon immédiate, il est merveilleusement récompensé.

Tayaout fils d'agaguk

Ce roman raconte le périple du fils d'Agaguk à la recherche de ses origines et des valeurs ancestrales. Tayaout va chasser très au Nord où il affronte de grandes épreuves. A son tour, comme son père, il doit se battre contre un animal mythique, l'ours blanc. Il est récompensé par la découverte de la pierre merveilleuse dans laquelle il peut sculpter, tout comme ses ancêtres, des figures de dieux protecteurs. Agaguk, son père, interfère d'une façon inattendue dans la démarche de son fils Tayaout. Agoak, l'héritage d'Agaguk

Ce volume est le troisième de la trilogie esquimaude, et fut publié six ans après Tayaout. Agoak, petit-fils d'Agaguk et fils de Tayaout, est un jeune homme plein de promesses. Il s'est bien adapté à la vie moderne, il a obtenu un emploi de comptable à la banque des Blancs, ses patrons lui font confiance. De sa propre initiative, il a même appris à se servir d'un ordinateur. Judith, sa jeune épouse, l'aime, et il en est amoureux. Judith a obtenu un emploi à l'hôtel comme serveuse, grâce à Agoak. Elle est enceinte, et l'avenir leur sourit. Mais voilà que leur vie bascule. Agoak évolue à rebours du cheminement d'Agaguk : son comportement dégénère, il passe de l'homme évolué à l'homme cruel et sans morale. Judith devient sa captive, dominée par lui, et victime d'événements tragiques qui ne lui permettent aucune issue. La fin de ce roman et de cette trilogie surprend. Yves Thériault avoue lui-même avoir été obligé, par une sorte de nécessité technique, de trouver un déroulement et une fin inattendus à cette trilogie. Il ne voulait pas tuer Agoak, bien que l'histoire ait pu l'exiger. Peut-être ce personnage erre-t-il encore dans le Grand Nord, en fuite de la justice des Blancs ?

AGENT DES SAUVAGES (l')
Ainsi était nommé à l'époque, l'agent des Affaires indiennes dont le mandat découle de la loi sur les Indiens votée en 1876 pour acheminer tranquillement les Indiens et Inuits vers la civilisation. Avec cette loi, les Indiens sont considérés comme mineurs et le gouvernement du Canada devient leur tuteur. A chaque été, l'agent effectue la tournée des bandes amérindiennes et distribue l'aide alimentaire (farine, huile etc.), l'aide matériel (vêtement, articles de chasse et pêche). Ainsi se met en place la structure administrative qui encadrera les autochtones pendant un siècle. N'étant pas considérés comme des citoyens responsables, ceux-ci n'ont pas droit de vote et bénéficient de certaines exemptions fiscales. Résultat : la situation économique des Inuits est dans une impasse et la question de la subsistance est loin d'être réglée par les secours gouvernementaux. Cette dégradation économique accélère la dépendance à l'alcool des autochtones, victime d'un important trafic de spiritueux dans les communautés. Malgré la répression contre les trafiquants et les consommateurs, l'alcool demeurera toujours au cœur des préoccupations sociales des bandes amérindiennes et inuites. Devant la dégradation de la situation, on commence à parler de compensation, c'est ainsi que la notion d'argent indien (innu-shuniau en montagnais) apparaît dans le discours de revendications. Selon les Montagnais, cet argent provient des revenus que les gouvernements retirent depuis plusieurs années de l'exploitation de leur territoire ancestral. Par conséquent, il est normal qu'il serve à financer des services sociaux. Après la deuxième guerre mondiale, la révision des politiques du Ministère des Affaires indiennes se traduira par l'accès général à l'éducation primaire, par le versement d'allocations familiales. Par contre, pour recevoir cette aide, les autochtones devront accepter l'obligation sine qua non de se sédentariser définitivement. À partir de 1970, le processus de sédentarisation est achevé, les réserves amérindiennes et les villages inuits constituant des communautés bien établies. Frenette, p.352-356

ALIMENTATION
Le terme inuktitut pour nourriture est niqi, mot qui englobe tous les aliments consommés d'origine animale (chasse, pêche) ou végétale (cueillette). Mais la seule et vraie nourriture traditionnelle est appelée niqituinnaq (niqi = nourriture, tuinnaq = habituelle). Niqituinnaq désigne la nourriture habituelles des Inuits c'est à dire la nourriture d'origine animale provenant de la chasse et la pêche. Ainsi «la nourriture de l'homme blanc» qu'on achète au magasin local y compris la viande n'est pas niqituinnaq. Les uumajuits désignent les animaux marins et terrestres, les oiseaux, les poissons et autres organismes marins comme les moules et oursins qui fournissent le niqituinnaq, la seule nourriture capable de forcir le corps en lui donnant chaleur et résistance contre les intempéries. Les morses raffolent de palourdes. Quand un morse est tué, les Inuits prélèvent le contenu de l'estomac en l'occurrence rempli de palourdes débarrassées de leur coquillage et déjà prédigérées. Ils en font une bouillie, genre « chaudrée de fruits de mer » dont ils sont très friands. Exception notable, la chair de chien n'est pas niqituinnaq car pour les Inuits, les chiens sont si apparentés et essentiels à leur survie qu'ils sont classés du côté des humains. Par contre lors de circonstances exceptionnelles comme une grave famine, quelques chiens sont abattus et mangés mais jamais ils ne sauront considérés pour autant comme des uumajuits et leur chair comme niqituinnaq. En effet, la viande de chien est peu nourrissante surtout s'ils sont eux-mêmes affamés. Lors d'une famine, l'ingestion de graisse pure est essentielle pour interrompre l'inanition. Le uumajuit par excellence, l'animal qui procure le plus de force et chaleur à l'organisme est sans contredit le phoque. L'effet calorifique de la viande, graisse et sang de phoque est si grand qu'elle fait transpirer immédiatement après sa consommation. Mais le meilleur de tous est le tiggaq, le phoque annelé adulte mâle en rut. En hiver, pendant la période du rut, la chair et le foie du mâle prend une odeur et un goût forts très caractéristiques mais c'est le sang frais, source de vie, qui est réputé pour ses capacités calorifiques et rassasiantes exceptionnelles. Les hardes de caribous par leur nombre imposants donnent la nourriture nécessaire pour éviter souvent la famine en hiver. On estime à 20 par familles, le nombre de caribous nécessaire pour assurer la subsistance d'une famille de quatre individus. Quand un caribou était tué, il fallait inciser le ventre et manger rapidement le contenu de la panse (qisaruaq), une bouillie de lichens riche en vitamines ensuite, lui enlever la peau, l'éviscérer, lui trancher la tête et les pattes, enlever les filets supérieurs qui contiennent les tendons servant à faire le fil à coudre, découper les deux cuissots que l'on introduit dans la carcasse. Les carcasses sont enfouies dans des caches creusées recouvertes ensuite de pierres pour les protéger des autres prédateurs. Finalement, les bois étaient accrochés en hauteur pour servir de repères lorsque la

cache sera recouverte de neige. Manger crue, la viande saignante du caribou est excellente. Par opposition, la viande de l'homme blanc est appelée « auqangitait niqituinnait » littéralement « la viande dépourvue de sang » qui loin de forcir le corps l'affaiblit. Enfin la sémantique alimentaire et la sémantique sexuelle se chevauchent dans la langue inuite. Le même suffixe –turniq ajouté à un nom d'aliment ou à celui d'une personne signifiera « consommer un aliment » ou « avoir des relations sexuelle avec quelqu'un » en inuktitut. Depuis 1950, l'économie inuite, jadis dominée par les activités de collecte (trappe, chasse et la pêche) est passée vers une économie de marché combinant travail rémunéré et activités de subsistance. Cette transition alimentaire et nutritionnelle de type occidentale a eu un impact majeur sur les pratiques alimentaires des communautés inuites de la zone circumpolaire. Le système alimentaire traditionnel des Inuits fondé sur la collecte locale des ressources naturelles disponibles (mammifères terrestres et marins, oiseaux, poissons, baies, plantes et champignons) impliquait l'échange et le partage des aliments avec l'ensemble de la communauté. En termes nutritionnels, la diète quotidienne était riche en protéines et en graisses animales (phoque, béluga) mais pauvre en glucides avec des apports adéquats en vitamines et minéraux présents en grande quantité dans le sang animal, les os et les abats. Plusieurs considèrent que le système alimentaire traditionnel était porteur d'un sens moral (partage) et politique (coopération) qui s'est dégradé avec l'acculturation à la société des Blancs (Qallunaat). Dans cette perspective, la sédentarisation et la pression démographique croissante malmènent la régénérescence des ressources locales et favorisent le développement des épiceries pourvoyeuses d'aliments manufacturés, transformés (junk-food) à faible qualité nutritionnelle. (boissons gazeuses, chips, acide gras trans). S'ajoute un grave problème de compréhension puisqu'il n'existe pas de mot ou expression en inuktitut pour désigner les différents types de matières grasses en fonctions de leur propriétés chimiques (saturés, insaturés, trans). Pas surprenant alors de constater une augmentation dans la zone circumpolaire inuite des maladies dites de «civilisation» de type cancer et maladies cardio-vasculaires. L'érosion du mode de vie et du système alimentaire inuits prend ainsi largement ses sources dans l'histoire des rapports politiques nord-sud. Nakashima Douglas, 1999, p. 108-120
Counil Émilie, Gauthier Marie-Josée, Dewailly Éric, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p.237-251

AMÉRINDIENS (les)

De 12 000 à 2 000 ans
Les Amérindiens actuels sont les descendants de groupes qui parvinrent en Amériques en deux vagues : d'abord il y a environ 12 000 ans et ensuite, 9 000 ans. Ces deux vagues migratrices sont à l'origine de tous les groupes amérindiens qui peuplent l'ensemble de l'Amérique au moment de l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. On estime alors la population autochtone à plus de 50 millions de personnes parlant plus de 1 000 langues différentes. Voilà selon l'école américaine d'anthropologie leur théorie sur le sujet. Par contre, des découvertes récentes faites par une équipe française repoussent à près de 40 000 ans, l'arrivée des premiers migrants. Elle tire cette conclusion des peintures rupestres trouvées sur les sites de Pedra Furada au Brésil en 1986 et celles de Monte Verde au Chili, en 1988. Quoi qu'il en soit, il importe ici de retenir que c'est le Jésuite Joseph de Acosta qui formula pour la première fois, en 1529, la théorie de la pénétration en Amérique par le détroit de Béring des chasseurs sibériens.

Migrant de la Sibérie vers l'Alaska, les Ancêtres se retrouvent en milieu de toundra et en quelques siècles atteignent la région de la Prairie et le sud-ouest américains en empruntant soit le couloir du fleuve MacKenzie ou le long de la côte du Pacifique. À partir de là, en quelques siècles ils colonisèrent aussi bien le nord que le sud des Amériques. A cette époque, la Côte-Nord est englacé et n'offre aucun refuge ni à la faune ni aux êtres humains.

Après la fonte du glacier, le climat se réchauffe considérablement au point ou New-York jouit d'un climat presque tropical. Vers 10 800 ans, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Écosse reçoivent leurs premiers habitants et les groupes subséquents se rendront à Terre-Neuve via le détroit de Cabot en provenance de l'île-du-Cap-Breton. C'est à partir de Terre-Neuve que les migrants atteindront la Basse Côte-Nord, il y a environ 8 500 ans. Une sépulture datant de cette époque fut trouvée à l'Anse-Amour près de Blanc-Sablon. On présume que les Autochtones de l'époque se déplaçaient en pirogue plutôt qu'en canot d'écorce.

Vers 6 000 ans, la portion centrale de la Côte-Nord entre Baie Comeau et Natashquan ne semble pas être occupée contrairement à la Basse Côte-Nord. Entre 6 000 et 4 000 ans, les populations occupant la haute vallée du Saint-Laurent exploitent aussi des régions comme le Saguenay et la Haute Côte-Nord. Pour la première fois, on atteste la présence de chiens accompagnants les chasseurs dans leur voyage. Vers 3 000 ans, la migration des tribus iroquoiennes de l'Ohio vers la Pennsylvanie et New-York commence. Ces nouveaux venus apportent quelques «us et coutumes» dont la cueillette des végétaux et la fabrication de poterie. A Mingan, des populations locales commencent à exploiter les ressources des estuaires comme la montaison du saumon.

Entre 2 500 et 2 000 ans, tout l'intérieur de la Côte-Nord jusqu'à Blanc Sablon est peuplé par de petites bandes amérindiennes de 300 à 400 personnes regroupées en vingt ou trente familles qui fréquentent la côte occasionnellement. Ce sont davantage les bassins intérieurs des rivières et les lacs qui les intéressent.

Après 2 000 ans commencent à émerger des groupes locaux bien identifiés et apparentés par la langue parlée comme les Algonquiens et les Iroquoiens. A noter que les Amérindiens ont dorénavant choisi d'utiliser le terme de Première Nation pour décrire les communautés.

La famille algonquienne comprend les Micmacs (Gaspésie), les Malécites (Bas-St-Laurent, les Abénakis (Centre du Québec, les Naskapis (Haute-Côte-Nord), les Montagnais (Saguenay-Lac-St-Jean-Côte-Nord), les Algonquins (Abitibi-Témiscamingue), les Cris (Baie-James), les Attikamek (Haute Mauricie) les Outaouais (Gatineau) et les Béothuks (exterminés-Terre-Neuve).

La famille iroquoienne se compose des Mohawks (Lanaudière-Laurentides-Montérégie) et des Hurons-Wendat (Québec-Parc des Laurentides).

La bande constituait l'unité socio-économique dirigée par le chef et le shaman tandis que la tribu - groupe plus considérable de parents - était l'unité politique et occupait un territoire défini et doté d'un conseil des chefs ou sachems. Selon quelques anthropologues, les Naskapis, les Cris, les Montagnais et les Innus du Labrador formaient, au moment où ils ont migré dans la péninsule de l'Ungava-Labrador, un seul et même peuple : les Algonquiens. En fait, les langues de ces nations, aujourd'hui distinctes, ont la même racine et il y a beaucoup de similitudes dans leur culture matérielle et leur vision du monde. Après l'arrivée des Européens, ce peuple se serait graduellement fragmenté. Leur langue (dialectes locaux) et leur vie matérielle auraient, par conséquent, évolué différemment et leurs anciennes habitudes de vie abandonnées à divers degrés, chacun à son rythme et pour des raisons différentes. La dépendance aux postes de traite ainsi que les mariages qui y étaient arrangés ont favorisé l'isolement généalogique.



Vers l'an 1 000 arrivent aussi les Norois, peuple scandinave du Groenland, sur les rives du Labrador et Terre-Neuve. Voir VIKING.

Vers l'an 1 300, les Iroquois adoptent l'horticulture comme principal moyen d'acquisition des ressources alimentaires, facilitée par un réchauffement climatique de toute la vallée du Saint-Laurent. Toute une variété de produits allant du maïs au concombre, melon, courge, citrouille, tabac, poix et fèves de toutes couleurs sont alors cultivés. L'arrivée de l'horticulture a des conséquences socio-culturelles importantes. On remarque avec l'arrivée du maïs une forte augmentation de guerres inter-tribales. De tout temps, la chasse et les exploits guerriers furent les principales sources de prestige des mâles amérindiens. L'épreuve ultime qui permettait à un chasseur de manifester ses talents, son courage consistait à assurer la survie à sa famille durant les rigueurs impitoyables de l'hiver. Puisque maintenant, l'horticulture, domaine réservé aux femmes, permettait de nourrir adéquatement la communauté, les hommes, se sentant menacés par cette nouvelle importance accordée aux femmes et aux travaux de la terre au détriment de la chasse, se tournèrent vers la guerre, seul moyen qu'il leur restait dorénavant pour acquérir du prestige personnel. Les Iroquois seront les premiers à contacter les Européens, dont Jacques Cartier en 1534. Par contre, Champlain sera surpris de voir la complète disparition de la tribu iroquoise de la vallée du Saint-Laurent en 1603. On pense que les Algonquins auraient contraint les Iroquois à migrer vers l'État de New York ou qu'ils auraient simplement migré naturellement vers le sud à la recherche de terres et d'un climat plus propice à l'horticulture. On sait, à cause de la forte densité démographique des villages, que les Iroquois quittaient généralement leurs villages 15 ans après leur établissement.

A cette époque, ce sont principalement les Micmacs de la péninsule gaspésienne qui occupent et exploitent les îles de la Manganine : la cueillette des mollusques et des oeufs des oiseaux migrateurs, la pêche et la chasse des mammifères marins pendant la saison estivale sont les principales activités. Les Micmacs fabriquent alors plusieurs types de canots dont ceux destinés à la navigation en mer. (huit mètres de long et pouvant accueillir plus de douze personnes). Leurs incursions fréquentes en Minganie visent aussi à ravir des femmes et des enfants aux Montagnais pour satisfaire les besoins de main-d'œuvre pour les travaux horticoles. Les raids micmacs et le

rapt de femmes abondent dans de nombreuses légendes montagnaises.

Après la venue de Jean Cabot en 1497 sur la côte du Labrador et de Corte Real en 1501, les pêcheurs bretons, portugais et espagnols sont les premiers à exploiter les bancs de morues dans le détroit de Belle-Isle. Quarante ans plus tard (1530-40) arriveront les chasseurs de baleines basques. Ces deuxièmes contacts (après ceux des Vikings) entre Amérindiens et Européens s'établissent mais cette fois-ci, de manière définitive pour le meilleur et le pire. La société indienne n'était aucunement préparée au contact avec les Européens. Ces premières rencontres furent pour l'Indien un choc brutal en découvrant tout à coup un mode sans proportion avec le sien. Habitués à interpréter les phénomènes naturels en termes spirituels, les Amérindiens furent fortement ébranlés dans ce qui était à la base même de toute la structure de leur vie culturelle : sa religion; sûrement, les esprits avaient, chez les Blancs, une puissance infiniment supérieure aux siens au point de saper l'autorité des chefs et des sorciers. A mesure que les relations avec les Blancs se faisaient plus intimes, l'âme indienne se désintégrait un peu plus. Au contact des produits européens (eau-de-vie, fusils etc.) toute la vie indienne fut bouleversée. A chaque fois qu'ils adoptaient un produit européen, les Amérindiens abandonnaient quelque chose de leur culture. Petit à petit, certaines traditions fondamentales sont oubliées amenant le dépérissement physique et moral des communautés. Bien sûr, l'eau-de-vie fît son oeuvre destructrice mais ce n'est qu'un élément parmi beaucoup d'autres dont le plus important est la perte de la compréhension spirituelle de sa situation vis-à-vis ce «Nouveau Monde» ébranlant ainsi les racines-mêmes de tout le système tribal. Voir CRIS, NASKAPIS
Dictionnaire de l'an 1000 à nos jours, Frenette, p.77-118 - Trigger, p.140141

ANDOUILLER
Panache, les bois du caribou. Mot employé par les artistes. Voir SCULPTURE

APUT (la neige)
Les Inuits ont une variété exceptionnelle de mots pour exprimer toutes les sortes ou nuances de la neige.

ARCHÉOLOGIE
Traditionnellement, les Inuits vivent le long des côtes; il n'est donc pas surprenant que la majorité des sites archéologiques inuits, thuléens et paléoesquimaux se trouvent à proximité de la mer. Toutefois, quelques sites ont aussi été recensés à l'intérieur des terres, probablement en raison des déplacements saisonniers, dans le but d'acquérir des matières premières, pour la chasse au caribou ou pour le piégeage. Ainsi, deux sites inuits ont été recensés sur les rives de la rivière George : un près de son embouchure et un autre sur l'île Ford. Les rares sites d'art rupestre découverts dans l'Arctique canadien sont tous situés dans la région de Kangirsujuaq, sur l'île de Qikirtaaluk au Nunavik. On y retrouve des pétroglyphes représentant exclusivement des visages vus de face, avec des traits humains, animaux ou hybrides. Ces représentations sont attribuées à la culture du Dorset, qui a habité l'Arctique entre 500 av. J.-C. et 1500 apr. J.-C. Les visages que l'on retrouve sur les sites d'art rupestre ressemblent d'ailleurs à des masques sculptés par les Dorsétiens. Parmi les sites répertoriés jusqu'à ce jour, le plus important est sans conteste celui de Qajartalik, situé près du village de Kangirsujuaq au nord-est de l'île. On y retrouve plus de 170 visages qui ont été gravés dans un affleurement de pierre à savon (stéatite) il y a environ 1500 ans. La plupart des visages sont symétriques. Certains d'entre eux ont des traits félins et des cornes. Ces représentations avaient probablement une connotation spirituelle pour les Dorsétiens. Malheureusement, les pétroglyphes de Qajartalik ont été victimes de vandalisme à différentes reprises. Les sites archéologiques d'origine amérindienne identifiés se trouvent sur les rivages de la rivière George et de ses affluents. Il s'agit de sites amérindiens historiques (naskapis) et préhistoriques (naskapis et archaïques). Parmi ceux-ci, le Mushuau Nipi, ou lac de la Hutte Sauvage, est considéré comme un site d'importance majeure de la préhistoire amérindienne nordique. Les sites importants :* Les monts Torngat renferment plusieurs sites archéologiques. * Site archéologique non loin du village de Kangirsuq où se trouvent les fondations d'une longue maison qui seraient les vestiges de Vikings qui auraient vraisemblablement séjourné dans la région du XIe siècle. * Le parc national de Tursujuq : Les recherches archéologiques ont permis de mettre à jour plus de 58 sites d'occupation majoritairement inuites, seuls quatre de ces sites sont cris et un laisse à voir les ruines d'un ancien poste de traite. * Inukjuak situé sur la rive nord de la rivière Innuksuac est reconnue pour ses nombreux sites archéologiques. * Des recherches archéologiques permettent de dater à près de 3 000 ans l'arrivée sur le site d'Ivujivik d'Inuits provenant de l'île de Baffin. * Kuujjuarapik, des recherches archéologiques situeraient entre 600 et 800 ans l'âge des vestiges d'occupation humaine des lieux. * Quaqtaq, occupé, selon des fouilles archéologiques récentes, par divers peuples depuis 3500 ans. * Des objets trouvés sur l'île Qikirtaq lors de fouilles archéologiques sur trois sites (Keataina, Tyara, Toonoo) attestent que le peuple Dorset occupait la région de 800 avant J.C. à 1000 de notre ère. Le masque miniature de Sugluk, sculpture d'ivoire de 2cm trouvé au site de Tyara, daterait de 400 ans avant J.C.
http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/pictogrammes-et-petroglyphes

ARCTIQUE (l')
Pour la majorité des hommes, l'Arctique est un désert de glace, le pays des ours blancs et des morses; le pays des hommes du froid: les Inuit vivant de chasse et

de pêche, dépendant uniquement de la nature pour leur survie. La meilleure définition de l'Arctique est celle qui fait intervenir la ligne de limite des arbres. En Amérique du Nord, la limite où la forêt laisse la place à la toundra se situe au Nunavik vers le 55e degré de latitude nord. La zone au sud de la limite des arbres est tout aussi immense. La taïga et la forêt subarctique forment une ceinture circumpolaire de 13 000 kilomètres une échelle qui défie l'imagination couvrant dix millions de kilomètres carrés principalement en Laponie, en Russie, en Alaska et au Canada. En plus des Inuits dispersés au Canada, au Groenland et en Russie, des bergers de rennes comme les Saame, les Evenkis, les Tungus et les Tchouktches sont établis dans les forêts subarctiques de la Norvège jusqu'à l'est de la Russie. Ces mêmes forêts au Canada abritent des dizaines de tribus amérindiennes comme les Cris à l'Est et les Athabascans à l'Ouest.

Déjà au 16 et 17e siècle, des expéditions britanniques effectuèrent des voyages stratégiques dans l'Arctique. La présence de baleiniers américains et norvégiens inquiétait au plus haut point les militaires anglais. Ces baleiniers avaient déjà découvert et parcouru plusieurs secteurs côtiers sur la façade orientale de l'archipel arctique. Le comportement de ces baleiniers étrangers portait de plus en plus flanc à la critique et amena le Canada à s'intéresser davantage à la souveraineté de ces territoires. Au cours des années 1880 entre en scène un personnage qui devait marquer les domaines de l'exploration et de la vie nationale canadienne. Cet homme, haut en couleur, courageux et volontaire, est le capitaine Joseph Elzéard Bernier. Ce Québécois fut l'un des principaux artisans de la souveraineté canadienne sur l'Arctique. Son rêve, franchir le passage du nord-ouest. Comme Jacques Cartier, Henry Hudson et bien d'autres auparavant, il échouera. Néanmoins par ses nombreux voyages, il affirma la souveraineté du Canada un peu partout dans l'archipel de glace. Outre l'objectif de franchir le passage du nord-ouest, Bernier reçoit comme instructions de patrouiller les eaux de l'archipel arctique, d'émettre des licences aux baleiniers et, pour la première fois, de remplir la fonction de garde-chasse et de juge de paix. Le premier juillet 1909, lors de la fête nationale du Canada, outrepassant les instructions qui lui avaient été servies par un gouvernement vacillant trop devant l'influence américaine, le capitaine Bernier pose alors un geste révolutionnaire. Sans le consentement du gouvernement canadien, ce Québécois prend possession et revendique la souveraineté canadienne sur toutes les îles et territoires arctiques y compris le fameux passage du nord-ouest. Au cours des années 70, avec la crise du pétrole commence l'exploitation des ressources en pétrole et gaz naturel de l'Arctique. Le comportement des hommes du Sud change alors radicalement. Les chasseurs, les aventuriers et les missionnaires du XIXe siècle sont remplacés par les mineurs, les géologues et les ouvriers; l'expansion grossière de l'Arctique débuta. Les déversements des déchets provenant des forages pétroliers, de l'extraction minière, les émissions radioactives des navires à propulsion nucléaire menacent aujourd'hui les terres et eaux arctiques. Une étude canadienne démontre que 144 ours de l'extrême Nord arctique étaient contaminés par plusieurs substances toxiques, dont le DDT et autres pesticides employés à des milliers de kilomètres plus au sud. Les mers circumpolaires sont menacées par les déchets déversés en mer et transportés par les courants de l'Atlantique et du Pacifique. Des substances chimiques ont été trouvées dans chacun des maillons de la chaîne alimentaire arctique surtout dans les graisses et les viandes et bien sûr dans le sang et le lait maternel des Inuit. L'ampleur de ce crime écologique est telle que les Inuit pourraient, dans un avenir prochain, devoir passer à une diète de poulet et bœuf afin d'éviter la contamination. Ce nouveau régime alimentaire supposerait une véritable révolution culturelle puisque les Inuits n'ont à peu près pas modifié leur mode d'alimentation depuis leur arrivée au Canada, il y a plus de 8 000 ans.

L'Arctique, autrefois poétique est devenu stratégique. Il n'est pas exagéré de dire que cette région est devenue un des endroits les plus géostratégiques de la planète; le lieu où les superpuissances militaires de la planète se retrouvent face à face. Sous la calotte polaire, il y a plus de sous-marins expérimentaux américains et soviétiques que partout ailleurs au monde et probablement une concentration inquiétante d'ogives nucléaires. Des centaines d'avions militaires et de lignes commerciales sillonnent, à chaque jour, son espace aérien.

ARTÉFACT

Produit ayant subi une transformation, même minime, par l'homme, et qui se distingue ainsi d'un autre provoqué par un phénomène naturel.

ARTISANAT

Avant les premiers contacts avec les Européens, le rôle des femmes inuites étaient principalement la confection de vêtements pratiques à partir des matériaux de base et outils disponibles. Les aiguilles étaient en ivoire de morse, le fil en tendon de d'animaux séchés. Les vêtements d'hiver étaient faits de peaux de caribous chassés lors de l'automne précédent et ceux d'été, en peaux de phoques tués sur la banquise en hiver; les peaux de béluga et de morses étaient aussi utilisées. Les fourrures de loups, de renards, de lièvre, d'ours blanc, de chiens husky, plumes de canard eider étaient cousues de manière à créer des motifs géométriques abstraits ou représenter concrètement des formes animales. Des dents d'animaux et amulettes en ivoires servaient également d'éléments décoratifs remplacés depuis par des perles de verre, de douilles de munitions et pièces de monnaies étrangères. Avec l'arrivée des commerçants de fourrures, les textiles de coton et feutre de laine ont commencé à remplacer les peaux dans la confection de plusieurs vêtements. Comme pour la sculpture, l'artisanat connut un essor considérable à partir des années 1960 au point de créer des coopératives de femmes productrices de vêtements traditionnels mais également de tapisseries contemporaines et de poupées de collection.

ASTRONOMIE

Les astres revêtaient pour les Inuits, comme pour tous les peuples de chasseurs, une très grande importance. Le temps était calculé selon les mouvements prévisibles des corps célestes familiers : les étoiles, le soleil et la lune. La trajectoire de ces deux luminaires célestes et celle, parallèle des étoiles constituent pour les Inuits le symbole de l'ordre cosmique souligné par des grands rituels, notamment des rites de passage. Chaque année durant l'hiver polaire la pleine lune entre novembre et février évoluait dans le ciel sans jamais se coucher avec une trajectoire symétrique à celle du soleil de minuit estival mais inversée; on parlera donc d'une pleine lune de midi. C 'est à ce moment là que les Inuits organisèrent les fêtes rituelles du tivaajut qui donnaient lieux à de multiples tournois de chants de gorge et à des échanges de conjoints pour relancer les cycles cosmiques et ceux de la vie terrestre vers la renaissance printanière. À cette fin, chacun devait imiter le cri de l'oiseau dont la dépouille avait servi à le nettoyer à la naissance. Plusieurs mythes narrent l'origine des humain et animale des constellations. L'un des plus exemplaires est celui d'ullaktut, les chasseurs d'ours : par une nuit sans lune, un ours fut aperçu près d'un campement, aussitôt des chasseurs se lancèrent à sa poursuite en traîneau à chiens. Soudain, dès que les chasseurs détalèrent les chiens pour qu'ils arrêtent la course de l'ours, ce dernier, les chiens et les chasseurs s'élevèrent progressivement dans le ciel. Les chiens devinrent les Pléiades (sakiattiat) qui entourent l'ours (nanurjuk – Alcyone) pendant que les chasseurs forment ullaktut (ceux qui courent) le Baudrier d'Orion. Un vieux chien de l'attelage, moins de rapide que les autres, il resta à mi-chemin entre les chasseurs et l'ours ; c'est kajurjuk (Aldébaran). L'histoire mythique astronomique des Inuits peut être considérée comme un long processus de différenciation, en des éléments contraires, antagonistes et complémentaires (voir mythologie). Ce processus commence avec la différentiation des sexes (Sœur-Soleil et Frère-Lune), elle est suivie par celle du jour (corbeau) et de la nuit (renard), des morts (l'âme-double) et des vivants (l'âme-nom), de la guerre et de la paix. Sila en constitue le principe dynamique, à travers les oppositions beaux temps (nigiiq-féminin-vent sud-est) et mauvais temps (Unnaq-masculin-vent nord-ouest). Une éclipse totale de soleil est un événement dramatique car les Inuits craignaient l'ébranlement des piliers de la Terre et la destruction du monde, allusion à la passion incestueuse de Frère-Lune pour Sœur-Soleil. Ainsi l'ordre du Sila, source de renouvellement des cycles cosmiques et vitaux, était menacé par la répétition de l'inceste dont l'éclipse est le signe annonciateur. Aujourd'hui, les connaissances traditionnelles inuites des étoiles et les traditions liées aux étoiles disparaissent rapidement au sein des communautés de l'ensemble de l'Arctique. Le Nunavik n'y fait pas exception. De nombreux autres facteurs font obstacle à la transmission des connaissances traditionnelles inuites d'une génération à l'autre. Les conditions propices à l'apprentissage des astres, notamment, n'existent tout simplement plus. Les longs voyages qui s'effectuaient au rythme des chiens de traîneau, au cours desquels les Inuits s'arrêtaient pour camper, offraient des occasions idéales pour bien transmettre de telles connaissances. Des aînés se souviennent que leur père leur désignait les étoiles quand, enfants, ils s'assoyaient à côté de lui dans le traîneau; d'autres se rappellent que leur mère leur expliquait les merveilles du ciel pendant qu'ils attendaient que les hommes terminent la construction de l'igloo pour passer la nuit. Les déplacements qu'effectuent les chasseurs inuits d'aujourd'hui en motoneige, antithèse des voyages en traîneaux à chiens, laissent peu de temps pour admirer les étoiles. Qui plus est, quelques aînés inuits ont fait observer qu'ils ne

remarquaient plus les étoiles autant qu'avant en hiver en raison de l'éblouissement qu'entraîne l'éclairage nocturne des communautés. « La pollution lumineuse » affecte maintenant toutes les communautés de l'Arctique canadien. Les principales étoiles des Inuites :

Aagjuuk Deux étoiles Les deux plus grandes étoiles de la constellation de l'Aigle (Aquila), soit Altaïr et Tarazed. Dans les environs de Kangiqsualujjuaq, les Inuits se servaient de ces étoiles pour naviguer lorsqu'ils dérivaient sur la glace marine pendant la chasse au phoque.

Angmaluktuq Rond, circulaire Pleine lune.

Aqsarniit Aurores boréales

Pulamalangajuq Recouvrir d'une couverture Éclipse du soleil ou de la lune

Quturjuk Clavicules Une combinaison des étoiles suivantes : Capella et Menkalinan (constellation du Cocher, Auriga), et Pollux et Castor (constellation des Gémeaux, Gemini)

Sakiatsiak Sternum - Les Pléiades (constellation du Taureau, Taurus)

Singuuriq Pulsation, qui grossit et rapetisse L'étoile Sirius (constellation du Grand Chien, Canis Major)

Siqiniq Soleil

Siqniq Agluatuq Trou d'aglu, littéralement trou d'air du phoque Un halo autour du soleil

Taqiilaq Sans lune Nouvelle lune

Taqqiq Lune L'influence de la lune sur les marées, particulièrement la pleine lune et la nouvelle lune, était bien comprise. La période entourant la pleine lune était connue sous le nom d'Ingaqaniqtumarik, nom qui fait référence aux forts courants de marée qui se produisent à cette période.

Tuktujuk Caribou - La Grande Ourse (Ursa Major). L'étoile polaire. Les Inuits se servaient de cette constellation. pour dire l'heure. Selon Johnny George Annanack, elle était « aussi fiable qu'une montre ».

Ullautut Patins de traîneau, La ceinture d'Orion (constellation du Chasseur, Orion)

Ulluriallak Grosse étoile - Probablement la planète Vénus

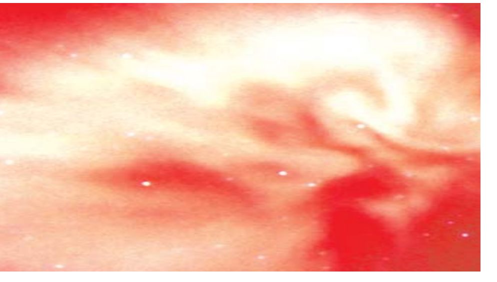
http://www.nunavik-parks/étatdesconnaissances - Source : adapté de MacDonald (2010) - SALADIN D'AGLURE, 2006, p. 133-137, 155

AUMAAGGIIVIK (Secrétariat des arts du Nunavik)

Au printemps 2009, l'Institut culturel Avataq a inauguré un nouveau département; Aumaaggiivik, le Secrétariat des arts du Nunavik. Mis sur pied grâce aux contributions de l'Administration régionale Kativik (ARK), du Centre local de développement Kativik, de la Société Makivik et du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ), Aumaaggiivik a pour mission d'améliorer la pratique artistique au Nunavik, de même que d'encourager le développement économique et l'instauration d'emplois durables dans le secteur artistique et culturel de la région. Puisant son nom d'un mot inuktitut signifiant « là où naissent les étincelles », Aumaaggiivik soutient les artistes toutes disciplines (arts visuels, musique, arts médiatiques, littérature, récit oral, etc.) en stimulant leur carrière grâce à des programmes de bourse et des formations d'appoint. Aumaaggiivik participe également à la réalisation de résidences artistiques et au développement d'infrastructures locales visant à fournir des espaces de travail aux artistes et à promouvoir les arts à la fois au sein et à l'extérieur de la région.

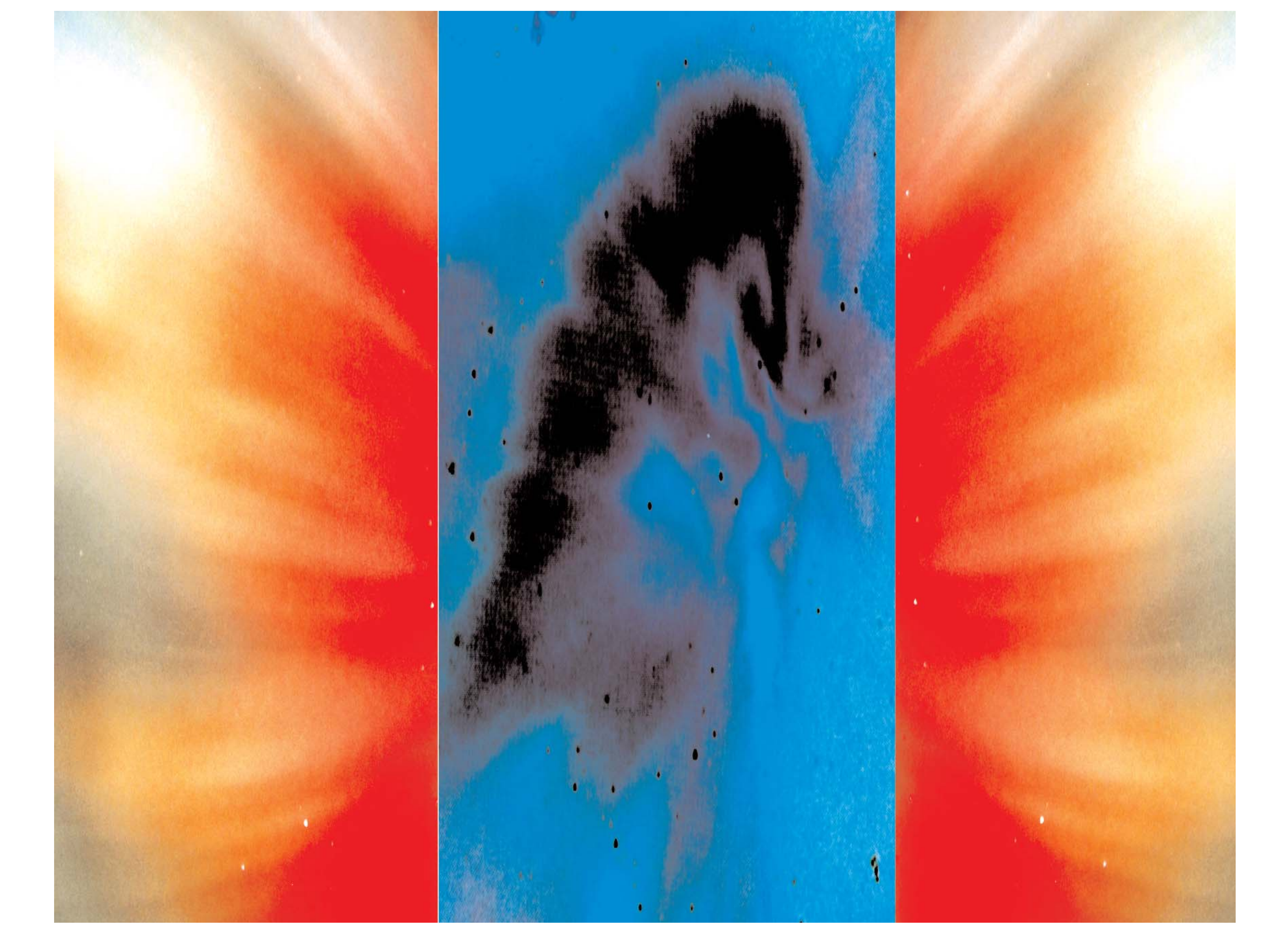
AURORE BORÉALE (une)

En inuktitut, aurore boréale se dit aqsarniq. Les Inuits y voyaient les âmes dansantes de leurs animaux favoris (ours, phoque, béluga) mais surtout les aurores sont des torches que les esprits tiennent à la main pour chercher les âmes des personnes qui viennent juste de mourir et les mener au-delà de l'abysse qui se trouve à la limite du monde. Un chemin étroit permet d'accéder à une terre éclatante de gaieté et d'abondance, où la maladie et la douleur n'existent plus et où une nourriture variée est disponible en abondance. Seuls les morts et les corbeaux peuvent accéder à un tel endroit. Quand les esprits veulent communiquer avec les personnes toujours vivantes, ils émettent un genre de sifflement auquel les personnes sur la Terre ne répondent qu'en murmurant. Les Inuits disent qu'ils peuvent appeler les aurores boréales et converser avec elles. Ils envoient des messages aux personnes décédées par l'entremise de ces esprits. Les aqsarniit (pluriel de aqsarniq) sont le résultat d'un véritable combat cosmique entre la terre et le soleil. Sur la surface brûlante du soleil se forment des vents assez puissants pour transporter avec eux des particules à travers le système solaire. Ces vents solaires composés de photons, d'électrons et d'ions au contact du champs magnétique terrestre s'excitent et certaines particules réussissent à pénétrer dans l'ionosphère. Les particules solaires heurtent alors les atomes d'oxygène et d'azotes présents, lesquelles deviennent subitement lumineuses. Les principales couleurs des aurores sont le vert, le rouge et le bleu qui composent une multitude de formes intrigantes. Boutin Gilles, 2009, p. 12-15



AUTOCHTONES (les)

Les Autochtones forment deux groupes bien distincts : les Amérindiens y compris les Métis et les Inuits. La baisse du niveau de la mer engendrée par une période de glaciation aurait vraisemblablement permis à des groupes de chasseurs

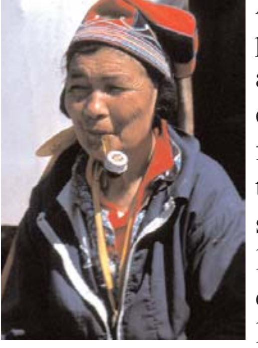




sibériens de migrer sur le continent américain par le détroit de Béring. Ils se sont ensuite dispersés de part et d'autre des Amériques par le biais de plusieurs vagues de migrations et ce, sur plusieurs millénaires, suivant le retrait des glaciers. Le Canada recense aujourd'hui 612 nations autochtones pour une population de 670 000 personnes appartenant à 11 groupes linguistiques. Au Québec, la préhistoire est marquée par deux grandes séquences culturelles : les prédécesseurs des Amérindiens (Paléoindiens), qui évoluèrent à partir de 11 000 ans AA dans le sud de la province, et les prédécesseurs des Inuits (Paléoesquimaux) qui s'installèrent en zones arctique et basse-arctique, à partir de 4 500 ans AA. Au Nunavik, nous retrouvons principalement les Paléoesquimaux. L'Archaïque (8 000 – 3 000 ans AA) correspond à une longue période culturelle de la préhistoire amérindienne, laquelle se subdivise en trois traditions, en fonction des manifestations temporelles et géographiques : l'Archaïque maritime (le long des côtes du Labrador et de Terre- Neuve), l'Archaïque laurentien (forêt laurentienne) et l'Archaïque du bouclier (Bouclier canadien). Dans le Nord québécois, on parle d'Archaïque maritime et du bouclier. Les peuples de l'Archaïque maritime, en provenance des régions côtières plus au sud, ont fréquenté les côtes du Labrador dès le retrait glaciaire. Ayant développé un mode de vie axé vers les ressources de la mer, ils avaient vraisemblablement des embarcations. Ils pratiquaient la pêche (poissons, crustacés) et la chasse aux mammifères marins et pouvaient compléter leur subsistance par la chasse au caribou et la cueillette. L'Archaïque du bouclier fait référence à la culture préhistorique amérindienne qui occupait l'intérieur du Bouclier canadien et exploitait les ressources disponibles de la forêt boréale (chasse, pêche, cueillette), en fonction des saisons. Les déplacements se faisaient en canots d'écorce l'été, et en raquettes l'hiver. Durant plusieurs millénaires, les groupes issus de l'Archaïque ont conservé le même mode de vie et maintenu leurs activités traditionnelles de subsistance jusqu'à la période de contact avec les Européens. Leur mode de vie s'apparente énormément à celui des populations algonquiennes; ils seraient d'ailleurs les ancêtres des Cris et des Naskapis.

La province de Québec, quant à elle, compte plus de 71 400 Autochtones représentant 11 groupes distincts (10 amérindiens et 1 inuit) localisés dans 55 communautés au total. Trois grandes familles linguistiques les distinguent : les Algonquiens, les Iroquoiens et les Inuits. Le 21 juin est la fête nationale des Autochtones du Canada et marque le début du solstice d'été. Traditionnellement, l'identité autochtone était juste le fait d'être élevé dans un cadre familial intime à l'intérieur d'un clan ou tribu lui-même souvent nommé par leur emplacement sur un territoire donné. Les vastes groupements régionaux étaient autrefois divisés au hasard en groupes saisonniers plus restreints : les campements d'hiver, appelés « bandes », regroupant une centaine de personnes, et les groupes de chasse estivale, qui en regroupent moins d'une douzaine. Chaque bande était identifiée par un lieu et un nom s'y rattachant : les Arvirtuurmiut de la péninsule de Booth étaient appelés « mangeurs de baleines à fanons ». L'identité autochtone est donc une conscience spirituelle partagée au sein des communautés dites des « Premières Nations ». Le lieu véritable de l'identité des Autochtones se situe dans cette petite communauté d'individus où les pratiques de réciprocité, gestion solidaire des ressources, des territoires de chasse familiaux, des conduites appropriées entre familles et la reconnaissance de la spiritualité des animaux dont le but ultime est de vivre de manière responsable. Autre date importante et même historique : le 13 septembre 2007, jour où la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones fut adoptée. Son adoption fut accueillie comme un « triomphe pour les peuples autochtones à travers le monde ». Les peuples autochtones ont mis plus de vingt ans pour mettre sur pied cet instrument de reconnaissance en tant que peuples distincts avec une structure juridique internationale contrant les processus d'assimilation mis en place depuis des décennies en fixant des normes adéquates en matière des droits de l'homme. Malheureusement cette date est aussi une date honteuse pour le Canada qui refusa avec les États-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, tous au lourd passé conflictuel avec leur population autochtone, de signer la nouvelle déclaration. Voir Amérindien et Inuit. Saganash Roméo, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p.72 – Preston Richard, idem, 2011, p. 391-393 - (MCCCFQ, 2010).

AUTOCHTONES (femmes)



Au-delà de leurs différences, les femmes autochtones partagent certaines préoccupations. Tout comme les hommes autochtones, elles s'inquiètent des nombreux effets de la colonisation sur leurs nations, leurs communautés, leurs familles et sur les individus. Bouleversés par la perte de leurs territoires, au cours du XIXe siècle, de leurs moyens de subsistance traditionnels et de leur autonomie, en raison de la grande marginalisation sociale, économique et politique, des préjugés raciaux, de la discrimination et de la perte de leur culture, de leur langue et, souvent, de leur fierté, les

peuples autochtones du Canada se retrouvent dans un état de pauvreté et d'impuissance abjectes. Un manque d'éducation, d'emplois, de compétences et de possibilités sévit dans plusieurs collectivités autochtones, aussi bien urbaines que rurales, et blessent les femmes et leurs enfants. Les femmes autochtones expriment le besoin de recouvrer leur autodétermination, d'acquérir, de développer des ressources et de créer des occasions d'améliorer leur vie et le sort de leurs enfants. Parmi les problèmes dont souffrent les femmes en général, ceux des femmes autochtones sont particuliers en ce sens qu'ils sont issus des préjugés à leur égard perpétués par les hommes européens depuis leur arrivée en Amérique. L'image de la princesse indienne a fait place à celle de la « squaw » aux mœurs faciles, situation qui rend les femmes autochtones vulnérables à la violence et au mauvais traitement et qui justifie leurs agresseurs. Des taux élevés de violence familiale affligent les femmes autochtones partout en Amérique du Nord. L'Enquête auprès des peuples autochtones menée par Statistique Canada (1993) rapporte que 40 p. 100 des répondants estiment que la violence familiale est un problème dans leur communauté. Selon l'Aboriginal Justice Inquiry of Manitoba (1990), une femme autochtone sur trois est maltraitée par son conjoint. « The amount of violence and victimization of Inuit women and girls is occurring at an alarming rate here in Canada. According to the Statistics Canada report released December 4, 2012, Nunavut experiences a per capita homicide rate that is 12 times higher than the rest of Canada compared to seven per cent nationally. Overcrowded housing and the lack of housing options, poverty, lack of employment and/or skills, substance abuse and the lasting effects of colonization, residential schooling and intergenerational trauma are all key issues that further contribute to Inuit women being vulnerable to ongoing abuse. The extreme housing crisis across the Arctic often means that for women living with violence in the home there may be no other safe housing options, and the cost of air travel to seek safety in another community can be prohibitively expensive ». D'anciens témoignages et l'histoire orale indiquent que cette violence généralisée prévaut à l'époque de la colonisation de l'Amérique du Nord. Comme les autochtones sont évincés de leur territoire et placés dans des réserves, et comme les hommes perdent leurs rôles traditionnels en tant que chasseurs, pourvoyeurs et protecteurs, les conflits de rôles, la frustration et la colère qui s'ensuivent se manifestent souvent dans la violence que les maris exercent sur leurs femmes. La victimisation des femmes autochtones se concrétise ensuite dans les taux élevés de criminalité des femmes autochtones et dans la gravité des crimes pour lesquels elles sont incarcérées. Les taux plus élevés d'ennuis avec la loi préoccupent toutes les femmes autochtones et est le résultat non seulement de ce cycle de violence, mais aussi de la pauvreté et de la privation dont souffrent la plupart des peuples autochtones au Canada. Le simple fait de ne pas payer une amende donne lieu à de nombreuses incarcérations et le manque de ressources et la précarité des choix laissent les femmes autochtones sans recours. L'espérance de vie s'est accrue chez les peuples autochtones. En 1996, l'espérance de vie de la femme autochtone à la naissance était de 76 ans, comparée à 69 ans chez les hommes autochtones, à 69 ans chez les femmes inuites et à 81,3 ans dans la population féminine de l'ensemble du Canada. Les taux de mortalité et de fécondité chez les autochtones tendent à se rapprocher des taux observés au Canada. La mobilité est plus grande chez les femmes autochtones que chez les hommes, particulièrement dans les petites communautés nordiques. Les femmes autochtones émigrent vers les villes en plus grand nombre que les hommes, ce que l'on peut attribué autant au manque de possibilités d'avancement et au manque de sécurité dans les réserves et dans les régions rurales qu'à l'abondance apparente de possibilités, surtout en éducation, dans les centres urbains. Au Canada, les femmes autochtones continuent de souffrir de la pauvreté, de leur situation monoparentale, du chômage et ont des logements insalubres. Ces problèmes sont souvent plus aigus dans le Nord, où les communautés rurales et isolées d'Inuits, de Métis et d'Indiens souffrent davantage des maux du sous-développement et jouissent de moins de services de bien-être et de protection des femmes et des enfants. Durant toutes les

années 70 et 80, une question a attiré l'attention du monde entier : la discrimination exercée par la Loi contre les femmes autochtones qui perdent leurs droits ancestraux et issus de traités si elles épousent des non-autochtones ou des Indiens non-inscrits. La Loi sur les Indiens du gouvernement canadien a en effet établi une telle discrimination contre les femmes autochtones de 1869 jusqu'à 1985, année où le projet de loi C-31 a modifié la Loi sur les Indiens afin d'en retirer les éléments de discrimination et de la rendre conforme à la Charte des droits et libertés. La modification de 1985 permet aux femmes mariées à des non-autochtones et à celles qui, pour toute autre raison, ont perdu leur statut d'Indien et les droits et avantages s'y rattachant, de demander le rétablissement de leur statut et de leurs droits, et permet à leurs enfants de demander d'être inscrits en tant qu'Indiens. La Loi permet maintenant aux femmes autochtones de conserver leur statut, que leur mari soit inscrit ou non, et de léguer leur statut d'Indien à leurs enfants, comme les hommes l'ont toujours fait. Si le projet de loi élimine une grande part de la discrimination exercée contre les femmes, il crée aussi certains problèmes. En inscrivant ces femmes, et souvent leurs enfants, sur les listes de membres des premières nations, le gouvernement exploite à l'extrême les terres et les fonds déjà limités afin d'accommoder plus de personnes. Ainsi, les bénéficiaires de cette modification font parfois face au ressentiment et aux représailles des autres membres de ces premières nations. Des litiges touchant les deux côtés de la question ont surgi. En outre, puisque ce rétablissement des droits ne touche pas les enfants de la seconde génération, il se produira une diminution importante du nombre de personnes ayant droit au statut d'Indien en vertu de la Loi sur les Indiens d'ici deux générations. Jusqu'à maintenant, le projet de loi a donné lieu à une forte augmentation. Entre 1985 et 1997, plus de 100 000 autochtones ont été inscrits en vertu de l'amendement, ce qui porte à environ 593 000 le nombre d'autochtones inscrits au Canada. Si plusieurs femmes autochtones appuient les objectifs d'avancement de leur peuple, leurs voix sont ignorées par les dirigeants autochtones et par les organisations politiques à majorité masculine. Lors des pourparlers constitutionnels de 1992, l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC), un organisme national indépendant, n'a pas eu droit de parole dans les discussions entre le gouvernement fédéral, les premiers ministres provinciaux et les quatre principales organisations autochtones. Depuis lors, l'AFAC est réduite au silence, faute de fonds. D'autres organisations de femmes autochtones ont été créées comme filiales dépendantes des organismes nationaux et régionaux, comme le National Métis Women's Council (qui fait partie du Métis National Council) et la Saskatchewan Treaty Indian Women's Association (qui fait partie de la Federation of Saskatchewan Indian Nations). Il existe plusieurs petits groupes régionaux et locaux axés sur les besoins de la base qui, étant peu financés, ont des difficultés à servir les communautés autochtones. En 1998, les 623 premières nations comptaient environ 82 femmes chefs, élues pour la plupart en Colombie-Britannique et en Ontario. Plus de femmes sont élues conseillères des conseils de bande autochtones, mais peu remplissent des rôles de direction dans les organisations politiques régionales et nationales. Les exceptions sont Rosemarie Kuptana, présidente de l'Inuit Tapirisat du Canada, et Mary Simon, présidente de la Conférence circumpolaire inuite. La Chef Wendy Grant a dirigé, jusqu'à tout récemment, l'Union des chefs indiens de la Colombie-Britannique. Encore moins nombreuses sont celles qui entrent dans le système politique de la société majoritaire. Les femmes autochtones sont sans doute sous-représentées dans l'arène politique, mais nombreuses sont celles qui jouent un rôle clé dans la guérison des blessures causées par la colonisation. Dans de petits groupes informels et dans de grandes conférences, des femmes s'attaquent aux problèmes des pensionnats, à toutes sortes de comportements violents et à l'abus des drogues, de l'alcool et d'autres substances. Leur enseignement est un exemple

de mieux-être pour leurs compatriotes et ce mieux-être comprend, en partie, un retour aux coutumes égalitaires traditionnelles où les femmes sont respectées pour leurs contributions.
http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/questions-relatives-aux-femmes-autochtones

AVATAQ
Bouée en peau de phoque gonflée rattachée par un grand filin de cuir au harpon utilisée par les chasseurs. Lorsque le béluga ou le phoque harponné coule au fond de l'eau, l'avataq freine sa fuite tout en signalant la localisation de la proie.

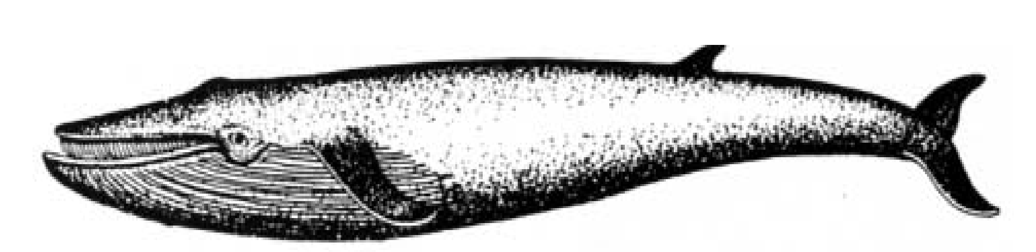
AVATAQ (institut culturel)
Fondé en 1981 cet organisme est chargé de protéger, promouvoir et revitaliser la langue inuktitute et la culture inuite. Il mène de front plusieurs actions concernant la toponymie, la généalogie, l'archéologie, la muséologie ainsi que la documentation historique et l'archivage des récits traditionnels afin de renforcer les sentiments d'appartenance collective. Petit Jacques Guy, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 24

BBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBB

BAFFIN William
Explorateur de l'Arctique, né en 1584 (?) et décédé en 1622. Comme c'est le cas de beaucoup des premiers explorateurs et navigateurs, on sait peu de choses sur la vie de William Baffin avant les expéditions qui fondèrent sa renommée. Dans la onzième édition de The Encyclopaedia Britannica, on le fait naître en 1584 sans indiquer la source de cette date importante. Né probablement à Londres ou dans les alentours, il était un autodidacte d'humble extraction, mais très doué, car Purchas parle de lui en ces termes : « ce marin et mathématicien qui s'est instruit tout seul et qui, malhabile à s'exprimer avec art, se consacra à la navigation et aux mathématiques avec une assiduité dont vous pouvez ici voir les fruits indéniables. » Baffin était pilote en chef du vaisseau Patience du capitaine James Hall lors de l'expédition de 1612, au cours de laquelle le malheureux Hall fut victime d'une vengeance des Esquimaux de la côte du Groenland. En compagnie du Heart's Ease, le Patience avait fait voile du Humber le 22 avril et était revenu à Hull le 11 septembre, sous le commandement d'Andrew Barker. Baffin tint un journal, dont Purchas a donné des extraits et qui va du 8 juillet jusqu'à la fin de l'expédition. Cette relation contient les premières de ses nombreuses et importantes observations astronomiques. Il y décrit aussi les Esquimaux du Groenland et leur habitat, et y raconte la mort tragique de Hall. De retour de son voyage d'exploration, Baffin s'engagea au service de la Muscovy Company, qui faisait le commerce avec la Russie et qui envoyait des baleiniers dans la région du Spitzberg. En 1613, une flotte de la compagnie composée de sept bateaux se rendit dans les eaux où l'on pêchait la baleine ; de nouveau, William Baffin était pilote en chef, cette fois sur le Tiger, commandé par le capitaine Benjamin Joseph. En 1614, il partit avec le capitaine Joseph pour le Spitzberg sur le Thomasine avec une flotte de 11 bateaux et de 2 pinasses. Malgré les glaces qui étaient descendues assez loin vers le Sud et qui rendaient la saison peu propice à la navigation dans l'Arctique, Baffin explora une partie considérable de la côte du Spitzberg avant de revenir à Londres le 4 octobre 1614. Le quatrième voyage de Baffin fut fait pour le compte de la Northwest Company dans le but de chercher le passage du Nord-Ouest. Ce voyage était une continuation des explorations précédentes entreprises par Henry Hudson (1610–1611), qui fut abandonné par son équipage après avoir hiverné dans la baie d'Hudson, par Thomas Button, qui avait hiverné près de Churchill (1612–1613), et par William Gibbons, qui passa l'hiver sur la côte du Labrador (1614). Le solide vaisseau Discovery, qui avait participé aux trois expéditions précédentes, fut armé sous le commandement de Robert Bylot ; Baffin embarqua de nouveau comme pilote le 15 mars 1614/1615. Le 26 avril, observant l'occultation d'une étoile par la lune, Baffin en déduisit la première longitude calculée en pleine mer. Il se livra à une étude assez poussée du détroit d'Hudson et de l'extrémité ouest de l'île de Southampton, tout en accordant aux marées une attention spéciale. W. E. Parry*, le grand explorateur du XIXe siècle, après avoir vérifié les conclusions de Baffin formulées plus de 200 ans auparavant, les trouva exactes à quelques détails près. Il existe un journal détaillé, de la main de Baffin, concernant cette expédition et où l'on trouve la seule carte qui nous reste de lui. L'expédition mit fin à sa recherche du passage du Nord-Ouest à cause des glaces, à un endroit où on pouvait apercevoir la terre au nord-est. Parry donna à cette terre le nom d'île de Baffin « pour honorer la mémoire de ce navigateur compétent et plein de hardiesse ». L'expédition revint à l'automne de 1615. À la fin de ce voyage, Baffin conclut avec justesse qu'il n'existait pas de passage navigable conduisant à l'Ouest par la baie d'Hudson. Baffin entreprit le cinquième et le plus important de ses voyages d'exploration sur le même Discovery avec le capitaine Bylot. Ils partirent de Gravesend le 26 mars 1616 et dépassèrent, à Hope Sanderson, sur la côte du Groenland, le point le plus au nord atteint par John Davis, pour pousser ensuite 300 milles plus loin jusqu'à la latitude de 77° 45´, qui ne fut dépassée que 236 ans plus tard. Ils firent ensuite le tour de tout le littoral de la baie de Baffin, y compris les entrées des détroits « Sir Thomas Smith », « Alderman Jones » et « Sir James Lancaster », et en dressèrent une carte. Ils ne reconnurent pas cependant le détroit de Lancaster comme l'entrée du passage du Nord-Ouest qu'ils cherchaient. C'est une ironie de l'histoire que la plus célèbre découverte de Baffin, reconnue comme telle au début, attira graduellement les soupçons au point d'être amoindrie et finalement rayée des cartes, jusqu'à ce que Sir John Ross* la confirmât lors de sa première expédition en 1818. Les écrits et la carte de Baffin concernant la baie qui porte son nom

passèrent entre les mains de Purchas, qui, avec une désinvolture exaspérante, n'en tint aucun compte. Il est hors de doute qu'à son époque, Baffin fut, de tous les explorateurs de l'Arctique, le navigateur le plus habile et l'observateur le plus attentif. À son retour du voyage qui lui avait fait découvrir la baie de Baffin sans trouver le passage du Nord-Ouest, il résolut de chercher le mystérieux passage en partant de ce qui était censé être son extrémité occidentale. Mais pour cela il lui fallait trouver un emploi qui le conduisît dans le Pacifique. L'occasion attendue se présenta en 1617, et il embarqua le 4 février comme second de l'Anne Royal avec la flotte du capitaine Martin Pring pour le compte de la East India Company. La flotte mouilla dans la baie de Saldanha le 21 juin et à Surat en septembre. I'Anne Royal en fut alors détachée et envoyée à Mocha. Elle fit escale dans divers ports de la mer Rouge et du golfe Persique, où Baffin poursuivit sans relâche ses travaux, faisant des relevés et dressant des cartes. L'Anne Royal était revenue dans la Tamise en septembre 1619. Baffin n'avait absolument rien vu des côtes nord-ouest de l'Amérique du Nord, mais ses cartes de la Perse et de la mer Rouge lui valurent des éloges. L'année suivante, Baffin partit de nouveau pour les Indes orientales sur le London, vaisseau amiral de la flotte commandé par le capitaine Andrew Shilling, ancien capitaine de l'Anne Royal. La flotte fit voile de la rade au large de Downs le 25 mars et parvint à Swally Roads le 9 novembre ; ayant eu vent qu'une flotte de vaisseaux portugais et hollandais les attendait, elle partit à la recherche de cet ennemi. Le capitaine Shilling fut blessé au cours de la bataille navale qui eut lieu le 28 décembre dans le golfe d'Oman ; il mourut de ses blessures le 6 janvier 1620/1621. L'année suivante, le 20 janvier 1621/1622, la flotte anglaise mouillait au large d'Ormuz pour assiéger les Portugais. Le 23 janvier, on envoyait William Baffin à terre faire des observations sur la hauteur et la distance des murs du château pour calculer la portée du tir – « mais alors qu'il était ainsi occupé, une balle en provenance du château le frappa au ventre ; il fit alors trois bonds et mourut immédiatement ». Purchas rapporte le fait en ces termes : « Dans les Indes il est mort, dans la récente affaire d'Ormuz, tué au combat, pendant qu'il vérifiait ses théories et expériences mathématiques. Mme Baffin, une « femme incommode, impatiente », réclama à la compagnie la solde de son mari et une indemnité considérable. Après des négociations qui durèrent trois ans, le total de ses réclamations fut finalement fixé à £500. Ainsi, la seule partie de la vie de Baffin dont nous ayons une connaissance certaine en est la dernière, qui va de 1612 à 1622. Nous avons perdu la presque totalité de ses observations, de ses papiers, de ses relevés et de ses cartes, mais ce qui nous est resté suffit pour nous prouver qu'à cette époque il était devenu le meilleur observateur des astres de tous les navigateurs de son temps. http://www.biographi.ca/

BALEINE BORÉALE (la)
Les Inuit restaient le long la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu. La chair crue de loup-marin, de morse et de baleine (maktaq) leurs était indispensable pour se nourrir eux-mêmes et pour alimenter leurs meutes de chiens; la peau pour confectionner leurs longs kayaks et des bottes étanches, des lanières et des attelages. De la baleine, ils utilisaient, en plus de l'huile et de la chair, les solides ossements dans lesquels ils taillaient des semelles pour les patins de leur traîneau à chiens. L'ossature imposante des baleines servait de charpente aux maisons et les fanons étaient utilisés dans la fabrication des filets de pêche et des arcs et flèches.



La baleine boréale (arviq) tient son appellation anglaise (« bowhead ») en raison de l'apparence distincte de son crâne énorme, qui représente près de 40 pour cent de la longueur de son corps et peut atteindre 20 mètres de longueur à l'age adulte. Cette baleine est bleu noir avec des taches de couleur crème sur la partie inférieure de la mâchoire, des taches blanches sur le ventre et une partie gris pâle sur la queue. Ses nageoires sont petites et rondes et son crâne est dépourvu de nageoire dorsale. Les femelles sont généralement plus grosses que les mâles. Les baleines boréales sont parmi les plus bruyantes de leur catégorie. Des groupes composés d'une quinzaine de baleines, occupant une superficie de 10 à 20 miles carrés sur l'océan, gardent probablement contact les uns avec les autres au moment de la migration. Les baleines peuvent également utiliser les réverbérations de leurs appels pour aider à évaluer l'épaisseur des glaces en marche. Les baleines boréales sont bien adaptées au climat arctique. Elles sont très fortes, capables de briser d'épaisses couches de glace arctique pour se créer des trous pour respirer. La couche de graisse des baleines boréales qui les isole du froid peut mesurer jusqu'à 45 centimètres d'épaisseur, ce qui les aide à supporter les températures extrêmement froides de l'Arctique. On ne sait pas grand-chose sur la croissance des baleines boréales et leur longévité. De récents tests effectués sur des baleines de l'ouest de l'Arctique suggèrent cependant que certaines baleines puissent vivre de 100 à 200 ans. Au Canada, les baleines boréales fréquentent l'Arctique de l'Ouest et de l'Est. Durant les mois d'été, la population de l'Arctique de l'Est se retrouve dans la mer de Beaufort et l'océan Arctique. Entre l'automne et le printemps, les baleines boréales migrent à l'intérieur et à l'extérieur des eaux canadiennes le long de la côte nord de l'Alaska. Une des rares baleines à se retrouver près de la limite de la glace, les baleines boréales migrent vers le nord avec le retrait des glaces et vers le sud avec l'avance de ces dernières. Les baleines boréales préfèrent les baies, les détroits et les estuaires et ne se



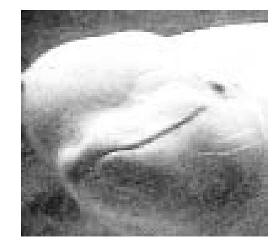


tiennent toujours pas très loin des plaques de glace flottante. Les baleines boréales se nourrissent presque entièrement de petits invertébrés, dont les copépodes et les euphausiacés —qui se présentent en essaims denses. Comme les autres baleines à fanons, tels les rorquals à bosse, les baleines boréales n'ont pas de dents; en lieu et place, elles ont une série de plaques de kératine – appelées plaques du fanon – suspendues de chaque côté de la mâchoire supérieure. La baleine boréale a le fanon le plus long de toutes les baleines – il peut atteindre quatre mètres. Quand elle se nourrit, la baleine boréale nage lentement, la bouche grande ouverte. Quand elle referme sa mâchoire, l'eau est rejetée à l'extérieur et les plaques du fanon agissent comme filtre, emprisonnant les poissons prêts à être avalés. La baleine était très recherchée pour fins commerciales. La graisse de baleine servait de condiments et était utilisée pour les fritures. Le foie et la langue étaient les plus recherchés et se mangeaient rôtis. La chair servait de nourriture pour animaux. L'huile faisait un bon lubrifiant pour les mécanismes horlogers et autres moteurs, en plus de servir d'huile à éclairage domestique et urbain en plus de faire un excellent savon et autres produits dont les rouges à lèvres et autres cosmétiques, la nitroglycérine, les pigments de peintures, les encres à imprimer, les insecticides, les vernis, la cire, l'antigel, huile à transmission, la gélatine. Les os, le cuir et surtout les fanons servent aussi à fabriquer une foule d'objets divers; le pénis de baleine, faisant 5 à 6 pieds, était transformé en sac de golf. Si bien que l'on peut parler jadis d'une ère de la baleine identique à celle aujourd'hui du pétrole, où des empires se sont formés sur son dos. Ironie de l'histoire, c'est la découverte du pétrole en 1851 qui sauva la baleine de l'extinction complète. Remplaçant progressivement l'huile de baleine comme combustible, le pétrole, principalement le kérosène, ouvrit une nouvelle ère. Les prix de l'huile de baleine chutèrent tandis que les coûts d'exploitation augmentèrent. Un à un, les baleiniers furent affectés à d'autres commerces ou tout simplement mis au rancart. La renaissance de la chasse au XXe siècle correspond à l'invention du canon lance-harpons et de la tête explosive par le Norvégien Swend Foyn et surtout à l'apparition en 1925 des navires-usines avec rampe inclinée à l'arrière qui permirent l'expansion des grandes odyssées maritimes dans toutes les mers arctiques et antarctiques. Un tel navire-usine pouvait traiter plus de 2000 baleines en une seule campagne de pêche. À partir de ce jour la Norvège devint un joueur important et en quelques années, établit des stations de chasse dans le monde entier. Dès 1913, le docteur Charcot sonne l'alarme et dénonce publiquement le carnage éhonté des cétacés et demande qu'une entente internationale soit rapidement signée pour assurer la protection des jeunes baleineaux et instituer des zones de protection. La population arctique de la baleine boréale a été décimée par la surpêche commerciale. En 1938, année record, 55 000 cétacés sont tués. Devant l'hécatombe annoncée une Commission baleinière internationale voit le jour en 1946, il s'agit en fait d'un club de baleiniers qui vise à reconstruire l'industrie baleinière gravement touchée par la Seconde Guerre mondiale. Pendant des années, cette Commission ignora l'avis de ses propres conseillers scientifiques sur les risques de disparition des baleines tandis que des pays comme l'Islande, la Norvège, l'Union soviétique et le Japon ignoraient les sanctions anodines décrétées par une organisation sans pouvoir. Il faudra attendre 1986 sous la pression des gouvernements de plus en plus concernés parce leur population mieux informée pour qu'un moratoire interdise la chasse commerciale des grands cétacés. Dès le départ la Commission fut influencée par des considérations économiques plutôt que par les exigences de conservation de l'espèce réclamée par les écologistes. Dix-neuf pays y adhèrent, établissent des quotas mais sont incapables de les faire respecter. En 1991, on évaluait que la population totale des baleines boréales de l'Arctique de l'est devait être moins de 1 000. Environ 350 baleines demeurent dans le secteur de l'île de Baffin, une véritable dégringolade par rapport aux 11 000 qu'on dénombrait dans les années 1800. Aujourd'hui, certains pays comme la Norvège et le Japon tentent de contourner le moratoire contre la chasse commerciale de la baleine sous prétexte d'études et recherches scientifiques alors qu'en réalité il s'agit d'une chasse commerciale déguisée. Le combat pour la survie des cétacés est loin d'être terminé. Le 17 octobre 2006, l'Islande annonça son intention de reprendre la chasse commerciale de la baleine et quelques jours plus tard, une première baleine est tuée et dépecée. Tout est à recommencer. Enfin n'oublions pas que les cétacés sont présents dans toutes les légendes des différentes civilisations humaines. Pour les Inuits, le mâle symbolise la virilité sexuelle et la femelle, la mère nourricière et protectrice. Chez les Grecs de l'Antiquité, la légende raconte que les cétacés étaient des messagers en relation directe avec les dieux et personnifiaient la vertu, l'amour des hommes et la joie de vivre. Pline l'Ancien, savant romain, inscrit cette relation entre les hommes et les dauphins sous le signe de l'amitié et de la fidélité. Les peuples polynésiens vénèrent aussi les dauphins car c'est eux qui les ont guidés sur l'immensité de l'océan Pacifique vers les îles fertiles et qui sauvèrent les navigateurs maoris de la noyade lors d'un cyclone en les transportant sur leur dos jusqu'au rivage de la Nouvelle-Zélande. Autant chez les Indiens du Canada que chez les Incas du Pérou, la force et le courage de l'orque ou épaulard sont soulignés dans plusieurs mythologies. Une légende nootka, Indiens de la Colombie-Britannique, veut qu'un loup blanc, doté de pouvoirs surnaturels, se soit transformé en orque. Depuis ce jour, les épaulards sont tachés de blanc et se déplacent en meutes comme les loups. Dans la tradition islamique, la baleine est l'être qui supporte la terre flottant sur les eaux et sur laquelle repose la création du monde. Lorsqu'elle bouge, ses mouvements provoquent les tremblements de terre. http://www.hww.ca/fr/ - BÉLANGER, p.64 – CAZEILS Nelson, 2000 - MCHUGH, J.L., 1974 - PROULX Jean-Pierre, 1986 - WILLIAMS Heathcote, 1988

BELLIN Jacques-Nicolas

Jacques-Nicolas Bellin (1703-1772), ingénieur français, membre de l'Académie royale de marine et de la Société royale de Londres, qui fut le premier hydrographe du Dépôt de la marine. À partir des dossiers qui lui étaient communiqués par les ingénieurs et hydrographes militaires, Bellin dressa un grand nombre de cartes fort précieuses, notamment pour la toponymie. Signalons, en particulier, ses cartes de la Rivière du Saguenay et de la Baye de Hudson (1744), de la Nouvelle-France ou Canada (1755), de l'Acadie (1757) ainsi que plusieurs planches de son Petit Atlas maritime, publié en cinq volumes en 1764. http://www.biographi.ca/

BÉLUGA



Du russe «Belukka» transcrit par les Français par «Béluga». C'est le «adhothuy» de Jacques Cartier. Béluga signifie en russe « celui qui est blanc ». Cependant, seuls les adultes bélugas sont blancs; les nouveau-nés sont bruns ou gris foncé et pâlissent pour devenir totalement blancs entre six et huit ans. Les Inuits emploient le mot « qilalugaq» tandis que les gens de la côte-nord l'appellent «marsouin blanc» et les Anglais «white whale», alors qu'il s'agit en réalité d'un dauphin blanc, un cétacé grégaire avec un sens social très développé. Les bélugas sont de taille forte, ont un cou non soudé et une petite tête qui est disproportionnée avec le reste de son corps. Ils ont la peau épaisse, des nageoires en forme de large pagaie et des dents bien acérées. Contrairement aux autres baleines, les bélugas n'ont pas de nageoire dorsale. Les bélugas varient de 3 à 5 mètres de longueur et pèsent entre 500 et 1 500 kilos. L'âge des bélugas et de plusieurs autres mammifères sauvages est déterminé selon le nombre de couches de croissance sur leurs dents. Pendant des années, on a pensé que le béluga était un cas unique parmi les mammifères parce qu'on croyait que deux couches de croissance représentaient une année de vie. De nouvelles observations scientifiques publiées en 2006 ont rejeté cette interprétation et ont conclu qu'une couche de croissance représente une année de vie. Dans la nature, les bélugas peuvent vivre 75 ans ou plus. Les mâles atteignent leur maturité sexuelle entre 12 et 14 ans, et les femelles, entre 8 et 14 ans. Les bélugas s'accouplent tous les trois ans environ, d'avril à juin. Une femelle donne naissance à un baleineau (d'environ 1,5 m de long) vers juillet ou août, après une période de gestation de 14,5 mois. En vieillissant, l'extrémité des nageoires mâles se courbe vers le haut. Tous les bélugas sont des mammifères à sang chaud, qui respirent l'air, et qui possèdent une épaisse couche de graisse variant de 2,5 à 9,5 centimètres d'épaisseur sous la peau. Cette couche de graisse sert de réserve d'énergie et à isoler l'animal, qui peut maintenir une température du corps constante dans les eaux frigorifiques. Les bélugas sont des animaux qui émettent beaucoup de sons, une véritable cacophonie qui varie de l'aiguë d'un sifflet à des grognements bas et répétitifs. Ces sons servent sans doute à communiquer. Par exemple, les chercheurs ont observé que les squawks sont émis plus fréquemment quand les bélugas sont inquiets. Les bélugas voyagent en groupes de deux à 10, bien que des groupes plus imposants ne soient pas exceptionnels. Ils migrent au printemps vers la baie d'Hudson où ils se rassemblent par centaines. Les Inuits le capturent par échouage forcée sur la grève; un béluga isolé est entouré d'embarcations et dirigé vers la seule issue possible en eau peu profonde où il est abattu et dépecé sur la rive. Le béluga est une source de nourriture importante; la viande est mangée séchée (nikkuk), crue et surgelée mais la peau épaisse (maktaaq, mattak, murtuk) est un pure délice, riche en vitamine C. La viande et le gras servent également à préparer de l'igunaq et du misiraq. La peau sert à confectionner des bottes et à fabriquer des lanières de fouets pour les chiens de traîneau. On retrouve cinq groupes de bélougas en eaux canadiennes, incluant la population qui occupe le fleuve Saint-Laurent. Les quatre autres populations sont celle de Cumberland Sound, qui est menacée, celle de la partie est de l'Extrême Arctique/baie Baffin, qui est particulièrement préoccupante, ainsi que celle de la baie d'Ungava et de la partie est de la baie d'Hudson, qui sont toutes deux inscrites comme étant en danger.

Contrairement aux autres espèces de baleines, le béluga est le seul qui demeure dans le Saint-Laurent toute l'année. Les Bélugas du fleuve Saint-Laurent sont à la limite sud de l'aire de répartition mondiale de l'espèce. Plus précisément, on en trouve aux Battures-aux-Loups-Marins (à environ 100 km en aval de la ville de Québec) et dans le Golfe Saint-Laurent (de Natashquan à Sept-Îles le long de la Côte-Nord, et dans la baie des Chaleurs jusqu'à Cloridorme, le long de la Côte-Sud). On retrouve parfois des individus au large de la Côte-Nord du Nouveau-Brunswick et dans la rivière Saguenay, de Saguenay à Saint-Fulgence. Son alimentation est très diversifiée mais opportuniste se concentrant sur la proie la plus abondante du moment. Selon les mois de l'année, son menu se compose de morues, de capelans, de harengs, d'éperlans, de crevettes et d'anguilles. A chaque automne, les anguilles du Lac Ontario, fortement contaminées par la bouillabaisse chimique des rejets domestiques et industriels de quelques 6 000 industries et de plus de 60 millions d'individus, descendent le fleuve et se dirigent vers la mer des Sargasses pour s'y reproduire. Il suffit qu'un béluga consomme 88 kilogrammes d'anguilles, moins de 2% de ses besoins alimentaires annuels, au moment où les anguilles traversent les eaux de la Côte-Nord pour expliquer sa mort précoce. Il existe, aujourd'hui, plus de quatre millions de composés chimiques officiellement employés au Canada et aux États-Unis dont 33 000 sont employés couramment. En quelques décennies, ces polluants ont transformé les Grands Lacs en une immense toilette dont les déchets disparaissent dans un grand tuyau d'évacuation appelé fleuve Saint-Laurent, branché directement sur un super égout nommé océan Atlantique. Le système hydrographique Grands Lacs-Saint-Laurent, formé par le retrait d'un glacier il y a 15 000 ans, est devenu en quelques décennies, en

l'espace d'à peine trois générations, l'un des régions les plus contaminées de la planète. Le ventre des bélugas en est une preuve irréfutable. En général, l'autopsie pratiquée par les biologistes confirme la présence de métaux lourds (mercure, cadmium, cobalt, chrome, zinc, cuivres) de plusieurs produits organiques nocifs (des HAP, des BAP, des BPC, du mirex, du DDT) et des pesticides tels que chlordane, lindane et dieldrine. Comme d'habitude, l'étude pathologique du cétacé se lira comme suit: cancer de la vessie, anévrisme du tronc pulmonaire, dermatite, fibrose de la rate, ulcères gastriques perforées ainsi que plusieurs tumeurs malignes. La mère transmet donc par le lait maternel à sa progéniture une contamination telle que le veau devient plus contaminé que la mère puisque ces contaminants, au lieu de s'éliminer, s'accumulent de génération en génération. Accusé à tort de détruire les bancs de poissons, le béluga fut chassé pendant tout le XIXe siècle (et même bombardé du haut des airs) pour se terminer vers 1979. Reconnu en voie de disparition depuis 1983, le béluga doit faire face à de nouveaux dangers pour sa survie comme le bruit des canons sismiques utilisés pour la prospection du pétrole dans le détroit d'Honguedo, près d'Anticosti. Un bruit tel qu'il peut dérouter les cétacés sinon les rendre sourd. C'est tout le système de repérage et communication des cétacés qui est en jeu : une baleine sourde est une baleine morte.

http://www.hww.ca/fr/ - Perrault, p. 22

BERNACHE DU Canada (la)



Nombreuses sont les personnes qui reconnaissent la bernache du Canada (Branta canadensis), grâce à sa tête noire, aux taches blanches de ses joues et à son long cou noir. Toutefois, il existe plusieurs races différentes, de sorte qu'elle peut être très différente d'une région à l'autre du Canada. Bien que les scientifiques ne soient pas tout à fait d'accord sur le nombre exact de races de Bernaches du Canada, la plupart d'entre eux croient qu'il en existe 11. Les différentes races de Bernaches du Canada vont de l'une des plus petites, la bernache du Canada minima, qui peut peser aussi peu que 1,1 kg, à la plus grande des Bernaches, la bernache du Canada géante, qui peut peser jusqu'à 8 kg. L'envergure des ailes se situe, selon la race, entre 90 cm et 2 m environ. La couleur des parties inférieures varie d'une teinte gris pâle perlé à noisette et même au brun noirâtre. Les diverses races se distinguent aussi par les proportions de leur corps, notamment par la longueur relative du cou, de la conformation et de la posture. En général, plus un oiseau est gros, plus son cou est long et son corps allongé. Les Bernaches du Canada nouvellement nées ont un duvet de couleur jaune tirant sur une teinte olive qui s'assombrit en une teinte gris terne au cours des premières semaines de leur vie. À mesure que les oiseaux grandissent, des plumes couvrent petit à petit le duvet, et lorsque les jeunes Bernaches sont prêtes à voler à la fin de l'été, il est difficile de les différencier de leurs parents. À partir de ce moment, les mâles et les femelles se ressemblent quel que soit le temps de l'année. Les bandes migratrices de Bernaches du Canada sont facilement reconnaissables à leurs formations en « V » irrégulières lorsqu'elles volent au printemps et à l'automne. On peut souvent les entendre également, puisqu'elles cacardent habituellement en un chœur soutenu. Leurs cris varient d'un ka-lunk profond pour les races de moyenne et de grande taille à des voix aiguës et caqueteuses pour les races de plus petite taille. Les chercheurs ont établi que la bernache du Canada possédait environ 13 cris différents, variant des bruyants cris de salutation et d'alarme aux faibles gloussements et aux murmures des Bernaches qui s'alimentent. Les oisons commencent à communiquer avec leurs parents alors même qu'ils sont encore dans leur oeuf. Leurs cris se limitent à des petites salutations, à des cris de détresse et à des trilles aigus indiquant leur contentement. Les oisons répondent de façons différentes à différents cris des adultes, ce qui indique que les adultes utilisent une variété de cris possédant une gamme de significations pour communiquer avec leurs petits. On peut trouver la bernache du Canada dans presque tous les types de terres humides, aussi bien de petits étangs que de grands lacs et rivières. Cependant, cet oiseau passe autant de temps, sinon plus, sur la terre que dans l'eau. La bernache du Canada se reproduit dans une grande variété d'habitats. Elle préfère les basses terres ayant de vastes étendues de prés herbeux et humides, et une abondance d'étangs et de lacs servant de refuge contre les renards et d'autres prédateurs terrestres. La bernache dans les régions les plus au nord se reproduit dans la toundra sans arbres de l'Arctique. Sous la limite des arbres, la bernache niche dans la forêt boréale claire, avec ses peuplements épars d'épinettes rabougries et de mélèzes. Dans le Sud du Canada et sur tout le territoire des États-Unis, la bernache du Canada nicheuse prend domicile dans de nombreux endroits, aussi bien les torrents protégés et les cuvettes des prairies, que les terrains de golf et les parcs en milieu urbain. Pendant l'automne et l'hiver, la bernache du Canada préfère les terres agricoles où de vastes champs de grains céréaliers et d'autres cultures lui fournissent une nourriture abondante et une certaine protection contre les prédateurs. Les liens familiaux sont forts chez la bernache du Canada : les oisons demeurent avec leurs parents une année entière et retournent avec eux dans les aires de reproduction après leur premier hiver. Ainsi les bandes migratrices à l'automne et au printemps comprennent un bon nombre de familles voyageant ensemble. Bien que la plupart des Bernaches du Canada agissent de façon territoriale pendant la période de nidification, elles se réunissent en bandes de plusieurs centaines à plusieurs milliers d'oiseaux lorsqu'elles migrent ou qu'elles se trouvent dans les aires d'hivernage. Le spectacle des Bernaches du Canada qui fendent le ciel en cacardant au printemps ou à l'automne dans de longues formations en « V » irrégulières est toujours fascinant. Ce spectacle constitue l'un des principaux

présages du changement de saisons au Canada. Le vol en lignes diagonales ou en formations en « V » sert au moins deux buts. Le plus important, c'est qu'il aide les Bernaches à conserver de l'énergie et leur permet de franchir de plus longues distances. Les scientifiques croient que les Bernaches du Canada volent en formations en « V » parce que cette configuration produit l'effet du « tirant », où la bernache qui suit, comme un cycliste dans une course, profite des courants d'air produits par la bernache en tête, ce qui lui demande moins d'énergie pour voler. Une deuxième fonction de cette formation est de coordonner les mouvements de la bande, ce qui permet la communication rapide et efficace des changements de vitesse ou de direction à tous les membres de la bande. Les Bernaches du Canada se reproduisent sur tout le territoire de l'Amérique du Nord, sauf dans l'Extrême-Arctique et dans les régions de l'Extrême-Sud des États-Unis et du Mexique. Une partie de la population de l'Atlantique Nord niche même dans l'Ouest du Groenland. Certaines Bernaches hivernent dans le Sud du Canada, de la Colombie-Britannique, en passant par le Sud-Ouest de l'Ontario, jusque dans les provinces Maritimes, en autant qu'elles trouvent de la nourriture et des eaux libres. Mais la plus grande majorité voyage plus au sud, vers les États-Unis ou même le Nord-Est du Mexique. La migration printanière des Bernaches qui se reproduisent dans les régions septentrionales commence à la fin de l'hiver et peut durer plusieurs semaines. Les Bernaches voyagent lentement vers le nord en suivant la ligne de la fonte des neiges. Elles effectuent plusieurs arrêts pour se nourrir dans des régions clés afin de se constituer des réserves qui seront nécessaires à l'étape finale de migration et à la reproduction. La migration automnale débute lorsque l'eau et le sol commencent à geler dans les aires de reproduction. Le voyage entre les aires de reproduction et les aires d'hivernage est plus rapide que le vol printanier vers le nord. Par exemple, de nombreuses Bernaches du Canada de la population de l'Atlantique parcourent plus de 1 000 km en moins d'une semaine, en partant de leur aire de reproduction dans le Nord du Québec, jusqu'à leur principale aire d'hivernage le long du littoral Est des États-Unis. En fait, des scientifiques ont suivi certaines Bernaches munies de radio-émetteurs qui avaient effectué le trajet en une seule journée! Les familles comportant des oisons, qui migrent vers le sud pour la première fois, effectuent probablement le voyage moins rapidement que celles formées uniquement d'adultes. En plus des migrations annuelles des aires de reproduction aux aires d'hivernage, les Bernaches du Canada effectuent parfois un voyage spécial appelé migration de mue. Chaque année, les Bernaches doivent remplacer leurs rémiges usées. Comme les plumes sont remplacées toutes en même temps, les Bernaches ne peuvent pas voler pendant les quatre à cinq semaines que dure la période de mue. Les meilleurs endroits où les Bernaches peuvent demeurer pendant cette période sont ceux qui ont beaucoup d'eaux libres sur lesquelles elles peuvent se réfugier si elles sont menacées et où elles peuvent trouver une bonne provision d'aliments riches en protéines nécessaires à la croissance de nouvelles plumes. La plupart des Bernaches qui ne se reproduisent pas au cours de la saison entreprennent une migration de mue, qui comporte généralement un voyage vers le nord, souvent bien au-delà de l'aire habituelle de reproduction, entre la fin de mai et le début de juin. Les oiseaux qui réussissent à se reproduire muent plus tard dans la saison et restent avec leurs jeunes oisons qui n'ont pas encore commencé à voler. La bernache du Canada se trouve un compagnon ou une compagne (pour s'accoupler) au cours de la deuxième année de sa vie. Le couple restera ensemble pour la vie. Cependant, contrairement à la croyance populaire, si un des partenaires est tué, l'autre se trouvera un nouveau compagnon. La bernache du Canada se reproduit plus tôt dans la saison qu'un grand nombre d'oiseaux. La reproduction se déroule de telle sorte que les oeufs éclosent au moment où les plantes, que les oisons (ou les jeunes) mangeront, seront à leur valeur nutritionnelle la plus élevée. Après l'éclosion, il y a également assez de temps pour permettre aux oisons de grandir et d'être capables de voler vers le sud avant le gel. Les Bernaches du Canada qui se reproduisent dans des zones tempérées à températures douces commencent à nicher dès que les conditions deviennent favorables au printemps, parfois dès la mi-mars. Les Bernaches du Canada qui se reproduisent dans le Nord atteignent les aires de nidification à la fin du mois d'avril ou au début de mai. Celles qui se reproduisent dans la région arctique atteignent les aires de nidification plus tard. Certaines Bernaches du Canada se reproduisent à l'âge d'un an, mais la grande majorité niche pour la première fois à l'âge de deux ou de trois ans seulement. La couvée compte habituellement de cinq à sept oeufs, les oiseaux plus âgés ayant une couvée plus importante que ceux qui pondent pour la première fois. La femelle couve ses oeufs de 25 à 28 jours, tandis que son compagnon assure la garde à proximité. Dans certains cas, le mâle se tient parfois à plusieurs centaines de mètres du nid, mais il est toujours vigilant et retourne au nid si celui-ci est menacé ou si la femelle doit s'en éloigner. Pendant la période de couvaison, la femelle ne quitte le nid chaque jour que pendant de brefs moments, pour aller se nourrir, boire et se laver. La plupart des sites de nidification sont situés près de l'eau et souvent, sur des îles. Ces sites sont choisis pour offrir une certaine protection contre le vent, tout en permettant à la femelle qui couve de bien apercevoir les prédateurs qui pourraient s'approcher. La bernache du Canada femelle retourne toujours nicher au même endroit où ses parents ont niché et elle utilise souvent le même site de nidification chaque année. Peu de temps après l'éclosion des oeufs, les familles quittent leur nid, parcourant parfois plusieurs kilomètres en quelques jours en marchant pour atteindre leur site d'élevage des couvées. Celles qui ont niché près du littoral descendront peut-être les rivières afin de trouver des marais côtiers offrant plus d'avantages. Dès qu'ils quittent le nid, les oisons se nourrissent de graminées et de carex dans les prés et le long des rivages. Un couple et ses oisons constituent un groupe presque inséparable, qui agit à l'unisson. En général, la femelle ouvre la marche, suivie des petits, puis de son compagnon. Lorsqu'une autre famille de Bernaches

s'aventure trop près, les parents et les petits adoptent des postures d'intimidation et font beaucoup de bruit. L'importance numérique et non la taille ou le poids des adultes semble être le facteur décisif : les familles nombreuses l'emportent presque toujours sur les familles moins nombreuses, lesquelles l'emportent à leur tour sur les couples qui n'ont pas de petits. La plupart des confrontations se règlent sans qu'il y ait de contact physique; les luttes prolongées sont rares. De six à neuf semaines après l'éclosion, selon la race, les oiseaux sont prêts à s'envoler en famille. À ce moment-là, environ la moitié des oisons auront survécu. Dans le Nord, les Bernaches du Canada se nourrissent de baies et accumulent une couche de graisse avant d'émigrer vers le sud. Avant la migration, les familles se réunissent en groupes de quelques familles, jusqu'à plusieurs douzaines de familles, souvent dans les régions côtières. Les dernières Bernaches du Canada s'attardent le long des côtes septentrionales jusqu'au début d'octobre. Puis, tout à coup, elles partent en l'espace de quelques jours. Plusieurs animaux font leur proie des oeufs et des jeunes Bernaches du Canada. Dans le Grand Nord, le principal prédateur est le renard arctique. Celui-ci peut voler tous les oeufs de plusieurs nids et les cacher pour les manger lorsqu'il a peu de nourriture. Les mouettes et goélands, les labbes, les corbeaux et parfois les ours sont aussi des prédateurs. Le premier moyen de défense consiste à attirer l'attention du prédateur sur le mâle dans le but de l'éloigner du nid ou des oisons. Si ce moyen échoue, les races de petites Bernaches du Canada, qui sont habiles au vol, sont souvent capables de chasser les mouettes et goélands et les labbes. Les races plus grosses utilisent leur taille et un comportement agressif pour dissuader la plupart des prédateurs, notamment les renards, de trop s'approcher. Elles ouvrent grandes leurs ailes pour se donner la taille la plus grande possible et elles sifflent bruyamment. Elles peuvent également donner des coups à la tête du prédateur avec leurs ailes. Les renards doivent donc être très prudents! Cependant, les combats ne jouent pas toujours en la faveur de la bernache. À l'occasion, un renard habile arrive à tuer une bernache adulte. Les renards roux, les coyotes, les loups et les Pygargues à tête blanche peuvent également tuer des Bernaches du Canada adultes, soit dans les aires de nidification, les aires de rassemblement, ou les aires d'hivernage. Néanmoins, lorsqu'une bernache arrive à survivre sa première année, l'expérience qu'elle a acquise la rend beaucoup moins vulnérable aux prédateurs. La plupart de ces Bernaches vivent 10 ans ou plus, jusqu'à un maximum d'environ 24 ans. Dans un monde où de nombreuses espèces sont menacées par l'activité anthropique (c.-à-d. liée aux humains), les Bernaches du Canada sont une heureuse exception. Bien que l'identité, l'espèce et même l'existence de certaines petites populations soient loin d'être assurées, toutes les populations canadiennes sont stables ou augmentent. L'ensemble de l'espèce a prospéré au cours des 50 dernières années. En 1950, on comptait au total peut-être un million de Bernaches du Canada en Amérique du Nord; aujourd'hui, avant l'ouverture de la chasse en septembre, il y en a probablement plus de huit millions. Les Bernaches du Canada doivent leur prospérité en partie aux programmes de conservation, y compris à la création de refuges et à une réglementation judicieuse de la chasse. Cependant, elles ont probablement profité encore davantage des techniques agricoles modernes avec les grands champs de culture, l'utilisation abondante des engrais, l'introduction de variétés de graminées, de maïs et de céréales résistantes et à rendement élevé, de même que la perte de graines due à la récolte mécanique. La bernache du Canada géante se reproduisait autrefois dans le Sud du Canada et dans le Nord des États-Unis, mais elle a disparu de la presque totalité de son aire de répartition vers la fin des années 1800. Les premiers pionniers ont peut-être ramassé les oeufs des Bernaches du Canada géantes et encerclé et tué de nombreuses Bernaches pendant la période de mue où elles ne peuvent voler. À compter du début des années 1900, des Bernaches du Canada provenant de bandes élevées en captivité ont été réintroduites dans les régions méridionales de leur ancienne aire de répartition. Cette pratique s'est effectuée pendant presque tout le XXe siècle et les Bernaches du Canada ont finalement été rétablies en Pennsylvanie, dans l'État de New York, en Ontario et dans l'Ouest et le Sud de l'Alberta. Durant cette période, les Bernaches ont également été introduites dans des régions où elles ne se reproduisaient peut-être pas autrefois. Ces populations réintroduites ont depuis augmenté considérablement, et les Bernaches du Canada sont devenues une nuisance dans de nombreuses régions. La protection ou les ressources alimentaires qu'offrent les parcs, les terres humides à proximité des banlieues, les pelouses et les terrains de golf leur sont favorables. Comme la chasse est interdite dans ces zones, très peu de facteurs y limitent la multiplication et la concentration de ces oiseaux. Les populations urbaines de Bernaches du Canada continuent d'augmenter, et l'aire de répartition de cet oiseau continue de s'étendre. Les problèmes reliés aux Bernaches comprennent les fientes (excréments) sur les pelouses et les plages, qui peuvent contaminer les sources d'eau potable, les comportements agressifs envers les humains et les collisions avec des aéronefs. On demande de plus en plus aux gestionnaires des espèces sauvages d'adapter une bonne conservation de certains types de Bernaches du Canada aux programmes visant à limiter ou à réduire la taille des populations qui entrent en conflit avec l'agriculture ou d'autres activités anthropiques. Pour remédier aux problèmes reliés aux Bernaches, le Service canadien de la faune a assoupli, autant que cela lui était possible, les règlements de chasse. Il a également autorisé l'application d'autres mesures de gestion sous licence. L'histoire de la bernache du Canada au cours des 100 dernières années reflète le succès et les dilemmes de la gestion de la sauvagine en Amérique du Nord. Bien qu'il subsiste certains défis relativement à la gestion de la bernache du Canada, les résultats obtenus dans le cas de cette espèce représentent l'une des plus belles réussites en matière de gestion des espèces sauvages à ce jour.

http://www.hww.ca/fr/especes/oiseaux/la-bernache-du-canada.html

BŒUF MUSQUÉ (le)

Umingmak (bœuf musqué) se traduit par « l'animal dont la fourrure est comme une barbe ». En effet, sa toison laineuse (qiviut) est très dense, recouverte de grands longs poils raides est idéale pour affronter le froid mordant de l'Arctique. C'est dans une large mesure grâce à son extraordinaire manteau que le bœuf musqué n'est pas incommodé quand la température descend sous -40 oC et que la poudrerie, soufflée par des vents violents, fait rage. Ce manteau se compose d'une toison laineuse isolante, en contact avec la peau, recouverte de grands poils ou jarres. Sa laine, ou qiviut, est plus forte et huit fois plus chaude que celle des moutons, et plus fine que le cachemire. Aucun mammifère d'Amérique du Nord n'a une robe aussi longue que celle formée par les jarres de la couche externe plus rude qui protège sa toison. Les bœufs musqués perdent leur toison vers le milieu de l'été. Comme les longs poils protecteurs ne tombent pas tous en même temps, le pelage revêt une apparence hirsute et loqueteuse pendant quelques semaines. Beaucoup de mâles adultes gardent l'année durant des touffes de vieille laine accrochées à leur crinière et à leur robe. Ses sabots arrondis, bien que moins larges que ceux du caribou, le sont suffisamment pour l'empêcher de s'enfoncer dans la neige molle. Les sabots antérieurs sont plus larges que les postérieurs et lui permettent de creuser la neige en quête de nourriture. Depuis des temps immémoriaux, il a procuré aux habitants des terres nordiques de la viande, des vêtements, des armes et des outils. Le bœuf musqué est l'une des anciennes espèces de mammifères encore présentes sur Terre et le seul bovidé à vivre dans l'Arctique. Il y a environ un million d'années ce bovidé parcouraient les steppes du nord de l'Asie avec les mammouths. Il y a près de 100 000 ans, ils ont traversé le détroit de Béring entre la Sibérie et l'Alaska, ils ont peuplé le nord de l'Amérique du Nord et survécurent aux bouleversements climatiques de l'époque glaciaire qui a suivi cette migration. Une relation étroite existe depuis très longtemps entre le bœuf musqué et les populations humaines. Depuis les temps préhistoriques jusqu'à aujourd'hui, ces mammifères à la robe en broussaille ont procuré aux Inuits de la viande, de chaudes couvertures ainsi que des armes et des outils de corne. Se servant de chiens pour les empêcher de fuir, les Inuits profitaient de leur formation de défense groupée pour les abattre de leurs flèches et de leurs lances. Le bœuf musqué a aussi enrichi l'univers spirituel des Inuits. Une vieille légende des Inuits de l'ouest de la baie d'Hudson raconte que deux bœufs musqués auraient transmis une chanson aux chasseurs. Les deux animaux se seraient dépouillés de leur toison et, tout en la frottant pour l'adoucir, se seraient mis à chanter les louanges de leur contrée. Pendant qu'ils chantaient la beauté de la nature et le soleil qui brillait tout l'été, ils entendirent les aboiements d'une meute de chiens. Rapidement, ils se vêtirent de nouveau et gravirent une colline d'où ils pensaient pouvoir se défendre. Toutefois, peu après avoir atteint le sommet, tous deux se firent abattre par les chasseurs, qui avaient cependant entendu la chanson et la firent leur. On estime que sa population est 20 000 têtes au Groenland, de 50 à 60 000 dans l'Arctique canadien et d'environ 10 000 dans les territoires du Nord-Ouest et au Nunavut. Au Nunavik, le bœuf musqué fut introduit avec succès entre 1967 et 1983. Au départ, 15 jeunes bœufs musqués furent capturés sur l'île d'Ellesmere et transporté sur une ferme expérimentale à Vieux-Chimo près du village actuel de Kuujjuaq. À la fin du projet en 1983, 53 bêtes avaient relâchées à différents endroits. La qualité des pâturages a permis une excellente reproduction de l'espèce. Le bœuf musqué vit en petit groupe. Bien qu'ils ne soient pas très grands — le garrot d'un mâle arrive environ à la poitrine d'un homme — les bœufs musqués, avec leur constitution massive et compacte, sont assez lourds. Selon les quelques données disponibles sur le poids des bœufs musqués sauvages, les mâles adultes pèsent de 270 à 315 kg, et les femelles, environ 90 kg de moins. Ce mammifère, qui se déplace habituellement à pas lents et mesurés, peut aussi au besoin courir et grimper avec beaucoup d'agilité. Le mâle et la femelle du bœuf musqué portent tous deux d'impressionnantes cornes. Celles-ci dessinent d'abord une courbe descendante en direction de la face, puis se dirigent vers l'extérieur et remontent en extrémités effilées. Chez les mâles, les bases de chaque corne s'avancent sur le front et se rencontrent pour former une bosse dure de corne et d'os d'une épaisseur pouvant atteindre 10 cm. Les cornes moins massives mais tout aussi pointues des femelles sont séparées par une bande de fourrure sur le front. Une glande pré orbitaire à sécrétion odorante, à peine visible, car elle est presque entièrement recouverte de fourrure, est présente en avant de chaque œil.

À l'approche de la saison du rut, la composition de certaines hardes change : après avoir renfermé un nombre égal de mâles et de femelles adultes, on y trouve plus qu'un seul mâle adulte (taureau dominant) entouré de plusieurs femelles adultes, de petits et de jeunes mâles pré adultes. La saison du rut se situe vers la fin septembre et le début d'octobre. La gestation dure huit mois et les femelles ont un petit par année. Durant la période de l'accouplement, les mâles tentent de s'imposer en poussant fréquemment des beuglements sourds menaçants. Vers la fin du printemps et à l'été, les troupeaux se composent de mâles et de femelles de tous âges. À l'issue de combats ou d'assauts élaborés, le vainqueur acquiert le

statut de mâle dominant et peut alors régner sur une harde. De nombreux taureaux quittent alors la harde à la suite de conflits avec le taureau dominant et vivent en solitaires ou se joignent à d'autres taureaux jusqu'à ce que la période de l'accouplement soit terminée. En général, on trouve le bœuf musqué dans les plaines basses intérieures et côtières ou dans les vallées fluviales de l'Arctique, où la végétation arbustive est la plus abondante. Durant les longues journées d'été, les plantes basses poussent rapidement produisant une myriade de fleurs multicolores et un riche fourrage pour le bœuf musqué, le caribou et les lemmings. Vers la saison de mise bas, les grands troupeaux d'hiver se fractionnent en petits groupes de sept animaux, en moyenne. Dans les îles du Nord, les petits naissent entre avril et juin, époque où le tapis neigeux est le plus épais, où les températures peuvent descendre à -34 Celsius et où les tempêtes de neige sont fréquentes. Les femelles commencent à se reproduire à l'âge d'environ quatre ans et ont un petit par année quand les conditions sont favorables. Les nouveau-nés sont couverts d'un épais manteau laineux et peuvent se tenir debout quelques minutes après leur naissance. Les femelles gravides restent avec le troupeau, et, quelques heures après la naissance, la mère et son petit sont capables de suivre le groupe. Les veaux meuglent pour maintenir le lien avec leur mère. Ils sont enjoués et commencent très tôt à se nourrir de plantes, mais ils continuent à téter à l'occasion durant toute leur première année. Durant tout l'été, ces groupes passent en alternance de périodes d'alimentation en périodes de repos. Au repos, le bœuf musqué se couche sur le ventre pour ruminer ou s'étend sur le côté, les pattes allongées, souvent sur des bancs de neige non encore fondus. Les veaux, au lieu de se reposer, se tiennent habituellement en groupes et galopent près des adultes ou s'affrontent pour s'amuser dans des combats de vigoureux coups de tête. Les adultes jouent aussi à l'occasion, particulièrement quand ils traversent des rivières, le plus souvent sautant et tournant en eau peu profonde. Presque à toutes les époques de l'année, les mâles s'engagent dans des « tête-à-tête » ou dans des batailles plus violentes. Cependant, la fréquence et l'intensité de ces contacts augmentent à la fin de l'été, le vainqueur acquérant ainsi le statut de mâle dominant qui lui permet de régner sur la harde. Un affrontement typique commence par des parades de menaces au cours desquelles les mâles frottent leurs glandes prioritaires contre le sol ou leurs pattes antérieures, puis avancent à pas mesurés, les cornes pointées vers leur adversaire. Ils reculent alors lentement en balançant la tête puis s'élancent l'un vers l'autre et se rencontrent dans une retentissante collision frontale. Ce choc terrible est absorbé par le crâne et les cornes très épais. Si les deux belligérants sont de force égale, plusieurs assauts ont lieu, et l'issue du combat peut alors dépendre d'efforts moins ritualisés succédant à la charge : poussées de la tête et lutte corps à corps accompagnée de coups de cornes. Le moyen de défense des bœufs musqués contre les loups consiste à courir jusqu'à un endroit couvert d'une neige peu profonde ou un terrain élevé et à s'aligner pour faire face aux attaquants. Lorsque les loups les entourent, ils rapprochent leur croupe et forment un cercle serré à partir duquel les adultes, mâles ou femelles, chargent l'ennemi. Lors d'une attaque de loups, les petits rejoignent rapidement leur mère et se pressent contre ses flancs. Faisant face aux attaquants, les adultes, surtout les mâles, frottent vigoureusement leurs glandes pré orbitaires contre leurs pattes antérieures. Il semble que ce soit à la fois un geste de menace et un signal d'alarme pour le reste du troupeau. Durant l'hiver, les bœufs musqués poursuivent leurs activités quotidiennes en grands troupeaux mixtes. Dans l'extrême arctique, le soleil ne dépasse pas la ligne de l'horizon entre novembre et février. L'hiver arctique est extrêmement long, la température pouvant rester inférieure à -18 oC pendant huit mois. Malgré le froid, le vent et l'obscurité, le bœuf musqué continue de s'alimenter et de se reposer sans rien changer à ses habitudes. Il n'est perturbé dans ses activités que par les tempêtes très violentes durant lesquelles il se couche, dos au vent. La fin de l'hiver et le début du printemps sont des périodes critiques pour le bœuf musqué. Ses réserves de gras sont faibles ou épuisées, et l'animal peut très bien mourir de faim s'il est vieux, si ses dents sont usées, s'il est infesté de parasites ou encore si les conditions climatiques et du milieu sont défavorables (tempêtes particulièrement violentes et croûte de neige impénétrable, par exemple). Le bœuf musqué se nourrit principalement de saules arbustifs et complète son alimentation avec des plantes herbacées dont les carex. La vue perçante du bœuf musqué lui est très utile durant la longue nuit arctique hivernale, et son odorat bien développé lui est d'un précieux secours quand il s'agit de trouver de la nourriture sous le manteau de neige qui couvre tout de septembre à juin. Sur le continent, les bœufs musqués se nourrissent surtout de saules arbustifs qui poussent le long des rivières, où ils peuvent mieux se protéger des moustiques et des mouches piqueuses qui s'attaquent à leurs yeux. Dans les îles de l'Arctique, ils sont moins ennuyés par les insectes piqueurs, car ils se nourrissent dans les prairies mouillées. Dès septembre, la neige recouvre le sol, et le bœuf musqué doit donc creuser pour atteindre les saules, les plantes herbacées et les carex dont se compose la majeure partie de son régime. Dans la plupart des régions de la toundra, le tapis neigeux est assez mince et ne nuit habituellement pas à son alimentation et à ses déplacements. Les troupeaux se nourrissent souvent dans les vallées et les basses terres où il y a moins de 20 cm de neige. En ces endroits, le vent balaie constamment la neige, créant une croûte bien assez dure pour supporter le poids d'un être humain adulte. Quand les bœufs musqués n'arrivent pas à percer cette croûte avec leurs pattes, ils la brisent à coups de tête. Ils en repoussent ensuite les morceaux avec les pattes, exposant ainsi la végétation sous-jacente. Les bœufs musqués dominants du troupeau chassent souvent de ces fosses de broutage leurs congénères de rang inférieur. Bien qu'il soit davantage présent près des villages de Tasiujaq et Kuujjuaq, le bœuf musqué a également été observé dans la région des Monts Pyramides. En 1917, le gouvernement du Canada accordait au bœuf musqué le statut d'espèce protégée, ce qui a donné lieu à un lent rétablissement

des populations de cet animal. Sur certaines îles de l'Arctique, les effectifs du bœuf musqué se sont graduellement accrus. Conséquemment, depuis 1970, le gouvernement permet aux Inuits du Nord du Canada de tuer de plus en plus de bœufs musqués chaque année. En outre, la chasse récréative constitue aujourd'hui une source de revenus pour certaines communautés du Nord. Certaines îles ont cependant vu chuter leurs populations de bœufs musqués, et dans certaines régions, aucun petit n'est né durant plusieurs années d'affilée. L'accroissement des activités humaines dans l'Arctique canadien a incité les scientifiques à en étudier les effets sur le bœuf musqué. Les biologistes surveillent les populations sauvages par dénombrement aérien, étiquetage et pistage radioélectrique et en effectuant des études sur les conditions des aires de répartition. Le passage Polar Bear, sur l'île Bathurst, a été déclaré Réserve nationale de faune. Les moyens de défense des bœufs musqués ont toujours été inefficaces contre les humains. Lorsqu'ils se font déranger par des aéronefs volant à basse altitude ou par des humains qui les approchent à pied, ils commencent par former leur cercle défensif sans se sauver et attendent presque qu'on soit sur eux avant de prendre la fuite. Aujourd'hui, on dénombre plus de 2 000 têtes au Nunavik et le cheptel est en bonne santé. http://www.hww.ca/fr/

BUTTON Thomas

Le navigateur anglais Thomas Button (?-1634) est en charge d'explorer la Baie d'Hudson et de trouver le Passage. Il part de Londres en mai 1612 avec deux navires, le " Resolution ", commandé par le capitaine Nelson et le " Discovery ", commandé par le capitaine Ingram. Prickett et Bylot sont embarqués comme pilotes. Hormis la première traversée de la baie d'Hudson d'est en ouest, il va reconnaître dans la première partie de son voyage l'Ile Resolution et découvre l'Ile Coast. A la mi-août, sur la côte ouest de la baie, il s'aperçoit qu'il n'y a pas de passage vers le Pacifique. A cette date il nomme la zone découverte Hope's Chek'd (échecs aux espoirs). Après un hivernage à Port Nelson (nom du capitaine du " Resolution ") à l'embouchure d'une rivière qui porte aujourd'hui son nom, il remonte vers le nord, découvre la rivière Churchill, emprunte le détroit de Roes Welcome, longe la côte sud-ouest de l'île Southampton, et repart vers les îles Digges près d'Ivujivik. Il explore au nord-ouest d'Ivujivik les Iles Notthingam et découvre l'Ile de Mansel. Il rentre en Angleterre en septembre. Si il n'a pas trouvé de Passage, son voyage est riche d'enseignements : la baie d'Hudson est fermée et des courants venus du nord-ouest lui laisse penser que le passage se situe plus au Nord. http://www.biographi.ca/

CCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCC

CABOTAGE (le)

De l'espagnol cabo, cap. Navigation marchande près de la côte par opposition à la navigation au long cours. Anciennement, des capitaines de goélette, appelées les traders, anglicisme désignant ces véritables marchands itinérants, qui sillonnaient en été la Côte-Nord jusqu'à Blanc-Sablon et ensuite jusqu'à la baie d'Ungava. En général, les capitaines étaient associés ou louaient leur goélette aux marchands de Québec qui expédiaient ainsi d'importantes cargaisons de nourriture (lard et bœuf salé), de vêtements et de matériaux divers. Ces produits sont alors échangés contre du poisson, de l'huile de phoque ou des pelleteries. Le troc des marchandises est la base économique de ce système, appelée le cabotage, qui n'accepte aucun crédit ; c'est donnant, donnant. Aujourd'hui, le bateau ravitailleur quitte Montréal ou Québec descend le fleuve St-Laurent, remonte le détroit de Belle-Isle en suivant les côtes du Labrador et de l'Ungava, s'engage finalement dans le détroit de la Baie d'Hudson et commence à desservir les communautés inuites, déchargeant des matériaux de construction, des motoneiges, du carburant, chips, peanuts, coca-cola de toutes marques, des tomates et des laitues et même parfois, des juges, greffiers et avocats itinérants qui profitent de l'escale pour que justice se fasse, s'il y a lieu.

Pomerleau, p.300-303 - Noël Michel, 1998, p.14

CANNIBALISME

Territoire de l'Extrême, l'Arctique est aussi le lieu de comportement limite comme celui de Ataguttaaluk surnommée la «reine de Igloolik» par les Qallunaats devenue une chamane réputée qui survécut à la famine de 1905-1906 en mangeant son mari, ses enfants et ses compagnons de camps morts de faim. Depuis, le terme inukturvik (lieu où l'on a mangé des humains) est couramment utilisé par les Inuits pour désigner Igloolik, lieu du drame. Ceux qui avaient mangé des humains (niqiturniq) étaient soumis à d'importantes prohibitions concernant l'alimentation ; il fallait manger à part des aliments bien cuits et ne jamais consommer de la viande d'ours polaire qui a le même goût que la chair humaine, s'abstenir de tout rapport sexuel et éviter tout contact avec les autres, leurs armes et leurs outils. Seuls les enfants impubères et les femmes ménopausées servaient d'intermédiaires. Après son aventure cannibale, le grand chaman Iktuksarjuat fit pendant plusieurs mois le rite propitiatoire convenu pour apaiser les âmes des morts qu'elle avait consommés. Elle épousa ensuite celui qui devint le «roi de d'Igloolik», l'un des principaux chefs de la région. L'année qui suivit le remariage Ataguttaaluk fut riche en naissance dans la communauté et elle-même se trouva également enceinte, signe que les esprits avaient pardonné. Pendant dix ans, elle donna en adoption aux familles éplorées ses nouveaux-nés comme dettes de sang créant ainsi avec ses créanciers des relations de qiturngaqatigiit (ceux qui ont un enfant en commun) et aussi de nuliksariit (ceux dont les enfants sont promis en mariage). Tous les enfants de Ataguttaaluk reçurent les noms des victimes qui lui sauvèrent la vie jadis respectant ainsi la coutume voulant qu'on satisfasse les âmes des défunts en redonnant leurs noms aux premiers enfants nés au sein de

leur famille pour rétablir l'équilibre rompu du groupe. Son aventure extraordinaire hors du commun renforça ses pouvoirs chamaniques et imposait un respect mêlé de crainte. Devenue un mythe de son vivant, son histoire fut transmise de génération en génération à travers l'abondante descendance issue de son remariage avec Iktuksarjuat. Après la mort de la survivante, son nom fut donné à de nombreux bébés, nés cette année-là. En 1960, on nomma le complexe scolaire de Igloolik en son honneur et en 2004, 100 ans après son acte de survie, plus d'une centaine des descendants de Ataguttaaluk se rendirent à inukturvik pour lui rendre hommage. Une autre histoire vécue de transgression du cannibalisme dans le but de respecter la ligne se déroula au Nunavik où les habitants du village de Kangiqsualujjuaq conservent en mémoire d'une ancêtre qui se sacrifia pour assurer la survie de sa descendance. En route vers le Labrador, une famille se trouva au bout de leur réserve de nourriture. La grand-mère convainquit les siens de la laisser mourir et ensuite de la manger pour assurer leur survie. Elle leurs promit qui s'ils respectaient son vœu, ils auraient une descendance prolifique. On comptait au milieu des années 1960, plus de 300 Inuits issus de cette aïeule qui se sacrifia pour les siens.
SALADIN D'ANGLURE, 2006, note photo no : 13-14, p. 342-370

CARCAJOU (le)
Carcajou est le terme amérindien pour désigner le glouton. C'est le plus gros représentant de la famille des belettes. Il est trapu comme un petit ours, possède une fourrure épaisse. Il échappe à tous les pièges et réussi à piller les caches de viande grâce à son odorat très développé. Dans les langues algonquiennes, carcajou signifie « celui qui a mauvais caractère », il est aussi craint par les Inuits. Même s'il peut s'attaquer à des animaux vivants, ce carnivore préfère les carcasses de viandes mortes. C'est surtout un charognard doté de glandes qui sécrètent une odeur musquée caractéristique avec laquelle il marque son territoire.
SALADIN D'ANGLURE, 2006, p.178

CARIBOU
Du micmac «Xalibu» : animal avec de longues pattes qui creuse le sol pour se nourrir; «Tuktu » ou «Tuttu» en inuktituk Le caribou (Rangifer tarandus) est un membre de taille moyenne de la famille des cervidés, qui comprend quatre autres espèces de cerfs indigènes du Canada : l'orignal, le wapiti, le cerf de Virginie et le cerf mulet. Le caribou est bien adapté à son milieu. Son corps court et trapu conserve la chaleur, ses longues pattes lui permettent de se déplacer dans la neige, et son pelage d'hiver long et épais constitue un isolant efficace, même durant les périodes de basse température et de vent violent. Son museau et sa queue sont courts et bien pourvus de poils. Ses grands onglons concaves dévient largement vers l'extérieur pour supporter le caribou dans la neige ou le muskeg. Ils servent de pelles efficaces lorsque le caribou creuse dans la neige pour trouver des lichens et d'autres plantes alimentaires. En fait, il est possible que le nom « caribou » renvoie à cette aptitude et que son nom soit une déformation de « xalibu », le nom micmac de l'espèce, qui signifie « celui qui creuse pour sa nourriture ». Les bords tranchants des onglons procurent au caribou une bonne prise sur la glace ou les roches lisses. Le caribou est un excellent nageur, et ses onglons agissent comme des pagaies. En hiver, les onglons atteignent une longueur remarquable, ce qui permet à l'animal de se déplacer plus facilement sur la neige croûteuse. Durant l'été, les déplacements sur les roches et les surfaces dures usent les onglons. Les ergots sont larges, très espacés et placés en retrait sur le pied, ce qui en accroît grandement la surface portante. Des glandes odoriférantes, situées à la base de la cheville, permettent au caribou de signaler qu'il est en danger : il se dresse sur ses pattes arrière et sécrète une senteur qui alerte les autres caribous. Chez les cervidés, la taille des bois est synonyme de dominance. La croissance des bois débute chaque année au printemps et se termine habituellement vers la fin août. Les mâles adultes perdent généralement leurs bois en novembre ou en décembre, une fois qu'ils se sont accouplés. Le cheptel du caribou au nord du Québec (dénombrement 2001) est formé de deux hardes principales : le troupeau de la rivière George avec 385 000 têtes et celui de la rivière aux Feuilles avec 628 000 têtes dont les migrations se rejoignent en hiver pour former la plus grande harde de caribous au monde avec près de 1 million de têtes. Toutefois, un inventaire réalisé en 2010 recense le troupeau de la Rivière George à 78 000 tuktus soit une importante diminution en moins de 10 ans. Les caribous sont la seule espèce de cervidés où le mâle et la femelle arborent un panache. Avec leur deux types de poils et leur museau velu, ces bêtes et sont parfaitement adaptés au froid mordant de l'hiver nordique. Les rayons chauds du printemps annoncent la migration vers le nord, vers la toundra où les femelles mettent bas. Les caribous femelles sont habituellement âgées d'au moins trois ans au moment de leur première portée, quoiqu'entre 10 et 25 p. 100 des femelles âgées de deux ans peuvent aussi mettre bas. Elles ont un petit par année, et environ 90 p. 100 des femelles adultes mettent bas chaque année. La plupart des petits naissent durant une période de 10 jours en mai ou au début de juin. Les périodes de mise bas tendent à être de plus en plus tardives à mesure que l'on se dirige vers l'est de l'Amérique du Nord. Les petits sont bien développés à la naissance et ils sont capables de se déplacer après quelques heures. Ils commencent à brouter au cours des premières semaines, mais ne digèrent que le lait maternel jusque vers l'âge de trois semaines. Les femelles et les petits se déplacent rapidement vers des terres où ils pourront trouver une pâture fraîche et abondante. L'été est une période d'alimentation intense autant pour les femelles après le vêlage et les jeunes faons qui prennent force grâce au lait très riche de leur mère, que pour les mâles qui se préparent à engager de rudes combats en automne lors de la période du rut et de poursuites effrénées des femelles à vive allure pour l'accouplement. Durant l'été, les caribous de la

toundra sont souvent harcelés par des hordes de moustiques, d'hypodermes, d'œstres du caribou et, dans certaines régions, de mouches noires. Les caribous agités peuvent parfois courir de nombreux kilomètres, s'arrêtant seulement lorsqu'ils sont épuisés ou que les insectes sont temporairement dispersés par des vents forts. Fuir ainsi les insectes exige une grande énergie et peut ralentir la croissance des caribous en diminuant temporairement leur quête de nourriture. Parmi les grandes hardes, une autre stratégie pour fuir les insectes consiste à former d'importants rassemblements pouvant inclure des dizaines de milliers de caribous. Vers la fin de septembre, les caribous, gras et en bonne santé, arrivent dans les aires de pré-rut. Selon la région, le rut a lieu entre la mi-septembre et le début de novembre. À l'automne, le caribou mâle est un animal imposant. Son pelage est d'un brun riche ou est gris et blanc, son fanon de poils blancs s'étend de la gorge à la poitrine, et ses grands bois sont de couleur ambre. Les adultes mâles s'affrontent beaucoup et se battent parfois pour posséder les femelles. Normalement, durant la saison du rut, les femelles sèvrent leur petit, les encourageant à se nourrir d'autre chose que du lait maternel. Si le jeune caribou est trop petit, la mère continuera de l'allaiter durant l'hiver, mais cela réduira ses chances de gestation à l'automne. La perte des bois donne le signal de la migration du troupeau vers l'aire d'hiver où les attendent les loups. Au cours d'une année, tous les caribous se déplacent pour différentes raisons mais c'est le caribou de la toundra qui effectue le déplacement le plus spectaculaire. Il est le meilleur marcheur de tous les ongulés de l'Amérique du Nord. Il est aussi un excellent navigateur, marchant infailliblement au printemps des centaines de kilomètres pour aller de la taïga à ses aires de mise bas relativement petites, situées dans la toundra. Il a alors tendance à marcher sur des lacs et des rivières gelés, des hautes terres ouvertes dénudées de neige, de même que des eskers, (longues collines étroites de sol et de roches laissées par des glaciers). Les caribous peuvent garder le cap sur des lacs gelés si grands qu'il est impossible de voir la rive opposée. En général les femelles mènent la migration. Elles sont suivies des jeunes caribous, des mâles adultes. L'hiver, les caribous se nourrissent principalement de lichens terricoles (poussent au sol) et corticoles (poussent sur les arbres), une source d'alimentation très digestible et à forte teneur énergétique. La capacité de consommer principalement des lichens pendant l'hiver distingue le caribou des autres grands mammifères et lui permet de survivre sur les grands pâturages libres et hostiles nordiques. Les caribous se servent de leur odorat sensible pour repérer les lichens sous la neige; ils les dégagent ensuite à l'aide de leurs larges onglons. Les caribous ont l'habitude de gratter la neige et de bêcher le sol avec leurs sabots coupants pour dégager les lichens et les racines dont ils se nourrissent. Dans les forêts de conifères situées plus au sud, ils peuvent aussi se nourrir de lichens corticoles. Les lichens constituent une bonne source d'énergie, mais non de protéines (azote). Vers la fin de l'hiver, lorsque les conditions sont les plus difficiles, les femelles en gestation sont les membres dominants de la harde, car elles sont les seules à toujours avoir leurs bois. Les grands mâles perdent les leurs à l'automne, une fois la saison du rut terminée, et les individus qui ne se reproduisent pas, un peu plus tard. La dominance des femelles leur permet de défendre leur fosse de broutage contre les caribous de plus grande taille et même d'écarter ces derniers de leurs sites de prédilection. Cela est important lorsque les conditions sont difficiles, puisque les femelles en gestation ont besoin d'énergie pour que leur fœtus puisse se développer. La plupart des femelles en gestation garderont leurs bois jusqu'à ce qu'elles aient mis bas en juin. Dès que la neige fond au printemps, les caribous sont avides de passer à la verdure fraîche riche en azote. Les femelles qui viennent de mettre bas ont particulièrement besoin de protéines pour se refaire des réserves et produire un lait de qualité pour nourrir leur petit. Les caribous portent alors leur attention sur le carex et sur les nouvelles feuilles des saules et d'autres arbustes. Ils sont également attirés par les fleurs que l'on trouve en abondance dans la toundra. À mesure que l'été avance et que la qualité de la verdure décline, les caribous consomment de nouveau des lichens pour se faire des réserves en vue de la saison du rut (période d'accouplement). Les champignons sont aussi très recherchés en août et en septembre, mais sont parfois difficiles à trouver. Ces champignons constituent, vers la fin de l'été, une bonne source d'azote. Les facteurs influençant la démographie des populations de caribous sont, entre autres, la prédation par le loup, les maladies, les accidents tels que les noyades, la chasse, les conditions climatiques et la détérioration de l'habitat d'été. Ce dernier facteur est souvent identifié comme le facteur-clé de la





régulation des populations de caribous migrateurs. Le sur-piétinement et le sur-broutement causés par l'augmentation de la densité des caribous, principalement dans l'aire de mise bas, conduit à la détérioration de l'habitat, et conséquemment à la diminution de la condition physique du caribou et de son taux de recrutement. http://www.hww.ca/fr/

Depuis des milliers d'années, le caribou et le loup forment un écosystème d'une efficacité exemplaire. Selon une légende inuit, le Créateur donna vie au caribou (tuktu) et au loup (amorak) pour qu'ils prennent soin l'un de l'autre : le caribou nourrit le loup et le loup aide le caribou à rester fort en éliminant les faons chétifs, les femelles affaiblies par le vêlage et les mâles blessés gravement lors des combats du rut; tout cela dans le but évident de former une meute et une harde saines. Cette coopération s'étend ensuite aux oiseaux : corbeaux, mésangeais du Canada, mésange à tête brune, et pics tridactyles, et aux petits mammifères : renards, martres, belettes, lièvres, souris sylvestres, campagnols, lemmings bruns et musaraignes cendrées qui tour à tour, profitent de la carcasse délaissée par la meute de loups. Ainsi va la vie ! Les caribous jouent un rôle important dans la culture des peuples nordiques en satisfaisant les besoins de base, soit la subsistance, l'abri et le vêtement. En effet, le caribou représente la principale source de protéines alimentaires tout en apportant aux peuples du nord une abondante provision de nourriture spirituelle. Les peuples nordiques fabriquaient avec adresse des arcs, des flèches, des lances et même des œuvres d'art en se servant du panache, des os et découpaient de minces lanières peaux ensuite tressées en corde. La peau servait aussi à confectionner des tentes, des couvertures, des vêtements y compris des mocassins. Russel H. John, L'univers des caribous, 1998 - http://www.nunavikparks.ca/fr/parcs/ulittaniujalik/etat-connaissances.htm - Voir CHAMAN - CHAMANISME

CARIBOU (Noyade)
Noyade des caribous du Nunavik
En septembre 1984, plus de 10 000 caribous, ce qui représentait alors environ 1,6 % du troupeau de la George, se noient dans les eaux gonflées de la rivière Caniapiscau après avoir fait une chute de 20 mètres lors de leur migration annuelle. Cette tragédie, qui sera commentée dans plusieurs journaux et revues spécialisées à travers le continent, est survenue à la chute Calcaire, à environ 80 kilomètres au sud de Kuujjuaq. La découverte des carcasses a été faite par des biologistes. La scène est impressionnante : des centaines de cadavres de caribous flottent le long des berges de la rivière Caniapiscau, dans la baie d'Ungava. Ils se sont noyés en tentant de traverser le cours d'eau, en amont de la chute du Calcaire, haute de 22 m et situées à 400 km en aval du réservoir Caniapiscau. Cette traverse de rivière comprend trois bras créés par deux îles d'inégales dimensions. La plus grande, l'île A, a une longueur de 850 m et une largeur moyenne de 125 à 150 m. L'île B située à l'ouest de la première, mesure 225 m par 125 m. L'île A est recouverte d'un peuplement d'épinettes dans la moitié aval alors que la partie amont et l'île B sont composées d'affleurements rocheux. La rive est de l'île A peut être divisée en trois sections. La première, à la tête de la chute, mesure environ 275 m et la pente est en moyenne de 42%. Une section centrale longue de 400 m présente un escarpement rocheux à pente moyenne de 72% et où le replat, très élevé, se situe entre 59 et 63 m, soit, jusqu'à 8 m plus haut que les 55 m du niveau de l'eau : une section en pratique inaccessible. Enfin, la section amont, théoriquement plus accessible pour des petits groupes de caribous, avec des pentes de 45% à 50% mais souvent submergée, donc moins visible. L'île B, située pratiquement dans la chute, n'est accessible que par des caribous qui dérivent dans le courant, venant de l'amont, donc du sud. Elle n'est accessible ni de l'est ni de l'ouest à cause de la force du courant, à cet endroit. Catastrophe naturelle ou résultat du développement des barrages hydro-électriques du Grand Nord ? Les Cris accusent Hydro-Québec de ne pas avoir contrôlé les eaux du réservoir Caniapiscau, alors que des spécialistes estiment qu'il s'agit d'un phénomène naturel. Le ministère de l'Environnement interviendra avec des hélicoptères pour sortir les caribous de la rivière avant que la pollution des corps en putréfaction ne se propage davantage. Au cours des jours qui suivront, la version des responsables d'Hydro-Québec, selon qui la catastrophe est attribuable aux pluies diluviennes du mois de septembre, sera contestée. Ces précipitations ont créé des conditions impraticables pour les caribous qui ont tenté de traverser le cours d'eau trop près d'une importante chute comportant une pente très abrupte sur la plus grande partie de l'autre rive. Les Inuits s'interrogent notamment sur le rôle du développement hydro-électrique dans l'évolution du niveau de l'eau de la Caniapiscau. Selon eux, l'ouverture de l'évacuateur de crue du réservoir a eu pour effet que de rendre à l'état naturel les conditions de débit original de la rivière gonflée par ces crues exceptionnelles comme si le réservoir n'avait pas existé. Il est vrai que l'ajout du débit par l'évacuateur avait ramené le niveau de la rivière à son débit original. Mais ce débit d'origine consigné dans les statistiques, les vieilles femelles qui dirigent les troupeaux ne s'en souvenaient plus. Elles étaient probablement nées d'ailleurs après la fermeture du réservoir! Elles ont donc emprunté un chemin qui avait retrouvé son débit d'antan, mais dont elles ignoraient le danger après des années de passage sécuritaire à cet endroit. L'ensemble du cycle migratoire nécessite des déplacements qui totalisent pas moins de 2 300 km dans une seule année. Le caribou est un animal généralement grégaire qui vit en petites hardes. Lors des grandes migrations d'automne et du printemps, la rencontre d'autres hardes fait grossir les groupes qui peuvent beaucoup plus souvent, atteindre des dizaines de milliers d'individus au plus fort des migrations. On peut maintenant comprendre pourquoi, de mémoire d'homme, c'est-à-dire depuis le début du siècle alors que les populations de caribous étaient déjà très faibles, que la plus importante noyade massive rapportée

fut de 525 individus en 1929, (Kelsall 1968). Il était à prévoir, avec un effectif atteignant 600 000 têtes en 1984 que la jonction de quelques grosses hardes du troupeau de la George lors des grandes migrations, formerait éventuellement des groupes de plusieurs milliers d'individus. C'est un de ces importants groupes qui, en septembre 1984, s'est engagé dans la traversée de la rivière Caniapiscau juste à la tête de la chute du Calcaire. Depuis Clarke (1940), les spécialistes de l'écologie du caribou observent que ce dernier, au demeurant bon nageur, a une propension marquée à traverser les rivières, près des rapides. Banfield (1954) croit qu'ils sont attirés par le bruit des rapides qui leur rappellerait celui produit par un gros groupe à la nage. Selon Kelsall (1968) la noyade en eau libre est la principale cause de mortalité chez les caribous quoique la proportion soit faible par rapport à l'effectif des troupeaux. Dans la région, entre 1973 et 1983, on a rapporté 33 cas de noyade de plusieurs individus sans toutefois jamais dépasser 500 têtes. Plus récemment, le 16 juillet 1992, les médias relataient la noyade de plus de 150 caribous trouvés le lundi précédent loin de tout aménagement hydroélectrique sur les rives de la rivière Puvirnituk, ce qui rappelle l'origine du nom de ce village (là où il y a une odeur de viande putréfiée). En conclusion, ces noyades font simplement partie des facteurs de mortalité naturelle des populations animales lorsque celles-ci atteignent les seuils critiques. Le renommé scientiste Ernst Mayr (1988) l'explique en ces termes : une espèce d'un million d'individus n'est pas sérieusement affectée si 10 000, voire 100 000 d'entre-eux meurent soudainement. Ce phénomène se produit périodiquement dans la nature lors de sécheresses, maladies ou autres catastrophes. Les effets n'y sont plus visibles après quelques saisons. Ainsi, cette mortalité de 1984 sur la Caniapiscau en apparence massive ne faisait, en réalité, que donner un peu d'oxygène à un troupeau qui commençait à étouffer sous son propre poids démographique. En juin 1985, le Secrétariat des activités gouvernementales en milieu amérindien conclue au terme de son enquête que la Société d'énergie de la baie James (SEBJ) avait une responsabilité restreinte dans la noyade des caribous. Rapport du Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, (MLCP 1985)

CÉCITÉ DES NEIGES

L'ophtalmie (cécité) des neiges est provoquée au printemps après la longue nuit polaire par la réflexion des puissants rayons du soleil sur la neige éclatante. Pour éviter l'aveuglement, le chasseur fabriquait des lunettes de neige en andouiller de caribou percées de deux minces fentes pour éliminer la trop forte réverbération du soleil sur la banquise et la terre gelée.

CHAMAN - CHAMANISME

Le chaman (angakkuk) est à la fois guérisseur, sorcier, spirite, artiste du conte et homme de pouvoir. Il est le gardien du savoir historique et mythologique de sa culture, du savoir sacré et profane; le point de rencontre des critères fondamentaux et des lignes de conduite guidant les rapports humain en dehors de et dans la société. Il ou elle, est un sage puisque des femmes peuvent devenir chaman à condition d'être pré pubères, stériles ou ménopausées car tant qu'une femme est fertile, son énergie est toute entièrement consacrée à sa fonction reproductrice. Par contre, des travestis (femme en homme ou homme en femme) sont réputés être de puissants chamans, Par la diversité de ses dons, le chaman a accès aux sphères où se rencontrent les forces humaines, naturelles et surnaturelles; aussi à l'aise dans la géographie cosmique que terrestre. Les tempêtes, les famines, les maladies étaient attribuables à des entités surnaturelles offensées par des membres de la communauté. Le chaman se devait en rêve ou en transe de quitter son corps pour aller séjourner chez les Esprits qui lui indiquaient comment rétablir l'harmonie. Les transes extatiques du chaman évoquent le vol d'un oiseau qui libère l'esprit du chaman de la pesanteur terrestre, capable ainsi de se promener dans l'autre monde. Suite à des exercices ascétiques et de nombreuses mortifications, le chaman baigne dans une atmosphère particulière y puisant l'énergie réparatrice des désordres terrestres. Une des cérémonies qui a le plus impressionné les Européens est sans conteste l'osapatchikan, la tente tremblante. Cette tente était un lieu sacré hautement vénéré ne servant qu'au chaman pour des cérémonies particulières comme retrouver des personnes disparues, trouver un objet important ou résoudre un cas exceptionnel. La cérémonie de la tente tremblante se déroulait les nuits sans lune. Le chaman, la figure noircie avec du charbon de bois, pénétrait dans la tente et entonnait des invocations puis des dialogues et soudainement, l'assistance voyait la tente bouger fortement et entendait des cris aigus et des halètements. Au bout de quelques minutes, un silence lourd succédait à la fureur, les assistants soulevaient alors un pan de la tente et encore sous le choc du vacarme, apercevaient l'officiant étendu sur le sol pieds et mains liés à l'entière merci des Esprits. Le chaman s'était alors sacrifié pour combattre les forces maléfiques et expliquaient les directives données par les Esprits et sortait grandi de l'épreuve. Pour les autochtones, les animaux, principalement le caribou pour les Inuits et





l'ours noir pour les Cris, servent d'intermédiaires entre les hommes et le monde spirituel. Seuls les chamans étaient investis des pouvoirs magiques permettant de rejoindre l'esprit du caribou pour s'assurer de sa coopération en vue d'une chasse fructueuse : « Le chaman prépare le rite de l'outlickan meskina, cérémonie des Pistes de l'os de l'épaule ou Lecture de l'omoplate. Ce rituel est d'une grande importance symbolique et spirituelle pour la communauté innue. Une fois, l'omoplate retiré de la carcasse du caribou, celui-ci est exposé aux charbons ardents. La chaleur du feu fait craquer l'os de tous les côtés. Ces fêlures donnent la connaissance de choses qui touchent à la chasse et autres présages. Ainsi, une longue fêlure en ligne droite d'une extrémité à l'autre signifie mort ou famine, une courte en zigzag sans ramifications veut dire misère. Les fêlures en forme de rameaux avec de petites taches brûlées sur les bords indiquent l'abondance. Quand ces taches se trouvent près du pied de l'os, c'est signe que le gibier est tout près. Plus elles s'en éloignent, plus grande sera la distance parcourue pour le rejoindre. Enfin, la plus grande tache de brûlé indique toujours le camp de la tribu à partir duquel les Innus peuvent s'orienter dans leur chasse ». Comeau, p. 142-143, p.248-249 - KASBARIAN-BRICOUT Béatrice, 2003, p. 36-64-112

CHANT DE GORGE (katajjak)
Un vaste registre de performances vocales gutturales est utilisé pour exprimer la dérision, des duels et même des berceuses. Les chants et musiques traditionnels nous semblent monotones et répétitifs pourtant ils épousent le même modèle que la pensée autochtones. Ils évoluent en cercle, selon des règles et un rythme très précis. Ils s'arrêtent, respirent, puis reprennent à nouveau comme des battements de cœur. Ainsi s'exprima un vieux chanteur inuit : «Vous croyez que mon chant dit toujours la même chose… mais chaque fois que j'ai complété une séquence, j'en ai ajouté un peu plus. Je modifie ma chanson ». Ce chanteur explique ainsi que son chant suit l'imprévisibilité du rythme circulaire où les oies, les saumons, les caribous réapparaissent régulièrement mais ce ne sont jamais les mêmes ; chaque cycle est différent, jamais il n'y aura deux printemps pareils. Les sons surgissent profondément de la gorge que la voix transforme en chant. Au départ, le chant de gorge est un jeu de compétition pratiqué principalement par les femmes qui placées face à face doivent émettre des sons étranges et un chant particulier dans le but de faire rire l'autre. C'est une compétition inusitée puisque l'on perd en riant. De nos jours, sous l'influence des missionnaires sudistes, plusieurs inuites s'initient au chant gospel biblique.
Noël Michel, 1996, p. 173

CHICOUTAI ou CHICOUTÉ
Shikuteu « qui mûrit avec la chaleur», nom montagnais de la plaquebière du vieux français «plat-de-bièvre», nourriture à castor. Ce fruit du Nunavik (aquip) est une mûre, rouge d'abord et ambre-jaune par la suite, poussant dans les grandes tourbières humides - rubus chamoemorus. Sa valeur en vitamine C dépasse de cinq fois celle de l'orange. En général, un seul plant sur onze est porteur de fruit, ce qui rend la cueillette ardue. À la fin de 1950, la Compagnie de la Baie d'Hudson commence à commercialiser la chicouté. On en tire également une liqueur alcoolisée. Dionne, p.25, - Pomerleau, p.345-346

CHIEN (esquimau, de traîneau) (abattage)
Le chien est le seul animal domestique qui émigra d'Asie en Amérique. Chez les



Inuits, ce canidé domestiqué et son maître formaient un tout presque indissociable sur le plan symbolique. Chez les Inuits d'antan, le rôle du chien était multiple et, à bien des égards, essentiel. Ainsi, il repérait les trous de respiration des phoques, il pouvait trouver son chemin dans le blizzard et il tirait les traîneaux lors des déplacements. Sur le plan spirituel, il sentait la présence d'esprits dangereux et en avertissait son maître. Il protégeait également les humains de tout danger réel. Son urine, son sang, sa salive et ses excréments, des substances très appréciées pour leur pouvoir, servaient à soigner les humains. La manière de nourrir ou d'affamer un chien dépend directement de son statut, statut qu'il doit principalement à sa fonction, la sécurité alimentaire étant l'apanage du compagnon, parfois de l'auxiliaire de chasse. Le repas journalier, sous quelque forme que ce soit, n'est pas un acquis : l'âge du chien, son sexe, sa fonction et le rythme saisonnier sont autant de paramètres dont il faut tenir compte. Entre l'ébouage et l'octroi d'un repas soigneusement préparé, le travail humain croît à mesure qu'il assure une ration quotidienne. Charognards, amateurs d'excréments mais aussi végétariens, les chiens se chargent de faire disparaître tout ce qui traîne autour des habitations. Il semble, de prime abord, qu'aucun travail ne soit fourni pour nourrir des animaux qui vagabondent, bien qu'il faille un minimum d'intervention pour instaurer l'ébouage, à savoir la surveillance des vivres et du matériel en cuir (le cuir est une denrée comestible pour les chiens), une tache qui incombe principalement aux femmes, cerbères des maisons. Une partie importante du contrôle passe par la voix, l'octroi de noms, de quolibets et l'usage de commentaires, du rire, et plus généralement de l'encouragement, du rejet, etc. Plus qu'une technique de rappel, il faut noter que le dressage verbal a pour fonction de favoriser la communication indirecte entre les gens : les chiens servent de supports aux non-dits, aux critiques qui ne se profèrent jamais directement, aux comportements sexuels dont on n'ose parler. Ce sont les hommes qui castrent les mâles et stérilisent les chiennes, qui sélectionnent et échangent les mâles reproducteurs. Mais de leur côté, les femmes

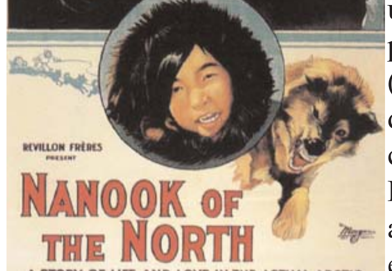
n'interviennent que quand elles repèrent les chaleurs et enferment les chiennes pour éviter des accouplements inopportuns, quand elles soignent les portées et séparent la mère des petits. En ce qui concerne la mise à mort, tant le couteau sacrificateur que les produits tirés du sacrifice, les diverses parties du corps du chien restent entre des mains masculines sauf la peau remis aux femmes pour confectionner des vêtements. En règle générale, on ne tue ni ne mange son chien sauf dans les cas de famine extrême On ne sacrifie jamais son compagnon mais un animal envers lequel on n'éprouve aucun sentiment. L'idée d'un éloignement affectif nécessaire à la mise à mort se confirme. Dans les cas extrêmes de survie, on le mangeait, ce qui permettait d'éviter le cannibalisme. Dans le passé, après des funérailles, on laissait les chiens consommer les cadavres humains. Sur le plan cosmologique, on trouve le mythe de cette femme qui marie un chien et qui donne naissance à des entités mi-humaines, mi-canines. Il existait une véritable symbiose entre les chiens et les Inuits. Le chien est le seul animal qui porte un nom qui le relie à un maître - lui donne une dimension humaine chez les animaux. Le remplacement des chiens de traîneaux par les motos-neige a été l'un des bouleversements majeurs vécus par les Inuits depuis leur contact avec les Blancs. Au quotidien, l'abandon des chiens se marque par la libération soudaine d'un temps imparti autrefois à les soigner et les nourrir d'une part et de l'autre, à maintenir et réparer le matériel (attelage, harnais, patins) lié à leur utilisation, soit plusieurs heures par jour.
Milliet Jacqueline, Y a-t-il une domestication féminine du chien ? http://documents.irevues.inist.fr/ - Noël Michel, 1996, p. 102-103
Larose Yvon
http://www.scom.ulaval.ca/Au.fil.des.evenements/2002/08.29/chien.html
Voir HUSKY

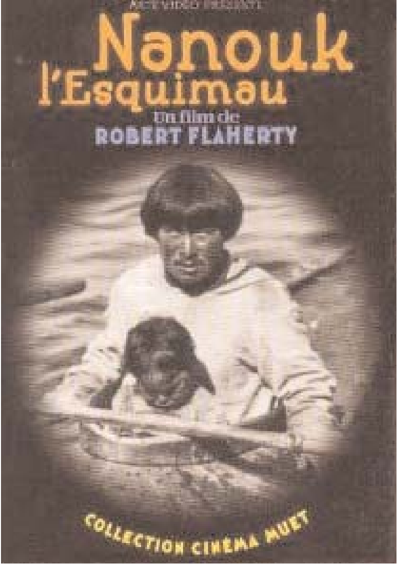
CHIENS (abattage des)
Les années 1950 et 1960 ont laissé un souvenir très amer à bien des aînés du Nunavik. À cette époque, plusieurs d'entre eux ont assisté impuissants à la mise à mort d'un nombre élevé de chiens par des représentants du gouvernement canadien. Les tueries, qui se sont déroulé dans l'ensemble des communautés inuites du Nunavik, avaient pour but de contrôler les maladies transmissibles par ces animaux, dont la rage. On cherchait également à réduire le nombre de chiens abandonnés errants depuis l'introduction de la moto-neige. Le problème, comme l'explique Frédéric Laugrand, professeur à la Faculté de théologie et de sciences religieuses, est que le fait d'attaquer les chiens fut perçu par les Inuits comme une attaque contre la communauté au sens large. On comprend alors pourquoi tuer massivement des chiens n'importe comment constitue un acte proche du génocide pour leurs propriétaires. À preuve les témoignages d'aînés rapportés dans le journal Nunatsiaq News du 26 mars 1999. "Des femmes, disait l'une, pleuraient comme si elles perdaient des membres de leur famille." "On aurait dit une tentative de génocide lorsque nos chiens ont été tués, une tentative pour nous anéantir", racontait l'autre. Cinquante ans plus tard, un rapport du juge à la retraite Jean-Jacques Croteau établit pour la première fois la responsabilité des gouvernements québécois et canadien dans cette tragédie. Les gouvernements du Québec et du Canada doivent s'excuser auprès des Inuits du Nunavik et leur verser une compensation pour l'abattage systématique de leurs chiens d'attelage, survenu à la fin des années 50 et au début des années 60, conclut le rapport du juge Croteau. Selon ce document, des policiers québécois ont tué, à l'époque, plus d'un millier de chiens d'attelage appartenant à des Inuits. Menées au nom de la sécurité des villages, ces tueries ont été réalisées de façon brutale, sans tenir compte du rôle central que ces animaux jouaient dans le mode de vie des Inuits. Rédigé à la demande du gouvernement québécois et de la Corporation Makivik, qui représente les 14 villages du Nunavik, ce rapport établit pour la première fois la responsabilité des autorités «blanches» dans un épisode qui a marqué la mémoire collective des Inuits du Grand Nord québécois. Et qui a eu un impact douloureux sur leurs conditions de vie, mais aussi sur leurs relations avec les gouvernements du Sud. «L'attitude inflexible et cavalière adoptée par la police provinciale a empêché les propriétaires de chiens d'exercer les activités traditionnelles qui assuraient leur subsistance», écrit l'auteur du document. Ces policiers «ont traité le problème des chiens comme une infraction au Code de la route ou à un règlement municipal, ce qui a créé un ressentiment qui dure jusqu'à ce jour», poursuit-il. De leur côté, les policiers fédéraux, qui étaient présents au Nunavik à cette époque, ont péché par omission, puisqu'ils n'ont rien fait pour empêcher les massacres, affirme le rapport, qui fait actuellement l'objet d'une analyse au Secrétariat aux affaires autochtones. Le document retrace l'histoire de 10 des 14 villages établis le long de la baie d'Hudson et de la baie d'Ungava. Chaque histoire est différente, mais la séquence d'événements qui mène aux tueries de chiens est partout, grosso modo, la même. Jusqu'au début des années 50, les Inuits formaient des communautés nomades qui se déplaçaient sur un vaste territoire où leurs chiens pouvaient courir en liberté. Les communautés inuites organisaient déjà des «jours d'abattage» pour éliminer les chiens errants. Mais ce sont eux qui décidaient quelles bêtes tuer, de quelle façon et à quel moment. Mais à partir de 1957, Ottawa entreprend de construire des écoles près des postes de traite ou des missions religieuses du Grand Nord. Ne voulant pas abandonner leurs enfants, les Inuits se regroupent autour de ce qui deviendra bientôt un village. Ça fait beaucoup de monde et beaucoup de chiens sur un tout petit territoire. Des accidents surviennent. Parfois, un chien mord un enfant, ou il attaque un Blanc. La multiplication de ces incidents incite les autorités «blanches» à intervenir. S'appuyant sur la Loi québécoise sur les abus préjudiciables à l'agriculture, elles décrètent que les chiens doivent être attachés du 1er avril au 15 décembre. La plupart des Inuits ignorent ce décret. «Ils ne pouvaient pas comprendre qu'une loi provinciale dont la plupart ne connaissaient

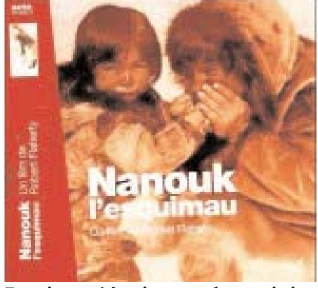
pas l'existence confère à un agent de police la discrétion de déterminer le sort de leurs chiens de traîneaux», écrit le juge Croteau. S'ensuit un «dialogue de sourds» dans lequel la police adopte une attitude rigide. Les dizaines de témoignages que le juge Croteau a recueillis auprès de témoins de l'époque confirment qu'à de nombreuses occasions, des policiers arrivaient dans un village pour ordonner aux habitants de faire abattre leurs chiens, ou pour tirer sur tout chien laissé en liberté. Le juge Croteau leur reproche de ne pas avoir tenu compte de ce que ces chiens représentaient pour les Inuits: leur premier moyen de transport et de subsistance. Les policiers, qui auraient pu négocier avec les propriétaires de chiens, ont opté pour la confrontation. Ils n'ont pas tenu compte des conséquences pour les familles dont plusieurs ont été laissées «dans le dénuement moral et matériel». Et surtout, ils ont fait abstraction du fait que le problème des chiens «n'est pas tombé du ciel»: c'était le résultat direct de la sédentarisation forcée des Inuits. La situation est d'autant plus aberrante, selon le rapport, que La Loi sur les abus préjudiciables à l'agriculture est inapplicable au Nunavik, où on ne pratique ni l'agriculture ni l'élevage. Parallèlement, les Inuits bénéficient d'une «protection constitutionnelle expresse» découlant de l'époque où la Couronne britannique a cédé leur territoire au Canada, au XIXe siècle. En ne protégeant pas les Inuits contre le massacre de leurs chiens, le gouvernement canadien a failli à sa responsabilité. Les agents québécois et fédéraux doivent excuses et réparation aux Inuits du Nunavik, conclut le rapport, qui laisse les représentants des trois parties s'entendre sur la somme. Mais précise que l'argent devra être versé à des organismes sans but lucratif, voués à la promotion de la langue et de la culture inuites. – Voir CHIEN - Voir HUSKY
Gruda Agnès, La Presse Montréal - 15 mars 2010

CINÉMA

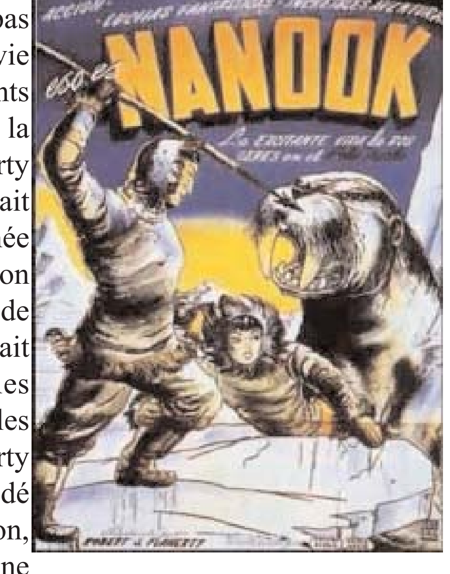
Les expéditions polaires de la fin du XIXe siècle au début du XX ^{e} siècle, notamment celles du Commandant Peary et du Commandant Cook à la conquête du pôle nord developpèrent l'intérêt des Occidentaux pour les régions arctiques. En parallèle, les expositions américaines de Chicago (1893), de Saint-Louis (1904) et de Seattle (1909) sensibilisèrent les Qallunaat yankee à la vie des Inuits en les décrivant comme un peuple peu civilisé proche de la nature. En littérature, les œuvres de Jack London décrivent les Esquimaux comme primitifs, heureux et pacifiques, parfaitement adaptés sous leurs iglous au rude climat de l'Arctique canadien tandis que les Amérindiens étaient eux hargneux et belliqueux. L'engouement fut tel que certains réalisateurs flaîrant le succès se mirent à produite des films sur le sujet : Chasse polaire (1911) du Commandant Kleinschmidt, La Conquête du pôle (1918) de Georges Mélies, Malec l'Esquimau (1922). Mais c'est surtout Nanook l'Esquimau (1922) de Robert Flaherty qui remporta la palme populaire en faisant le tour de la planète. Ce film révolutionna le jeune art cinématographique en utilisant des techniques narratives, des mouvements de caméra, des gros plans sur le personnage principal. Flaherty est persuadé qu'il doit renoncer à la forme du travelogue, qu'il doit " dramatiser " son film. D'où le choix de suivre un personnage (Nanouk), le choix des objectifs (Flaherty connaissait la photo). (ie les focales longues d'habitude utiles à pointer un détail permettent de titiller l'envie d'en savoir plus) de parfois s'accommoder avec la réalité (igloo plus grand et sans toit) (gestes et attitudes des Inuits en réalité simulés) et de s'affranchir des contraintes (ici météorologiques notamment). Flaherty se refuse à amasser les bobines et à attendre le retour dans le sud pour monter. Il emporte avec lui le matériel nécessaire au développement, au tirage et à la projection des rushs. Ainsi le plan de tournage est induit par les rushs réalisés. Flaherty voit ce qu'il filme plutôt qu'il ne filme ce qu'il voit. Flaherty pense qu'il faut parfois tordre la réalité pour en révéler la vérité. Il estime que, comme le sculpteur inuit, il est contraint par le matériau qui a aussi son mot à dire. Ainsi il montre quotidiennement les rushs aux inuits. Il veut que ceux-ci comprennent ce qu'il fait. Les Inuits sont également mis à contribution (apport de bois pour le séchage, d'eau pour le lavage des films, et même coup de main technique). Les conditions de tournage sont effroyables (20 tempêtes seront nécessaires pour réaliser les plans de la tempête du film). Sa méthode est révolutionnaire mais elle a aussi ses contradictions. Principalement Flaherty n'est pas vierge d'idées préconçues et sa " mise en scène " s'affranchit parfois très largement de la réalité pour imposer sa vision idéale de la lutte de l'homme contre les évènements. Cela passe par la dissimulation de certains aspects de la vie des Inuits en 1920. A l'époque les Inuits connaissent les armes à feux , écoutent peut-être même les cours de la fourrure à la radio et n'achètent pas que des couteaux ou des bonbons multicolores au point de commerce comme le laissent entendre les cartons. A cet égard la scène du phonographe est exemplaire quand on sait que Flaherty en possédait un et l'utilisait en présence des Inuits. Les Inuits n'étaient plus si ignorants de la technologie. L'un d'eux dépannera même Flaherty incapable de réassembler son matériel après démontage. Pour les nécessités du tournage, c'est un assistant de Flaherty qui se trouve au bout de la

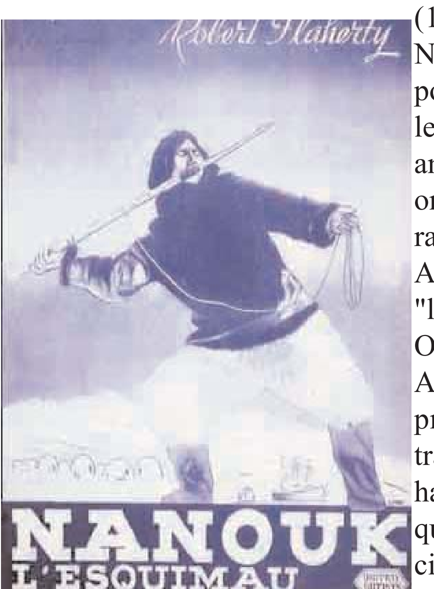






ligne lors de la pêche au phoque. La construction de l'igloo surdimensionné de 8 mètres de diamètre (3 tentatives, plusieurs jours de travail de la part des inuits alors qu'un igloo " ordinaire " de 4 mètres de diamètre est habituellement construit en deux heures) et son " décalottage " pour faciliter l'entrée de la lumière constituent d'autres exemples de " torsion " de la réalité. Les cartons y contribuent aussi : pas de mention de l'impact anglo-saxons sur la vie des Inuits. Le danger ne vient que des éléments naturels. De même, il passe sous silence la polygamie des Inuits et de " Nanouk ". Flaherty était persuadé que le monde civilisé se mettait en danger car il avait perdu la dignité innée qu'il percevait chez les autochtones. Et selon Francis, son épouse, Robert a été qualifié de romantique et de rêveur parce qu'il s'intéressait aux cultures moribondes pour ce qu'elles avaient été et non pour la façon dont elles mourraient. Ainsi on peut penser que Flaherty réalisa son film motivé par un idéal et guidé dans ses choix techniques par sa conception, révolutionnaire à l'époque, de l'usage d'une caméra. La classification du film fut, à l’époque difficile, puisque la catégorie documentaire n’existe pas encore, on la créa pour qualifier son œuvre en 1925. Considérant les Inuits comme des égaux, le cinéaste Flaherty choisit donc un angle de prise de vue en conséquence en les montrant comme des membres d’une micro-société gérée par des règles et des valeurs. À la suite du documentaire, la fiction prit le relais et un jeune Métis nommé Arch-Nach-Chiaq devient la première vedette inuite avec Primitive Love (1926) et Igloo de Carl Laemmle (1932). Plus récemment en 1995, Kabloonak de Claude Massot raconte l’histoire du tournage du film Nanook en inversant le style. Puisque Flaherty avait fait un documentaire en utilisant des moyens de fiction romanesques, Massot décida de tourner une fiction en utilisant les moyens du documentaire. Plus contemporain encore, ATARNAJUAT - La légende de l'homme rapide - est une fiction de 2001 qui marqua le premier geste d'autonomie culturelle des Inuit après la création, en 1999, du Nunavut, nouveau territoire au sein du Canada géré par ce grand peuple arctique. L'ouvrage permet, grâce à l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure de l'Université Laval de Québec, d'éclairer la présence persistante, dans le film, des chamans, ces médiateurs entre le monde des humains et celui des esprits, entre les vivants et les morts, entre la société humaine et les animaux. Longtemps combattus, et même diabolisés, par les missionnaires des diverses confessions chrétiennes, les voici qui ressurgissent. " Filmer ce phénomène est une façon de la rendre visible ", explique Zacharias Kunuk, le réalisateur d'Atanarjuat. Né au coeur de la toundra arctique en 1957, Zacharias Kunuk signe avec Atarnajuat, la légende de l'homme rapide, son premier long métrage, couronné par la Caméra d'or au festival de Cannes 2001. Il avait antérieurement réalisé plusieurs courts métrages - dont QAGGIQ (Lieu de réunion) (1989), NUVANUT (Notre pays) (1995), NIPI (Voix) (1999), NANUGIURUTIGA (Mon premier ours polaire) (2001) -, tous consacrés à son peuple, les Inuits. Le film met en scène une très ancienne légende que les Inuits se transmettent oralement de génération en génération et qui raconte la lutte entre deux fratries. D'un côté Amaqjuaq, "l'homme fort" et Atanarjuat, "l'homme rapide". De l'autre, le fourbe et cruel Oki, fils du chef du clan. Entre eux, la belle Atuat. Promise depuis l'enfance à Oki, elle lui préfère Atanarjuat, et de ce choix, qui transgresse la coutume, va naître la haine. Une haine inexpiable qui atteint son paroxysme quand Oki tente d'assassiner Atanarjuat. Celui-ci parvient à s'enfuir au terme d'une course surhumaine. Son retour, auquel personne ne s'attend, marquera la fin du cycle de la vengeance et de la mort. Par le biais de cette légende, Zacharias Kunuk nous transmet une vision de son peuple. La grande intelligence de son film est d'unir le récit mythique - qui touche à l'inconscient collectif - à une évocation réaliste et presque documentaire du mode de vie ancestral des Inuits. Cette approche simultanée lui permet de parcourir tour à tour les deux versants de l'être, l'imaginaire et le réel. Des séquences fantasmées ou relevant du magique (ainsi cette grand-mère qui se souvient de l'époque où sa petite fille la portait dans ses bras, ou encore ces apparitions de morts qui viennent exhorter les vivants) alternent avec des scènes de la vie quotidienne des Inuits, décrite dans son âpreté et sa vérité. Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de s'y retrouver dans les références culturelles filmées sans aucune concession à l'oeil occidental : c'est d'abord pour sa communauté, et avec elle, que Zacharias Kunuk a réalisé son film. En images souvent très belles mais jamais esthétisantes, Zacharias Kunuk nous dépeint la vie de son peuple dans un univers à la fois splendide et hostile. Il nous fait éprouver sa souffrance et sa faim, mais aussi sa grandeur et ses joies. Il nous fait comprendre le prix de la goutte d'huile de phoque qui permet d'entretenir la lumière, la valeur d'une fourrure ou d'un quartier de viande. Le plus souvent intimiste, sa mise en scène sait aussi se montrer superbement lyrique. Ainsi la scène où Atanarjuat parvient à échapper à Oki et s'enfuit, nu sur la terre glacée de l'Arctique, dans une course surhumaine et grandiose qui semble traverser toute l'immensité polaire, est un grand moment de





cinéma. Finalement, en 2013, La Légende de Sarila vient compléter la cinématographie de l'Arctique en étant le premier film d'animation sur la culture inuite.
Huret, 2003, p. 147-150

CIRCUMPOLAIRE (conférence)
Les Inuit ont créé la Conférence circumpolaire inuit qui proclama que les Inupiat et les Yupics de l'Alaska, les Yupics de Sibérie, les Invialut et les Inuit du Canada et enfin les Kalaallit du Groenland forment une seule et même nation. L'homogénéité du territoire alliée à celle de la culture fait que les Inuit vont probablement réussir là où les groupes amérindiens échoueront et ainsi tracé la voie aux autres peuples autochtones. Les quelques 105 000 Inuit des régions circumpolaires réclament maintenant voie au chapitre quand vient le temps de parler de paix et de sécurité, d'environnement, de culture et d'économie. Ils veulent dorénavant voir leurs droits fondamentaux comme peuple distinct garantis par le système juridique des États circumpolaires. Ils considèrent leur droit à l'autodétermination comme pré requis à la sauvegarde de leur culture. Au début des années 80, après six années de débats et de délibérations, le Conférence circumpolaire inuit adopta un document portant le sceau de l'expérience séculaire du peuple inuit et qui démontre aussi à quel point, les Inuit sont parvenus, avec le temps, à apprivoiser et même s'approprier les technologies du monde moderne. Intitulé "Politique de l'Arctique", ce document, sur le plan de la politique intérieure, précise que les Inuit vont chercher à obtenir une participation pleine et entière aux discussions constitutionnelles lorsque leurs intérêts sont en jeu. Participation aussi à tout forum national et international touchant aux problèmes des communautés nordiques allant de l'éducation aux services sociaux en passant par le développement économique durable couplé à la protection de l'environnement et à la définition de normes pour les recherches scientifiques effectuées dans l'Arctique. Sur le plan international, la politique arctique propose une zone libre d'arme nucléaire et un plan de démilitarisation progressif de l'Arctique sous la supervision des Nations-Unies. Enfin, que l'Arctique et l'Antarctique deviennent réserves de la biosphère mondiale et qu'à ce titre, le développement industriel du Nord soit soumis à des mesures restrictives. En 1989, les Innus, aidés par les membres de la Conférence circumpolaire inuit, entreprirent leur première bataille diplomatique contre les militaires de l'OTAN, la bataille Goose Bay au Labrador. Dans le cadre de ses obligations avec l'OTAN, le Canada a autorisé les forces aériennes de l'Allemagne de l'Ouest, de Hollande et Grande-Bretagne à utiliser, pour des vols d'entraînement à basse altitude de chasseurs-bombardiers, la région de Goose Bay qui présente une topographie analogue à celles de nombreuses régions de l'URSS, l'ennemi potentiel. La vie des Inuit en fut grandement perturbée. Ces vols d'entraînement allaient à l'encontre de la politique arctique de démilitarisation exigée par les Inuit. Les phantom 4, les F-2 et les F-18, les Tornado volaient en effet souvent à trente mètres du sol, à des vitesses atteignant 980 kilomètres-heure. Incommodé par ce bruit et ce va et vient incessant, les caribous et autres gibiers fuyaient les lieux de chasse traditionnels des Inuit. Les femmes se mirent à occuper les pistes et s'asseyaient devant les avions. À chaque arrestation, de nouvelles guerrières prenaient la relève. Lors du procès, les juges refusèrent de reconnaître les Innus comme témoins-experts sur l'impact des vols sur les communautés innu. Les Innus réagirent en refusant de parler anglais au procès et retirèrent leurs services d'interprètes. Plus aucun témoignage ne pouvait être entendu. Devant le fait accompli, ces derniers décidèrent de jouer la carte de la diplomatie internationale. Le rapport de la mission de la Fédération internationale des droits de l'homme leur donna raison sur la base de l'article 2 de la Convention des droits civils et politiques des Nations-Unies qui stipule "...en aucun cas, un peuple ne peut être privé de ses moyens de subsistance". BRODY, 2003, p. 272-276

CLIMAT (le)
Le quaternaire est la plus récente des périodes géologiques (-1,6 million d'années à aujourd'hui), toujours en cours. Il comprend deux ères : le Pléistocène, caractérisé par la succession de plusieurs grandes glaciations (le Wisconsinien étant la dernière). Le tardiglaciaire est la dernière phase du Wisconsinien, comprise entre 18 000 et 10 000 ans AA, durant laquelle le climat se réchauffe, mais demeure marqué par des oscillations froides. Le tardiglaciaire précède l'époque actuelle de l'Holocène, la période chaude de notre ère, amorcée il y a 10 000 ans. Au Québec, le climat est caractérisé par d'importants écarts de température et de précipitations entre les régions puisqu'il varie en fonction de la latitude, du relief et de l'influence maritime. Il existe au Nunavik deux grands types de climat : le climat subarctique au sud et le climat arctique au nord. La limite entre ces deux climats correspond assez bien, comme on peut s'y attendre, à la frontière entre deux grandes zones de végétation : la zone boréale au sud et la zone arctique au nord. De façon générale, le climat rigoureux du Nunavik s'explique par un faible bilan annuel de rayonnement solaire et la proximité de masses d'air polaire qui entraînent un faible taux d'humidité et peu de précipitations. La température annuelle moyenne de la région varie entre -5°C et -10,8°C. Durant les trois mois les plus chauds, il y fait en moyenne entre 1,3°C et 12,6°C alors que durant les trois mois les plus froids, les températures moyennes descendent entre -19,5°C et -25,4°C selon la latitude Les précipitations totales annuelles, avec des moyennes variant de 292 à 850 mm, sont très inférieures à celles du Québec méridional (de 989 à 1547 mm). Généralement, les conditions

hivernales (températures froides avec présence de glace et de neige) durent près de 240 jours au Nunavik et la fonte du couvert neigeux se produit au cours du mois de juin. La durée de la saison de croissance est d'environ 105 jours ou moins. Cependant, ces valeurs sont aujourd'hui influencées par les changements climatiques. Le climat du Nunavik, influencé par les changements climatiques globaux, est en transformation. Les données climatiques montrent que le climat s'est réchauffé de façon importante au Nunavik depuis 15 ans. Alors qu'il était en lent refroidissement depuis environ 1950, la tendance s'est inversée depuis les années 1990. À partir de 1995, les températures sont passées au-dessus de la moyenne à long terme et depuis le début des années 2000, elles se maintiennent à un niveau élevé. Corroborant ces faits, les aînés du Nunavik rapportent que le climat devient de plus en plus difficile à prédire. Depuis quelques années, les Inuits et les Naskapis remarquent que l'hiver arrive plus tardivement. Ils notent aussi que l'englacement des plans d'eau est plus tardif, que le dégel est plus hâtif et que les accumulations de neige apparaissent plus tard en saison. Au Nunavik, la grande variation dans la durée du jour selon les saisons est une particularité du Nord. À Kuujjuaq, le soleil se lève à 3 h 28 et se couche à 21 h 43 au solstice d'été (le jour le plus long). Le jour dure alors 18 heures et 15 minutes. Au solstice d'hiver (le jour le plus court), le soleil se lève à 8 h 19 et se couche à 14 h 43, pour une durée de la nuit de 17 heures et 36 minutes (The Weather Channel, 2011). La saison chaude s'amorce le 21 juin avec le solstice, période où le soleil ne se couche jamais vraiment sur la toundra effleurant l'horizon ainsi la lumière ne disparaît jamais. Climat propice tant pour les activités humaines (chasse, pêche, cueillette des baies) que pour les migrations animales. Dès septembre, la toundra prend des tons chauds sous l'effet du froid passant du jaune au rouge. À la mi-octobre, les premières tempêtes de neige s'abattent, les lacs et rivières se figent, le blizzard se lève et la nuit polaire s'installe tranquillement jusqu'en avril-mai. Seules les aurores boréales luminescentes donnent vie à la région. La température moyenne de –25c peuvent facilement chuter à plus de –40c. L'indice de refroidissement éolien peut changer significativement la perception des températures. À titre d'exemple, lorsque la température est de -30°C avec un vent soufflant à une vitesse de 20 km/h, la température ressentie est de -43°C. Le record de la température la plus froide enregistrée à Kuujjuaq en tenant compte du refroidissement éolien est de -60,4°C, en date du 14 janvier 1957. À Kuujjuaq, un vent d'une vitesse de 109 km/h a été enregistré en janvier 1964, et des rafales ont déjà atteint 161 km/h en janvier 1975 (Environnement Canada, 2011). Normal que le printemps soit la saison favorite des Inuits. En mars les journées s'allongent, le climat s'adoucit et le ciel d'un bleu azur annonce la renaissance d'un nouveau cycle de la vie.

http://www.nunavikparks.ca/fr/parcs/ulittaniujalik/etat-connaissances.htm

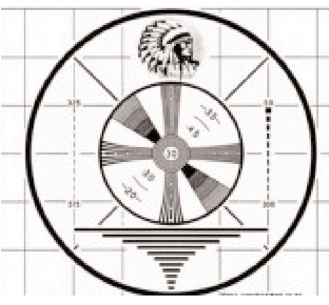
COMÉTIQUE (le)

De qamutiik - qometik - kramotik : traîneau à chien employé par les Inuit avant l'arrivée de la motoneige, fabriqué en bois récupérés sur le rivage pour l'armature et d'os de baleine pour les patins en vue de réduire la friction au sol. Chaque patin était assemblé de façon qu'il puisse monter et descendre légèrement suivant l'inclinaison ou les irrégularités du sol. Les patins en bois étaient recouvert de boues gelées ainsi le frottement glace sur glace rendait la randonnée moins pénible pour les chiens. Les patins en ivoire naturellement lisse étaient très résistants et contrairement à la boue gelée ne fondait pas au soleil. Le conducteur du traîneau se sert d'un fouet (ipirautaq) pour activer et maîtriser l'attelage des chiens. D'une longueur de 10 mètres, il est fait de lanières de cuir de morses, de phoques tressées avec un manche en bois. Voir HUSHY, Saucier Céline, 1988, p. 221

COMMENSALISME (le)

La circulation des biens alimentaires et vestimentaires est un fait saillant tout à fait distinctif de l'organisation sociale inuite pré conctact. Appelé commensalisme, ce principe d'organisation basé sur le partage de la nourriture entre chasseurs en premier, entre la parenté élargie en second et finalement don à la communauté lors de fête a prévalu pendant des siècles dans tout l'Arctique. De nos jours encore, le commensalisme fonctionne adéquatement puisque la viande de gibier n'a toujours pas le statut de marchandise. En effet, 85% de la nourriture locale (caribou, phoque, poissons, oiseaux, plantes) est transmise par les réseaux de parenté élargie, 13% est redistribué à la communauté via les congélateurs municipaux et seulement 2% est vendu à la coopérative principalement aux étrangers. Huret, 2003, p. 184-193

COMMUNICATION



Les seuls journaux réservés aux actualités sont le Nunatsiaq News et le Nunavut News North. Ce sont des journaux locaux publiés à partir d'Iqaluit et disponibles en ligne. Ce sont des hebdomadaires (le vendredi). Le plus important demeure sans conteste le Nunatsiaq News qui dessert 26 communautés (30 000 résidents) au Nunavut, ainsi que 15 communautés inuites (10 000 personnes) du Nunavik (Québec). Le journal est bilingue, il paraît à la fois en anglais et en inuktitut. Il est imprimé à Ottawa et expédié par avion tous les vendredis à Iqaluit (Nunavut) et à Montréal d'où il repartira pour le Nunavik, soit le long de la baie d'Hudson et des côtes de l'Ungava. La version en ligne du journal est publié également en anglais et en inuktitut chaque semaine, permettant aux lecteurs de se tenir au courant, peu importe où ils vivent. Vient ensuite Above and Beyond: Canada's Arctic Journal (publié par la Société Makivik) spécifiquement orienté

sur la vie au Nunavik. Le tout premier outil de communication dans l'arctique canadien fut la radio diffusant d'abord des émissions d'origine étrangère progressivement remplacées par des émissions en inuktitut. Pour les francophones, mentionnons la CFRT Radio, une station de radio communautaire de langue française à Iqaluit. La radio fut vite relayée par la télévision dont les émissions étaient captées grâce au satellite Anik (frère aîné d'une femme inuite) lancée en 1972 dont les coûts de réceptions étaient pris en charge par le gouvernement fédéral canadien. Les émissions canadiennes et américaines représentaient un réel danger envers la culture et la langue inuites. Le récepteur télé était ironiquement appelé amaamarutinnguaq (qui ressemble à un biberon) démontrant la trop grande dépendance des Inuits envers la mamelle satellitaire. Près de 85 % des étudiants considéraient la télévision comme leur principale distraction et plusieurs commencèrent à délaisser l'inuktitut au profit de l'anglais. Les Inuits créèrent la Inuit Broadcasting Corporation (Nunavut) et la Taqramiut Nipingat Inc (Nunavik) pour contrer l'influence de la télévision qallunaat ; pari réussi depuis que Supershamou, un super Inuk doué de pouvoirs chamaniques supplanta le Superman d'Hollywood dans le cœur des jeunes. Plusieurs dessins animés racontent la vie dans le Grand Nord donc, préservent et transmettent la culture inuite ancestrale et contemporaine. Les chaînes autochtones ont réussi à contrer la menace en intégrant la production télévisuelle pour en faire un outil de communication qui leur soit propre. Huret, 2003, p. 153-156

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

HUDSON'S BAY COMPANY

À l'automne de 1668, le ketch Nonsuch arrive à l'extrémité sud de la Baie James avec à son bord Zachariah Gillam en compagnie du commerçant de fourrures français Médard Chouart des Groseilliers. Cet Anglais étudiait la possibilité de contourner la Nouvelle France pour établir une colonie anglaise pour exploiter les minéraux et les fourrures. Ils rencontrèrent des chasseurs cris qui exploitaient les ressources de la côte, les oiseux aquatiques, les poissons entrant dans les rivières de la baie pour la fraie, les baies, les œufs de goélands. De ce premier contact, les Anglais, sur recommandation des Cris, décident de s'établir à l'embouchure de la Rivière Rupert avec la promesse que les chasseurs reviendraient avec des fourrures au printemps. Ce voyage s'avéra un franc succès sur le plan commercial. C'est ainsi que fut fondé le premier comptoir commercial de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans le monde et la «capitale» de la Colonie de la Terre de Rupert, confirmant la place de l'Angleterre dans la course aux richesses de l'expansionnisme européen. Par la suite, la présence d'Européens devint relativement continue. Des explorateurs provenant de l'Angleterre, dont Thomas Button (en 1612), Thomas James et Luke Foxe (tous deux en 1631), approfondirent les découvertes d'Hudson et préparèrent le terrain à une éventuelle exploitation de la région à long terme. Le succès que connût cette initiative mena à la fondation de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH). En 1670, le roi d'Angleterre Charles II accorde à la Compagnie de la Baie d'Hudson, ayant son siège social à Londres, le monopole des fourrures dans tout le bassin des rivières se jetant dans la baie d'Hudson. La CBH est la plus ancienne compagnie commerciale à capital-actions du monde anglophone. Au cours de ce qu'on appelle aujourd'hui l'assemblée générale annuelle, les actionnaires élisent un gouverneur et un comité chargé d'organiser les ventes à l'enchère des fourrures, d'embaucher les hommes, de commander les biens et d'en préparer l'expédition. Le gouverneur agit en leur nom dans la région de la baie. Chaque poste de traite est placé sous la direction d'un agent principal et de son conseil d'officiers. Le gouverneur et le comité de Londres élaborent toutes les politiques qui sont appliquées dans la Terre de Rupert en s'appuyant sur les rapports annuels, les journaux des postes et les livres de comptes que leur remettent les dirigeants à la baie d'Hudson. Par la suite, des navires en provenance de l'Europe sillonnèrent presque chaque été les eaux du détroit d'Hudson pour aller réapprovisionner les postes de la CBH dans la baie James et la baie d'Hudson. Pendant ces voyages, les rencontres avec les Inuits devinrent courantes et des liens fondés sur la traite des fourrures s'établirent. En 1697, Bacquevielle de La Potherie, membre de l'expédition du capitaine français Pierre LeMoyne d'Iberville, mentionnait notamment que « les Inuits échangeaient leurs vêtements contre des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des cloches, des sous, de vieilles feuilles de musique et que, en général, ils considéraient tout ce que nous leur donnions comme étant d'une très grande valeur pour eux. Les nouveaux postes de traite devinrent rapidement des lieux de rassemblement saisonnier des familles cries en premier et inuites plus tard qui venaient au printemps commercer (salaisons, avoine, sucre, thé, tissus) et en profitaient également pour attendre l'arrivée des oiseaux aquatiques et la mouvée des phoques sur la banquise. Puisque le commerce était florissant et les ressources alimentaires exotiques et locales disponibles, certaines familles cries décidèrent de s'y établir à l'année. Les postes devenaient ainsi des refuges où les personnes âgées, les handicapés et leurs proches pouvaient espérer des soins de survie. En 1760, les employés de la CBH ont toujours comme pratique de rester dans leurs factoreries côtières (principaux comptoirs de traite) et d'y attendre la venue des autochtones. Après la Conquête, les marchands anglo-américains (yankees ou bostonnais), anglais et écossais des Highlands supplantent les bourgeois canadiens et les agents des marchands français à Montréal. Les nouveaux « itinérants » créent un lien commercial avec Londres. Cette recrudescence d'activités à Montréal perturbe la CBH dans son « sommeil au bord de la mer gelée ». Le succès de ces nouveaux rivaux oblige la compagnie à modifier sa politique commerciale. Jusqu'à 1763, la CBH lutte contre les Français pour la maîtrise de la traite des fourrures dans le Sud de la Terre de Rupert. Au cours des premières années, cela donne lieu à une série de batailles navales et terrestres à la baie d'Hudson et à la baie James. En 1713, par le Traité d'Utrecht,

la France reconnaît les droits de l'Angleterre sur la baie d'Hudson. Pendant les 60 années suivantes, la CBH ne construit ses postes de traite qu'aux embouchures des grands affluents, à l'exception du petit avant-poste Henley House (1743) sur la rivière Albany, à 200 km de la côte. Après le Traité de Paris signé en 1763, les rivaux français de la compagnie cèdent le pas à une opposition beaucoup plus puissante, celle des Britanniques, qui dirigent désormais depuis Montréal le réseau par voie de terre de la traite des fourrures. En 1774, le commerce de la CBH accuse une réduction si importante que le gouverneur et le comité promulguent une politique d'expansion vigoureuse vers l'intérieur du continent et elle pénètre dans l'intérieur pour fonder Cumberland House, près de la rivière Saskatchewan. Les itinérants, quant à eux, apprennent que la coopération, plutôt que la concurrence, est le gage de réussite commerciale. Ils fondent ainsi la Compagnie du Nord-Ouest (CNO). Cette compagnie domine bientôt le commerce en s'assurant le monopole effectif dans la région bien pourvue en fourrures du Lac Athabasca. La fourrure de base (castor) et les fourrures de luxe (vison, martre, loutre, etc.), insurpassables en qualité et en nombre, assurent de jolis profits en dépit des coûts élevés d'un système de transport nécessairement à forte main-d'œuvre, celui des brigades en canot. La ruée annuelle des brigades de Fort Chipewyan à Grand Portage (plus tard Fort William) sur le lac Supérieur est, en bonne part, à l'origine de l'image romantique de la traite des fourrures. La CNO, afin de conserver son monopole dans la région de l'Athabasca, rivalise, à perte si nécessaire, avec ses adversaires sur la rivière Saskatchewan, autour du lac Winnipeg et au nord des Grands Lacs. Sur la rivière Saskatchewan Nord, les compagnies rivales jouent à saute-mouton, l'une doublant les postes de l'autre afin de s'assurer un avantage commercial auprès des autochtones de l'Ouest. Dans toutes les régions, de petites équipes voyagent « en dérouine » pour arrêter au passage les autochtones en route vers les postes rivaux et, si nécessaire, les forcer à traiter avec elles. Dans cette compétition, la CBH semble désavantagée en dépit du vaste entrepôt dont elle dispose, la York Factory, à la baie d'Hudson, beaucoup plus près des régions de collecte de fourrures que ne l'est le centre de transbordement de la CNO à Montréal. La CBH n'a pas le personnel et l'équipement voulus pour voyager et commercer dans l'intérieur du pays. Ce n'est que dans les années 1790 qu'elle lance sa brigade de Barges d'York en riposte aux canots du maître et aux canots du Nord de ses rivaux. Toutefois, les améliorations que la CBH apporte à son personnel et à son équipement ne suffisent pas à changer le cours du commerce en sa faveur. Des agents montréalais, dont Simon « Le Marquis »Mctavish et son neveu et successeur William McGillivray, dirigent habilement les affaires de la CNO, mais la compagnie doit surtout son succès à l'ardeur de ses officiers et de ses « engagés ». Des hivernants participent aux prises de décision et ont droit à leur part des profits. La CNO, contrairement à la CBH, permet à ses employés d'épouser des femmes autochtones « à la façon du pays », politique qui assure une certaine stabilité et génère une population de Métis assez importante au début du XIXe siècle. Alexander Mackenzie, en 1789, porte le drapeau de la compagnie jusqu'à l'océan Arctique et, en 1793, atteint l'océan Pacifique par voie de terre. Plus tard, des explorateurs tels que Simon Fraser et David Thompson ouvrent des territoires à la traite des fourrures à l'ouest des Rocheuses. La signature du Traité de Jay, en 1794, met fin au commerce dans le Sud-Ouest, et une nouvelle rivale, la Compagnie XY, voit le jour en 1798, mais la CNO relève le défi et, en 1804, absorbe cette entreprise arriviste. C'est ensuite la remontée de la CBH, amorcée en 1810 et finalement fusion des compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson qui a raison de la CNO. Cette année-là, le comte de Selkirk, ayant décidé d'établir une colonie sur le territoire de la CBH, acquiert suffisamment d'actions pour pouvoir se permettre de placer quatre amis (dont deux membres de sa parenté) au comité de direction de sept membres de la CBH. Ces nouveaux arrivés dans la compagnie mettent l'accent sur l'efficacité du processus de traite afin de réduire les coûts et de changer ainsi les pertes en profits. Leur succès pousse la compagnie à tenter d'envahir la région d'Athabasca en 1815. La mauvaise planification de l'expédition et l'influence de la CNO sur les autochtones de la région causent la mort par inanition de 15 hommes. Sans démordre, la CBH y retourne quelques mois plus tard et, cette fois, s'attaque au monopole de la CNO. La Colonie de la Rivière Rouge fondée par Selkirk profite de l'appui et de la coopération du comité de direction, quoique les officiers dans la région ne se montrent guère enthousiastes. Considérant que les colons de la rivière Rouge appuient sa rivale nouvellement relancée, la CNO convainc les Métis locaux, les premiers colonisateurs de la région, que leurs terres sont menacées. Le conflit commercial dégénère en violence, et, le 19 juin 1816, le gouverneur de la colonie et quelque 20 colons et commis de la CBH sont tués dans l'incident de Seven Oaks. Les Métis n'y perdent qu'un seul homme. Ces événements incitent le gouvernement britannique à exiger que les compagnies rivales règlent leurs différends. À cette fin, le gouvernement adopte une loi lui permettant d'offrir une licence commerciale exclusive valable pour 21 ans dans les régions de l'Amérique du Nord britannique situées au-delà du front de colonisation et à l'extérieur de la Terre de Rupert. L'intense compétition avec la Compagnie du Nord-Ouest au-delà de la Terre de Rupert, jusqu'au bassin hydrographique du Mackenzie et au versant du Pacifique, connaît son dénouement en 1821. Les deux compagnies élaborent l'acte formaliste unilatéral, un document qui décrit les termes de leur coalition, précise les modalités du partage des profits de la traite entre les actionnaires et les officiers sur le terrain et définit leur cogestion de la traite. C'est de cette façon et grâce au partage des profits que des éléments de la CNO parviennent à survivre dans la nouvelle CBH, bien que cette coalition de nom devient, en fait, une absorption par la CBH lorsque le conseil d'administration est éliminé en 1824. Les négociations aboutissent à la fusion des deux compagnies, et le Parlement britannique confirme et accroît le monopole de la compagnie en y incluant les Territoires du Nord-

Ouest. Après 1824, la majorité des dirigeants de la CBH sont en effet d'anciens Nor'Westers (hommes de la CNO). Les accords commerciaux entre les deux rivales et le soutien de la législation et de la proclamation gouvernementale ne peuvent dissimuler la défaite de la CNO. La CBH victorieuse cherche de nouveau à augmenter son efficacité. Sous la direction du gouverneur George Simpson, le « petit empereur », la compagnie fait des profits insoupçonnés. De tels profits exigent cependant d'exercer un contrôle permanent des coûts, de chercher sans cesse à économiser et de suivre une politique de vive concurrence avec les adversaires dans les régions pionnières. Par les politiques de la compagnie et les actions de son personnel, les habitants du vieux Nord-Ouest subissent les effets des changements provoqués en Grande-Bretagne par la révolution industrielle. En surveillant les coûts de la traite, Simpson se rend compte de l'importance d'apporter un soutien aux trappeurs et aux chasseurs autochtones. Dans les moments difficiles, la compagnie offre au trappeur et à sa famille des services médicaux ainsi que des fournitures et des provisions. Cependant, en systématisant de tels services, les politiques de Simpson poussent les autochtones dans un rapport de dépendance croissante avec la compagnie. Tant que la Chasse au bison demeure possible, les autochtones des Plaines ne dépendent pas des services de la compagnie, mais pour d'autres, la nouvelle réalité est une dépendance économique sans cesse croissante. Les réformes de Simpson permettent toutefois l'expansion de la CBH le long de la côte du Pacifique, vers l'Arctique et dans l'intérieur du Labrador, jusqu'alors en grande partie inconnu. Ce vaste domaine d'animaux à fourrures attire des rivaux. La stratégie fondamentale de Simpson est de mener la concurrence dans les régions frontalières de manière à préserver le commerce dans l'intérieur. Sur la côte du Pacifique, il conclut une entente avec la Russian Fur Company qui permet à la CBH de poursuivre le commerce maritime et de concurrencer les Américains avec succès. Au sud et à l'est du fleuve Columbia, il encourage le piégeage à blanc de la région dans le cadre d'une « politique de la terre brûlée » qui consiste à ne laisser aucun animal pouvant attirer les « montagnards » américains ou les trappeurs. Dans la région des Grands Lacs, il donne des permis à de petits commerçants, afin qu'ils mènent la concurrence sur le territoire de l'American Fur Company, qui abandonne finalement le terrain moyennant une rente annuelle de 300 livres. Plus loin vers l'est, les adversaires sont plus difficiles à déloger. Les postes du Roi établis au nord du Saint-Laurent, anciennes propriétés du roi de France, avaient été attribués en 1822 à un certain Goudie, de Québec, et la région de coupe de bois le long de la rivière des Outaouais constituent des points de traite potentiels. En 1830, la Compagnie de la Baie d'Hudson devient locataire des King's Post et des seigneuries de l'île-aux-Oeufs et de Mingan. Elle jouit du privilège exclusif d'exploitation des richesses et refuse toute implantation nouvelle sur le territoire; seuls les Amérindiens avec qui elle traite ont le droit de circuler et de s'y installer. En 1850, elle perd son droit exclusif sur les côtes de la Moyenne et Basse Côte-Nord. Les Acadiens des îles de la Madeleine en profitent pour y installer des villages comme Pointe-aux-Esquimaux, aujourd'hui Havre St-Pierre, chef-lieu de la Minganie. En 1849, l'Angleterre cède à la CBH l'île de Vancouver, sous charge de la développer comme colonie agricole. En 1851, l'agent principal James DOUGLASest nommé gouverneur. En 1858, la ruée vers l'or sur le fleuve Fraser, ouvre la voie à la création de la colonie de Colombie-Britannique, qui comprend la majeure partie de la Colombie-Britannique actuelle. Le gouvernement britannique oblige Douglas à démissionner de son poste dans la CBH avant d'en devenir le gouverneur. La compagnie commence ainsi à renoncer à ses responsabilités politiques à l'égard de la colonie. En 1863, l'International Financial Society se porte acquéreur majoritaire de la CBH, marquant ainsi un changement d'orientation de la compagnie. La plupart des nouveaux actionnaires sont moins intéressés au commerce des fourrures qu'à la spéculation immobilière et au développement économique dans l'Ouest. Avec l'arrivée de la Confédération canadienne en 1867, elle cède alors tous ses droits de propriété en Amérique du Nord au Dominion britannique tout en gardant l'exploitation commerciale des postes de traite. Des négociations menées avec le Ministère des Colonies après 1867, avec le gouvernement canadien mènent à la vente de la Terre de Rupert au Canada en 1870. Aux termes de l'entente, la compagnie reçoit 300 000 livres et un vingtième des régions fertiles à ouvrir à la colonisation. En plus, elle garde la propriété des terres sur lesquelles elle a construit des postes de traite. Les dispositions de cette entente ont une profonde influence sur le développement de la compagnie après 1870. En conservant d'immenses propriétés foncières dans les Prairies ainsi que les parcelles adjacentes à ses postes, dont plusieurs sont situées dans les centres urbains en voie de développement dans l'Ouest et dans le Nord, la CBH devient l'un des promoteurs immobiliers les plus importants dans l'Ouest canadien. Depuis la création d'un bureau du commissaire aux terres (Land Commissioner's Office) en 1874, la compagnie est active à titre de promoteur immobilier de premier ordre. Cependant, la compagnie poursuit vigoureusement ses compétiteurs dans toutes les régions frontières, maintenant son monopole sur la Terre de Rupert et sur les territoires assujettis à des licences dans le Nord et dans l'Ouest. Même dans les années 1830, lorsque la soie remplace le feutre comme matière première préférée pour la fabrication des chapeaux et le castor perd de sa valeur en tant que fourrure de base, la compagnie continue de faire des profits en exploitant davantage les fourrures de luxe. Finalement, c'est la colonisation, et non ses adversaires commerciaux, qui finira par avoir raison de la compagnie. Le commerce des fourrures et les activités immobilières de la CBH débouchent naturellement sur l'exploitation des ressources naturelles. En 1926, la CBH est la cofondatrice de la société pétrolière Hudson's Bay Oil and Gas (HBOG) et, en 1973, elle fait l'acquisition de 35 p. 100 des parts de Siebens Oil and Gas. En 1979, la CBH vend ses parts de Seibens Oil and Gas et achète la majorité des actions Roxy Petroleum en 1980. En 1982, les parts de la HBOG sont

vendues à Dome Petroleum. À la fin de l'exercice 2003, la CBH compte près de 70 000 employés et ses produits d'exploitation se chiffrent à 7,4 milliards de dollars pour un total de l'actif de 4,1 milliards de dollars. Ses opérations incluent La Baie (estimation de 34,7 p. 100 des revenus), Zellers (59,7 p. 100), les services financiers (4,5 p. 100) et les autres opérations. Le pourcentage déclaré pour La Baie inclut également la chaîne de magasins Déco Découverte. Au total, la CBH compte 562 magasins pour l'exercice 2003, un nombre qui inclut 106 magasins Fields que la compagnie exploite dans l'Ouest canadien. Ses marchandises passent par un des 11 centres de distribution établis sur l'ensemble du pays. Les 99 magasins La Baie constituent la facette traditionnelle la mieux connue de la CBH. Ils visent à offrir une gamme complète de produits et services qui sont d'ordinaire associés aux grands magasins et aux marques de fabrique. Cette partie de la compagnie exploite également 45 magasins Déco Découverte qui ciblent le segment de plus en plus populaire des accessoires de literie et de salle de bain. La chaîne de magasins Zellers de la CBH exploite la catégorie de marchandises de grande surface et vise à offrir un accès commode aux articles de tous les jours. Elle offre également des marques exclusives et environ un cinquième de ses 312 magasins sont d'anciens magasins K Mart Canada. Le segment des services financiers fait fonction principalement du service de crédit de la CBH et compte quelque 3,1 millions de détenteurs des cartes de crédit La Baie et Zellers à titre de clients. Au cours de l'exercice 2003, les clients portent une moyenne de 466 dollars à leur compte. En 2003, la CBH a une part de marché estimée à 35 p. 100 parmi tous les marchandiseurs de masse et les grands magasins au Canada, elle se classe quatrième parmi tous les détaillants dans ce qui est une industrie hautement fragmentée. Les méthodes traditionnelles de vente au comptoir du secteur du commerce de détail sont érodées de plus en plus par les offres en ligne des détaillants qui représentent quelque 15 milliards de dollars de ventes en 2003 seulement. C'est pourquoi les compagnies comme la CBH commencent à offrir également le magasinage en ligne. On prévoit que les ventes en ligne se stabiliseront à une part de 10 p. 100 de toutes les ventes des grands magasins pour le secteur. Au fil des ans, la compagnie a fait l'objet de rumeurs de prise de contrôle qui se sont révélées en grande partie sans fondement. Comme le marché canadien continue de se développer et fait face à plus de concurrence de la part des gros vendeurs au détail situés généralement aux États-Unis, ces rumeurs persisteront mais, pour le moment, seront sûrement apaisées par une solide tradition de plus de 330 ans affirmant que la CBH est au service du public canadien. - Frenette, p. 234 - Pomerleau, p.62-64 - RAY ARTHUR J.
http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/compagnie-de-la-baie-dhudson

COMPAGNIE DES CENT-ASSOCIÉS

En 1627, un nouveau cadre colonial est mis en place par Richelieu en créant les Cent-Associés et leur cède le monopole du commerce des fourrures en Europe. La guerre avec l'Angleterre fait perdre beaucoup d'argent à la compagnie qui cédera ses droits à la Communauté des Habitants, formée de marchands actifs dans la colonie qui les conservera jusqu'en 1659. Frenette, p.126

COMPAGNIE DU NORD-OUEST

Cette compagnie, fondée en 1776 par une association de marchands de Montréal, vise à concurrencer directement la compagnie de la Baie d'Hudson pour la traite à l'intérieur du continent. En liaison terrestre avec le Pacifique, elle contrôlait les deux-tiers du commerce des pelleteries au Canada. A cause de problèmes internes et une mauvaise réorganisation, elle fut absorbée par la compagnie de la Baie d'Hudson, en 1821. Litalien, p.120

CONVENTION DE LA BAIE-JAMES ET DU NORD QUÉBÉCOIS

La loi canadienne de 1912 sur l'extension des frontières transférait au Québec tout le territoire au nord du 52e parallèle de même que toutes ses richesses naturelles avec l'obligation pour le Québec de négocier un traité avec les Autochtones de la région avant de procéder à son développement. Le gouvernement québécois s'est longtemps peu intéressé à son destin nordique laissant le champ libre au gouvernement fédéral dans la gestion des communautés inuites. En 1963, en pleine Révolution tranquille, le gouvernement du Québec crée la Délégation générale du nord Québec et prend en charge la gestion de son propre espace nordique. En 1971, le gouvernement Bourassa annonça des travaux gigantesques d'aménagement hydroélectrique à la Baie-James sur deux rivières au nord du 52e parallèle soit les rivières La Grande et Caniapiscau sans se préoccuper du destin de ses premiers habitants : les Cris et les Inuits. Le projet contesté se retrouva immédiatement devant les tribunaux. Trois années de fortes revendications pour faire reconnaître les droits ancestraux des Cris et Inuits, pour dénoncer les préjudices à leur environnement, à leurs activités de chasse et pêche ainsi que la détérioration des sites naturels souvent sacrés, aboutirent en 1975 à un compromis et finalement à la signature de l'entente. Avec la Convention, Ottawa et Québec s'engagent à verser des sommes importantes aux collectivités autochtones pour aider leur développement socio-économique et culturel. Il en résultera la création d'institutions autochtones spécifiques dont Kativik (administration régionale inuite) et Makivik (société de développement économique inuite), l'ARC (administration régionale crie). Mais les Cris et les Inuits ont vite remis en causes les termes de l'entente et contesté l'emprise des compagnies du sud qui respectaient peu les contraintes environnementales. Une nouvelle ronde de négociation s'amorça et déboucha vers de nouvelles ententes mais trois villages inuits (Puvirnituq, Ivujivik et Salluit) refusent toujours de renoncer à leurs droits territoriaux et de signer l'entente. En 1978, la Convention du Nord-Est québécois

est signé avec les Naskapis suivie par l'entente dite de « la Paix des Braves », les Cris sont reconnus comme nation et par cet accord « de nation à nation » avec le gouvernement des Blancs, ils ont obtenu un partage plus équitable des revenus tirés de l'exploitation des richesses naturelles et leur ouvre la voie vers l'autodétermination gouvernementale crie. Les Inuits obtiennent la création d'un gouvernement autonome et d'une Assemblée du Nunavik sous juridiction du Québec et optent pour la création de municipalités de forme publique où les non-inuits résidents ont droit de vote, tandis que les Cris s'orientent vers un gouvernement ethnique (national) avec une juridiction restreinte portant que sur les territoires dévolues par l'entente. La Convention demeure néanmoins le premier traité moderne de revendications territoriales au Canada et sert de modèle de négociation avec des groupes autochtones dans de nombreux pays. Petit Jacques Guy, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 16-25

COOPÉRATIVES (les)

Le peuple inuit a survécu grâce au sens de l'entraide et de la solidarité qui unit sa population. Cette notion de solidarité est à l'origine de la formation des mouvements coopératifs sur lesquels s'appuie leur organisation sociale. En 1958, le missionnaire André Steinmann alors en tournée dans l'Arctique, a persuadé les sculpteurs inuits de s'unir en coopératives pour contrer leur dépendance face aux intermédiaires et marchands étrangers. La première coopérative fut fondée en 1959 par les pêcheurs de George River (Kangiqsualujjuaq), suivi en 1961, par l'association coopérative de Puvirnituq et de la première caisse populaire du Grand Nord québécois et canadien puis en 1967, cinq autres communautés suivent l'exemple et mirent sur pied la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec (Nunavik) qui regroupe aujourd'hui une douzaine d'associations. Aujourd'hui 90% des Nunavimmiuts sont membres d'une coopérative. Saucier Céline, 1988, p. 15

COSMOLOGIE INUITE



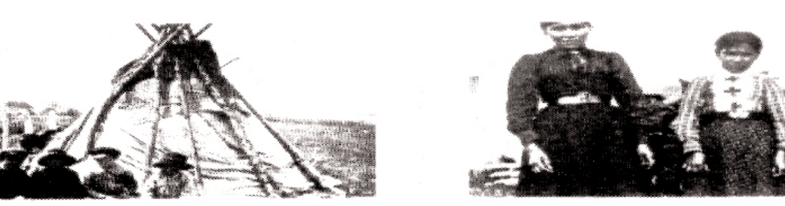
À l'Origine, le jour n'existait pas, ni la mort, ni la guerre. Il n'y avait pas de saisons non plus, pas de lumière, pas de glace sur la mer, pas de tempêtes, ni d'orages, ni d'éclairs, ni de vents. Soudain de la terre, privée de tous habitants, grâce à la force cosmique (Sila), ressurgit des buttes de terre (niaquqtaak) et de tourbe la vie humaine sous forme de deux mâles Inuits : Uumarnituq et Aakulujjuusi. Le premier fut pris comme épouse par le second et tomba enceint, son ventre devint proéminent. Lorsqu'il fut sur le point d'accoucher, voyant qu'il n'y avait pas d'issue, son compagnon composa un irinaliuti (chant magique = acte chamanique) et voilà que le pénis se fend en deux et qu'un bébé en sortit. Après apparurent le corbeau qui souhaitait la clarté du jour pour trouver sa nourriture et le renard qui lui préfère la nuit pour chasser. L'alternance du jour et de la nuit fut alors créée. La cosmologie inuite se déroule donc à l'image de la gestation qui commence avec la vie utérine dans l'obscurité et la fusion avec le corps maternel (la terre-mère) et se termine lorsque l'enfant voit le jour. Depuis ce jour le cycle de la vie humaine comme le cycle saisonnier de la Terre-mère s'accordent au sens du Sila de l'Univers. SALADIN D'ANGLURE, 2006, p. 62-65, 78-79

CRIS (les)



Entre le 49e et 55e parallèle, le bassin de la Baie-James, la plus grande réserve d'eau douce du Québec, est le territoire ancestral (Eeyou Istchee) des Cris. Se désignant comme un peuple nomade de chasseurs (Ndooheenou), les Cris se déplaçaient selon le cours des saisons en suivant les migrations animales. Originaires des plaines de l'Ouest canadien, les Cris parcourent ces vastes paysages de forêts boréales épaisses entrecoupées de lacs et de rivières où abondent les mammifères (castor, orignal, caribou, loups, lynx, renards, ours) les oiseaux (canards, oies blanches, harfangs des neiges, aigles, faucons, lagopèdes, bernaches, huards) et les poissons (brochet, doré, truite, omble chevalier, saumon, touladis). La fin de l'été annonce la période de cueillette des baies et petits fruits utilisés comme nourriture, médicaments et teinture. La forêt boréale laisse progressivement la place à la taïga nordique. Le climat du territoire est de type continental froid, caractérisé par des variations de température importante. La luminosité du ciel nordique scintille de millions d'étoiles et de centaines d'aurores boréales phénoménales aux couleurs étonnantes (vert-bleu-rosé opalescent). Comptant plus de 16 150 personnes, les Cris forment la troisième nation la plus populeuse du Québec. Les neuf villages cris sont situés sur les rives de la baie James (Waskaganish, Eastmain, Wemindji et Chisasibi) et de la baie d'Hudson (Whapmagoostui), ainsi qu'à l'intérieur des terres (Nemiscau, Waswanipi, Mistissini et Oujé- Bougoumou). Inauguré en 1993, le village d'Oujé- Bougoumou, à l'architecture moderne, est un modèle d'intégration du mode de vie des Autochtones. OEuvre de l'architecte amérindien Douglas Cardinal, ce village a remporté de nombreuses distinctions sur la scène internationale, dont un prix décerné par les Nations Unies. La totalité de la population parle la langue crie, tandis que l'anglais est la langue seconde de la majorité. Un grand nombre de personnes, des jeunes surtout, parlent aussi français. A noter que les Cris n'ont pas le même statut juridique que les Inuits. Les Cris sont soumis à la loi sur les Indiens, un véritable code civil qui établi la











tutelle fédérale du gouvernement des Blancs sur les communautés amérindiennes canadiennes. Les Cris appartiennent au groupe linguistique algonquien qui regroupe la majorité des Amérindiens de l'est de l'Amérique du Nord. Les Cris utilisent un système d'écriture syllabique mis au point par le missionnaire méthodiste James Evans en 1840 afin de diffuser les textes religieux. Pendant des décennies, l'écriture syllabique était connue et utilisé par presque tous les adultes cris. Dans les années 1950, la présence grandissante du gouvernement fédéral, l'introduction de l'école obligatoire, la construction de maisons permanentes et le déclin du commerce des fourrures ont bouleversé leur mode de vie et depuis la sédentarisation et l'éducation obligatoire en anglais ou français, on assistait au déclin de l'écriture et de la langue cries. Depuis quelques années, une Commission scolaire crie a vu le jour et ses programmes ont contribué à une résurgence de l'écriture syllabique crie. Aujourd'hui, la majorité des enfants d'âge scolaire sont maintenant capables de lire et d'écrire les caractères syllabiques. La majorité des Cris considère que l'alphabétisation en syllabique joue un rôle important dans le maintien et la promotion de la nation. En 1971, l'annonce de la construction de grands barrages hydroélectriques dans la région de la Baie-James a mobilisé la nation crie. En 1975, à la suite de négociations tenues avec les gouvernements du Québec et du Canada, les Cris et les Inuits signent la Convention de la Baie-James et du Nord québécois (CBJNQ). En vertu de cette convention, ils obtiennent des droits particuliers sur un vaste territoire, notamment la propriété ou l'usage exclusif de territoires ainsi que des droits exclusifs de chasse et de pêche. Plusieurs organismes ont alors été créés, dont l'Administration régionale crie, la Commission scolaire crie, le Conseil cri de la santé et des services sociaux de la Baie-James et l'Office de la sécurité du revenu des chasseurs et piégeurs cris. La nation a acquis davantage d'autonomie grâce à la Loi sur les Cris et les Naskapis du Québec, adoptée par le Parlement canadien en 1984 en remplacement de la Loi sur les Indiens. Les Cris et les Naskapis ont ainsi obtenu un cadre juridique différent des autres nations amérindiennes. La nation crie a connu un essor économique important à la suite de la signature de la CBJNQ, ce qui a donné lieu à la création de plusieurs entreprises. Ainsi, CREECO, la compagnie des entreprises régionales des Cris, est fondée en 1982 ; elle gère plusieurs entreprises, dont la Compagnie de construction et de développement crie, classée parmi les chefs de file dans le domaine de la construction au Québec. La compagnie aérienne Air Creebec, également propriété des Cris, relie le territoire de la Baie-James et le nord de l'Ontario à Montréal et à Val-d'Or. Plusieurs entreprises communautaires et privées existent aussi au sein des communautés cries. La mise en oeuvre de la CBJNQ a cependant entraîné certaines difficultés. S'en sont suivies plusieurs tentatives de négociation et des poursuites judiciaires jusqu'en 2001, année où le gouvernement du Québec et les Cris ont élaboré une entente de principe qui a donné lieu, le 7 février 2002, à la signature de l'Entente concernant une nouvelle relation entre le gouvernement du Québec et les Cris du Québec, communément appelée la Paix des braves. Cette entente garantit la participation des Cris au développement forestier, minier et hydroélectrique du territoire de la Baie-James.

	É	I	OU	A
	ᐁ	ᐃ	ᐅ	ᐊ
W	ᐌ	ᐎ	ᐒ	ᐗ
P	ᐯ	ᐱ	ᐳ	ᐸ
T	ᑌ	ᑎ	ᑐ	ᑕ
K	ᑫ	ᑭ	ᑯ	ᑲ
TS	ᒉ	ᒋ	ᒍ	ᒐ
M	ᒣ	ᒥ	ᒧ	ᒪ
N	ᓀ	ᓂ	ᓄ	ᓇ
L	ᓓ	ᓕ	ᓗ	ᓚ
S	ᓭ	ᓯ	ᓱ	ᓴ
SH	ᔐ	ᔑ	ᔓ	ᔕ
Y	ᔦ	ᔨ	ᔪ	ᔭ
R	ᕃ	ᕆ	ᕈ	ᕋ
F	ᕓ	ᕕ	ᕗ	ᕙ

http://www.autochtones.gouv.qc.ca/publications_documentation/publications/document_11_nations.pdf

DDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDD

DÉBÂCLE (la)
Période au printemps où sous l'action du soleil, les glaces des lacs et rivières se fendillent et cèdent; sous l'action du soleil et des marées pour la banquise maritime.

DELTA
Zone située à l'embouchure d'un cours d'eau où se déposent les alluvions dans une forme grossièrement triangulaire. Un delta est composé de sédiments lités, caractérisés par des structures sédimentaires spécifiques. Le delta glaciolacustre est déposé dans un lac glaciaire, le delta marin dans la mer. Les deltas perchés, qui s'élèvent au-dessus des plans d'eau actuels, témoignent d'anciens niveaux de lacs ou de mers.

DES GROSEILLIERS Médard Chouart
Médard Chouart Des Groseilliers, explorateur et commerçant de fourrures (baptisé à Charly-sur-Marne, France, 31 juill. 1618 — Nouvelle-France, 1696?). Homme de courage qui appréciait la liberté et l'initiative individuelles, Des Groseilliers ouvre les lacs Michigan et Supérieur à la traite des fourrures et aux missionnaires jésuites. Irrité par ce qu'il perçoit comme des injustices de la part des autorités françaises, il se joint aux Anglais, puis il participe, avec Pierre-Esprit Radisson, à la fondation de la compagnie de la baie d'Hudson. Des Groseilliers est probablement arrivé au Canada en 1641. En 1645-1646, il travaille pour les jésuites à Sainte-Marie, en Huronie. La dernière phase des guerres iroiquoises(1648-1653) coupe les colonies du Saint-Laurent de leurs fournisseurs de fourrures, mais le rétablissement de la paix avec les Iroquois au début de 1654 et l'arrivée d'un contingent de Hurons Outaouais donnent à Des Groseilliers la possibilité d'explorer l'Ouest du lac Huron. Il part le 6 août 1654 et revient en août 1656, accompagné de 250 autochtones dans 50 canots, en provenance de la région de Green Bay (Wisc.) et de la rive Sud-Ouest du lac Supérieur, chargé de fourrures qui valent une fortune. Au cours de cette expédition, il entend parler de

contrées riches en fourrures, situées au nord et au nord-ouest du lac Supérieur et qui, selon les dires, se trouvent à seulement sept jours de la baie d'Hudson en canot. En août 1659, Des Groseilliers, accompagné cette fois de son beau-frère Radisson, entreprend une deuxième expédition jusqu'à la rive Sud du lac Supérieur, à Chequamegon, dans la région des Mille Lacs (Wisc.), puis, au printemps 1660, jusqu'à la rive Nord du lac Supérieur, près de la rivière Pigeon. À son retour à Trois-Rivières, le 24 août 1660, rapportant à bord de 60 canots une autre fortune en fourrures, le groupe est arrêté pour commerce illégal, et leurs peaux sont confisquées. De nouveaux démêlés avec les autorités françaises incitent les deux associés à partir pour Boston en 1662, où ils demandent l'aide des Anglais afin de tenter une expédition qui les mènerait directement à la baie d'Hudson. Après avoir raté une expédition à partir de la Nouvelle-Angleterre, on convainc Des Groseilliers d'aller exposer son projet en Angleterre (1665). Trois ans plus tard (1668), avec le soutien du prince Rupert et de marchands londoniens, Des Groseilliers fait voile de Londres jusqu'à l'embouchure de la rivière Rupert à bord du Nonsuch, ketch de 45 t, commandé par Zachariah Gillam. Il passe l'hiver à cet endroit et fait la traite de fourrures. L'année suivante, le Nonsuch retourne en Angleterre, prouvant ainsi qu'il est possible de faire de la traite à partir de la baie d'Hudson, ce qui donne raison à Des Groseilliers. Le succès de ce voyage conduit à la fondation de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le 2 mai 1670. Au cours des cinq années suivantes, Des Groseilliers s'affaire à établir des postes pour la Compagnie dans la baie James. Persuadé par le père Albanel de revenir avec les Français, il retourne au Canada en 1676. En 1682, il entre à la compagnie du nord et bâtit un poste français à l'embouchure de la rivière Hayes. Des plaintes des Anglais au sujet de la destruction de leurs postes par Des Groseilliers et ses compagnons, ainsi que le non-paiement de taxes françaises sur les fourrures le mettent à nouveau dans une mauvaise situation. Après avoir plaidé sa cause à Paris (1684), il regagne la Nouvelle-France et semble s'y être retiré.
http://www.thecanadianencyclopedia.com

DORSET
Désigne en archéologie l'ancienne culture paléo esquimaude disparue voilà 1 500 ans et remplacé par la culture thuléenne. Voir INUITS - THULÉE

DROITS - TRAITÉS ANCESTRAUX
Il existe au Canada quatre générations de traités signés avec les peuples autochtones. La première est celle des traités de paix et d'alliance conclus entre les différentes tribus et les Couronnes françaises et britanniques, du début de la colonisation en 1603 jusqu'à la signature en 1867 de L'acte de l'Amérique du Nord britannique, loi constitutionnelle instaurant la Confédération canadienne qui stipule à l'acticle 91, que les Indiens et leurs territoires sont de juridiction fédérale. Ensuite deuxième génération, la Couronne britannique se tourna vers le développement du territoire au moyen d'un deuxième type d'ententes : les traités cessionnistes à caractère territoriale qui levèrent les droits autochtones sur les territoires à exploiter. En 1876, une loi sur les Indiens appelée « Acte des sauvages » vise l'assimilation pure et simple des Autochtones par le principe de l'émancipation obligatoire tout en accordant certains nombres de droits sociaux à ceux qui décident de vivre dans les réserves. En 1939, un jugement de la Cour Suprême du Canada étendit l'usage de la désignation du mot indien aux Inuits le donnant ainsi le droit de bénéficier des droits prévus par la loi de 1876. En 1982, une nouvelle Loi sur les Indiens est sanctionnée qui abolit le concept d'émancipation, protège leurs droits et libertés et reconnaît les droits existants (ancestraux et issus de traités) en leur accordant une garantie constitutionnelle. La troisième génération est celle des traités dits modernes qui sont également des traités territoriaux mais, cette fois, avec partage du territoire et compensation monétaire et participation des groupes concernés pour l'exploitation des ressources naturelles comme la Convention de la Baie James avec les Cris et l'entente Sanarrutik avec les Inuits. Finalement, la quatrième génération de traités est consacrée strictement au caractère politique des relations entre les gouvernements et les Autochtones. En 1992, volumineux rapport intitulé « Commission royale sur les peuples autochtones » recommande de traiter d'égal à égal avec les Premières nations en tenant compte de quatre grands principes directeurs : la reconnaissance, le respect, le partage et la responsabilité. Cetterecommandation déboucha sur la création en 1999 du Nunavut canadien (1er avril) et du Nunavik québécois (5 novembre). Huret, 2003, p. 161-168

EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE

EEYOU ISTCHEE (terre des Cris)
Territoire ancestral des Cris

ÉDUCATION
Chez la plupart des Indiens et des Inuits, l'éducation traditionnelle se faisait par l'observation et la pratique, la socialisation en famille et avec le groupe, l'enseignement des traditions orales et la participation aux institutions et aux cérémonies tribales. Ces méthodes permettaient aux enfants d'acquérir les valeurs, les compétences et les connaissances jugées nécessaires à la vie d'adulte. Cette forme d'éducation perdure, bien que, pour de nombreux autochtones, le style d'éducation euro-américain centré sur l'école en ait éclipsé l'importance au cours des 350 dernières années. L'éducation formelle à l'européenne des enfants autochtones commence en Nouvelle-France au début du XVIIe siècle dans des écoles de missionnaires dirigées par des ordres religieux catholiques comme les Récollets, les Jésuites et les Ursulines. Ces écoles consacrent la participation

prédominante de l'Église à l'éducation des Autochtones jusqu'après la deuxième guerre mondiale. Leurs objectifs premiers sont de « civiliser » et de christianiser les Autochtones. À la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, des Églises protestantes commencent aussi à jouer un rôle actif dans l'éducation des enfants autochtones sur le territoire qui constitue aujourd'hui le Canada. De 1763 à 1830, le gouvernement impérial utilise l'armée pour traiter des « affaires indiennes », et peu de dispositions sont prises quant à l'éducation des Autochtones. Après 1830, l'année où l'administration est confiée au Secrétaire d'État aux colonies, quelques sommes d'argent sont allouées à l'éducation sous forme de dons aux organismes religieux. Ce financement permet la construction d'écoles rudimentaires dans des communautés qui deviendront des réserves. À la même époque, diverses colonies commencent à consacrer des ressources, toutefois limitées, à l'éducation des bandes vivant à l'intérieur de leurs frontières. À partir des années 1830, les Églises, surtout de confession catholique et anglicane, en collaboration avec les gouvernements coloniaux et, plus tard, avec le gouvernement fédéral, commencent à établir des pensionnats indiens. En 1900, le Canada compte 64 pensionnats. Pourvues d'enseignants missionnaires qui dispensent une formation professionnelle et manuelle et une instruction religieuse, ces écoles sont considérées par les autorités coloniales, puis fédérales, comme le système idéal pour éduquer les Autochtones, parce qu'elles soustraient les enfants aux influences du mode de vie familial et tribal traditionnel. Elles servent de complément à la politique prédominante d'assimilation des Autochtones à la société coloniale. Les parents autochtones considèrent ces pensionnats comme un mal nécessaire - nécessaire parce que beaucoup d'Autochtones perçoivent le christianisme comme une force nouvelle et positive dans leur vie ou parce qu'ils reconnaissent avoir besoin des compétences des Européens; d'autre part, ils voient ces écoles comme un mal, parce qu'elles rompent les liens qui unissent les enfants à leur foyer et à leur famille. La plupart des Autochtones trouvent dur et cruel le régime de vie en vigueur dans ces pensionnats : toute désobéissance vaut aux enfants une punition corporelle, et la majorité des enseignants interdisent l'usage des langues autochtones et rendent les enfants honteux de leur identité. De nombreux témoignages d'Autochtones ayant subi des agressions sexuelles dans les pensionnats ont été rendus publiques. Après 1867, l'éducation dispensée aux Autochtones se divise en deux catégories : l'éducation des Indiens inscrits relève de la compétence fédérale en vertu de la Constitution et des traités; celle des Indiens non inscrits, des Inuits et des Métis incombe aux provinces et aux territoires. En 1900, on compte 226 externats subventionnés par le gouvernement fédéral dans les réserves indiennes; la plupart des enseignants sont des missionnaires et une grande partie du programme est consacrée à l'instruction religieuse. À partir des années 30, les programmes commencent à être davantage inspirés de ceux des écoles provinciales non autochtones. Selon les statistiques de 1940, très peu d'enfants indiens inscrits profitent de cette éducation formelle. De nombreux enfants doublent plusieurs années au primaire et seulement une faible proportion d'entre eux termine le primaire et passe au secondaire. Vers la fin des années 1940, à la suite d'une enquête de grande envergure sur l'éducation des Autochtones, le gouvernement fédéral instaure une politique d'intégration, en collaboration avec les autorités provinciales responsables de l'éducation : désormais, une aide fédérale permettra aux élèves autochtones de fréquenter des écoles primaires et secondaires provinciales; des enseignants ayant obtenu un agrément provincial remplaceront les enseignants non agréés dans les écoles des réserves; toutes ces écoles adhèrent au programme d'enseignement provincial. En retirant les élèves autochtones des externats dotés d'un personnel enseignant insuffisant, mal équipés et d'orientation exagérément religieuse, on espère accélérer leur assimilation et améliorer leurs résultats scolaires. L'inscription dans les écoles provinciales progresse rapidement, si bien qu'en 1960, près de 10 000 jeunes Autochtones fréquentent des écoles provinciales à l'extérieur des réserves. Les nombreux problèmes que connaît le programme amènent les parents autochtones et les dirigeants politiques à le réévaluer. Bien que les enseignants du système provincial possèdent des compétences supérieures à ceux des années 50, ils ne possèdent pas la formation spécialisée nécessaire pour enseigner efficacement aux élèves autochtones. Les parents critiquent le transfert de leurs enfants dans des pensions de famille souvent situées à plusieurs centaines de kilomètres de la maison familiale, ainsi que le transport quotidien des élèves par autobus vers les écoles provinciales. La plupart des élèves autochtones ont de piètres résultats scolaires : en 1967, sur une population de quelque 60 000 étudiants autochtones, seulement 200 d'entre eux fréquentent une université canadienne. Bien que, dès les années 1790, certains Inuits aient bénéficié de l'éducation des écoles missionnaires au Labrador, ce n'est qu'à partir des années 1950, avec la construction d'écoles primaires et de pensionnats dans les principaux sites de peuplement de l'Arctique, qu'une éducation scolaire formelle est dispensée aux Inuits à l'échelle nationale. La diminution du nombre de pensionnats de l'Arctique allant de pair avec celle du nombre de pensionnats indiens, le gouvernement fédéral entreprend en 1970 un programme de construction d'écoles dans la plupart des villages inuits. L'enseignement donné aux Inuits, contrairement à celui dispensé dans les écoles pour les autres Autochtones, se fait dans la langue maternelle des Inuits, l'inuktitut, dans une partie ou la totalité des classes du primaire. Malgré cette innovation pédagogique, l'éducation en milieu inuit se bute à des problèmes semblables à ceux que connaissent les autres étudiants autochtones. La Commission scolaire Kativik, dans le nord du Québec, est créée grâce à la Convention de la Baie-James et du Nord québécois pour procurer aux enfants inuits de l'instruction primaire et secondaire dans un milieu inuit, dans les 14 écoles du Nunavik (nord du Québec), et offrir de l'éducation aux adultes et des programmes postsecondaires. La création du Nunavut et du Nunavik en 1999 amène l'établissement d'un

gouvernement dirigé par les Inuits, qui travaille à constituer un système d'éducation davantage axé sur les Inuits et conçu par eux que le système et les programmes d'éducation antérieurs, définis par le gouvernement provincial. L'expérience a bien montré que les efforts visant à séparer les Autochtones de leur culture ne favorisent pas leur apprentissage dans le système d'éducation formelle. De même, le fait que les régimes et politiques d'éducation provinciaux soient imposés unilatéralement dans toutes les écoles autochtones constitue toujours un obstacle majeur au succès de l'éducation des enfants autochtones. La faiblesse du nombre de diplômés du secondaire et postsecondaire s'explique sans doute par le manque de perspectives d'emploi dans les communautés confrontées à un taux de chômage élevé. Normal que les parents soient inquiets du taux alarmant de suicides des adolescents qui frôle 20% des causes annuelles de mortalité au Nunavik. En 2007, le gouvernement fédéral a établi une Commission de vérité et de réconciliation, dotée d'un mandat de cinq ans, pour permettre aux survivants des pensionnats de faire connaître leur histoire dans un cadre sécuritaire et informer les Canadiens au sujet des pensionnats indiens et de leurs répercussions sur les peuples autochtones. Voir PENSIONNAT

http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/education-des-autochtones -



EIDER À DUVET (canard)

L'eider à duvet, (Somateria mollissima), le plus gros canard de l'hémisphère Nord, pèse en moyenne 1 800 g. Cependant, son poids peut varier entre 850 g et 3 025 g, selon sa race, son sexe et le moment de l'année. Il existe quatre races d'Eiders à duvet en Amérique du Nord; des différences subtiles dans la taille du corps et la structure du bec distinguent les races les unes des autres. Le plumage de l'eider à duvet varie énormément, passant par plusieurs stades avant que l'oiseau n'atteigne l'âge adulte, vers l'âge de trois ans. Son plumage alterne alors chaque année entre deux couleurs par suite de la mue (le remplacement des vieilles plumes par des nouvelles). En outre, le plumage du mâle et celui de la femelle diffèrent. De l'âge de trois semaines à l'âge adulte, l'eider à duvet mâle mue huit fois. En hiver, la couleur brun noirâtre du juvénile fait place, chez l'adulte, au brun olive et au blanc; pendant la saison de reproduction, l'eider présente une juxtaposition saisissante de noir et de blanc, avec une petite tache vert émeraude pâle à l'arrière et sur les côtés de la tête. Les changements du plumage de la femelle sont moins spectaculaires : les juvéniles, de couleur brun noirâtre, deviennent brun rougeâtre à jaunâtre. Les couleurs d'été de la femelle la camouflent bien dans la végétation et les pierres des îles du large sur lesquelles elle niche. L'eider à duvet, qui peut vivre une vingtaine d'années, possède l'une des plus grandes longévités observées chez les canards de mer. Il se peut, cependant, que cette longévité soit beaucoup plus courte dans les cas des populations faisant l'objet d'une chasse importante. Les canetons émettent un certain nombre de sons, allant d'une note aigüe exprimant leur contentement, surtout lorsqu'ils se nourrissent dans l'eau, à un appel de détresse exprimé par un sifflement monosyllabique. S'il pressent un danger, l'eider à duvet adulte émet une série de korr-korr-korr rauques. Pendant la parade nuptiale, le mâle produit un chant obsédant qui ressemble beaucoup au roucoulement des pigeons et qui peut se propager sur de grandes distances sur l'eau par temps calme. La femelle chante moins que le mâle. Elle produit une série de chants gutturaux pendant la parade nuptiale et pendant qu'elle se nourrit. Pour défendre ses canetons contre des prédateurs aviaires, comme le Goéland argenté, elle émet un clouck-clouck-clouck brusque. De tous les canards de mer, l'eider à duvet est celui dont les liens avec l'habitat marin sont les plus étroits. Il vit dans les régions marines côtières arctiques et subarctiques, où il fréquente les promontoires côtiers, les îles du large, les brisants et les hauts-fonds. L'eider à duvet quitte rarement l'eau en hiver, et certaines races restent aussi loin dans le nord qu'il y a de l'eau libre. Les quatre races nord-américaines d'Eiders à duvet se reproduisent dans quatre différentes aires. La race méridionale (Somateria mollissima dresseri) se reproduit du Maine jusqu'à la baie Hamilton, sur la côte du Labrador; la race septentrionale (Somateria mollissima borealis) se reproduit depuis le Nord du Labrador jusqu'à l'île d'Ellesmere dans l'Est de l'Arctique canadien; la race de la baie d'Hudson (Somateria mollissima sedentaria) reste toute l'année à cet endroit; la race du Pacifique (Somateria mollissima v-nigra) se reproduit depuis le golfe Coronation, dans le District du MacKenzie (Territoires du Nord-Ouest), jusqu'a la portion méridionale de la péninsule d'Alaska. Il y a trois sous-espèces à l'extérieur de l'Amérique du Nord : une dans le Nord-Ouest de l'Europe, une en Islande et une autre dans les îles Faeroe, au nord de la Grande-Bretagne. L'eider à duvet appartient à la tribu des canards de mer (Mergini), qui comprend des canards étroitement apparentés utilisant tous, à un certain degré, les habitats marins. L'eider à tête grise (Somateria spectabilis), l'eider à lunettes (Somateria fischeri) et l'eider à duvet appartiennent tous au même genre; on sait qu'il y a hybridation entre les Eiders à duvet et les Eiders à tête grise. Oiseaux grégaires, les Eiders à duvet se déplacent et se nourrissent en troupes comptant des dizaines, voire des milliers d'oiseaux. Les jeunes Eiders à duvet bénéficient souvent des soins de « tantes », c'est-à-dire de femelles non nicheuses. Ces tantes se rassemblent autour des nids où se trouvent des œufs en train d'éclore ou des canetons qui viennent

d'éclore; avec les mères, elles accompagnent ceux-ci jusqu'à l'eau pour les protéger contre des prédateurs. Il convient également de mentionner que les Eiders à duvet ont l'habitude de se rassembler la nuit en troupes denses, quelquefois au large et d'autres fois abri d'une pointe de terre ou dans un goulet. Selon le folklore, quand les conditions sont très froides, certains Eiders se déplacent en périphérie de la troupe afin d'empêcher l'eau de geler. Bien que les scientifiques n'aient pas observé ce comportement, il est reconnu qu'en hiver, lorsque la température baisse, les Eiders ont d'autres façons de se protéger. Ils réduisent au minimum leur dépense d'énergie en devenant inactifs, en ne se nourrissant pas et, probablement pour s'isoler contre le froid, en se rassemblant en groupes si denses qu'il est impossible d'en dénombrer les individus. Les Eiders à duvet se reproduisent le long de presque toute la côte septentrionale de l'Amérique du Nord, vers le sud jusqu'au Maine, à l'est, et jusqu'à la péninsule d'Alaska, à l'ouest. En hiver, les diverses races se déplacent vers le sud, se rendant même jusqu'en Floride, sur le littoral Est, et jusqu'à la côte de l'État de Washington, dans le Pacifique. Toutefois, la majeure partie des Eiders de la côte de l'Atlantique hivernent à Terre-Neuve-et-Labrador et à Cape Cod, dans le Maine; la plupart des Eiders du Pacifique hivernent en Alaska, dans les îles Aléoutiennes. Les quatre races d'Eiders à duvet qui se reproduisent au Canada adoptent un large éventail de comportements de migration. La plupart des individus migrent au printemps et à l'automne, certains franchissant de longues distances, d'autres accomplissant de courts trajets; certaines populations demeurent dans la même région toute l'année. L'eider à duvet qui migre au printemps se déplace rapidement. La plupart des oiseaux suivent la côte, bien que l'on sache que certains individus traversent des étendues de terre importantes, comme la région limitrophe de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick ou l'isthme de la presqu'île Avalon, sur l'île de Terre-Neuve. Ils se déplacent en troupes compactes de quelques oiseaux ou de milliers d'oiseaux, volant bas au-dessus de l'eau à une vitesse de 60 à 70 km/h. À l'automne et à l'hiver, les Eiders migrent sans se presser. Pendant cette migration, ils survolent rarement des terres, ne traversant en général que des pointes saillantes de terre ou des promontoires, et uniquement dans certaines conditions climatiques, comme lorsqu'il y a des chutes de neige ou des vents de mer. Les Eiders de la partie intérieure du golfe du Saint-Laurent font exception. Bon nombre d'entre eux mettent d'abord le cap au sud-ouest, vers l'estuaire du Saint-Laurent un peu en aval de Québec, puis survolent presque tout l'État du Maine. Les Eiders commencent à migrer vers le sud à la fin de l'automne. Le moment de la migration est largement influencé par l'englacement et par la formation de la banquise. Ces deux phénomènes se produisent de plus en plus tard à mesure que l'on se déplace vers le sud et leur influence est plus importante dans le Nord-Ouest de l'Atlantique que n'importe où ailleurs. En général, un groupe d'oiseaux se substitue à un autre : les oiseaux qui se trouvent loin dans le nord remplacent ceux qui se sont déjà reproduits et qui ont migré vers le sud. En juin et en juillet, les mâles et les oiseaux non nicheurs, pour remplacer leurs vieilles plumes usées par des nouvelles, migrent vers une région où ils seront protégés des intempéries et des prédateurs. Ils se rendent souvent à plusieurs centaines de kilomètres au nord de leur aire de reproduction. Durant la mue, les eiders sont incapables de voler pendant trois ou quatre semaines et ils perdent du poids, car leur énergie sert à la croissance de nouvelles plumes. À la mi-septembre, les mâles recommencent à voler et sont prêts à retourner aux aires d'hivernage. Cependant, ils se déplacent séparément des femelles et des jeunes, et arrivent souvent aux aires d'hivernage après ces deux groupes, bien que les femelles adultes muent plus tard qu'eux, soit en août et en septembre. L'eider à duvet retourne aux îles de nidification situées le long des côtes du Nord dès que la glace de rive ou les banquises commencent à fondre. Bon nombre de couples sont déjà formés lorsque les oiseaux arrivent dans les aires de nidification, mais certains se forment sur place. Les couples de certaines races restent formés pendant plusieurs années. Le rituel nuptial est très intense au printemps, les mâles paradant pour les femelles en rejetant la tête vers le haut, en roucoulant, en s'étirant le cou et en battant des ailes. La cour se poursuit après que les couples sont établis, afin de maintenir les liens entre les oiseaux. Certaines femelles se reproduisent dès la deuxième année de vie, mais les mâles ne s'accouplent pas avant d'avoir trois ans. Nombre de femelles ne se reproduisent pas certaines années. L'eider à duvet niche surtout sur de petites îles marines au large ou sur des flèches littorales et des pointes isolées où il n'y a pas de mammifères prédateurs. Dans les quelques semaines suivant l'arrivée dans les aires de nidification, les oiseaux effectuent des vols de prospection et des visites afin de choisir un endroit convenable pour nicher. Souvent, les femelles utilisent le même site de nidification pendant plusieurs années, tandis que d'autres choisissent un nouvel emplacement chaque année. Elles nichent au début de l'été en colonies denses comptant des dizaines d'individus, voire 10 000 ou plus. La nidification débute de plus en plus tard à mesure que l'on avance vers le nord. Il n'y a qu'une couvée par saison. Seule la femelle prépare le nid. Dans certaines races, le mâle reste avec la femelle pendant un certain temps défendant la femelle contre les autres eiders et contre les goélands et mouettes, et veillant à ce qu'elle ne s'accouple pas avec d'autres mâles. La femelle commence à pondre quelques jours après que le nid est prêt. Il y a en général quatre ou cinq oeufs par nid et elle pond habituellement un oeuf par jour. Après la ponte de chaque oeuf, la femelle quitte la colonie de nidification pendant différentes périodes de temps, peut-être pour se nourrir, laissant le nid exposé aux prédateurs. Au début de la ponte, si le mâle est encore dans les environs, il accompagne la femelle pendant ces pauses. Au milieu de la période d'incubation, la plupart des mâles ont quitté la colonie pour effectuer leur migration de mue. Après que le deuxième ou le troisième oeuf a été pondu, la femelle tapisse son nid de duvet qu'elle arrache de son propre corps. Une fois que le dernier oeuf est pondu, elle les couve tous de façon

continue, ne laissant le nid que lorsqu'elle est dérangée ou pendant de courtes périodes tous les deux ou trois jours pour aller boire. L'incubation dure de 21 à 25 jours, et de 50 à 70 p. 100 environ des oeufs éclosent. Les nouveau-nés, couverts de duvet, quittent le nid dans les 24 heures après l'éclosion et se nourrissent par eux-mêmes. En moins d'une heure après être entrés dans l'eau, ils savent plonger. Les jeunes volent pour la première fois à 60 jours. En général, peu vivent assez longtemps pour voler : bon nombre sont pris par des prédateurs, ou meurent d'exposition ou de faim pendant leur première semaine de vie. Les bonnes années, un caneton par couple réussit à survivre jusqu'au vol automnal. Par contre, les adultes vivent souvent longtemps, et les taux estimés annuels de survie varient de 80 à 95 p. 100. Ce faible succès de reproduction, compensé par un taux de survie élevé des adultes, est très caractéristique des eiders et d'autres canards de mer comme les macreuses et le Harel de kakawi. Le taux de réussite de nidification de la plupart des autres canards est meilleur, mais de 40 à 50 p. 100 des adultes disparaissent chaque année. La relation entre la mère et ses canetons prend fin lorsqu'elle effectue sa migration de mue à l'automne. Au cours de la migration d'automne, des groupes de jeunes peuvent voyager ensemble et arriver avant les adultes à l'aire d'hivernage. Les principaux prédateurs de l'eider à duvet sont les goélands et mouettes de grande taille, les corbeaux, la Corneille d'Amérique et les labbes, qui s'attaquent aux œufs et aux oisillons pubescents. Parce qu'il niche surtout sur de petites îles, l'eider à duvet est la proie de peu de mammifères. Il arrive que le renard arctique ou le renard roux fasse quelques victimes; si des ours blancs pénètrent dans une colonie nicheuse, ils peuvent détruire tous les nids et tuer de nombreuses femelles nicheuses. L'eider à duvet est également victime de la faim les années où la nourriture est rare. Il arrive aussi que les femelles couveuses, qui ne quittent pas leur nid, meurent de faim pendant la période d'incubation. La chasse a entraîné d'importances pertes. Avant l'adoption de règlements de chasse, le stock reproducteur d'Eiders à duvet avait grandement diminué, au point où ceux-ci avaient disparu localement dans des aires de nidification très dispersées. Heureusement, cet oiseau réagit bien à une protection adéquate. Non seulement occupe-t-il à nouveau les régions où il avait disparu, mais il a aussi, au cours des dernières décennies, étendu son aire de reproduction à l'Europe de l'Ouest, aux îles Britanniques, au Canada atlantique et ailleurs. Dans l'Est de l'Amérique du Nord, ces rétablissements ont commencé peu de temps après l'entrée en vigueur, en 1916, de la Convention concernant les oiseaux migrateurs entre le Canada et les États-Unis. Celle-ci limite la chasse aux oiseaux migrateurs. L'eider à duvet a fait l'objet d'une reconnaissance particulière à ce moment-là en raison de la forte diminution des stocks reproducteurs le long de la côte Est. Dans la plupart des régions, les Eiders se sont rétablis de façon spectaculaire, à un rythme pouvant atteindre 12 p. 100 par année; par exemple, dans le Maine, le nombre de nids est passé de moins d'une centaine dans une seule colonie en 1910, à plus de 20 000 dans plus de 75 colonies en 1970. Les scientifiques ne savent pas combien d'Eiders à duvet habitent actuellement au Canada. À Terre-Neuve et dans le Sud du Labrador, les stocks reproducteurs ne se sont pas encore rétablis. Cette situation est attribuable, en partie, au fait qu'avant 1949, année où Terre-Neuve s'est jointe à la Confédération, ces régions n'étaient pas assujetties aux dispositions de la Loi sur la Convention concernant les oiseaux migrateurs. De plus, il y avait un manque de sensibilisation du public et des lacunes en matière d'application des règlements de chasse établis en vertu de la Loi. La chasse illégale et la cueillette des œufs au printemps et au début de l'automne, moments où la population nicheuse locale est présente, ont empêché l'augmentation du nombre de reproducteurs locaux. Un autre sujet de préoccupation est la récolte, dans le Sud-Ouest du Groenland, de la race septentrionale (S. m. borealis) hivernante, qui se reproduit dans l'Est de l'Arctique canadien et dans l'Ouest du Groenland. On estime que cette récolte n'est peut-être pas durable et que la population pourrait connaître un déclin. De plus, la race du Pacifique (S. m. v-nigra) a connu des déclins considérables depuis les années 1980 pour des raisons inconnues. Au Canada, la chasse sportive aux Eiders est permise pendant une saison de chasse hivernale, même à Terre-Neuve et dans le Sud du Labrador. Il en est ainsi parce que les Eiders qui se trouvent sur les côtes de Terre-Neuve-et-Labrador et dans le golfe du Saint-Laurent pendant l'hiver ne sont pas des nicheurs locaux : ils appartiennent à de grandes populations nicheuses de l'Arctique. Un accent accru mis sur la sensibilisation du public et sur l'application des règlements, de même que la promotion d'autres utilisations des Eiders (p. ex. la récolte du duvet), sont à la base du rétablissement des stocks reproducteurs. Le duvet d'eider est l'une des matières isolantes les plus légères et les plus efficaces que l'on connaisse. Son prix est élevé sur le marché mondial, et il sert notamment à la confection de parkas, de sacs de couchage et d'édredons. Il est possible de récolter le duvet sans nuire aux canards ni à leurs œufs ou à leurs nids. La récolte du duvet d'eider a lieu dans le golfe du Saint-Laurent et au Nunavut, et l'on s'intéresse depuis peu au potentiel de cette activité à Terre-Neuve-et-Labrador. En Islande, où il existe un très grand nombre de fermes d'Eiders et où la récolte du duvet est une industrie de plusieurs millions de dollars, la chasse aux Eiders est interdite toute l'année.
http://www.hww.ca/fr/especes/oiseaux/l-eider-a-duvet.html

ESQUIMAU (qui mande la viande crue)
Nom péjoratif d'origine algonquienne remplacé par INUK - INUIT

EXPÉDITION HUBBART-WALLACE
En 1905, les expéditions très publicisées sur la rivière George de deux rivaux aigris, Mina Hubbard et Dillon Wallace, ont attiré l'attention publique sur la région. L'expédition de Mina Hubbard et celle de Dillon Wallace, de la côte du Labrador jusqu'à la baie d'Ungava en descendant la rivière George au grand

complet, ont eu comme élément déclencheur le décès prématuré du mari de Mina Hubbard, Leonidas. En 1903, Leonidas Hubbard et Wallace avaient entrepris de traverser la péninsule de l'Ungava-Labrador en partant de la rivière North West pour assister à la chasse annuelle au caribou des Naskapis dans le cours supérieur de la rivière George (Wallace, 1905). Dès le début de l'expédition, ils ont pris un mauvais itinéraire, une erreur qui a coûté la vie à Leonidas Hubbard. Wallace, quant à lui, a bien failli mourir d'inanition. Hubbard et Wallace avaient toutefois fait le pacte suivant pendant l'expédition : « dans le cas où l'un des deux [devait] disparaître, l'autre achèverait le travail exploratoire qu'il [Hubbard] avait planifié et entrepris ». Wallace se sentait, semble-t-il, moralement obligé de terminer le travail de Leonidas Hubbard. Mina Hubbard était cependant d'un autre avis. Blâmant Wallace pour la mort de son mari, elle considérait plutôt que cette mission lui revenait : c'est elle, et non pas Wallace, qui était destinée à accomplir le voyage de Hubbard, dont l'itinéraire avait été prolongé afin d'atteindre la baie d'Ungava Chacun des aventuriers, sans reconnaître ouvertement les intentions de son « rival », a quitté la North West House en juin 1905 en empruntant dès le départ un itinéraire différent. Mina Hubbard et son équipage, composé de guides expérimentés, ont atteint avec brio le poste de George River à la fin d'août, sept semaines avant Wallace et ses compagnons. Ces derniers sont arrivés à destination à la fin d'octobre, à moitié gelés et affamés. Le gérant du poste de George River, John Ford, a fait peu de cas des arrivées distinctes de Hubbard et de Wallace dans le journal qu'il tenait officiellement pour le poste. Il a noté ces événements apparemment exceptionnels de façon très banale en les insérant entre les informations de tous les jours sur la météo locale, les activités du poste et les installations de transformation du poisson. Les raisons motivant de telles expéditions auraient semblé surprenantes pour les Inuits de la région qui connaissaient bien les lieux. Les déplacements en milieu sauvage, sans but pratique, n'avaient rien de bien romantique pour eux. Toutefois, pour Hubbard et Wallace, ces traversées constituaient un triomphe personnel, l'accomplissement d'un rêve et d'obligations morales et personnelles. Les récits de ces deux expéditions sont relatés dans les livres publiés par Hubbard et par Wallace après leur retour respectif aux États-Unis. Le livre de Wallace, intitulé The Long Labrador Trail, a été publié en 1907; celui de Mina Hubbard, A Woman's Way Through Unknown Labrador, est paru en 1908. Bien que ces deux livres soient différents tant sur le plan du style que de la perspective, ils constituent chacun à leur manière une présentation classique d'un voyage d'aventure en milieu sauvage, un genre extrêmement populaire auprès du lectorat anglais et nord-américain de l'époque. Aujourd'hui, ces livres sont considérés comme étant des lectures essentielles pour tout canoteur qui a l'intention de descendre la rivière George.
http://www.nunavikparks.ca/docs/pdf/fr/monts-pyramides/occupation-humaine.pdf

EXPLORATION MINIÈRE

Le Nunavik recèle un potentiel minier considérable pour les métaux (or, cuivre, zinc) ainsi que pour l'uranium et les diamants et autres terres rares. Le nombre de projet d'exploration connaît un essor depuis l'an 2000. Tout le territoire est ouvert à l'exploitation de mines sauf dans les aires protégées, à peine 8% du territoire. Mais jusqu'à maintenant une faible proportion des projets d'exploration aboutit à la construction d'une mine. La procédure d'évaluation environnementale demeure un exercice pour initiés qui exclue souvent la participation du public autochtone concerné. La barrière de la langue est un obstacle majeur puisque la majorité de la documentation disponible est rédigée en français ce qui freine considérablement la compréhension et l'intervention des Cris et des Inuits majoritairement anglophones. Lajoie Ginette, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 197-199 Voir PLAN NORD

FFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFF

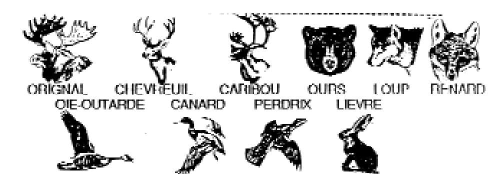
FAUNE (la)

Le Nunavik abrite une faune (uumajuit = les vivants) unique et bien adaptée aux rigueurs de l'hiver arctique. Les principales espèces étant l'ours polaire, le bœuf musqué, le caribou, le renard et le loup, le béluga, le phoque, le morse, le narval sans compter l'harfang des neiges, l'eider et bons nombres d'oiseaux migrateurs. Indispensable à leur survie, toutes les parties des animaux (peau, chair, tendon, graisse, viscère, os) avaient un usage.



Rien n'était gaspillé et on trouvait une utilité aux moindres restes. L'attitude des Inuits à l'égard de la faune est sélective, c'est-à-dire qu'ils n'accordent pas une attention égale à tous les animaux. Les mammifères (nirjutiit = ceux qui servent à être mangés) jouent un rôle essentiel comme source majeure de nourriture. Ils se divisent en plusieurs catégories : les espèces terrestres (pisukitt = les marcheurs), les espèces marines (puijiit = ceux qui émergent pour respirer). De tous les pisukiit, le caribou est le plus important fournissant nourriture (viande), vêtements (peaux) et outils (tendons, os). Parmi les prédateurs, l'ours polaire, un égal de l'humain (vit dans une maison de neige, mange du phoque), occupe une place de choix à cause de son mode de vie et joue un rôle majeur dans l'imaginaire inuit. Les puijiit dont le phoque, le morse, le béluga et baleine boréale constituent la base alimentaire de

beaucoup d'Inuits et fournit l'huile, le combustible nécessaire pendant les mois d'hiver. Les oiseaux (tingmiat = ceux qui volent) sont des espèces appréciées pour les œufs, la chair et la peau mais considérés de second rang comme les poissons (iqaluit). Finalement, les qupirruit (les petites bestioles rampantes, insectes, araignées, vers) exercent une très forte impression sur l'imaginaire des Inuits. Ils suscitent la fascination ou la frayeur, en raison notamment d'une hantise de la dévoration et de la pénétration, thèmes récurrents de la tradition orale. On ne doit en aucun cas infliger des souffrances physiques inutiles ou des blessures morales





comme par exemple la moquerie même pour les animaux aussi insignifiants que les qupirruit, sans s'exposer à des représailles. De manière générale, on accorde à tous les animaux, une conscience, une volonté et une autonomie; sans son consentement, nul capture n'est possible. S'il est légitime de tuer pour pourvoir à ses besoins, il est prohibé de tuer plus qu'on ne peut consommer, transporter, conserver. Il est inconcevable de capturer les animaux sans raison. La remise à l'eau des captures de poissons par les Blancs n'a rien de sportif pour eux et représente plutôt une perversion profonde où les poissons font les frais d'un divertissement frivole. Pour les Inuits, les dérèglements climatiques, la fonte du pergélisol, la pollution de l'air et de l'eau sont des indices pertinents démontrant la non-viabilité des modèles de société contemporains où les espèces animales menacées deviennent prémonitoires des menaces futures envers l'humanité. Parmi les espèces de mammifères présentes ou susceptibles d'être présentes au Nunavik, certaines figurent sur la liste des espèces en péril au niveau fédéral ou provincial (COSEPAC, 2011; MRNF, 2011). Ces espèces sont la belette pygmée, l'ours blanc, le carcajou et le campagnol des rochers. La belette pygmée, espèce susceptible d'être désignée menacée ou vulnérable au Québec, fait actuellement l'objet d'un suivi au niveau provincial puisque les mentions de l'espèce y sont particulièrement rares. L'ours blanc, quant à lui, est catégorisé comme vulnérable au Québec et a le statut d'espèce préoccupante au Canada. En effet, en 1991, le COSEPAC a recommandé ce statut pour l'ours blanc à cause d'un ensemble de caractéristiques biologiques et de menaces précises (spécificité de l'habitat, changements climatiques, surexploitation, etc.). Le carcajou est une espèce désignée. Il était autrefois présent au Québec, mais on constate une absence de preuves quant à sa présence dans la province depuis 1962, à part quelques observations sporadiques. Il est toutefois reconnu que le carcajou peut survivre à des densités naturelles si faibles qu'il est difficile d'en confirmer l'absence ou la présence. Par contre, dans le nord du Québec, la population semble incapable de se rétablir d'elle-même malgré l'abondance du caribou, qui est sa source principale de nourriture. Le campagnol des rochers, qui privilégie, comme son nom l'indique, les endroits rocheux et rocailleux, particulièrement à proximité de l'eau, est l'un des mammifères les plus rarement observés dans l'est du Canada. Il fait actuellement l'objet d'un suivi pour établir son statut. Le lynx du Canada a été considéré comme une espèce en péril de 1992 à 2007 au Québec. Heureusement, à la suite de la restauration des populations et de la mise en œuvre d'un plan de gestion en 1995, le lynx du Canada ne fait maintenant plus partie de la liste des espèces susceptibles d'être désignées menacées ou vulnérables au Québec. Cinq espèces d'oiseaux en péril fréquentent le Nunavik et sont susceptibles d'y nicher, en plus du garrot d'Islande et du pygargue à tête blanche. Ces deux espèces sont considérées comme vulnérables au Québec et la situation du garrot d'Islande est jugée préoccupante au niveau fédéral. L'arlequin plongeur, désigné en voie de disparition au niveau fédéral en 1990 et dont le statut a été révisé comme espèce préoccupante en 2001, est considéré comme vulnérable au Québec. Ce canard occupe les sections de rapides ponctués d'îlots rocheux et a besoin de zones d'eau vive pour se reproduire. Son faible taux de reproduction le rend également plus à risque, et il serait particulièrement affecté par les perturbations dans son aire de distribution, tels que les projets de harnachement de rivières. L'aigle royal, également classé vulnérable au Québec, privilégie les falaises escarpées pour construire son nid. Seulement entre 200 et 300 couples d'aigles royaux seraient présents dans tout le Québec. Menacé par la perte d'habitat, l'aigle royal est particulièrement sensible à l'activité humaine. Le faucon pèlerin, dont la nidification a été confirmée se retrouve plus communément près des côtes et constitue une espèce vulnérable au Québec et dont la situation est préoccupante au Canada Le hibou des marais, espèce susceptible d'être désignée menacée ou vulnérable au Québec et dont la situation est classifiée préoccupante au Canada Le quiscale rouilleux (Euphagus carolinus), nicheur confirmé a connu un important déclin au sein de son aire de distribution. Sa situation est considérée comme préoccupante au niveau fédéral et il fait maintenant partie de la Liste des espèces susceptibles d'être désignées menacées ou vulnérables au Québec. (COSEPAC, 2011; MRNF, 2011).- Huret, 2003, p. 108-114

FEMMES INUITES (nuliak)

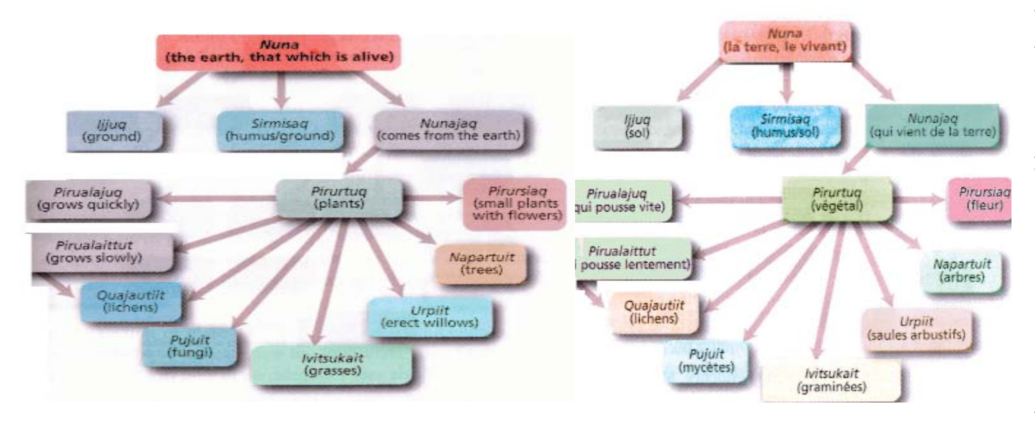
Uumarniyuq, la première femme, est celle qui appela de ses vœux la guerre et la mort pour que l'humanité évite une disparition totale en raison d'une

surpopulation sur l'île primordiale. La première femme comprit mieux que quiconque que seule leur dispersion sur d'autres terres assortie d'une limitation de la durée de vie pourrait assurer leur survie en tant qu'espèce. Elle fabriqua un umiaq par famille pour les disperser sur d'autres terres. Afin d'adoucir la disparition de l'être, conséquence ultime de la mort, elle instaura une continuité sur terre par la réincarnation de l'âme-nom des défunts dans le corps des nouveaux-nés et dans l'au-delà, par la survie de l'âme-double éthérée des humains décédés. La famille se décline ainsi le mari (ui), les maris qui échangent leur femme (aïparerq), les femme (nuliak), le père (atata), la mère (anana), le grand-père (atatatsiarq), la grand-mère (ananatsiark), le fils (irniq), la fille (paniq), l'oncle paternel (akka), la sœur du père (atsak), la belle-mère (arnaksak), le beau-père (angutiksaq),, le beau-frère (ningau), le frère aîné (angaju), le cadet (nukaq), les homonymes (avvarriik), l'enfant nominé d'après le nom d'un parent (atsiara). Traditionnellement, les activités des femmes se concentrent au village, au camp saisonnier ou dans leur voisinage immédiat. Elles s'éloignent rarement de leur point d'attache même si elles participent à des activités de pêche ou de cueillette. Tandis que pour l'homme, le camp est un point de départ et de retour pour ses activités de chasse et de pêche, le camp est pour la femme lieu de stabilité. Ainsi le village, le campement sont perçus comme un espace à dominante féminine où s'exprime un matriarcat bien sentie. Igluvigaq est donc synonyme de centralité, de concentration matriarcale qui s'oppose à l'étendue, la dispersion du chasseur masculin. Ainsi le vocable igluvigaq associée à la femme évoque l'habitation comme matrice sécuritaire (iglou/utérus) pour la procréation et l'épanouissement de la famille. Cette métaphore de la maison-femme se rattache à l'iglou comme lieu de chaleur familiale, de reproduction, de naissance, d'éducation et de réjouissance. Elles sont les transformatrices des matières premières apportées par les hommes, autant transforment-elles le sperme de l'homme en vie humaine, autant transforment-elles le fruit de la chasse des hommes en produits domestiques. Les rapports sexuels durant la gestation sont racontés de la manière suivante : à chaque relation sexuelle, un chien/pénis entrait et vomissait de la nourriture pour faire grandir le fœtus d'où l'importance de relations sexuelles fréquentes avec le géniteur. Cette métaphore provient du fait que lors des tempêtes, on avait l'habitude de nourrir les chiens le soir, en leur laissant passer la tête, l'un après l'autre, par l'entrée de l'iglou. La complémentarité entre les fonctions homme/femme est étroite : la mère est un iglou/utérus et le père/chien assume une fonction nourricière durant la gestation. Les relations d'échange sont interdites puisqu'elles affaiblissent le fœtus en l'empêchant de se former. En inuktitut, fœtus se dit quassaq qui signifie « qui va se coaguler ». La naissance avec l'aide de la sage-femme (sanaji) est essentielle, c'est elle qui nettoie le nouveau-né, sectionne le cordon avec une lame de pierre et noue le cordon ombilical avec du tendon de caribou. Ces deux actes séparaient l'enfant de la mère biologique et l'attachaient au groupe. Son rôle est d'autant plus important que le fœtus, qui dit-on est doué de volonté, peut changer de sexe juste avant la naissance. À ce moment-là, il n'est pas encore achevé et c'est à la sage-femme de parfaire cette création notamment, en décourageant un changement de sexe. Comme on le voit, une personne n'est pas une entité mais un assemblage de composantes, une construction qui se décline ainsi en quatre étapes : le sang de la femme (1) coagule pour former le fœtus qui lui-même est nourri par le sperme de l'homme (2), la sage-femme (3) met fin à la gestation en vérifiant que le sexe de l'enfant est bien défini et c'est elle qui finalise la construction de la personne en lui annonçant sous forme de berceuses (aqausiit) évoquant sur le mode de la louange les qualités qu'elle aurait et le caractère qui serait le sien en rapport avec l'âme-nom du défunt (4) choisi ; elle définit donc sa personnalité mais également tout son réseau de parenté. L'identité inuite est une identité relationnelle. Après la naissance, la mère quitte l'irniviq (lieu d'accouchement) et s'installe dans le kinirvik (lieu de relevailles), un confinement qui dure de cinq à six semaines. La mère est alors accompagnée de l'accoucheuse ou une femme ménopausée qui lui prépare les repas. Il est en effet interdit à la mère sujette à des saignements post-partum d'être en contact avec de la viande crue. Toutes les peaux de caribous souillées lors de l'accouchement, les peaux d'oiseaux qui ont servies pour nettoyer l'enfant ainsi que le placenta (arraaq) sont enfouies hors de portée des chiens. Dès que la mère est capable d'avoir des relations sexuelles à nouveau, elle devait, la première fois, prélever le sperme du père qui s'écoulait de sa vulve et en enduire le corps du bébé pour le renforcer. L'absence d'enfants pour un couple était une calamité. Il fallait idéalement avoir une fille pour seconder la mère et un fils pour aider le père chasseur. Pour déjouer la stérilité du couple, on tentait alors un échange temporaire de conjoint pour augmenter les chances de procréer si non l'adoption était de rigueur. La situation de la femme sujette à une fausse couche est encore plus dramatique que la stérilité totale. À cause de l'ostracisme social (longue période de réclusion et de prohibitions sévères) dont elle était l'objet, la femme avait tendance à garder secrète sa situation. D'ailleurs le thème de la femme battue est récurrent dans la tradition orale des Inuits ; violence souvent attribuée à la femme stérile. Souvent les récits commencent par une fausse couche cachée aux proches et où l'avorton est jeté aux chiens qui le dévorent, ainsi une âme humaine se réincarne dans un chien. L'avorton réincarné retrouvait un nom (de chien), intégrait une famille (la meute), avait un travail suivi d'une longue période de repos estival et nourrit régulièrement. Voilà pourquoi, selon les renseignements obtenus, plusieurs femmes rêvaient de se réincarner en chienne de traîneau. D'une façon générale, les conditions des femmes étaient plus difficiles que celle des hommes. La confection des vêtements et des couvertures en fourrure et en peau demandait aux jeunes familles de mâchouiller les peaux pour les assouplir avant d'être cousues par les plus âgées. En plus des repas, la fabrication du kayak, de l'oumiaq, de la tente d'été et de leur entretien était réservé aux femmes. Les activités extérieures

saisonnières étaient une occasion pour les femmes de socialiser entre elles. Ensemble, elles pourvoyaient à la subsistance de la communauté en s'adonnant à la pêche (omble chevalier en rivière), au ramassage des œufs de mouettes, d'oies sauvages, des coquillages (moules) et autres mollusques, des algues ainsi qu'à la cueillette des baies, bourgeons de saules, oseilles ainsi qu'une panoplie d'herbes aromatiques et de plantes médicinales. Il est reconnu que les femmes rapportent des sources variées de nourriture plus régulièrement si bien que la chasse aux grands gibiers des hommes rapportent moins que la pêche, le piégeage de petits gibiers et la cueillette des femmes mais, reste néanmoins essentielle, à tout le moins complémentaire. C'est elle qui voyait également à l'approvisionnement en eau qu'elle allait chercher au ruisseau et charriait l'hiver l'eau glacée sur de petites traînes. La visite des maisonnées et les rencontres festives font partie intégrante de la culture inuite. Elles permettent d'échanger des nouvelles, de discuter de partager un repas et de danser ensemble. Les enfants participent à toutes les activités et font ainsi l'apprentissage des coutumes ancestrales. L'éducation des enfants est partagée par toutes les femmes et l'adoption entre familles est couramment utilisée. Chez les Inuits, certaines filles (cheveux coupés) sont traitées en garçon et fument même la pipe et des garçons adoptent des comportements féminins. Ces enfants sont vêtus à la manière de l'autre et font l'apprentissage des tâches de l'autre sexe. Le travestissement n'a rien à voir avec l'orientation sexuelle et sûrement rien à voir avec l'homosexualité. Si l'unité familiale avait un urgent besoin d'un nouveau chasseur, c'est alors cette logique qui prévalait en matière d'apprentissage indépendamment du sexe de l'enfant. Souvent, il s'agissait aussi d'une technique de protection contre les mauvais esprits qui harcelaient l'enfant en adoptant le genre de l'autre sexe pour mieux disparaître. Aussi le chaman pouvait décréter le travestissement d'un enfant malade pour que les mauvais augures ne le reconnaissent plus. Impensable donc de se moquer d'un travesti d'autant plus qu'il est sous la protection d'un esprit cosmique appelée « le maître de l'atmosphère ». En général chez les Inuits du Canada, le travestissement s'arrête à la puberté. Le garçon devait abandonner les tresses, s'habiller en chasseur et aller tuer son premier gros gibier. À ses premières menstrues, la fille revêtait des vêtements féminins, se faisait tatouer le visage et apprenait les tâches de la vie domestique et de mère de famille. Dans les cas extrêmes si l'arrêt du travestissement dégénérait en une crise d'identité majeure, on décidait alors de fiancer un jeune homme travesti à une jeune femme travestie pour qu'un nouvel équilibre s'établisse. Au Nunavut et au Nunavik, le travestissement juvénile ouvrait souvent la voie à une vocation de chaman et le ou la chaman chevauchant la frontière des genres était alors réputé capable de franchir plus facilement les frontières entre le monde des esprits et celui des humains. L'homosexualité chez les Inuits faisait partie des formes de sexualité palliative entre hommes avant le mariage ou entre femmes laissées seules pendant les longues périodes de chasse. Des chants traditionnels associent volontiers la beauté des femmes à leurs zones érogènes. Les femmes y chantent la beauté de leur vulve, de leur vagin, de leur fesse et de leurs seins. D'ailleurs les sculptures anciennes montraient, révélaient le corps féminin dans toute sa nudité, mettant en évidence les organes génitaux comme objets de désirs. Autant d'allusions érotiques qui disparurent avec l'arrivée des missionnaires. Le tatouage fut pratiqué jusqu'au début du XXe siècle. Les motifs identifiaient un rite de passage ou un moment précis du cycle de la vie comme la puberté, un mariage, la naissance d'un enfant, la mort d'un parent ou encore un événement marquant comme une maladie, un meurtre, un accident de chasse; autant de signes qui indiquaient le statut et la notoriété d'une personne. L'espérance de vie étant brève, l'âge comptait peu et la vieillesse était brève et rare. La violence quotidienne faite aux femmes était fréquentes et des femmes commirent des actes d'infanticide en période de famine encore entre 1920-1940. Dans la société induite quand la femme âgée avait perdu tous ses proches, elle était considéré comme orphelin et devait être prise en charge par une autre famille. Quand sa situation devenait trop difficile ou que la survie du groupe était menacée en cas de famine, elle pouvait décider de mettre fin à ses jours. Un tel suicide lui assurait une place heureuse dans l'au-delà. Comme on le voit, les Inuits planifient leur démographie par des «régulateurs» : tabous sexuels, tabous alimentaires, euthanasie, infanticide. L'avortement n'est pas pratiqué. Ce serait attenter à l'ordre naturel. Un enfant est né après avoir reçu un âme-nom, donc dans leur esprit, l'infanticide ne concerne que des anonymes. Depuis la signature de l'entente de la Baie-James en 1975, le rôle social de la femme s'émancipa vers une participation aux organismes communautaires crées par cette convention. Depuis l'implantation de commerces et des autres installations de services, de nouveaux métiers sont apparus. De nos jours, la femme induite peut être caissière à la coopérative, secrétaire, enseignante, infirmière, traductrice. Mais elle occupe toujours une place centrale dans la communauté et dans l'univers supraterrestre de la cosmogonie induite où elle peut devenir femme-oiseau, femme-sirène, femme-déesse, femme-marâtre, autant de personnages fantasmagoriques quasi sans limite de l'univers mythologique arctique. En général, la femme est associée au monde terrestre, au Sud, au soleil et à l'été alors que l'homme l'est au Nord, au monde marin, à la lune, à l'hiver. SAUCIER, 1998, p. 43-45, 48, 62-72, 87 – HURET, 2003, 79-83 - SALADIN D'ANGLURE, 2006, p.302-306 – Malaurie, 1999, p. 316, 329, 333

FLORE (la)

Tout comme ailleurs dans l'Arctique, la flore du Nunavik est sujette à des conditions extrêmes auxquelles elle doit s'adapter, la plus évidente étant le froid. En plus des rigueurs de l'hiver, les gels estivaux représentent un défi de taille puisqu'ils surviennent pendant la période de croissance. Pour contrer un été bref et accélérer la reprise de la croissance végétale, nombre de plantes du Nunavik sont munies d'un feuillage bas qui, dès la fonte printanière, profite de la chaleur



dégagée par un sol réchauffé des rayons du soleil. Une autre adaptation consiste en la formation de feuilles persistantes à la fin de l'été. Ces feuilles survivent l'hiver et sont prêtes, dès les premières chaleurs printanières, à réamorcer la photosynthèse. Elles tomberont dès l'arrivée de nouvelles feuilles. Les vents de l'Arctique ont un impact considérable sur la flore et son adaptation. L'hiver, le vent cause l'abrasion par la neige et la dessiccation. Certaines plantes créent une zone protectrice de branches qui prend la forme d'un coussin regroupant les feuilles près du sol. L'air piégé par cette zone peut être jusqu'à 15°C plus élevé que l'air ambiant. Les feuilles mortes jouent aussi le double rôle de protéger le sommet du plant des intempéries et de nourrir le sol souvent pauvre. Il est d'ailleurs étonnant de trouver des plantes luxuriantes pousser près de sites de nidification d'oiseaux ou encore de carcasses animales, prenant avantage de toute source additionnelle d'éléments nutritifs. Une bonne partie de la flore du Nunavik est composée de vivaces, c'est-à-dire de plantes qui survivent quelques années et fleurissent à chaque été. Les vivaces possèdent un réseau ample et bien ancré de racines ou de rhizomes, ces tiges souterraines horizontales permettant à une plante de se propager. En liant le sol à l'aide de ses racines, la plante minimise l'effet dévastateur du soulèvement des sols humides, provoqué par l'expansion du gel. Ce sol stabilisé deviendra un environnement sécuritaire tant pour elle que d'autres espèces végétales. En guise d'adaptation à une brève période de croissance, plusieurs plantes du Nunavik créent les boutons de fleurs à la fin de l'été, prêtes à éclore dès les premières chaleurs du printemps. Ces fleurs attireront les insectes pour la pollinisation. Certaines fleurs, en forme de coupole, offrent aux insectes un refuge en plus du pollen et du nectar. Leur forme parabolique agit comme réflecteur thermique et lumineux pour concentrer les rayons solaires à son foyer. Il n'est pas rare de voir un insecte par une journée ensoleillée se faire dorer à l'intérieur d'une fleur bien après qu'il se soit nourri. Certaines de ces fleurs suivent d'ailleurs l'orientation du soleil pour maximiser l'effet. La pollinisation entame le processus de création de graines, qui seront emportées en partie par les vents de l'Arctique. Certaines plantes ne nécessitent qu'une brise pour leur dissémination, tandis que d'autres profiteront des vents violents de l'Arctique pour étendre leur territoire. Ces graines vont aboutir plus souvent qu'autrement avec poussière et autres éléments végétaux dans des amoncellements enneigés qui assureront dès la fonte une humidité abondante propice aux semis. D'autres graines seront répandues par les mammifères et oiseaux qui se nourrissent de baies ou de graines sèches. Les plantes du Nunavik ne se reproduisent pas toutes par la production de graines. Certaines se répandent par rhizomes (tiges souterraines prenant racine à intervalles réguliers), par stolons (tiges rampant le sol pour s'enraciner à leurs extrémités) et bulbilles (bulbes remplaçant les fleurs en tout ou en partie). Quoique très variés en apparence, les mousses et les lichens se distinguent des autres plantes par l'absence de racines. Un réseau de délicats filaments, appelés rhizines chez les lichens et rhizoïdes chez les mousses, assurent l'ancrage au sol. Les lichens produisent des acides qui burinent le roc, leur assurant une prise optimale. Très résistants à la sécheresse, mousses et lichens absorbent l'eau lorsque disponible, et se flétrissent dans un état de dormance lorsqu'elle ne l'est pas. Certains lichens peuvent réactiver leur métabolisme en aussi peu que cinq minutes après la réhydratation. La ressemblance entre mousses et lichens se limite cependant à ces caractéristiques. Les mousses sont des plantes vertes primitives qui utilisent la photosynthèse pour se nourrir, tandis que les lichens sont la rencontre entre champignons et quelques cellules d'une algue verte ou d'une bactérie. Ces cellules nourrissent le champignon par la photosynthèse qui en échange offre un environnement humide et riche en précieux minéraux. - Voir VÉGÉTATION
http://www.museevirtuel-virtualmuseum.ca/sgc-cms/expositions-exhibitions/nunavik/f-nunavik-0102.html

FOURRURES (commerce des) (la traite des)

Sous le régime français

Au début du XVIIe siècle, afin de faciliter la traite, des négociants français établissent des postes permanents sur les côtes de l'Acadie, à Tadoussac ainsi qu'à Québec en 1608. L'année suivante, des Hollandais commencent à commercer sur le fleuve Hudson (État de New York) et, en 1614, ils établissent des postes à Manhattan et en amont du fleuve à Orange (Albany). Cette activité marque le début d'une intense rivalité entre deux empires commerciaux naissants. Au cours de ces années, le grand nombre de négociants qui envahissent alors la région du Saint-Laurent et la concurrence impitoyable qu'ils se font diminuent fortement les profits. En vue d'imposer un certain ordre, la Couronne accorde alors des monopoles dans ce commerce à certains individus. Ceux-ci s'engagent en retour à protéger les droits des Français sur les nouveaux territoires et à aider l'Église catholique dans ses tentatives de convertir les autochtones au christianisme. En 1627, le cardinal Richelieu, principal ministre du Louis XIII, met sur pied la compagnie des cents-associés, dans le but d'assurer un appui plus solide aux

revendications territoriales de la France et aux efforts des missionnaires. On envoie des missionnaires en Nouvelle-France : en 1615, quatre récollets et, en 1625, les premiers représentants de la puissante Société de Jésus (les jésuites) débarquent à Québec. Ils établissent une mission, Sainte-Marie des Hurons près de la baie Georgienne, mais les Hurons s'intéressent davantage aux marchandises des Français qu'à leur religion. Ce sont toutefois les profits de la traite des fourrures qui soutiennent les missionnaires et permettent à la compagnie d'envoyer des centaines de colons. En 1642, on fonde Ville-Marie (Montréal) en tant que centre missionnaire. En 1645, la compagnie cède aux colons le monopole des fourrures et l'administration de la colonie (voir Communauté des Habitants). Ils se révèlent malheureusement de piètres administrateurs, et les revenus de la traite des fourrures fluctuent considérablement à la suite du blocus par les Iroquois de la rivière des Outaouais, jalon de la route vers l'ouest. Finalement, après l'appel désespéré lancé à Louis XIV par les autorités coloniales, la Couronne reprend charge de la colonie en 1663. Le produit le plus important de la traite est encore la peau de castor pour l'industrie du chapeau. Le ministère de la marine, responsable des affaires coloniales, loue le commerce des Antilles, la traite des esclaves africains et la commercialisation des peaux de castors et d'orignaux du Canada à la nouvelle compagnie des Indes occidentales, qui, en réalité, est une compagnie de la couronne. On permet à tous les habitants de la colonie de faire la traite des fourrures avec les autochtones, mais les colons sont tenus de vendre les peaux de castors et d'orignaux à la compagnie au prix fixés par le ministère de la Marine. Toutes les autres fourrures sont vendues sur un marché libre, mais les peaux de castors et d'orignaux échappent à la loi de l'offre et de la demande. Jean-Baptiste Colbert, ministre français de la Marine, veut diversifier l'économie canadienne dans la production de matières premières destinées à l'industrie française : bois, minéraux et denrées alimentaires pour les plantations des Antilles. Tels sont les objectifs de la France qui envoie alors, aux frais de la Couronne, des milliers d'immigrants au Canada. Colbert découvre qu'un grand nombre des jeunes hommes quittent les colonies et disparaissent pendant des années pour commercer avec les autochtones dans leurs villages éloignés (coureurs des bois). Les principaux motifs de ce phénomène sont l'appât du gain assuré dans la traite des fourrures et l'absence quasi totale de femmes dans les colonies. Jusqu'en 1710, en effet, un homme sur sept seulement peut espérer trouver une femme, dont la présence est essentielle sur une ferme. Dans l'intérieur du pays, cependant, ces jeunes Français s'unissent rapidement à des femmes autochtones capables de faciliter leur adaptation à la vie dans les bois. Forcé de composer avec l'attrait du commerce des fourrures, Colbert instaure, dès 1681, le système du congé. Chaque année, le gouverneur et l'intendant doivent accorder 25 congés, soit des permis de faire la traite. Chaque permis donne le droit à trois hommes de partir avec un canot vers l'ouest. On espère ainsi que les colons attendront leur tour, ce qui laissera la colonie à court de 75 hommes seulement par année. Le nouveau système ne réussit pas à diminuer le nombre d'hommes qui quittent les colonies (la plupart illégalement), et les peaux de castors continuent d'arriver à Montréal en quantités astronomiques. Cela provoque un immense engorgement du marché dont se plaint, dès les années 1690, le Domaine de l'Occident, qui, en 1674, a dû prendre la relève du commerce du castor de la défunte Compagnie des Indes occidentales. En désespoir de cause, le ministre de la Marine ordonne, en 1696, d'interrompre le commerce de la peau castor, de cesser d'accorder des congés et d'abandonner tous les postes français dans l'Ouest, sauf Saint-Louis-des-Illinois. Cela se déroule à l'époque où la France et l'Angleterre sont en guerre et où les Canadiens combattent désespérément contre les colons anglais et leurs alliés iroquois. À Québec, le gouverneur et l'intendant protestent vigoureusement et déclarent que l'abandon des postes implique l'abandon des alliés autochtones qui passeront du côté des Anglais. Ce sera la ruine de la Nouvelle-France. De plus, les Anglais étant installés depuis 1670 dans des postes sur la baie d'Hudson les postes français à l'Ouest sont essentiels pour contrer cette compétition. En 1682, on fonde la compagnie du nord afin de concurrencer la CBH sur son propre territoire, mais l'entreprise échoue. Le ministre de la Marine est forcé d'abroger ses ordonnances, et le commerce du castor reprend pour des raisons purement politiques. En 1700, à la veille de nouvelles hostilités, Louis XIV ordonne l'établissement de la nouvelle colonie de la Louisiane dans le bas Mississippi, de colonies dans la région de l'Illinois et d'un poste de garnison à Détroit. Le but est d'encercler les colonies anglaises entre les monts Alleghany et l'Atlantique. Le succès de cette politique impérialiste dépend de l'appui des nations autochtones, et on utilise la traite des fourrures pour conserver leur alliance. En 1715, les Français découvrent que les rongeurs et les insectes ont consommé les abondantes peaux de castors dans les entrepôts. Cela relance immédiatement le marché des fourrures. Si elles représentent un poste minuscule dans le bilan du commerce extérieur de la France et si leur part diminue à mesure que s'accroît le commerce des produits primaires et des biens manufacturés des colonies tropicales, il reste que les fourrures sont le pivot de l'économie canadienne. Contrairement à la CBH et à sa structure monolithique pourvue d'employés rémunérés, la traite des fourrures en Nouvelle-France est menée, jusqu'au début du XVIIIe siècle, par des dizaines de petites sociétés de personnes. Au XVIIIe siècle, à mesure que les frais de ces sociétés augmentent proportionnellement à la longueur des distances parcourues, le commerce des fourrures en vient à passer aux mains de quelques bourgeois, qui embauchent des centaines de voyageurs salariés. La plupart des compagnies comptent trois ou quatre hommes qui obtiennent des autorités un bail de trois ans pour commercer dans un poste spécifique. Les profits et les pertes sont partagés entre les membres, proportionnellement à leur mise de fonds. Ils se procurent les marchandises d'échange à crédit, à un taux d'intérêt de 30 p. 100, chez quelques marchands de Montréal, qui écoulent aussi les fourrures par

l'entremise de leurs agents en France. Le salaire des voyageurs qui passent l'hiver dans l'Ouest varie de 200 livres à 500 livres. Ceux qui partent en canot vers l'Ouest au printemps et reviennent avec le convoi de l'automne touchent de 100 livres à 200 livres plus leurs frais de subsistance (soit environ le double de ce que gagne un ouvrier ou un artisan dans la colonie). Entre 1715 et la guerre de sept ans (1756-1763), la traite des fourrures prend beaucoup d'ampleur et sert aussi bien à des fins économiques, politiques que scientifiques. Les Français instruits s'intéressent vivement aux recherches scientifiques, et les membres du gouvernement, avides de connaître l'étendue de l'Amérique du Nord, souhaitent qu'un Français soit le premier à découvrir une voie de terre vers la mer de l'Ouest, le mythique passage du nord-ouest. Gaultier de la Revendre et d'autres officiers supérieurs canadiens reçoivent pour mission de découvrir cette route. On leur donne le commandement de vastes régions de l'Ouest (dont certaines empiètent sur les territoires revendiqués par les Britanniques), avec droit exclusif sur la traite des fourrures. Ils doivent payer à même leurs profits les coûts de l'entretien de leurs postes et de l'envoi des missions exploratrices vers l'Ouest, le long des rivières Missouri et Saskatchewan. La Couronne s'assure ainsi que la traite des fourrures compense les coûts de ses recherches scientifiques et maintient son autorité sur ces sujets dispersés en pleine nature. Cela lui permet aussi d'entretenir ses alliances avec les nations autochtones afin d'écarter les Anglais. En 1756, quand la guerre avec l'Angleterre met fin à l'exploration, les Français ont atteint les contreforts des Rocheuses. La guerre entre les Pieds-noirs et les Cris empêche d'explorer plus avant. Pendant toute cette période, la CBH et les commerçants canadiens se livrent une âpre concurrence, et ces derniers prennent la part du lion. Ils profitent de nombreux avantages : ils contrôlent les principales voies d'eau de tout l'Ouest, ils disposent de toute l'écorce de bouleau nécessaire à la fabrication des canots (ce qui manque complètement aux Anglais et à la CBH), les autochtones préfèrent leurs marchandises d'échange à celles des Anglais, ils ont de bonnes relations avec les autochtones avec lesquels ils ont même des liens de parenté. Les Anglais des Treize Colonies tentent par tous les moyens d'obtenir plus de territoires pour la colonisation, ce qui irrite les autochtones. Les Français ne convoitent pas les territoires des autochtones, mais sont déterminés à en priver les Anglais. Les commerçants de la CBH ne font rien, en fait, pour pousser leur commerce dans l'intérieur du pays. Ils attendent plutôt dans leurs postes que les autochtones viennent à eux. Ceux-ci ont l'astuce de monter les Anglais contre les Français en traitant avec les uns et les autres. Les Français n'osent pas empêcher les autochtones d'apporter des fourrures à la baie, mais s'assurent de choisir les meilleures et de ne laisser à leurs rivaux que les fourrures encombrantes et de piètre qualité. Dans la région du Saint-Laurent, les négociants de New York et de la Pennsylvanie tentent peu de concurrencer les Canadiens. Ils achètent plutôt des fourrures clandestinement des marchands montréalais. De cette façon, les Canadiens obtiennent une bonne provision de gros drap de laine anglais, la marchandise par excellence du commerce anglais. Le commerce illicite entre Montréal et Albany enlève aux négociants new-yorkais toute bonne raison de vouloir concurrencer les Canadiens dans l'Ouest. Lorsque commence la guerre de Sept Ans, la gestion de la traite des fourrures se fait encore depuis Montréal. Il faut continuer d'approvisionner les communautés autochtones, mais le volume des fourrures exportées diminue sans cesse. Un an après la capitulation de Montréal, en 1760, on commence à revitaliser la traite des fourrures grâce aux appuis importants des capitaux britanniques et de la main-d'œuvre canadienne.

Sous le régime anglais

Les premiers contacts avec des anglais, appelés qallunaat – barbe épaisse, remontent au début du 17e siècle avec les explorateurs à la recherche de nouvelles routes commerciales vers l'Asie. En 1610, Henry Hudson découvre la baie qui porte aujourd'hui son nom. En 1631, Thomas James (baie James) publie la carte de la baie d'Hudson démontrant bel et bien qu'elle n'était pas le passage maritime espéré vers l'Orient. Mais les commentaires et observations laissés par ces explorateurs dénotent que cette région regorge d'animaux dont les fourrures sont parmi les plus recherchées au monde. Pierre-Esprit Radisson et le sieur Des Groseilliers qui ont développé le commerce des fourrures en Nouvelle-France, incitent les Anglais à s'intéresser. En mai 1670, le roi Charles octroie une chartre royale et crée ainsi la Compagnie de la Baie-d'Hudson toujours en opération aujourd'hui. En 1674, Radisson et Des Groseilliers délaissent les Anglais et se tournent à nouveau vers la France pour créer la Compagnie du Nord-Ouest, en concurrence directe avec la compagnie anglaise. La bataille pour le contrôle du commerce des fourrures s'est maintenue jusqu'en 1713 au moment de la signature du traité d'Utrecht qui a mis fin aux hostilités. L'expansion du commerce des fourrures amena un problème de conscience important chez les autochtones. Cette vision européenne et capitaliste de la chasse et de la trappe allait à l'encontre de la tradition animiste où le dialogue avec le gibier, les visions oniriques et les rituels de remerciement rendaient plus difficiles la chasse en série. Auparavant, l'animal entier était consommé alors que dorénavant seule la peau de fourrure semble posséder une certaine valeur. Il leur a fallu trouver un nouvel arrangement, un nouveau code de conduite et ce furent les missionnaires chrétiens qui les premiers réussirent à dénigrer les scrupules traditionalistes dans l'intérêt des fourreurs européens. Mais l'introduction des armes à feu et des filets de pêche fut décisive car ces nouvelles techniques révolutionnent alors la chasse et diminuent la nécessité de la chasse collective en faveur de la chasse individuelle. Avec l'introduction du mousquet, les Inuits abandonnent peu à peu la chasse à l'affût près des trous d'aérations des phoques dans la banquise et adoptent la technique plus facile de la chasse au fusil en bordure de glace. Au moment de la Conquête (1759-1760), deux systèmes dominent la traite commerciale des fourrures de la moitié septentrionale du continent : le système du Saint-Laurent et des Grands

Lacs, dont le centre est Montréal et qui s'étend jusqu'au haut Mississippi et à ses principaux affluents septentrionaux ainsi qu'aux Prairies et à la partie méridionale du Bouclier canadien, et le système de la Terre de Rupert, qui, en théorie, comprend tout le bassin hydrographique des baies James et d'Hudson. Les produits de la chasse progressent rapidement mais les Inuits restent appauvris et exploités par la Compagnie de la Baie d'Hudson qui reste le seul débouché. L'anthropologue Honigmann estime que les Cris recevaient dix fois plus de crédits de la Compagnie que les Inuits. Tout change heureusement avec l'arrivée de la société française de fourrures Revillon Frères. Cette période voit l'augmentation du prix des fourrures donc une expansion rapide des postes de traite, concurrence qui profite aux chasseurs cris et inuits. L'appétit pour les fourrures de qualité : renard blanc et argenté, vison, rat musqué, lynx atteint son point culminant pendant les années folles de 1920. Ce commerce fructueux augmente cependant la dépendance des Cris et Inuits envers les produits manufacturés en Europe et au Canada. Tout s'effondre avec le krach de 1929 et la Grande Dépression qui en résulte. De plus, le cycle des animaux sous l'effet de cette chasse exponentielle s'effondre à son tour ce qui provoque une grande pénurie de ressources alimentaires et un cycle de privation extrêmes pour plusieurs familles. Le gouvernement fédéral mit donc en place une stratégie de survie face la misère qui consiste à attribuer un lac par famille crie nécessiteuse en espérant qu'il y ait assez de poissons pour les nourrir. De plus un système de territoires de piégeage basé sur les droits ancestraux est accordé aux familles qui doivent dorénavant respecter des quotas de prises selon les espèces établis par le « contrôleur des fourrures » du Ministère des Affaires indiennes. Pour les Inuits, la situation est encore plus dramatique. Dépourvus de régions forestières, ne pouvant trapper, les Inuit sont contraints à demeurer près des côtes et des comptoirs de traite. Ces grandes famines sont aggravées par le cycle incessant des maladies qui déciment la population. Devant la gravité de la situation, un régime d'allocations familiales voit finalement le jour en 1945 mais, des allocations redistribuées sous formes de nourriture et de biens usuels et vêtements, l'allocation en argent étant réservé aux Blancs. Les Inuits furent sauvés de la pauvreté par le développement réussis des coopératives d'artisanat (bottes en peau de phoque, parka d'eider et vêtements en caribou) mais surtout les créations en sculpture de stéatite dont le marché est en hausse chez les marchands et collectionneurs. L'anthropologue Willis constate qu'en 1964 les Inuits sont plus prospères que les Cris. Malgré tout, aujourd'hui, pour la plupart des autochtones, la dépendance vis-vis d'une nature intacte prime sur la dépendance envers la société des Blancs (Kabluna) pour qui l'environnement est devenu un produit de seconde main et la nature, une pourvoyeuse de ressources naturelles. Du point de vue historique, la traite des fourrures a joué un rôle formateur dans la création du Canada. Elle poussa à explorer le pays et demeure la base de l'économie de l'Ouest jusqu'en 1870 environ. La traite des fourrures détermina aussi les modes de relations relativement pacifiques entre autochtones et Blancs au Canada. Cette entreprise économique comporta un aspect social d'une grande importance. Les nombreux mariages entre commerçants européens et femmes autochtones ont généré une société commerçante indigène qui a amalgamé les coutumes et les attitudes européennes et amérindiennes. FOSTER, John E., Traite des fourrures

http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/traite-des-fourrures

Wittenborn R., Biegert C., 1981, p. 64-69 – Morantz Toby, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 39-47

FRAI (le)

Période correspondant au rapprochement sexuel chez les poissons au cours de laquelle la femelle pond des oeufs et le mâle les féconde.

FROBISHER Martin

Sous l'impulsion d'Élisabeth Ier, Reine d'Angleterre, Martin Frobisher (v. 1535-1594) va rechercher une route plus au nord de l'Amérique. Frobisher est un navigateur et flibustier anglais d'expérience. En juin 1576 soutenu par la Muscovy Compagny, il part de Greenwich avec une flotte constituée de trois navires légers, passe par les îles Shetland, et se dirige vers le Groenland. Seul deux navires résistent à la première tempête, le " Gabriel " et le " Michael ". Il atteint les 60° de latitude nord. Il atteint le Groenland, puis après que le " Michael " et fait demi-tour, il arrive au sud de la Terre de Baffin qu'il baptise Queen Elisabeth. Continuant sa route plus au Nord, il pense avoir découvert le Passage. Ce premier voyage lui permet donc d'atteindre l'actuelle baie de Frobisher. Il y rencontre pour la première fois des Inuits. Dans des combats inégaux, ceux-ci sont massacrés et deux d'entre eux sont capturés et seront exhibés en Angleterre. De retour à Londres en octobre, il fait examiner quelques pierres, prisent pour du minerai d'or. En utilisant la carte du vénitien Niccolo Zeno, il a été plusieurs fois trompé sur la localisation de ses destinations. Devant ce qui semble être un premier succès il est nommé "Grand Amiral des Terres à Découvrir ", terres qui prennent le nom de " Meta Incognita ". L'idée de trouver un passage est abandonnée au profit de tentatives d'exploitation des sols arctiques, ainsi née la Compagnie de Cathay . Deux autres voyages sont organisés en 1577 où il atteint l'Île Hall et où en 1578 des colonies sont établies dans la baie de Frobisher. Les minerais ne sont que des composites de pyrite et de mica et les colonies n'ont pas durée. La Compagny fait faillite et Frobisher reprend sa carrière de flibustier où il rencontrera Francis Drake.

http://www.biographi.ca/

FULMAR (le)

Le fulmar est une espèce circumpolaire que l'on retrouve en Islande, en Sibérie, en Alaska et dans l'Arctique canadien. Grâce à ses très grandes ailes, le fulmar parcoure de très grandes distances. Capable de foncé en piqué à la surface de la mer pour y attraper un poisson, il ne peut cependant pas plonger en raison de son épais plumage. Comme le huard, le faucon, le corbeau ou l'aigle, le fulmar a des pouvoirs magiques qu'il utilise si on le maltraite, lui vole ses œufs ou tue ses oisillons. Cet oiseau de mer possède une glande à la base du bec qui crache une huile à l'odeur désagréable pour protéger les aires de nidification. Même les Inuits ne pouvaient le consommer tellement l'odeur était nauséabonde mais surtout parce que le fulmar a le pouvoir de déclencher de terribles tempêtes si l'on s'en prend à lui. SALADIN D'ANGLURE, 2006, p. 162

GGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGG

GÉNÉALOGIE

En général, la famille nucléaire simple (parents, enfants, un grand-parent s'il est veuf ou veuve) est l'unique structure sociale stable du groupe. Mais, comme on peut le comprendre, la rigueur du climat, la dangerosité des activités sur le territoire demandent à la cellule de base de s'associer avec d'autres pour former un réseau d'entraide et de solidarité. Avant la sédentarisation, les camps d'été, plus petit regroupait des familles directement parentes, les camps d'automne, saison intensive de chasse, regroupent des familles élargies, enfin les grands camps d'hiver réunissent plusieurs lignées parentales. Plus les difficultés augmentent, plus les liens se resserrent entre individus. Voilà pourquoi l'adoption très courante chez les Inuits permet d'élargir le réseau social de l'adopté ou l'orphelin et l'échange de femmes entre hommes (aïparerq) édifie une parenté parallèle aussi solide que celle du sang, ces derniers doivent prendre en charge la famille de l'autre en cas de coup dur. La dynamique du système tend vers la multiplication maximale des types de partenariats dans le but d'étendre toujours plus le cercle des relations d'entraide et de solidarité. L'objectif idéal, son but ultime, est d'éliminer toute possibilité de se retrouver en position d'isolement ou sans ressource où, en Arctique plus qu'ailleurs les chances de survie sont minces. Chez les Inuits, chaque individu jouit d'une identité propre mais elle est toujours considérée en fonction de sa relation avec d'autres, morts ou vivants. L'âge de raison est vite atteint et chacun devient alors responsable de lui-même et doit assumer ses choix. La généalogie joue un rôle primordial pour caractériser la relation qui le lie aux autres et par laquelle son appartenance au groupe est reconnue. Les enfants sont nommés en référence à une personne le plus souvent décédée dont ils héritent des qualités et des défauts en même temps que le nom. Avant l'arrivée des missionnaires, le suicide était une échappatoire socialement acceptée surtout pour sortir d'une situation désespérée comme celle d'un vieillard qui ne veut plus être à la charge de sa famille en cas de famine. Ces êtres étaient donc respectés. L'âme du mort revit dans les nouveaux-nés et son esprit les protège mais s'il s'avère que le nom choisi est néfaste à l'enfant, il est immédiatement changé. Chaque enfant reçoit plusieurs noms en relation avec les groupes sociaux qu'il fréquente par exemple, il reçoit un nom de son groupe de chasseur mais de tous c'est le nom du grand-père ou de la grand-mère qui est le plus fort du point de vue parental, suivi du nom le plus chargé au point de vue surnaturel et finalement celui de pouvoir vital. Si dans un village, plusieurs enfants portent le même nom, ils deviennent de facto liés entre eux, ce qui accroît encore le cercle des relations. Avec la christianisation, les Inuits reçurent des prénoms chrétiens tirées de la Bible pour les Anglicans et du catalogue des saints pour les catholiques. Après la sédentarisation, le gouvernement fédéral décida de donner des noms de famille à tous les Inuits ce qui fut fait dans une certaine confusion si bien que l'ensemble relationnel individuel et familial a perdu de sa cohérence mais la solidarité perdure car, maintenant assumée par les institutions socio-économiques que les Inuits se sont dotées à cette fin. COLLIGNON, 1996, p. 190 – SALADIN D'ANGLURE, 2006, p.15, 39

GÉOLOGIE (la)

Au début du Quaternaire, il y a environ 1,6 million d'années, le relief hérité du Tertiaire (65 à 1,6 millions d'années AA) et des ères géologiques antérieures a été remodelé de façon superficielle par le passage répété des glaciers au cours du Pléistocène (1,6 million d'années à 10 000 ans AA), une période caractérisée par l'alternance de longues glaciations continentales et d'interglaciaires (périodes libres de glace) s'étirant sur quelques dizaines de milliers d'années. L'interglaciaire actuel, l'Holocène, a débuté il y a environ 10 000 ans au Québec et se poursuit présentement. Selon Vincent (1989), les plus anciens vestiges d'une glaciation au Canada remonteraient à l'Illinoien (180 000 à 130 000 ans AA). La dernière glaciation continentale, celle du Wisconsinien, en a cependant effacé la plupart des traces. Les différents inlandsis, ou glaciers continentaux, qui ont recouvert le Canada au cours du Pléistocène pouvaient atteindre de 2 000 à 3 000 m d'épaisseur (Sugden, 1977). Les énormes volumes d'eau stockés sous forme de glace dans ces inlandsis et le poids de ces derniers ont provoqué un enfoncement important de l'écorce terrestre (glacio-isostasie) et un abaissement généralisé du niveau des océans (glacio-eustasie). Lors des périodes de réchauffement planétaire (les interglaciaires), les eaux emprisonnées dans les inlandsis sont retournées aux océans, ce qui a entraîné une remontée majeure des niveaux océaniques. Les régions basses au pourtour du continent, encore déprimées par le passage des glaciers, ont alors été ennoyées jusqu'à ce que la croûte terrestre se relève et retrouve son niveau d'origine. En raison de l'inertie de la croûte terrestre, le relèvement isostatique est un processus lent qui se déroule sur plusieurs millénaires. Il est d'ailleurs toujours en cours au Nunavik. À la suite du retrait de l'Inlandsis laurentidien (glaciation du Wisconsinien), un rebond

isostatique de près de 300 m s'est effectué sur la côte est de la baie d'Hudson (Hillaire-Marcel, 1976). Au sud-est de la baie d'Ungava, les valeurs observées sont de l'ordre de 100 m (Allard et al., 1989). Cet écart important s'expliquerait par la présence d'une masse de glace moins épaisse à la baie d'Ungava.

Alluvion : n. f. Ensemble des sédiments (galets, sables, limons, argiles) déposés par les eaux courantes. Batholite : n. m. Masse de roches ignées intrusives (ex. granite) qui se forme lorsque le magma se refroidit à l'intérieur de l'écorce terrestre. Cisaillement : n. m. Mode de rupture dans lequel la portion du corps rocheux situé d'un côté d'un plan ou d'une surface glisse le long de la portion située de l'autre côté. Dolomie : n. f. Roche sédimentaire composée d'un carbonate naturel de calcium et de magnésium. Drumlin : n. m. Colline allongée dans le sens de l'écoulement glaciaire et constituée par les restes de la moraine de fond d'un ancien glacier. Esker : n. m. Crêtes étroites et allongées, souvent sinueuses, composées de matériaux granulaires émoussés. Les eskers sont mis en place dans des tunnels sous-glaciaires par l'évacuation des eaux de fusion du glacier. Gélifluxion : n. f. Descente vers le pied du versant d'une formation devenue plastique ou liquide sous l'action du dégel. Gélifraction : n. f. Fragmentation de l'affleurement rocheux ou de dépôts meubles (bloc, caillou, gravillon, etc.) sous l'effet de l'eau qui gèle et qui dégèle dans les plans de stratification ou dans les fissures de la roche. Glaciel : n. m. Ensemble des formes, des sédiments et des phénomènes liés à l'action des glaces flottantes. Glacio-eustasie : n. f. Variations du niveau marin causées par les glaciations continentales. Glacio-isostasie : n. f. Mouvements verticaux de l'écorce terrestre sous la charge (et la fonte) de glaciers. Gneiss : n. m. Roche métamorphique très commune produite à une grande profondeur sous la surface terrestre et caractérisée par l'alternance de lits sombres et de lits clairs. Les paragneiss dérivent de roches sédimentaires, tandis que les orthogneiss proviennent de roches magmatiques. Kettle : n. m. Dépression fermée de formes variées dans les dépôts fluvioglaciaires et, plus rarement, glaciaires. Les kettles résultent de la fonte d'un culot de glace enfoui dans les sédiments lors de leur mise en place. Kimberlite : n. f. Roche ultrabasique mise en place dans des cheminées d'explosion, ou pipes. D'origine très profonde (150 à 200 km), les kimberlites contiennent des minéraux de très haute pression, comme la coésite et le diamant, dont elles constituent l'unique gisement. Linéament rocheux : n. m. Alignement dans le relief (ex. vallée), long de plusieurs centaines de mètres à plusieurs kilomètres, résultant de l'exploitation par l'érosion de la structure du socle rocheux. Lithalse : n. f. Butte de même origine que les palses mais non couverte de tourbe, formée dans des conditions climatiques plus rigoureuses. Métamorphisme : n. m. Transformation des roches par l'action de la chaleur ou de la pression. Moraine: n. f. Accumulation de matériaux glaciaires hétérométriques dont la forme dépend du mode de mise en place. Les moraines ne sont pas des dépôts, mais plutôt des formes. Orogène : n. m. Système montagneux édifié sur une portion instable de la croûte continentale ayant subi un important resserrement. Orogénèse : n. f. Ensemble des processus géodynamiques menant à la formation d'une chaîne de montagnes. Palse : n. m. Butte de tourbe dont le cœur est un noyau de glace. Le palse se limite généralement à la tourbière dans la zone de pergélisol continu. Pénéplaine : n. f. Surface d'érosion étendue et plane qui résulte de l'abaissement des interfluves, indépendamment des types de roches et de leur structure. Pergélisol : n.m. Couche de sol ou de roches gelée en permanence, située entre le mollisol et la zone profonde dont la température est toujours inférieure à 0°C. Rift : n. m. Fossé d'effondrement situé au milieu des dorsales océaniques, caractérisé par des rebords surélevés et une activité volcanique plus ou moins forte. Roche intrusive : n. f. Roche magmatique qui pénètre dans des formations déjà constituées (ex. granite). Roche mafique : n. f. Roche magmatique contenant des minéraux riches en fer et en magnésium. Subduction : n. f. Enfoncement d'une portion de croûte océanique sous une plaque continentale ou océanique. Supracrustal : adj. Qualificatif désignant une roche, un minerai ou n'importe quel processus se produisant à la surface de l'écorce terrestre. Tectonique : n. f. Étude des déformations de l'écorce terrestre dues à des forces internes, et de la structure des roches qui en résulte. Till : n. m. Mélange de débris rocheux (allant des argiles aux gros blocs), non trié et sans structure apparente, déposé directement par le glacier, sans intervention majeure des eaux de fonte. http://www.nunavikparks.ca/fr/parcs/ulittaniujalik/etat-connaissances.htm

GLACIATION

La dernière glaciation, celle de Wisconsin, date de quelque 30 000 ans et comprend une calotte épaisse de 10 000 pieds en moyenne qui a couvert la majeure partie du Canada et des États-Unis. Le Wisconsinien, a perduré de 80 000 à 10 000 ans. Lors de la phase maximale de la glaciation du Wisconsinien (vers 18 000 ans AA), la presque totalité du Canada et le nord des États-Unis étaient recouverts de glace (Dyke et Prest, 1987; Occhietti, 1987; Vincent, 1989; Dyke et al., 2002). L'Inlandsis laurentidien se divisait alors en quelques dômes, ou centres de dispersion, dont celui du Nouveau-Québec, positionné sur le centre du Québec (Dyke et Prest, 1987; Occhietti, 1987). Au cours du Wisconsinien supérieur (23 000 à 10 000 ans AA), le mouvement a suivi une direction est-nord-est à partir du dôme du Nouveau-Québec et une direction est à partir de la baie d'Ungava (Ives, 1957, 1958; Loken, 1962) pour rejoindre les monts Torngat (Dyke et Prest, 1987; Vincent, 1989). La déglaciation est un phénomène assez récent, dû au réchauffement du globe et remonte à environ 11 000 ans. D'après la courbe de relèvement isostatique produite par Allard et al. (1989), l'émersion des terres aurait été très rapide (de l'ordre de 5 m/siècle) au cours des 1 400 premières années suivant la déglaciation. Les terres situées au-dessus de 30 m d'altitude auraient donc été exondées dès 6 000 ans AA. Par la suite, le relèvement a ralenti considérablement, se situant à environ 0,6 m/siècle entre 6 000 et 2 000 ans AA,

puis à environ 0,35 m/siècle au cours des deux derniers millénaires. La disparition des glaces s'est faite de la périphérie vers le centre, ce qui explique, par exemple, que les îles de la Madeleine, d'Anticosti et de Mingan auraient pu connaître une déglaciation plus hâtive. Baie de vêlage : n. f. Baie dans laquelle un glacier perd des fragments sous forme d'icebergs.

http://www.nunavikparks.ca/fr/parcs/ulittaniujalik/etat-connaissances.htm

GOÉLAND

Il s'agit ici du goéland maritime et non pas du goéland des villes nord-américaines gavé de patates frites, de hot-dogs et de déchets de dépotoirs. Le goéland argenté et le goéland à manteau noir sont les plus fréquents en Minganie. Voici ce qu'en pense la naturaliste Henry de Puyjalon en 1894 : "Tous les goélands sont des bandits de la pire espèce. Le goéland est d'une rare gloutonnerie. Putréfaction ou chair fraîche, il avale tout, il digère tout. Il détruit une quantité énorme de crabes, d'oursins, de homards et même de poissons, surtout d'anguilles, qu'il attrape fort adroitement au milieu des algues, car il ne plonge jamais. Il détruit en outre une quantité considérable de jeune gibier comme les toutes petites moniacs (canard eider). Il remonte aussi les rivières et se rend souvent jusqu'au lacs les plus éloignés. Il est un des principaux agents de la dispersion des poissons dans les eaux douces. Il transporte, collés à ses pattes par des mucosités particulières ou emmagasinés dans son estomac, des oeufs de poissons qu'il dépose ou dégorge. C'est ainsi qu'une multitude de réservoirs séparés de toutes les sources poissonneuses se sont peuplés d'espèces variées. C'est ainsi également, selon toute vraisemblance, que certaines espèces exclusivement marines, comme le hareng et fluviales, comme l'éperlan, se sont acclimatées dans des lacs d'eau douce. Certaines îles comme l'Île Nue de Mingan et quelques pointes comme celles d'Anticosti, en sont complètement couvertes à la saison de la ponte. Les conifères de l'Archipel-de-Mingan sont tellement couverts de ces oiseaux, que l'on est tenté de prendre pour de gros flocons de neige, lorsqu'on les aperçoit du large. Malgré tout, se sont des oiseaux superbes, surtout les manteaux noirs, dont l'envergure atteint quelquefois cinq pieds et demi. N'avoir restreint en rien la destruction du goéland et de ses oeufs délicieux en omelette est l'une des gloires de l'ancienne loi de la chasse, qui hélas ! en compte bien peu ". - Bélanger, p. 76-87



GUILLEMOTS MARMETTE – GUILLEMOTS DE BRÜNNICH

Le Guillemot marmette (Uria aalge) et le Guillemot de Brünnich (Uria lomvia), de même que leurs proches parents, soit les Petits Pingouins, les Mergules nains, les Macareux moines et d'autres espèces de macareux, appartiennent à un groupe d'oiseaux de mer noir et blanc ressemblant aux pingouins et appelés alcidés. Ces deux espèces de guillemots se ressemblent beaucoup. En été, les oiseaux ont le dos, le cou et la partie supérieure de la poitrine noirs, tandis que le reste du corps est d'un blanc brillant, si bien qu'ils semblent porter un élégant smoking. En hiver, la gorge, les joues et le haut de la poitrine deviennent blancs. En été, le dos du Guillemot de Brünnich est plus foncé et plus brillant que le plumage brun chocolat du Guillemot marmette; en hiver, ce dernier arbore une bande blanche à partir de l'œil jusqu'à l'arrière de la tête. Les deux espèces ont un bec noir, pointu, effilé comme un poignard et quelque peu aplati sur les côtés; cependant celui du Guillemot de Brünnich est plus court et plus épais que celui du Guillemot marmette. En été, on peut distinguer le Guillemot de Brünnich par la bande blanche le long du tranchant de la mandibule supérieure. Les Guillemots adultes pèsent environ 1 kg et leur taille atteint 30 cm. Les colonies de ces guillemots sont des endroits très bruyants, car les oiseaux avoisinants se querellent violemment en émettant des grognements gutturaux, soit aargh, et les compagnons se saluent avec des crescendos perçants. Les adultes reconnaissent le pépiement distinctif de leur petit sur les corniches surpeuplées, pépiement qu'il a lancé de sa coquille pour la première fois, juste avant l'éclosion. Lorsque les petits se préparent à quitter la colonie, leurs pépiements deviennent des notes stridentes de oui-oui, et les adultes ainsi que les oisillons peuvent communiquer grâce à des piaillements en mer lorsqu'ils commencent leur migration à la nage. Ces oiseaux de mer se trouvent au large des côtes canadiennes de l'Atlantique et du Pacifique toute l'année. Le Guillemot marmette préfère les eaux complètement libres de glace, tandis que le Guillemot de Brünnich vit presque toute l'année dans les zones plus froides où flottent au moins quelques morceaux de banquise. Ces guillemots ne sont pas très doués pour le vol et pour la marche. Comme leurs ailes sont plus petites que celles d'autres oiseaux de la même taille, ils doivent, pour s'envoler, battre des ailes très rapidement ou se déplacer longtemps à la surface de l'eau et, souvent, prendre leur élan à partir de la crête des vagues. Mais une fois dans les airs, ils volent rapidement, leur vitesse atteignant environ 75 km/h. Puisque leur queue est très courte, ils se servent de leurs pieds comme gouvernail lorsqu'ils volent, les écartant pour les manœuvres compliquées. Ils sont incapables de changer brusquement de direction et ont du mal à se poser sur la terre ferme dans leur colonie de nidification par temps orageux; il leur arrive parfois de se buter contre les falaises et d'avoir à s'y reprendre à plusieurs fois avant de réussir à atterrir sur une corniche. Les Guillemots sont maladroits lorsqu'ils marchent parce que leurs pieds sont placés tout à fait à l'arrière de leur corps. Ils se dandinent sur leurs hanches ou trébuchent ici et là en s'aidant de battements d'ailes vigoureux. Toutefois, ces espèces ne comptent pas fortement sur le vol ou la marche, car elles passent de huit à neuf mois chaque année en mer, ne venant sur le rivage que pour se reproduire. Par ailleurs, elles excellent à la nage et au plongeon. À la différence de nombreux canards qui se propulsent sous l'eau au

moyen de leurs pieds, ces guillemots plongent en battant de leurs ailes à demi ouvertes, comme s'ils volaient sous l'eau. Leurs ailes doivent donc être relativement courtes, car tout déplacement dans l'eau exige un plus gros effort que dans l'air puisque la résistance de l'eau est beaucoup plus grande. Leurs muscles pectoraux très développés, nécessaires pour les battements d'ailes rapides, représentent environ un quart de leur masse totale. Si ces guillemots étaient plus gros, leurs ailes ne pourraient pas leur permettre de se mouvoir dans les airs et dans l'eau. Les Grands Pingouins, une espèce disparue, étaient beaucoup plus grands que les Guillemots et pouvaient peser jusqu'à 5 kg; malgré leurs petites ailes qui en faisaient de très bons plongeurs, ils étaient incapables de voler, tout comme les manchots. Le Guillemot marmette et le Guillemot de Brünnich peuvent demeurer submergés pendant plusieurs minutes à la fois. Ils plongent communément à 100 m, et on en a retrouvé qui s'étaient noyés dans des filets de pêche tendus jusqu'à 180 m de profondeur. On a du mal à concevoir qu'un oiseau atteigne de telles profondeurs, où la pression est énorme, et y trouve sa nourriture dans l'obscurité qui y règne. L'extraordinaire migration à la nage des oisillons du Guillemot de Brünnich de l'Arctique est un phénomène unique chez les oiseaux. Dès l'âge de trois semaines environ, ils effectuent de longues migrations entre leur aire de reproduction et leur aire d'hivernage au large de l'île de Terre-Neuve. La première partie de ce voyage, peut-être jusqu'à 1 000 km, se fait entièrement à la nage, parce que les jeunes oiseaux ne sont pas capables de voler avant d'avoir atteint l'âge d'un mois et demi environ. Ils continuent de grossir pendant leur séjour en mer, nourris par leur père qui les accompagne et qui, la plupart du temps, est lui aussi incapable de voler pendant la mue, c'est-à-dire avant que ne poussent de nouvelles plumes à ses ailes. Aucune autre espèce ne franchit une telle distance à un si jeune âge où le vol est encore impossible. Certains Guillemots de Brünnich qui se trouvent en hiver dans les eaux au large de la côte Est du Canada viennent d'aussi loin que le Groenland, la Russie et la Norvège, tandis que les Guillemots marmettes observés dans les eaux de la Colombie-Britannique viennent de l'Alaska vers le nord, de même que de l'Oregon et de l'État de Washington vers le sud. La plus grande partie de l'aire de répartition canadienne des Guillemots marmettes se trouve dans le golfe du Saint-Laurent au Québec et le long des côtes de Terre-Neuve et du Sud du Labrador. Un petit nombre d'entre eux nichent sur les îles au large de la côte de la Nouvelle-Écosse et dans la baie de Fundy. Ils se reproduisent aussi sur des îles côtières et des promontoires, de la Californie à l'Alaska; plusieurs milliers d'individus nichent sur des îles au large de la côte de la Colombie-Britannique. En automne, ces oiseaux migrent le long des côtes vers des endroits où la nourriture d'hiver est abondante, habituellement à moins de 1 000 km de leur colonie. Les Guillemots marmettes reviennent pour la première fois à leur aire de reproduction en mars et, vers la fin d'avril, ils établissent leur nid sur les corniches rocheuses de la colonie. Certains Guillemots de Brünnich nichent en petits nombres parmi des Guillemots marmettes sur les côtes pacifique et atlantique, mais la plupart se reproduisent dans les régions arctiques du Canada, de l'Alaska et du Groenland, au nord du 60e parallèle. Ils se regroupent dans quelques vastes colonies, comme celle de l'île Digges, dans le nord de la baie d'Hudson, où environ 300 000 couples de Guillemots nichent sur des falaises abruptes hautes de 200 mètres. Chaque année, avant que la banquise ne se forme, les Guillemots de Brünnich qui se reproduisent dans l'Ouest du Groenland et dans l'Est de l'Arctique canadien quittent les colonies en août pour se diriger vers le sud et atteindre les eaux de Terre-Neuve-et-Labrador vers novembre. Ils nagent en direction du sud avec les courants dominants; leurs ailes muent pendant ce temps, ce qui les rend incapables de voler pendant une période pouvant atteindre un mois. Ils peuvent parcourir une distance allant jusqu'à 6 000 km en trois mois durant leur migration de l'Extrême-Arctique à la côte atlantique du Canada. En hiver, ces oiseaux se trouvent en grand nombre dans les baies de la côte de Terre-Neuve, sauf là où la glace marine recouvre la surface, et sur les Grand Bancs jusqu'aux limites du plateau continental. Les Guillemots de Brünnich de la côte atlantique reviennent à leur aire de nidification en avril et en mai, surtout en volant, quand la banquise commence à se désagréger sous l'effet du courant du Labrador. Ils regagnent leur colonie avant juin pour la courte saison de nidification arctique. Par ailleurs, on sait peu de choses sur les déplacements de ces oiseaux sur la côte pacifique, qui ne sont que quelques centaines au total. Les rares individus qui hivernent au large de la partie septentrionale de la Colombie-Britannique proviennent probablement des colonies de l'Alaska. Au début de la saison de reproduction, ces espèces se rendent dans la colonie seulement de temps en temps, mais à mesure que la date

de la ponte approche, au moins un membre de chaque couple reste au site de reproduction. Pour se reproduire, la plupart des individus choisissent des endroits où les prédateurs comme les renards ne peuvent pas les atteindre, par exemple, des corniches étroites sur des falaises escarpées ou des îlots rocheux abrupts et, dans le cas des Guillemots marmettes, sur des îlots rocheux plats. Dans les endroits que fréquentent les deux espèces, le Guillemot marmette occupe généralement les endroits plats plus vastes et le sommet des rochers, tandis que le Guillemot de Brünnich est confiné aux rebords étroits. Ces oiseaux ont tendance à se reproduire en vastes colonies, la plus grande du Canada se trouvant sur l'île Funk, à 55 km au large de la côte nord-est de l'île de Terre-Neuve, où quelque 340 000 couples de Guillemots marmettes se rassemblent sur environ 1,5 ha, l'équivalant d'environ trois terrains de football. On imagine facilement le bruit assourdissant des cris perçants des adultes et des oisillons, ainsi que l'odeur des poissons non consommés et des fientes (excréments) de ce nombre élevé d'oiseaux dans un endroit si petit. Les deux espèces de guillemots commencent à se reproduire avec succès seulement vers l'âge de cinq ans et pondent en général un seul œuf par saison de reproduction. Ils ne construisent pas de nid, l'œuf unique étant pondu directement sur la corniche rocheuse. Les deux parents couvent continuellement, à tour de rôle, cet œuf relativement gros — environ 100 g. Un parent s'y emploie un jour ou deux à la fois, pendant que l'autre va s'alimenter en mer. Pour garder l'œuf au chaud, l'oiseau le glisse sous ses plumes, tout contre la peau nue de la « plaque incubatrice » située au bas du ventre. Il arrive que l'œuf tombe de la corniche étroite, surtout si les oiseaux s'envolent parce qu'ils sont perturbés ou effrayés ou si des mouettes et goélands et des corbeaux attaquent en piqué pour voler l'œuf. Quand un œuf est perdu, la femelle peut en pondre un deuxième au bout d'environ deux semaines. À l'occasion, si deux œufs sont perdus l'un après l'autre, elle peut en pondre un troisième, mais il s'agit du maximum pour la saison. Un oisillon éclos d'un œuf tardif n'aura peut-être pas le temps de se développer suffisamment avant la fin du court été, moment où il quitte la colonie. L'œuf éclot au bout d'un mois, et l'oisillon qui naît est couvert d'un plumage isolant de duvet. Les parents continuent à le couver aussi longtemps qu'il reste dans la colonie. Un parent reste toujours avec l'oisillon tandis que l'autre lui apporte de la nourriture, habituellement du poisson pesant de 5 g à 20 g, qu'il a pu pêcher à une distance pouvant atteindre 100 km de la colonie. En trois semaines, l'oisillon passe d'environ 70 g au moment de l'éclosion à environ 250 g, soit un quart de la masse d'un adulte, tandis que son duvet est peu à peu remplacé par un plumage imperméable. À l'âge de trois semaines, l'oisillon essaie ses ailes et se prépare à quitter la colonie, accompagné du parent mâle. À cet âge, les plumes lui permettant de voler n'ont pas encore poussé, et ses ailes courtes et épaisses ne sont pas suffisamment grandes pour qu'il puisse décoller. Dans les colonies se trouvant sur de hautes falaises, dont certaines dépassent 500 m de hauteur, l'oisillon se précipite de la corniche et plane jusqu'à la mer, suivi de près par son parent. Dans les colonies situées sur des îles basses, l'oisillon et l'adulte marchent tant bien que mal jusqu'à l'eau. L'oisillon quitte la colonie de reproduction pour la première fois tard dans la soirée, de façon à être, à l'aurore, aussi loin que possible des mouettes et goélands prédateurs se trouvant aux alentours de la colonie. L'oisillon et le parent commencent ensuite leur migration ensemble. La femelle quitte la colonie seule presque aussitôt. L'oisillon reste avec le parent jusqu'à ce qu'il atteigne la taille adulte et puisse voler et se nourrir seul, probablement vers l'âge de deux mois. Les deux espèces de guillemots comptent parmi les oiseaux de mer les plus nombreux de l'hémisphère Nord. Un peu plus d'un million de Guillemots marmettes et environ trois millions de Guillemots de Brünnich se reproduisent au Canada, ce qui représente 7 p. 100 et 16 p. 100, respectivement, des populations mondiales de ces deux espèces. Le nombre de Guillemots marmettes semble avoir augmenté considérablement au cours des 50 dernières années. Bien que le nombre des Guillemots de Brünnich reproducteurs au Canada ait peut-être connu un déclin au cours des années 1960 et 1970, à l'heure actuelle, il semble être stable ou à la hausse. Toutefois, la chasse a complètement éliminé quelques colonies de l'Ouest du Groenland au cours du XXe siècle, et on ne constate aucun rétablissement. Les activités humaines ont une incidence sur ces espèces. Les chasseurs abattent certains oiseaux au moment de la migration au large des côtes du Groenland, et les peuples autochtones du Canada en tuent quelques milliers près des colonies de reproduction au cours de la traditionnelle chasse annuelle de subsistance. La plus grande chasse aux Guillemots se fait au large de Terre-Neuve et du Labrador, où environ 200 000 individus (des Guillemots de Brünnich pour la plupart) sont tués chaque hiver pendant la chasse traditionnelle. Ce nombre, qui peut être soutenu par les populations de Guillemots, représente une baisse par rapport au maximum de plus d'un demi-million d'oiseaux au début des années 1980 et résulte de l'imposition de règlements de chasse plus sévères à compter de 1993. Ces règlements ont été adoptés pour tenir compte des modifications apportées à l'équipement de chasse. L'utilisation d'articles comme le fusil de chasse semi-automatique et les puissants hors-bords en fibre de verre, dont la vitesse approche de celle des Guillemots, a rendu ces oiseaux plus vulnérables aux chasseurs. Ces oiseaux de mer peuvent vivre très longtemps — jusqu'à 25 ans environ — mais bon nombre meurent très jeunes, victimes de la chasse autorisée, souvent au cours de leur premier hiver. Près de la moitié des individus abattus ne sont âgés que de quatre à huit mois; de loin, il est impossible de distinguer les jeunes oiseaux des plus vieux. Comme ces oiseaux passent de si longues périodes en mer, ils sont particulièrement vulnérables à la contamination par les hydrocarbures qui flottent à la surface de l'eau. D'après les relevés du Service canadien de la faune menés dans le Sud-Est de Terre-Neuve-et-Labrador, 70 p. 100, en moyenne, de tous les Guillemots trouvés morts sur les plages en hiver ont les plumes agglutinées de pétrole, surtout par du combustible de soute. De

récentes estimations révèlent que, certaines années, jusqu'à 200 000 Guillemots de Brünnich et 30 000 Guillemots marmettes périssent en raison de la pollution par les hydrocarbures dans les eaux du Canada atlantique. Un plus petit nombre de Guillemots marmettes meurent chaque année, sur la côte pacifique du Canada, surtout en raison de la pollution par les hydrocarbures et de leur empêtrement accidentel dans des filets de pêche. Bien que les sortes de poissons que l'on trouve dans le Nord-Ouest de l'Atlantique aient changé depuis les années 1970, les Guillemots arrivent toujours à trouver assez de nourriture en hiver en se tournant vers différentes sources d'alimentation. La plupart des grandes colonies de Guillemots du Canada sont maintenant protégées en tant que refuges de faune fédéraux ou provinciaux, où l'accès est réservé aux chercheurs et aux gestionnaires des espèces sauvages qui étudient ces oiseaux et surveillent la santé de leurs populations. Toutefois, il existe plusieurs endroits au Canada où il est possible d'observer ces espèces sans les perturber. On peut voir des colonies très nombreuses à partir des falaises spectaculaires du cap St. Mary's, sur la presqu'île Avalon, dans le Sud-Est de Terre-Neuve-et-Labrador, et à partir de bateaux d'excursion dans la baie Witless juste au sud de St. John's (Terre- Neuve-et-Labrador) ainsi que sur l'île Bonaventure, en Gaspésie (Québec). On les observe aussi au large, à partir des traversiers et des caboteurs de Terre-Neuve et du Labrador ainsi que dans les eaux abritées entre l'île de Vancouver et le continent, en Colombie-Britannique et dans l'État de Washington. Le Canada et d'autres pays de l'Arctique ont instauré des plans de conservation des Guillemots. Si tous et chacun, chasseurs, observateurs d'oiseaux, pêcheurs et touristes, ont un comportement responsable et prennent pleinement conscience des conséquences éventuelles de leurs actions, ils contribueront ainsi à préserver ces oiseaux fascinants dans les paysages marins du Canada. http://www.hww.ca/fr/especes/oiseaux/le-guillemot-marmette-et-le-guillemot-de-brunnich.html

HHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHH

HABITATION

Les conditions de vie dans des logements comptent parmi les plus surpeuplés au Canada. Une enquête menée en 2006 révèle que 15 000 Inuits du Territoire du Nord-Ouest, du Nunavut, du Québec et du Labrador vivent dans des logements surpeuplés abritant plus d'une famille. Bien que la population inuite soit jeune (âge médian de 22 ans comparativement à 39 ans pour l'ensemble de la population canadienne en 2006), les conditions de vie et le manque d'accès aux soins de santé contribuent partiellement à l'augmentation du nombre de personnes souffrant de troubles de santé chroniques comme l'obésité ou le diabète. Au Nunavik, la grande majorité des habitations existantes sont des habitations sociales administrées par l'Office municipale d'habitation Kativik (OMHK). Un comité d'habitation octroie les nouveaux logements ou redistribue les logements existants selon un système de points de priorité à l'accès. L'importance des demandes et des besoins de logements est importante et le taux de relocalisation faible malgré une pression démographique à la hausse. Cette rareté est due aux coûts importants de construction, d'entretien, à l'insuffisance des services municipaux couplée aux coûts élevés de la vie en région nordique. De plus l'accès à la propriété privée est quasi inexistante puisque le territoire, les terrains constructibles appartiennent à la communauté. Ces difficultés au logement entraînent un surpeuplement des résidences et cette promiscuité entraîne à son tour des conditions de vie problématiques dont une hausse constatée de violence au sein des familles. L'insatisfaction des besoins fondamentaux comme le repos, la sécurité, l'intimité augmente le malaise social et la délinquance. Ruffin Émilie, Alaku Susie, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p.159-170

HARFANG DES NEIGES



Considéré comme l'un des plus lourds strigidés de l'Amérique du Nord, le harfang des neiges (Bubo scandiacus) mesure presque 50 cm et ses ailes déployées ont une envergure de près de 1,5 m. La femelle est plus grande et plus lourde que le mâle (2,3 kg contre 1,8 kg en moyenne) comme chez la plupart des rapaces diurnes (qui chassent le jour). Adulte, le mâle est presque entièrement blanc et possède des disques de plumes rigides situés autour de ses yeux, qui réfléchissent les ondes sonores vers ses oreilles. La femelle adulte est plus sombre et arbore des plumes blanches striées de brun foncé. Les jeunes des deux sexes nés dans l'année ont un plumage plus sombre que les adultes. Le mâle immature ressemble à la femelle adulte tandis que, vue de loin, la femelle immature peut paraître gris foncé tant elle est striée. La couleur claire du harfang des neiges facilite son camouflage sur la neige, mais cet avantage disparaît en été. Quand le printemps approche et que le sol se découvre, les harfangs se déplacent vers les amas de neige ou de glace pour s'y poser; nul ne sait vraiment s'ils le font pour se camoufler ou simplement pour éloigner les insectes ou se tenir au frais. Une épaisse couche de duvet, recouverte de plumes abondantes, isole tout le corps du harfang des neiges, y compris ses pattes et ses doigts, ce qui lui permet de maintenir la température de son corps entre 38 et 40 °C, même à 50 °C sous zéro. Par grand vent, le harfang se protège en se blottissant au sol derrière des coupe-vent, comme des tas de pierres, des congères ou des balles de foin. Les aigrettes semblables à des oreilles, caractéristiques de beaucoup de strigidés, sont atrophiées et presque invisibles

chez le harfang des neiges, ce qui donne à sa tête son profil typiquement rond. Le bec noir est pratiquement dissimulé sous les plumes qui l'entourent. Les yeux jaunes sont encerclés de disques de plumes rigides qui réfléchissent les ondes sonores vers les oreilles situées immédiatement à l'arrière. Le sens de l'ouïe très développé chez le harfang des neiges l'aide à déceler ses proies dans la pénombre. Ses pattes puissantes aux griffes noires recourbées, de 25 à 35 mm de long, réduisent rapidement à l'impuissance même la proie la plus grosse. Le harfang des neiges est un animal plutôt timide et silencieux, sauf pendant la nidification où il siffle, crie ou claque du bec pour chasser les intrus. Il n'hésite pas à piquer sur l'humain indiscret (ou même à le frapper) qui voudrait examiner son nid. Pendant la saison de reproduction, le mâle signale sa présence par un hululement puissant et n'hésite pas à s'attaquer à ses semblables aventureux. Au cours de la saison de reproduction, on trouve habituellement le harfang des neiges depuis la limite forestière jusqu'à l'extrême nord du Canada. Il préfère les hautes toundras ondulantes avec des pointes de terre élevées pour se percher et fabriquer son nid. Dans l'Extrême-Arctique, le harfang des neiges fabrique généralement son nid parmi des plantes comme le saule, la saxifrage, la bruyère et le lichen tandis que, dans le Bas-Arctique, il a tendance à utiliser de denses prairies bosselées à arbustes nains. Quand il hiverne dans le sud du Canada, le harfang des neiges affectionne les prairies, les marais, les champs ouverts ou les rivages, autant d'habitats qui lui rappellent la toundra dépourvue d'arbres de son aire de nidification. Même si certains oiseaux errent en hiver, bon nombre d'entre eux établissent un territoire de chasse qu'ils défendent pendant deux ou trois mois. Les yeux du harfang ne roulent pas dans leur orbite, ce qui oblige l'oiseau à tourner la tête pour regarder sur le côté ou poursuivre un objet en mouvement. Ils renferment néanmoins plus de cellules visuelles que nos yeux et peuvent repérer de petits objets en mouvement de très loin. Comme chez les autres strigidés, le champ de vision des deux yeux, braqués vers l'avant, se chevauche largement. Cette vision binoculaire permet aux hiboux et aux chouettes de juger très bien les distances, facteur essentiel quand vient le moment d'attaquer une proie. Contrairement à la majorité des strigidés, qui sont nocturnes (ou actifs seulement durant la nuit), le harfang des neiges chasse en plein jour ainsi qu'à l'aube et au crépuscule. Une telle adaptation n'est pas surprenante quand on songe que, dans le cercle arctique, le soleil ne se couche jamais pendant presque toute la période de reproduction en été. Le harfang des neiges passe une bonne partie de son temps juché sur des piquets de clôture, des meules de foin, des arbres, des bâtiments, des poteaux électriques ou sur tout autre objet offrant une vue bien dégagée. Il surveille continuellement son territoire du haut de son perchoir, prêt à chasser un hibou importun ou à fondre silencieusement sur une souris ou une autre proie. Il chasse aussi bien le jour que la nuit contrairement à la plupart des strigidés (terme qui regroupe les hiboux et les chouettes); et doit capturer de 7 à 12 souris par jour pour combler ses besoins. Le harfang des neiges, qui hiverne dans le sud du Canada et dans le nord des États-Unis, reprend le chemin du Nord en février ou en mars vers son aire de nidification dans l'Arctique. Les couples ou les petits groupes se forment parfois à cette occasion et on peut voir jusqu'à 20 Harfangs perchés à quelques centaines de mètres les uns des autres. La majorité d'entre eux ont quitté leur aire d'hivernage en avril. Les harfangs retrouvent leurs sites de nidification avant que la toundra se soit débarrassée de sa couverture neigeuse. Chaque couple occupe un territoire de 1 à 2 km2 de superficie. La parade nuptiale commence au début de mai. Le mâle vole en battant exagérément des ailes et marche très droit sur le sol, devant la femelle, les ailes partiellement déployées. Il tient souvent un lemming mort dans son bec durant ces démonstrations. Le nid se résume à une petite dépression pratiquée dans le sol par la femelle et garnie de quelques-unes de ses plumes et d'un peu d'herbe ou de mousse. Il est de préférence situé sur une butte, une petite colline ou un autre endroit surélevé. Il s'agit en effet des seuls endroits dépourvus de neige quand débute la nidification et ils ont l'avantage d'offrir une vue bien dégagée des alentours. La reproduction du harfang des neiges est intimement liée aux fluctuations des populations de lemmings dans les régions où il dépend de cette source de nourriture. Quand les lemmings abondent, le harfang pond jusqu'à 11 ou 12 œufs par couvée (ensemble d'œufs). Quand ils se font rares, la couvée se limite entre 4 et 7 œufs. Lorsqu'une population locale de lemmings s'effondre, il arrive que le harfang ne niche pas du tout ou qu'il se déplace de 50 à 100 km pour trouver un autre endroit où ils abondent. La femelle reste seule à couver (ou réchauffer) les œufs et à protéger les oisillons en s'asseyant sur eux. Comme il gèle souvent au début de la nidification, elle doit les couver presque continuellement. C'est alors son compagnon qui la nourrit, en capturant et en lui apportant des lemmings au nid. Le mâle se charge aussi de trouver la majeure partie de la nourriture des oisillons durant leurs premières semaines. La femelle pond habituellement un œuf tous les deux jours jusqu'à la fin de la ponte, mais l'incubation débute dès la ponte du premier œuf. Les oisillons éclosent généralement en juillet, à intervalles d'environ 48 heures après une incubation de 32 à 34 jours. On trouve donc dans le nid des oisillons dont l'âge et la taille varient considérablement. Même si cette éclosion échelonnée résulte de la nécessité de commencer l'incubation dès la ponte du premier œuf, elle permet également d'ajuster la taille de la couvée à la quantité de nourriture disponible. En effet, si les adultes ne parviennent pas à nourrir suffisamment tous les oisillons, les plus jeunes et les plus petits, qui ne peuvent pas se mesurer à leurs frères et sœurs plus gros, finissent par mourir de faim. Les oisillons qui viennent d'éclore sont recouverts d'un duvet blanc, mais à celui-ci s'ajoute vite un duvet gris foncé qui les fait paraître presque noirs à l'âge de 10 jours. Les jeunes Harfangs quittent le nid dès l'âge de trois ou quatre semaines, bien avant de pouvoir voler. Ils se dispersent autour du nid, mais continuent d'être fidèlement nourris par leurs parents. Les jeunes sont voraces et il faut environ 120 kg de nourriture, soit près de 1 500 lemmings adultes, pour

alimenter une couvée de neuf oisillons jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de se débrouiller seuls. Le premier envol survient à l'âge de sept ou huit semaines, quand le duvet foncé a été remplacé par le plumage immature. Le court été de l'Arctique tire alors à sa fin et les jeunes harfangs devront entreprendre sous peu leur première migration. Le harfang des neiges a peu de prédateurs. Durant la période de nidification, les œufs et les oisillons laissés sans protection peuvent être attaqués par des labbes (oiseaux prédateurs au vol rapide, parents des mouettes) ou par le renard arctique. Toutefois, l'adulte sait se montrer vigilant et est bien armé pour repousser ces attaques. Même si le milieu dans lequel il vit est particulièrement rigoureux, en été comme en hiver, le harfang des neiges s'y est magnifiquement adapté. Bien sûr, une pénurie de nourriture est toujours à craindre mais, par sa mobilité, l'oiseau aura vite fait de trouver une région où la nourriture est abondante. Quoique la famine soit responsable de la mort de certains harfangs immatures et inexpérimentés qui s'éloignent de leur aire normale d'hivernage, c'est sans doute l'être humain qui laisse planer la plus grande menace sur ceux qui passent l'hiver dans les régions habitées. La collision en vol avec des lignes électriques, des clôtures de fil de fer barbelé, des automobiles ou diverses structures est une cause importante de mortalité chez les Harfangs des neiges qui hivernent dans le sud du Canada. Autrefois, les chasseurs tuaient des harfangs durant leurs vols en provenance de l'Arctique. Même si l'on en abat encore quelques-uns illégalement en hiver, la majorité des gens se contentent maintenant d'observer ou de photographier ces oiseaux imposants et mystérieux. Des règlements provinciaux et territoriaux interdisent la chasse du harfang des neiges dans toutes les régions du pays. Le baguage à des fins scientifiques (méthode qui consiste à suivre les oiseaux en posant des bagues numérotées en aluminium sur leurs pattes) exige des permis spéciaux du gouvernement fédéral et des provinces. Environnement Canada subventionne des projets sur l'écologie de l'Arctique qui comprennent l'étude des Harfangs des neiges. Par exemple, des travaux effectués sur l'île de Bylot, au Nunavut, ont permis d'étudier les rapports entre le harfang des neiges, l'oie des neiges, le renard arctique et les lemmings. Ces travaux ont également permis de montrer que l'oie des neiges, en établissant ses sites de nidification à proximité des harfangs des neiges, profite de leur protection contre d'autres prédateurs comme le renard. Le harfang des neiges constitue un maillon important dans la chaîne alimentaire de l'écosystème de la toundra et illustre admirablement bien une adaptation morphologique et comportementale complexe aux conditions très rigoureuses de cet environnement. Durant ses séjours dans le Sud, le harfang des neiges peut jouer un rôle utile dans la limitation naturelle des populations de rongeurs des régions agricoles. En 1987, le Québec a choisi le harfang des neiges comme oiseau emblème officiel de la province.

http://www.hww.ca/fr

HUARD (le) (tuulliq)

Cet oiseau aquatique plongeur niche dans l'Arctique. À l'origine des temps, quand le corbeau et le huard pouvaient prendre forme humaine, tous deux décidèrent de se tatouer mutuellement. Le corbeau fit de beaux tatouages sur le corps du huard. Mais quand ce fut son tour d'être tatoué, il trouva cela déplaisant et remua tellement que le huard, fâché, lui renversa tout le récipient de suie sur le corps. C'est depuis ce jour que le corbeau est tout noir et le plumage du huard joliment tatoué. Selon les Inuits, sa vue perçante lui permet de voir les hardes de caribous de très loin et certains prétendent même que les tuulliqs indiquent au chasseur la direction où ils se trouvent par un mouvement particulier des ailes et des pattes. Capable de se déplacer dans les airs, sur terre, à la surface et sous l'eau, les Inuits le considèrent de ce fait comme un passeur, un médiateur et lui prêtent des pouvoirs chamaniques. C'est cette même clairvoyance sous l'eau (qaumaniq) qui permet au chaman de voir les esprits invisibles aux autres humains, de lire les pensées et de connaître l'avenir comme le passé. Voir OISEAUX PLONGEURS

HUBBART (Mina)

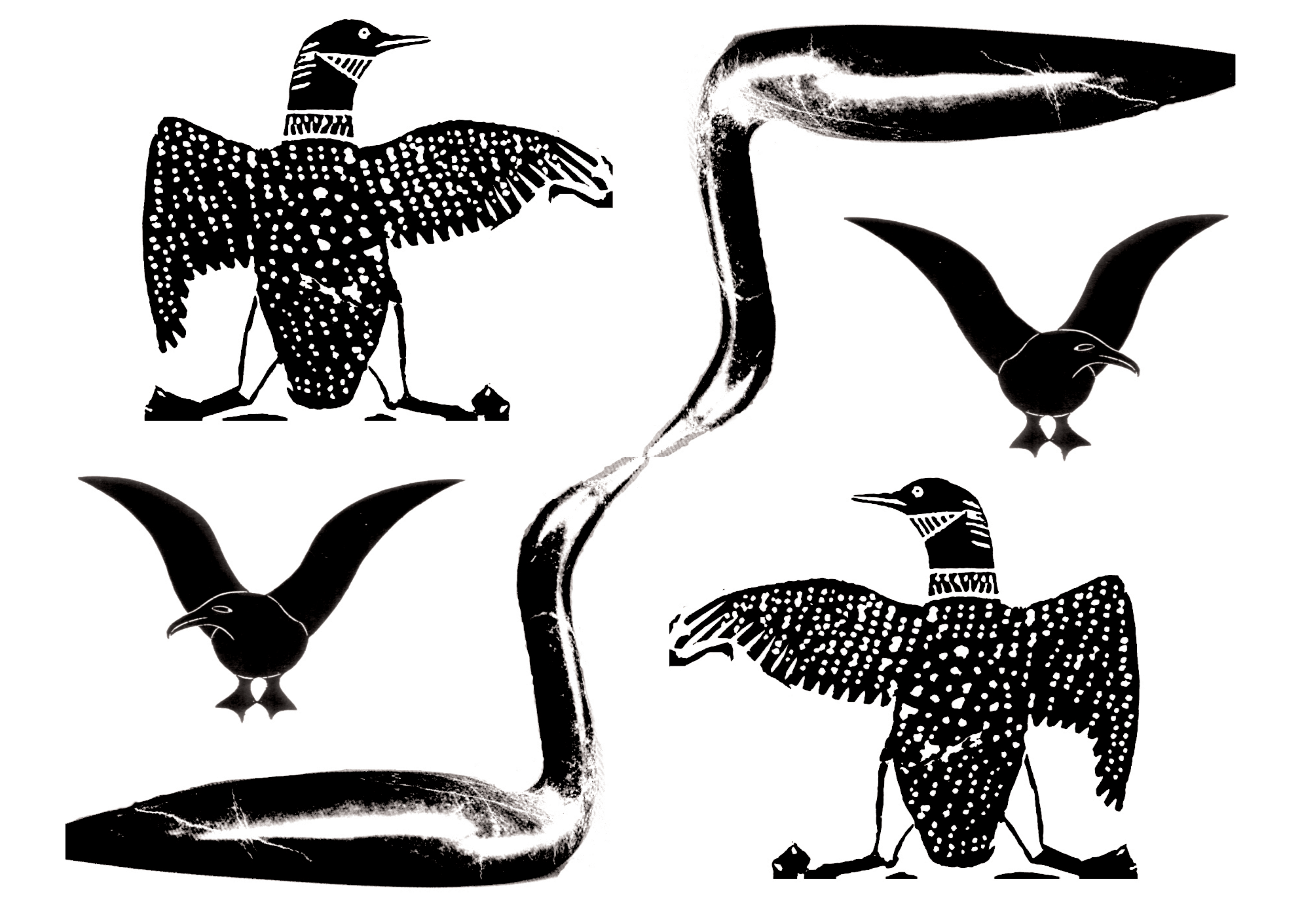
Mina Hubbard, alors qu'elle descendait la rivière George (voir expédition Hubbard - Wallace), a nommé quelques lieux d'intérêt se trouvant dans l'aire d'expéditions. En fait, après le matin du 24 août 1905, lorsque Mina Hubbard et ses compagnons sont arrivés à un méandre de la rivière dominé par une montagne ayant une forme particulièrement spectaculaire évoquant les constructions égyptiennes, le nom de « Pyramid Mtns » est apparu sur ses cartes. Il s'agit d'ailleurs d'un nom que l'on retrouve encore sur les cartes topographiques actuelles (de même que Les Pyramides, pic Pyramide et colline Galion). Mina Hubbard a également nommé les « Bridgman Mountains » (maintenant collines Bridgman) en souvenir de Herbert Bridgman, un ami de son défunt mari Leonidas ayant financé en grande partie son expédition, et « Helen Falls » (maintenant chutes Helen) en l'honneur de la femme de Bridgman.

http://www.nunavikparks.ca/docs/pdf/fr/monts-pyramides/occupation-humaine.pdf

HOUSTON James



En 1948, un jeune artiste aventurier atterrit à Inukjuak sur la côte est de la baie d'Hudson où il constate rapidement que les Inuits locaux possédaient un talent inné pour le dessin et la sculpture. Il constata également la pauvreté généralisée dans laquelle stagnait la communauté. C'est alors que James Houston a eu l'idée la plus importante de sa vie : créer un lien entre ces artistes inuites et les galeries, collectionneurs et musée du sud afin d'améliorer leur revenu et leur qualité de vie.



La Guide canadienne des métiers d’art de Montréal lui accorda un crédit de 1 000 dollars pour retourner dans l’Arctique acheté des sculptures. À son retour, la Guide organisa la première exposition de sculptures « esquimaudes » destinées à la vente. L’exposition connut un vif succès et le gouvernement fédéral engagea Houston afin de poursuivre dans cette voie. Grâce à lui, les Inuits découvrirent l’art de la gravure sur pierre et de l’estampe ainsi diversifièrent leurs productions. Il contribua à la création des premières coopératives de sculpteurs inuits au Canada.

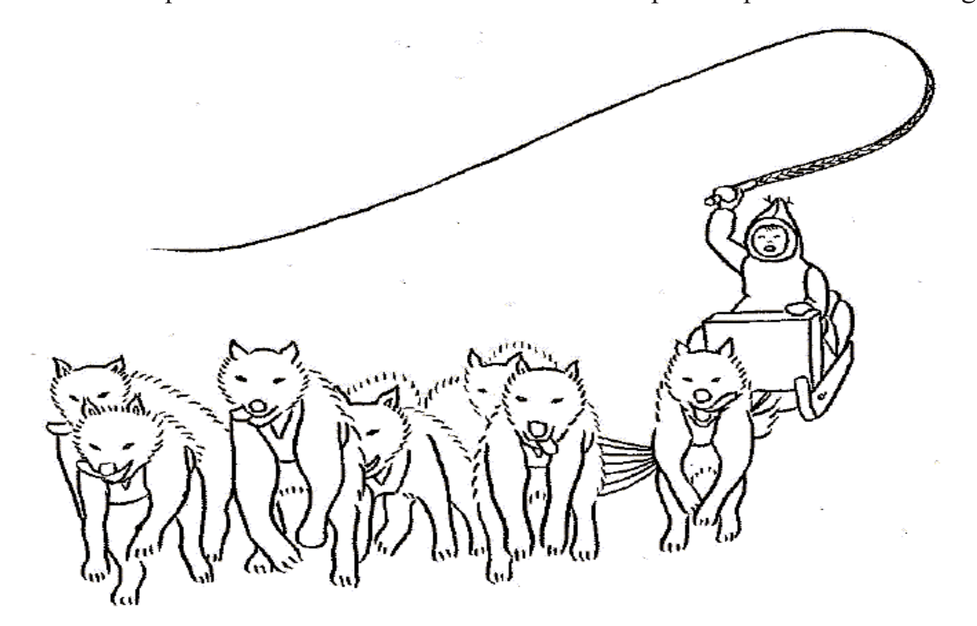
HUDSON Henry
En 1607, Henry (ou Hendrick) Hudson (v. 1575-1611) part pour le compte de la Muscovy Compagny pour chercher le passage du Nord-Est à bord du “ Hopewel “. Il longe les côtes est du Groenland vers le Nord pour atteindre 70° de lat. nord et observe le courant qui descend vers le sud. Puis il atteint le Spitzberg et s’aventure jusqu’à 80° nord. Sur le chemin du retour, il découvre une île qu’il nomme Hudson’s Touches (c’est l’île Jean Mayen). Hudson a dans l’idée que le passage d’un continent à l’autre peut s’effectuer par l’extrême nord car il pense que la région du Pôle est chaude et donc libre de glaces. Il entreprend un deuxième voyage vers le Nord-Est en tentant cette fois-ci de passer au sud du Svalbarg. Après plusieurs tentatives, il décide de mettre le cap vers une terre aperçue en 1553 par Hugh Willoughby. Il arrive finalement au cap South-Goose, pense à repartir vers l’ouest pour tenter le passage du Nord-Ouest. Il essuie un refus de son équipage et rentre en Angleterre. En 1609, il reprend la mer vers le Nord-Est à bord du “ Half-Moon “ armé par la Dutch East India Compagny. Il va jusqu’à dans la Mer de Barents et rencontre de la part de son équipage anglo-néerlandais des refus de poursuivre l’expédition. Il décide donc de faire demi-tour et de se diriger vers l’Amérique pour tenter le Passage du Nord-Ouest. Il longe les côtes de Terre-Neuve et descendant vers le sud, il arrive dans la baie de New York et remonte un fleuve qui sera baptisée de son nom. Il rentre en Angleterre, où il lui ait réservé un mauvais accueil. Le but de son dernier voyage, commencé en 1610, est de pénétrer dans le détroit signalé par Davis, ouvrant la route du passage du Nord Ouest. Son bateau, le “ Discovery “ armé par les Merchants Adventurer compte à son bord une vingtaine d’hommes. Il arrive tardivement en août dans la baie qui porte aujourd’hui son nom. Il aborde les îles Digges et Wolstenholme (Noms donnés en mémoire de deux mécènes du voyage, Dudley Digges et John Wolstenholme). Malgré un retour vers le sud, en pénétrant jusque dans la baie James, le navire est bloqué par les glaces. Il jette l’ancre dans la baie de Rupert. L’équipage va vivre un hivernage forcé dans d’effroyables conditions. En juin 1611, après quatorze mois sans voir l’Angleterre, une mutinerie éclate, déclenchée par la demande d’Hudson de continuer la route. Hudson, son fils de 16 ans, ainsi que sept membres de l’équipage sont abandonnés sur une barque à la dérive. Le reste de l’équipage, après plusieurs décès, réussi à se rendre en Angleterre via l’Irlande. Seuls Habacuc Prickett et Robert Bylot seront acquittés lors du procès qui conduira les autres membres en prison. http://www.biographi.ca/

HUMMROCK
Terme d’origine anglaise désignant les blocs déchiquetés s’élevant de la banquise sur plusieurs mètres de hauteur pouvant constituer des barrières, des ridges sur plusieurs kilomètres. En géologie, le terme est aussi utilisé pour qualifier sur la toundra des poussées de gel avec un noyau de roches au centre. L’alternance gel/dégel a le pouvoir de séparer les pierres du sol. MALAURIE, 1999, p. 15

HUSKY (qimmiq - chien esquimau)



Excellent pisteur et grand chasseur, ce chien nordique est le seul animal qui après avoir flairé un ours polaire se lance à sa poursuite. Il n’hésite pas à tourner autour de l’ours en aboyant furieusement et le tient en arrêt jusqu’à l’arrivée du chasseur. Chaque famille possédait jadis au moins un chien husky pour se protéger contre les attaques des ours polaires. L’husky pèse en moyenne cinquante kilos et peut porter ou traîner le même poids. Chargé d’une demi-tonne, l’attelage classique de dix chiens parcourt environ cinquante kilomètres par jour, à la vitesse de 5 à 7,5 km/h. Dans la toundra, les chiens sont attelés en éventail car il n’y a pas d’obstacle en terrain ouvert et en queue leu leu dans la forêt. L’animal le plus important de l’attelage



est la chienne de tête ou leader dont le dressage est un travail long et ardu. C'est généralement, une femelle vigoureuse, fière, imposante mais obéissante. Le fouet est un symbole de masculinité souvent emmanché d'un os pénien idéalement d'ours blanc. Pour diriger l'attelage de chien: hak! hak!, à droite et la! la! la! à gauche et uuau ! pour arrêter le traîneau. Pour que les chiens puissent tirer un traîneau toute la journée, leurs pattes doivent être en excellente condition. Il arrivait que les chiens se blessaient les pattes au printemps, la neige fondante mettait à nu des arêtes rocheuses coupantes. Les Inuits leur fabriquaient alors des bottes cousinées en peau de phoque ou de caribou pour les protéger. Lors de nuit glaciale, les chiens étaient autorisés à dormir dans le porche d'entrée de l'iglou. Tuer un de ses chiens de traîneau est un acte grave et exceptionnel. On tuait un chien qui avait tué un être humain par crainte qu'il recommence. Parfois un chaman demandait que l'on tue le chien préféré du maître gravement malade pour lui sauver la vie en croyant que la force du vital du chien renforcerait celle du convalescent. La perte des instruments de chasse avec l'abattage obligatoire des chiens de traîneaux en 1960 fut catastrophique. L'ivakkak est une course de traîneaux à chiens (400 km) qui chaque année, traverse quelques villages du Nunavik pour promouvoir la pratique traditionnelle de ce moyen de transport. Ipellie Alootook, 2008, p, 12-13

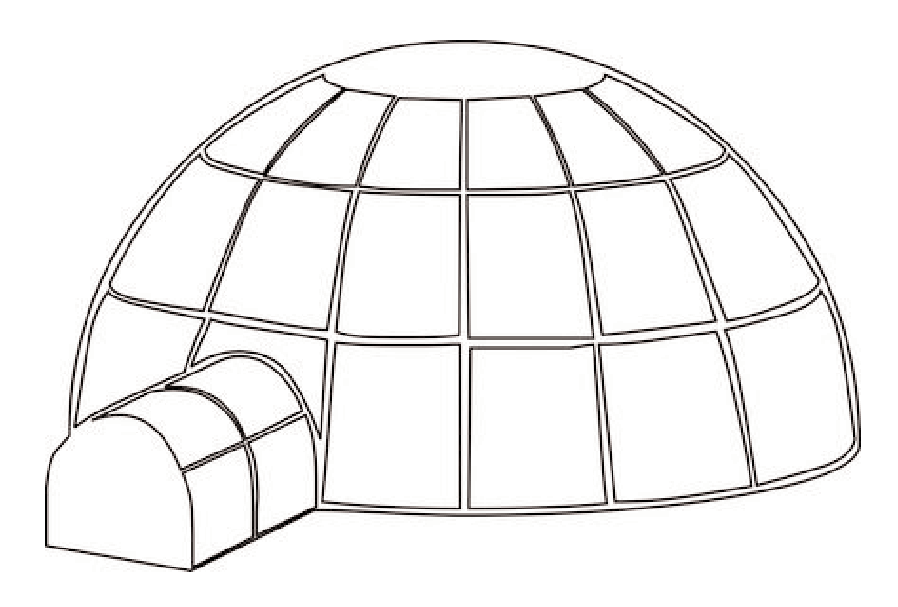
HYDROÉLECTRICITÉ

En 1972, débutait la construction d'une gigantesque complexe hydroélectrique : le complexe La Grande. Deux phases de construction transformèrent l'énorme bassin-versant de la Grande rivière de plus de 177 000 km^2. On détourna alors trois grandes rivières vers La Grande et on créa des réservoirs de rétention sur près de 13 000 km^2. Des kilomètres et des kilomètres de digues, des barrages plus hauts que des gratte-ciel, des centrales électriques impressionnantes, dont l'une d'elles, LG2, la plus grande centrale souterraine au monde, fait immédiatement songer à une cathédrale creusée dans le roc, des évacuateurs de crues gigantesques sculptés dans le granit, des détournements de rivières. Ouvrages titanesques. Pour réaliser ce projet du siècle, il a fallu détourner dans la rivière La Grande, les eaux d'une partie des bassins des rivières Caniapiscau, Grande Baleine et Opinaca, laquelle est tributaire de la rivière Eastmain. Trois centrales. LG2, LG3, LG4, furent construites s'échelonnant sur une distance de 500 kilomètres. En plus des centrales, l'ensemble comprend l8 évacuateurs de crues et ouvrages régulateurs du débit des eaux et un total de 80 digues. La puissance et l'énergie produite (3 800 mégawatts) sont acheminées vers Montréal sur des lignes à haute tension pouvant atteindre 1, 5 millions de volts. Une ville nordique baptisée Radisson, pouvant accueillir jusqu'à 18 000 travailleurs, fut érigée de toute pièce ainsi qu'une route de 450 kilomètres serpentant à travers marécages et taïga reliant Matagami à Radisson construite en 450 jours, au rythme d'un kilomètre par jour. Près de l5 milliards US d'investissements, une épopée qui marqua à jamais la vie politique et économique de la province de Québec.

IIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIII

IGLOO (un)

Adapté aux conditions du climat arctique, l'igloo (illu – iglu) est une structure de neige épaisse qui remplace la tente de peaux (tupiq) employée l'été. Un couteau à longue lame effilée (pana) servant à jauger et découper la neige est le seul instrument requis pour ériger un illu. Les blocs de neige taillés sont assemblés à partir de l'intérieur de la construction suivant une configuration déterminée par le cercle déterminant (volume) l'espace souhaitée. Un bloc de glace claire servait de fenêtre. Un iglou réussi est celui dont le dôme peut supporter le poids d'un adulte sans s'effondrer. À l'intérieur deux niveaux. Une banquette surélevée, couverte de fourrures qui sert de lit et d'atelier de couture. Un niveau bas pour les travaux salissants comme le dépeçage, la sculpture et la cuisine. Les fissures étaient colmatées avec de la neige mouillée. Un porche de blocs de neige formait l'entrée et une ouverture pratiquée dans le toit du porche laissait s'échapper l'air froid avant qu'il puisse entrer dans l'iglou. Si plusieurs familles résidaient aux mêmes



endroits, on construisait alors un iglou communautaire (qaggiq) pour les réunions de groupe. La chaleur de la lampe à l'huile de phoque (qulliq) combinée à celle des corps habitants l'iglou réchauffait assez l'habitacle pour faire fondre une mince couche de neige sur la paroi intérieure qui gelait la nuit et fortifiait la structure. On dormait à plusieurs dans un sac de couchage en peau de caribou pour maximiser la chaleur des corps. Au-delà de l'exotisme, la plupart des récits d'explorateurs occidentaux du siècle dernier raconte qu'entrer pour la première

fois dans un iglou est une expérience qui laisse une forte impression qui offense la vue et l'odorat. À l'intérieur des odeurs de vieilles carcasses de phoque ou de caribou gisant dans une mare de sang et d'urine fermentée stockée dans des bassines destinée au tannage des peaux exultent un air vicié. Loin des modèles occidentaux d'hygiène, l'iglou devient rapidement un endroit sale, sombre et malodorant, univers que l'on finit par accepter comme une épreuve initiatique. Ipellie Alootook, 2008, p, 16-17 - Saucier Céline, 1988, p. 229-230 – Noël Michel, 1996, p. 99

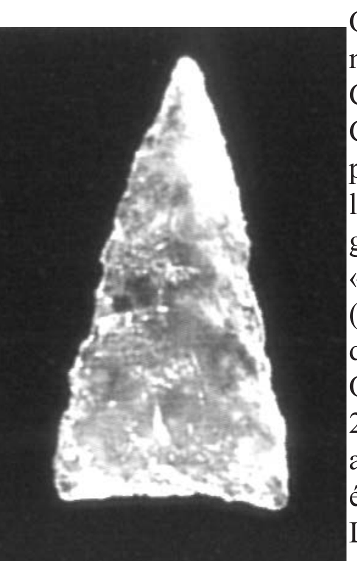
INLANDSISI

Immense étendue de glaces continentales, épaisse de quelques kilomètres en son centre, et qui se termine en langues ou en barrières de glace. Le glacier est à la fois un agent d'érosion, de transport et de sédimentation. Le modelé glaciaire est directement associé au passage des glaciers. Les glaciers ont « retouché » le paysage préexistant et leurs effets sont visibles pratiquement partout. Il fracture le substrat rocheux et exploite ses faiblesses, incorpore à sa masse la couche superficielle préalablement ameublie et les débris rocheux arrachés au socle; il les transporte parfois sur de grandes distances, puis les dépose sous diverses formes, à sa base et à son pourtour. Les moraines et les blocs erratiques sont les types de modelé glaciaire les plus abondants. Le terme moraine fait référence aux constructions glaciaires de formes diverses, mais le plus souvent étroites et allongées, suffisamment épaisses pour créer des reliefs indépendants du substrat rocheux. Les drumlins sont des buttes allongées, en dos de baleine, constituées de till épais et compact et souvent regroupées en champs. Les traînées morainiques sont des crêtes apparentées aux drumlins, mais accumulées et modelées par la glace en aval d'un noyau rocheux résistant (abri). Leurs dimensions sont comparables à celles des drumlins. Les blocs erratiques sont des fragments de roche, de dimensions métriques à décamétriques, qui ont été déplacés par un glacier sur des distances plus ou moins importantes. Lors de la fonte du glacier, les blocs erratiques sont abandonnés sur place. Le modelé fluvioglaciaire est associé aux eaux de fonte de l'Inlandsis laurentidien. Ces eaux fluvioglaciaires, canalisées dans des tunnels sous-glaciaires, des vallées préexistantes et des cassures et dépressions dans le roc, ont érodé, transporté et déposé de forts volumes de débris rocheux de toutes tailles, lesquels se révèlent sous diverses formes de terrains. Les eaux fluvioglaciaires ont aussi entaillé d'importants chenaux dans les dépôts meubles et creusé des gorges s'étendant sur plusieurs kilomètres dans le socle rocheux. Les gorges fluvioglaciaires sont des vallées étroites et profondes, entaillées dans le roc par les eaux de fonte d'un glacier. Elles se développent généralement dans l'axe de vallées préexistantes ou au droit des cassures dans le roc.

INNU (les) (Les humains véritable)

Bonjour se dit «KUEI-KUEI» en langue innue.

Regroupement des Montagnais et des Naskapis donc des tribus suivantes : Betsiamites, Papinachois, Ouchestigouek, Ounescapis, Oumamiois. Géographiquement, les Betsiamites vivent sur le bassin de la rivière Betsiamites, les Papinachois sur les bassins des rivières aux Outardes et Manicouagan, les Ouchestigouek et les Ounescapis sur les bassins intérieurs de l'Ungava et du Labrador, les Oumamiois sur les bassins de la rivière Moisie, de La Romaine, de la Natashquan, de l'Olomane et de la Petit-Mécatina. Les Naskapis désignent toutes les tribus amérindiennes de l'intérieur des terres de la Haute Côte-Nord du Québec par opposition aux Amérindiens du littoral nord du Saint-Laurent désignés par les Montagnais. Cette désignation (Montagnais) est attribuée à Champlain qui la tiendrait peut-être des Basques, parmi les premiers Européens à avoir échangé avec les populations locales, qui ont identifié trois groupes autochtones : les «Esquimaos» (Inuit), les «Montaneses» (Montagnais) et les «Canaleses» (Iroquois). A partir de Champlain, les Montagnais désignent toutes les tribus vivant sur la côte entre Québec-Tadoussac-Sept-Îles-St-Augustin. Jusqu'au 20e siècle, à l'exception de quelques villages non autochtones du littoral, les Innus ont pratiquement été les seuls habitants de la côte nord du Saint-Laurent. Au début, ils vivaient de chasse, de pêche et de cueillette sur cet immense territoire qui s'étendait jusqu'à 600 kilomètres à l'intérieur des terres. Puis, au 18e siècle, à la suite de l'établissement des comptoirs de traite, les Innus ont orienté leurs activités vers le piégeage des animaux à fourrure. L'arrivée d'industries minières et forestières et la construction de barrages hydroélectriques ont accéléré leur sédentarisation et mené à la création des neuf villages actuels. Au nombre de 14 300, les Innus représentent la nation amérindienne la plus populeuse du Québec et 70% d'entre eux vivent dans les réserves de la Côte-Nord. Les communautés innues sont : Essipit -rivière aux coquillages (Les Escoumins), Pessamit - là où l'on trouve la lamproie (Betsiamites), Kawawachikamach - rivière sinueuse (Schefferville), Matimekosh - petite rivière ou petit poisson (Schefferville), Uashat - Maliotenam - la baie, village de Marie (Sept-Îles), Ekuanitshit - là où quelque chose est échoué (Mingan), Nutukuan - là où l'on chasse l'ours (Natashquan), Unamen Shipu - rivière de la couleur (La Romaine), Pakua Shipi - rivière sèche (Saint-Augustin), Mashteuiatsh - là où il y a une pointe (Pointe-Bleue). Cette dernière, située au Lac-St-Jean, est la seule communauté innue en dehors de la Côte-Nord. Au Labrador, on retrouve deux autres communautés, soit Sheshatshiu (Goose Bay) et Utshimassiu (Davis Inlet). Les seules institutions autochtones reconnues par le



gouvernement fédéral jusqu'en 1960 sont les Conseils de bande, élus à tous les deux ans et dotés de pouvoirs très limités. En novembre 1975, 11 bandes amérindiennes se regroupent pour former le premier organisme permanent, le Conseil Attikamek-Montagnais qui prépare les dossiers de revendications territoriales, toujours d'actualité. Dissous en 1994, ce Conseil est remplacé par le Conseil national Attikamek, le Conseil tribal Manuitum et le Conseil tribal Mamit Innuat. La nation innue est en négociation territoriale globale avec les gouvernements du Québec et du Canada depuis 1980, en vue de la reconnaissance de droits ancestraux et territoriaux, ainsi que du droit à l'autonomie gouvernementale. Les communautés innues sont très différentes les unes des autres, tant par leur situation géographique et leur taille que du point de vue socioéconomique. La communauté de Mashteuiatsh, près de Roberval, possède plusieurs commerces et entreprises, une caisse populaire, un musée ainsi qu'un complexe communautaire qui abrite une patinoire, un dispensaire et des bureaux. Pour sa part, celle de Uashat- Maliotenam, près de Sept-Îles, possède notamment un centre commercial, une maison de transmission de la culture et un musée. La Romaine et Pakuashipi sont les plus éloignées et les plus petites des communautés de la Basse- Côte-Nord. Leurs résidents pratiquent la chasse et la pêche, parlent tous la langue innue et ont conservé leurs traditions bien vivantes. Il en est de même de Matimekosh–Lac-John, située à 510 kilomètres au nord de Sept-Îles. Les Innus de Uashat-Maliotenam ont conclu une entente avec Hydro-Québec relativement au développement hydroélectrique de la rivière Sainte-Marguerite. Pour leur part, ceux deb Betsiamites ont signé une entente de partenariat avec Hydro-Québec concernant la réalisation de projets hydroélectriques sur la Côte-Nord, soit le barrage sur la Toulnustouc et la dérivation des rivières Portneuf, Manouane et du Sault-aux-Cochons. Une entente similaire a été conclue entre Hydro-Québec et les communautés de Mingan, Natashquan, Pakuashipi et La Romaine concernant un aménagement hydroélectrique projeté sur la rivière Romaine. Essipit, La Romaine, Mingan, Natashquan et Betsiamites gèrent des pourvoiries dont certaines donnent accès à d'importantes rivières à saumons. De plus, plusieurs communautés participent aux activités de pêche traditionnelle et commerciale. Les Innus ont créé plusieurs organismes et infrastructures, dont l'Institut culturel et éducatif montagnais, pour favoriser l'épanouissement et la diffusion de leur culture. Les communautés innues possèdent une station de radio communautaire reliée au réseau de la Société de communication Atikamekw-Montagnais, qui réalise des émissions en innu et en attikamek. Frenette, p. 122-125, 544

http://www.autochtones.gouv.qc.ca/publications_documentation/publications/document_11_nations.pdf

INSECTES PIQUEURS (les)

Ils sont là depuis toujours (75 à 100 millions d'années). Ils piquèrent les grands dinosaures. Ils furent témoins de l'essor des oiseaux, puis de l'apparition des mammifères et de l'homme. Ils sont présents sur tous les continents, à l'exception de l'Antarctique. Leurs milieux de vie occupent les espaces ouverts, forestiers et montagneux jusqu'à plus de 4 000 mètres. En 1512, Jean Cabot écrit dans son rapport de voyage : « De leur agressivité semble se dégager leur devise : Nous vous aurons !» Les insectes piqueurs au Québec appartiennent à quatre grandes familles de Diptères : 1) les Simulies, dites mouches noires, (60 espèces au Québec) avec des appendices buccaux qui mordent la chair avant d'en aspirer le sang. 2) les Tabanides (40 espèces dont les taons, frappe d'abord, mouches à chevreuil, à orignal ou à cheval) qui infligent à leurs victimes une morsure cinglante. 3) les Cératopogonides (brûlots - 100 espèces au Québec) qui attaquent agressivement en nuée. 4) les Culicides (52 espèces dont les moustiques, maringouins) qui piquent à l'aide de leur trompe rigide et perceuse. Contrairement à la croyance populaire, la femelle ne meurt pas après avoir piqué; gorgée de sang, elle se dirige vers un endroit humide pour compléter le développement de ses œufs, près de 300 et non pas des milliers comme on le croit. La longévité du maringouin s'échelonne de 1 à 4 semaines. Par contre, le mâle meurt peu de temps après l'accouplement. Les maringouins, les moustiques et autres «bibittes» font partie de notre culture populaire. Des centaines de récits, de chansons leurs sont consacrés; on dénombre, actuellement au Québec, au moins 14 lacs, 2 étangs, 2 ruisseaux et 1 montagne qui portent le nom de Maringouin;

12 lacs portent le nom de Moustique et plusieurs lacs et ruisseaux s'appellent «bébite» ou «bibite». Les moustiques, omniprésents dans les régions nordiques durant la période estivale, font partie des espèces à rencontrer inévitablement. Comme ils dépendent de la présence d'eau calme pour leur développement larvaire, il n'est pas étonnant que les grandes étendues d'eau stagnante, tourbières et autres plans d'eau permettent aux moustiques de proliférer en milieu arctique. Agaçants au mieux, carrément intolérables pour certains, ils peuvent en fait devenir un facteur important dans le choix des habitats par certaines espèces, notamment le caribou, qui privilégiera des secteurs venteux pour échapper à leur harcèlement. Les moustiques peuvent même affecter la condition physique des animaux qui passeront plus de temps à les éviter et moins à se nourrir, en plus de la dépense énergétique associée à ces déplacements. Par contre, les moustiques sont indispensables à l'équilibre des écosystèmes. Ils constituent notamment une source alimentaire essentielle à plusieurs espèces d'oiseaux et de poissons. Une légende inuite illustre bien l'importance de respecter chacune des espèces, même les moustiques : Histoire du moustique : « Il arrive à tous de perdre patience devant les moustiques et de devenir fou lorsqu'ils sont en grand nombre. C'est ce qui arriva à un Inuk qui décida d'en attraper un dans un bocal avec l'intention de le libérer en janvier, le mois le plus froid de l'année. Il s'employa à garder le moustique vivant; celui-ci était devenu un compagnon. Janvier arriva et l'Inuk sortit dehors pour mettre son plan en action. Il s'éloigna de sa maison afin de libérer le moustique et, ce faisant, courir se réfugier dans sa maison avant que l'insecte ne le rejoigne. Alors qu'il s'apprêtait à regagner sa demeure, il figea et gela sur place. Le moustique le dépassa et retourna dans la maison. L'Inuk mourut ». Cette histoire fait appel au respect. Si nous manquons de respect envers un être vivant, un événement nous le rappellera. Pour se soulager rapidement d'une piqûre douloureuse, on applique du bicarbonate de soude mélangé à de l'eau froide ou un morceau de glace. Bourassa, p.32 et ss

INUIT (les) (un Inuk)

Anciennement Esquimau. Vers 5 000 ans, une première vague migratrice inuit traverse le détroit de Béring en provenance de Sibérie orientale. Vers 4500, un long mouvement migratoire s'amorce en provenance de l'Alaska, une deuxième suivra en l'an 1 000. Ces groupes, appelés paléo-esquimaux anciens, peupleront graduellement la presque totalité des îles et la bordure nordique du continent américain jusqu'au Groenland. L'Arctique a été peuplé il y a 4 500 ans par des groupes de chasseurs d'origine alaskienne qui auraient voyagé vers l'est à la poursuite de gibier. Ces mouvements vers l'Arctique canadien et le Groenland auraient été facilités par un réchauffement climatique. Ces groupes généralement appelés paléo-esquimaux anciens sont divisés en trois sous-groupes : Independence I, sous-groupe associé aux territoires de l'extrême Nord (Ellesmere et le nord du Groenland), Saqqaq que l'on retrouve dans la région de la baie Disko et les régions au sud-ouest du Groenland, et les Pré dorsétiens présents partout ailleurs dans l'Arctique canadien. Bien que ces groupes se soient adaptés de manières différentes à des environnements distincts, leur technologie est similaire : un outillage microlithique, hautement adapté à la vie de chasseur nomade de l'Arctique. Les Pré dorsétiens (4 000 – 2 500 ans AA) étaient de petits groupes de chasseurs nomades qui occupèrent la péninsule de l'Ungava et les côtes de la baie d'Hudson et de la baie d'Ungava entre 4 000 et 2 500 ans AA. Ils avaient une subsistance fondée sur les ressources terrestres, principalement le caribou, mais chassaient aussi certains mammifères marins. Ils complétaient leur alimentation avec la pêche et la cueillette, selon la disponibilité des ressources. Ils avaient possiblement des embarcations similaires au kayak. La présence de restes de chiens sur certains sites laisse supposer qu'ils pouvaient utiliser ces animaux pour le transport hivernal. La culture pré dorsétienne se caractérise par un outillage généralement microlithique : burins, petites pointes façonnées, perçoirs, racloirs et microlames.

INUIT

Les structures d'habitation sont souvent composées de deux rangées de pierres parallèles et d'un foyer central. On y retrouve aussi des tentes estivales sans aménagement intérieur et des maisons semi-souterraines dans les champs de blocs. Les pré dorsétiens ont développé la technologie des lampes de stéatite, efficaces en termes de luminosité et de chaleur. Contrairement aux Amérindiens, il existe encore dans le nord-est de la Sibérie des groupes apparentés aux Inuit nord-américains. La transition entre la fin du Pré dorsétien et le début du Dorsétien a été très peu documentée. Dans certaines régions, il semble y avoir une discontinuité entre ces deux cultures. Il est probable que la disparition des pré dorsétiens soit attribuable à un refroidissement survenu entre 3 400 et 1 900 ans AA. Quelle qu'en soit la cause, les pré dorsétiens du Nunavik ont disparu de certaines régions qui sont restées inoccupées pendant quelque temps avant l'arrivée des groupes dorsétiens. Vers 2 500 ans marque l'arrivée des Inuit (Dorsétiens) sur l'ensemble de la côte du Labrador et de Blanc-Sablon à Rivière-Saint-Paul, appelé «Quitzezaqui», la "Grande Rivière". Les Dorsétiens (2 500 – 900 ans AA) sont apparus dans l'Arctique de l'est environ 2 500 ans AA, probablement issus d'un bassin de population pré dorsétien, bien que les avis soient partagés au sujet de la continuité ente les deux cultures. Il a pu y

avoir une continuité technique sans pour autant qu'il y ait eu continuité dans la population locale ou régionale. Initialement, la culture dorsétienne est surtout présente dans le Bas-Arctique au Nunavut, au Nunavik, au Labrador et à Terre-Neuve (2 500 ans AA). Elle ne fait son apparition dans le Haut-Arctique qu'à la fin de la période dorsétienne. Pendant plusieurs centaines d'années, le Haut-Arctique et le nord du Groenland sont *persona non grata*. Le Dorsétien se caractérise par un outillage lithique varié : pointes triangulaires, pseudo-burins, grattoirs, racloirs semi-circulaires, herminettes et microlames. La bonne préservation sur certains sites dorsétiens a aussi permis d'identifier une industrie sur matières organiques (os, andouiller, ivoire et bois : têtes de harpons, foënes, couteaux à neige, crampons, etc.). Les Dorsétiens chassaient les mammifères marins (à l'exception des grandes baleines), les petits mammifères terrestres, ainsi que le caribou et des oiseaux migrateurs. Ils pêchaient et cueillaient différentes plantes. Leurs structures d'habitation étaient de dimensions variables, le plus souvent des structures de tente, lesquelles incluaient fréquemment des aménagements axiaux. Les tentes étaient probablement utilisées l'été, tandis que des igloos étaient vraisemblablement construits durant l'hiver puisque des couteaux à neige ont été retrouvés sur plusieurs sites archéologiques. Des maisons semi-souterraines ont aussi été construites dans les dépôts meubles et auraient possiblement servi d'habitations d'automne pendant la formation de la banquise, ou d'habitations hivernales. Les maisons longues apparues durant le Dorsétien récent (entre 1 450 et 1 000 ans AA) avaient une fonction de rassemblement communautaire. De petits objets artisanaux sont sculptés dans l'ivoire, l'os, l'andouiller et la stéatite; il s'agit de représentations animales ou anthropomorphes. La fin de la période dorsétienne fait l'objet de plusieurs débats. Pour certains, les Dorsétiens auraient disparu de l'Arctique de l'est avant l'arrivée des Inuits. Pour d'autres, l'occupation dorsétienne au Nunavik aurait perduré jusque dans les années 1500 et les deux cultures auraient été en contact. Il est possible que ces rencontres se soient faites dans certains endroits; toutefois, il apparaît clair qu'au Nunavik aucun contact n'a eu lieu entre les Dorsétiens et les Inuits. Un refroidissement du climat force les Dorsétiens à migrer le long des côtes à la recherche de nourriture. Ces Inuits ne chassent non seulement le loup-marin mais aussi le caribou à l'intérieur des terres. A partir de l'an 1000, les Dorsétiens sont graduellement remplacés par les Thuléens, ancêtres directs des Inuit actuels et chasseurs de gros mammifères marins tels la baleine et le morse. La majorité des Inuits habite les régions nordiques du Canada, connues sous le nom de Nunaat ou « terre natale inuite », peuplées de petits villages et de communautés disséminées dans l'Arctique, de l'Alaska jusqu'à l'est du Groenland. Pendant de nombreuses années, les archéologues pensaient que les Thuléens/Inuits (900 ans AA – période historique) avaient quitté l'Alaska vers l'an 1000, mais il est de plus en plus certain que cet exode s'est produit beaucoup plus tardivement. La culture thuléenne s'est développée dans le Nord-Ouest de l'Alaska vers 1 000 ans AA pour ensuite migrer vers l'Arctique canadien. C'est au cours du 12e siècle de notre ère que les groupes Thuléens/Inuits se sont répandus peu à peu dans l'Arctique de l'est, notamment au Groenland, sur l'île Ellesmere, puis finalement au Nunavik et au Labrador. La subsistance des Thuléens/Inuits était orientée vers la chasse aux grandes baleines. Ils développèrent une technologie adaptée à l'exploitation de ce type de ressource. Leur subsistance était aussi axée sur de plus petits mammifères marins et terrestres et les oiseaux migrateurs en fonction de la disponibilité des ressources et selon les régions. On voit apparaître durant cette période les *umiaqs*, de grands bateaux pouvant contenir plusieurs personnes, utilisés pour la chasse aux grandes baleines et pour les déplacements sur de longues distances. La technologie des Thuléens/Inuits est très diversifiée et ingénieuse autant pour les matières organiques, qu'ils favorisaient, que les matières lithiques. Ils construisaient des structures semi-souterraines, avec tunnel d'entrée, qui leur servaient d'habitation surtout à la fin de l'automne et au début de l'hiver. L'hiver, ils construisaient des igloos et l'été, des tentes de peaux. Vers les 13e et 14e siècles de notre ère, on retrouve de plus en plus de sites thuléens dans des environnements où les plans d'eau sont peu profonds, ce qui suppose un changement et une diversification des ressources exploitées. Les grandes baleines sont abandonnées au profit des phoques, des morses et des ressources terrestres. Encore une fois, les archéologues ont tendance à expliquer ces changements par des modifications du climat. Cette période coïncide avec le Petit Âge Glaciaire (années 1400 à 1600), un épisode important de refroidissement climatique, mais il ne s'agit probablement pas du seul facteur ayant occasionné une modification dans le mode de subsistance des Thuléens. Les Thuléens du Canada se divisent géographiquement ainsi : Inuvialuit (l'ouest canadien) le Nunavut (Territoires du Nord-Ouest), le Nunavik (Nord du Québec), le Nunatsiavut (Le Labrador). De plus au Nunavik, les Nunavimmiuts se subdivisent à nouveau (identités locales) entre Itivimiut (Ungava) et Tarramiut (Baie d'Hudson). Le livre intitulé The Inuit way, a guide to Inuit culture (Pauktuutit Inuit Women of Canada, 2006) donne un aperçu intéressant de ce que devait être le mode de vie des Inuits avant et au moment des premiers contacts avec les Européens. Selon ce livre, les Inuits vivaient en petits groupes familiaux, autonomes et nomades, dont la survie et la satisfaction des besoins matériels dépendaient de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Pour survivre dans leur environnement, ils ont dû inventer des technologies uniques telles que l'igloo, le kayak, l'ulu (couteau utilisé par les femmes), le qulliq (lampe en stéatite), les vêtements de fourrure et les harpons à tête détachable. Entièrement autosuffisants, les Inuits migraient d'un endroit à l'autre en fonction des variations environnementales et des cycles annuels de disponibilité des mammifères terrestres et marins. Ils se déplaçaient partout sur le territoire arctique. La mobilité caractérisait leur mode de vie. Avant la venue des Européens, les Inuit étaient maîtres des lieux. Les ancêtres des Inuits, dont la



culture s'apparente à celle des Inuppiats (nord de l'Alaska), des Katladlits (Groenland) et des Yuits (Sibérie et ouest de l'Alaska), arrivent 1050 ans avant notre ère. Les Inuits appliquaient le droit coutumier, lequel se distinguait par sa nature informelle, sa souplesse et le recours aux pressions sociales pour favoriser les comportements responsables. Ils avaient développé une culture matérielle riche à partir de technologies utilisées pour la chasse et la pêche. Traditionnellement, la « vision du monde » des Inuits, telle qu'elle était exprimée dans leur cosmologie et leurs croyances spirituelles, reposait fondamentalement sur la reconnaissance du fait que leur survie dépendait totalement des animaux. De nombreux tabous entouraient divers aspects de la vie des Inuits, pour qui le monde naturel et surnaturel était expliqué par une riche mythologie. La vie des Inuits dans la région de l'Ungava était, la plupart du temps, extrêmement difficile. Trouver de quoi se nourrir suffisamment, que ce soit par la recherche de caribous à l'intérieur des terres ou la capture de phoques à la limite des glaces flottantes, était une lutte quotidienne. En période de disette, les Inuits chassaient le lagopède ou pêchaient du poisson, lorsque ces ressources étaient disponibles. Leur survie à long terme dépendait toutefois de l'abondance du caribou et du phoque, deux espèces qui leur permettaient non seulement de se nourrir, mais aussi de se construire des abris, de se vêtir et d'avoir une source de combustible. À partir du XIe siècle, les Vikings exercent une influence d'une ampleur indéterminée sur les Inuits. Mais tout cela change avec l'établissement des postes de traite qui débute dans le courant du XVIIIe siècle et s'intensifie au XIXe siècle. Comme ces gens désirent commercer et ont besoin qu'on les guide et leur montre comment survivre, les Inuits prennent une part active au développement du Nord. La période du commerce avec les Européens marque le début de changements drastiques et irréversibles pour les Inuits du Nunavik. Traditionnellement le pouvoir politique était diffus, partagé entre les bons chasseurs et les Angakoq (shamans). Ce pouvoir fut malmené avec l'arrivée des Européens et des fameux middlemen, les truchements (voir Truchement) du régime anglais, des interprètes qui gravitaient autour des nouveaux postes de traite. Rapidement, les middlemen forment une nouvelle élite au sein des communautés qui base son pouvoir sur sa capacité à interagir avec les Européens. Ayant accès en premier aux nouvelles technologies, ils modifièrent le leadership traditionnel de la communauté qui n'était plus défini par les seuls membres inuits de la communauté, mettant à mal jusqu'au pouvoir du shaman pourtant intouchable jusque là. Le premier pouvoir politique organisé et démocratique apparut avec la création des coopératives nordiques suivi de l'administration régionale Kativik composé d'un conseil de gestion uniquement inuit. Contrairement aux Amérindiens, les Inuits ne sont pas soumis à la loi sur les Indiens et sont plutôt considérés comme tous les autres citoyens canadiens donc notamment astreints à l'impôt sur le revenu. Le mouvement coopératif a joué un rôle majeur dans l'évolution économique du Nunavik, mouvement dont est issue la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec. Celle-ci constitue, avec Makivik, le principal acteur économique de la région. La Fédération agit notamment dans les secteurs du commerce de détail, de l'approvisionnement pétrolier et des télécommunications. En 2002, le gouvernement du Québec et les Inuits ont conclu une entente de partenariat économique, afin d'accélérer le développement économique et communautaire du Nunavik. Cette entente, appelée Sanarrutik, contient des dispositions concernant les ressources hydroélectriques, l'exploration minière et le développement de parcs. En 2004, l'entente Sivunirmut est venue bonifier cet accord en regroupant le financement des programmes gouvernementaux en une seule enveloppe globale. La gestion des fonds s'en est trouvée simplifiée et l'Administration régionale Kativik a acquis ainsi une plus grande autonomie pour établir ses champs prioritaires d'intervention auprès des villages nordiques. Les Inuits manifestent un fort désir d'autonomie. En 2007, le gouvernement du Québec, le gouvernement du Canada et la Société Makivik ont signé une entente de principe portant sur la création du gouvernement régional du Nunavik. L'entente prévoyait la fusion de trois organismes (l'Administration régionale Kativik, la Commission scolaire Kativik et la Régie régionale de la santé et des services sociaux du Nunavik) appelés à former une nouvelle entité régionale soumise à l'autorité de l'Assemblée nationale du Québec et du Parlement du Canada. En 2006, selon Statistique Canada, 50 485 personnes, soit environ 4 % de la population autochtone du Canada, se dit inuite et en 2012, fait à noter, 40 % de la population inuite a moins de 15 ans. La motoneige et la maison ont remplacé le traîneau à chiens et l'iglou, mais les Inuits ont conservé leurs valeurs, leur langue et leur culture, tout en maintenant des liens harmonieux avec le reste du Québec.
(MCCCFQ, 2010). - FREEMAN Minnie Aodla,
http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/inuit
http://www.autochtones.gouv.qc.ca/publications_documentation/publications/document_11_nations.pdf

Sur la Basse-Côte-Nord, territoire le plus au sud qu'ils ont fréquenté, les Inuits établirent commerce avec les morutiers rochelois, breton, normands et baleiniers basques qui fréquentaient le golfe St-Laurent et le détroit de Belle-Isle. Au début, les Basques traitaient cordialement avec les Esquimaux. Mais en 1610, l'enlèvement de la femme d'un chef esquimau, comme pour la guerre de Troie, mit le feu aux poudres. Pendant tout le siècle, les Basques durent se protéger et armer les navires contre l'incursion des Esquimaux. Par contre, les relations restèrent amicales avec les Amérindiens. Les Français se mirent à vendre des armes et munitions aux Montagnais. Les Inuits défendirent leur territoire avec courage et détermination contre les Indiens mais ils furent vaincus en 1640 par les Montagnais (Innus) à l'Île-aux-Esquimaux en face de Rivière-Saint-Paul. Par deux fois, ils attaquèrent ensuite la garnison de Brador après 1674. Ils furent finalement vaincus à Battle-Harbour en 1757. Chassés du Labrador, les Inuits se

replièrent définitivement vers l'Ungava. L'alliance des Français avec les Montagnais contre les Inuit s'expliquerait par des motifs commerciaux. Tout comme les Montagnais, les Inuit commerçaient avec les Français. Tandis que les Montagnais retournaient à l'intérieur des terres vers leur territoire de chasse, les Inuit eux restaient sur la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu. La chair crue de loup-marin leur était indispensable pour se nourrir eux-mêmes et pour alimenter leurs meutes de chiens; sa peau pour confectionner leurs longs kayaks et des bottes étanches, des lanières et des attelages. De la baleine, ils utilisaient en plus de l'huile et de la chair les solides ossements dans lesquels ils taillaient des semelles pour les patins de leur traîneau (Kramotik, voir cométique). Ainsi, pour les Français, l'Indien représentait un collaborateur tandis que l'Inuk se révélait un sérieux compétiteur. Les établissements français ne devaient jouir que deux ans à peine de cette trêve. En 1759, après la conquête, tout sera passé aux mains des puissantes compagnies anglaises (Compagnie du Labrador et de la Baie d'Hudson) qui assumeront pendant près de cent ans un monopole sur tout cet immense territoire qu'est la Minganie. Rodon Thierry, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 135-138 - Frenette, p. 77 et ss - Dionne, p. 22-26

INUIT TAPIRIIT KANATAMI



En 2001, l'Inuit Tapirisat du Canada créé en 1971 (« Tapirisat » veut dire « fraternité ») est renommé Inuit Tapiriit Kanatami. L'ITC est créé par un comité organisateur d'Inuits qui décide qu'il est temps que les Inuits aient une voix unie sur divers aspects de la mise en valeur du Nord canadien et de la protection de la culture inuite. En 2010, l'ITK est une organisation nationale représentant plus de 55 000 Inuits de 53 communautés dans la région désignée des Inuvialuit (Territoires du Nord-Ouest), le Nunavut et le Nunavik (Nord québécois) ainsi que le Nunatsiavut (Labrador). Elle comprend également neuf associations régionales : la Qikiqtani Inuit Association (région de Baffin), le gouvernement du Nunatsiavut, la Kivalliq Inuit Association, la Kitikmeot Inuit Association, la Inuvialuit Regional Corporation, la Pauktuutit Inuit Women of Canada, la Société Makivik, le Nunavut Tunngavik Inc. et le National Inuit Youth Council. Depuis sa création, l'ITK poursuit les objectifs suivants : protéger la langue et la culture des Inuits; susciter des sentiments de dignité et de fierté envers le patrimoine inuit; constituer un point central chargé de déterminer les besoins et les désirs de tous les Inuits; être le porte-parole des Inuits sur des questions touchant à leur bien-être; améliorer la communication au sein des communautés et entre elles; enchâsser les droits inhérents des peuples autochtones à l'autonomie gouvernementale dans la Constitution du Canada; garantir et sauvegarder les droits fondamentaux de la personne dans tous les aspects de la vie des Inuits; protéger l'environnement; favoriser le développement et la planification de l'économie afin de permettre aux Inuits d'y participer et de la contrôler pour ensuite devenir autonomes; traiter des problèmes de santé et de société et, enfin, chercher à protéger les droits civils, politiques, économiques, culturels et sociaux des Inuits à l'aide des outils internationaux en matière de droits de la personne et, plus particulièrement, du droit à l'auto-détermination. L'ITK est un organisme à but non lucratif financé à ses débuts en 1971 par le Bureau du Secrétariat d'État. Le financement fédéral accru permet à l'organisme de lancer de nombreux projets de recherche. Un de ces projets est notamment une étude sur l'utilisation et l'occupation du sol dans les Territoires du Nord-Ouest (1974-1975) et dans le Labrador (1975-1976). Cette étude sur l'utilisation du sol donne lieu à la publication de Our Footprints are Everywhere, un document illustrant à l'aide de cartes l'utilisation passée et présente du sol nordique et décrivant les schémas selon l'espèce et la saison. L'ITK publie l'Inuktitut, le journal périodique de langue inuktitut le plus longtemps publié au Canada. L'Inuktitut sort pour la première fois en 1959 et il est maintenant publié à 13 000 exemplaires et est offert en écriture syllabique inuktitut, en anglais et en français.

INUKSUK (un) - INUKSUIT (les) – INUNNGUAT (imitation d'Inuit)

Que ce soient les tribus africaines, les peuplades d'Asie, les aborigènes d'Australie, les Incas et Mayas d'Amérique du Sud et plus près de nous, les Amérindiens du Nord et les Inuit, tous ont laissés dans l'environnement des signes, des traces de leur existence. Les inuksuit sont d'imposantes silhouettes de pierre aux formes humaines qui de tiennent debout sur l'horizon dénudé de la toundra. Peuple nomade, les Inuits érigèrent des inuksuit comme des bornes pour délimiter un territoire, comme des panneaux indicateurs pour faciliter les déplacements et servaient également de cache de nourriture (caribou, poisson) en cas de survie. En période de migration, les Inuits construisaient des inunnguat sommaires le long des pistes pour rabattre les caribous vers les chasseurs. Ces imitations d'Inuits (inunnguat) en pierre effrayaient les caribous et les dirigeaient vers l'endroit propice choisi pour l'abattage.

INUKTITUT

Langue parlée par les Inuits mise en caractère syllabique permettant son écriture en 1880 par le missionnaire anglican E.J. Peck. L'inuktitut possède un vocabulaire riche et une structure complexe qui remonte à des millénaires.). On compte cinq principaux dialectes inuits au Canada : l'inuvialuktun, l'inuinnaqtun, l'inuttitut et l'inuttut groupés sous une même langue, l'inuktitut ou

inuttitut. Lors du dernier recensement, 70 % des Inuits ont déclaré connaître la langue inuit et près des deux tiers ont affirmé que l'inuktitut était leur langue maternelle (première langue apprise). C'est à Nunavik et à Nunavut que l'inuktitut est la plus utilisée; neuf Inuits sur dix s'expriment dans cette langue. L'inuktitut est encore aujourd'hui la langue dominante maternelle (96%) et utilisée dans les activités sociales, de chasse et pêche. Par contre la langue du travail rémunéré est l'anglais ce qui lui confère un puissant statut puisque c'est la langue, suivie du français, qui unit tout le monde reléguant l'inuktitut dans la sphère privé. A noter que même si les Inuits écoutent majoritairement la radio en inuktitut, la plupart regardent en moyenne (5.5h par jour) les émissions de télévisions anglaises. Malgré tout, l'enseignement de l'inuktitut de la maternelle jusqu'à la fin du secondaire a démontré une nette augmentation de l'estime de soi lorsque les enfants apprennent dans leur langue d'origine. Le suffixe miut désigne l'endroit où l'on habite; exemple Montréalmiut, Parismiut, Londonmiut ou Newyorkmiut. Krom Valentina, Keleutak Harriet, Quumaluk Qiallak, Taylor Donald, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 273-285

Alphabet syllabique de l'inuktitut

ᐁ	ai	ᐃ	i	ᐅ	u	ᐊ	a	•	
ᐯ	pai	ᐱ	pi	ᐳ	pu	ᐸ	pa	ᑉ	p
ᑌ	tai	ᑎ	ti	ᑐ	tu	ᑕ	ta	ᑦ	t
ᑫ	kai	ᑭ	ki	ᑯ	ku	ᑲ	ka	ᒃ	k
ᒉ	gai	ᒋ	gi	ᒍ	gu	ᒐ	ga	ᒡ	g
ᒣ	mai	ᒥ	mi	ᒧ	mu	ᒪ	ma	ᒻ	m
ᓀ	nai	ᓂ	ni	ᓄ	nu	ᓇ	na	ᓐ	n
ᓭ	sai	ᓯ	si	ᓱ	su	ᓴ	sa	ᔅ	s
ᓓ	lai	ᓕ	li	ᓗ	lu	ᓚ	la	ᓪ	l
ᔦ	jai	ᔨ	ji	ᔪ	ju	ᔭ	ja	ᔾ	j
ᕓ	vai	ᕕ	vi	ᕗ	vu	ᕙ	va	ᕝ	v
ᕃ	rai	ᕆ	ri	ᕈ	ru	ᕋ	ra	ᕐ	r
ᙯ	qai	ᕿ	qi	ᖁ	qu	ᖃ	qa	ᖅ	q
ᙰ	ngai	ᖏ	ngi	ᖑ	ngu	ᖓ	nga	ᖕ	ng

JJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJ

JUSTICE

Les notions de justice et de gestion des conflits doivent être comprises en accord avec une vision globale que les Inuits ont développé avec leur propre conception métaphysique du monde et des rapports qui relient les humains et le milieu naturel. Pendant des millénaires, les conflits dans les communautés ou les familles inuites ont toujours été traités conformément à leur culture. Selon la tradition orale, il existait une sorte de « Parlement » où les hommes les plus influents jugeaient les affaires plus sérieuses. Cet endroit se distinguait par un cercle de près de 7 mètres de diamètre, composé de 17 blocs de granite, mesurant chacun de 59 à 100 cm de hauteur sur environ 50 cm de largeur. Deux blocs immenses se font face, l'un est de taille humaine où se tenait probablement le fautif, l'autre plus imposant, celui du « juge » dépasse les deux mètres. En général, la norme voulait que l'on n'intervienne pas dans les conflits privés même si la communauté pouvait exprimer une sanction morale comme par exemple, l'évitement d'un mari particulièrement violent envers sa femme et ses enfants. En revanche, le conseil des sages se réunissait au site nommé akitsirarvik (l'endroit où l'on règle un différend) dès que l'intérieur supérieur, voire la survie du groupe était en jeu. Le meurtre, le rapt d'une femme, le refus d'un mariage déjà consentie, l'adultère en étaient les principales causes. Devant de tels conflits où la vengeance familiale ou « vendetta » était courante, l'usage de réprimandes ou de sanctions visait moins à punir le ou les individus qu'à rétablir au plus vite l'harmonie et la paix au sein du groupe. L'efficacité des réprimandes était un bon test pour mesurer l'homogénéité et la cohésion du groupe. La récidive de délits comme le meurtre, la cruauté, les actes qui compromettaient un chasse fructueuse, le refus du partage collectif du gibier, l'adultère répété, entraînait une réaction très vive de la communauté. Dans le cas extrêmes, le bannissement pouvait être envisagé, qui dit isolement dans l'Arctique, dit la mort assurée. L'exécution n'était pas courante mais pouvait être prononcée dans le cas d'individu qui représentait un grave danger pour le groupe. La coutume voulait que cette exécution n'entraîne aucunes représailles ou «vendetta» de la famille concernée. Le roman Agaguk nous apprend que le meurtre d'un Blanc puisqu'il ne met pas en danger la communauté, était en général ignoré par les Inuits. Outre ces cas extrêmes, le règlement de conflits passait par des « duels judiciaires » qui revêtaient plusieurs formes : les duels de coups de poings ou de tête, de lutte. Ce type de duels était plutôt un exutoire qui permettait de résoudre de manière plus astucieuse le conflit en détournant le différent vers une solution immédiate (un gagnant et un perdant) et sans appel. Dans les cas mineurs, le conseil pouvait adresser un reproche, un avertissement, un ostracisme temporaire ou exiger une confession publique devant laquelle le contrevenant devait endurer les moqueries, la dérision, l'humour, les injures et l'humiliation. Pour les Inuits, le système judiciaire canadien des Qallunaat qui vise à punir le délinquant par l'emprisonnement constitue pour eux une mesure totalement incompréhensible surtout si elle prive la communauté d'un chasseur actif donc participant au partage collectif du gibier. Huret, 2003, p. 195-204

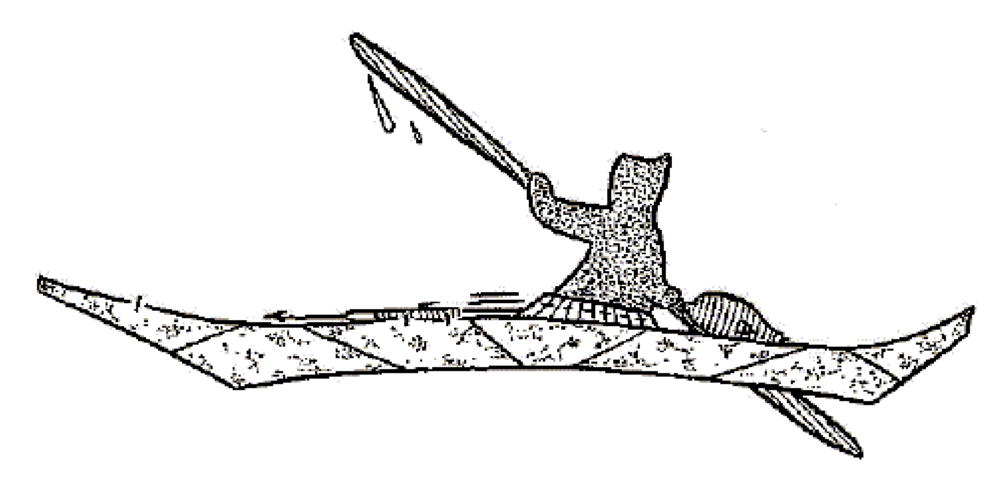
KKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKK

KAKIVAK (un)

Cette lance spéciale faite de deux morceaux d'andouiller assemblés de manière à former deux dents qui servaient à retenir le poisson. Entre les deux dents, une pointe acérée transperçait le poisson. Les Inuits construisaient un barrage de

pierre pour diriger le poisson vers des eaux peu profondes pour faciliter la capture. Ipellie Alootook, 2008, p, 23

KAYAK (un) (qajaq) – OUMIAK (l')
Embarcation multi-fonctionnelle qui sert à la chasse au harpon (phoque ou béluga), à poser des filets, à tuer des caribous aux passages à gué. Sa structure légère et affilée est recouverte de peaux de phoque épilées, tendues et cousues. Le

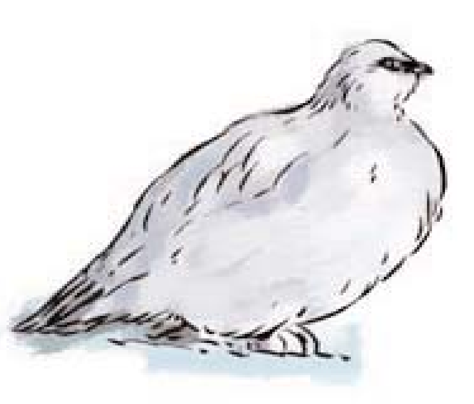


kayak est conçu à l'image d'un corps vertébré : il possède une colonne vertébrale (la quille) à laquelle sont fixées les côtes (les bordages) et un sexe mâle (la proue appelée isuujaq = qui ressemble à un pénis). Le sternum du caribou qui se transforme en proue du kayak est appelé uirniq, (qui monte sur) construit sur la racine iuk (mari) et qui désigne ainsi la partie avant et élevée du kayak et du traîneau à chien, principaux signes identitaires du mâle pourvoyeur et chasseur. En général, l'armature du kayak est faite de bois de grève, d'os de baleine et d'andouiller, ensuite des peaux de phoques tendues formaient le revêtement extérieur. Le tout était finalement assemblé au moyen de lanières en peau de phoque et lacet en nerfs de caribou. Afin d'éviter que le sable ou des cailloux viennent percer le revêtement, de vieilles peaux de phoque ou de caribou recouvraient la paroi intérieure. La longue pagaie avec pale à chaque bout est de bois. D'une longueur de 6,5 m et 0,75 m dans sa partie la plus large, cette embarcation était assez solide pour transporter un chasseur adulte et le phoque qu'il venait de tuer. L'oumiak est une grande embarcation servant à la transhumance d'une famille et de tous ses biens entre le campement d'été et d'hiver s'il y a lieu. Comme c'étaient les femmes qui pagayaient on l'appela « la bateau des femmes » qui transportait les tentes, les vêtements, les ustensiles de cuisine, les outils, les fusils et même les chiens. Ipellie Alootook, 2008, p, 14-15

KRILL (le)
Mot norvégien désignant les larves de crustacés de la famille des zooplanctons. Principale source de nourriture des baleines. Voir PLANCTON

LLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLL

LAGOPÈDE DES NEIGES
Les lagopèdes sont au nombre des quelques espèces plus résistantes de la famille des phasianidés qui passent la majeure partie de leur existence au sol, à proximité de la limite des arbres. Trois espèces vivent en Amérique du Nord : le Lagopède des saules (Lagopus lagopus), le Lagopède à queue blanche (Lagopus leucurus)et le Lagopède alpin (Lagopus mutus). Comme les autres phasianidés, les lagopèdes ont un corps trapu, la queue et les pattes courtes et les ailes, petites et arrondies. Le poids du Lagopède des saules varie entre 450 et 800 g, celui du Lagopède à queue blanche est d'environ 350 g, tandis que celui du Lagopède alpin est intermédiaire. Ces perdrix des neiges ont les doigts emplumés, ce qui leur permet de marcher plus facilement dans la neige et changent de plumage trois fois par année et non deux, comme la plupart des oiseaux, ce qui leur permet de bien se camoufler, quelle que soit la saison. Le plumage de leurs ailes est blanc en tout temps de l'année. Les caroncules rouges gonflables au-dessus des yeux sont particulièrement évidentes chez les mâles durant la période des combats territoriaux et des accouplements, mais plus pâles ou à peine visibles chez les femelles. Les mâles du Lagopède alpin conservent leur plumage hivernal pendant toute la saison de nidification et une partie de l'été. Durant les parades, ils offrent un spectacle particulièrement saisissant avec leur plumage blanc et noir immaculé et leurs crêtes rouges. Après la fonte des neiges, leur plumage devient plus terne à cause des bains de poussière. Vers la fin de l'été, les mâles acquièrent une livrée bigarrée semblable à celle des femelles puis, au moment où ces dernières achèvent d'élever leur progéniture, ils endossent un plumage automnal plus grisâtre. À peine les deux sexes ont-ils revêtu leur plumage automnal qu'ils commencent déjà à le remplacer par la livrée blanche hivernale caractéristique. Les lagopèdes sont habituellement considérés comme étant monogames (ils n'ont qu'un partenaire à la fois) Toutefois, chez le Lagopède alpin, les mâles peuvent s'accoupler avec deux, parfois trois femelles partageant leur territoire lorsque les populations atteignent des densités exceptionnellement élevées (comportement appelé polygamie). Les mâles peuvent alors parfois ravir les partenaires de leurs voisins. Les femelles



s'accouplant à des mâles polygames se livrent à une intense concurrence pour attirer l'attention du mâle. Une hiérarchie s'installe, et la favorite du mâle occupe la position dominante. Les femelles qui parviennent à élever leur couvée n'ont habituellement qu'une ponte par année. Celles qui perdent leurs œufs durant la période de ponte ou d'incubation peuvent effectuer une nouvelle ponte. Les œufs, dont le nombre varie entre cinq et 14, sont ornés de fines mouchetures ou marbrures et sont pondus à même le sol, dans une faible dépression lâchement tapissée d'herbes, de lichen, de feuilles et de plumes. Bien au chaud sous les plaques incubatrices abdominales dépourvues de plumes de la femelle, les oisillons couverts de duvet éclosent environ trois semaines après la ponte du dernier œuf de la couvée. L'éclosion ne prend habituellement que quelques heures mais peut s'étaler sur une journée complète. Pendant ce temps, la femelle garde la couvée au chaud, mais les oisillons émergent brièvement de temps à autre. Peu de temps après, la femelle entraîne hors du nid ses petits, qui pèsent environ 15 g, en émettant des cris sourds. La famille s'alimente à proximité du nid au début, mais elle étend graduellement son territoire, parcourant parfois de très grandes distances pour trouver sa nourriture. Au début de la période d'incubation (période pendant laquelle la femelle couve les œufs pour les garder au chaud), les mâles montent la garde auprès des femelles. Leur intérêt pour cette activité s'estompe graduellement, et les femelles se retrouvent bientôt seules pour couver les œufs et élever leur progéniture. La croissance des jeunes lagopèdes est extrêmement rapide. Chancelants sur leurs pattes à l'éclosion, les oisillons peuvent courir aussi rapidement qu'une souris quelques jours plus tard et commencent déjà à voler maladroitement à l'âge d'environ une semaine. Durant les deux ou trois premières semaines de leur existence, les jeunes lagopèdes sont couverts de duvet et ornés de motifs compliqués où alternent le jaune, le brun, le gris et le marron. Ils acquièrent ensuite un plumage brunâtre qui rappelle celui des femelles et qui persiste jusqu'en automne, puis muent de nouveau pour endosser le plumage hivernal blanc caractéristique. À l'automne, les jeunes ont presque atteint la taille des adultes et sont en mesure de subvenir à leurs propres besoins. Ils commencent à se rassembler avec les adultes en petites bandes, et il arrive que les espèces se mêlent lorsque ces bandes s'unissent pour en former de plus grandes. Ces rassemblements sont ponctués de parades et de cris assez abondants, qui n'atteignent cependant pas l'intensité ni la vigueur de la pariade printanière. L'hiver, les oiseaux consacrent l'essentiel de leur temps à s'alimenter le jour et à se reposer la nuit à l'abri des buissons, ou enfouis sous la neige lorsque les conditions météorologiques sont extrêmes, La qualité et la profondeur de la neige jouent un rôle déterminant pour la survie des lagopèdes. L'accessibilité de la nourriture, par exemple, est intimement liée à l'épaisseur de la couche de neige, et celle des sites offrant une protection contre le vent froid, à son épaisseur et à sa dureté. Ces mêmes facteurs déterminent également avec quelle facilité leurs prédateurs, tels les renards, les lynx, les loups et les martres peuvent les pourchasser. Les populations de lagopèdes, tout comme celles du lièvre d'Amérique, de la Gélinotte huppée et du Tétras des savanes, du lemming, du lynx, du renard roux et du renard arctique ainsi que du Harfang des neiges, sont soumises à des fluctuations cycliques. Aucun facteur ne peut à lui seul expliquer un tel phénomène, mais il semble que les conditions météorologiques et la qualité et la quantité de nourriture disponible exercent une action déterminante sur les hausses et les déclins que ces populations subissent à intervalles plus ou moins réguliers. En Amérique du Nord, les lagopèdes vivent dans des régions rarement fréquentées par les humains. Toutefois, la situation est en train de changer rapidement, au point où les mesures de conservation actuelles, qui sont essentiellement de nature préventive (tels que les règlements de chasse qui visent à protéger les populations d'oiseaux nicheurs et établissent des limites de prises quotidiennes) ou qui permettent de résoudre des problèmes locaux, pourraient ne plus suffire. L'isolement relatif dans lequel vivent les lagopèdes ne suffit plus à les protéger contre les méfaits d'une utilisation inconsidérée du territoire, qui a déjà entraîné la dégradation ou la destruction d'une partie de leur habitat. L'augmentation du nombre de feux allumés par les humains dans la toundra, surtout dans les régions situées à proximité de la limite de végétation arborescente, a entraîné une réduction temporaire de la quantité et de la diversité de la nourriture disponible mais stimulé la croissance des arbustes qui servent à l'alimentation des lagopèdes en hiver. Toute utilisation des terres provoquant une érosion progressive, la destruction de la végétation ou la pollution des sols, de l'air et de l'eau ou entraînant la fonte du pergélisol constitue une menace pour les lagopèdes et la faune en général. La dérive aérienne de polluants sur de longues distances s'est généralisée et met en danger les populations de nombreuses espèces de l'Arctique, dont les lagopèdes. Enfin, personne n'est encore en mesure de prédire comment la faune réagira au réchauffement climatique et à l'amincissement de la couche d'ozone. Bien que les trois espèces de lagopèdes aient été étudiées par les scientifiques, leur seuil de tolérance face aux changements causés par l'être humain ainsi que de nombreux aspects de leur biologie demeurent méconnus. http://www.hww.ca/fr/especes/oiseaux/les-lagopedes.html

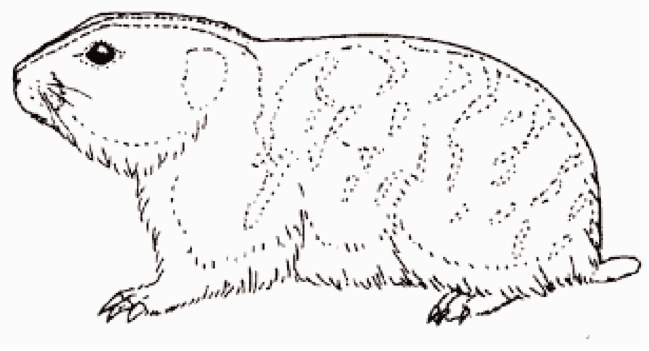
LÉGENDES – RÉCITS INUITS (les)

La tradition orale du conte fait état de femmes et d'hommes, parfois d'enfants et d'animaux dotés de pouvoirs extraordinaires, de force, de courage, de ténacité et même dotés de dons comme la clairvoyance les mettant en contact le monde spirituel. Voilà pour les légendes associées principalement à la mythologie. Il en est autrement du récit qui lui transmettait l'information à propos des

coutumes, des codes moraux, des protocoles sociaux, de l'histoire et événements familiaux ainsi que de la localisation des animaux, de leur comportement, du pistage, des principaux lieux de campements, des techniques de trappe, sans oublier le nom de lieux et du vocabulaire dédié à la mer et au continent. C'est ainsi que tout le savoir ancestral concernant la cosmologie inuite, l'histoire du peuple, les épreuves et la lutte pour la survie se perpétuait à travers la tradition orale. Dans toutes les sociétés, les légendes remplissent diverses fonctions : codifier les façons de se comporter, mettre de l'ordre dans le cosmos, réglementer les conventions sociales, inspirer l'exemple ou même expliquer divers phénomènes naturels inexplicables autrement. Cette forme ancienne de récit est particulièrement présente dans la culture inuite. Voici deux légendes : 1) Légende de Luumaq. Guidé par sa mère, un jeune Inuk aveugle tire sur un ours errant. La mère était une marâtre qui maltraitait souvent son fils. Elle lui dit qu'il avait manqué l'ours et garda toute la viande pour elle et sa fille. Heureusement, sa sœur venait le nourrir en cachette. À l'insu de sa mère, le garçon retrouva la vue grâce à deux huards magiques qui le plongèrent dans l'océan. Gardant le secret sur sa guérison, l'enfant s'aperçut des fourberies de sa mère. Préparant sa vengeance, il persuada sa mère à se nouer un filin autour de sa taille et soudainement harponna un béluga entraînant la marâtre dans la mer vouée à un châtiment éternel. Elle tournerait encore autour de la terre accrochée à ce mammifère marin. Son cri plaintif qui ressemble à «Luumaq» résonne encore parfois pour rappeler aux Inuits de bien traiter les handicapées de leur communauté. Une autre légende, (2) Atunga, existe dans d'autres régions de l'Arctique et comprend quelques variations locales. La version reproduite ici provient du narrateur Johnny Annanack et se situe près de Kangiqsualujjuaq. Selon Annanack, cette légende véhicule un puissant message contre l'oisiveté : ceux qui sont actifs et constamment occupés restent jeunes, alors que ceux qui ne font que « flâner » vieillissent rapidement. Un homme appelé Atunga et sa femme avaient entrepris un voyage autour du monde, laissant leur jeune fille à la maison. Ils se déplaçaient en traîneau à chiens et en bateau. Ils ont été partis pendant des années et des années. Atunga et sa femme ont même traversé le pays des qallunaat [hommes blancs] où ils ont acquis des perles à offrir à leur fille en cadeau. Quand ils sont enfin rentrés à la maison, leur fille était devenue une vieille femme alors qu'ils étaient restés relativement jeunes. La fille a regardé de haut le cadeau d'Atunga et a dit : « une vieille femme n'a que faire de ces perles! » On peut voir les traces de pas d'Atunga dans le roc près de Kangiqsualujjuaq. -Traduction libre de MacDonald (2000), Mais les changements sociaux amorcés avec l'occidentalisation (radio, télévision, internet) font que l'art du récit, la richesse des contes ont diminué principalement parce que les jeunes générations d'aujourd'hui passent moins de temps sur le terrain, y chassent moins donc, ont moins besoin de l'information nécessaire transmises par les aînés préférant discuter entre eux sur les réseaux sociaux. Mis ensemble, ces facteurs ne fournissent pas le climat idéal dans lequel l'art du récit pourrait s'épanouir. Heyes Scott, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 302-304

LEMMINGS (les)

Un des noms inuit du lemming est kilangmiutak, ou « celui qui tombe du ciel ». La légende de lemmings tombant du ciel est commune aux Inuits de tout l'Arctique nord-américain et de la Scandinavie. Elle est probablement issue de l'apparition soudaine des lemmings à l'époque de la fonte des neiges après un hiver de reproduction intensive. Les chamans prêtaient des pouvoirs surnaturels au lemming, et plus particulièrement au lemming variable, auquel ils attribuaient une origine céleste. Les lemmings sont des rongeurs, voisins de la souris, qui habitent les zones non arborées du Nord canadien. Tous les lemmings ont de petites oreilles largement dissimulées dans la fourrure, de courtes pattes et des queues tronquées. Le lemming brun adulte a une longueur totale de quelque 150 mm, dont 20 mm environ pour la queue. Le poids corporel peut varier beaucoup (entre 55 g et 115 g environ) d'une année à l'autre. Sa fourrure est grise et brune en été comme en hiver. Quant au lemming variable, il a la même taille totale que le lemming brun, mais la queue est plus courte (environ 15 mm). La couleur du lemming variable change au fil des saisons (d'où son nom : variable) : en été, il a le nez noir, les joues grises, les oreilles tachetées de fauve, un collier marron et une rayure dorsale d'un noir plus ou moins prononcé. La mue automnale remplace toutefois le pelage d'été par un manteau hivernal tout blanc et s'accompagne d'une croissance marquée de deux griffes des pattes antérieures, destinées semble-t-il à mieux creuser la neige densément compactée de la toundra. Plus petits mammifères de l'extrême Arctique, les lemmings constituent un élément clé des écosystèmes arctiques. Pour des raisons inconnues, les populations de lemmings connaissent des fluctuations radicales, culminant tous les quatre ans environ pour ensuite s'effondrer presque jusqu'à l'extinction. Comme ces petits animaux figurent en bonne place au le menu de l'hermine, du renard arctique, du harfang des neiges, du faucon gerfaut et des labbes, ce mystérieux cycle rythme la vie animale de la toundra. La plus grande partie du territoire occupé par les lemmings est constituée de pergélisol (sol gelé en permanence) atteignant souvent quelques centimètres de profondeur, où les lemmings sont donc incapables de creuser de profonds terriers pour s'abriter, même en été. Cependant, quand le sol contient



une forte proportion d'eau, l'alternance saisonnière du gel et du dégel crée des replis et des sillons qui servent respectivement de terriers et de sentiers aux lemmings. Dans une même région, en été, les lemmings bruns et les lemmings variables choisissent habituellement des habitats différents. Les lemmings variables éliront domicile dans les zones plus élevées et plus sèches, tandis que les lemmings bruns préféreront les dépressions plus humides. Cette séparation correspond aux préférences alimentaires. Par exemple, selon les sources de nourriture disponibles, les lemmings variables recherchent le saule et les canneberges, tandis que les lemmings bruns préfèrent la laîche, la linaigrette de Scheuchzer et certaines sortes de mousses. En hiver toutefois, la descente des lemmings variables vers les terrains plus bas où la neige plus épaisse offre un meilleur abri tend à faire disparaître cette ségrégation. Le long hiver arctique est une période critique pour les lemmings, qui, contrairement à de nombreux rongeurs de la zone tempérée, n'hibernent pas. Il est étonnant que ces petits animaux à sang chaud puissent demeurer actifs durant tout l'hiver arctique sans mourir de froid. La petitesse de leurs appendices (oreilles, pattes et queue) est une adaptation visant à réduire la perte de chaleur, et leur pelage est plus épais en hiver qu'en été. À l'approche de l'hiver, les lemmings construisent à la surface du sol de gros nids circulaires faits de laîche et d'herbes finement déchiquetées, qui leur offrent une isolation supplémentaire lorsqu'ils ne sont pas partis à la recherche de nourriture. La neige offre une isolation essentielle aux lemmings, qui s'alimentent dans l'espace subnival (« sous la neige ») formé entre le sol et la neige et qui ne sortent presque jamais à la surface. Dans l'extrême Arctique, sans être exactement chaudes (-25 °C), les températures à l'interface sol neige sont quand même plus tolérables que celles qui règnent sur la couche de neige, et cet écart est critique pour la survie des lemmings. On connaît depuis longtemps les fluctuations énormes des populations de lemmings, qui semblent culminer tous les quatre ans environ. En outre, les populations sont nombreuses sur un immense territoire : 1960, par exemple, s'est avérée une « année à lemmings » dans presque tout l'Arctique canadien. Une foule de raisons ont été avancées pour expliquer ces cycles, depuis la modification du nombre de taches solaires jusqu'aux conditions d'enneigement. Il est probable que les conditions météorologiques jouent un rôle de déclencheur, mais cela n'a pas été prouvé. L'hiver est problématique pour les lemmings, mais la quantité de neige, ainsi que le moment et l'endroit des accumulations peuvent atténuer les risques. En fait, les « années à lemmings » ne surviennent que lorsque la reproduction hivernale a été possible. Malheureusement, on n'a pas encore étudié suffisamment en détail le rôle de la couverture neigeuse pour prouver son rôle dans le cycle de population. Le cycle démographique se distingue par l'extrême faiblesse des populations au « bas » du cycle. Même si plusieurs espèces de petits rongeurs vivant en climat tempéré présentent également des pics d'abondance à peu près tous les quatre ans, et que certaines d'entre elles atteignent alors des densités beaucoup plus élevées que les lemmings, aucune ne peut rivaliser avec le dépeuplement extrême des lemmings à leur seuil minimal démographique. Une rareté aussi grande fait craindre l'extinction. Cependant, ce « goulot d'étranglement » démographique a probablement pour effet de favoriser fortement les individus les mieux adaptés à la survie dans le rude milieu arctique. Ce cycle à peu près quadriennal peut être une façon pour la sélection de marcher de pair avec les changements qui se produisent continuellement dans l'Arctique. Une des premières hypothèses avancées voulait que l'alternance régulière des cycles de rareté et d'abondance résulte de l'interaction prédateur proies : quand la proie abonde, le prédateur en réduit le nombre et est ensuite acculé à l'inanition. Cependant, on envisage aujourd'hui le problème sous l'angle inverse. On sait que le taux de nidification du harfang des neiges et le taux de survie des jeunes renards arctiques sont tous deux liés à l'abondance des lemmings. Très peu de renardeaux ou de jeunes harfangs, voire aucun, ne survivent sauf lors des « années à lemmings ». La génération de renards nés pendant une « année à lemmings » soutient la population de renards, dont le nombre décline graduellement, jusqu'au prochain point culminant du cycle démographique des lemmings. Selon une autre théorie, évidente celle là, la population de lemmings serait périodiquement décimée par des épidémies. Plus la population est dense, plus les infections se transmettent rapidement d'un individu à l'autre. Cependant, on n'a trouvé aucune maladie sévissant chez toutes les populations de lemmings en déclin. Une autre possibilité réside dans l'interaction entre les lemmings et leurs sources d'alimentation. En devenant plus nombreux, les lemmings causent de plus en plus de ravages dans la végétation qui les entoure, jusqu'à ce que la nourriture vienne à manquer. La famine cause la mort de nombreux lemmings, mais permet à la végétation de repousser, et le cycle recommence. On sait que la quantité et la qualité de la nourriture disponible varient selon le cycle des lemmings, mais la relation de causalité n'est pas encore prouvée. Depuis quelques années, les chercheurs s'intéressent principalement aux changements qui surviennent chez les animaux eux-mêmes. Les premières données mesurables proviennent de l'observation que le poids moyen des individus varie d'une phase à l'autre du cycle. Chez plusieurs espèces de petits mammifères, les plus gros individus naissent au printemps des années d'abondance. Les chercheurs examinent maintenant des changements plus subtils qu'auparavant. Par exemple, l'accroissement de la densité intensifie les interactions sociales entre les individus, dont il résulte un stress qui crée un déséquilibre hormonal, lequel peut nuire à la reproduction ou modifier le comportement. Le stress lui-même peut mener à une plus grande mortalité. Les lemmings sont habituellement agressifs entre eux. Si la modification de comportement consiste en un surcroît d'agressivité, moins de lemmings verront le jour et davantage périront. En Scandinavie, les lemmings deviennent agités en année d'abondance. Dans les régions montagneuses de Norvège, par exemple, les lemmings amorcent leur périple en s'engouffrant dans des vallées pour gagner des

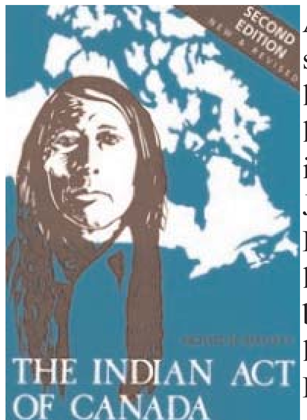
terrains plus bas. Un grand nombre finit donc par atteindre la mer ou un grand lac et peut s'aventurer sur les eaux gelées ou se jeter à l'eau, ce qui a donné naissance au mythe populaire voulant qu'ils aient recours au suicide collectif pour régler leur problème de surpopulation. Cependant, cette croyance n'a été corroborée par aucune observation dans l'Arctique nord-américain. De plus, la plupart des lemmings au Canada vivent en terrain assez plat et trop loin de l'océan pour faire une telle migration. Il n'existe aucune légende inuit sur les migrations de lemmings, et il est difficile à croire que les Inuits n'auraient pas remarqué un tel phénomène. Il est avéré, certes, qu'au cours d'une « année à lemmings », on apercevra souvent un certain nombre d'individus sur la glace des lacs et de la mer, mais ils ne se déplacent pas tous ensemble dans une direction bien déterminée, par exemple le nord ou le sud comme les oiseaux migrateurs, et l'on n'observe jamais de groupes nombreux. Une fois sur la glace, les lemmings courent rapidement, d'ordinaire en ligne droite. On en a déjà trouvé sur des champs de glace jusqu'à 55 km de la terre ferme. On ne sait pas au juste pourquoi les lemmings vont sur la glace des lacs et de la mer au printemps des années de pointe, mais le printemps est une période de bouleversement social en raison des transformations environnementales associées à la fonte des neiges et des changements physiologiques déclenchés par le début de la saison de reproduction. Il existe trois espèces de lemmings dans l'Arctique canadien. Deux espèces habitent la toundra continentale à l'ouest de la baie d'Hudson et dans le sud de l'archipel Arctique : le lemming brun Lemmus sibiricus, dont l'aire de répartition s'étend jusqu'aux régions montagneuses du Sud, et le lemming variable Dicrostonyx torquatus, qui a colonisé les îles de la Reine Élisabeth jusqu'aux confins septentrionaux de l'île d'Ellesmere. Au Nunavik, les lemmings variables qui peuplent la péninsule de l'Ungava sont généralement considérés comme une espèce distincte, le lemming d'Ungava Dicrostonyx hudsonius. On trouve des espèces similaires de lemmings dans d'autres pays circumpolaires, comme la Norvège, le Groenland et la Russie. En taxonomie, la discipline qui classifie les organismes, on regroupe le lemming variable et le lemming brun dans la catégorie des microtidés, avec le rat musqué, le campagnol-lemming de Cooper et d'autres campagnols. Les mâles comme les femelles peuvent s'accoupler quelques semaines après leur naissance. La proportion de lemmings qui se reproduisent durant l'été suivant leur naissance varie fortement d'une année à l'autre, et semble reliée à la densité de population. Après un an, une femelle est capable de produire trois portées même durant le court été arctique, mais il est rare que cela se produise. La durée de la saison estivale de reproduction dépend de la densité démographique. Si la population est faible, la reproduction se poursuit jusqu'en septembre, mais quand les lemmings abondent, ils peuvent arrêter de s'accoupler en juillet. Il leur arrive de se reproduire en hiver, mais les ruts estival et hivernal sont toujours espacés de pauses au printemps et à l'automne. On ignore encore totalement comment un si petit mammifère, déjà sous l'effet d'un grave stress thermique, peut trouver assez d'énergie pour s'accoupler en plein hiver arctique, et quels facteurs déterminent le moment de cette reproduction hivernale. Même si certains individus ont vécu jusqu'à trois ans en captivité, aucun lemming ne survit probablement plus d'un hiver dans la nature, la plupart tombant sous la dent des prédateurs sauvages (sauf en période de mortalité massive, où peuvent entrer en jeu d'autres facteurs comme l'inanition). Dans la saison sans neige, les renards arctiques, les hermines, les harfangs des neiges, les labbes et les faucons gerfauts réclament leur tribut. Les loups captureront des lemmings à l'occasion. Malgré la sécurité qu'offre le manteau nival, plusieurs chercheurs présents dans la toundra durant la fonte des neiges ont découvert des vestiges de nids de lemmings dévastés par des hermines. Des chercheurs ayant passé quatre hivers dans l'île Devon, au Nunavut, au début des années 70 ont constaté que de 5 à 16 p. 100 des nids de lemmings y avaient été attaqués par des hermines. On a observé un taux encore plus élevé de prédation à l'île Banks dans les Territoires du Nord-Ouest et en Alaska. Le Harfang des neiges, seul oiseau de proie présent en hiver, est mal équipé pour creuser la neige et ne s'attaque qu'aux lemmings s'aventurant à la surface de la neige. Quant au petit renard arctique, il est en mesure de creuser la neige solidement tassée par le vent de la toundra, mais c'est dépenser beaucoup d'énergie pour un maigre repas. En général, l'activité humaine ne menace pas les lemmings, sauf autour des villages, des mines, des puits de pétrole et des autres emplacements industriels. Le mauvais temps en tue probablement un bon nombre. À l'automne, un temps froid précoce en l'absence de neige peut être fatal; au printemps, durant la fonte des neiges, quand la neige perd son pouvoir isolant, les lemmings peuvent être à la merci des éléments si les conditions se gâtent. Les nids d'hiver peuvent être inondés, et les terriers d'été peuvent être bloqués par la glace lorsque le gel suit un redoux. On sait que les lemmings souffrent d'un certain nombre de maladies infectieuses et portent divers parasites, mais relativement peu d'individus en meurent. Les Inuits ne mangent pas de lemming et n'en utilisent pas la peau, vraiment trop petite. Mais les Inuits qui vivent complètement ou partiellement du piégeage profitent directement de la prolifération de renards arctiques qui suit chaque année à lemmings. Les lemmings constituent un maillon essentiel de la chaîne vitale relativement simple de la toundra, et ils nous aident à mieux comprendre comment même ce simple écosystème peut s'avérer en fait complexe. Les terriers qu'ils creusent transforment le sol arctique. Leurs mœurs alimentaires modifient la composition de la communauté végétale de la toundra. En outre, les trappeurs les apprécient pour une autre raison, car les populations de renards arctiques suivent l'abondance des lemmings. L'influence des lemmings se fait sentir bien au-delà de l'Arctique. En effet, une baisse de la population de lemmings peut se traduire par une surabondance de harfangs des neiges, qui, pendant un certain temps, reflueront dans le Sud du Canada pour le plus grand plaisir des observateurs d'oiseaux. Pendant ce temps, l'écosystème de la toundra refait ses forces en préparation du déferlement d'énergie qui accompagnera la

prochaine année à lemmings. http://www.hww.ca/fr

LICHEN

Organisme végétal extrêmement résistant, vivant à même le substrat, formé de la symbiose d'un champignon filamenteux et d'une algue microscopique, et ne possédant pas de tissu vasculaire.

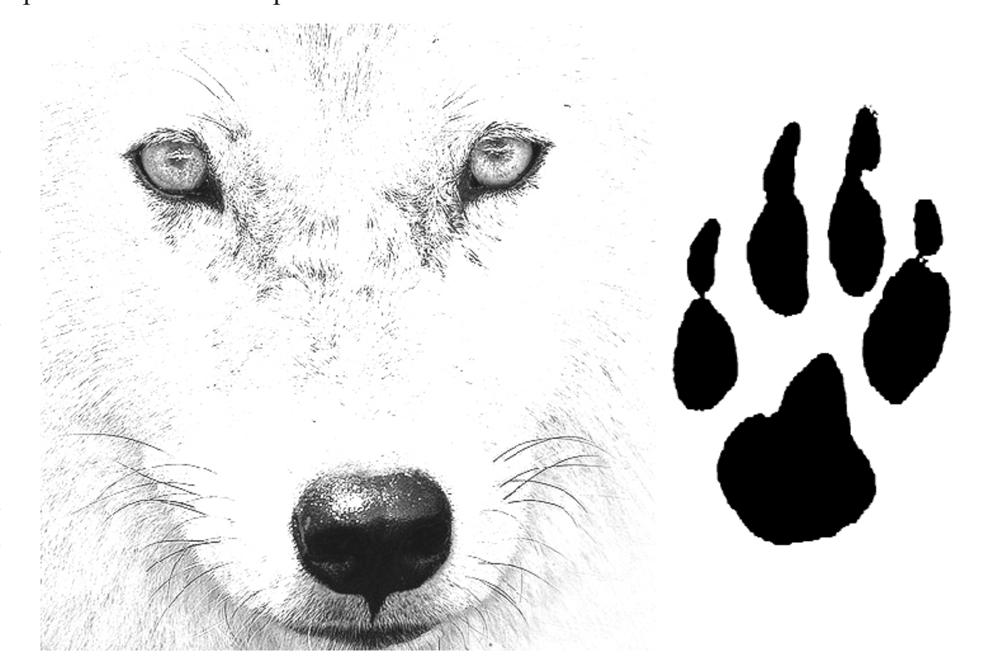
LOI SUR LES INDIENS (la)



Au point de départ, la loi sur les indiens (1876) donne un statut temporaire dont le but ultime est l'intégration et l'assimilation complète à la société canadienne. Sous l'emprise du gouvernement fédéral, les communautés indiennes se retrouvaient politiquement sous tutelle. Jusqu'en 1985 deux options s'offraient aux membres des Premières nations : être Indien et mineur ou demander l'émancipation ce qui signifiait l'assimilation car pour bénéficier de la citoyenneté canadienne complète, l'Indien devait renoncer à sa propre identité nationale. Deux catégories discriminatoires sont ainsi créées : «Indien avec statut» et «Indien sans statut». De plus un Indien obtenant un diplôme universitaire était automatiquement affranchi sans consentement; éducation représentant assimilation. De plus, toute femme indienne mariant un non Indien perdait de facto son statut et devait quitter la communauté. Cette exclusion s'appliquait à elle et à ses descendants mais ne s'appliquait pas aux hommes indiens qui mariant une non indienne car ces dernières devenaient légalement indiennes. Suite à une décision du Comité des droits de l'homme des Nations Unies, le Canada a dû mettre fin à ces formes de discrimination. (www.aboroginalsquebec.com)

LOUP ARCTIQUE (le) (Amarok)

Ce mammifère carnivore de la famille des canidés, Canis lupus arctos, nommé « Amorok » en inuktitut est une des sous-espèces multiples du loup qui a réussi à s'adapter à des conditions souvent extrêmes. Il régule aussi les populations de caribous, tout comme celle du bœuf musqué aux extrêmes nord du continent américain. Amorok est également représenté en Sibérie par une autre sous-espèce : canis lupus albus. Le loup arctique doit faire face à des températures exceptionnellement basses, dont les records voisinent les –45° Celsius. Une fourrure blanche très fournie, composé de longs poils de jarre ou poils de garde de deux longueurs distinctes, l'un assurant l'orientation l'autre la protection contre le froid. L'ensemble recouvrant une bourre compacte et composée d'un duvet extrêmement fin, assure une parfaite isolation thermique. Sa morphologie particulière, nez et oreille court ainsi que des pattes larges et réduites, diminue les pertes de chaleur des extrémités. Sa robe de couleur blanche n'est pas la seule connue, certains canidés portent un pelage noir et sont repérables à des kilomètres sur la neige. Il doit aussi survivre durant les longues nuits polaires, mois d'obscurité qui le conduise régulièrement à jeûner. Sous l'appellation « loup arctique », on retrouve différentes espèces, relativement proches mais vivant sur des aires différentes, ainsi le loup du Groenland est dénommé Canis lupus orion, le loup de Terre Victoria, Canis lupus bernardi, a été complètement éradiqué de cette région de l'Antarctique bordée par la mer de Ross et la terre de Wilkes, découverte par J.Clark Ross en janvier 1841. Le loup canadien, le loup de la toundra, Canis lupus lycaon n'est pas dénombré précisément mais les effectifs ne semblent pas menacés, bien que le loup soit encore chassé dans ces contrées nordiques. Pire encore, la chasse par avion est à nouveau pratiquée en Alaska, une seule journée de chasse suffit à abattre jusqu'à 40 loups. Canis lupus albus est estimé en Sibérie à 100 000 individus. Ces différentes espèces varient de 60 à 75 centimètres au garrot pour un poids de 35 à 60 kilogrammes, suivant le sexe, le type et le milieu pratiqué. Si il est vrai que son territoire de chasse est parfois de 10 fois supérieur, en surface, à un celui d'un loup européen, il varie aussi plus souvent ses proies. Saumons, oiseaux migrateurs, lemmings sont régulièrement à son menu. En particulier durant le cour été arctique, à la fin duquel le canidé suit alors les migrations des troupeaux de caribous ou de bœufs musqués. Ces derniers assurent l'alimentation d'une meute pendant plusieurs jours. La vie sociale du loup arctique n'est pas fondamentalement différente de celle des autres sous-espèces. Le loup arctique comme les loups gris européens, vit en meute. La cellule d'origine est composée d'un groupe familial, mâle, femelle, seconds, prétendants issus de premières naissances et des louveteaux nés durant l'année en



cours, dont peu survivent à l'hiver polaire. Il se déplace sur un vaste domaine en suivant, le plus souvent, les mêmes pistes à gibiers, les berges de lacs connus. Il prend bien soin de marquer son passage et délimite ainsi son territoire en déposant urines, crottes et sécrétions. http://naturenvironnement.over-blog.com - http://www.hww.ca/fr

LOW (Albert Peter)
Géologue et cartographe, Albert Peter Low a vécu une vie de légende. Au cours de sa carrière de géologue au service de la Commission géologique du Canada (CGC), il a exploré et cartographié plus de 12 000 kilomètres de terres sauvages dans les régions inexplorées du Labrador et du nord du Québec à la fin des années 1800. M. Low fut nommé directeur de la Commission géologique du Canada en 1906 puis sous-ministre des Mines en 1907. C'est au cours d'une expédition estivale en Gaspésie que le jeune Albert, alors stagiaire auprès de la CGC, prit goût au travail sur le terrain. Après avoir obtenu son diplôme en géologie de l'Université McGill, en 1882, il entra au service de la CGC, qu'il suivit dans ses nouveaux bureaux à Ottawa. Mais le travail sur le terrain demeura sa véritable passion. En une seule année, soit en 1893-1894, Albert Low et son équipe de la CGC explorèrent plus de 8 000 kilomètres de terres inhabitées, dont près de 5 000 en canot et 1 500 à pied. Une anecdote illustre particulièrement bien la trempe de ce géologue originaire de Montréal. À la fin de l'hiver 1884, alors qu'ils se trouvaient sur les rives du lac Mistassini, dans le nord du Québec, Albert Low et un responsable provincial eurent une vive discussion à propos de qui devait diriger l'expédition d'arpentage. Fort irrité, Albert chargea un traîneau, chaussa ses raquettes et parcourut à pied près de 500 kilomètres sur le sol gelé, dans une zone inhabitée, pour rejoindre Québec, où il prit le train à destination d'Ottawa. Cinq semaines plus tard, il refit le même chemin en raquettes, muni d'une lettre lui confiant l'entière responsabilité de l'expédition. Il n'avait que 23 ans. La plus grande contribution scientifique d'Albert Peter Low est sans aucun doute l'expédition de 1894-1895 au cours de laquelle il étudia la vaste péninsule du Labrador encore inexplorée et découvrit les énormes gisements de minerai de fer qui seraient plus tard exploités. Ses premières explorations et ses premiers levés de la péninsule ont également servi à établir la frontière entre le Québec et le Labrador. L'un de ses plus grands exploits fut la cartographie de la Grande Rivière, dans le nord du Québec, qui fut intégrée au complexe hydroélectrique de la baie James dans les années 1970. La publication de ses rapports marque la fin du monopole des compagnies de fourrures sur ce territoire. Dorénavant, les ressources minières et le potentiel hydroélectrique retiendront l'attention des gouvernements, c'est à dire les fameux dépôts de fer de la fosse Labrador et les grandioses chutes Churchill que les Montagnais ont depuis fort longtemps nommé Mishta-paushtik : la Grande Chute. En 1897, dans le cadre d'une expédition du gouvernement dans la baie d'Hudson, il fut chargé d'explorer la rive labradorienne du détroit d'Hudson entre l'île de Baffin et le continent. Il démissionna de son poste à la Commission géologique du Canada en 1901 pour exploiter les minerais de fer de la baie d'Hudson, mais retravailla par la suite pour la Commission. En raison de sa vaste expérience sur le terrain, Albert Low était le candidat idéal pour diriger, en 1903-1904, une expédition du gouvernement canadien dans la baie d'Hudson et l'archipel de l'Arctique, qui fait maintenant partie du Nunavut. Il a pour mission d'explorer et de cartographier les eaux et les îles de la baie d'Hudson et les terres plus au nord afin d'affirmer l'autorité fédérale sur la région. Low remonte la côte du Labrador jusqu'au chenal Cumberland, puis il gagne Fullerton Harbour, au nord de l'inlet Chesterfield, où il passe l'hiver. Si l'expédition était de nature scientifique, il s'agissait également du premier acte d'autorité du Canada pour affirmer sa souveraineté sur les nouveaux territoires du Nord. Pendant 15 mois, le vapeur Neptune, qui faisait la fierté de la flotte de chasseurs de phoques de Terre-Neuve, servit de base à l'expédition, qui comprenait des scientifiques et des membres de la Police à cheval du Nord-Ouest. Après avoir fait des levés de la côte occidentale de la baie d'Hudson, les membres de l'expédition se rendirent à l'île d'Ellesmere au cours de l'été 1904 pour en prendre officiellement possession au nom du Canada. Sur le chemin de retour à Halifax, ils hissèrent le drapeau sur les îles Beechey et Somerset. Ils avaient parcouru 3 200 kilomètres. Le personnel de la CGC effectua des études géologiques poussées à chaque point d'ancrage, et étudia la température, les conditions de la glace, les marées et les courants. On recueillit en outre des roches, des fossiles, des oiseaux, des poissons et des mammifères pour le nouveau Musée commémoratif Victoria, devenu le Musée canadien de la nature à Ottawa. Les nombreux relevés d'Albert Low demeurent des rapports détaillés de la géologie du nord-est du Canada. Au cours des longues et difficiles excursions en canot, il pagayait rarement, mais se concentrait sur le tracé des rives, enregistrait des mesures et prenait des notes. Ses rapports sur le terrain, ses croquis et ses cartes demeurent encore aujourd'hui un modèle de clarté, de détails et de précision. Par ailleurs, des centaines de photographies de ses expéditions qui montrent la géographie et les gens qu'il a rencontrés font partie des archives photographiques de la CGC et constituent un précieux document sur l'histoire du Nord canadien. Low, qui n'était qu'un photographe amateur travaillant par des froids rigoureux et sous la faible lumière du Nord, avec des négatifs fragiles sur plaque de verre et un matériel encombrant, a quand même réussi à nous laisser un legs photographique précieux. D'un intérêt particulier sont les détails des vêtements, des coiffures et des ornements personnels des peuples vivant le long de la côte ouest de la baie d'Hudson, dont les Aivilingmiuts et les Qairnirmiuts. Albert Low est l'auteur de The Cruise of the Neptune, où l'on trouve une foule de renseignements et de photographies sur les populations qu'il a rencontrées dans l'Arctique, en plus de toutes les nouvelles données scientifiques que lui et son équipe ont recueillies sur la géologie, le climat, les plantes et les animaux de la

région. Malheureusement, Albert Low n'était directeur de la CGC que depuis 18 mois lorsqu'il fut frappé par une grave maladie qui le força à prendre sa retraite en 1913. Il mourut à Ottawa en 1942. En 1965, les géologues John L. Jambor et Robert W. Boyle découvrirent un minerai de cobalt transparent de couleur rose qu'ils nommèrent aplowite pour souligner la contribution d'Albert P. Low à son pays. http://www.biographi.ca/ - Frenette, p.348

MMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMM

MACAREUX MOINE



Quatre espèces de macareux se rencontrent au monde, mais le Macareux moine (Fratercula arctica) est le seul qui vit en Atlantique Nord. C'est l'un des oiseaux marins les plus populaires et les plus familiers au Canada. Sa physionomie particulière en fait même un candidat idéal pour les calendriers et les affiches. En 1992, il est devenu l'emblème aviaire officiel de la province de Terre-Neuve-et-Labrador. Si la majorité des gens n'ont aucun mal à identifier l'oiseau en plumage nuptial, il en va tout autrement lorsqu'il arbore sa livrée hivernale plus simple. Fratercula signifie « petit frère » ou « moine », allusion probable à la livrée noir et blanc de l'oiseau. Les macareux appartiennent à la famille des pingouins, ou Alcidés, tout comme le Mergule nain, les marmettes, les guillemots, le Petit Pingouin, les stariques, ainsi que le Grand Pingouin aujourd'hui disparu. Ces oiseaux marins plongeurs de l'hémisphère Nord utilisent leurs ailes pour se propulser sous l'eau à la poursuite de petits poissons ou d'autres proies. Durant la période nuptiale, le bec du Macareux moine, large de profil et fortement comprimé latéralement (voir la figure 1), est paré de bandes contrastantes orange, jaune et bleue; les pattes sont d'un orange vif. Le visage gris blanc du macareux est orné de rosettes jaunes charnues à la base du bec, et d'anneaux rouges et de petites plaques bleutées autour des yeux. La tête, le dos et les ailes sont noirs et contrastent fortement avec le ventre qui est d'un blanc immaculé. Les individus des deux sexes ont une apparence semblable, mais en général le mâle est légèrement plus gros que la femelle. Après la période de reproduction, l'adulte perd les bandes colorées sur le bec et autour des yeux, et subit une mue partielle (plumes de la tête et du cou). Le visage s'assombrit, en particulier autour et devant les yeux. En hiver, le Macareux moine a l'air tellement différent que l'on a longtemps cru qu'il s'agissait de deux espèces. Au printemps, le remplacement des plumes des ailes et de la queue, abîmées par une année d'usage, le rend temporairement inapte au vol. En même temps, de nouvelles plaques se forment sur le bec et les joues, et de nouvelles bandes apparaissent sur la tête le préparant à la prochaine saison de reproduction. Les jeunes ressemblent aux adultes en plumage hivernal, mais ils ont le bec plus petit et plus pointu. On confond parfois les adultes en plumage hivernal et les immatures avec les guillemots, et certains sont la cible de braconniers à Terre-Neuve-et-Labrador. Les macareux sont merveilleusement adaptés à la nage sous l'eau, comme en témoigne leur morphologie générale. Le corps est compact et robuste, mais relativement allongé, tandis que les ailes sont courtes et mues par des muscles puissants. Le bec et la tête permettent à l'oiseau de fendre l'eau; le corps, hydrodynamique, offre une résistance minimale à l'eau, et les pattes et les pieds jouent le rôle de gouvernail. Les macareux émettent, généralement à travers le sol, des grognements bruyants évoquant le bruit étouffé d'une scie à chaîne. Les oisillons réclament de la nourriture en pépiant. En véritable oiseau marin, le Macareux moine passe la majeure partie de son existence en mer, l'essentiel de ses activités consistant à nager, à plonger et à s'alimenter. Chaque année, pendant quatre ou cinq mois, il revient se reproduire sur la terre ferme; encore là, il passe beaucoup de temps en mer. Le couple nicheur demeure habituellement uni pour la vie et réutilise le même terrier d'année en année. En moyenne, la longévité de cet oiseau est d'une vingtaine d'années. C'est vers la mi-avril que les macareux font leur apparition dans les colonies de Terre-Neuve-et-Labrador. En début de saison, de nombreux oiseaux se lancent à la recherche d'un terrier, et les propriétaires doivent défendre leur site. Ces derniers parviennent habituellement à chasser les nouveaux venus en gonflant leurs plumes, en ouvrant leur bec et en adoptant une attitude menaçante. Sinon, un combat s'engage, et il n'est pas rare de voir deux belligérants débouler une pente, solidement agrippés l'un à l'autre par le bec. Les personnes qui ont l'occasion d'observer une colonie de macareux sont souvent impressionnées par les grands groupes d'oiseaux qui tournoient au-dessus de la mer en face de leur site de nidification. Ces mouvements giratoires, fréquents dans la plupart des colonies, s'intensifient davantage quand les colonies sont exposées à une forte prédation par les goélands. Cette stratégie a probablement pour objet de confondre ou d'étourdir les prédateurs par l'effet du nombre et, ainsi, de réduire, pour chaque individu, le risque d'être tué. Les macareux revenant à la colonie ou la quittant peuvent se joindre au groupe pour ensuite se faufiler vers leur nid ou se diriger vers la haute mer. Cette même stratégie permettrait aux oiseaux immatures de se familiariser avec la vie de la colonie sans s'exposer à un trop grand risque d'être tué. Les Macareux moines ne sont pas doués pour le vol. Après un envol laborieux, ils doivent conserver la cadence extrêmement rapide de 300 à 400 battements par minute pour se maintenir dans les airs. Ils éprouvent également beaucoup de difficulté à l'atterrissage et s'écrasent souvent ou multiplient les culbutes au sol, percutant parfois d'autres macareux à la façon d'une boule dans un jeu de quilles. Au sol, ils se tiennent le corps bien droit et se déplacent ou sautillent avec précaution afin d'éviter les accidents de terrain. Curieux de nature, les macareux se précipitent souvent en

grand nombre pour observer une séance de becquetage ou un combat, créant ainsi de véritables attroupements. Le Macareux moine est l'un des oiseaux marins les plus abondants de l'hémisphère Nord. Selon les estimations les plus récentes, la population mondiale s'établirait à quelque 12 millions d'individus nicheurs et à environ 24 millions d'individus, si l'on inclut les jeunes n'ayant pas encore atteint l'âge de la reproduction. La majorité des Macareux moines nichent en colonies sur de petites îles au relief accidenté qui n'ont pas de mammifères prédateurs comme des visons et des renards. D'autres, moins nombreux, s'installent plutôt sur les falaises côtières, dans des endroits inaccessibles aux prédateurs. Les colonies les plus importantes peuvent compter plusieurs milliers, voire plusieurs centaines de milliers d'individus. Les colonies les plus importantes sont concentrées sur les îles entourant l'Islande et la Norvège, et sur les îles Féroé et Britanniques, ainsi que dans l'Est du Canada. En Amérique du Nord, environ 365 000 couples nichent depuis le Nord du Maine jusque dans l'Arctique canadien, environ 60 p. 100 des effectifs étant concentrés sur trois îles dans la baie Witless, au large de la côte est de l'île de Terre-Neuve. La plupart des Macareux moines doivent passer l'hiver dispersés un peu partout dans l'Atlantique Nord loin de la terre ferme. Des individus, en général solitaires ou par paires, ont été observés depuis la limite de la banquise arctique, au nord jusqu'à New York, au sud-ouest, et aux îles Canaries, au large de l'Afrique du Nord, à l'est. Les Macareux moines commencent à se reproduire vers l'âge de quatre ou cinq ans. La plupart nichent sur des talus herbeux, dans des terriers de 50 à 200 cm de longueur qu'ils creusent eux-mêmes avec leur bec et leurs pattes armées de griffes acérées. D'autres recherchent plutôt les anfractuosités des éboulis de roches ou les crevasses des fronts de falaises; cette tendance est plus prononcée dans les colonies des régions septentrionales, où le sol est rare et demeure gelé pendant la majeure partie de l'été. Après avoir nettoyé leur terrier, de nombreux macareux tapissent la cavité d'herbacées, de ramilles et de plumes en prévision de la ponte. Cette cavité, légèrement élargie par rapport au tunnel, se trouve habituellement au fond du terrier. En général, la parade nuptiale a lieu en mer, les mâles rejetant la tête vers l'arrière, gonflant la poitrine et agitant les ailes pour attirer les femelles. Le becquetage, fréquemment observé dans les colonies de macareux, est un comportement particulièrement attachant. Les partenaires se font face et entrechoquent de façon répétée leurs becs en agitant la tête d'un côté à l'autre. Bien que le becquetage vise essentiellement à renforcer les liens entre les partenaires, certains individus peuvent à l'occasion s'y adonner avec leurs voisins. Après la parade nuptiale et l'accouplement, la femelle dépose un œuf unique dont le poids s'élève à environ 14 p. 100 du sien. Au début, l'œuf est blanchâtre et orné de petites taches diffuses, mais il devient rapidement brun au contact de la poussière et de la boue. Les deux partenaires participent à l'incubation, qui dure environ six semaines. Un oisillon naissant est couvert d'un fin duvet gris noirâtre sur le dos et la tête, et blanc sur le ventre; il pèse environ 40 g. Durant la première semaine, il doit être couvé, ou tenu au chaud, par un parent jusqu'à ce qu'il maintienne sa propre chaleur corporelle. Par la suite, il demeure seul au fond du terrier durant une bonne partie de la journée pendant que les parents font la navette entre le nid et la mer, à la recherche de nourriture. Sa croissance est rapide lorsque la nourriture est abondante. À l'âge de quatre ou de cinq semaines, il pèse entre 250 et 300 g, et le duvet a déjà fait place à ses premières plumes. Les juvéniles quittent normalement le nid vers l'âge de 40 jours, mais parfois seulement après 80 jours lorsque la nourriture est insuffisante. Le départ s'effectue généralement durant la nuit, et les jeunes se retrouvent le matin suivant en pleine mer, loin de la colonie. La mortalité est élevée lorsqu'il y a pénurie de nourriture. Le succès de la reproduction, qui varie considérablement d'une année à l'autre et même d'une colonie à l'autre, oscille habituellement entre 60 et 90 p. 100. Les principaux prédateurs des Macareux moines sont certaines autres espèces d'oiseaux et les humains. Les mammifères ne représentent habituellement aucun danger, car ils n'ont pas accès aux colonies nicheuses isolées. Le Goéland marin est un prédateur important des macareux adultes. Plus petit, le Goéland argenté s'attaque aux oisillons, mais ne constitue pas une menace pour les adultes. S'il est vrai que la population de Macareux moines nicheurs dans l'Est du Canada compte actuellement plusieurs centaines de milliers d'individus, il convient de noter que ce total ne représente qu'une fraction des effectifs d'antan. Le déclin des populations s'est probablement amorcé au XVIIe siècle, lorsque les premiers pêcheurs européens ont commencé à explorer les côtes du Canada atlantique et à chasser le macareux pour se nourrir. La situation s'est aggravée au XIXe siècle, la chasse, la récolte des œufs et la destruction des habitats entraînant la dégradation ou la disparition de nombreuses colonies de l'Est de l'Amérique du Nord. Depuis le début du XXe siècle, l'application de mesures de protection a permis de mettre un terme à cette tendance en Amérique du Nord et a favorisé le rétablissement partiel de certaines colonies. Toutefois, plusieurs facteurs continuent de menacer les populations de Macareux moines. Chaque année, les filets de pêche font des milliers de victimes parmi les populations de macareux dans les eaux canadiennes. Par exemple, on estime qu'en 1980, 7 900 oiseaux, soit 2 p. 100 des effectifs nicheurs locaux, sont morts empêtrés dans des filets maillants, dans la baie Witless, à Terre-Neuve. En raison de leur taille, les mailles des filets utilisés pour la pêche d'espèces comme le saumon représentent une grave menace pour les macareux. La pollution par les hydrocarbures tue également un nombre indéterminé d'oiseaux chaque année. En été, un important déversement d'hydrocarbures à proximité d'une colonie pourrait avoir des conséquences désastreuses. Une telle catastrophe ne s'est heureusement pas encore produite au Canada, et la majorité des cas de mortalité imputables aux hydrocarbures surviennent en hiver, alors que les macareux sont dispersés en pleine mer. C'est d'ailleurs ce qui rend si difficile l'estimation de la mortalité attribuable à l'exposition aux hydrocarbures. Les pénuries de nourriture causées

par la surpêche et les fluctuations naturelles de la répartition et de l'abondance des principales proies peuvent également avoir des effets dévastateurs sur les populations de Macareux moines. Par exemple, l'effondrement des stocks de hareng en Norvège a entraîné une chute spectaculaire des taux de reproduction, la famine ayant emporté la presque totalité des oisillons. À l'avenir, les responsables de la gestion des pêches devraient se donner pour objectif de maintenir des stocks suffisants, tant pour les humains que pour les diverses populations de prédateurs comme les Macareux moines. Dans certains cas, la fluctuation de l'abondance de proies résulte de changements climatiques ou océanographiques qui échappent complètement à notre contrôle. La majorité des grandes colonies de macareux au Canada bénéficient de la protection des réserves provinciales ou des refuges fédéraux d'oiseaux migrateurs. Pour utiles qu'elles soient sur les sites de nidification, ces mesures de conservation ne protègent aucunement les macareux contre les risques associés aux filets de pêche, aux déversements d'hydrocarbures et à la surpêche. Pour réduire les pertes de macareux, il faudrait utiliser d'autres types de filets et modifier les calendriers de pêche au filet, resserrer les règlements applicables aux déversements volontaires ou accidentels d'hydrocarbures et améliorer la gestion des populations de poissons dont dépendent les Macareux moines. Le spectacle de milliers de macareux tournoyant dans le ciel est une expérience inoubliable. Les générations futures pourront à leur tour vivre cette expérience si nous prenons dès aujourd'hui les mesures voulues pour protéger l'environnement des macareux.
http://www.hww.ca/fr/especes/oiseaux/le-macareux-moine.html

MAGASIN GÉNÉRAL (le)
Héritier des postes de traites, le magasin général, véritable cœur des villages du Nunavik, est géré soit par la Compagnie de la Baie d'Hudson, la Baffin Trading ou la Labrador Fischeries. La seule concurrence viendra du magasinage par catalogue, alors très populaire à partir des années 1940. Frenette, p.486

MAKIVIK (société)
Makivik signifie « se tenir debout » et désigne la société inuite de gestion du fond de compensation monétaire versée aux bénéficiaires de la Convention de la Baie-James. Avec ces fonds, les Inuits créèrent plusieurs filiales, dont First Air, la principale compagnie aérienne de l'Arctique, une division des pêches, une division de la construction et d'habitation ainsi qu'un ensemble d'institutions publiques.



MISSIONNAIRES (les)
La mission morave.
Bien que de nombreux Européens aient parcouru l'Arctique pour des raisons économiques et politiques, d'autres étaient animés par des motivations bien différentes. Déterminés à convertir les Inuits du paganisme au christianisme, les missionnaires de la English Moravian Mission Society arrivèrent au Labrador en 1769 et choisirent des endroits pour l'établissement de missions et de postes de traite. Des missions moraves furent ainsi établies sur la péninsule de l'Ungava-Labrador à Nain (1771), Okak (1776) (qui devint un lieu de traite important, puisque les Inuits venaient de la baie d'Ungava pour y échanger leurs fourrures), Hopedale (1782), Hebron (1830), Zoar (1866) et Saglek (1867), puis au fjord Nachvak (1868), à la baie de Ramah (1871), à Makkovik (1896) et à Killiniq (1903). Le 24 juin 1811, les missionnaires moraves Benjamin Kohlmeister et George Kmoch entreprirent, à partir d'Okak, un voyage en vue d'étendre leurs



activités de prosélytisme et de traite vers la baie d'Ungava. Ils longèrent la côte périlleuse au nord du Labrador, guidés par un Inuit de Hopedale. L'expédition parvint le 7 août 1811 à l'endroit où se trouve aujourd'hui Kangiqsualujjuaq. Après avoir déterminé qu'il y avait suffisamment de bois et de sources de nourriture pour y construire une mission et qu'il s'agissait d'un lieu propice à la rencontre d'Inuits, les voyageurs prirent possession des lieux au nom du roi George III et baptisèrent la rivière George en son honneur. Les deux missionnaires poursuivirent leur expédition pour finalement atteindre la rivière Koksoak le 25 août 1811. Kohlmeister donna à la Koksoak le nom de « South River » et choisit un emplacement possible pour l'établissement d'une mission morave. Ce site, situé à plusieurs kilomètres au nord de l'emplacement actuel de Kuujjuaq, reçut de Kohlmeister le nom de « Unity's Bay ». Kohlmeister, Kmoch et leurs compagnons inuits, se hâtant pour ne pas se faire surprendre par la prise des glaces, réintégrèrent enfin Okak après avoir affronté la mer houleuse et de multiples tempêtes. Ils avaient parcouru quelque 2 000 km au cours de leur expédition, d'une durée de quinze semaines.
Les missions catholiques et anglicanes
Après les Moraves, les Oblats de l'Église catholique romaine furent les suivants à manifester un vif, quoique bref, intérêt pour la région de la baie d'Ungava. Les missionnaires anglicans qui leur succédèrent peu après connurent un plus grand succès. Edmund Peck, qui s'était établi à la Petite rivière de la Baleine en 1876, décida d'étendre sa mission à la baie d'Ungava. Ses trois premières tentatives pour traverser les terres de la péninsule échouèrent. Toutefois, en août 1884,

accompagné de quatre guides cris, Peck réussit finalement à atteindre Fort Chimo (Lewis, 1908). Avant de retourner au sud à bord d'un navire de la CBH, il passa quelques semaines à évangéliser les Inuits. Sa visite à Fort Chimo fut brève. Elle sembla toutefois avoir donné aux Anglicans le point d'ancrage nécessaire pour convertir, avec un succès impressionnant, les habitants de toute la côte de la baie d'Ungava, d'une bonne partie de la côte du détroit d'Hudson et de la côte est de la baie d' Hudson. C'est lors de cette visite que Peck présenta aux Inuits l'écriture syllabique nouvellement inventée. Adaptée à l'inuktitut, cette écriture facile à apprendre se répandit rapidement dans toute la région et permit aux Inuits de communiquer entre eux par écrit pour la première fois. Les efforts des missionnaires, plus particulièrement des Moraves et des Anglicans, influencèrent profondément la plupart des aspects de la vie sociale, culturelle et spirituelle dans l'Ungava. Cette influence s'ajouta aux changements économiques et matériels apportés par les commerçants de fourrures de la CBH.

MOIAC - MOYAC – MOYACQUE - MONIAC

Nom donné au canard eider sur toute la Côte-Nord. La femelle est brune, le mâle est blanc et noir. Le moiac est présent toute l'année dans les parages de la Minganie. Malheureusement, la cueillette irrationnelle des oeufs et le braconnage des oiseaux durant la période de nidification ont grandement décimé la colonie. Le duvet d'eider sert à isoler certains vêtements d'hiver et sacs de couchage. Un permis spécial est nécessaire pour ramasser le duvet. Voir EIDER À DUVET

MORSE (le)

Aivik en inuktitut et appelé aussi vache marine. Déjà en 1534, Jacques Cartier souligne l'importance des colonies de morses : «les grandes bestz comme grans beuffz». Les ancêtres racontaient que les morses étaient si nombreux que l'on pouvait les tuer à coup de gourdin. L'aiviq est le plus grand pinnipède de l'Arctique (306cm), pèse plus de 900kg et aime vivre en colonies serrés les uns sur les autres. Le morse de l'Atlantique est un animal de grande taille qu'on reconnaît particulièrement à ses longues canines ou défenses et leurs nageoires avant et arrière. Les mâles sont pourvus de canines plus longues et plus grosses que les femelles. Les morses ont une moustache faits de gros piquants épais et drus. Quand ils s'ébattent en groupe en mer, ils se frottent le museau, en se humant l'un contre l'autre, pratique affectueuse que les Inuits imitent lorsqu'ils se frottent le nez et le visage l'un contre l'autre en signe de bienvenue réciproque. Leur peau de couleur brun foncé est recouverte d'une couche de petits poils bruns clairsemés. À la naissance, cette couche de poils gris argenté devient rapidement brune. Les mâles possèdent un gros cou particulièrement musclé, formé d'une peau très épaisse. À la naissance, les petits mesurent en moyenne 1,2 m de longueur et pèsent 55 kg. À l'âge adulte, les mâles font environ 3,1 m de longueur et pèsent environ 900 kg. Les femelles mesurent quelque 2,6 m et pèsent en moyenne 560 kg. Le morse de l'Atlantique préfère les eaux froides de l'océan Arctique, de la mer de Béring, de la Baie James et de la côte du Labrador. Des boucs de glace flottante surplombent ces eaux ayant moins de 80 à 100 m de profondeur. Durant l'hiver, les morses recherchent les endroits où l'eau ne gèle pas. Si les morses ont une prédilection pour la glace en hiver, l'été venu, ils se réfugient sur les rives et les plages quand la glace se fait rare. La principale source de nourriture pour les morses de l'Atlantique est les mollusques, qui vivent dans les sédiments, au fond de l'océan. C'est la raison qui explique que les morses préfèrent se tenir près des eaux peu profondes. Il n'a pas à parcourir de longues distances pour se payer un gueuleton. Quand il est temps de passer à table, le morse nage jusqu'au fond de l'océan et creuse pour y trouver les mollusques dans le fond océanique peu profond. Ils se nourrissent également de poissons et d'autres invertébrés qui vivent au fond ou près du fond de l'océan. Les morses atteignent la maturité sexuelle à environ l'âge de six ans. Une fois en âge de procréer, la femelle donne naissance a un petit, tous les trois ans, vers les mois de mai et juin. Pendant la gestation, la mère enceinte se rend sur la terre ferme ou sur une banquise pour accoucher. Le morse mâle de l'Atlantique est un animal extrêmement territorial. Pendant la saison des amours, les mâles forment de grands harems de femelles qu'ils protègent férocement. Si un mâle morse devait s'aventurer dans les parages et envahir le territoire du mâle dominateur, c'est un combat sanglant qui éclate. Le gagnant s'en tire avec les honneurs de la guerre : le cheptel de femelles. La viande de morse est très appréciée et l'igunaq est l'un des mets recherchés. Pour préparer ce mets, il suffit de mettre la viande dans un sac de peau bien ficelé et enfoui dans une cache recouverte de grosses pierres et la laisser faisander pendant trois à six semaines. La vache marine était connue depuis longtemps en France et en Angleterre. Leurs deux longues canines en ivoire suscitaient la convoitise, l'ivoire de ses dents était considéré comme l'or blanc des pays nordiques. Sa peau était aussi très résistante et bien sur l'huile tirée des graisses de l'animal ajoutait une valeur intéressante à sa capture. Si bien que les Anglais et Français en premiers et les Américains ensuite décimèrent complètement le troupeau de morses du golfe Saint-Laurent dès 1798. La chasse est la grande responsable de la disparition des morses dans le nord-ouest de l'Atlantique. La pollution de l'eau peut également représenter un risque puisqu'il est possible que les toxines se retrouvent dans leurs organes, provoquant leur mort prématurée. Les déversements de pétrole ont également eu des effets néfastes, mais on ne saurait l'évaluer de façon précise. Les morses sont très sensibles aux autres perturbations environnementales causées par l'homme. Les bateaux et les avions volant à basse altitude les effraient et déclenchent une panique générale; dans la mêlée qui s'ensuit, des morses se retrouvant au centre de la meute peuvent mourir écrasés dans le mouvement de fuite de leurs congénères. Le bruit des navires sous l'eau est considéré comme une sérieuse perturbation et pourrait avoir un impact sur leurs communications entre eux. La perte de leur source alimentaire

et leurs prédateurs naturels que sont les orques, les requins et les hommes peuvent également avoir des répercussions négatives sur la population Le morse de l'Atlantique a subi pendant de nombreuses années de la chasse et la population du nord-ouest de l'Atlantique fait maintenant partie des espèces disparues (espèce disparue du Canada) et est protégée aux termes de la Loi sur les espèces en péril (LEP) du Canada. De plus, la Loi sur la pêche interdit la chasse commerciale au morse de l'Atlantique. Landry, p.15-19 - http://www.hww.ca/fr

MOTO-NEIGE (skidoo)
Le passage de la traction animale à la traction mécanique fut une véritable révolution culturelle ; un pan entier de leur culture a disparu en même temps que les chiens de traîneaux. La moto-neige affecte la mesure pratique de la distance : le temps, en allant plus loin dans un laps de temps équivalent. Ce nouveau rapport entre la distance et le temps touche également le rythme des déplacements et accroît la sociabilité puisque la distance entre villages est comblée rapidement. La perception de l'espace change puisque le territoire accessible depuis chaque village s'agrandit. Les chasseurs passent de moins en moins de jours consécutifs hors du village puisque la vitesse de la machine leur permet un aller-retour dans la même journée. Ainsi, la moto-neige fut l'un des instruments du passage à la vie sédentaire de plus en plus centrée sur le village. Enfin, l'adoption des motos-neige a accru substantiellement les besoins monétaires des chasseurs. Il leur faut non seulement acheter la machine mais encore payer l'essence et les pièces détachées pour leur entretien. En effet, les pannes fréquentes sont dues à la conjonction d'une utilisation intensive de machines conçues dans la perspective d'un instrument de loisir dépassant rarement quelques heures par jour, voire par semaine tandis que dans l'Arctique, elles sont soumises à des conditions rigoureuses quotidiennes : température extrême, glace solide, terrain parfois rocailleux sous une fine couche de neige. Paradoxalement, les salaires réguliers apparaissent au Nord au moment même où les besoins monétaires s'accroissent brusquement du fait de l'adoption des motos-neige. Les chasseurs, pour continuer leurs activités de chasse, sont devenus des salariés astreints à des horaires réguliers et les plus actifs sont les mieux rémunérés, les seuls capables d'acheter et d'entretenir un équipement coûteux inaccessible aux chômeurs. L'apparition du chômage est en soi une autre révolution culturelle dans une société où il y a encore peu de temps, personne n'avait d'emploi mais tout le monde avait une activité grâce entre autre aux chiens qui permettaient à tous de s'occuper. COLLIGNON, 1996, p. 184-187

MOUVÉE (la)
Ce nom désigne le troupeau de loups-marins qui met bas sur la banquise en mouvement perpétuel à chaque printemps.

MUSIQUE INUITE
Anciennement, les Inuits utilisaient des tambours de peaux tendues lors de rituels ou de fêtes populaires. Lors des premiers contacts avec les Blancs, ils adoptèrent rapidement l'accordéon et les danses traditionnelles écossaises des baleiniers. Ces danses alignées, en quadrille ou en cercle avaient l'avantage de faire participer toute la communauté au son de l'accordéon. Ces danses sociales sont encore fort populaires aujourd'hui bien que les jeunes préfèrent le rock et le hip-hop. La plupart des Inuits aiment bien écouter des chansons modernes en inuktitut interprétées par des artistes du grand nord comme Elisapie Isaac qui font revivre leur culture. Le Aqpik Jam de Kuujjuaq est un festival international de musique alliant chants de gorge, danses au tambour traditionnelles, musique country, rock, hip hop, présentées par des artistes provenant de toutes les régions circumpolaires dont le Nunavik, le Nunavut, l'Alaska et Le Groenland.

MYTHOLOGIES (les)
Les mythologies et les légendes inuites nous sont parvenus grâce aux contes et à la sculpture où dominent les thèmes et personnages de la vie spirituelle. La notion fondamentale de la mythologie inuite est celle de l'équilibre; équilibre entre l'hiver et l'été, entre le jour et la nuit, entre la vie et la mort, tout est animé, tout a une âme. Les récits mythiques démontrent que la création des animaux fut parallèle à la construction de l'humanité. Ils y avaient peu de différence entre eux puisqu'ils partageaient les mêmes facultés et se comprenaient mutuellement. Ils tissaient des liens forts et intimes par le mariage et l'adoption. Suite à une trop forte démographie, les îles ancestrales, berceau des êtres, risquaient de sombrer, les êtres, de disparaître. C'est ainsi que la différentiation prit de l'ampleur, chacun s'affirmant comme une catégorie à part ; pour maintenir l'équilibre, l'Inuk deviendra chasseur et les animaux, gibiers. Sila est la personnification de l'ordre universel. Sur terre, il constitue l'air respiré par les hommes et les animaux et constitue un lien entre eux commandant le respect des règles de vie, la bonne intelligence nécessaire à maintenir de bonnes relations entre les esprits, les humains et les animaux. Il est redouté car, s'il est contrarié, le déchaînement de ses éléments entraîne la famine et la mort. Inuusiq est intimement relié au corps. C'est le principe vital commun à toutes entités matérielles. Cette vitalité se manifeste chez l'humain et l'animal par le sang, les sécrétions corporelles dont le sperme, la chaleur du corps et le souffle. Contrairement à Inuusiq dont le principe vital anime le corps et disparaît avec lui à sa mort, voici Tarniq, composante invisible et immortelle (l'âme), qui peut se choisir une nouvelle enveloppe corporelle animale ou humaine. Les récits mythiques existent pour nous rappeler que l'équilibre cosmique auquel l'homme participe est fragile et que toutes les transformations dans l'une des sphères affectent les autres puisqu'elles sont interpénétrables. Parmi les récits fondateurs, il y a l'histoire d'Aningaq (Frère-Lune), l'homme qui commet l'inceste avec sa sœur. Pris de honte, ils s'enfuient



dans le ciel avec des torches pour les guider. Le frère monte plus vite, sa torche s'éteint et il devient la lune. Sa sœur le dépasse et continue sa route et sa torche devient le soleil. Depuis ce jour, lune et soleil sont des astres irrémédiablement séparés. La lune qui est aussi le paradis inuit est masculine et le soleil féminin. Avec ce mythe de Sœur-Soleil (Siqiniq) et de Frère-Lune, commence une nouvelle étape de la cosmogénèse inuite, celle du renforcement des grandes règles du partage des rôles instaurant la société humaine, règle la prohibition de l'inceste, fondant l'échange matrimonial, obligation de la solidarité parentale et de la prise en charge des veuves et des orphelins, règle du partage du gibier. Tout manquement aux règles entraîne des représailles comme nous l'indique le récit de Sedna. « La femme d'en bas au fond de la mer » Sedna, est une déesse marine d'une puissance inouïe puisque c'est elle qui contrôle la chasse aux animaux marins. Selon la légende, Sedna épouse un chien, puis un oiseau, le terrible fulmar boréal qui la rend très malheureuse. Elle fuit en compagnie de son père mais son époux furieux se transforme en tempête si dévastatrice qu'il doit la jeter à la mer puisque l'embarcation risque de sombrer. Comme elle tente de s'agripper et de faire chavirer le bateau, son père se voit dans l'obligation de lui couper les dix doigts qui se transforment en phoques, morses, baleine, narvals, bélugas. Désormais, Sedna distribue les richesses de la mer aux hommes qui le méritent. Ses largesses cessent si les hommes enfreignent certaines règles. Elle retient alors tous les mammifères marins sous forme de poux entremêlés dans sa chevelure. Dans ce cas, seul le chaman peut intercéder pour qu'elle pardonne et que la faune marine revienne. Comme elle n'a plus de mains et qu'elle est aveugle, elle est incapable de démêler ses cheveux, il revient alors au chaman de lui rendre visite, de plaider la cause des humains, de la séduire en lui caressant les cheveux et, en les peignant, libérer les poux/mammifères marins. Ainsi, dans la réalité quotidienne, il est interdit aux jeunes garçons de regarder les femmes lorsqu'elles se peignent les cheveux. L'épouillage mutuel était une pratique courante chez les Inuits à l'époque où les peaux de fourrures étaient le matériau principal des vêtements. Cet épouillage faisait même partie de l'approche amoureuse. On pouvait voir assez souvent une jeune femme épouillant les cheveux d'un jeune homme comme geste d'affection.

Plusieurs autres personnages mythiques s'affrontent dans des combats qui bouleversent le ciel et la terre. Des monstres, des ogres, des géants rôdent dans les tempêtes, écrasent les igloos, égorgent les chiens; des têtes horribles volent au ras du sol pourchassant les humains. La mort est un thème récurrent des légendes. C'est par la tête que l'âme quitte le corps; la mort constitue une nouvelle étape dans le cycle de la vie mais certains morts sont condamnés à errer éternellement dans les monts Torngat (enfer). Ces derniers appelés Katjutaijuk ont la forme d'une tête volante aux longs cheveux. La nuit, ils s'amusent à jouer des tours aux Inuits comme des lutins. Ce sont de ces êtres qui les femmes inuites auraient appris les chants de gorge. Les Tunits, petites personnes à peine visible, harcèlent ceux qui côtoient de trop près l'endroit où ils habitent. Par contre, il est recommandé de laisser un peu de nourriture près de l'endroit afin que les Tunits aient de quoi manger puisque trop petits pour être eux-mêmes chasseurs. Les lacs renferment chacun un poisson géant qui s'attaque soit aux caribous ou aux chasseurs qui traversent le lac. Ces récits se présentent donc comme une sorte de mode d'emploi du territoire qu'il convient de connaître. Ainsi les mésaventures des ancêtres doivent servir de leçon à leurs descendants. Finalement, les chamans peuvent compter sur des êtres auxiliaires les Ijirait dont le nom signifie les invisibles, un peuple d'apparence humaine dont le visage possède certains traits du caribou qui aident les chamans dans leur recherche de solutions aux problèmes terrestres. De péripétie en péripétie, les Inuits ont parvenus à éliminer un à un ces êtres à l'humanité incertaine. N'étant plus sous la menace, des nains, géants et spectres, les Inuits ont pu développer leur société celle des « hommes par excellence ». Les mythes et légendes sont là pour leur rappeler que les Inuits ont réussi à remettre de l'ordre dans un monde (Sila = univers) à l'origine chaotique. Drouin Daniel, 2007, p.29 – Nöel Michel, 1998, p. 25-26, 51-55 – SALADIN D'AGLURE, 2006, p. 166, 308 – Huret, 2003, p. 84-86

NNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNN

NARVAL (le)

Monodon monoceros, surnommé la licorne des mers, est un cétacé de la famille des odontocètes, ou baleines à dents, de taille moyenne similaire aux bélugas, son proche parent (les plus grands odontocètes sont les cachalots, et les plus petits les marsouins communs). Le narval est exclusivement circumpolaire – il vit dans des régions polaires au sud du pôle Nord –, et s'aventure rarement au sud du 60e parallèle. Il a été observé occasionnellement au large du Labrador, de l'Islande et de la Norvège, en mer du Nord près des îles Britanniques, des Pays-Bas et de l'Allemagne, sur la côte arctique de la Russie et dans le nord de l'Alaska. Mais il est plus commun dans l'Arctique canadien et au Groenland. Trois populations distinctes de narvals ont été reconnues dans le monde, dont deux au Canada : les populations de la baie de Baffin et de la baie d'Hudson. La première population hiverne dans la baie de Baffin et le détroit de Davis, entre l'île de Baffin jusqu'à l'ouest du Groenland, et occupe un territoire d'au moins 1,25 million de km2. La deuxième population passe l'été dans la baie d'Hudson, et hiverne dans l'est du détroit d'Hudson et dans l'ouest du détroit de Davis. Elle occupe un territoire plus petit, d'environ 250 000 km2. En raison de la fidélité aux aires de mise bas estivales, ou du fait que les individus tendent à retourner dans le même secteur pour donner naissance année après année, il se peut qu'il s'agisse en fait de plusieurs sous-groupes de populations, mais davantage de recherches seraient nécessaires pour découvrir c'est le cas. La troisième population de narvals se

trouve dans l'Arctique européen, et ne pénètre pas dans les eaux canadiennes. Les mâles peuvent atteindre 6,2 m – leur taille moyenne étant de 4,7 m – et pèsent à peu près 1600 kg. Les femelles ont tendance à être plus petites, avec une taille moyenne de 4 m et une taille maximale de 5,1 m, et elles pèsent autour de 900 kg. Les baleineaux nouveau-nés mesurent à peu près 1,6 m et pèsent à peu près 80 kilogrammes. Les narvals possèdent une couche de graisse épaisse d'environ 10 cm, qui représente environ le tiers de leur poids et agit comme isolant dans les eaux froides de l'Arctique. Ces baleines ont un dos tacheté, noir et blanc, gris ou brunâtre, mais le reste de leur corps (principalement sa face inférieure) est blanc. Les baleineaux nouveau-nés sont gris pâles à brun clair, et développent leur coloration adulte plus sombre vers l'âge de quatre ans. En vieillissant, ils redeviennent progressivement plus pâles. La coloration des narvals donne aux chercheurs une idée de l'âge des individus. Les mâles atteignent la maturité sexuelle vers 8-9 ans et les femelles entre 4 et 7 ans. La période de gestation est d'environ 15 mois. Les accouplements se font au printemps en avril et les naissances arrivent l'année suivante en juillet, où les femelles allaitent leur petit pendant 4 mois. Comme pour plusieurs autres cétacés, on constate que le taux de reproduction est affecté à la baisse par l'activité humaine et ses polluants. La période gestative dure ainsi environ 14 mois! Les baleineaux naissent un à la fois et sont allaités pendant environ 20 mois. Comme ils naissent avec une très fine couche de graisse de baleine, ils ont besoin du lait de leurs mères, qui est riche en matières grasses, pour développer l'isolation et les réserves de graisse nécessaires pour leur survie hivernale dans les eaux froides. Pendant la période d'allaitement, ils restent en contact étroit avec leurs mères, qui leur enseigne les habiletés dont ils auront besoin plus tard dans leur vie. La plupart des femelles narvals peuvent se reproduire tous les trois ans, mais beaucoup donnent naissance à de plus longs intervalles. Cette lente reproduction signifie que la population croît très lentement. Les narvals sont des mammifères avec une petite tête arrondie dotée d'une petite bouche ronde. Ils ont de petites nageoires retroussées vers le haut. Tout comme les autres baleines arctiques, ils n'ont pas de nageoires dorsales et sont isolés du froid par une épaisse couche graisseuse vascularisée. À la naissance, les petits pèsent 80 kg et mesurent 1,5 mètre. La couleur du narval change selon son âge : à la naissance il est bleu gris ou brun (selon les sources), à l'âge juvénile il sera bleu noir ; adulte il sera noir. Ensuite, plus le narval vieillira, plus sa peau se couvrira de taches blanches au point de devenir presque blanche. La plupart vivent probablement entre 50 et 60 ans. Les mâles possèdent une unique « corne » torsadée, issue de l'incisive supérieure gauche, qui peut mesurer jusqu'à trois mètres de long. Jusque vers le début du XVIIIe siècle, on pensait que les exemplaires connus de cette « corne » appartenaient à la légendaire licorne. La rareté du narval et son habitat réduit ont contribué à la persistance de la légende. Les narvals vivent en groupes de 4 à 20 individus dans les régions arctiques. On les retrouve principalement dans les eaux arctiques du Canada, du Groenland et de la Russie. Les populations du Groenland et du Canada (qui sont en fait les mêmes qui migrent d'un endroit à l'autre selon les saisons), seraient d'au maximum 50 000 et d'à peine quelques milliers dans le reste du monde. Ces groupes sont en constante migration selon les saisons, cherchant à devancer la prise des glaces et à suivre les bancs de poisson qui constituent leur alimentation. Quand ils migrent, les groupes peuvent se joindre, donnant lieu à des rassemblements imposants et impressionnants. Le fait qu'ils restent toute l'année dans les eaux arctiques, qui sont couvertes par la glace de mer l'essentiel du temps, rend l'étude de leur habitat quelque peu difficile. Mais nous savons que la glace est importante pour cette espèce, car elle dicte son comportement migratoire et ses besoins en matière d'habitat. En effet, les narvals se sont adaptés pour vivre dans ces eaux froides et s'aventurent rarement dans des régions plus chaudes, où ils rencontreraient davantage de prédateurs – comme les épaulards – ou seraient en concurrence avec d'autres espèces de baleines pour leur nourriture. La glace mobile compacte de la surface leur assure une protection contre la mer agitée et les prédateurs, tout en leur permettant d'accéder à l'air pour respirer. En effet, les narvals semblent préférer des habitats hivernaux de banquise dense – des secteurs où des morceaux de glace brisée flottent à la surface de la mer – avec de petits chenaux ou fissures où ils peuvent faire surface. Même si les narvals sont capables de se déplacer sur un kilomètre ou plus entre leurs pauses respiratoires, ils ont besoin de ces fissures pour accéder à l'air. Ils utilisent également les trous maintenus par les phoques dans la glace. Au besoin, ils peuvent percer plusieurs centimètres de glace avec leur tête ou leur dos. En tant que cétacés qui plongent profondément, les narvals sont parfaitement équipés pour gérer de longues périodes sans oxygène dans un environnement sous haute pression. Ils ont été vus plongeants à 1500 m de profondeur, avec des plongées durant de 25 à 30 minutes. Leur sang et leurs muscles peuvent contenir plus d'oxygène que la plupart des mammifères, même que de nombreuses autres baleines, et ils comptent sur les nombreux vaisseaux sanguins qui se trouvent entre leur cœur et leurs poumons. Entre les plongées, les narvals passent tranquillement de longues périodes couchés à la surface, respirant fortement pour restaurer leurs réserves d'oxygène en vue de la prochaine plongée. Comme les conditions de glace dans les eaux arctiques changent d'une saison à une autre, les narvals migrent sur de longues distances – de l'ordre de 1000 km ou plus – vers d'autres régions en hiver et en été, suivant la croissance ou le retrait de la glace fixe – ou banquise côtière qui reste en place. Au cours de leur migration, des centaines voire des milliers d'individus peuvent être vus se déplaçant ensemble, mais sinon les narvals tendent à rester en petits groupes – ou unités sociales – de trois à huit individus une fois qu'ils ont atteint leurs aires d'estivage ou d'hivernage. Ces groupes sont souvent composés d'individus de même sexe et d'âge similaire, ainsi que de groupes d'âge et de sexe mélangés. Au printemps, les narvals se dirigent vers la ligne de rupture des glaces ou bordure de la banquise,

puis attendent que de grands chenaux se forment dans la glace pour pénétrer dans leurs aires d'estivage pour l'été. Les aires d'estivage semblent être occupées par les mêmes individus chaque année, ce qui laisse supposer que les populations distinctes se mélangent rarement. En juillet et août, les narvals se dispersent sur une vaste région plus au nord, dans l'archipel de l'Extrême-Arctique canadien. Là, ils se regroupent dans les secteurs côtiers des baies, les passages entre les îles et les fjords ouverts sur des eaux profondes, où ils sont abrités des vents et des prédateurs, un peu comme ils sont abrités, en hiver, par la glace de mer. Ils tendent à passer plus de temps près de la surface qu'en hiver, et ils font des plongées plus courtes et moins profondes. En automne, les narvals forment de nouveau de grands troupeaux et se dirigent vers le Sud avant que les eaux côtières ne gèlent. Il leur faut environ deux mois pour accomplir leur migration vers leurs aires d'hivernage. Les narvals sont des animaux sociables; ils vivent en groupe et communiquent entre eux par des sifflements, des sons semblables à des grincements de charnières de porte, et de nombreux autres bruits qu'ils produisent en contrôlant les conduits d'air près de leurs évents. Lorsqu'ils socialisent, les mâles emploient un « vocabulaire » plus élaboré, ou une plus grande gamme de sons, que les femelles. En outre, vu le peu de luminosité dans les profondeurs sous la glace, les narvals ont recours au son pour explorer leur environnement. Ce processus, appelé écholocation, est aussi utilisé la nuit par les chauves-souris. Les baleines obtiennent des informations sur leur environnement en émettant des sons à base de clics et de cliquetis, qui résonnent et rebondissent sur les objets qui se trouvent dans l'eau. Le melon, une bosse de graisse située sur leur front, est employé pour concentrer et amplifier ces sons. Les échos sont captés par leur mâchoire inférieure creuse et transmis à leurs oreilles. Leur cerveau analyse alors ces signaux pour avoir une idée de ce qui les entoure et de la distance qui les en sépare. Ce processus fonctionne comme un sonar : quand les clics sont dans une tonalité inférieure, ou plus graves, les narvals ont une plus grande portée de détection, mais recueillent moins de détails à partir des échos. Des clics dans des tonalités supérieures, ou plus aigus, leur donnent davantage de détails sur leur environnement, mais dans une moindre portée. Considérée ensuite comme une arme, ou un outil, la « défense » du narval est aujourd'hui analysée comme un organe sensoriel, dont les riches terminaisons nerveuses permettent à l'animal de percevoir les différences de pression, de salinité, ou de température. L'animal lui-même a une longueur de 4 à 5 mètres et vit en groupes dans l'océan Arctique. La légende de la licorne date de la Grèce antique. La corne des rhinocéros était vendue comme étant une corne de licorne, jusqu'à ce que l'on découvre celle des narvals : longue et torsadée. La dent du narval a beaucoup contribué à forger l'image que l'on se donnait de la licorne au Moyen Âge. Les navigateurs, surtout les nordiques (et notamment les danois), revendaient cette corne pour plusieurs fois son poids en or. Au XVIe siècle, Élisabeth Ire d'Angleterre aurait payé plus de 10 000 livres pour une seule corne, soit le prix d'un château en entier. Les gens attribuaient des vertus à ces cornes, telle la faculté de neutraliser les poisons, et se faisaient donc faire des gobelets dans cet ivoire. Il a fallu attendre 1704 pour que le lien soit établi avec le narval. Cette corne est en réalité une dent du maxillaire gauche du mâle (caractère sexuel secondaire qui est présent aussi chez 10 % des femelles). Elle commence à pousser au travers de la lèvre supérieure dès la puberté, à l'âge de un an, et son rythme de croissance augmente jusqu'à la maturité sexuelle du narval (vers 8 ou 9 ans). Elle acquiert une longueur considérable (2,5 à 3 m pour un poids de 10 kg). Elle est toujours torsadée de droite à gauche (sens anti-horaire indiquant probablement la latéralité de l'animal : il serait majoritairement droitier comme les éléphants), sa partie enchâssée dans la mâchoire est creusée dans une vaste cavité pulpaire contenant une énorme papille qui en assure un accroissement continu correspondant à l'usure de l'extrémité libre. La dent symétrique du mâle et les deux dents correspondantes de la femelle demeurent rudimentaires et ne dépassent pas de l'alvéole. Exceptionnellement (1 cas sur 500) on rencontre des mâles possédant deux défenses. On a longtemps présenté la corne du narval comme une arme de chasse pour harponner les poissons, ou d'un outil pour briser la glace afin de permettre au narval de respirer à l'air libre, mais les femelles qui n'ont pas cet appendice ont la même alimentation et doivent aussi respirer de l'oxygène à l'air libre à intervalle régulier (entre 7 et 20 minutes). D'autres hypothèses sous-tendent que cette dent servirait plutôt à courtiser les femelles telle la queue d'un paon ou encore qu'elle servirait aux combats entre mâles en rut. Mais aucune étude ne venait étayer ces hypothèses, malgré le fait que l'on ait souvent trouvé des mâles qui se frottaient mutuellement la corne (phénomène appelé tusking en anglais) ou qui avaient des cicatrices sur la peau. On pense maintenant que ces mâles qui se frottaient les défenses cherchaient plutôt à en éliminer les parasites. On sait à présent (selon une étude menée par des chercheurs en médecine dentaire d'Harvard) que cette dent serait en fait un organe sensoriel extrêmement sensible. En effet, elle renferme près de dix millions de terminaisons nerveuses qui permettent au narval de détecter les différentes pressions, les changements de températures et les niveaux de la salinité de l'eau ainsi que des particules particulières aux espèces animales constituant son alimentation.. Comme c'est le cas pour de nombreux cétacés, le régime alimentaire des narvals varie d'une saison à l'autre. Certaines recherches ont montré qu'ils tendent à s'alimenter abondamment pendant leur migration automnale et hivernale, et moins au printemps et en été. Ils tendent aussi à compter sur des sources de nourriture différentes selon les moments de l'année. En été, les morues et les calmars sont les aliments les plus communs, tandis qu'en hiver, ils consomment davantage de flétans du Groenland, ou turbots, un poisson d'eau profonde, en plus des calmars. Les crevettes font également partie du régime alimentaire restreint des narvals. Bien que nous en sachions peu sur le régime de cette espèce, les spécialistes estiment qu'une quantité d'environ 30 kg de nourriture par jour est nécessaire à

sa survie. Les études du régime alimentaire des narvals indiquent qu'ils peuvent se nourrir à diverses profondeurs; mais dans des conditions de faible lumière sous la glace et dans l'obscurité des eaux profondes, ils ont recours à l'écholocation pour localiser leur nourriture. Alors qu'ils chassent des poissons pélagiques ou démersaux – vivant à proximité du fond océanique ou sur celui-ci – les narvals ont été observés nageant à l'envers la plupart du temps, ce qui est susceptible de les aider dans leur navigation et leur alimentation. Le principal prédateur du narval est l'épaulard, tandis que les requins du Groenland, les ours polaires et les morses ont parfois été signalés le chasser. Quand les narvals sont pris dans la banquise côtière, ils deviennent une cible facile pour les ours polaires. Obtenir une estimation fiable des deux populations canadiennes de narvals représente un véritable défi. Ceux-ci passent beaucoup de temps sous l'eau et la glace de mer, se déplacent sur des territoires étendus, et une bonne partie de la saison d'hivernage se déroule dans un monde sans la lumière. Néanmoins, de récentes données ont estimé que la population de la baie de Baffin se situe entre 60 000 et 80 000 individus, tandis que celle de la baie d'Hudson est composée d'environ 5000 animaux. Le nombre d'individus de la population de l'est du Groenland est d'environ 10 000. Ces chiffres démontrent que les narvals ne sont pas rares ou en péril, contrairement aux idées répandues. Néanmoins, cette espèce extrêmement spécialisée est potentiellement exposée à des menaces. La chasse insoutenable et non traditionnelle peut avoir des répercussions sur les populations de narvals, particulièrement sur les plus petites. Actuellement, seuls les Inuits peuvent chasser les narvals pour leur subsistance, et ils le font dans le cadre d'un quota, soit un nombre maximal de prises. Récemment, ce type de gestion a évolué vers un système communautaire, qui rétablira des méthodes de chasse plus traditionnelles tout en espérant réduire les pertes occasionnées pendant la chasse. Comme certains animaux blessés ne sont pas récupérés lors de la chasse, cette évolution des méthodes de chasse pourraient améliorer la croissance de la population. Les narvals sont chassés en raison de leur peau riche en vitamine C, un repas appelé « maqtaq » en Inuktitut, mais aussi en raison de leur défense. Les défenses de narval sont des articles de valeur sur les marchés nationaux et internationaux. Étant donné que les narvals sont énumérés dans la Convention sur le commerce international des espèces menacées d'extinction (CITES), les chasseurs inuits nécessitent un permis d'exportation pour vendre les défenses au niveau international. Au Canada, seules les défenses acquises légalement dans le cadre d'une chasse inuite peuvent être légalement vendues. Le Groenland a instauré en 2006 une interdiction de toutes les exportations de produits de narvals, mais avant cette interdiction, les seules défenses qui pouvaient être achetées dans l'Union européenne ont été recueillies par l'intermédiaire des chasses des Inuits du Groenland. Il est estimé que 400 à 600 narvals sont chassés chaque année au Canada, mais d'autres études sont nécessaires pour savoir si cette chasse, à ce rythme, est durable. Les contaminants des océans pourraient également constituer une menace pour cette espèce. Les métaux lourds et autres polluants comme les pesticides tendent à s'accumuler dans la graisse de baleine et le foie des narvals, et peuvent causer des problèmes de santé pour ceux-ci, de même que pour les humains qui les consomment. La pêche est une autre activité anthropique, ou d'origine humaine, qui peut causer des torts aux baleines. De grandes quantités de flétans du Groenland, l'une des principales proies des narvals, sont récoltées dans la baie de Baffin et le détroit de Davis, créant une concurrence entre les humains et les narvals pour les ressources halieutiques, ou stocks de poisson. Les changements climatiques, et leurs répercussions sur la glace de mer et les courants marins, pourraient être nuisibles aux narvals en raison de leur étroite association avec la glace. Tant la disparition que l'augmentation de la glace pourraient avoir un impact sur cette espèce. Dans la baie de Baffin, davantage de glace d'hiver s'est formée au cours des cinquante dernières années qu'auparavant, laissant moins de chenaux ou de fissures permettant aux narvals de faire surface pour respirer, et augmentant leurs risques de se retrouver piégés dans la glace. D'autres études indiquent que la glace est en fait en train de disparaître, laissant davantage d'eau libre pendant les mois d'hiver, et davantage de possibilités de prédation pour les épaulards. Les changements climatiques dans l'Arctique pourraient entraîner des changements dans la distribution des proies des narvals ainsi que dans leurs comportements de migration. Aussi, les perturbations liées à l'augmentation du trafic des navires à cause de l'ouverture du passage du Nord-Ouest pourraient constituer une menace. http://www.hww.ca/fr

NASKAPIS (les)

Les Naskapis désignent toutes les tribus amérindiennes de l'intérieur des terres de la Haute Côte-Nord du Québec par opposition aux Amérindiens du littoral nord du Saint-Laurent désignés par les Montagnais. Cette désignation (Montagnais) est attribuée à Champlain qui la tiendrait peut-être des Basques, parmi les premiers Européens à avoir échangé avec les populations locales, qui ont identifié trois groupes autochtones : les «Esquimaos» (Inuit), les «Montaneses» (Montagnais) et les «Canaleses» (Iroquois). Les Naskapis et leurs ancêtres ont commencé à occuper l'intérieur de la péninsule de l'Ungava-Labrador il y a plus de 3 500 ans. Autrefois divisés en petits groupes de chasseurs autonomes et très mobiles, composés d'une ou de quelques familles apparentées, les Naskapis sillonnaient les régions boisées et la toundra en suivant les mouvements saisonniers du caribou. Même s'ils chassaient et piégeaient le petit gibier et des animaux à fourrure de façon saisonnière, aucune de ces ressources ne leur procurait autant de matières premières que le caribou, et aucune autre ne pouvait être obtenue en quantité suffisante pour leur permettre de passer l'hiver. Malgré les fluctuations de l'abondance du caribou, l'utilisation de cette ressource a permis aux Naskapis de se construire une identité culturelle distincte, ainsi que de jouir d'une certaine sécurité économique et d'une indépendance à l'égard des sociétés avoisinantes.



L’équilibre dynamique entre les Naskapis et le caribou était assuré par le nombre restreint de chasseurs, ainsi que par les valeurs et les règles religieuses autochtones qui agissaient tels des mécanismes de gestion de la faune. Au début et à la fin de l’hiver, les Naskapis chassaient principalement le caribou du troupeau de la rivière George, là où ce dernier traversait la rivière Koksoak et le cours inférieur de la rivière Caniapiscau. Au début de l’été, la chasse se faisait traditionnellement sur la rivière George à la hauteur du lac de la Hutte Sauvage. Aujourd’hui encore, l’endroit où les caribous traversent la rivière George revêt un caractère sacré pour les Naskapis, puisque c’était là qu’ils réaffirmaient leurs liens familiaux et sociétaux lors de festins, de danses et de cérémonies religieuses. Les Naskapis chassaient le caribou pour leur subsistance et, dans une mesure bien moindre, piégeaient les animaux à fourrure (principalement la martre, le vison et le renard) pour la traite. Les saisons de chasse au caribou et de piégeage d’animaux à fourrure se chevauchaient, mais ces animaux n’avaient pas les mêmes habitats et ne se récoltaient pas de la même façon, ce qui rendait difficile la conjugaison efficace de ces deux activités. Les Naskapis, ne voulant pas renoncer à la chasse au caribou, n’ont donc jamais réussi à établir et à exploiter des lignes de piégeage permanentes et productives. Par conséquent, le commerce avec les Naskapis n’a jamais été très rentable pour les compagnies faisant le commerce des fourrures. Néanmoins, l’expansion de la traite des fourrures à l’intérieur des terres de la péninsule de l’Ungava-Labrador a profondément transformé le système économique et socioculturel des Naskapis. La Compagnie de la Baie d’Hudson (CBH), motivée par la possibilité de faire du commerce avec les Naskapis (et les Cris) de l’intérieur des terres, avait l’intention d’établir des routes d’approvisionnement sur lesquelles elle aurait ajouté des postes satellites afin de relier le poste de Fort Chimo à celui du lac Melville/Hamilton Inlet, sur la côte du Labrador, et à celui de Mingan, dans le golfe du Saint- Laurent. La CBH organisa donc plusieurs expéditions à l’intérieur des terres pour en apprendre plus sur les rivières, la variété et l’abondance des animaux à fourrure, les populations autochtones et leurs sites de prédilection, ainsi que sur d’autres conditions locales. Erlandson, au service de la CBH, fut le premier en 1832 à explorer l’intérieur des terres de l’Ungava, remontant la rivière à partir de Fort Chimo en vue de promouvoir le commerce avec les Naskapis. Il établit un poste qu’il nomma South River House sur la rivière Caniapiscau. Cette initiative s’avéra toutefois infructueuse et le poste ferma en 1833. De multiples facteurs contribuèrent à contrecarrer les efforts que déployait la CBH pour établir des activités de traite rentables dans l’Ungava. Les transactions commerciales régulières avec les Naskapis avaient principalement lieu au poste de Fort Chimo de la CBH. En 1916, James Watt, alors gérant du poste de Fort Chimo, reçut l’ordre de construire Fort Mackenzie afin de répondre aux besoins des Naskapis et à la hausse de la demande mondiale en fourrures de martre de qualité. Il s’agissait là d’un poste satellite situé à l’intérieur des terres sur le lac LeMoyne (aussi appelé Canichico), à quelque 12 km en amont de la jonction des rivières Swampy Bay et Caniapiscau. Non seulement la traite de fourrures a-t-elle créé une dépendance aux biens provenant de l’extérieur, mais elle a aussi provoqué l’isolement généalogique des groupes de chasseurs naskapis et la diminution de leurs horizons. Les Naskapis, les Cris, les Montagnais et les Innus du Labrador étaient probablement un seul et même peuple à l’époque où ils ont migré dans la péninsule de l’Ungava- Labrador. Ils se divisaient en groupes de chasseurs et étaient au fait de leurs déplacements respectifs. Ils se rassemblaient à divers endroits, soit par hasard, soit en des lieux qu’ils avaient trouvés convenables lors d’un rassemblement précédent. Un groupe de chasseurs connaissait bien son territoire de chasse et, au-delà de son horizon, se fiait aux connaissances des autres groupes de chasseurs. L’arrivée des postes de traite a bouleversé ce système, car ils sont devenus les lieux courants de rassemblement, de planification et de célébration des mariages. Comme les divers groupes de chasseurs se rendaient de plus en plus fréquemment à des postes de traite différents, ils se sont graduellement éloignés les uns des autres, ce qui a eu pour effet de réduire considérablement les connaissances de chacun des groupes de chasseurs relativement aux ressources présentes au-delà de leurs horizons et de leurs territoires de chasse. Les personnes qui auraient pu leur fournir de tels renseignements n’étaient plus là. Les Naskapis ne descendaient généralement pas la rivière George jusqu’à la baie d’Ungava et ils se rendaient rarement dans la vallée de la rivière Koroc par crainte de conflits avec les Inuits. Toutefois, ils se retrouvaient annuellement à Fort Chimo pour s’approvisionner, se diviser en groupes de chasseurs et chercher à obtenir un consensus sur les stratégies de subsistance à adopter. Comme les limites des territoires inuits et naskapis se chevauchaient les interactions entre les Inuits et les Naskapis étaient parfois empreintes d’amitié et de coopération, parfois hostiles, mais elles étaient surtout caractérisées par une certaine crainte des étrangers. En raison des différences sur le plan de la culture, de la langue, des méthodes de chasse et de la vision du monde, ainsi que du fait qu’ils étaient rarement entrés en contact avant l’arrivée des premiers Européens, les deux peuples éprouvaient de l’appréhension et de la

crainte l'un envers l'autre. L'histoire orale, étayée par les traditions locales de Kangiqsualujjuaq, laisse entendre que les Naskapis étaient autrefois présents dans la région, particulièrement dans les environs de la rivière Koroc et de la rivière George, en amont du pic Pyramide. Il arrivait à l'occasion que des Naskapis descendent la rivière George en canot pour chercher des munitions au poste de traite de George River, bien que les rencontres entre les Inuits et les Naskapis le long de la rivière George fussent rares. Au tournant du 20e siècle, l'isolement des groupes de chasseurs et le déclin rapide du troupeau de caribous en plus du changement de ses voies migratoires, ont causé beaucoup de misère et de souffrance, voire même la famine chez les Naskapis. La situation sociale et économique lamentable des Naskapis a pour la première fois vraiment attiré l'attention du gouvernement en 1949, lorsqu'un représentant des services de bien-être social du gouvernement fédéral a été envoyé à Fort Chimo pour confirmer leur état de santé et de pauvreté, et leur offrir de l'aide. Entre 1949 et 1953, la Gendarmerie royale du Canada en poste à Fort Chimo a fréquemment offert de l'aide aux Naskapis qui ont également reçu quelques visites d'infirmières et d'autres membres du personnel médical des Services de santé aux Indiens du gouvernement fédéral. Au début des années 1950, les Naskapis ont essayé de s'établir de nouveau à Fort Mackenzie et de revenir à une économie fondée sur la chasse et la pêche de subsistance et le piégeage commercial. Malheureusement, cette initiative a échoué, car les Naskapis n'arrivaient plus à être complètement autosuffisants. Après seulement deux ans, les Naskapis sont retournés à Fort Chimo en raison des coûts élevés du réapprovisionnement de Fort Mackenzie et de la forte incidence de la tuberculose En 1956, quelque 185 Naskapis vivant à Fort Chimo et à Fort Mackenzie se sont établis à Schefferville (lac Knob), un village créé près d'une nouvelle mine de fer, dans l'espoir de trouver du travail et d'améliorer leurs conditions de vie. Ils ont parcouru quelque 600 km à pied et en canot. La plupart d'entre eux sont arrivés à destination en piètre état : ils étaient malades, épuisés et affamés. Ils ont construit de petites cabanes avec des matériaux qu'ils ont récupérés ou qui leur avaient été donnés. Toutefois, les autorités municipales les ont déplacés l'année suivante, en compagnie d'un groupe de Montagnais, au lac John où il n'y avait pas d'eau courante, d'égout, d'électricité, d'école et d'installations médicales. En 1972, on les a relocalisés à nouveau, cette fois à la réserve montagnaise de Matimekosh, au nord du village. Le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien a alors construit des maisons en rangée pour les résidants Naskapis et Montagnais.

Située à 520 km au nord de Sept-Îles, près de Schefferville, la communauté innue Matimekosh - petit poisson ou petite rivière. (1 400 personnes) est composée de Montagnais et de Naskapis (communauté de Kawawachikamach - rivière sinueuse) et se divise en deux territoires, soit celui de Matimekosh, au bord du lac Pearce, d'une superficie de 68 hectares et celui du Lac-John, d'une superficie de 23 hectares. Après la signature de la CNEQ en 1978, le gouvernement a offert aux Naskapis de les relocaliser de Matimekosh à un nouvel emplacement. Une fois les études techniques et socioéconomiques réalisées, le lieu de Kawawachikamach, situé à environ 15 km au nord-est de Schefferville, a été choisi. Le village a été construit en grande partie par les Naskapis entre 1980 et 1983. La communauté n'est accessible que par avion ou par train. Autre trait distinctif, la communauté de Kawawachikamach, d'origine Naskapie, est la seule communauté de cette nation dans tout le Canada et la chasse au caribou reste une activité communautaire. Harvesting est le coeur de la spiritualité naskapie. Chaque communauté possède une pourvoirie. (Naskapi Nation of Kawawachikamach, 2011).

NEIGE

L'inuktitut possède de nombreux mots ou expressions pour désigner la neige sous différentes formes ou conditions. Cette grande variété de termes ressemble au vocabulaire du jardinier capable de distinguer différentes qualités de terre. Dans son dictionnaire de l'inuktitut du Nunavik (Québec arctique), le linguiste missionnaire Lucien Schneider (Dictionnaire français-esquimau du parler de l'Ungava, 1970) cite une douzaine de mots de base (c'est-à-dire qui ne sont pas tirés d'un autre mot) pour désigner la neige, et une dizaine pour la glace. Citons par exemple : qanik neige qui tombe, aputi neige sur le sol, pukak neige cristalline sur le sol, aniu neige servant à faire de l'eau, siku glace en général, nilak glace d'eau douce pour boire, qinu bouillie de glace au bord de la mer. Il y a la neige fraîchement tombée, en train de tomber (apuq), l'amas (maujualuq) de neige molle (mau), la dure (sitidluqaaq) ou cristalline, la neige fondue et gelée à nouveau, la neige mouillée par la pluie (kavisirdlak), la neige poudreuse, la neige soufflée par le vent (pirqsirq), la neige qui cède sous nos pas (kataktanaq), la neige qui convient à la construction d'un iglou (illuvigassak). Chaque variété d'eau, de neige et de glace est d'une couleur différente. Toutes ces distinctions de neige et de glace sont chez les Inuits matière à discussion car d'une importance vitale aux prises de décisions conduisant à une expédition réussie. Les chasseurs doivent choisir les itinéraires adéquats pour les chiens de traîneaux, trouver de l'eau potable, sélectionner l'endroit propice à la construction de l'iglou, découvrir où percer la glace pour pêcher. De façon similaire, les mots pour parler de la glace ne se limitent pas à la dizaine de formes de base mentionnées dans le dictionnaire de Schneider. À côté de siku (« glace en général ») par exemple, on trouve les termes sikuaq (« petite glace »), qui désigne la toute première couche de glace mince qui se forme à l'automne sur les mares d'eau, ou sikuliaq (« glace fabriquée »), la glace nouvelle sur la mer ou les surfaces de pierre. On peut aussi mentionner les igalaujait (« qui ressemblent à des fenêtres »), les glaçons minces qui s'attachent aux herbes et autres végétaux. En prenant en compte les mots de base (comme siku), les termes dérivés (comme sikuliaq), les appellations descriptives (comme



sitilluqaq) et les mots ayant un sens plus large (comme maujaq), le nombre total de termes désignant les différents aspects que peuvent prendre la neige et la glace dépasse donc de beaucoup la dizaine ou la douzaine. C'est sans doute là qu'on peut mesurer toute l'étendue du savoir des Inuits concernant ces deux éléments : ils sont capables d'établir des distinctions souvent très subtiles entre un nombre extrêmement élevé de types de neige ou de glace. Ceux-ci incluent des appellations générales comme siku, mais aussi des termes aussi spécialisés que qautsaulittuq, de la glace qui se brise après qu'on ait testé sa solidité avec un harpon, kiviniq, une dépression dans la glace de rivage, causée par le poids de l'eau qui l'a traversée lors de la marée montante et s'est accumulée sur sa surface, ou iniruvik, de la glace fissurée par les changements de marée et que le temps froid a fait geler à nouveau. En somme, quel que soit le type de terme qu'il utilise pour désigner telle ou telle sorte de neige ou de glace, l'inuktitut aune capacité de distinction de loin supérieure à celle de la plupart des langues. http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/les-mots-inuits-pour-la-neige-et-la-glace - BRODY Hugh, 2003, p. 59-62

NONSUCH (ketch)
Au cours des années 1650, deux aventuriers de Nouvelle-France s'embarquent dans un voyage qui révolutionnera éventuellement le commerce de la fourrure et changera le cours de l'histoire. Médard Chouart, sieur des Groseilliers, et son beau-frère Pierre Esprit Radisson voyagent en eaux intérieures au nord du lac Supérieur, peut-être aussi loin que la baie James. La témérité de des Groseilliers l'a déjà entraîné dans des explorations cruciales pour les revendications territoriales de la France en Amérique du Nord. Perspicace, il comprend rapidement qu'il est plus facile d'atteindre la région du continent la plus riche en fourrure en naviguant par bateau sur la baie d'Hudson qu'en sillonnant en canot la dangereuse voie navigable des Grands Lacs et du lac des Bois. Le passage par la baie d'Hudson permet de transporter d'importantes cargaisons au cœur même du continent. Son partenaire Radisson semble, selon sa biographe Grace Lee Nute, «faire partie de ces êtres qui ont la chance d'être dotés d'un appétit insatiable pour la vie et d'une capacité d'adaptation que ne troublent pas outre mesure les scrupules religieux, moraux ou patriotiques. Il représente tout ce qui est riche et haut en couleur à une époque dominée par l'aventure, les intrigues, la brutalité et l'imagination.» Bien que les découvertes des deux beaux-frères aient probablement sauvé la colonie de la ruine économique, le gouverneur d'Argenson saisit les fourrures des explorateurs, les condamne à une amende et jette des Groseilliers en prison. Furieux, les hommes demandent l'aide des Anglais, ennemis de la France. Le moment est crucial : il y va de la possession d'une grande partie du continent. Aux yeux du roi Charles II, l'idée de déjouer les manœuvres de la colonie française est si fascinante qu'il présente les deux hommes à son cousin, le prince Rupert. Le 30 mars 1668, Rupert et des bailleurs de fonds achètent un ketch à petit gréement (un deux mâts à voiles carrées) nommé Nonsuch. Le petit navire, capturé par les Hollandais en 1658 et repris par les Anglais un an plus tard, a déjà une longue histoire. Long de seulement quinze mètres, il est minuscule selon les normes d'aujourd'hui. Il n'est cependant pas particulièrement petit pour un navire marchand hauturier de l'époque. Le bateau est muni de huit canons car, à cette époque, «l'agression armée est au cœur du commerce», comme l'écrit l'historien George Clark. Le 3 juin 1668, le Nonsuch lève l'ancre à Gravesend avec des Groseilliers à son bord. Radisson est à bord d'un deuxième bateau, l'Eaglet, lequel doit regagner le port après avoir essuyé une violente tempête au large de l'Irlande. À l'ingénieux capitaine du Nonsuch, Zachariah Gillam, Rupert donne une série de directives élaborées. Gillam reçoit l'ordre de naviguer «jusqu'à l'endroit que lui indiqueront M. Gooseberry et M. Radisson… afin d'y commercer avec les Indyens.» Rupert lui rappelle aussi que si l'équipage tue des baleines ou des «chevaux marins», les revenus appartiennent aux investisseurs. Le Nonsuch gagne l'Atlantique en doublant les Orcades par le Nord. Le 1er août, la côte nord du Labrador est en vue. Quatre jours plus tard, le bateau entre dans le détroit d'Hudson et, le 29 septembre, soit 118 jours après avoir quitté Gravesend, le Nonsuch jette l'ancre à l'extrémité méridionale de la baie James, à l'embouchure d'une rivière que Gillam nomme Rupert. Sur la rive, l'équipage construit une petite cabane en bois avec une cave pour y entreposer leur bière. Après un hiver long et froid, les Cris découvrent le Nonsuch et viennent commercer. Retenu par les glaces, le navire ne peut quitter la baie qu'au mois d'août. Il arrive au pas de Calais le 11 octobre 1669. Selon le London Gazette, «ils rapportent une quantité considérable de peaux de castor, ce qui les récompense pour leur froid confinement.» La théorie radicale de Radisson et de des Groseilliers s'avère juste. Encouragés, Rupert et ses investisseurs demandent au roi Charles de leur octroyer une charte leur permettant de commercer dans les régions ouvertes par les voyages du Nonsuch. La charte est accordée le 2 mai 1670 à la compagnie connue sous le nom de Compagnie de la baie d'Hudson. Grâce à deux coureurs de bois canadiens, les Anglais prennent pied sur le marché de la fourrure et la conquête du Nord-Ouest est dès lors commencée. Marsh James H., Le Voyage du Nonsuch
http://www.thecanadianencyclopedia.com/featured/fr/le-voyage-du-inonsuchi

NORDICITÉ
Ce terme est un canadianisme créé par le géographe québécois Louis-Edmond Hamelin désignant l'état autant physique, climatique, sociologique et même psychologique du Moyen et Grand Nord. Le concept global de « nordicité », créé à partir de 1960, fait référence à l'état perçu, réel, vécu et même inventé de la zone froide à l'intérieur de l'hémisphère boréal. Il s'intéresse à tous les thèmes tant naturels qu'humains pouvant conduire à la compréhension intégrée des faits, idées et interventions dans les hautes latitudes. La démarche, qui dépasse le pur

acte intellectuel, envisage la venue d'applications technologiques concernant, par exemple, l'habitabilité et s'attend à ce que l'individu évalue ses propres activités. La nordicité, plutôt que d'être un champ sectoriel, considère en bloc tout le Nord et le tout du Nord. Des dictionnaires français et anglais considèrent le mot comme canadianisme. Même si l'on demeure insuffisamment informé et réduit à de fragiles hypothèses, il existe une paléo nordicité. Par diverses méthodes de datation et autres documents, des chercheurs révèlent la température et les cultures des siècles anciens. Ainsi, des années 400 à 700 jusqu'à 1300 à 1500, le climat de la zone nordique apparaît moins froid que celui de la période antérieure et celui de la période postérieure (jusque vers 1875). Vers l'an 1000, les Vikings, courageux et habiles navigateurs, profitent de la décélération du refroidissement pour atteindre les côtes occidentales de l'Atlantique (au lieu historique de L'Anse aux Meadows à Terre-Neuve). Il semble y avoir plus. Les parties du pays près de l'Alaska portent les étonnants témoignages de cartographes comme Mercator en 1595. Comment, sans ne rien en connaître, ces savants européens auraient-ils pu mentionner la « Bergi regio » (les Cordillères), tracer le détroit d' « Anian » (Béring) entre l'Asie et l'Amérique, de même que dessiner le delta du Mackenzie bien là où il est, juste au nord du cercle Arctique? Le Nord-Ouest du Canada est connu à partir du Pacifique, sans faire référence aux migrations terrestres de peuples asiatiques, il y a environ 12 000 ans. Ces pénétrations en Amérique doivent également profiter des périodes avantageuses du point de vue de l'environnement. L'avenir dira si le réchauffement actuel qui aurait des conséquences contradictoires appartient à une tendance à long terme. À l'échelle d'une génération, les frontières du pergélisol ou de la taïga ne se modifient guère; par contre, celles du peuplement, des mentalités et des productions économiques peuvent connaître des mouvements significatifs. À l'âge des découvertes, surtout à cause de la rigueur hivernale, le Canada et Terre-Neuve sont considérés, pays nettement froids. Plus tard, « au cours de la période qui suit la Confédération, tout ce qui se trouve au-delà du lac Nipissing en Ontario est qualifié de Nord », selon l'historien M. Zaslow. Quant à l'intérieur de la péninsule du Québec-Labrador, il est désenclavé par l'extraction du fer. D'après un indice, le nombre des « valeurs polaires » décroît de 533 qu'il était en 1941, à 295 seulement quinze ans plus tard. Le peuplement, attiré par le développement, provoque donc une dénordication. Par contre, la fermeture des mines régionales fait remonter les valeurs qui, actuellement, se fixent à 340. D'autres villes vivant des ressources disparaissent aussi, telles Uranium City en Saskatchewan et Gagnon au Québec. En 1881, et même plus tard, les statistiques fournissent des données démographiques incomplètes, surtout en ce qui concerne les Autochtones. En moins d'un siècle, la masse démographique officielle s'est donc multipliée par sept. L'espace actuel, surtout le Moyen Nord, est occupé par des immigrants de naissance canadienne ou autre, mais ces derniers le font d'une façon sporadique tant dans le temps que dans l'espace. Le mouvement est déjà amorcé, lors de la première année-repère, celle de 1881. Alors, la future province de Terre-Neuve - Labrador rassemble plus de la moitié des non-autochtones à l'intérieur de ce qui est aujourd'hui le Nord canadien. Par la suite, on trouve des pelotons de 8 000 à 10 000 nordistes au Manitoba, dans les Territoires du Nord-Ouest, au Yukon (Klondike), en Ontario et au Québec. Au cours du XXe siècle, le peuplement progresse. De 1911 à 1941, se modifie de nouveau la hiérarchie des aires septentrionales par l'exploitation minière ainsi que les développements agricoles; l'Alsama (acronyme pour Alberta - Saskatchewan - Manitoba) devient la principale mégarégion avec 50 p. 100 des habitants de tout le Nord du pays. En 1971, l'Alsama, toujours en tête, est suivi des deux territoires. Quant aux trois principales provinces, elles ne rassemblent que 22 p. 100 de la population nordique du pays. L'urbanité et la recherche du plus long été possible semblent y étouffer l'appel du Nord. En fait, les aires septentrionales continuent de refléter les conjonctures pan-canadiennes, tout en désirant évoluer selon leurs voies propres. Les développements économiques et démographiques de même que les changements climatiques provoquent une diminution générale de la sévérité du Nord. En conséquence, au cours des 125 dernières années, la frontière méridionale « remonte » de quelques centaines de kilomètres alors que la nordicité spatiale moyenne diminue d'environ 25 p. 100. La nordicité des lieux : Les définitions du Nord sont fonction des critères choisis. Au début, l'Arctique est considéré comme un espace de nuit ou de jour polaire, de gel du sous-sol ainsi que d'absence d'arbres (au-delà de la « Tree Line »). Venu de la géographie globale, un indice de nordicité permet d'évaluer le niveau de tout lieu de la zone froide et d'identifier les composants qui contribuent le plus ou le moins à cet état. L'indice interroge dix critères appartenant à trois groupes : une variable de localisation minimale (le 45e degré de latitude), cinq critères d'ordre naturel (tel, le froid) et quatre d'ordre humain (la population). Selon une échelle graduée, pour chacun des dix facteurs, sont prévus de 0 à 100 « valeurs polaires » ou vapos. Le total des dix produit un maximum de 1000 vapos, atteint au Pôle. Les calculs de base sont valables pour 1965. Par cette méthode, on exprime le Nord comme entité plurifactorielle. Cette simple évaluation aide aussi à délimiter la frontière sud du Nord qui, auparavant, était fixée à partir d'un seul facteur : température de juillet, cercle Arctique, 60e degré de latitude, fin des terres fermes. Or, de part et d'autre de l'isonord 200 vapos (l'isonord est un trait cartographique qui rejoint des points d'égale valeur, tout comme l'isotherme en météorologie), la nordicité locative augmente fortement, ce qui indique une rupture fondamentale entre le Nord et le Sud de l'espace canadien. Ce seuil significatif (il faut 200 vapos pour être dans le Nord) contourne par le Sud le Long Range de Terre-Neuve, la basse côte Nord et la Minganie, passe au nord de la dépression du Saguenay (Québec) et du lac des Bois (Ontario). Au Manitoba, la frontière traverse le lac Winnipegosis et, en Saskatchewan, elle atteint le lac de Montréal. En Alberta, elle se situe au nord de l'aire agricole de la rivière de la Paix et des combustibles de Fort St. John. En

Colombie-Britannique, les Cordillères compliquent l'évaluation de la nordicité spatiale : alors que des poches de gélisol annuel se logent sous des sommets méridionaux de la province, un climat tempéré peut baigner la partie aval des vallées septentrionales. En tenant compte des étalements et des étagements, c'est entre les 54e et 57e degrés de latitude que se situerait la limite de ce Nord provincial. Quoi qu'il en soit, d'un bout à l'autre du Canada, la frontière suggérée est constituée, non d'un trait fin, mais d'une bande festonnée de terres et d'eaux, large de quelques dizaines de kilomètres. Quant à l'autre extrémité du Nord, par décision gouvernementale pour fins de protection environnementale, elle se fixe à « 200 milles marins » au large des côtes. Ainsi, le Nord canadien rassemble les parties septentrionales de sept provinces, le Yukon, les Territoires du Nord-Ouest, le Nunavut, l'Inuvialuit ainsi que les espaces sous juridiction fédérale. « Cette fragmentation politique du Nord gêne l'élaboration d'une planification commune », écrit W.C. Wonders en 1998. Quoi qu'il en soit, en ajoutant les eaux marines intérieures et périphériques, tous les morceaux nordiques en viennent à occuper plus de 70 p. 100 du « territoire de responsabilité » de tout le Canada. Cette appréciation nous semble plus signifiante que les 39 p. 100 officiels qui ne correspondent qu'aux étendues terrestres et d'eaux douces des territoires. En 1999, à l'intérieur de cette immense zone (au tiers hydrographique), la population totale peut compter 500 000 habitants, masse démographique faible, mais non déclassée par celles de l'Alaska et de l'Islande. Depuis le milieu du XXe siècle, un fort accroissement du nombre d'autochtones ainsi qu'une certaine immigration suite aux développements gouvernementaux (Yellowknife, 1967) et économiques (combustibles, hydro-électricité, forêts, mines, services) favorisent l'augmentation démographique. Le Québec-Labrador, le Yukon ainsi que les Territoires-du-Nord-Ouest connaissent des taux de croissance élevée. Comparée à la nordicité du Norden (Finno-Scandinavie) et même à celle de la Russie du Nord, celle du Nord canadien est plus sévère, ce qui n'y favorise pas le peuplement. Les zones nordiques du Canada : Les espaces politiques autochtones sont transzonaux. Le Nunavut (au nord-est et au centre) et l'Inuvialuit (au nord-ouest) chevauchent l'extrême Nord et le Grand Nord alors que le territoire du Nunavik-Labrador le fait au Grand Nord et au Moyen Nord. La nordicité zonale : Dans le Nord canadien, la présence de plusieurs centaines de petites agglomérations réparties dans un territoire plus grand que l'Europe donne l'impression de microcosmes vivant en paraposition; en fait, au moins par les télécommunications et les services aériens, les petites communautés et les agglomérations sont reliées entre elles de même qu'avec le puissant Sud du pays. La géographie régionale n'est pas seule à classer le territoire en zones d'orientation est-ouest : les divisions thématiques entre la taïga et la toundra, entre le subarctique et l'Arctique, entre le pack saisonnier et le pack permanent, entre les aires à éclairage partiel et éclairage total, entre les écoumènes indiens et inuits reflètent d'autres différenciations spatiales emboîtées. Les répartitions sous-zonales du Nord montrent trois méga-espaces dont les limites ne suivent pas non plus les latitudes. (1) Le Moyen Nord : Limitée par les isonords 200 vapos (au sud) et 500 vapos (au nord), la région est climatiquement subarctique. Elle s'étire du Labrador au Yukon et comprend de nombreux lacs, boisés et étangs figurés. Économiquement, après avoir été le royaume des fourrures, il est devenu le lieu de poussées d'exploitation verticales, venues du Sud (les lancers pionniers) en vue de la production de l'hydro-électricité (Churchill, Terre-Neuve - Labrador) et de l'exploitation des matières premières (à Thompson, au Grand lac des Esclaves). Le Moyen Nord regroupe environ 90 p. 100 de tous les habitants de la zone nordique nationale. Le territoire est provincial dans une proportion de plus de 80 p. 100, fait qui a longtemps été insuffisamment perçu en politique, autochtonie et occasions de développement. Exemples de nordicité mi-nordique : Long Range à Terre-Neuve, 474 vapos; Dawson City, 435 vapos; Yellowknife (Sòmbak'è), 390 vapos; Cassiar en C.-B., 377 vapos; Fort-Smith (Tthebachaghé), 343 vapos; Hay River (Katlo Dehé), 320 vapos; croisement de la latitude 51 et de la longitude 54 dans la mer du Labrador, 297 vapos; Red Lake en Ontario, 220 vapos. (2) Le Grand Nord : L'indice nordique s'y établit de 500 à 800 vapos. Des facteurs naturels comme la limitation de la chaleur estivale, la dénudation du paysage, la présence inuite et la rareté des grandes exploitations (la plus éloignée étant Polaris) montrent une situation holistique toute autre que la précédente. Biogéographiquement, le Grand Nord est arctique. En partie océanique, il permet la pénétration estivale des navires de ravitaillement, événement saisonnier longtemps caractéristique des interventions sudistes, privées ou gouvernementales. En 1999, puisque sur un quart des terres canadiennes vivent moins de 60 000 habitants permanents, l'écoumène d'exploitation et de services est extensif. Le Grand Nord est très déficitaire au plan des finances publiques. Les autochtones sont en forte majorité, contrairement à la situation du Moyen Nord, surtout peuplé de non-autochtones. Exemples de cette nordicité méganordique : Resolute (Qausuittuq), 775 vapos; Pond Inlet (Mittimatalik Tununiq), 712 vapos; Old Crow (Gwitchin Vuntut), 624 vapos; centre de la mer d'Hudson, 622 vapos; Iqaluit (Frobisher Bay), 584 vapos; Sanikiluaq (Belcher), 521vapos et Aklavik, 511 vapos. (3) L'Extrême Nord : Cette région hypernordique couvrant moins de 10 p. 100 des terres mais englobant des îles polaires ainsi que des eaux marines possède une nordicité de 800\900 vapos. Les glaces sur mer, en profondeur et sur terre la caractérisent. Cette étendue est quasi inhabitée, sauf dans quelques postes, dont le lointain Alert avec ses 878 vapos.

La nordicité mentale : La nordicité mentale correspond à l'état de Nord qui, d'abord, se loge dans les esprits, puis qui se prolonge, d'une façon expresse ou non, dans les opinions, attitudes et activités. Comme l'ensemble de la zone froide est en partie le résultat des interventions humaines, on peut la considérer fait culturel. La démarche commence par une quête de sens. Une intense réflexion

concernant toutes questions, d'ailleurs élargies, constitue l'acte premier. Une telle étape préalable d'analyses abstraites permet, entre autres, d'élaborer une planification intégrée face aux problèmes du monde froid péri-sphérique. Cet acte d'esprit et ses prolongements conséquents dans l'application sont choses moins coûteuses que les réalisations précipitées, mal justifiées et, par la suite, à raccommoder ou abandonner. Une problématique du quoi et du comment doit venir avant le « faire » proprement dit. Cette perspective exige un investissement mental d'envergure. Une nordicité normative, source d'une pensée théorique, s'appuie au moins sur le principe du triple respect culturel, écologique et régional du Nord. La qualité de la nordicité mentale constitue un facteur essentiel à la réalisation d'activités raisonnables. Des perspectives appropriées vont bonifier toutes les relations entre les zones polaire et tempérée, qu'elles soient éducatives, administratives, économiques, politiques, littéraires, religieuses ou médiatiques. De tous les types de nordicité, c'est celui de nordicité mentale qui a fait le moins de progrès. La nordicité développementale : Jusqu'aux années 1970, le Nord est envisagé par le Sud d'au moins cinq façons plus ou moins chevauchantes. D'abord, il nourrit des espoirs naïfs (Martin Frobisher, 1576), perdus entre autres par la décevante rentabilité du Passage du Nord-Ouest. Au même siècle, et après, c'est l'idée d'une inutilité presque totale de cette partie du Nouveau Monde (« Terre de Caïn »). Les évaluations des espaces nordiques semblent conduire soit à des ventes (Terres de Rupert, 1870), soit à des dons (archipel Arctique, 1880), soit à des transferts intergouvernementaux de responsabilité comme au Nunavik. Plus tard, le Nord est considéré comme un réservoir illimité de matières premières, avantage qui amènera des exploitations souvent regrettables. Durant la Deuxième Guerre mondiale et la Guerre froide, la zone sert de protection spatiale pour les États-Unis et le Sud du Canada. Enfin, naît une idéologie de non-développement, suivant le slogan humoristique torontois : « Freeze the Arctic » . L'histoire séculaire des affaires réfléchit donc un long cycle comptant des périodes d'euphorie ou de découragement. On connaissait mal le Nord et on s'y prenait mal. Beaucoup d'activités ont été conduites suivant la philosophie du laisser-faire, en donnant préséance aux intérêts du Sud, en ne reconnaissant pas suffisamment l'ethnicité amérindienne et en n'assurant pas l'équilibre interrégional. Heureusement, arrive une cinquième phase. Les écarts négatifs tendent à diminuer par une série d'interventions correctives : signature d'ententes spécifiques (Convention de la Baie James au Québec en 1975, Inuvialuit en 1984, Nunavut en 1999), reconnaissance de certains droits constitutionnels (1982), développement moins nuisible pour l'environnement, ajustement des pratiques administratives, projets éducatifs plus appropriés aux cultures autochtones, évolution des mentalités du Sud. Grâce aux progrès de la « nordologie » (étude du Nord), une nouvelle économie politique se met lentement en place. L'incorporation optimale de la zone froide dans les affaires pan-canadiennes demeure cependant loin d'être terminée. La nordicité autochtone : Si la nordicité demeure un objectif pour le Sud du Canada, elle est une réalité ancienne et normale dans le Nord; aussi, les facteurs qui entrent dans la composition de l'indice précédent reflètent-ils les conditions des hautes latitudes (notamment les facteurs de grand froid et de population permanente). La définition de l'autochtone est chose difficile et varie suivant les référents considérés : caractères biologiques, antériorité de l'occupation, cultures, langues d'usage, genres de vie, dimension collective, résidence dans les communautés, degré d'acculturation. L'aspect principal semble être la question des« terres », fondement de « droits inhérents », aux yeux des militants. Toute solution convenable au fait des premières nations ne saurait éviter de considérer suffisamment les revendications foncières. Chez les autochtones, la notion traditionnelle des terres ne se situe pas « en dehors de l'homme », comme chez les non-autochtones; elles sont fondues dans un tout qui contient aussi l'homme lui-même. En ce sens, on ne pourrait pas dire que l'autochtone appartient à la terre, d'une part, et que la terre appartient à l'homme, d'autre part. La nordicité mentale conduit à révéler de fortes dénivellations entre les toponymes, les savoirs et les comportements, autochtones d'une part, et non autochtones d'autre part. Ces types d'écarts sont encore mal compris, après plusieurs siècles de contact. L'intelligence des différencialités interculturelles apparaît comme une autre condition dans la recherche de politiques appropriées. Des rapprochements devraient conduire à réaliser des travaux conjoints; un système modulé de partenariats prolongerait les présentes expériences en gestion de la faune, opérations forestières, construction routière et aménagement de l'habitat. La nordicité saisonnière : Durant l'hiver, notamment à cause de la neige et des glaces, la partie méridionale du Canada dont les valeurs polaires annuelles sont inférieures à 200 vapos (voir, plus haut) prend la parure cosmétique du vrai Nord. Alors, durant trois à cinq mois, une grande unité paysagique et certains apparentements culturels se réalisent entre le Nord et le Sud du pays. Au Canada méridional, la nordicité est dite temporaire, hivernale ou saisonnière. L'intérêt à l'endroit des situations nordiques bénéficie des initiatives de l'Association des villes d'hiver, fondée à Sapporo en 1970 ainsi que du Sommet mondial de la nordicité tenu à Québec en 1999. L'hiver, phénomène socio-climatique et non seulement série de manifestations atmosphériques, pose la question des comportements des hivernants. Si les conduites sont très variées, deux groupes d'individus dominent. Ceux qui, s'accommodent mal d'un hiver long et qui vont passer quelques semaines aux Tropiques et ceux qui normalisent leurs attitudes face à la saison froide. Ils sont de plus en plus nombreux à le faire non seulement du point de vue mental mais aussi des vêtements, de la nutrition, des sorties fréquentes, de la pratique de sports extérieurs, et de la non-fréquentation des édifices dont l'air est vicié. Ils s'adonnent aussi aux développements artistiques, littéraires et technologiques. Bref, à des degrés divers et selon les périodes, des nordicités caractérisent à la fois le Nord et le Sud du Canada; ces traits inévitables

s'installent progressivement dans l'esprit des habitants.
http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/nordicite

NUNAMIUT

Au début du vingtième siècle, quelques groupes ou familles inuites vivaient à l'inétérieur des terres appelés Nunamiut en opposition à Sinamiut, les gens de la mer. Il était reconnu que la vie des gens de l'intérieur étaient plus misérable que celle des côtiers : ils ne possédaient pas de chiens, ils manquaient de graisse de phoque pour se nourrir et s'éclairer. Alors pourquoi s'y installer ? Les témoignages recueillis racontent que les Nunamiut étaient en général des individus et leurs familles ayant dû quitter la côte contraints et forcés suite à quelque acte de violence dont ils furent soit les auteurs, soit les victimes. L'intérieur était le refuge des gens réputée dangereux donc ostracisés par leur communauté. Certains plus marginaux fuyaient tout simplement la présence des Blancs dont ils avaient peur; le cœur des terres représentant tous les avantages de l'isolement et de l'éloignement. Les Nunamiut adoptèrent un mode vie intimement relié aux migrations des hardes de caribous et se nommaient entre eux des Nallamiut, les gens qui chassent et séjournent aux traversées de caribous. Entre 60 et 80 caribous représentaient l'autosuffisance alimentaire pour une famille de quatre personnes. L'absence de chiens s'explique par l'énorme quantité de nourriture supplémentaire nécessaire à leur maintien. On estime que 10 caribous par tête de chien étaient nécessaires à leur survie. De nos jours, la majorité des Inuits sont côtiers (Sinamiut) et fréquentent l'intérieur des terres que pour chasser le caribou et pêcher l'omble puis reviennent à leurs villages sur la rive de la mer. - Vézinet, 1980, p. 99-106

OOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOO

OIE DES NEIGES



À l'âge adulte, la Grande oie des neiges (Chen caerulescens atlantica) est entièrement blanche, à l'exception des rémiges primaires noires que l'on voit au bout des ailes. Les pattes sont rosâtres, tout comme le bec. Ce dernier, étroit et assez haut, est pourvu de denticules qui permettent aux Grandes oies des neiges de se nourrir des racines des plantes qui poussent sur les berges vaseuses. Ces denticules forment un arc noirâtre, appelé « sourire », de chaque côté du bec sur les mandibules supérieure et inférieure. Parce que les oies fouillent continuellement dans la vase en quête de nourriture, leur tête prend souvent une couleur brun rouille à cause des traces de fer dans la boue. Les jeunes oies ont le plumage gris avec des motifs gris blanc. Leurs pieds et leur bec sont d'un vert ardoise foncé. Au cours de leur premier hiver, les jeunes perdent petit à petit leurs plumes grises qui sont remplacées par des blanches. Au début de leur deuxième année, les juvéniles sont aussi blancs que leurs aînés. L'envergure des ailes d'une Grande oie des neiges adulte peut être légèrement supérieure à 1,5 m. Les mâles adultes peu- vent peser jusqu'à 3,5 kg et les femelles, un peu moins. Les juvéniles, à leur premier automne, pèsent entre 1,5 et 3 kg. Le cri le plus fréquent de la Grande oie des neiges — un whouk ou kowk ou kow-luk aigu et nasal qui ressemble à un aboiement de chien et que l'oie répète à tout moment — a procuré à cet oiseau la réputation de sauvagine la plus bruyante. Les jeunes qui ne se sont pas encore reproduits sont plutôt silencieux. Pendant la saison de reproduction, du début de juin au début de septembre, les Grandes oies des neiges vivent dans la toundra de l'Extrême-Arctique, près des côtes ou à l'intérieur des terres sur les collines ou dans les basses prairies humides où pousse une grande variété de graminées et de carex. Pendant l'hiver, sur la côte de l'Atlantique aux États-Unis, elles fréquentent les anses et les baies marines, les marais, les prairies côtières et les champs cultivés. La Grande oie des neiges se déplace avec facilité sur la terre ferme, sur l'eau et dans les airs. Elle est une marcheuse émérite. Sur l'île Bylot (Nunavut), où se trouve la plus grande colonie reproductrice du monde de Grandes oies des neiges, plus de 30 km séparent les sites de nidification et les sites de reproduction. Le lendemain de leur éclosion, un grand nombre d'oisons font ce trajet avec leur famille, arrivant à destination en moins de quatre jours. À l'âge adulte, la Grande oie des neiges peut distancer la plupart de ses prédateurs lorsqu'elle est en mue et incapable de voler. Elle nage bien, et même si elle ne plonge pas pour trouver sa nourriture, il lui arrive de le faire sur de courtes distances si elle se sent menacée. En vol, cette oie se déplace habituellement à environ 55 km/h, peut atteindre des vitesses s'élevant à 95 km/h et voler sans interruption sur des distances pouvant atteindre 1 000 km. La Grande oie des neiges est un oiseau dimorphe, ce qui signifie qu'elle se présente sous deux formes différentes. La plupart des Grandes oies des neiges sont dites de « forme claire » parce qu'elles sont blanches. Certaines sont dites de « forme foncée » et sont appelées oies bleues, car presque tout leur plumage est de couleur bleu-gris. La forme foncée, très répandue parmi les Petites oies des neiges, est rare chez la Grande oie des neiges : elle se remarque chez moins de 4 p. 100 de la population. Les oies bleues ont tendance à s'accoupler avec d'autres oies bleues, et les blanches avec des blanches. Il existe une seule population de Grandes oies des neiges dans le monde et elle se trouve presque entièrement dans les limites de la voie de migration de l'Atlantique en Amérique du Nord. La Grande oie des neiges se reproduit dans l'Extrême-

Arctique canadien, depuis le bassin Foxe jusqu'à Alert, dans le nord de l'île d'Ellesmere. On trouve aussi quelques colonies de reproduction sur la côte Ouest du Groenland. Cela fait de la Grande oie des neiges l'une des oies et bernaches se reproduisant le plus au nord sur la planète. Elle hiverne le long de la côte de l'Atlantique, aux États-Unis, depuis le New Jersey jusqu'à la Caroline du Sud, avec des concentrations importantes autour des baies du Delaware et de Chesapeake. La migration de la Grande oie des neiges, habituellement de plus de 4 000 km, est plus longue que celle de la plupart des autres oies et bernaches de l'Amérique du Nord. Au printemps et à l'automne, les Grandes oies des neiges se déplacent en troupes composées de familles et d'individus, volant le jour et la nuit. Les troupes printanières sont plus petites que celles de l'automne : au printemps, entre 35 et 400 oiseaux volent ensemble, alors qu'à l'automne, ce nombre peut grimper à plus d'un millier. Au Canada, la migration de la Grande oie des neiges suit une voie entre le littoral Est et l'Arctique de l'Est. La migration du printemps commence en mars, les premières oies arrivant dans la région du fleuve Saint-Laurent avant la première semaine d'avril, et les dernières entamant l'étape finale de leur déplacement vers le nord avant le 25 mai. L'entière population, qui compte de 700 000 à 800 000 oiseaux, se rassemble dans un petit nombre d'endroits bien localisés, ce qui fait de leur migration une manifestation des plus spectaculaires. Au début d'avril, il est possible de voir des concentrations remarquables de plus de 500 000 Grandes oies des neiges à Baie-du-Febvre, sur la rive sud du lac Saint-Pierre, entre Montréal et Trois-Rivières. D'immenses groupes d'oies se rassemblent aussi au cap Tourmente, à une soixantaine de kilomètres de Québec, du 25 avril au 20 mai environ. À l'automne, les oies quittent leurs aires de reproduction dans l'Arctique lorsque le sol et les étangs d'eau douce commencent à geler, au début de



septembre; elles franchissent plus de 1 000 km pendant la première étape de leur odyssée. Cela les amène rapidement vers le sud au-dessus de l'île de Baffin jusqu'à la partie centrale de la péninsule d'Ungava, au Nouveau- Québec. Elles se rassemblent là pendant plusieurs jours, se déplaçant entre de nombreux sites. La deuxième grande étape de la migration commence lorsque les oies sont proches de la limite forestière. Encore une fois, elles volent sur plus de 1 000 km, suivant la forêt boréale jusqu'au fleuve Saint-Laurent, où elles arrivent pendant la première moitié d'octobre. Environ 80 p. 100 des oies s'arrêtent là pendant 19 jours en moyenne — on y observe les plus grandes concentrations du 5 au 20 octobre — afin de refaire les réserves d'énergie nécessaires pour continuer leur migration au début de novembre jusqu'à leurs aires d'hivernage aux États-Unis. Les oies qui ne font pas escale près du Saint-Laurent volent directement jusqu'à la côte atlantique des États-Unis. Depuis les années 1970, il s'est produit un changement important dans la façon dont la Grande oie des neiges exploite son aire de rassemblement du Saint-Laurent. Les oies avaient l'habitude de se rassembler presque exclusivement dans les marais à scirpes des environs de Québec avant de partir vers le nord au printemps et de voler sans interruption jusqu'à leurs aires d'hivernage à l'automne. Maintenant, au printemps, elles se regroupent à leur site du lac Saint-Pierre et à d'autres endroits, puis se déplacent d'ouest en est le long du Saint-Laurent avant de s'envoler vers le nord. À l'automne, les oies se dispersent depuis la région de Québec, à la fin d'octobre, et parcourent une courte distance en direction sud-ouest vers le lac Saint-Pierre ou le nord du lac Champlain, où elles se nourrissent dans les champs de maïs et où certaines restent jusqu'à la mi-novembre et même jusqu'en décembre. Les biologistes des espèces sauvages ont également remarqué, depuis 1995, une utilisation plus intense de la région du Lac-Saint-Jean, située plus au nord. La Grande oie des neiges niche plus au nord que la plupart des autres oies et bernaches de l'Amérique du Nord, au sein de petites colonies plus ou moins associées les unes aux autres. Comme la plupart des oies et bernaches, les Grandes oies des neiges ne commencent pas à se reproduire avant l'âge de deux ans, et certaines attendent même jusqu'à l'âge de

quatre ans. Elles s'accouplent pour la vie et ne prennent un ou une autre partenaire que si un membre du couple meurt. Les oies arrivent à leurs aires de reproduction au début de juin, après avoir formé un couple ailleurs. Une dizaine de jours après leur arrivée, elles construisent leur nid sur des buttes sèches des milieux humides et des collines et sur les pentes abritées des ravins. La femelle choisit l'emplacement du nid et construit ce dernier à elle seule, mais le mâle reste aux alentours. Le nid est généralement caché dans une petite dépression du sol et est constitué de petits morceaux de végétaux séchés que la femelle trouve dans le voisinage immédiat. La femelle peut pondre son premier œuf dans l'heure qui suit le choix de l'emplacement du nid et, au fur et à mesure de la ponte, elle peut ajouter du nouveau matériel de nidification, y compris du duvet provenant de sa poitrine et de son ventre. La femelle a une couvée, ou ensemble d'oisons, par an. Elle pond un œuf toutes les 36 heures, et la couvée compte normalement quatre ou cinq œufs. Elle commence à couver, ou réchauffer, les œufs après avoir pondu l'avant-dernier ou le dernier et, pendant les 24 jours d'incubation qui suivent, le mâle monte la garde près d'elle, s'éloignant rarement à plus de 50 m du nid. La femelle quitte le nid plusieurs fois par jour pour se nourrir, pendant une quinzaine de minutes chaque fois. À moins d'être effarouchée, la femelle ne quitte jamais le nid sans recouvrir ses œufs du duvet qu'il contient. Cette tactique lui permet de les dissimuler aux yeux des prédateurs et de les conserver au chaud jusqu'à son retour. L'éclosion se produit entre le début et le milieu de juillet. Lorsque les oisons quittent le nid, environ 24 heures après l'éclosion du dernier œuf, ils sont déjà capables de marcher, de nager, de plonger et de se nourrir. Pesant environ 100 g à la naissance, les petits grossissent rapide- ment. À l'âge de six semaines, ils pèsent environ 2 kg, ont perdu le duvet jaunâtre de leur naissance, ont acquis leur plumage juvénile gris et blanc et commencent à voler. Les oisons sont prêts à entreprendre la migration vers le sud dès la première semaine de septembre. Le mâle et la femelle s'occupent tous les deux des petits pendant une période qui peut s'étendre sur un an et même plus. L'éclosion se produit entre le début et le milieu de juillet. Lorsque les oisons quittent le nid, environ 24 heures après l'éclosion du dernier œuf, ils sont déjà capables de marcher, de nager, de plonger et de se nourrir. Pesant environ 100 g à la naissance, les petits grossissent rapidement. À six semaines, ils pèsent environ 2 kg, ont perdu le duvet jaunâtre de leur naissance, ont acquis leur plumage juvénile gris et blanc, et commencent à voler. Les oisons sont prêts à entreprendre la migration vers le sud dès la première semaine de septembre. Le mâle et la femelle s'occupent tous les deux des petits pendant une période qui peut s'étendre sur un an et même plus. Il y a toujours des oies non reproductrices dans la troupe. Il arrive aussi que des oies, qui normalement se reproduisent, laissent passer une année si elles n'arrivent pas à accumuler des réserves suffisantes de graisse et de protéines ou si les conditions climatiques ne sont pas favorables. En particulier, si l'aire de reproduction est recouverte d'une épaisse couche de neige au printemps, cela peut limiter l'accès aux sites d'alimentation et de nidification et forcer certaines oies à ne pas se reproduire. Dans un tel cas, les oiseaux non reproducteurs perdent leurs plumes de vol en juillet et sont incapables de voler pendant environ trois semaines, le temps que repousse leur nouveau plumage. Les oies reproductrices entament leur période de mue plus tard et recouvrent leur capacité de voler au moment où leurs petits prennent leur premier envol, soit à la mi-août. La Grande oie des neiges est un oiseau qui vit relativement longtemps. Au moyen du baguage et d'observations, les biologistes ont pu déterminer que sa durée de vie moyenne est de six ans, mais qu'un bon nombre de Grandes oies des neiges peuvent vivre plus de 16 ans. La Grande oie des neiges attire un certain nombre de prédateurs naturels, dont le renard arctique, le loup arctique, les mouettes et goélands, les labbes (oiseaux qui ressemblent aux mouettes et goélands), le Faucon gerfaut et le corbeau, qui s'attaquent aux oies ou à leurs œufs. Tous les trois ou quatre ans, lorsque la population de lemmings s'effondre, les prédateurs qui se nourrissent presque exclusivement de cet animal se tournent vers les œufs d'oies pour compléter leur régime alimentaire. En guise de protection, l'oie des neiges ira volontiers construire son nid près de ceux de Harfangs des neiges. L'intolérance du Harfang à l'égard de la présence de renards et de labbes sur son territoire est avantageuse pour les oies, et les Harfangs s'attaquent rarement aux oisons. Pendant la mue, les oies se tiennent habituellement près des étangs et des lacs, où elles peuvent fuir rapidement en cas d'attaque par des renards affamés. Étant donné que très peu de gens se rendent dans les aires de nidification, les humains ne sont pas une menace grave pour la Grande oie des neiges dans l'Arctique. Il y a 100 ans, la population mondiale de Grandes oies des neiges était évaluée à environ 3 000 individus. En 1998, il y en avait plus de 800 000. Cet accroissement remarquable est probablement attribuable à trois facteurs : un changement dans les habitudes alimentaires des oies, l'aménage- ment de refuges d'oiseaux et les restrictions imposées relativement à la chasse aux Grandes oies des neiges. Avant le milieu des années 1970, la Grande oie des neiges se nourrissait principalement de végétaux qui poussent dans les terres marécageuses. Depuis lors, les modifications apportées aux pratiques agricoles ont amené les oies à se nourrir abondamment dans les champs cultivés. En particulier, l'avènement récent des exploitations de monoculture à grande échelle, surtout de maïs et d'autres céréales, a créé une source de supplément illimité au régime alimentaire traditionnel des oies et a mené à un accroissement de leurs chances de survie en hiver et pendant les escales de migration. L'aménagement de refuges d'oiseaux, où il est interdit de chasser, et la protection des habitats essentiels tant au Canada qu'aux États-Unis, ont aussi contribué à l'accroissement des populations de la Grande oie des neiges. Au Canada, le plus important refuge pour cette espèce est situé sur le Saint- Laurent, au cap Tourmente (Québec), un endroit que la Grande oie des neiges a traditionnellement utilisé comme aire de repos pendant ses migrations printanière et automnale. En 1969, le Service canadien de la faune

s'est porté acquéreur d'un vaste terrain au cap Tourmente et en a fait une réserve nationale de faune (RNF). En 1981, la RNF du cap Tourmente a été désignée le premier site Ramsar en Amérique du Nord, en reconnaissance de la valeur internationale de ses milieux humides. Chaque année, au mois d'octobre, les visiteurs peuvent observer jusqu'à 100 000 Grandes oies des neiges qui se nourrissent le long des 10 km de rivages boueux du cap Tourmente et apprendre à connaître l'oie et son habitat en se rendant au centre d'interprétation des espèces sauvages, qui se trouve sur le site. On peut également observer d'importants rassemblements de Grandes oies des neiges à Montmagny, où un important festival consacré à l'oie des neiges se tient annuellement au mois d'octobre. L'île Bylot, qui est située au large de la côte Nord-Est de l'île de Baffin et où se trouve la plus grande colonie reproductrice de Grandes oies des neiges du monde, est devenue un refuge fédéral d'oiseaux migrateurs en 1965. L'île Bylot et des aires avoisinantes sur l'île de Baffin font également partie du parc national Sirmilik, créé en 1999. Des mesures telles que la signature de la Convention concernant les oiseaux migrateurs par le Canada et les États-Unis, en 1916, qui interdisait la chasse commerciale et restreignait rigoureusement la chasse sportive aux Grandes oies des neiges, semble éventuellement avoir mené à une augmentation considérable des populations entre 1968 et 1973. La chasse sportive a repris aux États-Unis en 1975, et la population est restée stable jusqu'en 1983, une année de reproduction exceptionnelle qui a donné lieu à une augmentation plus récente de la population. Étant donné l'accroissement du nombre de Grandes oies des neiges à la suite de telles mesures de conservation, les biologistes des espèces sauvages estiment maintenant que les populations nord-américaines de l'espèce sont surabondantes. Pendant les années 1980 et 1990, on a permis une chasse de subsistance par les Inuits de l'Est de l'Arctique, de même qu'une chasse sportive dans le Sud du Canada et l'Est des États-Unis, à l'automne. Depuis 1999, pour réduire les effets nuisibles de ces grandes populations sur les habitats arctiques où les oies se reproduisent, les autorités canadiennes ont autorisé une récolte de conservation printanière spéciale. La population d'oies a cessé de s'accroître, et on a remarqué récemment des signes de diminution. Il y a actuellement environ 700 000 Grandes oies des neiges. Depuis 1955, la Grande oie des neiges fait l'objet d'études intensives et concertées par les scientifiques du Service canadien de la faune, du service provincial de la faune du Québec, de l'Université Laval, de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Cette collaboration entre divers partenaires en recherche et en conservation nous a permis d'acquérir une connaissance exhaustive de l'écologie de la Grande oie des neiges pendant ses périodes de reproduction, d'hivernage et de rassemblement à l'automne et au printemps. Ces connaissances, à leur tour, mènent à une conservation judicieuse et à une saine.

http://www.hww.ca/fr/especes/oiseaux/la-grande-oie-des-neiges.html

OISEAUX DE MER

Tout comme les baleines, les oiseaux de mer effectuent d'importants déplacements, et ils sont nombreux à entreprendre des migrations saisonnières (voir la carte). C'est chez les oiseaux de mer qu'on observe les migrations d'oiseaux les plus longues, comme celle de la Sterne arctique entre l'Arctique et l'Antarctique et le circuit spectaculaire qu'effectue, au-dessus du Pacifique, le Puffin fuligineux qui niche en Nouvelle-Zélande. La migration du Plongeon du Pacifique est presque aussi impressionnante, surtout pour un assez mauvais voilier. L'oiseau quitte son aire de nidification du centre de l'Arctique canadien pour atteindre les eaux californiennes en longeant la côte nord de l'Alaska et en franchissant le détroit de Béring. Pour sa part, le tout petit Océanite de Wilson, pas plus lourd qu'un étourneau mais dont les ailes sont beaucoup plus longues, voyage chaque année de ses zones de nidification de l'Antarctique jusqu'aux eaux de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve-et-Labrador. Parmi les oiseaux de mer qui se reproduisent au Canada, ceux qui nichent dans l'Est de l'Arctique hivernent principalement près de Terre-Neuve-et-Labrador et de la Nouvelle-Écosse, ou plus au sud dans l'Atlantique. Quant à ceux qui nichent sur les côtes de la mer de Beaufort et dans le centre de l'extrême arctique, ils passent en général leur saison internuptiale dans la région du Pacifique. De nombreuses espèces se subdivisent en populations orientales et occidentales qui passent leur saison internuptiale respectivement dans la région de l'Atlantique et du Pacifique (eider à duvet, eider à tête grise, Guillemot de Brünnich, Plongeon catmarin). Les oiseaux de mer se nourrissent en général de petits poissons ou de zooplancton, constitué par les petits organismes, surtout des crustacés. Ceux-ci broutent le producteur primaire des océans, une plante microscopique qu'on appelle phytoplancton. Le régime alimentaire des oiseaux de mer est généralement varié. Ils capturent des proies de tailles et de types très différents, mais ils sont plus sélectifs lorsqu'ils élèvent leurs petits. Par exemple, les guillemots et les macareux, qui ont habituellement un régime alimentaire très varié, nourrissent leurs oisillons exclusivement de poisson. Dans certains cas, une espèce particulière de poisson domine le régime alimentaire. Dans l'Atlantique nord-ouest, par exemple, les capelans, petits poissons de la famille de l'éperlan qui se rassemblent en bancs, constituent un aliment important pour la plupart des oiseaux de mer, ainsi que pour la morue et les mammifères marins. En Arctique, la morue polaire, petit poisson proche de la morue franche, qui se retrouve en bancs énormes dans les eaux arctiques, constitue la proie principale de nombreuses espèces d'oiseaux de mer. Dans les eaux de la Colombie-Britannique, le lançon joue également un rôle important. L'exploitation humaine menace particulièrement les ressources alimentaires des oiseaux qui sont fortement tributaires d'un seul type de proie. De nombreux oiseaux de mer, comme les océanites, les sternes et les labbes, se nourrissent à la surface de l'eau, capturant leurs proies en vol. D'autres, notamment les mouettes, les phalaropes et les Fulmars boréaux, trouvent leur nourriture alors qu'ils flottent

sur l'eau. D'autres encore chassent sous l'eau, nageant en profondeur en s'aidant de leurs ailes (manchots, pingouins, puffins) ou de leurs pattes (cormorans, plongeons). Le meilleur plongeur est le Manchot empereur de l'Antarctique, qui pèse 20 kg : il peut demeurer sous l'eau 10 minutes et atteindre une profondeur de 300 m. Les guillemots, qui sont beaucoup plus petits (environ 1 kg), peuvent tout de même descendre à 100 m et rester jusqu'à trois minutes sous l'eau. Des espèces comme les fous, les pélicans et les sternes se servent de l'élan de leur plongeon vertical pour s'enfoncer profondément dans la mer. Les Fous de Bassan peuvent plonger d'une hauteur de 50 m pour atteindre une profondeur de 15 m. De nombreux oiseaux sont en déplacement perpétuel selon le climat et la présence de nourriture. Leur nourriture étant souvent répartie de façon irrégulière, ils doivent parcourir de vastes distances pour la trouver. Lorsqu'ils trouvent une source de nourriture, comme un banc de poissons ou une carcasse de baleine, ils peuvent se gorger au point d'avoir du mal à reprendre leur envol. Contrairement à de nombreux oiseaux terrestres, la plupart des oiseaux marins sont donc habitués à l'alternance de l'abondance et de la famine. La grande affinité des oiseaux marins pour l'eau froide fait du Canada un lieu de prédilection. Une cinquantaine d'espèces s'y reproduisent, et une bonne vingtaine d'autres, qui nichent ailleurs, viennent se nourrir une partie de l'année dans les eaux canadiennes. À l'échelle mondiale, le Canada est particulièrement riche en plongeons, phalaropes, labbes et pingouins. La côte de la Colombie-Britannique abrite plus de la moitié de la population mondiale de trois pingouins : le Guillemot à cou blanc, le Starique de Cassin et le Macareux rhinocéros. Les eaux arctiques situées à l'est de Terre-Neuve, riches en matières nutritives, sont particulièrement intéressantes pour les oiseaux de mer. En fait, bon nombre de ceux qui nichent dans l'est de l'Atlantique fréquentent les eaux terre-neuviennes en hiver, de même que la plupart des guillemots, des goélands et des mouettes qui nichent dans la région de l'Arctique oriental, et la majorité des Mergules nains du monde, qui nichent dans le Nord-Ouest du Groenland. De plus, un grand nombre de Mouettes tridactyles et de Fulmars boréaux nés dans l'est de l'Atlantique passent l'été et l'hiver près de Terre-Neuve avant l'âge de la reproduction. Les eaux peu profondes des Grands Bancs de Terre-Neuve constituent leur nourricerie. En été, on y voit aussi des millions de Puffins majeurs et de Puffins fuligineux de l'hémisphère Sud qui passent là leur saison internuptiale. Le nombre total d'oiseaux de mer sur les Grands Bancs est toujours nettement supérieur à la population nicheuse locale. À l'instar des anciennes flottilles de pêche européennes, les oiseaux exploitent ces eaux qui comptent parmi les plus poissonneuses du monde. Les eaux peu profondes des Grands Bancs foisonnent de vie marine. Les marées et les courants y créent une turbulence qui favorise la croissance du plancton en transportant des minéraux et autres nutriments près de la surface, où cet organisme flottant microscopique trouve aussi la lumière dont il a besoin. L'écosystème marin de Terre-Neuve-et-Labrador est donc précieux pour tous les oiseaux de l'océan Atlantique. De nombreux oiseaux sont en déplacement perpétuel selon le climat et la présence de nourriture. Leur nourriture étant souvent répartie de façon irrégulière, ils doivent parcourir de vastes distances pour la trouver. Lorsqu'ils trouvent une source de nourriture, comme un banc de poissons ou une carcasse de baleine, ils peuvent se gorger au point d'avoir du mal à reprendre leur envol. Contrairement à de nombreux oiseaux terrestres, la plupart des oiseaux marins sont donc habitués à l'alternance de l'abondance et de la famine. http://www.hww.ca/fr/

OISEAUX PLONGEURS

Les plongeons, tout comme les canards, les oies et bernaches, et les grèbes, sont des oiseaux aquatiques, mais sont classés séparément par les scientifiques. Il en existe cinq espèces : le Plongeon catmarin (Gavia stellata), le Plongeon du Pacifique (Gavia pacifica), le Plongeon arctique (Gavia arctica), le Plongeon à bec blanc (Gavia adamsii) et le Plongeon huard (Gavia immer). Le Plongeon huard est l'espèce la mieux connue de la plupart des Canadiennes et des Canadiens, son aire de reproduction couvrant presque tout le Canada. En été, le Plongeon huard a une apparence très frappante en raison de son dos parsemé de taches noires et blanches comme un damier, de sa tête noire et lustrée, de son abdomen et de ses tectrices sous-alaires (situées en dessous de l'aile) blancs, ainsi que de son collier blanc caractéristique autour de la gorge. Les oiseaux immatures ont tendance à avoir un plumage grisâtre et, l'hiver, tous les plongeons ont aussi un plumage grisâtre. Les plumes de l'abdomen et les tectrices sous-alaires restent blanches toute l'année. Les plongeons ont l'habitude de nager à demi submergés, ce qui les distingue des autres oiseaux aquatiques, tels les canards et les oies. Les plongeons ressemblent beaucoup aux grèbes, mais ils sont plus gros, leur cou est plus large et leur bec est plus long. En vol, ils ont la tête et le cou inclinés vers le bas, et leurs pattes, serrées contre l'arrière de leur corps, dépassent de leur queue, ce qui les fait paraître bossus. Le mâle et la femelle se ressemblent, bien que le mâle soit généralement plus grand. Les adultes sont corpulents, pesant de 2,7 kg à plus de 6,3 kg et mesurent près un mètre de l'extrémité du bec à celle des pattes étendues. Le bec est très gros, sa longueur moyenne étant de 7,5 cm, et il reste noir toute l'année. Le squelette et le système musculaire des plongeons sont adaptés à la nage et à la plongée. Les plongeons ont une forme aérodynamique. Leurs pattes sont placées tout à l'arrière de leur corps, ce qui en fait d'excellents nageurs, mais les rend maladroits sur la terre ferme. Lorsqu'ils plongent, leur tête peut être dans le prolongement direct de leur cou, ce qui diminue la résistance, et ils nagent efficacement grâce aux muscles puissants de leurs pattes. Le petit Plongeon catmarin a une tache triangulaire brun rougeâtre sur la gorge. La tête et le cou sont gris ardoise pâle et la nuque est rayée de fines lignes blanches. Les ailes et le dos sont d'un gris brunâtre et légèrement tachetés. Le dessous de l'oiseau est blanc. Le Plongeon du Pacifique est l'autre petit plongeon qui se

reproduit dans le Nord du Canada. La couronne et la nuque sont grise perle et la base du cou et la gorge sont noirs. On trouve une série de lignes blanches de chaque côté du haut de la poitrine, et le dessous de l'oiseau est gris argenté. Des carrés blancs alignés forment quatre dessins réguliers sur l'arrière des ailes et le dessus du dos. Le Plongeon arctique visite parfois la Colombie-Britannique mais ne s'y reproduit pas. Auparavant, le Plongeon arctique et le Plongeon du Pacifique étaient regroupés sous le nom de « Huart arctique ». Le Plongeon à bec blanc ressemble au Plongeon huard; il ne s'en distingue que par sa plus grande taille (en règle générale) et par son bec blanc jaunâtre dont la partie inférieure décrit un angle vers le haut. L'un des aspects les plus fascinants du Plongeon huard est peut-être son cri obsédant et changeant. C'est de la mi-mai à la mi-juin que l'on entend le plus cet oiseau. Le plongeon a recours à quatre cris différents qui, combinés de diverses façons, servent à communiquer avec sa famille et d'autres plongeons : le trémolo, le cri plaintif, l'ioulement et l'ululement. Le trémolo ressemble à un rire dément et est utilisé à diverses fins, comme pour signaler un danger ou une inquiétude, indiquer un désagrément ou souhaiter la bienvenue. Le cri plaintif est l'un des plus beaux cris du plongeon. Il joue un grand rôle dans les relations sociales entre les plongeons et il peut être utilisé pour reprendre contact avec le partenaire lorsqu'il y a chorus le soir, ainsi que pour répondre aux trémolos d'autres plongeons. L'ioulement est produit par le mâle seulement. C'est un cri prolongé, en crescendo, formé en son milieu de notes répétitives; il peut durer jusqu'à six secondes. Le mâle l'utilise pour défendre son territoire, et l'arrivée d'un autre mâle dans son territoire peut provoquer ce cri. Les études des enregistrements effectués ont révélé que ce cri diffère d'un oiseau à l'autre et qu'il peut servir à reconnaître les individus. L'ululement est un cri sur une seule note, qui ressemble davantage à un hou et qui est surtout utilisé par les membres d'une famille pour se retrouver et vérifier s'ils ont besoin de quelque chose. Les plongeons ont longtemps été considérés par bon nombre de Nord-Américains comme des oiseaux particuliers, d'une grande beauté, symbole de la nature sauvage et de la solitude. Pour de nombreux propriétaires ou locataires de chalet, campeurs et vacanciers, une excursion dans la nature est incomplète s'ils ne voient pas un plongeon ou n'entendent pas son cri troublant. Les plongeons passent leur temps à chasser, à se nourrir, à se reposer, à lisser leurs plumes et à prendre soin de leurs petits. Ils se reposent pendant de longues périodes en demeurant immobiles sur l'eau. Ils leur arrivent de se soulever pour étirer une patte ou une aile et, à l'occasion, ils agitent un pied de façon comique. Lorsqu'ils nagent à la surface de l'eau, ils se tiennent droit, et leur cou est légèrement recourbé. Pour repérer leur proie, les plongeons regardent sous l'eau en se tournant la tête d'un côté puis de l'autre. Ils visent ensuite, et plongent rapidement. Ils peuvent rester submergés pendant près d'une minute et plonger jusqu'à une profondeur de 80 m. Pendant la plongée, leurs plumes sont comprimées et l'air en est expulsé, tout comme celui des sacs aériens de leur corps. La perte d'air de ces sacs permet aussi aux plongeons de s'enfoncer tranquillement sous la surface de l'eau pour éviter un danger. Les plongeons adultes peuvent s'envoler vers différents lacs pour se nourrir. Les attributs physiques adaptés aux activités aquatiques des plongeons et qui font de ces oiseaux de si bons plongeurs, les rendent par ailleurs lourds et lents à prendre leur envol. Les Plongeons huards passent peu de temps à terre et doivent se traîner sur terre pour construire leur nid. En général, ils marchent en avançant un pied à la fois et se traînant, la poitrine près du sol. Pour retourner dans l'eau, ils glissent sur la poitrine et l'estomac. La nuit, ils dorment là où l'eau est plus profonde, loin du rivage pour se protéger des prédateurs. Les petits des plongeons peuvent nager immédiatement, mais ils passent quelque temps sur le dos de leurs parents pour se reposer, se garder au chaud et éviter les prédateurs comme les gros poissons carnivores, les tortues-alligators, les goélands, les aigles et les corneilles. Pour s'envoler d'un lac, les plongeons courent sur la surface de l'eau en direction du vent. La distance nécessaire pour prendre leur envol dépend de la vitesse du vent; par temps calme, les oiseaux peuvent parcourir jusqu'à plusieurs centaines de mètres avant d'atteindre la vitesse nécessaire pour s'envoler. Les ailes des plongeons, dont l'envergure est relativement faible (de 1,3 à 1,4 m), les propulsent dans les airs à une vitesse moyenne de 120 km à l'heure pendant la migration. Les ailes battent rapidement pour supporter leur gros corps et ont une courbure très marquée pour leur permettre de s'élever. Bon nombre des os des plongeons sont pleins et non creux comme chez d'autres oiseaux, ce qui leur permet de plonger avec une facilité accrue. En plongée, toute la propulsion est fournie par les pieds palmés et larges, et les ailes restent collées au corps, à moins que les plongeons ne s'en servent pour effectuer des virages prononcés en chassant une proie. Les cinq espèces migrent vers les régions plus chaudes du golfe du Mexique et des côtes Est et Ouest de l'Amérique du Nord où elles passent l'hiver, et elles reviennent vers les lacs du Nord pour se reproduire lorsque la glace fond au printemps. Les Plongeons huards se reproduisent presque partout au Canada. Ils passent l'hiver sur la côte nord-américaine du Pacifique et de l'Atlantique, à partir de l'Alaska et de l'île de Terre-Neuve au nord, jusqu'au Mexique, au sud. Le Plongeon catmarin se reproduit dans le Nord du Canada. Il s'envole des lacs plus facilement que les autres plongeons et est donc capable de nicher sur les plus petits étangs de la toundra. On retrouve le Plongeon catmarin sur les côtes Est et Ouest du Canada au moment de la migration, mais on l'observe plus fréquemment dans la région des Grands Lacs. Il hiverne au large des deux côtes canadiennes. Le Plongeon du Pacifique se reproduit lui aussi dans le Nord du Canada. En hiver, ces plongeons se rassemblent en grands nombres au large de la côte Ouest. Ces dernières années, de nombreux Plongeons du Pacifique ont été observés dans le Centre-Ouest de l'Alberta au moment de la migration d'automne. Le Plongeon arctique visite parfois la Colombie-Britannique, mais ne s'y reproduit pas. L'aire de nidification du Plongeon à bec blanc au Canada

s'étend depuis le Grand lac des Esclaves vers le nord et couvre l'Ouest de l'Arctique. Il hiverne dans les mers du Nord et il est peu probable qu'il puisse être observé dans les régions habitées du Canada. Les plongeons sont des prédateurs; pendant l'été ils se nourrissent de poissons, d'écrevisses, de grenouilles, d'escargots, de salamandres et de sangsues. Le plongeon adulte préfère le poisson à toute autre nourriture, et semble avoir un penchant pour la perche, le meunier, la barbotte et la barbue, le crapet, l'éperlan et le vairon. Les plongeons arrivent par couple au printemps sur les lacs du Nord, dès le début de la fonte des glaces. Les plongeons sont des oiseaux nicheurs solitaires. Les petits lacs, en général ceux dont la superficie est comprise entre 5 et 50 ha, peuvent accueillir un couple de plongeons. Sur les plus grands lacs, on peut voir plus d'un couple, chacun occupant une baie ou une section du lac. Jusqu'à récemment, on pensait que les plongeons s'accouplaient pour la vie. Grâce au baguage, on a pu constater que les plongeons changent quelquefois de partenaire après une tentative infructueuse de nidification, et cela même entre des nidifications au cours d'une même saison. La pariade (c.-à-d. la saison où les oiseaux se réunissent par paires avant de s'accoupler) et l'accouplement se déroulent dans la tranquillité, le couple nageant et faisant de courts plongeons ensemble. Finalement, le mâle entraîne la femelle sur la terre ferme, dans un endroit convenable, où l'accouplement a lieu. La construction du nid commence ensuite. Le plongeon aménage son nid près de l'eau, de préférence dans un endroit complètement entouré d'eau, par exemple une île, la hutte d'un rat musqué, une bille de bois à moitié submergée ou un tapis de laîche. Généralement, les plongeons peuvent glisser de leur nid directement dans l'eau. Les mêmes sites sont souvent utilisés d'année en année. Les plongeons utilisent tous les matériaux à leur portée pour construire leurs nids. On a retrouvé des aiguilles de résineux, des feuilles, de l'herbe, de la mousse et d'autres sortes de végétation sous des œufs de plongeons. Si les matériaux à leur portée ne font pas l'affaire, les plongeons pondent leurs œufs directement sur le sol boueux ou rocailleux. Quelquefois des blocs de boue ou de végétation sont récoltés dans le fond du lac pour construire le nid. Le mâle et la femelle participent ensemble à la construction du nid, ainsi qu'à l'incubation, qui dure jusqu'à l'éclosion, habituellement après 26 à 31 jours. Si les œufs sont perdus, le couple peut nicher de nouveau, souvent à peu près au même endroit. D'habitude, deux œufs sont pondus en juin, et vers la fin du mois les oisillons couverts d'un duvet brun-noir apparaissent sur l'eau. Les petits du plongeon peuvent nager immédiatement, mais ils passent quelque temps sur le dos de leurs parents pour se reposer, se garder au chaud et éviter les prédateurs comme les gros poissons carnivores, les tortues-alligators, les goélands, les aigles et les corneilles. Après un jour ou deux dans l'eau, les oisillons ne retournent pas au nid. Au cours des premières semaines de leur vie, les oisillons dépendent exclusivement de leurs parents pour leur nourriture, et, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de huit semaines, les adultes demeurent avec eux la plupart du temps et sont leurs principaux pourvoyeurs de nourriture. Par la suite, les oisillons commencent à plonger pour se procurer une partie de leurs aliments et, lorsqu'ils ont 11 ou 12 semaines, ils pourvoient à presque tous leurs besoins alimentaires et peuvent commencer à voler. Au début, la pâture apportée aux oisillons est menue : escargots, petits poissons, écrevisses, vairons et certaines plantes aquatiques. À mesure que les petits grandissent, ils ont besoin de plus de protéines, et leurs parents leur apportent plus de poissons s'ils en trouvent. Lorsque le temps de la migration arrive, les petits peuvent subvenir à leurs besoins et, en général, les adultes partent les premiers et les jeunes, peu après. Parfois, les plongeons se rassemblent en petits groupes pendant l'été. En septembre, il n'est pas rare de voir des plongeons s'alimenter en groupe lorsqu'ils se rassemblent sur de grands lacs au cours de la migration. En outre, les plongeons se tiennent ordinairement en groupe dans leurs aires d'hivernage. L'espérance de vie du plongeon peut varier entre 15 et 30 ans. Tous les plongeons sont protégés en vertu de règlements fédéraux et ils ne peuvent être chassés. Bien qu'ils nichent encore en grands nombres partout au Canada, de récentes études ont révélé qu'il y avait lieu de se préoccuper du faible taux de réussite de la reproduction, surtout dans le cas du Plongeon huard. Étant donné que ce dernier niche dans les régions habitées du Canada et des États-Unis, il est vulnérable aux effets de la pollution, de l'aménagement du territoire et de la perturbation de son habitat. D'après les données historiques, les plongeons ont abandonné certaines de leurs anciennes aires de nidification des régions méridionales du Canada et des régions septentrionales du centre des États-Unis, ce qui est probablement attribuable à la perte d'habitat de reproduction et aux perturbations du milieu. La perte d'habitat est le résultat du développement riverain des lacs et des déversements d'hydrocarbures et d'autres polluants. Les méfaits causés par les humains envers les nids ou les petits et l'augmentation des activités nautiques sur les lacs pouvant submerger ou détruire les nids sont aussi la cause de l'abandon de certains sites de nidification par les plongeons. De récentes études ont indiqué que le succès de la nidification des plongeons et le taux de survie des petits peuvent diminuer à mesure que l'acidité des lacs augmente en raison des précipitations acides. L'acidité peut entraîner une diminution des populations de poissons et d'autres ressources alimentaires, et les oisillons qui vivent sur des lacs très acides peuvent mourir de faim. L'acidification des lacs peut aussi augmenter le taux de production de méthylmercure par les microbes dans l'eau et les sédiments des lacs, avec pour conséquence des concentrations plus fortes de mercure dans la chaîne alimentaire. Une proportion importante de plongeons retrouvés sans vie aux États-Unis et au Canada avait des concentrations élevées de mercure dans leurs tissus. La disparition massive de plongeons dans les habitats d'hivernage de la côte de la Floride longeant le golfe du Mexique a été associée au mauvais état physique des oiseaux et à de fortes concentrations de mercure. Des études canadiennes ont montré que les plongeons nichant près de sources industrielles de pollution par le mercure occupaient peu

des territoires qu'il leur serait possible d'occuper et pondaient peu d'œufs, avec comme conséquence un faible taux de reproduction. Les augmentations de concentration de méthylmercure dans les poissons, principale source de nourriture des plongeons, est le résultat de la pollution de l'environnement par le mercure, de l'acidification et de l'inondation des terres pour le développement de l'hydro-électricité. Ces facteurs constituent une menace envers la santé et la reproduction des plongeons en plusieurs endroits de leur aire. Les plongeons meurent également d'empoisonnement au plomb après s'être nourris de poissons contenant des plombs de pêche et probablement après avoir ingéré des plombs disséminés dans le fond des lacs. Le plomb se dissout partiellement dans le gésier du plongeon, puis est absorbé par le sang et les tissus du corps. Le plomb ainsi absorbé cause des dommages au système nerveux, aux reins et aux autres tissus. Des études nord-américaines révèlent que la mort d'une proportion importante de plongeons adultes retrouvés sans vie dans les aires de reproduction est attribuable à un empoisonnement au plomb après ingestion de plombs de pêche. Des lignes de pêche et des hameçons non surveillés ou abandonnés sont également cause de blessure et de mortalité chez les plongeons. Pour protéger les plongeons sur les lacs visités par les plaisanciers, les bateaux devraient rester éloignés des oiseaux qui nagent, en particulier lorsqu'ils sont accompagnés d'oisillons trop jeunes pour plonger ou voler. Quelques régions riveraines devraient être conservées à l'état naturel pour accueillir les nids des plongeons, et les bateaux circulant dans ces zones devraient éviter de faire des vagues. Les hydravions devraient s'éloigner le plus possible des aires de nidification en utilisant d'autres parties du lac. Les pêcheurs ont la responsabilité d'utiliser des plombs non toxiques et de s'assurer qu'aucune ligne de pêche ou aucun hameçon n'est laissé sans surveillance ou abandonné.

http://www.hww.ca/fr/

OISEAUX DE RIVAGE (les)

Les oiseaux de rivage constituent l'un des groupes d'oiseaux les plus intéressants, les plus importants et les plus spectaculaires du Canada. De nombreuses espèces composent la grande famille des oiseaux de rivage, y compris les pluviers, les huîtriers, les avocettes, les échasses, les tournepierres, les bécasseaux, et les maubèches, les chevaliers, les bécassines, les barges, les courlis et les phalaropes. Pour les novices, de nombreuses espèces d'oiseaux de rivage, en particulier les petits bécasseaux, semblent quelque peu similaires, présentant des variations d'un même modèle aux longues pattes, au bec allongé, aux ailes fortes et pointues et au corps fuselé. Ces caractéristiques sont toutes représentatives du mode de vie des oiseaux de rivage — de longues pattes pour marcher dans l'eau, dans les vasières ou dans les marais, un bec allongé pour fouiller la toundra de l'Arctique ou différents types de sols à la recherche de petits invertébrés, et de longues ailes et un corps fuselé adaptés à des vols rapides sur de longues distances. Ces oiseaux passent une grande partie de leur temps en terres humides et tirent leur nom du fait qu'ils se retrouvent souvent le long de rivages d'océans, de lacs et d'autres zones humides ou marécageuses. Les oiseaux de rivage comprennent des espèces dont les migrations sont parmi les plus longues connues. Certaines espèces nichant dans la région Centre de l'Arctique se rendent dans des régions à l'extrême Sud de l'Amérique du Sud pour hiverner, tandis que d'autres qui nichent aux extrémités orientale et occidentale de l'Arctique se déplacent respectivement vers l'Europe, l'Asie et l'Australasie. Les destinations hivernales diffèrent beaucoup selon les différentes espèces d'oiseaux de rivage et incluent une grande diversité d'habitats et de zones climatiques. De nombreux oiseaux de rivage forment de grandes bandes pendant la saison de migration et dans les aires d'hivernage. C'est à cette époque de l'année que la plupart des gens reconnaissent ces oiseaux au Canada. D'immenses concentrations, comprenant des dizaines ou même des centaines de milliers d'oiseaux, peuvent être aperçues au moment de la migration dans des endroits comme la baie de Fundy dans l'est du Canada, sur les lacs des Prairies, ou sur le delta du fleuve Fraser sur la côte ouest. Peu de gens restent insensibles devant la beauté et le mystère des immenses volées de bécasseaux qui tournoient au-dessus des vasières d'un vaste estuaire et devant ces vagues scintillantes passant tour à tour du clair au foncé lorsque les ailes des oiseaux captent les reflets du soleil. Les oiseaux de rivage perdent leurs plumes corporelles au moins deux fois dans l'année : au printemps, avant la migration vers le nord, où ils acquièrent un plumage nuptial généralement coloré souvent marqué de taches voyantes rouges, brunes et noires et de nouveau à l'automne où ils se couvrent d'un plumage « d'hiver » plus terne habituellement teinté de gris et de blanc. Comme c'est le cas pour bien des aspects de la biologie des oiseaux de rivage, on observe de grandes variations dans les périodes de mue; certaines espèces perdent leurs plumes avant de quitter les aires de nidification alors que d'autres muent au cours des haltes pendant leur migration. Des études sur le baguage des oiseaux (information recueillie sur les déplacements des oiseaux grâce à des bagues numérotées an aluminium posées sur les pattes) ont démontré que, chez certaines espèces, les mêmes oiseaux retournent souvent, d'une année à l'autre, dans les mêmes régions, que ce soit pendant la migration vers le nord ou vers le sud. Certains oiseaux reprennent le même territoire de nidification et restent fidèles au même partenaire. Il arrive aussi qu'ils choisissent de nicher près des mêmes voisins. Les déplacements des oiseaux sont donc loin d'être laissés au hasard, et chaque individu en vient à connaître plusieurs endroits qui lui procurent de la nourriture et un gîte requis à différentes périodes de l'année. Cependant, encore une fois, il existe une diversité de comportements, certaines espèces choisissant de profiter des bonnes conditions là où elles peuvent les trouver une certaine année, plutôt que de retourner à une aire connue où les ressources ne sont pas toujours maximales. Toutefois, en général, la familiarité avec les mêmes aires acquise tout au long de leur vie permet aux oiseaux d'utiliser efficacement les

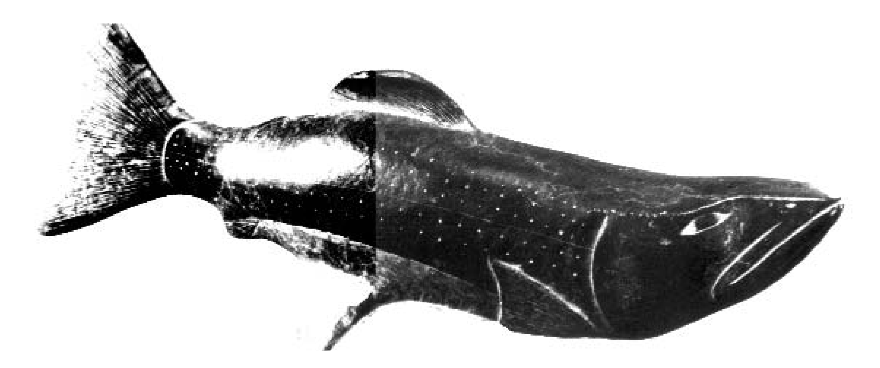
ressources, augmentant ainsi leurs chances de survie. Lorsqu'ils survivent à la première année, les oiseaux de rivage peuvent vivre très longtemps. Les données sur la longévité des oiseaux montrent que les espèces de grande taille peuvent vivre plus de 30 ans, que les espèces de taille moyenne atteignent probablement de 10 à 20 ans et que les espèces de petite taille, moins de 10 ans, soit en moyenne peut-être quatre ou cinq ans. L'usure des plumes est considérable au cours d'une année en raison des longues migrations. Sans la mue annuelle (changement de plumage), les pennes des ailes seraient bientôt trop endommagées pour permettre à l'oiseau de voler Contrairement aux canards, et aux oies et bernaches, qui perdent toutes les pennes de leurs ailes en même temps et ne peuvent pas voler avant la repousse des nouvelles, les oiseaux de rivage ne perdent que quelques plumes de vol à la fois, de telle sorte qu'ils puissent continuer à voler. Les destinations hivernales diffèrent beaucoup selon l'espèce et incluent une grande diversité d'habitats et de zones climatiques. Les Bécasseaux maubèches (Calidris canutus) et les Barges hudsoniennes (Limosa haemastia), par exemple, se retrouvent en très grand nombre dans les grandes baies intertidales de la Terre de Feu au sud du continent, ces dernières étant presque aussi loin de l'équateur que ne le sont leurs aires de nidification dans le Nord. Les espèces terrestres, comme le Pluvier bronzé (Pluvialis dominica), hivernent dans les prairies et les lagunes de l'Argentine et de l'Uruguay. Les Bécasseaux sanderling (Calidris alba) sont très nombreux sur les longues plages de la côte du Pacifique, particulièrement au Pérou et au Chili. Les Tournepierres à collier (Arenaria interpres) et les Bécasseaux semipalmés (Calidris pusilla) fréquentent principalement les estuaires et les littoraux tropicaux bordés de mangroves, sur la côte nord de l'Amérique du Sud, notamment au Brésil et dans les Guyanes. On retrouve des espèces, telles que le petit Bécasseau d'Alaska (Calidris mauri), qui empruntent la « voie de migration » du Pacifique, sur les vastes estrans intertidaux situés dans le golfe du Panama, sur la côte du Pacifique au nord-ouest du Mexique et dans la baie de San Francisco. Le Bécasseau violet (Calidris maritima), un habitué des littoraux rocheux, se retrouve dans l'aire d'hivernage le plus au nord de tous les oiseaux de rivage sur la côte est de l'Amérique du Nord, s'obstinant à se rendre aussi loin que la glace le permet dans les provinces de l'Atlantique de l'Est du Canada, et des États de la Nouvelle-Angleterre aux États-Unis. Le climat tempéré de la côte Ouest du continent permet à certaines espèces, comme l'Huîtrier d'Amérique (Haematopus palliatus), de vivre à longueur d'année sur la côte de la Colombie-Britannique. Certaines espèces empruntent des routes à l'intérieur du continent, se rassemblant pour se nourrir et se reposer dans des terres humides et sur le bord des lacs. Les zones qui leur procurent les habitats et les ressources nécessaires sont souvent très éloignées les unes des autres et les obligent à traverser des « barrières écologiques » comme des océans, des déserts ou des forêts, où ils ne peuvent ni se poser, ni se nourrir. Pour franchir ces distances, les oiseaux doivent accumuler suffisamment d'énergie sous forme de graisse corporelle pour résister aux longues heures de vol sans escale qui les mèneront à leur prochaine destination. Les oiseaux qui partent, par exemple, de la côte Est de l'Amérique du Nord peuvent voler de 40 à 60 heures d'affilée au-dessus de l'océan avant d'atteindre la côte Nord de l'Amérique du Sud. Ils peuvent voyager à des altitudes de 3 000 m ou plus et parcourir au total de très grandes distances. À cause de l'inversion des saisons entre les deux hémisphères, ces grands migrateurs passent donc l'été aux deux extrémités de leurs voies de migration. Au printemps, la plupart des oiseaux prennent une fois de plus la direction du nord. Cependant, pour les espèces de grande taille et de taille moyenne, qui ne commencent généralement à nicher qu'à leur deuxième ou troisième année, les populations « estivales » composées principalement de jeunes adultes, peuvent demeurer dans le Sud ou ne migrer que partiellement vers les aires de nidification. Chez un grand nombre d'espèces, la route vers le nord est différente de celle suivie en direction sud. Des sites différents peuvent présenter un intérêt pour les oiseaux selon la saison, en raison du climat et de la disponibilité de la nourriture; c'est pourquoi les trajectoires de migration prennent la forme d'une ellipse. Comme pendant la migration automnale, on peut observer, dans les habitats préférés, de spectaculaires rassemblements d'oiseaux. Les très grandes concentrations de Bécasseaux maubèches, de Tournepierres à collier, de Bécasseaux semipalmés et de Bécasseaux sanderling qui se retrouvent dans la baie de Delaware au mois de mai pour se nourrir d'œufs de limule, phénomène qui ne se produit qu'à ce moment-là de l'année, représentent un exemple concret de ces regroupements. Pour la plupart des oiseaux de rivage, le moment de quitter les aires de nidification à l'automne entraîne une modification importante de leur mode de vie. Dans la toundra, bon nombre se nourrissent d'insectes qu'ils trouvent en surface. En outre, ils se retrouvent très dispersés dans les aires de nidification, les groupes étant constitués d'une seule famille ou de petites bandes. Pendant la migration, ils se nourrissent à marée basse d'espèces qui n'ont pas de colonne vertébrale, c.-à-d. d'invertébrés, (y compris des vers polychètes, des bivalves comme Macoma balthica dans la baie James, et l'abondante crevette fouisseuse Corophium volutador dans la baie de Fundy), vivant sur les estrans côtiers. Ils se rassemblent à marée haute en bandes innombrables dans leurs aires préférées de repos. En Amérique du Nord, la plupart des espèces d'oiseaux de rivage, particulièrement les bécasseaux et les maubèches, ainsi que les espèces apparentées, nichent en Arctique ou dans les régions subarctiques. Un plus petit nombre d'espèces nichent dans les forêts boréales (c.-à-d. dans les forêts de conifères du Nord) et tempérées d'Amérique du Nord, peut-être dans les prairies ou les marais, ou encore le long de grèves et de rivages de lacs ou d'océans. D'autres encore nichent au sud dans la zone tropicale. En Arctique, les oiseaux de rivage habitent les grandes aires ouvertes de la toundra, au nord de la limite des arbres. La saison de nidification estivale est courte, soit à peine de six à huit semaines; il est donc à l'avantage des oiseaux d'arriver tôt. Bon nombre d'espèces

arrivent lorsque le sol est encore couvert de neige et qu'il y a peu de nourriture. Dans le Grand Nord, certaines espèces apportent, en fait, de la nourriture avec elles sous forme d'un surplus de graisse et de protéines accumulé pendant les arrêts aux aires de repos en route vers le nord. Ces réserves constituent sans doute un élément important pour assurer leur survie au cours du printemps froid de l'Arctique et leur bonne forme en vue de la nidification. La nidification commence avec le dégel printanier; le mâle délimite son territoire au-dessus duquel il fait des parades aériennes, chante et chasse les rivaux. Si ce n'est pas déjà fait, la pariade a lieu et, à plusieurs endroits dans un habitat propice, le mâle gratte le sol pour marquer la forme et l'emplacement d'un nid; la femelle choisira ensuite un des sites pour y pondre ses œufs. L'habitat varie selon les espèces : certaines choisissent des zones marécageuses où elles cachent leur nid dans la végétation, alors que d'autres préfèrent des habitats plus secs et dégagés et dissimulent leur nid dans la végétation basse. Bien que les nids soient au sol, ils sont souvent difficiles à repérer, même pour les prédateurs. Le plumage nuptial dorsal de ces oiseaux nicheurs les soustrait complètement de la vue des prédateurs. La femelle pond normalement quatre œufs au cours d'une période de cinq jours et, dans certains cas, le poids de la couvée (ensemble d'œufs) est presque égal au poids de la femelle elle-même. L'incubation (période pendant laquelle l'oiseau couve ses œufs pour les garder au chaud jusqu'à l'éclosion) commence habituellement lorsque tous les œufs sont pondus, parfois après la ponte du troisième œuf. Chez bon nombre d'espèces, cette tâche est assurée presque également par le mâle et la femelle. Les œufs éclosent après trois semaines environ. Les oisillons sont déjà recouverts d'un fin duvet et munis d'un bec fort et de pattes bien développées. En moins de 24 heures, la famille entière a déjà quitté les abords du nid. Bien que les petits soient en mesure de courir et de se nourrir eux-mêmes, ils restent près des adultes au cours des premiers jours pour être couvés (se garder au chaud sous les adultes), jusqu'à ce qu'ils puissent maintenir la température de leur corps. Le mâle et la femelle s'occupent des jeunes pendant les premiers jours, les menant vers des habitats propices et les protégeant contre les prédateurs. Puis, les limites territoriales disparaissent complètement, et il arrive souvent que la nichée et les parents se promènent à plusieurs kilomètres du nid. Dans bien des cas, la femelle part avant que les petits n'aient toutes les plumes nécessaires au premier envol, laissant au mâle la tâche de les protéger jusqu'à ce qu'ils puissent voler. Il est probablement plus important pour la survie à long terme de l'espèce que la femelle entreprenne tôt la migration au lieu de rester pour protéger les petits. En effet, elle a ainsi une meilleure chance de retourner l'année suivante pondre d'autres œufs. À trois semaines, les oisillons prennent leur premier envol et, peu de temps après, le mâle part. Les jeunes suivent après le départ de la plupart des adultes. La majorité des espèces de bécasseaux et de maubèches adoptent les stratégies de nidification décrites ci-dessus. Cependant, il existe une grande diversité de comportements de nidification dans la famille des oiseaux de rivage. Chez certaines espèces, seule la femelle assure l'incubation. Chez d'autres, la femelle peut pondre plusieurs couvées, celles-ci étant issues successivement de mâles différents. Elle peut aussi en couver une pour elle et laisser la tâche d'une autre à un mâle. Chez d'autres espèces encore, les mâles se regroupent dans des arènes de reproduction connues sous le nom de « leks », où se rendent les femelles pour la pariade, créant ainsi un comportement reproducteur fondé sur la promiscuité. Le renard arctique et d'autres oiseaux, comme les labbes, les goélands et les mouettes, font partie des prédateurs des oiseaux de rivage. Les oiseaux se défendent contre les prédateurs de différentes façons. Certains restent immobiles, se fondant dans la toundra, jusqu'à ce que le danger ait passé; d'autres protestent bruyamment et attaquent vigoureusement l'intrus, le chassant en vol ou l'attaquant en piqué. Souvent les oiseaux des alentours unissent leurs efforts pour évincer un prédateur. Les oiseaux déploient aussi différents stratagèmes pour éloigner un prédateur terrestre de leur nid : ils simulent l'oiseau blessé en battant le sol et en feignant d'avoir une aile brisée ou s'éloignent rapidement à la manière d'un petit rongeur, le dos arrondi par le gonflement des plumes, la queue traînante et en émettant des cris stridents. Il n'est pas facile d'estimer la taille des populations d'oiseaux de rivage. Dans les sites de reproduction du nord, les oiseaux sont répartis en faibles nombres sur de très grandes distances. Bon nombre d'aires d'hivernage sont situées dans des régions isolées de l'Amérique du Sud où il peut être nécessaire d'effectuer des relevés aériens pour obtenir des dénombrements. Les oiseaux peuvent être plus accessibles une fois qu'ils ont migré vers l'Amérique du Nord, mais les variations rapides du nombre d'individus lorsqu'ils traversent un site peuvent compliquer le dénombrement. Ce n'est que tout récemment que des renseignements provenant de toutes les parties des aires de répartition des oiseaux ont été réunis pour produire des estimations des populations des quelque 50 espèces qui se trouvent au Canada et aux États-Unis. Ces estimations varient de quelques dizaines de Courlis esquimaux, (Numenius borealis) en voie de disparition et peut-être disparus, à plusieurs millions d'individus pour les petites espèces les plus abondantes, telles que le Bécasseau semipalmé. La plupart des espèces d'oiseaux de rivage ont des populations de quelques centaines de milliers d'individus. Les petites espèces ont des populations plus nombreuses que les grandes espèces. Il existe, en fait, un rapport négatif direct entre le poids moyen des individus de l'espèce et la taille estimée de leur population. Les dénombrements des oiseaux de rivage provenant de divers relevés auxquels participent des ornithologues amateurs et des biologistes professionnels et effectués au cours des quelques dernières décennies ont été très utiles dans l'évaluation de la santé des populations d'oiseaux de rivage. Cependant, les résultats de ces études indiquent que le nombre d'individus de la plupart des espèces d'oiseaux de rivage diminue. La majorité des oiseaux en déclin semblent être de grands migrateurs nichant en Arctique. Ces résultats laissent présager une nouvelle crise de conservation pour

un important groupe d'oiseaux au Canada, signalant la nécessité d'entreprendre des recherches afin de déterminer la nature des problèmes en cause et pour mettre de l'avant des mesures de conservation appropriées. Des plans nationaux de conservation des oiseaux de rivage ont été élaborés au Canada et aux États-Unis en raison de la sensibilisation accrue aux menaces qui pèsent sur les populations et les habitats de ces espèces. Ces plans devraient donner un bon élan aux mesures de conservation axées sur la collaboration entre tous les ordres de gouvernement et les organismes non gouvernementaux. Bien que les oiseaux de rivage puissent être considérés comme un groupe nécessitant une attention particulière (avec les oiseaux des prairies et les canards de mer), il est nécessaire d'intégrer les initiatives de conservation pour tous les oiseaux. La conservation des oiseaux de rivage sera coordonnée sous forme d'une approche complète à la conservation des oiseaux connue sous le nom de l'Initiative de conservation des oiseaux de l'Amérique du Nord (ICOAN). Toutefois, pour que les programmes de conservation des oiseaux de rivage réussissent, leur envergure doit être internationale, puisque les migrations de ces oiseaux sont intercontinentales. C'est le cas du Réseau de réserves pour les oiseaux de rivage dans l'hémisphère occidental (RRORHO). Ce réseau est issu directement de programmes de recherche coordonnés à l'échelle internationale, qui ont montré que les oiseaux de rivage fréquentent un nombre limité de sites pendant leurs cycles annuels, et que ces sites répondent aux besoins d'une proportion élevée de ces populations. Ces endroits spéciaux, qui fournissent une abondance exceptionnelle de nourriture à un moment opportun, constituent les maillons d'une chaîne de sites permettant aux oiseaux d'accomplir leurs migrations. Pour que survivent les oiseaux de rivage, tous les maillons de la chaîne doivent être préservés, puisque la disparition d'un maillon perturberait tout le système de migration, empêchant ainsi les oiseaux de terminer leurs déplacements annuels. Il y a actuellement plus de 30 réserves dans le RRORHO protégeant les habitats des oiseaux de rivage de l'Alaska à la Terre de Feu. Le défi de conserver des populations saines de ces migrateurs intercontinentaux est accentué par plusieurs aspects de leur biologie et est sans aucun doute lié aux préoccupations et aux activités humaines. Bien que les populations d'oiseaux de rivage puissent sembler importantes, leur habitude de se rassembler en grand nombre en un endroit à un moment donné, les rend vulnérables à des accidents écologiques ou à la dégradation environnementale. Les déclins des populations enregistrés ces dernières années ne pourront probablement pas être renversés de sitôt. Étant donné que ces oiseaux vivent relativement longtemps et qu'ils n'ont que quelques petits par année, leurs populations sont très vulnérables à une augmentation de la mortalité des adultes. En outre, ils font face à des conditions météorologiques incertaines dans leurs aires de nidification, ce qui peut avoir des répercussions négatives sur la survie des jeunes. Les oiseaux de rivage sont très dépendants des ressources qu'ils trouvent à différentes étapes de leurs cycles annuels, et leurs migrations doivent être parfaitement synchronisées afin qu'ils atteignent le bon endroit au moment opportun. Bon nombre d'endroits fréquentés par les oiseaux de rivage, par exemple les milieux humides, les estuaires et les littoraux, sont des lieux de prédilection pour les développements industriels et les aménagements à des fins récréatives, et sont souvent menacés par la pollution. Ces habitats comptent parmi les milieux les plus productifs au monde; ils fournissent des ressources naturelles et des avantages économiques aux populations humaines et sont essentiels aux espèces sauvages. Un grand nombre d'activités humaines dépend du bon équilibre biologique des milieux humides qui sont indispensables à la survie des oiseaux de rivage; ces derniers sont donc d'excellents indicateurs de la santé de ces importants écosystèmes. Dans cette optique, l'étude des populations d'oiseaux de rivage et les mesures de conservation ne sont pas des activités superflues ou du simple divertissement, car ils fournissent de précieux indices sur l'état de l'environnement. Les grandes migrations des oiseaux nous rappellent aussi que les questions environnementales doivent d'abord être envisagées sur le plan international et, en fin de compte, à l'échelle planétaire. Le défi de maintenir des populations saines d'oiseaux de rivage est directement lié à notre propre survie.
http://www.hww.ca/fr/

OMBLE CHEVALIER (iqaluppik)

Ce poisson anadrome (croît en eaux salées mais se reproduit toujours en eau douce) se retrouve dans plus de 173 bassins fluviaux du Nunavik et s'aventure rarement à plus de 75 km dans la mer. À cause du climat rigoureux nordique, l'omble chevalier, appelé aussi omble arctique, croît lentement. De 25mm à la



naissance, l'alevin double de taille au cours de la première année et atteindre une longueur de 8 à 15 cm vers l'âge de trois et cinq ans. C'est à ce stade, que l'omble très maigre descend en haute mer en juin-juillet où elle trouve une abondance de petits poissons comme le lançon et le capelan sans oublier les crevettes. Elle se nourrit avec rapacité durant quelques semaines avant de retourner hiberner en eaux douces en août-septembre. Elle est alors grasse et permet aux Inuits de faire des réserves. Pour se protéger des prédateurs, l'omble chevalier a la propriété de changer de couleur selon l'habitat où il se trouve ; il est en général foncé en lac

et plus pâle en mer. Elle atteint la maturité sexuelle à l'âge de sept ou huit ans alors qu'il atteint près de 50 cm de longueur. En saison de frai, de la mi septembre au début d'octobre, le ventre de l'omble arctique est d'un rouge orange saisissant ce qui lui vaut alors le surnom d'aupalajaq en inuktitut. C'est lors du frai, que les Inuits le capturent encore au harpon kakivak, une foène d'andouiller.

OMBLE DE FONTAINE (aanak)

Cette truite mouchetée a la propriété de d'adapter sa coloration à son habitat. En général, il a le dos vert, les flancs argentés quand il est en mer car certaine populations sont anadromes et passent l'été en eaux salées dans les estuaires. En eau douce, sa coloration est plus foncée et se reconnaissent facilement par leurs points rouges cerclés de bleu. Le frai a lieu entre août et octobre. L'omble de fontaine avec une longévité de sept à dix ans se reproduit plusieurs fois dans sa vie. Carnivore, la truite saumonée au ventre rouge –orangé, d'un poids moyen de 1,5 à 2 kg, mange tout ce qu'elle peut avaler y compris de petits mammifères.

OURS NOIR (aksak)

L'ours noir, le plus petit des ours vivant en Amérique du Nord, est un omnivore opportuniste. L'ours noir (Urss américanos) est de nos jours l'un des animaux sauvages les plus connus. Il appartient à la famille des ursidés présente presque partout dans l'hémisphère Nord et dans certaines parties septentrionales de l'Amérique du Sud. En Amérique du Nord, les autres membres de cette famille sont le grizzly (ours brun) et l'ours blanc (polaire), tous deux considérablement plus gros que l'ours noir. Pour les Inuits, ce sont des animaux terrestres identifiés au monde féminin. L'ours noir est un mammifère trapu et massif. Faisant environ 150 cm de longueur et entre 100 et 120 cm au garrot, l'adulte possède une tête de grosseur moyenne, un profil facial presque droit et un museau qui s'amincit vers de longues narines. Ses oreilles sont arrondies et ses yeux petits; sa queue est très courte et à peine visible. Doté de pieds couverts d'une épaisse fourrure, l'ours noir, à l'instar de l'être humain, est plantigrade, foulant le sol avec toute la plante des pieds. Chacune de ses puissantes pattes est armée de cinq griffes recourbées non rétractiles dont il se sert pour creuser, arracher des racines et des souches, et déplacer de vieux troncs d'arbre, à la recherche de nourriture. À cause de sa silhouette trapue, l'ours noir paraît beaucoup plus lourd qu'il ne l'est en réalité. Le mâle adulte pèse généralement 135 kg, mais on a observé des individus de taille exceptionnelle, soit de plus de 290 kg. La femelle est beaucoup plus petite et pèse 70 kg en moyenne. En règle générale, l'ours noir a le pelage noir et le museau brunâtre, et une tache blanche orne souvent la partie inférieure de sa gorge ou sa poitrine. Même si la couleur noire est la plus répandue, certains individus ont un pelage brun, brun foncé, blond, cannelle ou bleu noir. Des ours albinos (fourrure blanche, yeux et nez rouges) s'observent aussi, mais ils sont rares. Une population unique non albinos à pelage blanc habite les îles Kermode, sur la côte du Pacifique, au large de la Colombie Britannique. Les ours au pelage clair sont plus nombreux dans l'Ouest et dans les montagnes que dans l'Est. Ces différentes teintes peuvent se rencontrer chez les oursons d'une même portée, mais habituellement, les petits sont tous de la même couleur que leur mère. À certains endroits, les ours laissent des marques importantes sur les arbres à l'aide de leurs griffes et de leurs dents. La signification exacte de ce comportement fait toujours l'objet de discussions au sein de la communauté scientifique, puisque ce geste n'est pas communément observé chez toutes les populations d'ours. Certains biologistes croient néanmoins que le marquage répété des arbres avec les griffes et les dents constitue une forme de communication, le plus souvent utilisée par les mâles adultes pour signaler leur présence à des partenaires ou à des rivaux potentiels. La plupart des marques sont faites durant la saison de reproduction, à la fin du printemps ou au début de l'été. Bien qu'on l'entende rarement, l'ours noir émet plusieurs cris distincts – grognements, plaintes, claquements de mâchoires et reniflements sonores de tous genres – généralement lorsqu'il a peur ou qu'il est menacé. La femelle avertit ses oursons d'un danger par un jappement bruyant et les rappelle vers elle à l'aide d'une plainte ou d'un geignement. Et lorsqu'ils sont en danger, les petits pleurent un peu à la façon d'un bébé. Bien qu'il fréquente divers habitats, l'ours noir préfère les forêts denses et les broussailles touffues. C'est probablement dans les forêts mixtes de conifères et de feuillus qu'on le trouve en plus grand nombre, c'est à dire là où la présence humaine est faible. Aux extrêmes, la densité des populations varierait entre moins de un et 10 ours par zone de 10 km2, pour se situer à deux en moyenne, dans les zones éloignées. L'ours noir est difficile à dénombrer, car il est timide et discret. Il n'existe pas d'estimations fiables de la population d'ours noirs en Amérique du Nord, mais celle ci compterait environ 600 000 individus, dont plus de 380 000 au Canada. Les ours noirs peuvent parcourir de grandes distances. Les biologistes qui en ont capturé pour les remettre en liberté à plus de 200 km de leur domaine vital ont parfois eu la surprise de les voir revenir. Le domaine vital des femelles est généralement restreint et occupe de 10 à 40 km² en moyenne. Celui des mâles adultes couvre celui de plusieurs femelles et s'étend souvent sur plus de 100 km². Comme la plupart des animaux, l'ours noir emprunte généralement les mêmes trajets pour se rendre d'un endroit à l'autre. Les chasseurs d'autrefois en profitaient et tendaient souvent leurs pièges le long de ces sentiers bien battus. Les activités de l'ours noir varient d'un endroit à l'autre selon un certain nombre de facteurs dont la présence humaine. Ainsi, dans les régions sauvages, c'est généralement de l'aube au crépuscule qu'il s'affaire le plus, tandis que dans les secteurs davantage touchés par l'activité humaine, il est plutôt nocturne, afin d'éviter les contacts avec l'être humain. Son régime est principalement composé de tiges, de bourgeons, de racines, de feuilles, de noix, de fruits et de jeunes pousses de plantes. Il se nourrit également à l'occasion de poissons, de petits mammifères et d'oiseaux, et peut s'attaquer aux jeunes caribous et orignaux. Il

fréquente divers habitats incluant la toundra et privilégie des territoires situés à proximité de cours d'eau ou de marécages. À l'automne, quand les jours raccourcissent et que le temps se refroidit, l'ours se met en quête d'une tanière, soit sous une souche d'arbre ou un tronc renversé ou dans une cavité à flanc de colline. La plupart du temps, cette tanière est juste assez grande pour qu'il puisse s'y blottir. Contrairement au mâle, la femelle tapisse généralement le sol de sa tanière d'herbe, de fougères ou de feuilles. Elle commence habituellement à hiverner plus tôt que le mâle, qui lui attend souvent les premières neiges avant de gagner son abri. Les juvéniles (un an) hivernent avec leur mère. Alors imaginez une mère avec trois ou quatre ours d'un an dans un endroit aussi restreint! Selon des études physiologiques récentes, l'ours noir dans sa tanière présente certaines des caractéristiques d'un véritable animal hibernant. En effet, si sa température corporelle ne s'abaisse que légèrement, son rythme cardiaque et sa respiration ralentissent considérablement. De plus, contrairement à de nombreux petits mammifères hibernants, l'ours noir n'éprouve pas le besoin de se nourrir ni de déféquer, mais survit grâce à ses seules réserves de graisse. Cependant, ce n'est pas un véritable hibernant, car il peut se réveiller si on le dérange suffisamment et il peut redevenir alerte rapidement. Et si le temps devient exceptionnellement doux, il peut même quitter sa tanière pour de courtes périodes. La femelle donnera naissance à ses petits durant son repos hivernal, soit en janvier ou en février. Avec l'arrivée du printemps et du temps plus doux, lorsque les feuilles des arbres sortent et que les plantes reverdissent, l'ours émerge de sa tanière en quête de nourriture. Durant l'hiver, il peut perdre jusqu'à 30 p. 100 de son poids, et sa cure d'amaigrissement forcée se poursuit durant les premiers mois de l'été, jusqu'à la mi juillet et à l'apparition des baies. L'ours ne reprend véritablement de poids qu'à l'automne, lorsqu'il peut avoir accès à l'ensemble des fruits et semences des arbres, ou paisson, notamment les faînes et les glands. Et si les quantités sont là, certains individus doubleront alors leur poids en moins de deux mois. Les ours noirs sont généralement plus actifs au crépuscule. L'ours noir, contrairement à d'autres animaux, a des lèvres qui se retroussent sur ses gencives et lui permettent, avec sa longue langue agile, de manger des aliments minuscules comme des bleuets et des fourmis. Puisqu'ils sont très opportunistes, ils peuvent devenir nuisibles lorsque la nourriture laissée par les humains devient disponible. Pour la plupart, les ours noirs sont extrêmement timides et préfèrent s'esquiver pour éviter tout contact direct avec l'être humain. Ils quittent rarement le couvert des arbres et les cas où ils s'attaquent aux humains sont très rares. Alors, si vous craignez de vous promener dans les bois où se trouvent des ours, rappelez vous qu'au cours des cent dernières années, à chaque décès humain attribuable à un ours noir en Amérique du Nord, correspondent environ 17 décès dus à des araignées, 25 à des serpents, 65 à des chiens, 180 à des abeilles et 350 à la foudre. De même, lorsqu'on observe des ours dans leur milieu naturel, il ne faut jamais oublier que ce sont des animaux sauvages et que la prudence s'impose. Il ne faut surtout pas tenter d'approcher ou de nourrir un ours qui ne semble pas effrayé. Les ours sont intéressants à observer et à photographier, mais ils peuvent réagir de façon imprévisible lorsqu'on s'en approche trop. Affligé d'une vue plutôt faible, l'ours noir possède une ouïe et un odorat très développés. Un animal surpris tentera généralement de se placer sous le vent de l'intrus et se soulèvera sur ses pattes arrière pour humer l'air et tenter d'identifier la source du danger. Toutefois, les signes d'agressivité et les cas d'attaques dirigées vers les humains sont rares.

http://www.hww.ca/fr

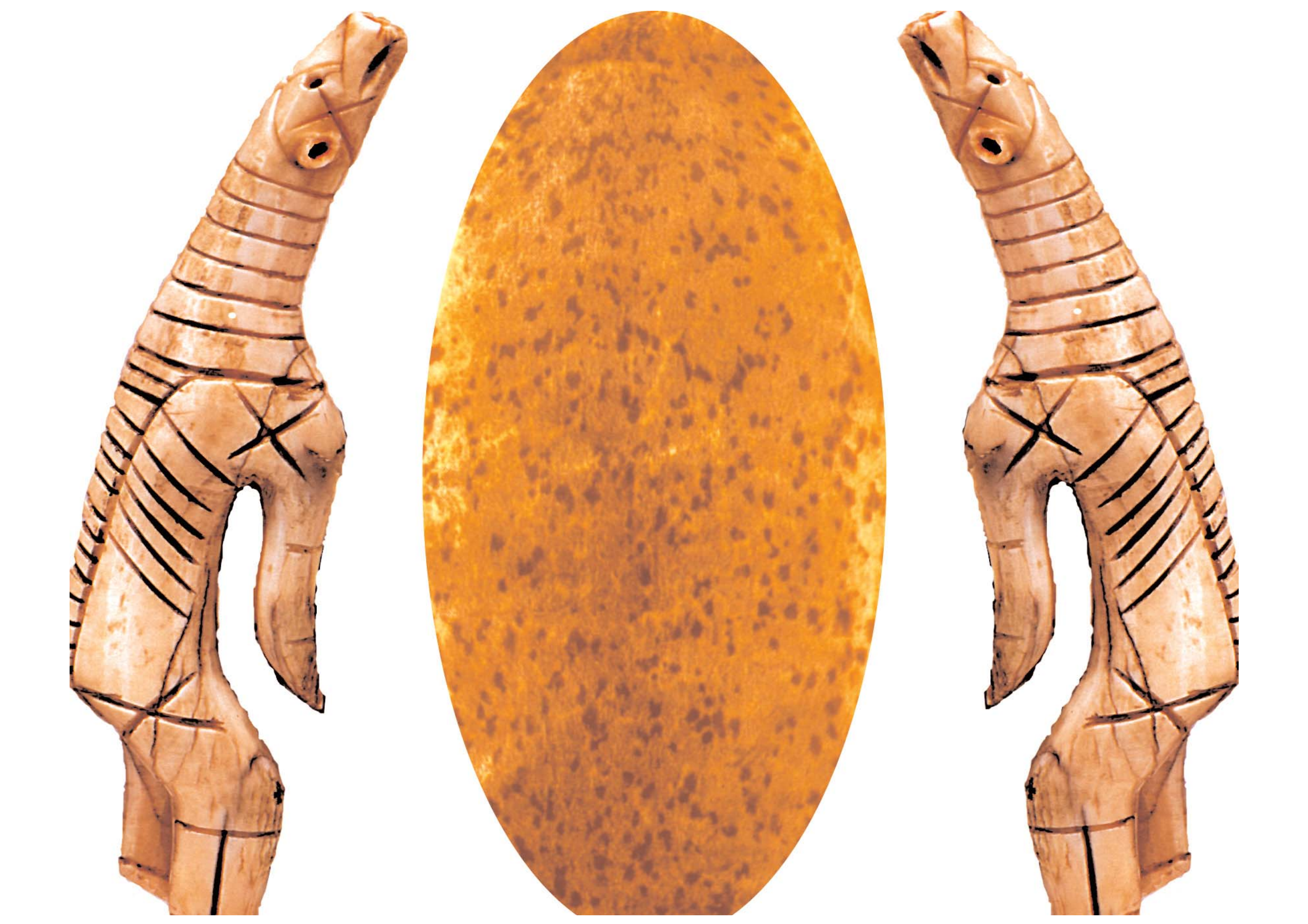
Chez les Cris, les chamans les plus puissants sont ceux qui ont des ours comme médiateurs et amis; encore mieux pour ceux qui sont capables de devenir des ours et faite tous ce que les ours font. La chasse de l'ours à des fins rituels se déroule selon un rite où le chasseur, seul devant l'ours endormi dans sa tanière hivernale, doit auparavant faire un tapis de sapinage car c'est sur ce tapis l'ours doit être tué afin que le sang ne touche pas la neige. L'appelant affectueusement comis (Grand-Père) ou kokan (Grand-Mère), il lui demande la permission de le tuer et de prendre sa viande pour nourrir

sa famille et son peuple. Une fois le sacrifice accompli, les hommes fumaient pour honorer l'esprit de l'ours et inséraient un peu de tabac dans sa gueule. C'est grâce au tabac, don spirituel par excellence, que le chaman établit des rapports avec les Esprits car pour les Autochtones, fumer équivaut à prier. Le tabac et ces substituts (feuilles, écorces, herbes, cactées, champignons) étaient de toutes cérémonies. Fumés, brûlés, mangés, disposés sur le sol ou enfouis dans la terre, ces substances parfois hallucinogènes faisaient partie de la spiritualité des peuples premiers. Ensuite, l'ours est amené sous une tente où le chaman le veille toute la nuit et par des incantations le remercie d'avoir donné sa vie pour maintenir en vie une autre vie que la sienne. À l'aube, l'animal est écorché et dépecé après avoir vérifié que ni enfants ni femmes ne se trouvent dans les parages. Cette précaution évitait que les femmes ne donnent naissance à des morts-nés et que la mort frappe les enfants. Après le débitage, le chaman, le chasseur et ses compagnons se passent de la graisse d'ours dans les cheveux ensuite, la tête de l'ours est pendue dans un arbre à une hauteur inaccessible pour les loups pour que l'esprit de l'ours puisse voyager sans entrave vers les constellations. La viande comestible est amenée au village où se déroulera une fête de l'ours (makotan). Ce repas festif ne comporte que la viande du plantigrade et est entrecoupé de danses et de chants qui, aux yeux des Amérindiens, sont des prières adressées au Grand Manitou. Lorsqu'on danse en revêtant la peau de l'ours et en mimant sa démarche lourde, on est assuré de provoquer une nouvelle rencontre avec l'animal lors d'une prochaine chasse. Le cœur de l'animal revenait de droit au chasseur qui l'avait abattu afin que le courage, la force de l'ours lui soient données. Jamais les chiens ne devaient manger les os ou les rognures aussi petites soient-elles. Après le repas, les os et viscères inutilisés étaient empaquetés dans une plaque d'écorce et placés dans un arbre décoré de rubans. Ainsi les autres ours constateraient que leur congénère avait bien traité et honoré. Ce respect de l'ours par les Cris contraste fortement avec l'attitude des Blancs qui commencèrent tard l'automne l'inondation du bassin nécessaire au barrage La Grande alors que les ours dormaient dans leur tanière. A peu près 300 ours périrent noyer en hibernation. Wittenborn R., Biegert C., 1981, p. 54, 70, 73, 81 – Kasbarian-Bricout Béatrice, 2003, p. 92-93

OURS POLAIRE (Nanuk)

Les Inuits côtoient l'ours polaire depuis des millénaires et est sans contredit l'animal le plus présent dans l'imaginaire des peuples nordiques. Pour eux, il est l'animal qui ressemble le plus à l'homme : il chasse et mange du phoque et du morse, vit dans une maison de neige, se tient debout sur deux pattes. Il s'impose par son intelligence et sa puissance physique; aucun autre animal ne tente de l'approcher sauf le chien husky. Nanuk est donc le maître incontesté des mers et des terres arctiques. Avec son corps massif caractéristique et son long cou, l'ours blanc ou ours polaire (Ursus maritimus) est le plus gros carnivore (ou mangeur de chair) terrestre. La fourrure blanche des adultes semble de couleur crème à jaune contre la blancheur éblouissante de leur habitat, la banquise arctique. Les mâles adultes mesurent de 240 à 260 cm de longueur et pèsent habituellement de 400 à 600 kg, bien qu'ils puissent peser jusqu'à 800 kg, presque autant qu'une petite voiture. Ils n'atteignent leur taille maximale que vers l'âge de huit à dix ans. Les femelles adultes sont environ deux fois plus petites que les mâles et atteignent leur taille maximale vers l'âge de cinq ou de six ans. La plupart pèsent alors de 150 à 250 kg. Les femelles gravides, c.-à-d. qui vont donner naissance, peuvent peser de 400 à 500 kg juste avant d'entrer dans leur tanière de mise bas à l'automne. L'ours blanc a le corps plus long que l'ours brun; son cou et son crâne sont aussi plus longs, mais ses oreilles sont plus petites. Au lieu d'avoir le profil « bombé » ou concave qui caractérise l'ours brun, l'ours blanc a un museau plus proéminent ou un « profil romain ». Ses canines sont larges, et les surfaces de broyage de ses dents jugales sont irrégulières, ce qui témoigne de son adaptation à un régime carné. Ses griffes sont de couleur brunâtre, courtes, assez droites, très pointues et non rétractiles. L'ours blanc émet un grognement grave pour mettre en garde les autres ours, surtout lorsqu'il défend sa nourriture. En signe d'agressivité, il siffle et renâcle, tête baissée et oreilles couchées. Il exprime sa colère au moyen de rugissements et de grognements forts. Il produit aussi « un genre de halètement en situation » de stress. Les mères grondent leurs oursons en émettant un grognement bas ou un halètement doux. Son seul rival est l'homme, tous deux trouvant leur nourriture aux mêmes sources. Les Inuits ont remarqué que Nanuk est gaucher, en particulier lorsqu'il donne un coup de griffes à un phoque. C'est un solitaire errant sur la banquise des mers arctiques à la recherche de phoques ou jeunes morses. Les mâles et les femelles atteignent leur maturité sexuelle à l'âge de quatre ou de cinq ans. Bien que les femelles puissent alors s'accoupler et avoir des petits, il est peu probable que de nombreux mâles s'accouplent avant l'âge de huit ou de dix ans. Étant donné que les oursons restent généralement avec leur mère pendant deux ans et demi, les femelles ne peuvent habituellement avoir une nouvelle portée que tous les trois ans. Ce rythme de reproduction très lent explique pourquoi les populations réduites prennent tant de temps à se rétablir. L'accouplement a lieu durant les mois d'avril et de mai,





lorsque les ours blancs chassent les phoques sur la banquise. Cependant, ce n'est qu'entre la mi-septembre et la mi-octobre que l'œuf fécondé s'implante dans l'utérus et commence à se développer. Seules les femelles enceintes hibernent. Dans la majeure partie de l'Arctique, la préparation des tanières de mise bas commence vers la mi-octobre, les femelles gravides recherchant alors des amoncellements de neige épais près de la côte. Souvent, elles creusent leur tanière sur le versant sud de collines ou de vallées, où les vents dominants du Nord forment d'épais amoncellements de neige. La dimension des tanières varie, mais la chambre de mise bas, située à l'extrémité supérieure d'un tunnel d'entrée mesurant un ou deux mètres de longueur, a un diamètre moyen de 1,5 m et atteint de 90 à 100 cm de hauteur en son milieu. Une fois la tanière creusée, la neige soufflée par le vent a tôt fait de refermer l'ouverture du tunnel d'entrée. La chambre, plus haute que le tunnel d'entrée, emprisonne l'air chaud dégagée par les ours. Lorsque la tanière est occupée, la température intérieure reste à quelques degrés sous 0 °C tout l'hiver, et ce, peu importe le froid qu'il fait à l'extérieur. Les jeunes naissent entre la fin de novembre et le début de janvier, selon la latitude, après environ deux mois de gestation. Les portées les plus courantes se composent de jumeaux ou, dans une moindre mesure, d'un ourson unique. Des triplés naissent périodiquement, surtout lorsque les conditions alimentaires ont été bonnes et que les femelles peuvent accumuler beaucoup de graisse avant de préparer leur tanière. Des quadruplés ont aussi été observés, en de très rares occasions. À la naissance, les oursons ne mesurent que 25 cm de longueur environ et pèsent moins d'un kilogramme. Leurs yeux sont fermés et leur peau est couverte de poils si fins que certaines descriptions antérieures indiquaient qu'ils étaient nus. La plupart des groupes familiaux de la partie sud de la baie d'Hudson quittent leur tanière entre la fin de février et la mi-mars, tandis que ceux de l'Extrême-Arctique peuvent quitter leur tanière un mois plus tard. Les familles restent dans le site de mise bas durant une ou deux semaines pour s'habituer au froid et se dégourdir. Si le trajet ultérieur vers la glace de mer dépasse quelques kilomètres, la femelle peut s'arrêter deux ou trois fois par jour pour se reposer, ainsi que pour nourrir et réchauffer ses petits. Une fois de retour sur la glace de mer, la femelle chasse continuellement, ne s'arrêtant périodiquement que pour creuser un trou dans la neige à l'abri du vent dominant, où elle nourrit les oursons et où tous peuvent dormir. Le groupe familial se divise quand les oursons ont environ deux ans et demi. Parfois, des petits restent avec leur mère jusqu'à l'âge de trois ans et demi et, dans la partie ouest de la baie d'Hudson, certaines mères sèvrent leurs oursons, ou cessent de les allaiter, à un an et demi seulement. La première année d'indépendance est sans doute la période la plus difficile de la vie d'un ours blanc. En effet, ses techniques de chasse sont encore inefficaces et il est probable que des ours plus gros s'empareront des rares phoques qu'il parviendra à capturer. L'ours blanc préfère les régions de glace annuelle (dont il se sert comme plate-forme de chasse et couvert protecteur) entremêlées de crêtes de pression où s'accumule la neige, de crevasses qui ont repris en glace et de polynies (étendues d'eau libre entourées de glace). Sa préférence pour cet habitat est étroitement liée à la présence de ses proies favorites, les phoques annelés. En hiver et au printemps, les phoques annelés adultes entretiennent des trous d'air dans la banquise côtière en grattant ou en frottant continuellement la glace avec les grosses griffes de leurs nageoires antérieures. Les jeunes phoques sont plus nombreux qu'ailleurs dans les zones où subsiste un peu d'eau libre en hiver, comme les zones adjacentes à des chenaux côtiers ou à des polynies, car il est plus facile d'y respirer. De plus, ils peuvent y éviter les phoques adultes dominants, moins nombreux que sur la banquise côtière. Les grosses pattes antérieures de l'ours blanc servent entre autres à chasser le phoque. Quand ce dernier sort la tête de son trou d'air pour respirer, l'ours blanc le tue et le sort de l'eau d'un seul coup de patte. L'ours blanc s'est adapté à merveille à son milieu arctique. Son épais pelage d'hiver, composé de jarres lustrés et d'un duvet dense, et son épaisse couche de graisse le protègent du froid. Puisque l'eau glisse facilement sur les jarres, après avoir nagé, l'ours blanc peut se secouer comme un chien pour réduire le refroidissement et sécher plus rapidement. Sa fourrure translucide conduit la chaleur du soleil jusqu'à la base des poils, où elle est absorbée par la peau noire. Sa blancheur lui sert aussi de camouflage. L'ours blanc est très habile lorsqu'il s'agit de se dissimuler, que ce soit sur la terre, dans l'eau ou sur la glace, ce qui l'aide à chasser les phoques et à fuir les chasseurs. La plante de ses pattes garnie de petites protubérances et de petits creux qui agissent comme des ventouses pour l'empêcher de glisser sur la glace. L'adaptation la plus importante de l'ours blanc aux fluctuations de la quantité de nourriture disponible en Arctique est probablement sa capacité de ralentir son métabolisme afin de conserver de l'énergie. Ce ralentissement survient de sept à dix jours après le début du jeûne, quelle que soit l'époque de l'année, et se poursuit jusqu'à ce que de la nourriture redevienne disponible. Par comparaison, l'ours brun ou l'ours noir peut ralentir son métabolisme, mais seulement vers la fin de l'automne, juste avant qu'il n'entre dans sa tanière pour hiberner. Si l'ours noir ou l'ours brun manque de nourriture au printemps ou en été, alors qu'il ne se trouve pas dans sa tanière d'hibernation, il mourra tout simplement de faim. Des ours blancs des deux sexes et de tous âges peuvent occuper des tanières ou des abris temporaires durant les grands froids ou les tempêtes, mais seules les femelles gravides y demeurent tout l'hiver. D'ordinaire, l'ours blanc se déplace lentement et pesamment à environ 5 ou 6 km/h. Il peut galoper lorsqu'il est poursuivi, mais n'aime habituellement pas courir longtemps. Les ours immatures peuvent courir sur une distance allant jusqu'à 2 km, mais les ours plus âgés se fatiguent rapidement, car ils sont gras et bien protégés du froid, ce qui fait qu'ils ont chaud assez rapidement. Généralement, les ours blancs n'attaquent pas les humains, sauf pour protéger leurs petits ou s'ils sont affamés. L'ours blanc fréquente la banquise où il chasse principalement le phoque. Lorsqu'il chasse, l'ours blanc dépend principalement

de son odorat développé. Il peut déceler les trous d'air des phoques, sous des couches de glace et de neige de 90 cm ou plus d'épaisseur, et ce, jusqu'à un kilomètre de distance. Sa vue et son ouïe sont probablement semblables à celles des humains. L'ours blanc est un bon nageur. Il utilise ses grosses pattes antérieures comme de puissantes rames, tandis que ses pattes postérieures traînent derrière lui et servent de gouvernails. Sous l'eau, il garde les yeux ouverts; il peut y rester pendant plus d'une minute. L'ours blanc est considéré comme un mammifère marin, car son existence dépend de ce milieu et des phoques. Il se nourrit surtout de phoques annelés, mais il prend aussi des phoques barbus, communs, à crête et du Groenland. À l'occasion, il peut aussi tuer des morses, des bélugas (baleines blanches) et des narvals. En avril et en mai, les ours blancs, surtout les femelles accompagnées de leurs oursons dépendants, chassent les phoques annelés nouveau-nés, ou blanchons, dans leurs tanières de naissance sous les amoncellements de neige qui couvrent les trous d'air des phoques. Au printemps et au début de l'été, alors que les phoques sont très accessibles, un ours peut en prendre un tous les quatre ou cinq jours. L'ours mange la graisse aussi rapidement que possible avant qu'un autre ne sente sa proie et ne tente de la lui dérober. Les ours dévorent surtout la graisse et la peau, laissant souvent aux charognards une bonne partie de la viande. Les jeunes phoques et leurs mères constituent la composante principale du régime printanier des ours blancs, sauf pour les oursons qui sont allaités. Dans des régions comme l'est de l'île de Baffin et la baie d'Hudson, une bonne partie de la banquise, ou la banquise au complet, fond au milieu ou à la fin de l'été. Ce dégel contraint toute la population d'ours à revenir sur la terre ferme pendant de deux à quatre mois, l'été et au début de l'automne, en attendant que la glace se reforme. Ils s'alimentent alors de poissons et ils récupèrent des carcasses s'ils en trouvent et, à l'occasion, mangent de l'herbe et des baies. On a même observé des ours en train de plonger pour cueillir du varech ou attraper des oiseaux de mer en les surprenant par-dessous. Il existe peu de cas d'ours ayant tué ou mangé un caribou ou un bœuf musqué. En été, il se repose dans trou creusé dans la neige ou la terre pour se cacher du soleil et des nuées de moustiques. Traditionnellement, la quête ou la capture d'un ours polaire était un rite d'initiation marquant le passage d'un jeune garçon inuk vers l'âge adulte. Les mâles vivent souvent jusqu'à 25 ans, et les femelles, jusqu'à la vingtaine avancée. La population canadienne est estimée à 15 000 individus. Bien que les ours blancs ne soient pas en voie de disparition imminente, certaines menaces communes à tous les grands prédateurs pèsent sur eux : l'empiétement de l'homme sur leur habitat, la chasse illégale et la présence de contaminants chimiques dans leurs proies. De plus, le réchauffement du globe, ou changement climatique, a des répercussions sur l'habitat de l'ours blanc. Il réduit en effet la couverture de glace de l'Arctique, il amenuise la banquise du bassin polaire central et il change le moment de la prise de la glace et de la débâcle dans les régions les plus au sud, comme la baie d'Hudson. En 1973, cinq pays, soit le Canada, le Danemark, les États-Unis, la Norvège et l'URSS, ont signé à Oslo, en Norvège, l'Accord international sur la conservation des ours blancs. Cet accord est entré en vigueur en 1976. Le SCF est représenté au sein du groupe des spécialistes des ours blancs de la Commission de la sauvegarde des espèces de l'UICN, qui se réunit tous les trois ou quatre ans, et donne des conseils sur des aspects internationaux de la recherche et de la conservation à l'UICN et aux pays signataires de l'Accord sur la conservation des ours blancs. Sa situation est considérée comme préoccupante au niveau fédéral et il fait partie de la Liste des espèces menacées ou vulnérables au Québec depuis 2009 (COSEPAC, 2011; MRNF, 2011).- http://www.hww.ca/fr - Noël Michel, 1998, p. 56

PPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPP

PACK POLAIRE (le)

Le pack polaire ressemble à un désert de glace si peu nourricier que la plupart des animaux le fuit. Le pack est le seul endroit au monde où l'eau, pourtant source vie, est ici dénué de nourriture organique. C'est le cœur de la banquise permanente de deux à quatre mètres d'épaisseur au cœur de l'océan Arctique. Le pack polaire fait écran à la lumière et donc, même pendant l'été au jour permanent, l'océan arctique, sous la glace, est plongé dans l'obscurité, empêchant le développement du plancton, maillon initial de la chaîne alimentaire. L'ours polaire chasse le phoque, le phoque mange du poisson, le poisson du plancton, tous absents du pack polaire, préférant fréquenter la limite sud de la calotte polaire, zone de contact entre les masses océaniques chaudes et froides où se forme un gigantesque puzzle de champs de glace appelés floes séparés par des polynies (chenaux d'eau libre). Entre le pack lui-même et la banquise côtière ancrée elle-même aux terres l'hiver se trouve le floes, zone dynamique de friction entre vieilles et jeunes glaces. Cette zone de cisaillement regorge de vie. Griselin Madeleine, 1999, p. 20-26

PAIX DES BRAVES (traité)

Ce traité a été qualifié d'historique tant par son ampleur que par ses aspects novateurs et a été salué comme tel par la communauté internationale. Les principes de cette entente signée en 2002 entre les Cris (Ted Moose, chef) et le Québec (Bernard Landry, Premier ministre) favorisent la coopération, la confiance et le respect mutuel visant à assurer le plein développement du territoire. Ainsi, une autonomie accrue dans la prise en charge par les Cris de leur développement économique et communautaire et le respect des principes environnementaux du développement durable et du mode de vie traditionnelle de la nation crie sont au cœur du texte signé. A suivi une entente distincte avec la société d'État Hydro-Québec pour garantir des emplois et des contrats aux entreprises cries principalement au barrage de la Rivière-Rupert. Cette entente

encadre les procédures juridiques existantes au moment de l'entente et établit une série de procédures à suivre pour régler tout conflit possible sur tout autre sujet de mésentente. Le traité de la Paix des Braves respecte en tout point par le Québec la Déclaration des Nations Unies sur les droits autochtones que le Canada a cependant refusé de signer. Létourneau Michel, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 36-37 – Oblin George, idem, 2011, p.87

PENSIONNAT (un)



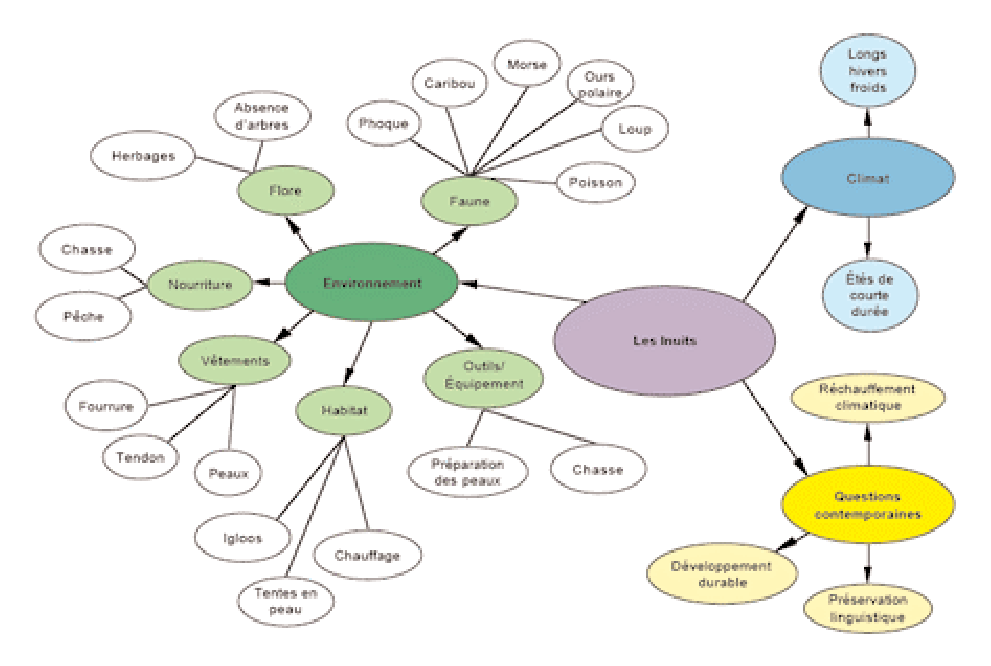
Au Canada, vers le XIXe siècle, l'État confie à l'église la mission de scolariser les autochtones selon les valeurs occidentales et les amputer de l'éducation entachée de sauvagerie de leur famille et communauté. Les éducateurs blancs étaient si préoccupés de l'influence subversive des traditions autochtones qu'ils décidèrent de soustraire physiquement les enfants de leur environnement natal pour les regrouper dans des pensionnats plus au Sud. La législation et la théorie qui mirent en place le système d'éducation des pensionnats financé par l'État, administré par l'église furent prêtent en 1870. Ainsi déracinés, il était plus facile « d'extraire le sauvage de l'Indien » selon les religieux de l'époque ; dix mois de l'année en pensionnat était la solution. Des enfants de cinq à six ans étaient forcés de quitter leur communauté et d'être pensionnaire jusqu'à l'âge de douze ou treize ans. Les membres d'une même famille étaient séparés au sein d'une même école, voire envoyés dans écoles différentes. La négligence de la santé, de l'habillement, de la nourriture et de l'hygiène entraîna des taux de maladie et de mortalités alarmants. Vers le milieu du XXe siècle, les administrateurs des écoles découvrirent que 25 % de leurs élèves mouraient en institution ou peu après leur retour chez eux. Devant la litanie des plaintes de parents, des inspecteurs découvrirent que les enfants en haillons souffraient du froid, de malnutrition chronique car sous-alimentés et subissaient de cruels châtiments corporels : les enfants étaient battus, fouettés, enfermés dans des chambres noires ou enchaînés dans un coin et plusieurs enfants vulnérables furent victimes d'abus sexuels. Toutes ces maltraitances sont indissociables du racisme. En 2013, une série de conférences de réconciliation et de pardon fut instauré. Brody, 2003. p. 190-195

PERGÉLISOL

Le pergélisol est défini par des sous-sols gelés en permanence. Le principal facteur régissant la formation du pergélisol est le climat. Une température annuelle moyenne de l'air suffisamment froide permet au pergélisol de se développer dans tous les types de terrain. Dans des conditions climatiques moins rigoureuses, le développement et la distribution du pergélisol sont tributaires des conditions locales (pergélisol discontinu). La couche superficielle du sol qui gèle et dégèle chaque été à la surface du pergélisol s'appelle mollisol ou couche active. Son épaisseur varie en fonction des températures estivales, de la conductivité thermique du sol, de la granulométrie des matériaux meubles, de l'albédo, de la teneur en eau et de la couverture végétale. Selon Allard et Séguin (1987), le pergélisol occupe environ le tiers de la péninsule du Québec-Labrador. Toutefois, le pergélisol est probablement absent sous les principaux lacs. Ces masses d'eau sont en effet suffisamment grandes pour empêcher la formation d'un pergélisol puisqu'elles ne gèlent pas jusqu'au fond en hiver. Il est improbable que le pergélisol ait pu progresser à partir des rives pour s'étendre sous ces plans d'eau. Avec le réchauffement climatique la surface fond de plus en plus profondément fragilisant la stabilité des sols. Les principales formes de terrain associées au climat périglaciaire et à la présence de pergélisol sont décrites ci-dessous. Les palses sont des buttes de pergélisol qui se développent dans les tourbières reposant sur des sédiments fins de la zone de pergélisol discontinu. Elles émergent de la surface des tourbières à la suite de la formation de fines lentilles de glace dans le sol minéral sous la tourbe. La formation des lentilles de glace est initiée par une période climatique plus froide ou un enneigement moins important. Les lithalses sont des buttes de pergélisol dont la forme et les processus de formation sont très semblables à ceux des palses, à la seule différence qu'elles ne sont pas couvertes de tourbe. En l'absence de cette couche isolante, leur développement nécessite des conditions climatiques un peu plus rigoureuses. Les lithalses se trouvent au-delà de la limite des arbres, dans la zone de pergélisol discontinu et répandu. Les mares de thermokarst témoignent de la fonte du pergélisol. Elles occupent l'emplacement d'anciennes buttes de pergélisol (palses et lithalses), riches en glace. Ces petits étangs aux eaux généralement turbides ont pour effet d'accélérer la fonte du pergélisol parce que l'eau emmagasine la chaleur et la transmet aux terrains. Thermokarst : n. m. Processus et topographie associés à la fonte de la glace du pergélisol et aux affaissements de terrain qui en résultent. Périglaciaire : n. m. et adj. Qualifie et désigne les phénomènes, les systèmes morphogéniques et les régions où l'action du froid et les alternances de gel et de dégel jouent un rôle déterminant. Ostiole : n. m. Type de cercle sans triage qui se forme habituellement dans des sédiments à matrice fine reposant sur du pergélisol. Les ostioles ne sont pas un indicateur fiable de la présence de pergélisol car ils se rencontrent également dans les régions sans pergélisol soumises à des froids intenses. Mollisol : n. m. Couche superficielle du sol à la surface du permafrost qui gèle en hiver et dégèle en été.

PHILOSOPHIE

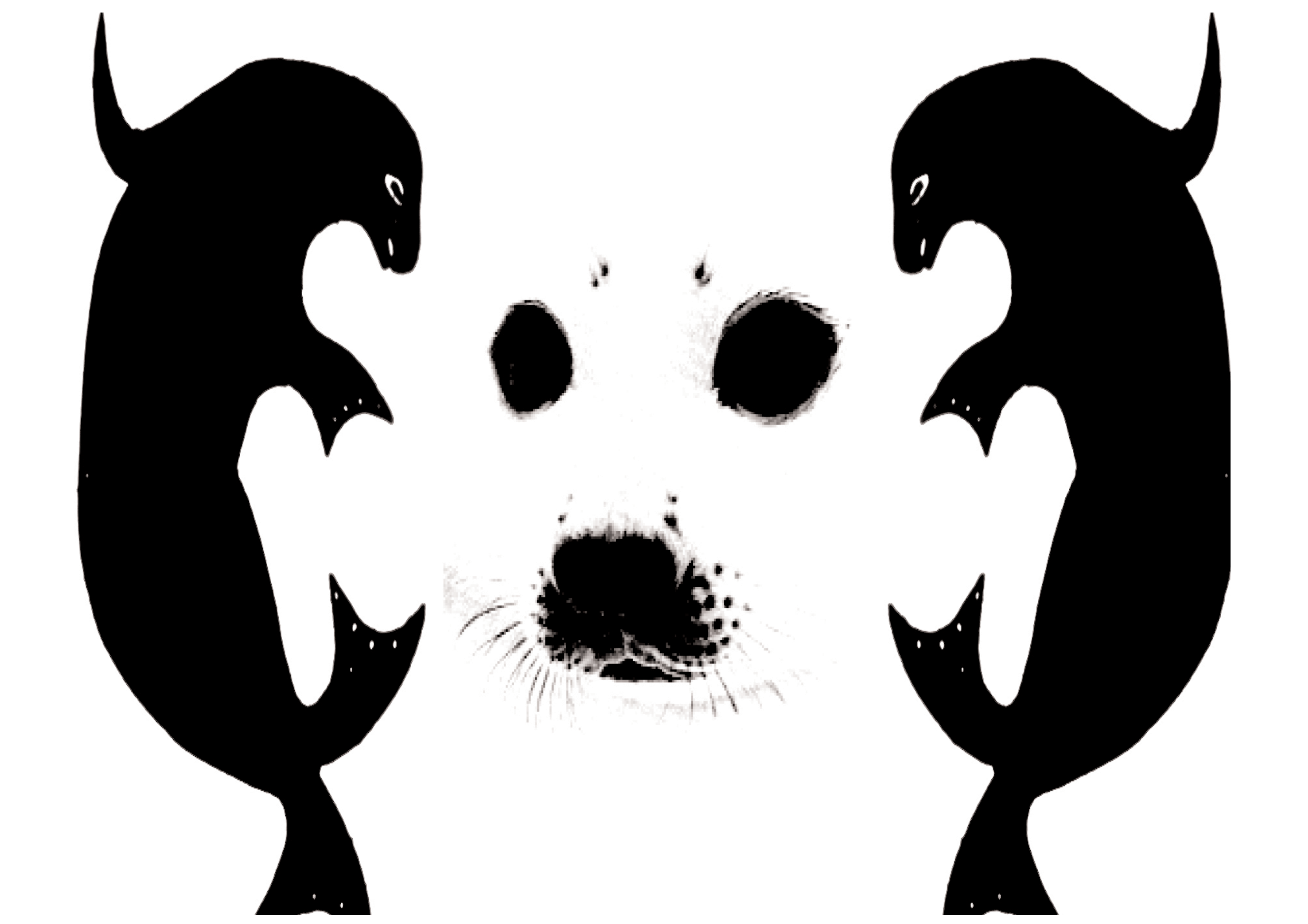
Deux courants philosophiques se côtoient au Nunavik. En effet deux



cosmologies, donc deux visions et rapports au monde s'affrontent. Pour faire court, la vision holiste et animisme autochtone se différencie de la vision dichotomique occidentale. La vision holiste inuite signifie que les hommes, la faune, la flore et les éléments naturels forment un tout intimement liés par une parenté universelle s'inscrivant dans une cosmologie globale à trois niveaux : terrestre, marin et céleste. La nature vit dans l'humain et l'humain dans la nature, il n'y a pas de coupure entre les deux. La vision dualiste occidentale dissocie quant à elle le monde des choses et le monde des êtres, par définition celui de l'objectif et du subjectif. D'un côté, la nature est donc considérée comme ayant une existence autonome, extérieure aux sociétés. De l'autre côté, la culture est intrinsèquement sociétale. Bien sûr, ces deux réalités en apparence opposées n'empêchent pas qu'elles soient considérées comme deux versants complémentaires d'une même réalité. La naturphilosophie représente probablement le point de convergence entre le monde des autochtones et la pensée écologiste occidentale. Goethe appela la «polarité» ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originel qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie. Selon Goethe, dans *La Métamorphose des plantes*, «chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la manifestation». (cité par France Farago, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000, p.116) Il reviendra au philosophe Von der Weltseele en 1798 de conclure en ces termes : « la nature est l'esprit visible, l'esprit, la nature invisible», telle est «l'âme du monde». Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infini et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réuni à l'intérieur d'une totalité unique : «élan vital» et «évolution créatrice» formant un Tout lui-même en «création continue d'imprévisibles nouveautés». (Bergson, L'évolution créatrice in Œuvres, PUF, Paris, 1959, p.1331). Ce caractère à la fois d'unité et de contradiction source du renouveau de toute vie, cette *polarité* exprimée par la prose de Goethe et Bergson, donnera naissance à la *dialectique* sous la plume du philosophe Hegel. Cette «création continue d'imprévisibles nouveautés» incita Hegel à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de l'Absolu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est «révélation permanente» par laquelle l' tre conscient assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela «phénoménologie» c'est-à-dire «l'Esprit lui-même en train de se «phénoménoliser», de se constituer comme phénomène. (Hegel G., La Phénoménologie de l'Esprit, 1939) Ce que les Autochtones appellent le Grand Manitou depuis des millénaires. La naturphilosophie, on s'en doute, aura une influence considérable sur l'art et la philosophie car réfléchir au concept «Absolu/Nature», «Corps/Esprit» c'est participer à la connaissance du monde.

PHOQUE (le)

Les Inuits chassent deux types de phoques : le phoque annelé (nassiq) (68kg) et le phoque barbu (ujjuk) (300kg). Ce dernier plus imposant est aussi la proie préférée des épaulards, des morses mais son principal ennemi reste l'ours polaire et l'homme bien sûr, pour les deux espèces. Le gras de phoque est transformé en huile à lampe et de chauffage et la viande est meilleure une fois vieillie (misiraq). Les peaux servent à confectionner des bottes, des parkas et mitaines résistantes à l'eau et au froid. Les Amérindiens, les Inuits, les marins français et les nord-côtiers du Canada le chassaient pour la nourriture, l'huile et la peau. A chaque printemps, depuis des millénaires, la banquise de l'Atlantique nord, qui couvre le Labrador et le golfe Saint-Laurent, sert d'habitat à d'innombrables phoques gris, communs ou du Groenland. Les femelles viennent donner naissance à leurs nouveau-nés, appelés «blanchons», sur les glaces dérivantes. L'arrivée du blanchon sur la banquise en mouvement s'appelle la «mouvée». La mouvée sera grande ou petite selon les années. La chasse traditionnelle se passe sur le débarri, c'est à dire l'amoncellement de glace collé à terre par les vents. Une escouade de quatre à cinq chasseurs côtiers traîne un canot sur les glaces mouvantes. Le canot sert à traverser les saignées, ces cours d'eau qui apparaissent à travers les glaces. On utilise le gourdin pour écraser le crâne des blanchons. Les chasseurs côtiers reviennent à chaque soir au rivage. Une bonne chasse représente 30 peaux de loups-marins. On est loin des milliers de peaux ramassées quotidiennement par



les phoquiers de haute mer terre-neuviens et norvégiens. Pour les chasseurs nord-côtiers, le loup-marin représente la moitié de leur gain annuelle, l'autre étant la morue.

En 1794, le premier bateau en bois armé pour la chasse aux phoques fit son apparition suivi des bateaux à vapeur en 1863. Ce sera le début de l'exploitation commerciale de ce pagophile qui ira en progressant jusqu'au milieu du XXe siècle. Comme toujours l'avarice et l'appât du gain des grands conglomérats phoquiers transformèrent cette chasse traditionnelle en un véritable carnage industrielle. Au fil des ans, le nombre de prises ne cesse de décroître jusqu'à mettre en péril la survie même de l'espèce. Dans les années 60, l'arrivée de l'hélicoptère augmente la pression de chasse sur le troupeau. En 1964, le film de Serge Deyglun sur la chasse au phoque provoque la polémique : la chasse est présentée comme un massacre. Ces images feront le tour du monde. Le mouvement écologiste Green Peace envoie le bateau Sea Shephard perturbé la chasse annuelle des loups-marins. Une campagne médiatique mondiale s'engage contre la chasse. Depuis, c'est l'industrie touristique qui profite de la grande mouvée du golfe. Aujourd'hui, le troupeau de loups-marins se compose ainsi : 5 millions de têtes pour le phoque du Groenland, 600 000 phoques à capuchon, 200 000 phoques gris et 30 000 phoques communs. Landry, p.47-62 - Chantraine, p. 214-215

PLAN NORD

Le Nunavik est un territoire stratégique pour le Québec en raison de la richesse de son sous-sol. C'est un maillon important du Plan Nord québécois. Uranium, tungstène et autres métaux rares, fer, or, cuivre, nickel, palladium, platine, diamants... Les prospecteurs s'activent pour découvrir les filons dont le Nunavik regorge. Un certain nombre de ressources sont connues depuis les années 1950. Mais, aujourd'hui, le soutien gouvernemental prévu dans le cadre du Plan Nord, la possibilité d'augmenter l'accès au territoire par l'ouverture de routes, du Fonds d'exploration minière du Nunavik, une organisation qui forme des Inuits à la prospection minière. Le Nord-du-Québec, qui regroupe les territoires de la Baie-James et du Nunavik, est une région prometteuse pour l'industrie minière. Le Plan nord s'étend à l'ensemble du territoire du Québec situé au nord du 49e parallèle puis au nord du fleuve Saint-Laurent et du golfe du Saint-Laurent; il couvre près de 1,2 million de km2, ce qui représente 72 % de la superficie du Québec; il dispose d'une des plus importantes réserves d'eau douce au monde; il représente plus des trois quarts de la capacité de production hydroélectrique installée au Québec et le potentiel de ressources hydrauliques, éoliennes et photovoltaïques non encore exploité est tout aussi considérable; il comprend plus de 200 000 km2 de forêts commerciales du Québec; il renferme des ressources fauniques exceptionnelles, dont des rivières à saumon reconnues internationalement; il constitue un des derniers potentiels de conservation de vastes territoires naturels intacts au monde; il comprend 63 villes, villages et communautés reliés au reste du Québec par un ensemble d'infrastructures routières, ferroviaires, maritimes ou aéroportuaires. Il est régi en grande partie par la Convention de la Baie-James et du Nord québécois et la Convention du Nord-Est québécois. En fin il assure la totalité de la production québécoise de nickel, de cobalt, des éléments du groupe du platine, de zinc, de minerai de fer et d'ilménite, ainsi qu'une part importante de la production d'or. Il recèle également du lithium, du vanadium et des éléments de terres rares. Les populations touchées par le plan regroupent moins de 2 % de la population québécoise, soit un peu plus de 120 000 personnes, dont 33 000 Autochtones; incluent aussi des Jamésiens, des Jeannois et des Nord-Côtiers, dont 30 % sont âgés de moins de 24 ans, une proportion qui atteint plus de 50 % chez les Autochtones ; disséminées dans 63 villes, villages et communautés regroupés au sein de 5 conférences régionales des élus (CRE) et de 9 municipalités régionales de comté (MRC). Toutefois, il n'existe pas de MRC dans la région du Nord-du-Québec. Celle-ci est divisée, au 55e parallèle, en deux grands ensembles : la Baie-James/Eeyou Istchee et le Nunavik. Les Inuits, près de 10 000 personnes, sont répartis majoritairement dans 14 villages nordiques, comptant de 200 à 2 200 habitants. Ces villages nordiques sont situés sur les littoraux de la baie d'Hudson, du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava; la nation crie, quelque 16 000 personnes, est surtout concentrée dans 9 communautés situées sur la côte est de la baie James ainsi que dans l'arrière-pays de ce bassin hydrographique; la nation innue compte 9 communautés (8 sur la Côte-Nord et 1 au Saguenay-Lac-Saint-Jean) regroupant plus de 16 000 personnes, dont plus de 9 300 vivent sur le territoire du Plan Nord; la nation naskapie rassemble près de 1 000 personnes dans la communauté de Kawawachikamach, à 15 km au nord de Schefferville. Chez les Autochtones, les jeunes âgés de 0 à 14 ans sont deux fois plus nombreux, tandis que la proportion des 65 ans et plus représente 4,5 %, soit moins de la moitié de celle de l'ensemble du Québec (13,2 %). Pour les leaders autochtones, le Plan nord est un projet unilatéral lancé sans aucune consultation avec les communautés concernées. Le manque de clarté sur les questions environnementales, la rareté de l'information sur le partage des retombées économiques, le non-respect des Ententes déjà conclues mettent à mal la viabilité du projets pour les communautés autochtones. Selon l'association des femmes du Nunavik, le plan nord se réalise dans un contexte d'augmentation de la violence envers les femmes et les enfants, de la prostitution, du trafic de drogue avec la venue de travailleurs qallunaat. Face au Plan nord, les Inuits oppose le Plan Nunavik qui évoque les conditions dans lesquelles le Plan nord doit se réaliser. Ces conditions touchent les secteurs de l'habitation, de la santé, l'éducation, l'accès au territoire, les ressources minérales, énergétiques, la protection des espèces fauniques, le développement touristique ainsi que les enjeux culturels et identitaires reliés aux télécommunications. Bref, le gouvernement ne peut considérer le territoire du plan nord comme des terres

acquises. Sans partenariat avec les Autochtones, le plan nord est voué à la contestation juridique au pire à l'échec. Les principaux projets industriels sont principalement des développements miniers et la construction des infrastructures nécessaires à leurs exploitations. En 2006, plus de 181 chantiers d'exploration minière étaient actifs dans le Nord-du-Québec. Avec ceux qui se sont ajoutés en 2007, on anticipe un total de 235 projets d'exploration minière en cours dans cette région. La mine Raglan est aménagée dans l'un des plus beaux gisements de sulfure de nickel au monde. Elle est située au Nunavik, dans la vaste péninsule de l'Ungava, à environ 1 800 km au nord de Montréal. Raglan a été mise en production en 1997, après plus de 30 ans d'exploration, de négociation et de développement. En août 2006, Xstrata PLC s'est portée acquéreur de Falconbridge Limitée et elle exploite depuis la mine Raglan sous le nom d'unité fonctionnelle Xstrata Nickel. Le complexe de production de nickel et de cuivre se compose maintenant de trois mines souterraines et d'une mine à ciel ouvert. Une fois broyé et traité, le minerai est transporté par camion sur une distance de 100 km jusqu'au port de Baie-Déception, d'où il est acheminé par transport maritime à une fonderie située à Sudbury, en Ontario, et à une affinerie située à Nikkelverk, en Norvège. Les routes sont rares au Nunavik et les villages inuits les plus près de la mine Raglan, soit Salluit et Kangiqsujuaq, ne sont accessibles que par avion à partir de la mine. La vie de la mine est actuellement estimée à plus de 30 ans. Outre la phase II du complexe de nickel Raglan de la multinationale Xstrata (2 milliards de dollars), l'ouverture prochaine de la mine Nunavik Nickel détenue par des intérêts chinois (800 millions de dollars (M$)), l'injection de 40M$ dans le projet du Lac Otelnuk par la chinoise Wisco et de 22M$ dans le gisement Hopes Advance par Oceanic Iron Ore, une quinzaine de projets seront en cours de réalisation au cours de l'année 2013. En 2006, Azimut et le géant français Areva ont découvert un gisement d'uranium dans le Nord-Est du Nunavik. Pour l'instant, ces sociétés n'y sont pas actives, mais elles pourraient le redevenir si le prix de ce minerai était de nouveau en hausse. Au centre du Nunavik, vers le nord, entre la baie d'Ungava et la baie d'Hudson, se trouve un immense territoire encore non exploré, relate M. Séguin. Pendant l'été 2011, la société De Beers a effectué des levés géologiques dans cette région, à la recherche de diamant, mentionne-t-il. Selon nos sources, De Beers ne serait pas seule : une filiale de Rio Tinto lorgnerait elle aussi le diamant sur le territoire. Azimut, pour sa part, entend y dépenser près de 4 M$ sur deux propriétés importantes, Rex et Rex Sud, où elle a identifié des indices minéralisés de fer, de cuivre, d'or et d'argent, ainsi que de tungstène. Jusqu'à ce qu'on découvre Rex Sud, des minéralisations de tungstène de cette envergure n'étaient pas connues au Québec. Pour le gisement Rex Sud, Azimut s'est associée avec la société Aurizon, de Vancouver. D'ailleurs, les sociétés minières de Vancouver sont bien représentées au Nunavik : Kingsview Iron Ore, Zone Ressources, Commerce Ressources, s'activent dans le centre du Nunavik, sur un long axe nord-sud, où se trouve la fosse du Labrador, riche en fer. C'est là que se trouve le projet Lac Otelnuk de la société Adriana, un projet de 13 G$ pour une mine de fer d'une durée de vie de 100 ans. L'aciérie chinoise Wisco et Adriana ont validé une entente de coentreprise sur le projet, en vertu de laquelle Wisco investit 40 M$ pour financer une étude de faisabilité qui démarrera sous peu. La société d'État chinoise Wisco, l'un des plus importants aciéristes au monde, espère construire d'ici 2016 un gigantesque complexe minier de 13 milliards de dollars dans le Grand Nord québécois. En partenariat avec la société canadienne Adriana Resources, Wisco (Wuhan Iron And Steel Group Corp.) veut réaliser au Nunavik le plus grand projet minier de l'histoire du Canada. Situé dans la Fosse du Labrador à 160 kilomètres au nord de Schefferville et à 250 kilomètres au sud de Kuujjuaq, le projet du Lac Otelnuk prévoit l'extraction de 50 millions de tonnes de minerai de fer par année sur une période qui pourrait s'étendre sur 100 ans. Il comporte en outre la construction d'un concentrateur et d'une usine de bouletage sur les lieux mêmes de l'exploitation minière. Le projet prévoit aussi l'aménagement d'un tracé ferroviaire de 815 kilomètres vers le sud du lac Otelnuk et l'expansion du port de Sept-Îles pour l'accueil des énormes Chinamax, des navires pouvant transporter jusqu'à 400 000 tonnes de cargaison. Une fois en production, quelque 2500 travailleurs permanents seraient requis pour l'exploitation du gisement. Avec six milliards de tonnes en réserve, le gisement du lac Otelnuk représente certes une occasion d'affaires pour les Chinois, acquéreurs de 60 % du minerai de fer dans le monde. Quant à Mines Virginia, elle prévoit dépenser 6 M$ cette année au Nunavik, après y avoir dépensé 2,5 M$ en 2011. Mines Virginia a un projet de forage avec la minière Anglo-American (cuivre et nickel), un autre avec Quadra FNX (nickel, platine, palladium), et un projet d'exploration avec le Fonds minéral d'exploration du Nunavik. Créé en 1998, le Fonds d'exploration minière du Nunavik, qui a formé près de 150 Inuits à la prospection, réalise des contrats avec Mines Virginia, Azimut et plusieurs autres. Le fonds a tellement de succès que les dirigeants tentent d'en faire une entreprise 100 % inuite pour que la population profite des occasions d'affaires qu'apporte le boom d'exploration. Le fonds est actuellement financé par le ministère des Ressources naturelles et de la Faune, à raison de 300 000 $ par année. Il est logé dans le Centre de recherche de l'organisation inuite Makivik et bénéficie du soutien administratif de l'Administration régionale Kativik (ARK). Selon les informations transmises par le ministère des Ressources naturelles (MRN), un total de 25 mines étaient en activité en 2011. La plus grande part d'entre elles produisaient de l'or, un minerai dont la valeur a explosé au cours des dernières années. Dans les documents qu'il a accepté de fournir, le ministère a d'ailleurs précisé la production annuelle de minerai pour la plupart des mines, sauf celles qui produisent des millions de tonnes de fer. Il n'existe à l'heure actuelle aucune surveillance systématique des tonnages de minerais. Le MRN refuse de dire combien de millions de tonnes de fer sont tirées chaque année des importants gisements du Nord du Québec. Les plus importants projets miniers en

développement sur le territoire du Plan Nord sont des projets de mines de fer. Mais Québec refuse toujours de divulguer le nombre de minières qui ont payé des redevances sur leur production pour l'année 2011, la dernière année pour laquelle le gouvernement possède les informations. Impossible donc de savoir combien des 25 mines ont effectivement versé des redevances, qui doivent normalement représenter 16 % des profits nets du projet, tel que cela a été calculé en vertu de la Loi sur l'impôt minier. Le MRN a aussi indiqué que le nom des entreprises qui versent des redevances est " de nature confidentielle ". En fait, la seule information financière fournie par Québec est le montant global que reçoit l'État en échange du droit d'exploiter les ressources du sous-sol, qui appartiennent en théorie à l'ensemble des citoyens. Pour l'année 2011, la valeur brute des ressources minérales extraites par les minières atteindrait plus de neuf milliards de dollars. Dansereau Suzanne, Le Nunavik : les projets se multiplient, Les Affaires . 11-02-2012 - Shields Alexandre, Redevances minières - Qui paie, et combien? Le Devoir, 17 décembre 2012

Les minières qui comptent exporter le minerai qu'elles exploiteront dans le Nord québécois à partir de ports situés sur le territoire du Plan Nord ont été entendues à Québec. Le ministère des Transports mène actuellement des études préliminaires en vue de la construction éventuelle de deux de ces ports. Des projets qui, s'ils se concrétisent, devraient permettre l'expédition directe de dizaines de milliards de dollars de minerai à l'état brut. Un premier projet a déjà franchi certaines étapes importantes. Il s'agirait en fait de construire un port en eaux profondes à Whapmagoostui-Kuujjuarapik, sur les rives de la baie d'Hudson. Ce village de 1500 personnes n'est pas relié par la terre ferme au reste du Québec. Le gouvernement québécois songe d'ailleurs à construire une route pour rejoindre Radisson, située environ à 250 kilomètres plus au sud. Québec a déjà en main un " avis technique pour le projet de construction " qui a permis de repérer des sites " potentiels " pour la construction d'un port. Une " évaluation des perspectives économiques " a également été réalisée. " Cette évaluation a permis de confirmer qu'il y avait une avenue intéressante pour répondre à des besoins d'expédition ", a indiqué le porte-parole du ministère. Ces besoins sont directement liés au développement éventuel de projets miniers dans le secteur. Des permis d'exploration y sont d'ailleurs déjà contrôlés par des minières, puisque des potentiels en nickel, en cuivre en zinc et en or ont été trouvés. Il faudra ainsi confirmer si oui ou non un tel projet de port, avec les coûts que cela implique, serait économiquement viable. Le gouvernement du Québec a par ailleurs entrepris les étapes préliminaires en vue d'établir un quai en eaux profondes " dans le secteur de Kuujjuaq ", dans la baie d'Ungava. Le ministère a fait produire des " avis techniques " pour trouver des " sites potentiels " pour une telle infrastructure. Selon ce qu'on peut constater dans un document du ministère présenté à la population locale plus tôt cette année, l'embouchure du fleuve Koksoak, qui se jette dans la baie d'Ungava, serait envisagée. Chose certaine, d'énormes projets miniers sont en développement dans cette partie de l'extrême Nord québécois, qui se situe dans le secteur de la fosse du Labrador, très riche en fer. Il y a notamment le projet Otelnuk, situé à 225 kilomètres au sud de Kuujjuaq, et dont l'exploitation sera contrôlée par la multinationale chinoise Wisco. Pour le moment, les promoteurs songent plutôt à construire un chemin de fer de 850 kilomètres vers le sud, jusqu'à Sept-Îles. Mais il a déjà été question de rallier la baie d'Ungava pour exporter à l'état brut pas moins de 50 millions de tonnes de fer par année pendant près d'un siècle. La torontoise Adriana Resources, partenaire dans le projet, mène actuellement des " démarches " auprès de Québec pour obtenir de la " puissance hydroélectrique " et " le soutien financier gouvernemental ". Oceanic Iron Ore souhaite elle aussi construire un port, celui-ci près du village d'Aupaluk, toujours sur les rives de la baie d'Ungava. Elle souhaiterait l'utiliser pour exporter 20 millions de tonnes de minerai fer par année pendant 25 ans vers l'Europe et l'Asie. Elle a d'ailleurs inscrit un total de quatre lobbyistes au registre québécois. Leur mandat est on ne peut plus clair : " Démarches effectuées afin que des infrastructures soient construites, notamment des facilités [installations] portuaires, dans le cadre du Plan Nord dans le but de concrétiser un projet minier d'importance dans le nord du Québec. " Dans un document présenté aux investisseurs, la minière indique que son projet est conforme " aux investissements d'infrastructures en vertu du Plan Nord ". Selon la minière, ce port pourrait être utilisé toute l'année en ayant recours à des brise-glace pour permettre aux énormes navires de transport d'accéder à un secteur qui n'est présentement pas bouleversé par une activité industrielle lourde. Mais le développement portuaire au Nunavik bute sur un problème de taille puisqu'en 2008, le gouvernement fédéral, en l'absence du gouvernement du Québec, a signé une entente qui reconnaît un droit de propriété aux Inuits sur les nombreuses îles au large du Nunavik. Les frontières du Québec se terminent donc aux rives excluant les eaux et les îles. Ainsi les projets portuaires se trouveront hors des frontières du Québec, en territoire du Nunavut sur des propriétés maritimes appartenant aux Inuis du Québec. De belles contestations en vue !
Shields Alexandre, Plan Nord - Québec étudie des projets de ports en eaux profondes, Le Devoir, 4 juillet 2012 - Recherches amérindiennes au Québec, vol XLI no: 1, 2011, p.47-62, p. 99

PLANCTON (le)
Le plancton est essentiellement un élément nutritif qui se divise en deux grandes familles : le phytoplancton et le zooplancton. Le phytoplancton est le premier maillon des chaînes alimentaires marines et se compose principalement d’algues microscopiques, les plus petits végétaux de la planète. Formé d’une cellule unique, il se laisse dériver au gré des courants du Saint-Laurent. Le zooplancton regroupe presque tous les poissons, crustacés et mollusques au stade larvaire

comme les larves de morue, de capelan et de crustacés. Les larves de crustacés appelées krill, nom donné par les baleiniers norvégiens, offrent une nourriture abondante et fortement concentrée formant des bancs de plusieurs kilomètres de long qui atteignent plus de 100 mètres d'épaisseur; la principale source de nourriture des baleines.

PLANTES (les)
Voir VÉGÉTATION

POSTE DE TRAITE (le)
Destiné à n'abriter que de trois à cinq hivernants, chaque poste ne compte généralement que deux bâtiments : le magasin qui sert aussi de résidence et une remise. Pendant la saison intense d'activité, printemps et été, le nombre de travailleurs atteint la vingtaine. Ce sont principalement des Inuits établis de façon plus ou moins permanente autour des comptoirs. Ces Nunavimmiuts sédentarisés sont appelés des « domiciliés » (homeguards). Au départ, les Inuits étaient réticents au commerce. Il fallut presque cents ans (1749-1839) de persuasion des agents de la compagnie de Baie d'Hudson envers eux pour les convaincre de venir échanger des fourrures.

Sur la Côte-Nord, l'exploitation des phoques se traduit par une augmentation des employés dans les postes nord-côtiers. Un poste nord-côtier regroupe habituellement, un commis, un interprète, un tonnelier, un forgeron, deux ou trois journaliers et un cuisinier. Cette augmentation se reflète aussi sur le bâti. Le commis et sa famille ont leur propre maison tandis que les employés habitent le magasin. Les jours de fêtes, en l'absence de femmes, des hommes portant un mouchoir rouge au bras gauche deviennent le temps d'une soirée de danse les partenaires féminins. Des bâtiments de service (étable, atelier, grange, hangar, chapelle) font leur apparition. Les marchandises de traite offertes par les Européens se divisent en quatre catégories. La première en importance se compose d'armes et de divers objets comme poudre et pierre à fusil, balles, fers de flèche, dards à castor, couteaux, haches, hameçons, marmites. Viennent en second lieu du fil, des aiguilles, des couvertures et tissus, des vêtements. Troisièmement, de la nourriture de base : farine, pois, blé Inde, mélasse, biscuits, prunes et raisins secs. En dernier lieu, des objets de luxe comme miroirs, perles de verre, peignes, bagues et surtout du tabac; l'alcool n'est pas une marchandise de traite sous le Régime français mais le deviendra avec les Anglais après la Conquête de 1760. En retour, outre le castor, la principale monnaie d'échange, les Amérindiens troquent le vison, le renard, la loutre, le pékan, le glouton, la martre, l'hermine, le rat musqué, le loup, le lynx, le coyote, l'ours, le raton laveur, le lièvre, la mouffette, le blaireau, la belette et parfois l'orignal et le caribou. En 1654, la valeur des peaux de castor s'établissait ainsi : une peau = une livre de poudre ou quatre livres de plomb ou deux grandes haches ou dix couteaux; cinq peaux = une couverture, etc. Frenette, p. 197, 204-206

PTARMIGAN
Oiseau qui a des plumes sous les pattes qui l'isole du froid. Voir LAGOPÈDES

QQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQ

QAJAQ (un)
Embarcation d'une longueur de 5,5 à 7,5 mètres servant aux courts voyages le long des côtes pour la chasse aux petits et moyens mammifères marins. Pour le fabriquer, les tâches sont partagées : les hommes construisent l'armature en bois ou os de baleine tandis que les femmes la recouvrent de peaux de phoques épilés avec le ulu. Saucier Céline, 1988, p.226 Voir KAYAK

QALLUNAAT
Désigne l'homme blanc et les gens du sud. Comme qualluk signifie sourcil, on suppose que les Inuits ont été surpris, étonné par l'abondance et la proéminence des sourcils européens lors des premiers contacts. Toutefois, il semble que le mot qallunaat viendrait de l'inuktitut groenlandais qalluq qui signifie « qui appartient au sud ». Cela peut expliquer l'origine du mot puisque les premiers contacts entre Inuits et Européens eurent lieu sur la côte est du Groenland. Les mythes quant à eux expliquent la diversité humaine et sa répartition à la surface du monde habité. Ainsi, les Inuits sont présentés comme ayant toujours existé et sont à l'origine des tous les autres hommes : les indiens (Itqilit) et les autres hommes du sud (Qallunaat). En effet, selon les légendes connues, les Itqilits (les porteurs de poux) et les Qallunaats (les sourcils épais) sont issus de l'accouplement contre nature d'une Inuit et d'un chien, soit d'une situation où les bonnes distances entre les genres non pas été respectées. Comme cette jeune fille refusait tous les maris que lui proposait son père, ce dernier fâché, l'abandonna seule avec un chien sur une île déserte afin qu'elle en fasse son époux. Sur les ordres de leur mère, les enfants-chiots nés de cette union partirent les uns vers le Sud (Qallunaat) et les autres vers l'intérieur des terres sur le continent (Itqilit). Les Qallunaat sont donc de lointain parents puisque qu'ils sont les descendants des enfants –chiots nés d'une femme inuite mais cette parenté suffit tout juste à assurer une certaine humanité à ces êtres étranges. Plus est, ces étrangers transportaient dans leur souffle et leur sang nombre de maladies infectieuses au point d'éliminer tous leurs hôtes autochtones. Entrer en contact avec les Qallunaat signifiait contracter la grippe, la rougeole, la varicelle, la syphilis et bien d'autres maladies encore et en mourir. On estime que près de 75% des populations indigènes en Amérique du Nord furent décimées par les microbes et maladies des Européens. Il faudra plusieurs générations pour que le système immunitaire des autochtones puisse s'adapter et développer les

anticorps nécessaires pour combattre le fléau blanc. COLLIGNON, 1996, p. 86-87 – BRODY, 2003, p. 168

QAMUTIIK
Voir COMÉTIQUE

QARMAK (le)
Maison de fanons de baleine isolée de mottes de terre pour passer l'hiver.

RRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRR

RADISSON Pierre-Esprit
Pierre-Esprit Radisson, explorateur et commerçant de fourrures (France, 1636 — Londres, juin 1710). En 1651, Radisson, un opportuniste rusé réputé pour sa connaissance du mode de vie des Amérindiens et de la géographie de l'Amérique du Nord, suit sa demi-sœur à Trois-Rivières et observe les Iroquois, d'abord comme prisonnier adopté par la tribu en 1652-1653, puis avec les jésuites en mission chez les Onondagas en 1657-1658. En 1659, il est recruté par le mari de sa sœur, Médard Chouart Des Groseillers, pour participer à une expédition de traite aux lacs Supérieur et Michigan, expédition pour laquelle ils n'ont pas de permis. Dans les terres situées au-delà des lacs, ils trouvent des castors en abondance et entendent parler de la « baie de la mer du Nord » qui permettrait d'atteindre directement la région. Après avoir été punis par le gouverneur de la Nouvelle-France pour cette expédition non autorisée, les deux associés partent pour Boston afin d'organiser un voyage jusqu'à la baie d'Hudson. En 1665, ils s'embarquent pour l'Angleterre, où ils trouvent l'appui financier pour mettre à dessein leur projet d'atteindre la région intérieure riche en fourrures sans passer par le Saint-Laurent. Le voyage du Nonsuch en 1668-1669 prouve que leur projet est viable et rentable. Après la constitution de la Compagnie de la baie d'Hudson (CBH) en 1670, Radisson établit le poste de la rivière Nelson et sert de guide, d'interprète et de conseiller. Insatisfaits de la compagnie et attirés par une offre généreuse du secrétaire d'État français, Jean-Baptiste Colbert, les deux beaux-frères passent à la France en 1674. Radisson, dont la femme est anglaise, n'inspirera jamais pleine confiance. Comme le gouverneur du Canada ne veut pas l'employer, Radisson devient aspirant dans la marine française de 1677 à 1679. En 1682, la Compagnie du Nord l'engage pour défier les négociants anglais dans la baie d'Hudson. Il détruit les postes des rivaux et érige Fort Bourbon sur la rivière Nelson. Lorsque le gouverneur du Canada décide de lever une taxe sur leurs fourrures et de relâcher un navire qu'ils avaient capturé, les deux beaux-frères réclament un dédommagement à la France. Ils perdent leur cause, car Colbert, leur protecteur, est mort. En 1684, Radisson retourne en Angleterre et, malgré les pertes qu'il lui avait causées, la CBH le réengage en espérant ainsi profiter de sa grande expérience et de son habileté. Il oblige son neveu à rendre Fort Bourbon et son inventaire à la CBH. Il dirige la traite à Fort Nelson de 1685 à 1687. Sa tête étant mise à prix au Canada, il se retire avec sa famille à Westminster (Londres), où il terminera l'écriture de ses récits de voyage.
http://www.thecanadianencyclopedia.com

RÉINCARNATION
La théorie de l'âme inuite et de la réincarnation peut se résumer ainsi : chaque personne possède, de son vivant, une âme-double (tarniq), image miniature de la personne, encapsulée dans une bulle d'air (pudlaq) et logée du côté de l'aine ; elle possède aussi une âme/nom (atiq), principe psychique hérité d'un esprit qui comprend la somme des expériences et des capacités accumulées par tous ceux qui auparavant ont porté de nom. À la mort de quelqu'un, son âme/double s'échappe de la bulle et reprend la taille de la personne dont elle est la réplique. Elle rôdera aux alentours de la sépulture jusqu'à ce que l'âme/nom parvienne à se réincarner. Pour se faire, l'âme/nom du mort a besoin que la femme en qui il veut pénétrer sorte de sa demeure pour aller uriner et, ce faisant lui ouvre un passage. Le souhait exprimé par l'âme a un effet incitatif immédiat et provoque chez la femme un besoin urgent d'uriner. L'entrejambe féminin devient une entrée pour l'âme et une sortie pour le fœtus. Une fois accompli, l'âme/double part vivre dans l'au-delà alors que l'âme/nom revit dans un fœtus et entre donc dans nouveau cycle de la vie humaine. SALADIN D'ANGLURE, 2006, p. 41-44

RENARD ARCTIQUE



Le renard arctique (Alopex lagopus), souvent appelé renard blanc, (corps trapu et arrondi; tête ronde; museau court; oreilles courtes et rondes (6 à 7 cm); pattes courtes; pied (13 à 16 cm) avec coussinets plantaires très velus; queue longue et touffue (28 à 43 cm), fait partie de la famille des canidés; il s'apparente donc aux autres renards, aux loups et aux chiens. Il pèse de 2.5 à 9 kg et mesure entre 75 et 115 cm de longueur, soit une taille comparable à celle d'un gros chat, ce qui en fait le plus petit canidé sauvage du Canada. La queue longue et touffue représente entre 30 et 35 p. 100 de la longueur totale de l'animal. En hiver, le pelage du renard arctique est épais et blanc, mais, en mai, lorsque les premiers rayons de soleil amorcent la fonte des neiges, le pelage s'amincit et prend deux tons de brun. Quelques semaines plus tard, le dos, la queue et les pattes sont devenus brun foncé et le ventre et les flancs sont de couleur chamois. Une petite proportion de renards arctiques a un manteau épais

d'un gris bleu pâle en hiver, qui s'amincit et devient plus foncé en été. Ce coloris bleu (renard bleu) est observé chez presque toutes les populations, bien que la proportion tende à être plus forte chez les animaux vivant dans les régions côtières qui ne connaissent en général pas de glace durant l'hiver. Au Canada, les renards bleus constituent rarement plus de 5 p. 100 des animaux capturés, tandis qu'au Groenland, par exemple, la proportion de renards bleus peut atteindre 50 p. 100. On entend rarement le cri du renard arctique, sauf pendant la saison de reproduction. Les renards communiquent alors entre eux en émettant des hurlements que l'on peut entendre de très loin. Les adultes glapissent également pour avertir leurs petits d'un danger et émettent un gémissement aigu et prolongé au moment de conflits territoriaux avec d'autres renards. L'étendue de l'aire de répartition de ce renard, dans le milieu arctique au climat rigoureux, s'explique par l'excellente adaptation de l'animal au froid et par la variété de son alimentation. Il habite principalement la toundra arctique, de la limite des arbres à la banquise, surtout le long des côtes. En hiver, lorsque la nourriture est plus rare, il peut se déplacer très loin sur les glaces ou descendre au sud de la limite des arbres. Il suit les ours polaires en hiver et mange les restes de leur repas. Il possède un flair remarquable. Il court la queue redressée et nage habilement. En hiver, il se couche dans la neige en couvrant son museau et ses pattes avec sa queue et n'utilise un abri (trou dans la neige ou tanière) que lors de grosses tempêtes. Il court plus vite que le loup et peut suivre un ours polaire sur plusieurs kilomètres. Lors de grands froids, le renard se sert de sa queue comme un foulard. Actif toute l'année, principalement au crépuscule et la nuit, mais également le jour. Le régime alimentaire du renard arctique varie beaucoup d'un secteur à l'autre de son aire de répartition. Dans les vastes étendues de la toundra continentale, il se nourrit presque exclusivement de lemmings durant toute l'année. De 5 à 10 p. 100 seulement du régime alimentaire estival est composé d'oiseaux, d'œufs, de spermophiles et de baies. En hiver, le renard poursuit sa recherche de lemmings, qui vivent sous la neige. Il consomme également la viande enterrée par les trappeurs inuits, les carcasses abandonnées par les loups et la nourriture qu'il a cachée au cours de l'été. Dans d'autres régions, une part importante de l'alimentation du renard arctique est constituée d'autres rongeurs comme les spermophiles et les campagnols et, en été, d'oiseaux adultes, de leurs œufs ainsi que de jeunes incapables de voler. Le renard des régions côtières se nourrit aussi de petits animaux marins, de poisson et de charogne qu'ils trouvent sur les rivages. L'hiver, il s'aventure sur la glace de mer et suit les ours polaires pour dévorer les restes de phoques; il cherche aussi les refuges des phoques pour capturer leurs petits. Certains renards vivent à proximité d'importantes colonies d'oiseaux marins; ils s'emparent des œufs et capturent des centaines d'oiseaux qu'ils enterrent pour les manger au cours de l'hiver. D'autres parcourent les rives des lacs en juin, afin de faire lever de leur nid des canards, des oies ou des oiseaux de rivage, et manger leurs œufs. Les renards arctiques s'attaquent parfois aux Grues du Canada et aux oies, mais ils l'emportent rarement sur d'aussi grosses proies. Son régime alimentaire est principalement composé de lemmings et campagnols, mais aussi d'œufs, oiseaux, poissons, invertébrés marins, insectes, algues, baies, herbages, charogne, jeunes lièvres et parfois jeunes phoques. Il peut cacher des réserves de nourriture dans la neige et le pergélisol lorsque la nourriture est abondante. En hiver, il peut suivre les ours blancs et les loups afin de se nourrir des carcasses de leurs proies. Le nombre de renards arctiques, notamment ceux qui se nourrissent principalement de lemmings, varie beaucoup en fonction de l'abondance de ces rongeurs. Même si la fluctuation du nombre de lemmings, qui se produit tous les trois ou quatre ans en Amérique du Nord, n'est pas aussi bien comprise que celle qui survient dans les pays scandinaves, elle n'en est pas moins dramatique. La population de lemmings peut se multiplier par 10 ou par 20 d'une année à l'autre, et il n'est pas rare qu'elle se multiplie par 100 lorsque le cycle des lemmings atteint un sommet. Durant ces années d'abondance, de nombreux renards survivent au long hiver, une forte proportion de la population se reproduit le printemps suivant et les portées sont élevées avec succès. Le cycle du renard arctique atteint alors un sommet l'hiver suivant. Une particularité du cycle des lemmings est l'effondrement, c.-à-d. la diminution soudaine de la population, qui peut être causés par le mauvais temps, la pénurie de nourriture, le stress, les prédateurs ou une combinaison de ces facteurs. Dans la toundra, afin de répondre aux besoins de leurs petits, les adultes chassent le lemming sous le soleil de la nuit arctique, de 16 h à 10 h ou 11 h le lendemain matin. Chacun part habituellement en chasse de dix à quinze fois au cours de la nuit et rapporte, chaque fois, de trois à huit lemmings. Lorsque les lemmings abondent, les renards chassent sur un territoire de 2,5 à 5 km2. Cependant, lorsque la nourriture est plus rare, les adultes parcourent probablement de plus grandes distances. Ils capturent les lemmings en les arrachant de leurs nids aménagés dans le tapis végétal de petites buttes. Les lemmings qui s'aventurent dans la végétation basse et clairsemée de la toundra sont attaqués par des renards qui bondissent soudainement sur eux; ceux qui sont surpris dans les endroits broussailleux sont capturés par des renards qui s'avancent furtivement. Face à l'épuisement rapide des ressources alimentaires, le renard arctique peut être obligé d'abandonner les régions de chasse habituelles et de parcourir des centaines de kilomètres pour se nourrir, à la façon d'un nomade. Il arrive souvent qu'un grand nombre de renards voyagent dans la même direction, ces déplacements étant appelés des migrations. Au Canada, on connaît bien peu de choses concernant la direction des migrations ou le nombre de leurs participants; toutefois, l'intensité et l'étendue des migrations en Russie sont bien connues. Une baisse du nombre de lemmings, la fatigue, le froid intense et, particulièrement, le manque de nourriture contribuent à la décimation de la population de renards et à la perte d'un grand nombre de renardeaux. La maturité sexuelle est atteinte à 9 ou 10 mois. Monogame, le couple cherche et nettoie une tanière creusée dans un sol

sablonneux dans la berge d'un cours d'eau, au sommet ou sur le flanc d'un esker ou sur une petite butte, parfois aussi dans les talus rocheux ou les champs de pierres. La tanière, utilisée année après année par plusieurs générations, comprend de nombreuses entrées de 20 à 30 cm de diamètre souvent parsemées de carcasses d'oiseaux et de lemmings. Ce gîte est généralement situé au sommet ou sur le flanc des eskers (crêtes de gros gravier), ou sur la partie supérieure des berges des lacs ou des rivières, là où le sol est sablonneux, sec et stable. La tanière est habituellement libérée de la neige avant les terrains avoisinants en raison de la qualité du drainage. Celle-ci peut être vieille de 300 ans et comporter jusqu'à cent entrées. Avant la naissance des renardeaux, les deux adultes se partagent la responsabilité de nettoyer une partie de la tanière et de creuser une ou plusieurs nouvelles entrées. La femelle a une portée par année de 3 à 9 jeunes selon l'abondance de la nourriture. La gestation dure de 51 à 54 jours et les petits naissent en mai et juin aveugles, sourds, sans dents, couverts d'un court et épais pelage brun foncé et pèsent environ 57 g. Ils ouvrent les yeux vers 14 à 16 jours, sortent du terrier vers 3 à 4 semaines et sont sevrés à 6 ou 7 semaines. Le mâle participe activement à l'élevage des petits, défend la tanière et y apporte la nourriture. Tout au long de la période de gestation, le couple reste ensemble. Comparativement aux autres canidés, le renard mâle est probablement le compagnon le plus attentionné qui soit au cours de la période pendant laquelle la femelle reste dans la tanière, subvenant également à ses besoins d'alimentation. Juste avant la naissance des petits et pendant que la femelle est occupée à nourrir et à soigner sa portée, le mâle chasse activement pour elle. Après cinq ou six semaines, lorsque les renardeaux sont sevrés, la femelle commence à partager les activités de chasse avec son compagnon et, graduellement, elle apporte plus de la moitié de la nourriture à la portée en pleine croissance. Bien que la quantité d'aliments qu'il fournit diminue peu à peu, le mâle continue d'en apporter à la tanière jusqu'à ce que les petits commencent à en sortir, soit 14 ou 15 semaines après leur naissance. L'importance de la portée et le rythme rapide de croissance des petits obligent les adultes à chercher fébrilement de la nourriture. Pour une portée moyenne de onze renardeaux qui ne font que commencer à manger des aliments solides, il faut environ trente lemmings par jour, ou l'équivalent. Pendant le reste du séjour dans la tanière, les besoins atteignent plus de cent lemmings par jour. Les adultes et les petits mangent environ 3 500 à 4 000 lemmings pendant tout le séjour. Lorsque les lemmings se font plus rares, les renards adultes ne parviennent pas toujours à répondre aux besoins de leurs petits en pleine croissance. Il arrive alors que les adultes abandonnent la portée et laissent les petits mourir de faim, ou se battre et s'entre-tuer, ce qui diminue la nourriture que doivent fournir les adultes à leur portée. Au printemps suivant, les renards qui ont survécu sont faibles, une plus petite proportion de la population se reproduit et moins de couples parviennent à élever tous leurs petits. Sa fourrure est l'une des ressources naturelles des plus importantes de l'Arctique. Pour cela, l'homme est son principal prédateur. Les autres sont le loup, le lynx et l'ours blanc. Les loups mangent les renards s'ils peuvent les attraper ou s'ils en trouvent un pris dans un piège. Aux endroits où leurs territoires chevauchent, les renards arctiques et les renards roux (Vulpes vulpes) se font concurrence pour les tanières et les aires de chasse parmi les arbres clairsemés des bordures méridionales de la toundra. Les Aigles royaux peuvent constituer une menace pour les renardeaux qui sont dans la tanière, et les grizzlis et les loups des toundras sont capables de creuser le sol pour faire sortir les petits ou les adultes de leur refuge. Au Canada, la magnifique et précieuse peau du renard arctique est une importante source de revenu pour les Autochtones du Nord. Pendant la période de grande popularité des fourrures, dans les années 1920, la valeur marchande des peaux de renards arctiques était élevée et on pratiquait alors l'élevage. Avec l'avènement de nouvelles industries et de nouveaux modes de vie dans l'Arctique, l'importance de la fourrure du renard arctique a diminué pour l'économie de cette région. Aujourd'hui, il ne reste pratiquement plus d'élevage de renards arctiques au Canada. (Cette pratique est plus courante en Russie et en Scandinavie) Les renardeaux sont capturés dans la tanière et élevés en cage jusqu'à ce que leur fourrure atteigne une valeur marchande. Toutefois, la vente des peaux constitue encore une source de revenu pour les résidents du Nord. Entre autres, sur la rive sud-ouest de l'île Banks, dans les Territoires du Nord-Ouest, le piégeage intensif du renard arctique assure la prospérité des trappeurs de Sachs Harbour. La seule réglementation touchant le renard arctique a trait aux dates fixées pour la saison de piégeage. Il n'existe aucune restriction quant au nombre de renards qu'il est possible de piéger ou aux zones de piégeage. Des études portant sur les régions propices à la reproduction permettraient d'évaluer avec précision les résultats du piégeage et de dénombrer les renards arctiques. Cependant, comme la pression du piégeage diminue, l'abondance relative des lemmings est un bon indicateur de l'état des populations de renards arctiques. Les pièges des Autochtones, les chasseurs et les maladies comme la rage et la gale (maladie de peau causée par un parasite) contribuent également â la réduction des populations. Un grand nombre de touristes se rendent dans le Nord pour y observer la faune, et les renards arctiques sont l'une des espèces qu'ils ont une excellente chance d'observer. Ces charmants canidés sauvages s'aventurent souvent dans les terrains de camping à la recherche de nourriture et de divertissement. Par le passé, ces visites étaient à la fois une distraction appréciée et un désagrément : par exemple, les scientifiques qui étudiaient les colonies de reproduction d'oiseaux marins devaient prendre la précaution, non seulement de protéger la nourriture à leur emplacement de camping, mais également de ne pas attirer les renards (qui se régalent d'œufs et d'oisillons) près des nids qu'ils étudiaient. De nos jours, avec l'accroissement des activités humaines dans le Nord, les populations de renards abondent parfois près des dépotoirs et d'autres sources anthropiques de nourriture. Le risque de transmission de maladies comme la rage croît avec l'augmentation du nombre de

renards à un endroit donné. Les gestionnaires de populations de renards cherchent à protéger ces derniers contre des situations où ils deviendraient des animaux nuisibles, en recommandant la réduction des sources anthropiques de nourriture. Ils soulignent aussi l'importance de protéger un nombre suffisant de tanières si l'on veut éviter le déclin des populations et si l'on souhaite encore voir les renards arctiques parcourir les grandes étendues de la toundra du Nord. http://naturenvironnement.over-blog.com - http://www.hww.ca/fr

REVENDICATIONS AUTOCHTONES

Les revendications des Autochtones font l'objet de beaucoup d'attention. Bien qu'elles touchent à divers aspects, elles visent presque toujours les buts suivants : la reconnaissance de leurs droits, une plus grande autonomie, l'agrandissement de leur territoire, la sauvegarde de leur identité et de leur culture ou encore leur participation à la gestion du territoire et à son développement. À compter de 1920, la jurisprudence a reconnu aux Autochtones l'existence de droits fonciers. En 1973, la Cour suprême du Canada a confirmé l'existence de ces droits 9, sans toutefois les définir. Le gouvernement fédéral a alors adopté une politique portant sur les revendications territoriales des Autochtones. Selon cette dernière, les revendications territoriales globales se fondent sur l'utilisation et l'occupation traditionnelles des terres. Les demandes portent sur la reconnaissance de droits généraux, tels les droits fonciers, les droits de chasse, de pêche et de piégeage, ainsi que sur certains avantages économiques et sociaux. Les négociations entourant les revendications territoriales globales ont pour but ultime de définir des droits concrets par des ententes. Habituellement, les pourparlers sont tripartites. En effet, les terres et les ressources étant de compétence provinciale, les provinces sont appelées à participer aux négociations. Au Québec, trois nations ont signé des conventions à la suite de la négociation de leurs revendications territoriales globales : les Cris et les Inuits, en 1975, et les Naskapis en 1978. Depuis plusieurs années, les Attikameks et les Innus négocient une revendication semblable. En 2004, les Innus du Conseil tribal Mamuitun et de Nutashkuan ont franchi un pas important dans leur négociation avec les gouvernements : les trois parties se sont entendues sur une approche commune en signant l'Entente de principe d'ordre général. La politique fédérale tient aussi compte des revendications particulières qui portent sur l'administration des terres de réserve et autres biens des bandes indiennes ou sur le respect des dispositions des traités. Habituellement, ces revendications ne sont négociées qu'avec le gouvernement fédéral, les provinces étant rarement touchées. L'autonomie gouvernementale est au cœur des discussions entre les Autochtones et les gouvernements. Le Québec s'est dit prêt à appuyer toute modification constitutionnelle touchant la reconnaissance du droit des Autochtones à cette autonomie, à la condition que des ententes à cette fin soient négociées avec les gouvernements en cause. Ainsi, les Inuits ont présenté un projet de gouvernement régional. En décembre 2007, le gouvernement du Québec, le gouvernement du Canada et les Inuits ont conclu une entente de principe sur la fusion de certaines institutions publiques et la création d'un gouvernement régional au Nunavik, une première au Québec et au Canada. La naissance prochaine d'une telle institution marquera le pas vers une responsabilisation accrue des collectivités inuites et consolidera la prise en charge de leur propre gouvernance. Voici les dates importantes du contentieux juridiques entre les Autochtones du Canada et du Québec contre le gouverbement fédéral du Canada et provinciel du Québec. En voici les moments marquants : 1963 Création de la Direction générale du Nouveau-Québec. Le gouvernement du Québec institue la Direction générale du Nouveau-Québec, au sein du ministère des Richesses naturelles, pour reprendre contact avec les Autochtones qui habitent son territoire. Pour la première fois, il offre des services à quelques communautés inuites et cries. Ses premiers efforts se portent sur le domaine de l'éducation. 1968 Création de la Fraternité des Indiens du Canada. Cet organisme fondé dans le but de représenter les intérêts des Indiens inscrits auprès du gouvernement fédéral deviendra par la suite l'Assemblée des Premières Nations. 1969 Attribution du droit de vote au Québec. Les Amérindiens obtiennent le droit de vote aux élections provinciales. Au palier fédéral, ce droit était acquis depuis 1960. 1971 Dépôt du rapport de la commission Dorion. La Commission d'étude sur l'intégrité du territoire du Québec (commission Dorion) conclut que les Autochtones ont des " droits sur des parties du territoire du Québec ". Elle recommande que la compétence en ce qui concerne les Amérindiens et les Inuits du Québec soit remise au gouvernement québécois. 1973 Jugements Calder et Malouf. Deux jugements marquent un tournant dans les relations entre le Québec et les Autochtones. Le premier, le jugement de la Cour suprême du Canada dans l'affaire Calder, confirme l'existence des droits territoriaux des Autochtones du Canada. Le second, le jugement de la Cour supérieure du Québec dans l'affaire Malouf, reconnaît des droits aux Cris et aux Inuits sur les territoires que le Canada a cédés au Québec par les lois sur l'extension des frontières en 1898 et 1912. Le jugement Malouf ordonne la suspension des travaux sur les grands chantiers hydroélectriques de la Baie-James. Les négociations intensives qui s'engagent à la suite de ce jugement mèneront à la signature de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois avec les Cris et les Inuits. 1973 Adoption d'une politique en matière de revendications territoriales. Le gouvernement canadien adopte sa première politique en matière de revendications territoriales globales des Autochtones. 1975 Signature de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois. Première entente contemporaine d'envergure négociée au Québec et au Canada, la Convention de la Baie-James et du Nord québécois jette les bases de l'organisation sociale, économique et administrative d'une importante partie de la population autochtone du Québec. Elle couvre tous les aspects de la vie des Cris et des Inuits. Ceux-ci obtiennent notamment des terres sous forme de propriété



foncière, de même que des droits exclusifs ou prioritaires de chasse, de pêche et de piégeage. De plus, les gouvernements fédéral et provincial leur accordent une compensation financière en échange de leurs droits. 1978 Signature de la Convention du Nord-Est québécois. Conclue avec la nation naskapie du Québec, la Convention du Nord-Est québécois s'inspire très fortement de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois. Les Naskapis reçoivent des terres en pleine propriété et acquièrent des droits exclusifs ou prioritaires de chasse, de pêche et de piégeage. Les deux gouvernements leur versent une compensation financière en échange de leurs droits. 1978 Création du Secrétariat des activités gouvernementales en milieu amérindien et inuit (SAGMAI). Le gouvernement du Québec crée une structure pour s'occuper de l'ensemble de la question autochtone au Québec. Organisme de coordination au sein du ministère du Conseil exécutif, le Secrétariat des activités gouvernementales en milieu amérindien et inuit est chargé de l'élaboration des politiques gouvernementales relatives aux affaires autochtones. Il assume aussi la coordination des activités des ministères et organismes gouvernementaux qui offrent des services directs aux Autochtones. 1978 Rencontre au sommet à Québec. Le gouvernement du Québec et 40 chefs de bande, accompagnés de 85 autres représentants autochtones, se réunissent à Québec, une première. 1982 Adoption de la Loi constitutionnelle de 1982. La Loi constitutionnelle de 1982 inscrit la reconnaissance et la confirmation des droits existants - ancestraux ou issus de traités - des peuples autochtones dans la Constitution du Canada. II s'agit d'un changement majeur du régime juridique canadien. 1983 Adoption de 15 principes concernant le statut et les droits des Autochtones. Le gouvernement du Québec adopte 15 principes reconnaissant les nations autochtones et la nécessité d'établir des relations harmonieuses avec elles. 1983 Tenue d'une commission parlementaire sur les droits des Autochtones. Pour la première fois, les Autochtones sont invités à s'adresser à l'Assemblée nationale. Pendant trois jours, 17 groupes autochtones présentent des mémoires à la commission parlementaire portant sur les droits des Autochtones. 1984 Adoption de la Loi sur les Cris et les Naskapis du Québec. Après la signature de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois, le Parlement canadien adopte la Loi sur les Cris et les Naskapis du Québec, considérée comme la première loi canadienne sur l'autonomie gouvernementale des Indiens. Dès lors, les Cris et les Naskapis ne sont plus régis par la Loi sur les Indiens. 1985 Adoption d'une résolution par l'Assemblée nationale. Le 20 mars 1985, l'Assemblée nationale du Québec adopte une motion de reconnaissance des nations autochtones et de leurs droits pour officialiser et baliser les grands principes que le gouvernement doit respecter dans ses relations avec les Autochtones. L'Assemblée nationale presse le gouvernement de conclure des ententes avec les Autochtones dans les domaines suivants : l'autonomie, la culture, la langue, les traditions, la possession et le contrôle des terres, la chasse, la pêche, le piégeage, la participation à la gestion des ressources fauniques et la participation au développement économique.1987 Secrétariat aux affaires autochtones. Le Secrétariat des activités gouvernementales en milieu amérindien et inuit change de nom et son mandat est élargi. Le Secrétariat aux affaires autochtones doit désormais conduire les négociations avec les Autochtones et veiller à la mise en oeuvre des ententes. 1989 Reconnaissance de la nation malécite. L'Assemblée nationale reconnaît les Malécites comme onzième nation autochtone du Québec. 1990 Affaire Sparrow. Un jugement de la Cour suprême du Canada reconnaît que le droit de pêche de subsistance constitue un droit ancestral protégé par la Constitution. 1990 Affaire Sioui. Dans l'affaire Sioui, la Cour Suprême du Canada conclut que, même s'il n'avait pas été signé par la nation huronne-wendate, le document signé par le général Murray, le 5 septembre 1760, avait valeur de traité. Ce document donnait aux Hurons-Wendats le droit " d'exercer librement leur religion, leurs coutumes et la liberté de commerce avec les Anglais ". 1990 Crise d'Oka. Un conflit éclate entre la communauté mohawk de Kanesatake et la municipalité du village d'Oka au sujet de l'utilisation d'un territoire. La situation dégénère en une crise majeure qui a des conséquences désastreuses sur les relations entre les Autochtones et la population du Québec. 1996 Dépôt du rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones. La Commission royale sur les peuples autochtones dépose un volumineux rapport sur la situation des Autochtones au Canada. Elle conclut notamment qu'il est nécessaire de changer fondamentalement les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones. 1996 Jugements Adams et Côté. Deux jugements de la Cour suprême du Canada, les affaires Adams et Côté, reconnaissent à certains Autochtones du Québec un droit ancestral de pêche à des fins alimentaires dans certains cours d'eau. 1997 Arrêt Delgamuukw. Dans l'arrêt Delgamuukw, la Cour suprême du Canada définit le titre aborigène pour la première fois après l'adoption de la Loi constitutionnelle de 1982. Elle confirme aussi le droit ancestral propre au titre aborigène. 1998 Orientations gouvernementales concernant les affaires autochtones. Le gouvernement du Québec rend publiques ses orientations relatives aux affaires autochtones. Les orientations prévoient, notamment, la création d'un fonds de développement pour les Autochtones, la conclusion d'ententes et la mise sur pied d'un lieu politique permanent d'échanges et de discussions. 1999 Affaire Marshall. Dans l'affaire Marshall, la Cour suprême du Canada établit que les Micmacs et les autres groupes autochtones de la Nouvelle-Écosse mentionnés dans des traités de 1760 et 1761 ont le droit de pêcher à longueur d'année sans permis pour se procurer les biens nécessaires. Toutefois, le jugement ne leur reconnaît pas le droit de commercer de façon générale pour réaliser des gains financiers. 2002 Signature de la Paix des braves. Le Grand Conseil des Cris, l'Administration régionale crie et le gouvernement du Québec signent l'Entente concernant une nouvelle relation entre le gouvernement du Québec et les Cris du Québec, communément appelée la Paix des braves, entente politique et économique qui permet d'assurer le plein développement du territoire de la Baie-James. L'entente institue un nouveau

partenariat entre le Québec et les Cris fondé sur la coopération, la confiance et le respect mutuel. 2002 Conclusion de l'entente Sanarrutik. Les Inuits et le gouvernement du Québec concluent une entente de partenariat sur le développement économique et communautaire du Nunavik. 2003 Jugement Powley. Le jugement de la Cour suprême du Canada dans l'affaire Powley statue que les membres de la communauté métisse de Sault Sainte-Marie 12 et des environs possèdent un droit ancestral de chasser pour se nourrir. 2003 Création du Conseil conjoint des élus. Le gouvernement du Québec et l'Assemblée des premières nations du Québec et du Labrador signent un engagement politique mutuel dans le but de favoriser le développement et le maintien de relations harmonieuses et respectueuses. Ils créent par la même occasion un conseil conjoint des élus qui réunit un nombre égal d'élus autochtones et non autochtones. 2004 Jugements Haïda et Taku River. Dans les arrêts Haïda et Taku River, la Cour suprême du Canada reconnaît aux Autochtones le droit d'être consultés, même lorsque leurs prétentions à des droits ne sont pas prouvées. 2006 Publication d'un guide en matière de consultation. Le gouvernement du Québec publie un guide intérimaire en matière de consultation afin d'échanger sur ce sujet. Il met également un fonds à la disposition des communautés autochtones pour faciliter leur participation aux consultations. 2006 Forum socioéconomique des Premières Nations (Mashteuiatsh). Le Forum de Mashteuiatsh constitue le premier forum socioéconomique des Premières Nations. Cet événement a rassemblé autour d'une même table les représentants des Premières Nations, de la société civile ainsi que des gouvernements du Québec et du Canada. Les discussions ont porté sur cinq grands sujets : l'économie et l'emploi ; la santé, les services sociaux et les services à l'enfance ; la culture et l'éducation ; les infrastructures et le logement, ainsi que le développement communautaire durable. 2006 Création du Fonds d'initiatives autochtones. Le Secrétariat aux affaires autochtones est chargé d'administrer le Fonds d'initiatives autochtones qui a été créé à la suite du Forum de Mashteuiatsh. Ce fonds de 125 millions de dollars vise à stimuler le développement social et économique des communautés autochtones. 2007 Forum socioéconomique inuit (Katimajiit). Les représentants des Inuits ainsi que ceux du gouvernement du Québec et du Canada sont réunis à Kuujjuaq pour aborder les problèmes et les défis particuliers, propres à la nation inuite du Québec. La rencontre de Katimajjit a porté essentiellement sur les mêmes thèmes que le Forum de Mashteuiatsh. 2007 Entente de principe pour la création d'un gouvernement régional au Nunavik. Le 5 décembre 2007, le gouvernement du Québec, le gouvernement du Canada et la Société Makivik signent une entente de principe sur la création du gouvernement régional du Nunavik après celle créant le Nunavut. L'entente prévoit la fusion de trois organismes (l'Administration régionale Kativik, la Commission scolaire Kativik et la Régie régionale de la santé et des services sociaux du Nunavik) appelés à former une nouvelle entité régionale soumise à l'autorité de l'Assemblée nationale du Québec et du Parlement du Canada. 2013. Le gouvernement canadien conteste en cour suprême un jugement de la cour fédéral qui a statué que les Métis du Canada ont le même statut juridique et le mêmes droits que les Indiens inscrits et que la Loi sur les Indiens s'appliquent pour eux. Ce jugement important en faveur des Métis fait doubler la population des Autochtones au Canada.
http://www.autochtones.gouv.qc.ca/publications_documentation/publications/document_11_nations.pdf

REVILLON FRÈRES
Société française de fourrure qui a établi plusieurs postes de traite au Nunavik pour concurrencer la Compagnie (britannique) de la Baie d'Hudson.

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

SAISONS (les) - MOIS (les)
Les Inuits distinguent six saisons. Il y a d'abord upingaassak, (matériau de printemps) la période qui annonce le printemps, saison de turbulence avec ses nombreuses tempêtes de neige, de blizzard. Les jours commencent à allonger, la banquise s'anime, les phoques annelés commencent à mettre bas près des trous d'aération tandis que les ours blancs flairent le nez au vent pour sentir où se trouvent la mouvée de blanchons et enseignent la chasse à leurs petits. Les lemmings ont leur portée dans leur nid enfoui dans la neige, les renards sont à l'affût. Les caribous quittent les forêts à l'orée de la limite des arbres pour migrer vers la toundra amenant les loups avec eux. Puis vient upingaak, le printemps. Le soleil plombe sur la banquise qui se disloque en morceaux de glace, les futurs lits de morses. Les eaux de fonte ruissellent et créent une férie de vert et de bleu à la surface des glaces de mer. Souris et lemmings ne sont plus en sécurité, en plus des renards, les faucons, les harfangs, les hiboux les chassent sans relâche jour et nuit. Les oiseaux migrateurs (eiders, oies, bernaches, huards, sternes, goélands etc) font leur apparition par centaines de milliers pour occuper leur site de nidification sur la toundra, dans les falaises et sur les rivages. Les fleurs et herbes éclatent en une explosion de vie; soudain apparaissent des nuées de moustiques qui se reproduisent et se déplacent sans cesse. Les lagopèdes, les lemmings, les hermines, les lièvres, les belettes commencent leur mue, Narvals, baleines boréales et bélugas nagent le long des chenaux remplis de krills qui envahissent par centaines de millions les eaux arctiques dont ils vont se gorger. Aujak, l'été, est période d'abondance. Toutes les espèces animales se gavent à longueur de journée constituant leur réserve de graisse et d'énergie surtout pour les espèces migratoires en vue du retour vers le Sud. Aujak est aussi période d'éducation intensive des nouveaux nés qui doivent apprendre en un temps record à se nourrir et à combattre les prédateurs. Plusieurs oiseaux comme l'oie sont en pleine mue et ne peuvent voler faisant le bonheur des renards. La toundra humide est

parsemée de petits fruits aux couleurs écarlates. Par contre des villages inuites comme Salluit subissent les conséquences néfastes de la fonte du pergélisol due au réchauffement climatique. À la fin de l'été, les ombles chevaliers quittent la mer pour regagner l'eau douce des lacs et rivières, lieux de frai. Puis survint ukiassak, l'automne, littéralement « matériel pour le petit hiver », période donc de préparation au froid. Les herbes se fanent, les baies ont été cueillies, les insectes disparaissent, les températures chutent, la glace se forme, la fourrure ou le plumage hivernale s'épaississent, les lagopèdes, les loups et les renards virent au blanc, la période de rut se termine, les oies, les bernaches, les eiders forment des voiliers gigantesques et se dirigent vers le Sud, les lemmings regagnent leur terrier, les aurores boréales illuminent le ciel, la nuit s'allonge, tout le matériel du petit hiver est en place finalement prêt à accueillir ukiak, le petit hiver. Des milliards de flocons (qaniq) recouvrent le sol tandis que les glaces de mer se reforment sous l'action des vents violents et des marées puissantes. Les femelles de l'ours polaire regagnent leur repaire pour mettre bas et hiberner en sécurité comme les belettes, les spermophiles, les lemmings dans leurs terriers tandis que les ombles et les touladis nagent dans les eaux tempérés au fond des lacs. Soudain le temps semble s'immobiliser, la nuit arctique s'installe, voici ukiuk le plein hiver. Le froid extrême fait déjà quelques victimes vite récupérées par les charognards. Les phoques avec leurs longues griffes grattent la banquise et entretiennent leur trou d'aération, des meutes de loups poursuivent les hardes de caribous et de bœufs musqués tandis que les renards déterrent leurs provisions d'hiver de viande de lemmings et d'œufs enfouis plutôt dans l'année pour survivre à la famine souvent présente à cette période de froid polaire. Les jours se font de plus en plus long et annoncent l'upingaassak, un nouveau cycle s'amorce avec le mois de mars (ikkiakparmi – le soleil monte), suivi de avril (avanivi-naissance des bébé phoques), mai (netchialervi – les jeunes phoques vont en mer), juin (kavarirvi – les phoques se chauffent au soleil ou norerwik – le petit caribou est né), juillet (noerivi - les caribous ont leurs premiers andouillers ou ichyavi ou itavik – nidification des oiseaux), août (itavik aipa – les oiseaux perdent leur duvet), septembre (amerairui – migration au sud des caribous ou amerasoukapa – les femelles perdent leurs bois), octobre (ukighapaipa – début d'hiver), novembre (akaaiarivi – réserve de viande pour les Inuits), décembre (kikkerlinium – le soleil disparaît ou ubluilaut – pas de jour ni d'aube), janvier (kaprida - il fait froid), février (hikkernaum – retour du soleil)

BRODY Hugh, 2000, p. XIX – XXII – Malaurie, 1999, p.375-376 (note), 405

SANARRUTIK (traité)

Cette entente de partenariat (2002) vient consolider les liens harmonieux qui unissent les Inuits et les Québécois. S'y dégage une volonté commune de mettre en valeur les ressources hydroélectriques, minières du Nunavik dans le respect de normes environnementales précises avec des retombées économiques significatives pour les communautés. Au niveau touristique, le patrimoine naturel avec ses paysages grandioses est protégé par la création d'un réseau de parcs nordiques. L'entente Sanarrutik prévoit également la mise en place de mesures favorisant l'éducation, la formation professionnelle et l'emploi des communautés. Au niveau de la santé publique, un important programme de sensibilisation et d'éducation doit être mis en place pour contrer l'occidentalisation de la nutrition et des modes de vie qui pose des problèmes de santé dont les plus connus sont le diabète et l'obésité. Il est reconnu que les aliments achetés en épiceries provoquent une surconsommation élevée d'acide gras trans industriels d'où l'augmentation des maladies cardio-vasculaires chez les habitants du Nunavik.

Létourneau Michel, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 23, 37

SAUMON ATLANTIQUE (sama)



Au Nunavik, le saumon atlantique se retrouve principalement dans les bassins fluviaux des rivières George, Koksoak, aux feuilles et à la Baleine. La fraie se produit à l'automne, dans les eaux froides et bien oxygénées de la rivière natale. La femelle creuse un nid dans le gravier où elle pond ses œufs qui écloront au printemps suivant. Appelés alevins après l'éclosion, puis tacons à la fin de leur premier été, les saumons juvéniles se développent lentement sur une période de plusieurs années en se nourrissant d'invertébrés. Une fois qu'ils ont atteint une taille critique d'environ 15 cm, soit au bout de cinq à huit ans chez les saumons des rivières de l'Ungava (contrairement à une moyenne de deux à trois ans pour les saumons du reste du monde), ces derniers entreprennent une longue migration vers la mer, et prennent alors le nom de saumoneaux. Typiquement, les saumoneaux migrent sur de longues distances afin de rejoindre le détroit de Davis, la mer du Labrador et finalement les côtes du Groenland où ils passeront de un à trois ans à se nourrir et se développer avant d'entreprendre le chemin du retour vers leur rivière natale pour se reproduire. Une fois la période de fraie terminée, certains adultes redescendent s'alimenter dans la mer, alors que d'autres demeurent dans les eaux de la rivière pour repartir vers la mer au printemps suivant, en compagnie des saumoneaux. Le saumon atlantique, contrairement au saumon du Pacifique, ne meurt pas après la fraie et peut venir se reproduire plus d'une fois. Il existe des populations qui ne migrent jamais vers la mer. De telles populations appelées ouananiches sont présentes aussi au Nunavik.

SAVOIR TRADITIONNEL

« La loi de la nature est simple. Il n'est pas possible de la changer, elle règne sur tout. Ce n'est pas un règlement strict, ce n'est pas un tribunal, ce n'est pas non plus un groupe de nations de ce monde qui pourrait modifier la loi de nature. On est assujetti et lié à ces lois naturelles. Les autochtones comprenaient ces lois naturelles. Ils se donnèrent des lois qui coïncidaient avec les lois de la nature. C'est de cette façon qu'ils ont survécu.» Ainsi d'exprimait un autochtone pour expliquer ce que représente le savoir traditionnel des nations amérindiennes et inuites développé par des qualités sensitives dont les plus remarquables sont l'acuité visuelle et une perception auditive hors du commun. Toute connaissance repose sur une morale. Par exemple, la morale de la chasse tient compte de la disponibilité d'une quantité suffisante de nourriture et d'animaux pour assurer de la communauté. Elle implique une notion de territoire des lieux ancestraux partagée équitablement. Ainsi les personnes atteignent leurs besoins tout en respectant les autres personnes dans leurs décisions d'intensifier ou non le nombre de prises; les familles qui ont le plus de succès prennent en charge les nécessiteux. De l'acquisition de ce savoir (silatuniq) émergent un discernement, une manière d'être, une forme de sagesse résultant d'un processus d'apprentissage soutenu qui intègre des savoirs génériques associés à l'expérience personnelle. Ainsi depuis peu, des aînés enseignent à l'école publique le qaujimajatuqangit ancestral incluant la connaissance de la faune et des techniques de chasse, le traitement des peaux, la confection des vêtements, la fabrication de kayak et traîneau et l'utilisation d'outils traditionnels, la prévision du temps et l'habilité à s'orienter dans la toundra ou sur la mer et la compréhension des relations familiales complexes. WITTENBORN R.,1981, note 2, p. 79 – Huret, 2003, p. 222-224

SCULPTURE

La sculpture a permis de visualiser dans des formes et volumes propres aux arts plastiques les contes et légendes de la tradition orale. Les premières sculptures en ivoire de morse et gravure sur os de baleine appartiennent à la préhistoire. Les Dorsétiens et les Thuléens ne produisaient pas d'objets d'art dans le seul but d'en admirer la beauté. Pour eux, deux vocables sont utilisés « piujuq » c'est bon et « piunngituq » c'est mauvais. Les Thuléens étaient des artisans fort habiles qui fabriquaient des objets utilitaires tels que aiguilles (mirquti), grattoirs, peignes, pointes de harpons (unaaq), couteaux (savik) et flèches et de joailleries : bagues, épinglettes, pendentifs. Les fouilles archéologiques ont permises de mettre à jour un grattoir en os de caribou (Yukon) datant de plus de 30 000 ans, les plus vieux outils trouvés en Amérique du Nord. Les matières premières disponibles sont diversifiées allant du bois de grève à l'andouiller de caribou en passant par le silex, les fanons de baleines, les dents, l'ardoise, la stéatite et bien sûr l'ivoire de morse. Les pièces en ivoire étaient plus petites et servaient d'amulettes et talismans associées au pouvoir spirituel. Quelques figurines d'animaux et d'êtres fantastiques servaient soit de jouets d'enfants ou servaient à des fins rituelles. Dès 1812, les Inuits sculptent pour faire des échanges avec les Qallunaat européens. Toutefois avant 1950, ces souvenirs étaient rarement appréciés à leur juste valeur. On raconte qu'à Inukjuak, le marchand local de la CBH les jetait dans un grand sceau et donnait en échange au sculpteur à peine cinq cents de tabac, de thé ou de farine. On considère que le caractère artisanale de l'art inuit a commencé à changer dès que les Inuits se mirent à produite les objets qui se vendaient le mieux dans les postes de traite, c'est-à-dire ceux qui se conformaient à l'idée qu'avaient les étrangers de la vie inuite. L'avènement de la sculpture sur pierre au tournant du XXe siècle a porté un dur coup à l'ivoire et os de baleine comme matériaux puisque qu'un os de baleine doit sécher entre 50 et 100 ans avant de blanchir et d'être utilisé. Considéré en voie d'extinction, une loi de 1975 interdit l'utilisation et l'importation des os de baleine. Les sculpteurs d'os de baleine et d'ivoire sont depuis très rares. Chez les Inuits, les concepts « art et artiste » sont des termes qui n'existent pas dans le vocabulaire. Ainsi « sanannguati » désigne « celui qui sculpte » et « sanannguaq », dont l'étymologie est révélatrice, désigne la sculpture. En effet, « sana » signifie l'action de faire et « nnguaq » contient l'idée de la représentation inscrite dans le matériau. Ainsi le dessin, le design, la forme peu importe est déjà contenu dans le matériau utilisé et émerge grâce au talent du sanannguati. On parle ici d'artiste-sculpteur qui crée du « takuminartuq » (agréable à regarder) en opposition à un producteur-sculpteur : un bon ouvrier qui façonne la pierre rapidement car il vise une grande distribution ce qui heureusement se répercute dans le progrès économique de la communauté. Les premières sculptures produites à des fins commerciales étaient en stéatite; une pierre couleur grisâtre avec un texture douce au toucher. Avec les années, d'autres minéraux plus lourds, plus denses dont l'olivine de couleur vert olive et la serpentine d'un vert plus sombre furent utilisés. La sculpture sur andouiller de caribou est la spécialité des villages où séjournent le troupeau de la rivière George, le plus populeux au monde et celui de la Rivière-aux-feuilles. Les caribous perdent leur bois tous les ans mais il faut attendre plusieurs années pour leur laisser le temps de sécher et blanchir avant utilisation. Dans tous les cas et peu importe le matériau utilisé, les sculpteurs inuits affirment tous que des êtres, des animaux, des objets sont déjà présents à l'intérieur du matériau brut et que leur rôle ne sert qu'à les dégager et les révéler. Si bien que l'art inuit ne repose pas sur des critères esthétiques comme la notion « beau - belle » mais sur celle de « bien fait – réel ». L'artisanat est identifié au travail des ancêtres qui fabriquaient des objets utiles. Ainsi les sculptures traditionnelles étaient apparentées à un art domestique tandis que les sculptures contemporaines à partir des années 1950 seraient un art d'acculturation. En effet, des recherches archéologiques récentes indiquent l'art des Inuits contemporains diffèrent des artéfacts des populations arctiques de la préhistoire, en autres, les sculptures ancestrales sont plus petites que celles d'aujourd'hui. Si bien que la sculpture a été influencée par les conventions du marché occidental et la production de pièces



plus volumineuses est une innovation commandée par les marchands et collectionneurs destinée à plaire aux goûts du public. De plus, délaissant les thèmes traditionnels, les sculpteurs inuits ont commencé à faire sur demande des répliques d'objets étrangers comme des jeux d'échec et de dominos. L'industrie du souvenir touristique envahit le marché. Malgré tout, l'acculturation n'est pas que néfaste; nous-mêmes, sommes-nous pas passé du cheval à la voiture menant à mal l'art équestre. Ainsi pour certains historiens de l'art, l'art inuit contemporain libéré des liens traditionnels a trouvé un nouveau but représentatif d'une position sociale différente de la société inuite en générale. Vers 1950, quelques communautés s'initient à l'impression de gravure sur pierre et racontent les histoires et la vision de monde de leur peuple. Grâce aux coopératives, on trouve aujourd'hui des sculptures, de l'artisanat et des gravures provenant du Nunavik dans les musées et les collections privées des quatre coins du monde. Enfin, n'oublions pas que la sculpture représente un formidable outil d'intégration sociale, pensons au sculpteur Jiimi Kuuttuq Qungiaq, aveugle et pourtant capable de subvenir à ses besoins grâce à son talent. Saucier Céline, 1998, p. 27-29 - Noël Michel, 1998, p. 10, 40, 50, 89-90, 97-108

SECONDE GUERRE MONDIALE

Un événement de grande importance se produisit en 1942 soit la construction d'une base américaine à Fort-Chimo maintenant Kuujjuaq devenant de facto la capitale du Nunavik car c'était le seul village possédant une piste d'atterrissage pour gros porteurs. Durant la seconde guerre, la seule manière d'acheminer les troupes militaires avec équipements et vivres en Angleterre passait par la route Crimson de l'Arctique avec ses trois bases militaires américaines établies à Frobisher Bay (Iqaluit - Nunavut), Fort-Chimo (Kuujjuaq – Nunavik) et Goose Bay au Labrador. Avant la seconde guerre, les seuls visiteurs au Nord étaient les employés de la Baie d'Hudson, des missionnaires anglicans, catholiques, moraves, des explorateurs, des prospecteurs de compagnies minières ainsi que des baleiniers américains. Suivant l'arrivée des militaires américains, des centaines d'Inuits s'installèrent près des bases en espérant y trouver du travail ou de l'aide car la région traverse une grave famine. D'ailleurs, des journalistes couvrant les activités des bases arctiques font connaître cette misère des Inuits dans le monde entier et cette publicité négative incite l'action gouvernementale de secours. Suivra la guerre froide avec la construction d'une ligne de radars appelée la DEW Line afin d'éviter une attaque aérienne de l'URSS en passant par le Pôle Nord. Ces activités militaires aidèrent grandement à hausser le niveau de vie de plusieurs familles inuites.

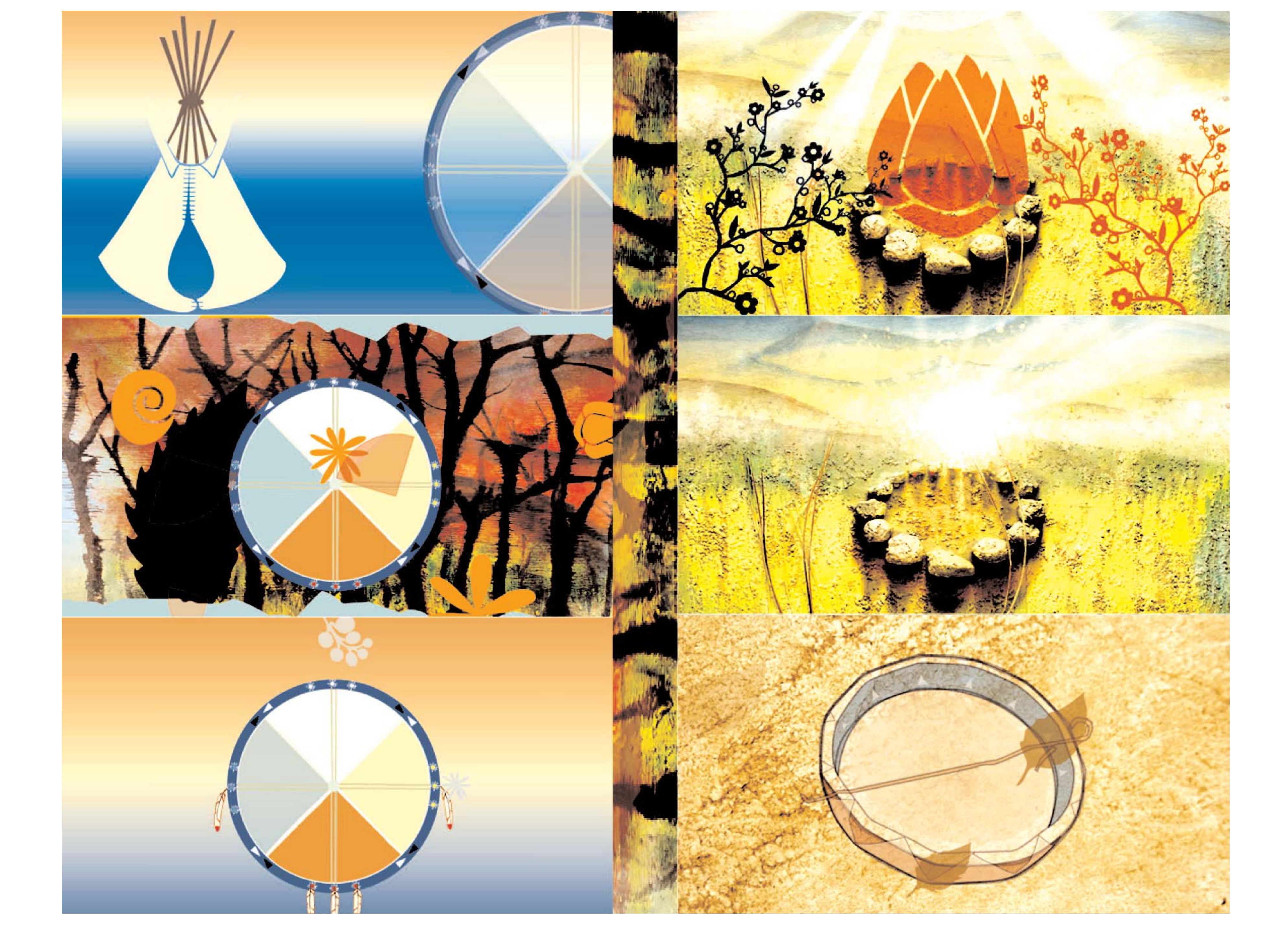
Arteau Jean François, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, 2011, p. 48, 53-54

SPIRITUALITÉ AUTOCHTONE

L'Univers comme une pensée/parole, est une poïétique qui s'est matérialisée en s'agençant à des matériaux dans le but de former un poème visuel de formes, de couleurs, de sensations ; l'Univers est comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel selon la Tradition archaïque des peuples premiers. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, de la Parole telle qu'exprimée par les chants de gorges inuits et autres mélopées chamanistes universelles à l'origine du «Au commencement était le Verbe» de la Bible. Dans l'Univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le "pilier doré" sorte d'inter connexion entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel. Les traditions archaïques vivent toutes dans l'espace, il n'existe pas de temps linéaire, tout y est cyclique. Dans le monde des Origines, la nature n'est pas un symbole des réalités spirituelles, elle est "la" spiritualité.

«En somme, le sacré est un élément de la structure de la conscience et non un stade dans l'histoire de cette conscience. Aux niveaux les plus archaïques de culture, vivre en tant qu'être humain est en soi un acte religieux, car l'alimentation, la vie sexuelle et le travail ont une valeur sacramental». (Mircea Éliade, Histoire des idées et des croyances religieuses, t I, Éditions Payot, Paris, 1976, p.6)

Le monde est cathédrale et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière "inerte" - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne et inuite, elles aussi, conçoivent la présence de l'Esprit (Isuma) dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Dans le monde autochtone, il n'y a pas de place pour le



profane. La vie toute entière est sacrée et ceci explique sans nul doute qu'aucun terme précis ne traduise l'idée de religion comme nous la connaissons. Ils n'ont pas besoin de Dieu, ils ne le nomment pas. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin car ils sont le divin, en sont partie intégrante. Les Inuits vouaient le plus grand respect au monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs autochtones, ils croient que le fait même de chasser et de tuer pour se nourrir s'inscrit dans le cadre d'un puissant rituel religieux. «Le plus grand danger de la vie, disait un Inuk de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est toute entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps» (Schreiber, 1980). C'est pourquoi, un morceau de foie de morse ou béluga est toujours rejeté à la mer, que l'on donne à boire de l'eau fraîche au phoque mort ou que les plumes d'oiseaux sont plantées dans la neige ou le sol. Cette forme de spiritualité appelée aussi «polysynthétisme» (Schuon) implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. . La notion de respect est d'ailleurs primordiale dans la culture inuite car pour les Inuits, un manque de respect envers un animal ou un humain peut mener à des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme qikkutik correspond d'ailleurs à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle a manqué de respect envers un animal. Le temps n'est pas si loin où les hommes et les animaux se parlaient. L'alliance entre les hommes et les plantes, l'air et l'eau était évidente pour tous. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite à des maladresses de chasseurs irrespectueux envers les rites ou de femmes qui n'ont pas maintenu la bonne distance avec le monde animal créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus grande peur vient de la certitude que le non respect des règles de la nature entraîne la disparition des êtres humains ou leur retour au stade animale. Comme pour la plupart des autres sociétés autochtones, ils considéraient le fait de vivre en harmonie avec la nature étaient leur «art» suprême. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre mais signifie aussi qu'un redoutable monde spirituel côtoie la vie humaine duquel on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour désigner l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre incluant tout le vivant s'inscrit dans le cercle forme parfaite génératrice de vie. Ainsi les tentes, les iglous, les foyers sont ovés comme l'œuf fécond. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. En cercle, tous sont égaux alors ne peuvent éclore que la sagesse, la vérité, la justice, philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : «être bien dans sa vie». Les paroles ancestrales de Black Elk, chaman oglada, telles que relatées par T.C. Mc Luhan dans *Pieds nus sur la terre sacrée*, exprime bien ce point de vue : «Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'univers agit aussi en cercles et que tout tend à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds – Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle – de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des oiseaux et ils étaient toujours planté en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde ». Le cercle est le symbole d'une philosophie qui prône l'intégrité d'un mode vie dont les qualités ont été prouvées par des centaines de génération; tandis que la perte du cercle est une tragédie démontant la perte du comportement social des membres d'une tribu ou d'un village. Pensons à l'alcoolisme et aux drogues qui ravagent les communautés partout dans le monde.
Noël Michel, 1996, p, 172

STÉATITE (pierre)
Les Inuits forment une civilisation de la pierre. Dans «la pierre qui parle» est inscrite toute l'histoire du peuple inuit. Deux types de pierres fort semblables (okosiksak- pierre ollaire) sont utilisés par les sculpteurs : la serpentinite et la stéatite. Appelée aussi pierre-à-savon, la stéatite (qullilsak) servait à fabriquer les lampes à l'huile de phoque, l'objet le plus précieux constituant le cœur du foyer. Il s'agit d'une pierre métamorphique composée de talc compact. Les gisements de pierre ollaire à sculpter se retrouvent sur les côtes désolées souvent sous la laisse de marées et sont extraites après de longues heures de travail en été.
Noël Michel, 1998, p. 94

STERNE (la)
Oiseau familier du Nunavik, la sterne, avec son bec rouge et sa longue queue fourchue, capture des poissons à la surface de l'eau et plonge que très rarement sous l'eau. C'est un migrateur expérimenté qui hiverne en Antarctique, soit un voyage aller-retour de plus de 35 000 km.



TTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTT

TAÏGA (la)
Mot russe désignant une immense étendue au nord du Canada et de l'Eurasie

composée essentiellement de conifères, marais, et tourbières, parsemée de nombreux lacs formants un important réseau de rivières et ruisseaux rivières, La taïga forme la limite sud de la toundra.

THÉ DU LABRADOR

Comme son nom l'indique, le thé du Labrador se retrouve dans les parties septentrionales de la forêt boréale circumpolaire, la toundra subarctique et arctique; principalement dans les tourbières et forêts de conifères. L'infusion des feuilles en tisane est largement connue comme breuvage tonifiant.

THULÉE

Les Grecs et les Romains désignaient ainsi les terres nordiques. Thuléenne sert à désigner la culture d'aujourd'hui des Inuits. Voir INUITS

TOPONYMIE INUITE

Le territoire naît une fois nommée. Ainsi pour les Inuits, les lieux désignés possèdent une ou des identités relatives à l'environnement ou à l'espace mais surtout, le toponyme indique l'emprise des Inuits sur le territoire. Auparavant anonyme, l'acte de naissance d'un lieu est son baptême par les hommes. Par la seule puissance des mots, l'homme transforme une étendue neutre en un milieu humanisé et parce que transmissible de génération en génération, le toponyme entre dans le patrimoine de l'humanité comme guide servant à se déplacer à la surface de la terre. Dans la culture inuite, le toponyme et la tradition orale des récits sont les gardiens du souvenir, les points d'ancrage qui fixent dans la mémoire l'usage habituel du lieu, la présence d'un inuksuk, un incident, une émotion forte, le nom d'un chaman décédé, une anomalie du paysage, des traits géographiques significatifs (lacs, rivières, baie, détroit), un point de rassemblement de gibier, un lieu de fête ou de sépulture. Voici quelques exemples : hingilik = l'endroit qui a un cap, nuvuk = la pointe, qurluq = la chute, niaqugtalik = l'endroit qui a une tête, nauyaan = lieu de nidification des mouettes, annialik = l'endroit où il y a des ombles arctiques, anarvik = l'endroit où l'on défèque, iluvilik = l'endroit où il y a des tombes, mannik = les œufs, tuktutuuq = endroit où sont les caribous, nilak = l'embouchure d'une rivière, alliyarvik = l'endroit où quelqu'un a cassé son traîneau, uhuilaq = le pénis coupé, unguarvik = l'endroit où ils ont vécu des temps difficiles., inukturvik = lieu où l'on a mangé des humains. Les femmes nomment le territoire immédiat du campement et l'utilisation pratique des lieux tandis que l'homme possède une connaissance globale du territoire, un savoir géographique plus élaboré lié à ses fréquents et longs déplacements. Mais ce savoir géographique est mis en péril par la sédentarisation qui a entraîné une modification profonde des activités et rythmes de la vie quotidienne devenue routinière. Ce ne sont plus les conditions météorologiques qui rythmaient la vie du chasseur qui s'imposent mais les horaires de bureau des femmes. Les adolescents d'aujourd'hui, perçoivent le territoire avant tout comme un espace de loisir et s'éloignent rarement à plus de 30 km du village car ils redoutent le blizzard incapables qu'ils sont d'analyser les signes avant coureurs d'un changement soudain de température. Plus la pratique du terrain diminue, plus la connaissance toponymique s'estompe. Le territoire perd de sa cohérence, plus on oubli les noms, plus le territoire s'atrophie, le lien d'unité entre l'homme et son milieu est en péril laissant libre cours à l'exploitation du territoire par les Qallunaat. COLLIGNON, 1996, p. 105-106, 192-193

TOULADIS (isiuralittak)

Appelée truite grise, le touladi peut atteindre une grande taille avec un poids moyen de 3,6 à 4,5 kg car il a peu de prédateur. Cette truite, appelée aussi rarement omble gris, se retrouve partout au Nunavik et se déplace continuellement et avale férocement les insectes, les tacons, ciscos, cyprins sur son passage. Le touladi commence à frayer lorsqu'il atteint environ 40 cm de longueur. Le touladi est une source importante de nourriture pour les Inuits qu'ils pêchent du début de l'hiver au printemps à l'aide d'un aulasauti, une ligne de pêche traditionnelle sous la glace.

TOUNDRA (la)

Vaste région des zones arctiques au-delà de la limite des arbres (taïga) composée de lichens, de mousses, de bruyères rabougris et d'une foule de petites plantes à fleurs et graminées. Le complexe toundrique est constitué d'une mosaïque d'arbustaies, de muscinaies, d'herbaçaies et de roc nu ou recouvert par les lichénaies crustacées ou foliacées saxicoles dans des proportions très variables selon l'endroit où il se trouve. La toundra forestière constitue une transition entre la forêt boréale ouverte, ou taïga, et la toundra arctique. Elle se reconnaît par la présence de formations forestières continues confinées aux secteurs les plus abrités, tels que les vallées, et par la prédominance d'une flore vasculaire boréale (Payette, 1983). La toundra arctique, quant à elle, est caractérisée par l'absence d'arbres. Selon la latitude ou l'altitude, elle est dominée par des lichens et des

arbustes (on parle alors de toundra arbustive) ou par les plantes herbacées, surtout des graminées et des cypéracées (dans ce cas, la toundra est dite herbacée). Voir VÉGÉTATION

TRANSTAÏGA (route)
Le parcours de cette voie de communication commence, à l'ouest, au kilomètre 544 de la route de la Baie-James et conduit, à l'est, à la centrale hydroélectrique du Brisay. Ainsi, le mot « Transtaïga » sert à rappeler la voie de communication qui traverse d'ouest en est une partie du territoire de la municipalité de Baie-James qui est constitué principalement d'une forêt boréale. (www.toponymie.gouv.qc.ca.

TRAPPE (la)
Les lignes de trappe appartiennent aux Esprits des Ancêtres et aux Esprits des Animaux que les Ancêtres ont chassés.

TREKKING (le)
Dans la toundra, faut se méfier car tout finit par se ressembler. Avant la randonnée, avertir des résidents de l'endroit où l'on se rend et l'heure prévue du retour. Dans un havresac, apportez un peu de nourriture, une boussole, un couteau, des allumettes et briquet, un imperméable. Pour signaler son passage, principalement à la croisée de plusieurs sentiers, on peut déraciner un court arbre et orienter la tête dans la direction suivie. On peut aussi ramasser des poignées de mousses ou lichens et les suspendre à des conifères le long du sentier suivi. Si l'on se croit égaré, vaut mieux arrêter quelques instants, faire un feu, se reposer et réfléchir au retour en suivant les indices laissées derrière soi à l'aller. Noël Michel, 1996, p. 80-81

TROC (le)
Ce système d'échange de marchandise sans l'intermédiaire de la monnaie est la base même de la traite des fourrures entre Européens et Amérindiens. Nous avons tous entendu parler de l'exploitation économique des Amérindiens dans ce commerce. Mais qu'en est-il vraiment ? Il est difficile de comparer des cultures diamétralement opposées. Il est vrai que les marchands européens ont amassé des fortunes colossales par ce commerce; ce qui rehaussait leur prestige social. En Europe, le prestige social repose principalement sur la possession de biens ou d'argent. Au contraire, dans les sociétés amérindiennes, le prestige tribal repose essentiellement sur la redistribution des gains, des marchandises. C'est pourquoi des anthropologues ont décidé d'analyser le phénomène du troc entre Amérindiens et Européens non pas en fonction des avantages économiques mais en fonction du prestige social que chacun en retirait. Dans les tribus autochtones, la générosité sous toutes ses formes était remarquée et célébrée publiquement, devenant ainsi une importante source de pouvoir et d'influence. Les produits européens étaient redistribués lors de cérémonies d'échange. Le profond désir d'acquérir du prestige constituait le mobile fondamental des activités économiques amérindiennes. De plus, l'accumulation exagérée de biens européens était incompatible avec le mode de vie nomade basé sur de fréquents déplacements. Une chose est certaine : s'ils cherchaient à obtenir un meilleur prix pour leurs fourrures, ce n'était pas pour se procurer plus de marchandises européennes mais pour réduire les efforts et le travail nécessaire à la satisfaction de leurs besoins; contrairement à l'Européen sédentaire qui, lui, travaillait de plus en plus pour accumuler le plus de richesses possibles donc de prestige. Malgré les énormes différences entre les systèmes économiques européens et amérindiens, les marchands des deux types de sociétés faisaient donc de bonnes et prestigieuses affaires. Sauf que l'État colonial expansionniste, qu'il soit français ou anglais, retirait, lui, son prestige dans l'acquisition de nouveaux territoires et là, la situation ira de mal en pis pour les Amérindiens. (Voir Poste de traite) Trigger, p.265-270

UUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUU

ULU
Couteau utilisé uniquement par les femmes. L'ulu est particulièrement utile pour enlever les poils et la graisse des peaux de phoques et de caribous. À l'origine, la lame de l'ulu était taillée dans de la jadéite d'ardoise polie ou dans du cuivre. Elle était fichée dans un bloc de cuir, de bois, d'os ou ivoire afin de protéger la paume de la main. Saucier Céline, 1988, p.224

UMIAQ - OUMIAQ
Le «bateau des femmes» ou embarcation familiale en peaux de phoques épilés servant aux migrations saisonnières des groupes nomades pouvait transporter autant les hommes, les femmes, les enfants, que les chiens et les bagages. Il servait également à la chasse aux gros mammifères comme le béluga, la baleine et le morse. Lorsque le vent le permettait, une voile carrée faite de boyaux d'intestins de phoque était levée au mât de l'umiaq. Saucier Céline, 1988, p. 227

VVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVV

VÉGÉTATION
En raison de sa grande superficie et des variations des conditions climatiques, le Québec comprend plusieurs formations végétales plus ou moins homogènes dans leur structure et leur composition. Ainsi, du sud au nord de la province se succèdent la forêt feuillue, la forêt mixte, la forêt coniférienne boréale, puis la toundra arctique.



VÉGÉTATION NORDIQUE

La végétation nordique est dominée par la dominance de types de végétaux spécifiques à certains habitats. En raison du faible bilan annuel de rayonnement solaire et des autres conditions locales, la saison de croissance est courte. Il y a en général entre 79 et 120 jours de croissance végétale, le nombre variant principalement en fonction de la latitude et de l'altitude. Le littoral inférieur est recouvert par l'eau des marées; le littoral supérieur reçoit les embruns et est inondé par les grandes marées seulement. Les milieux rocheux secs sont caractérisés par un substrat de roches, de cailloux, graviers, sables. Ce type d'habitats souvent soumis à un drainage excessif se retrouve à tous les niveaux de relief, depuis le sommet des collines en passant par les talus d'éboulis jusqu'aux terrasses de gravier et sable. Les milieux humides et aquatiques sont variés : flaques d'eau suite au gel et dégel du sol et des combes à neige, ruissellement des eaux de pluie, tourbières, marais et surfaces temporairement inondées des bords de lacs et rivières suite à des crues printanières ou soudaines (orages violents). (Marcel Blondeau, p.11-12)

Les plantes du domaine arctique sont distribuées dans la région la plus nordique de l'hémisphère nord, principalement le nord de la limite des arbres. Celles du domaine arctique-alpin se retrouvent dans la zone arctique et en milieu alpin, à des altitudes élevées sur des sommets plus au sud. Quant aux espèces du domaine boréal, on les retrouve dans la zone située au sud de la limite des arbres et au nord du domaine tempéré. Les plantes herbacées principalement les carex et les graminées dominent les prés humides. Les mousses sont plus présentes dans les milieux humides alors que les lichens croissent dans les milieux bien drainés. La cladonie ou mousse de caribou pousse très lentement et met plusieurs années à former de grandes thalles verdâtres qui tapissent les sols acides et peu profonds. Elle constitue la base de la nourriture de ce cervidé qui parcoure des milliers de kilomètres en quête de nouveaux pâturages. Dans la toundra, les îlots arbustifs ou arborescents de types nordiques y trouvent refuge. (Marcel Blondeau, p. 9-11-12)

L'agriculture étant impossible au Nunavik, les Inuits ont développé un savoir botanique considérable de leur environnement. Les Inuits utilisent plusieurs plantes pour se nourrir, se vêtir, allumer des feux, fabriquer des outils. En parallèle, un vocabulaire inuktitut s'est forgé qui rend compte de la cueillette des plantes et de leurs usages. Ainsi le thé du Labrador est nommé *mamaittuqutik* qui veut dire *qui a mauvais goût* La façon d'appréhender et de percevoir la nature est circonscrite dans la classification botanique particulière aux Inuits. Ainsi nuna veut dire : terre vivante, ijjuq = sol, sirmisaq = humus, nunajaq = qui vient de la terre, pirurtug = végétal, pirursiaq = fleur, ivitsukait = graminées, quajautiit = lichens, pujuit = champignons, napartuit = arbres, urpiit = saules. Les Autochtones du Nord se sont depuis longtemps servi de plantes pour leur alimentation, la préparation de breuvages, un usage médicinal ou comme outils ou combustible. Par exemple, les épilobes à feuilles étroites (Epilobium angustifolium) et à feuilles larges (Chamerion latifolium) sont utilisés pour la préparation d'infusions. Le fruit de l'airelle rouge (Vaccinium vitisidaea subsp. minus), en plus d'être une bonne source de vitamine C, possède aussi des propriétés antifongiques. Les carex peuvent servir à la confection de paniers, alors que les racines des épinettes peuvent être utilisées comme corde. En plus de certains lichens qui servent d'allume-feu, le saule raisin-d'ours (Salix uva-ursi) et le bouleau glanduleux (Betula glandulosa) peuvent servir de combustible, tandis que le peuplier baumier (Populus balsamifera) ajoutera de la saveur lors du fumage du poisson. Certaines espèces peuvent même servir de calendrier : lorsque les linaigrettes (Eriophorum spp.) disséminent leurs graines, c'est la période de la chasse au caribou qui débute. Enfin, certains seront intéressés d'apprendre que le quatre-temps (Cornus canadensis) peut servir de chasse-moustique (Blondeau et al., 2010) Parmi les plantes comestibles utilisées par les Inuits, incluant les racines, les rhizomes, l'écorce, les feuilles et les fruits, les baies d'airelle des marécages (kigutanginaqutik) et les baies de camarine noire (paurngaqutik) ont la faveur populaire. L'épilobe à feuille noire (paunnaq), espèce arctique-alpine circumpolaire, est une plante à thé très recherchée et le xanthoria (quajautik) comme base de soupe. Les plantes combustibles essentielles à la préparation des aliments abondent dans la toundra dont le cassiope, (itsutiit) le plus utilisé car il prend feu aisément. Les sphaignes (maniq) servent de mèches pour les lampes en stéatite (qulliq), le cornus (saunilik) comme chasse-moustique. tandis que les feuilles de l'élyme (ivitsukait) servent de cordes pour attacher les tiges de bouleaux formant une base à un matelas isolant (alliaq) en peaux de caribous. Le carex (ivisugaat) sert à la fois d'isolant pour les bottes et de papier de toilette) et des mousses (nunajaq) sont employées comme serviettes hygiéniques. Enfin les plantes médicinales constituent avec les animaux et les minéraux une part essentiel à l'arsenal médicinale nordique. Plus de 60 plantes différentes servent à traiter plus de vingt différents problèmes de santé comme le rhume, la toux, la fièvre, l'asthme, la tuberculose, les problèmes d'estomacs, rénaux, intestinaux, urinaires et diarrhée, maux de dents, maux de têtes et la fameuse cécité des neiges. Le savoir traditionnel des Inuits englobe un savoir botanique codifié dans un langage. Cette dénomination considère également les relations entre plantes et animaux; ainsi igutsait niquingit = nourriture des abeilles, tuttuup niquingit = nourriture du caribou. (Marcel Blondeau, p.493 et ss)

VÊTEMENTS

Jadis, les vêtements étaient confectionnés exclusivement à partir de matériaux fournis par la faune, principalement les peaux de caribous et de phoques. Les peaux de loups, de renards, d'ours polaires et même de chiens servaient surtout à

l'ornementation. Les peaux de canards eider et le duvet étaient aussi utilisés lorsque le caribou se faisait rare. La confection vestimentaire doit honorer la réciprocité de l'échange homme/animal. Puisque l'animal s'est offert au chasseur, la couturière se doit donc d'utiliser les pièces de peau selon leurs dispositions originales. La peau des pattes servira aux bottes et les moufles, celle de la tête deviendra un capuchon, la fourrure du garrot et de l'échine couvrira les épaules et le dos, et celle de la croupe sera transformée en pantalon ; cet assemblage doit reproduire à sa manière la cosmogonie inuite et l'harmonie de l'univers. Du point de vue technique, ces vêtements répondaient aux exigences nordiques de protection thermique, d'imperméabilité et de durabilité. La couture est une activité très importante mieux, un repère pour les individus, la famille et la société. C'est le passage obligé de la jeune fille pour accéder au statut de femme. La première paire de bottes (kamiik) cousues par la jeune fille appelée dorénavant kammiuriuqtuq représente socialement la réussite de cette étape par la jeune femme. Les kamiik sont ensuite offertes souvent à la sage-femme qui a présidé sa naissance ou à ses grands parents.

ATIGI
Long manteau ample et chaud avec capuchon bordé de longs poils (renard ou chien).

AMAUTI
Habit féminin, sorte de parka de fourrure épaisse confectionné en peaux de phoque annelé et de caribou cousues de tendons de caribou dont le poil est tourné vers l'intérieur en contact direct avec la peau. Le poil de devant et celui des manches doit être dirigé du bas vers le haut afin que le vêtement ne remonte pas vers le cou. Par contre, le poil de la partie arrière plus longue afin de pouvoir s'asseoir dessus doit être dirigé de haut en bas afin de bien faire glisser et caler le bébé dans la poche dorsale. La capuche dorsale permet de garder l'enfant en contact permanent avec la mère, de le déplacer vers l'avant pour l'allaitement tout en gardant les mains libres. L'amauti mitigait est un vêtement plus léger en peau de canard eider qui se porte les plumes tournées vers l'intérieur. Les femmes renouvellent généralement leur amauti décoré de pièces en ivoire de morse une fois l'an.
Huret, 2003, p. 119-128



ATAJUG
Vêtement d'enfant en fourrure avec ouverture à l'arrière pour faciliter l'hygiène corporelle

ATIGI – KAPITAQ
La veste masculine (atigi) sans ouverture sur le devant pour garder la chaleur du corps permet l'aération par le capuchon. Le kapitaq angustisiuti mitigait est une vêtement d'hiver masculin (parka) en peaux de canards eider, de chien, de phoque annelé cousues avec des tendons de caribou.

KAMIIK
Bottes chaudes et imperméables en peaux de phoques ou de morses. Un bas intérieur en feutrine complète l'ensemble, offrant une couche supplémentaire.

NASSAK
Désigne aussi bien une tuque que toute autre sorte de chapeau.

PAALUK - PUALUIT
Mitaines en peau de phoque imperméable. La paume facilite la saisie d'objet. Les poignets sont courts et ornés de fourrures de chien qui a la réputation de ne pas geler facilement.

PARKA (qullitaq)
Idéal pour protéger du froid extrême, ce vêtement doit être en peau de caribou tué au début de l'automne lorsque la fourrure commence à épaissir. La peau d'hiver du caribou étant trop épaisse et trop lourde à porter. Cette veste sans boutonnage est un assemblage de deux pans, l'un frontal et l'autre dorsal terminé par une capuche.

QARLIIK ARNASIUTI
Pantalon en peaux de caribou cousu avec du tendon
Saucier Céline, 1988, p. 229-238

VIKINGS (les)
L'information disponible sur les sagas islandaises, plus particulièrement la saga des Groenlandais, conjuguée aux recherches archéologiques, laisse entendre que pendant une courte période à compter du début du 11e siècle, les Vikings (dans le cas présent, des explorateurs norois du Groenland) effectuèrent des visites sporadiques dans le détroit d'Hudson et la baie d'Ungava. Les légendes esquimaudes racontent quant à elles, la présence des Tunnits, tribu d'hommes gigantesques qui chassait et pêchait à la Terre de Baffin et au Labrador. Tout laisse croire que ces êtres surnaturels étaient des Vikings venus d'Islande. Un des plus intéressants travaux géographiques qui ait vu le jour au sujet des découvertes des Scandinaves en Amériques est bien celui de M.P. Stensby, professeur de

géographie à l’Université de Copenhague, travail publié en 1918. Voici la route suivie par l’expédition viking partie du sud du Groenland et dirigée par Thornfin Karlsefui en l’an 1000, telle qu’interprétée par M. Stensby. Elle aurait tout d’abord remonté à une grande distance la côte occidentale du Groenland puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu’au détroit de Belle-Isle (région appelée Helluland) où elle serait entrée dans le Golfe Saint-Laurent en longeant la Côte-Nord (appelée Furdustrand) jusqu’à la Pointe-aux-Vaches près de Tadoussac que Karlsefui désigna sous le nom de Kjalarnes. De cet endroit, il remonta le fleuve Saint-Laurent (appelé Straumfjord) et atteignit et hiverna à l’île-aux-Lièvres (appelée Straumey). En continuant de remonter le Straumfjord, l’expédition viking aurait enfin atteint Montmagny (appelé Hop désignant le petit bassin à l’embouchure de la Rivière-du-Sud). D’après Stensby, le fameux pays de Vinland (le plus occidental des pays découverts par les Vikings) ne serait nul autre que la région sud du fleuve, aux environs de Montmagny. Potvin, p.167 - Dictionnaire de l’an 1000, p. 19

Cependant, selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers L’Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l’Ouest pour atteindre la côte du Labrador et l’Île de Terre-Neuve. Pour l’instant et jusqu’à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin (voir PAMIUQ) et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l’oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c’est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l’Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir. Son fils, le premier Viking né en Amérique, s’appelait Snorri. Les Vikings de l’Anse-aux-Meadows seraient ainsi les premiers européens à fouler le sol de l’Amérique et à établir des contacts avec les Amérindiens et les Inuit. Les légendes scandinaves, appelées «saga», font en effet mention d’individus nommés «Skraelings» qu’on associe généralement aux Autochtones du Nouveau-Monde. L’hostilité des Inuit envers les Vikings poussèrent ces derniers à abandonner leur essai de colonisation à Vinland. Frenette, p. 115 Dictionnaire de l’an 1000 à nos jours, p.18-19

WWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWW

WAMPUM
Collier de pierres et de coquillages qui servait au shaman de la tribu (spiritualité) et servait de troc pour le commerce entre amérindiens.

WEETALUKTUK Eddy
Sculpteur et peintre inuit de Kuujjuaraapik

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XANTHORIA
Lichen orangé que l’on remarque facilement sur la pierre ou rocher de mer.

YYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYY

ZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZ

ZOSTÈRE (la)
Une herbe maritime fort répandue sur les rivages qui sert au rembourrage de matelas



RÉFÉRENCES - BIBLIOGRAPHIE

documents généraux

AARQ. 2010. Atlas des amphibiens et des reptiles du Québec: banque de données active depuis 1988 alimentée par des bénévoles et professionnels de la faune. Société d'histoire naturelle de la vallée du Saint-Laurent et Ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec.

ACCORD NORD-DU-QUÉBEC. 2009. Tourisme durable avec les Nunavimmiut: Une stratégie de développement d'un créneau d'excellence en tourisme culturel et de plein air durable par les communautés du Nunavik (2010-2025). 58 p.

ALLARD, M., R. Fortier, D. Sarrazin, F.C. Calmels, D. Fortier, D. Chaumont, J.-P. Savard et A. Tarussov. 2007. L'impact du réchauffement climatique sur les aéroports du Nunavik: caractéristiques du pergélisol et caractérisation des processus de dégradation des pistes. Rapport présenté à Transports Québec. 184 p.

ALLARD, M., A. Fournier, E. Gahé et M.K. Séguin. 1989. Le Quaternaire de la côte sud-est de la Baie d'Ungava, Québec nordique. Géographie physique et Quaternaire 43 (3): 325-336.

ALLARD, M., R. Lévesque, M.K. Séguin et J.A. Pilon. 1991. Les caractéristiques du pergélisol et les études préliminaires aux travaux de génie au Québec nordique, texte préliminaire. Centre d'études nordiques, Université Laval, Québec. 94 p.

ALLARD, M. et M.K. Séguin. 1987. Le pergélisol au Québec: bilan et perspectives. Géographie physique et Quaternaire 41 (1): 141-152.

ARBESS, S.E. 1966. Social change and the Eskimo Co-operative at George River, Quebec. Vol. NCRC 66-1. Department of Northern Affairs and National Resources, Northern Coordination and Research Centre, Ottawa. 79 p.

ARGUS, G.W. et K.M. Pryer. 1990. Les plantes vasculaires rares du Canada. Notre patrimoine naturel. Publication NM98-13/1-1990F. Musée canadien de la nature, Ottawa. 192 p.

ARK. 1998. Plan directeur d'aménagement des terres du territoire de la région Kativik. Les grandes orientations d'aménagement et les affectations du territoire. Administration régionale Kativik, Service de l'environnement et de l'aménagement du territoire, Kuujjuaq. 49 p.

ARK. 2005. Projet de parc de la Kuururjuaq (Monts-Torngat-et-Rivière-Koroc). État des connaissances. Administration régionale Kativik, Service des ressources renouvelables, de l'environnement et de l'aménagement du territoire, Section des parcs, Kuujjuaq. 217 p.

ARK. 2007a. Rapport sur les tendances et les possibilités touristiques au Nunavik. Administration régionale Kativik, Service de l'emploi, de la formation, du soutien du revenu et de garde à l'enfance, Kuujjuaq. 52 p.

ARK. 2007b. Projet de parc national des Lacs-Guillaume-Delisle-et-à-l'Eau-Claire. État des connaissances. Administration régionale Kativik, Service des ressources renouvelables, de l'environnement et de l'aménagement du territoire, Section des parcs, Kuujjuaq. 263 p.

AUGER, C. 2004. Géomorphologie régionale et modalités de la vidange finale du lac glaciaire Naskaupi, baie d'Ungava, Québec nordique. Thèse de maîtrise. Université Laval, Québec. 96 p.

BANFIELD, A.W.F. et J.S. Tener. 1958. A preliminary study of the Ungava caribou. Journal of Mammalogy 39 (4): 560-573.

BARBER, D.C., A. Dyke, C. Hillaire-Marcel, A.E. Jennings, J.T. Andrews, M.W. Kerwin, G. Bilodeau, R. McNeely, J. Southon, M.D. Morehead et J.M. Gagnon. 1999. Forcing of the cold event of 8,200 years ago by catastrophic drainage of Laurentide lakes. Nature 400: 344-348.

BARNETT, D.M. et J.A. Peterson. 1964. The significance of glacial Lake Naskaupi 2 in the deglaciation of Labrador-Ungava. Canadian Geographer 8 (4): 173-181.

BARRETTE, C. et M. Allard. 2011. Climatologie sommaire de la région des Collines Pyramides, Nunavik. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Centre d'études nordiques, Québec. 17 p.

BARRY, R.G., W.H. Arundale, J.T. Andrews et H. Nichols. 1977. Environmental change and cultural change in the Eastern Canada Arctic during the last 5000 years. Arctic and Alpine Research 9 (2): 354-371.

BASTIEN, D. 2010. Rapport de l'inventaire des invasculaires (mousses, lichens et hépatiques) dans le cadre du projet de parc des Monts-Pyramides. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Botalys. 80 p.

BERGERUD, A.T. 1967. Management of Labrador caribou. Journal of Wildlife Management 31 (4): 621-642.

BERGERUD, A.T. 1996. Evolving perspectives on caribou population dynamics, have we got it right yet? Rangifer Special Issue 9: 95-116.

BEST, T.L. et T.H. Henry. 1994. Lepus arcticus. Mammalian Species 457: 1-91.

BLONDEAU, M., C. Roy et A. Cuerrier. 2010. Plantes des villages et des parcs du Nunavik. Multimondes, Québec. 737 p.

BUCHANAN, R., A. Hart et B. Greene. 2005. The woman who mapped Labrador: the life and expedition diary of Mina Hubbard. McGill-Queen's University Press, Montréal. 544 p.

BOURASSA Jean-Pierre, le Moustique, Editions du Boréal, Montréal, 2000.

BOUTIN Gilles, Les aurores boréales, Éditions GID, Québec, 2009

BRODY Hugh, Les Saisons de l'Arctique, Éditions Fides, Montréal, 2000

BRODY Hugh, Les exilés de l'éden, Éditions du Rocher, Paris, 2003

CADIEUX, É. 2001. Les ours noirs (Ursus americanus) importuns: portrait de la situation au Québec et évaluation des méthodes de contrôle. Thèse de maîtrise. Gestion de la faune et de ses habitats, Université du Québec à Rimouski, Rimouski. 142 p.

CALMELS, F.C. et M. Allard. 2008. Segregated ice structures in various heaved permafrost landforms through CT Scan. Earth Surface Processes and Landforms 33 (2): 209-225.

CALMELS, F.C., M. Allard et G. Delisle. 2008a. Development and decay of a lithalsa in Northern Quebec: a geomorphological history. Geomorphology 97 (3-4): 287-299.

CALMELS, F.C., G. Delisle et M. Allard. 2008b. Internal structure and the thermal and hydrological regime of a typical lithalsa: significance for permafrost growth and decay. Canadian Journal of Earth Sciences 45: 31-43.

CAYOUETTE, J. 1987. La flore vasculaire de la région du lac Chavigny (58°12'N.-75°08'O.), Nouveau-Québec. Provancheria, vol. 20. Mémoire de l'Herbier Louis-Marie, Université Laval, Québec. 51 p. Centre de données sur le patrimoine naturel du Québec. 2008. Les plantes vasculaires menacées ou vulnérables du Québec. 3e édition. Ministère du Développement durable, de l'Environnement et des Parcs. Direction du patrimoine écologique et des parcs, Québec. 180 p.

CAZEILS Nelson, Dix siècles de pêches à la baleine, Éditions Ouest-France, Rennes, 2000

CHÉVRIER, D. 1996. Les premières populations humaines. 8 500 à 2 000 ans avant aujourd'hui. p. 105-134 dans P. Frenette (Éd.) Histoire de la Côte-Nord. Les régions du Québec No. 9. Les Presses de l'Université Laval et l'Institut québécois de recherche sur la culture, Sainte-Foy.

CLARK, P.U. et W.W. Fitzhugh. 1990. Late deglaciation of the central Labrador coast and its implications for the age of the glacial lakes Naskaupi and McLean and for prehistory. Quaternary Research 34: 296-305.

COLLIGNON Béatrice, Les Inuits, ce qu'ils savent du territoire, Éditions L'Harmattan, 1996

COOKE, A. et C. Holland. 1978. The exploration of Northern Canada, 500 to 1920, a chronology. Arctic History Press, Toronto. 574 p.

COUTURIER, S. 2007. Génétique et conditions physiques des trois écotypes de caribou du Québec-Labrador. Thèse de doctorat. Département de biologie, Université Laval, Québec. 172 p.

COUTURIER, S., J. Brunelle et D. Vandal. 1988. Baisse de recrutement et décroissance du troupeau de caribous de la rivière George. Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Direction régionale Nouveau-Québec, Québec. 45 p.

COUTURIER, S., J. Brunelle, D. Vandal et G. St-Martin. 1990. Changes in the population dynamics of the George River caribou herd. Arctic 43 (1): 9-20.

COUTURIER, S., R. Courtois, H. Crépeau, L.-P. Rivest et S. Luttich. 1996. Calving photocensus of the Rivière George caribou herd and comparison with an independent census. Rangifer Special Issue 9: 283-296.

COUTURIER, S., J. Donald, R. Otto et S. Rivard. 2004. Démographie des troupeaux de caribous migrateurs-toundriques (Rangifer tarandus) au Nord-du-

Québec et au Labrador. Ministère des Ressources naturelles, de la Faune et des Parcs, direction de l'aménagement de la faune du Nord-du-Québec et Direction de la recherche sur la faune, Québec. 71 p.

CRÊTE, M. et M. Manseau. 1996. Natural regulation of cervidae along a 1000 km latitudinal gradient: change in trophic dominance. Evolutionary Ecology 10: 51-62.

CRÊTE, M., R. Nault et H. Laflamme. 1990. Plan tactique-Caribou. Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Direction de la gestion des espèces et des habitats. Service de la faune terrestre, Québec. 73 p.

CUERRIER, A. 2003. Ethnobiologie et savoir traditionnel des Inuit de Kangiqsualujjuaq (Nunavik). Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Institut de recherche en biologie végétale du Jardin botanique de Montréal et Institut culturel Avataq, Montréal. 29 p.

DAMSHOLT, K. 2002. Illustrated flora of nordic liverworts and hornworts. Nordic Bryological Society, Lund. 840 p.

DAVIES, K.G. 1963. Northern Quebec and Labrador journals and correspondence 1819-35. vol. 24. Éditions K.G.Davies. The Hudson's Bay Record Society, London. 415 p.

DEL DEGAN, Massé et associés inc. 2007. Étude de la ressource forestière au Nunavik. Secteurs de Kuujjuaq et de Kangiqsualujjuaq. Rapport présenté à la Société Makivik. Québec. 34 p.

DENAULt, S. 2010. Portrait de la diversité aviaire de l'aire d'étude du projet de parc des Monts-Pyramides. Regroupement Québec Oiseaux, Montréal. 27 p.

DIGNARD, N. 2004. La flore vasculaire du territoire du projet de parc des Monts-Torngat-et-de-la-rivière-Koroc, Nunavik, Québec. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, Direction de la recherche forestière, Québec. 95 p.

DIGNARD, N. 2007. La flore vasculaire du territoire du projet de parc national des Lacs-Guillaume-Delisle-età-l'Eau-Claire, Nunavik, Québec. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, Direction de la recherche forestière, Québec. 121 p.

DIGNARD, N. 2011. La flore vasculaire de l'aire d'étude du projet de parc des Monts-Pyramides, Nunavik, Québec. Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, Direction de la recherche forestière, Herbier du Québec, Québec. 132 p.

DOUGLAS, M.V.C. et R.N. Drummond. 1966. Map of the physiographic regions of Labrador-Ungava. McGill Sub-Arctic Research Paper 20: 82-89.

DROUIN Daniel, Inuit - une sélection d'œuvres, Musée national des beaux-arts du Québec, Québec, 2007

DUHAIME, G. 2008. Profil socioéconomique du Nunavik. Cahier de recherche du Canada sur la condition autochtone comparée. Université Laval, Québec. 128 p.

DUHAMEL, R. et R. Brunet. 2010. Monts-Pyramides park project-Small mammal and bat survey. Envirotel3000, Sherbrooke. 20 p.

DUNBAR, M.J. 1952. The Ungava Bay problem. Arctic 5 (1): 4-16.

DUNBAR, M.J. et H.H. Hildebrand. 1952. Contribution to the study of the fishes of Ungava Bay. Journal of the Fisheries Research Board of Canada 9: 155-201.

DUNFIELD R.W., Le saumon de l'Atlantique dans l'histoire de l'Amérique du nord, Pêches et Océan Canada, 1986.

DYKE, A.S., J.T. Andrews, P.U. Clark, J.H. England, G.H. Miller, J. Shaw et J.J. Veillette. 2002. The Laurentide and Innuitian ice sheets during the Last Glacial Maximum. Quaternary Science Reviews 21: 9-31.

DYKE, A.S. et V.K. Prest. 1987. Late Wisconsinan and Holocene history of the Laurentide Ice Sheet. Géographie physique et Quaternaire 41: 237-263.

EISEMON Thomas O., La pierre raconte, Musée canadien des civilisations, Hull, 1988

ELTON, C. 1942. Caribou herds and modern trade. p. 362-389 dans C. Elton (Éd.) Voles, mice and lemmings:problems in population dynamics. Oxford University Press, London.

EVANS, J. 1958. Ungava Bay-an area economic survey. Department of Indian Affairs and the Northern Development, Industrial Division, Ottawa. 70 p.

FAPAQ. 2003. Plan de développement régional associé aux ressources fauniques du Nord-du-Québec. Société de la faune et des parcs du Québec, Direction de la

faune du Nord-du-Québec, Chibougamau. 115 p.

FARAGO France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000,

FAUBERT, J. 2007. Catalogue des bryophytes du Québec et du Labrador. Nouvelle édition revue et augmentée du Catalogue bibliographique des bryophytes du Québec et du Labrador. Provancheria, vol. 30. Mémoire de l'Herbier Louis-Marie, Université Laval, Québec. 138 p.

FAUBERT, J., B. Tardif et M. Lapointe. 2010. Les bryophytes rares du Québec. Espèces prioritaires pour la conservation. Centre de données sur le patrimoine naturel du Québec. Ministère du Développement durable, de l'Environnement et des Parcs, Direction du patrimoine écologique et des parcs, Québec. 144 p.

FERLAND J.B.A., Le Labrador, Montréal, 1858.

FINCKENSTEIN Maria von, L'art inuit en fête 1948-1970, Musée canadien des civilisations, 1999

FORTIN, C., V. Banci, M. Crête, J. Huot, R. Lafond, P. Paré, J. Shaefer et D. Vandal. 2005. Plan national de rétablissement du carcajou (Gulo gulo) (population de l'Est). Rapport de rétablissement no. 26. Rétablissement des espèces canadiennes en péril (RESCAPÉ), Ottawa. 36 p.

FORTIN, C. et J. Tardif. 2003. Situation du lynx du Canada (Lynx canadensis) au Québec. Société de la faune et des parcs du Québec, Direction du développement de la faune, Québec. 41 p.

FRANCK Alain, Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960, Les Publications du Québec, 2000.

FRASER, W. 2010. Nunavik's tourism pioneers. Bob and Nancy May, a life of love, adventure and family. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik, Services des ressources renouvelables, de l'environnement et de l'aménagement du territoire. North South Communications, Kuujjuaq. 9 p.

FRENETTE Pierre, Histoire de la Côte-Nord, Les Presses de l'Université Laval, 1996

GAHÉ, E., M. Allard, A. Fournier et M.K. Séguin. 1987. Géophysique et dynamique holocène de plateaux palsiques à Kangiqsualujjuaq, Québec nordique. Géographie physique et Quaternaire 41: 33-46.

GANEM, Y., J.L. Pomian, L. Laborde et G. Brasseur. 2006. Ambiances thermiques: travailler au froid. Documents pour le médecin du travail 107: 279-295.

GANGLOFF, P. et A. Pissard. 1983. Évolution géomorphologique et palses minérales près de Kuujjuaq (Fort-Chimo, Québec). Bulletin de la Société géographique de Liège 19: 119-132.

GAUTHIER, I., H. Bastien et S. Lefort. 2008. État de situation des principales espèces de petit gibier exploitées au Québec. Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, Direction de l'expertise sur la faune et ses habitats, Québec. 231 p.

GAUTHIER SCHAMPAERT, K. et J. Théau. 2010. Revue de connaissances sur les grands et "moyens" mammifères présents dans l'aire d'étude du projet de parc des Monts-Pyramides (Nunavik, QC). Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Université de Sherbrooke, Département de géomatique appliquée, Faculté des lettres et sciences humaines, Sherbrooke. 75 p.

GENDRON, D. 2001. Early Paleoeskimo boulder field archeology in Western Nunavik. Anthropological Papers of the University of Alaska 1 (1): 35-52.

GENDRON, D. et C. Pinard. 2000. Early Paleo-Eskimo occupations in Nunavik: A re-appraisal. p. 129-142 dans M. Appelt, J. Berglund et H.C. Gulløv (Éd.) Proceedings from a Conference at the Danish National Museum of Copenhagen, November 30 to December 2, 1999. The Danish National Museum & Danish Polar Center, Copenhagen.

GERARDIN, V. et D. McKenney. 2001. Une classification climatique du Québec à partir de modèles de distribution spatiale de données climatiques mensuelles: vers une définition des bioclimats du Québec. Contribution du service de la cartographie écologique no. 60. Ministère de l'Environnement, Direction du patrimoine écologique et du développement durable, Québec. 40 p.

GIRARD, R. 1990. Les cisaillements latéraux dans l'arrière-pays des orogènes du Nouveau-Québec et des Torngat: une revue. Geoscience Canada 17 (4): 301-304.

GODBOUT, G. 1999. Détermination de la présence d'un cycle de population du lièvre d'Amérique (Lepus americanus) au Québec et des méthodes de suivi applicables à cette espèce. Société de la faune et des parcs du Québec. Université du Québec à Rimouski, Rimouski. 95 p.

HAMMOND, M. 2006. Nunavik and the Naskapis. Unpublished report. Naskapi Nation of Kawawachikamach,

HAMMOND, M. 2010. Monts-Pyramides and the Naskapis. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik, Services des ressources renouvelables, de l'environnement et de l'aménagement du territoire, Section des parcs. 151 p.

HANSKI, I., H. Henttonen, E. Korpimäki, I. Oksanen et P. Turchin. 2001. Small-rodent dynamics and predation. Ecology 82 (6): 1505-1520.

HEGEL G., Lhénoménologie de l'Esprit, Éditions Aubier, Paris, 1939

HILLAIRE-MARCEL, C. 1976. La déglaciation et le relèvement isostatique sur la côte est de la baie d'Hudson. Cahiers de géographie du Québec 20: 185-220.

HUBBARD, M. 1908. A woman's way through unknown Labrador - An account of the exploration of the Nascaupee and George Rivers. John Murray, London. 305 p.

HURET Pauline, Les Inuits, Édition Université Laval - AFI, Québec, 2003

IGLAUEr, E. 1966. The new people: The Eskimo journey into our time. Doubleday and Company, New York. 205 p.

INSTITUT CULTUREL AVATAQ. 1990. La visite de D'Iberville à Ivujivik en 1697. Tumivut 1 (Fall): p. 37-39.

INSTITUT CULTUREL AVATAQ. 2010. Étude de potentiel archéologique. Rapport de recherche. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Institut culturel Avataq, Montréal. 41 p.

IPELLIE Alootook, Innovations inuites, Éditions Scolastic, Toronto, 2008

IVES, J.D. 1957. Glaciation of the Torngat Mountains, Northern Labrador. Arctic 10: 67-87.

IVES, J.D. 1958. Glacial geomorphology of the Torngat Mountains, Northern Labrador. Geographical Bulletin 12: 47-75.

IVES, J.D. 1960a. Former ice-dammed lakes and the deglaciation of the middle reaches of the George River, Labrador-Ungava. Geographical Bulletin 14: 44-70.

IVES, J.D. 1960b. The deglaciation of Labrador-Ungava: an outline. Cahiers de géographie du Québec 4: 323-343.

JACKSON, G.D. et F.C. Taylor. 1972. Correlation of major Aphebian rock units in the northeastern Canadian shield. Canadian Journal of Earth Sciences 9: 1659-1669.

JEAN, D. et G. Lamontagne. 2004. Plan de gestion du caribou (Rangifer tarandus) dans la région Nord-du-Québec 2004-2010. Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, Secteur Faune Québec, Direction de l'aménagement de la faune du Nord-du-Québec, Québec. 86 p.

JEAN, D., S. Rivard et M. Bélanger. 2004. Inventaire et structure de population du boeuf musqué (Ovibos moschatus) au sud-ouest de la baie d'Ungava, août 2003. Ministère des Ressources naturelles, de la Faune et des Parcs, Secteur Faune Québec, Chibougamau. 22 p. Juniper, I. 1979. Le troupeau de caribous de la rivière George. Rapport de synthèse de l'étude préliminaire.Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Direction de la recherche faunique, Québec. 78 p.

KASBARIAN-BRICOUT Béatrice, Les Amérindiens du Québec, Éditions L'Harmattan, Paris, 2003, p. 92-93

KASPER, J.N. et M. Allard. 2001. Late Holocene climatic change as detected by the growth and decay of ice wedges on the southern shore of Hudson Strait, Northern Quebec, Canada. The Holocene 11 (5): 563-577.

KOHLMEISTER, B. et G. Kmoch. 1814. Journal of a voyage from Okkak, on the coast of Labrador, to Ungava Bay, westward of Cape Chudleigh, undertaken to explore the coast, and visit the Esquimaux in the unknown region. Project Gutenberg Online eBook #15436. Éd. d'origine: The Brethren's Society for the Furtheance of the Gospel among the Heathen, London.

LAGAREC, D. 1976. Étude géomorphologique de palses dans la région de Chimo, Nouveau-Québec, Canada.Cahiers géologiques 92: 153-163.

LARIVÉE, J. 2011. Étude des populations d'oiseaux du Québec, feuillet 505007. Regroupement QuébecOiseaux, Rimouski.

LAVERDIÈRE, C. 1969. Mer D'Iberville. Revue de Géographie de Montréal 23: 355-358.

LÉVESQUE, R., G. Pâquet, D. Duhamel et O. Beaulieu. 2011. Projet de parc national des Monts-Pyramides. Étude du milieu physique et cartographique des

dépôts de surface. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik, Parcs Nunavik. Poly-Géo inc, Saint-Lambert. 106 p.

LEWIS, A. 1908. The life and work of E.J. Peck among the Eskimo. Third edition. Hodder and Stoughton, London.349 p.

LITALIEN Raymonde, Les explorateurs de l'Amérique du nord, Editions du Septentrion, 1993.

LOKEN, O. 1962. The late glacial and post-glacial emergence and the deglaciation of northernmost Labrador.Geographical Bulletin 17: 23-56.

LOW, A.P. 1896. Report on explorations in the Labrador Peninsula along the Eastmain, Koksoak, Hamilton, Manicouagan, and portions of other rivers, in 1892-93-94-95. Annual Report. Vol. 8. Geological Survey, Ottawa. 166 p.

MACDONALD, J. 2000. The Arctic sky: inuit astronomy, star lore, and legend. Nunavut Research Institute/Royal Ontario Museum, Toronto. 312 p.

MACDONALD, J. 2010. Historical overview of human occupation of the Monts-Pyramides park project study area Nunavik. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. 137 p.

MAILHOT, J. 1986. Beyond everyone's horizon stand the Naskapi. Ethnohistory 33 (4): 384-418.

MALAURIE Jean, Hummrocks, Édition Plon, 1999

MARTIN, F., P. May et A. Murdoch. 2010. Ulittanuijalik (Monts-Pyramides) National Park project-Fish study. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Société Makivik, Centre de recherche du Nunavik,Kuujjuaq. 38 p.

MASCHNER, H., O. Mason et R. McGhee. 2009. The northern world AD 900-1400. The University of Utah Press, Salt Lake City. 432 p.

MATTHEW, E.M. 1961a. The glacial geomorphology and deglaciation of the George River basin. McGill University Sub-Arctic Research Laboratory. Annual Report 1959-1960, Research Paper 11: 29-45.

MATTHEW, E.M. 1961b. Deglaciation of the George River Basin, Labrador-Ungava. p. 17-29 dans J.T. Andrews et E.M. Matthew (Éd.) Geomorphological studies in northeastern Labrador-Ungava. vol. 29. Department of Mines and Technical Surveys of Canada, Geographical Branch, Ottawa.

MAXWELL, M.S. 1985. Prehistory of the Eastern Arctic. Academic Press, New York. 327 p.

MCCARTNEY, A.P. 1977. Thule Eskimo prehistory along northwestern Hudson Bay. Collection Mercure, vol. 70.Musée national de l'Homme, Ottawa. 500 p.

MCGHEE, R. 1984. Contact between Native North Americans and the Medieval Norse - A review of the evidence.American Antiquity 49 (1): 4-26.

MCHUGH, J.L., Le Problème des baleines, Le rôle et l'histoire de la Commission baleinière internationale, Éditions William E. Schevill, Harvard University Press, Cambridge, 1974

MESHER, D. et R. Woollam. 1995. Kuujjuaq-Memories and musings. Unica Publishing, Duncan. 123 p.

MESSIER, F. et J. Huot. 1985. Synthèse des connaissances sur le troupeau de caribous de la rivière George (1973-1984). Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Québec.

MESSIER, F., J. Huot, D. Le Hannaff et S. Luttich. 1988. Demography of the George River caribou herd: evidence of population regulation by forage exploitation and range expansion. Arctic 41 (4): 279-287.

MICHAUD, M. 1979. Enquête toponymique à Northwest River et à Davis Inlet (pour le territoire de la rivière George et du lac de la Hutte Sauvage (Mushuau Nipi). Rapport non publié. Gouvernement du Québec, Commission de toponymie, Québec. 110 p.

MLCP. 1982. Les parcs québécois. Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Direction générale du plein air et des parcs, Québec, 157 p.

MOISAN, M. 1996. Rapport sur la situation du carcajou (Gulo gulo) au Québec. Ministère de l'Environnement et de la Faune, Direction de la faune et des habitats, Québec. 65 p.

MOORHEAD, J., S. Perreault, A. Berclaz, K.N.M. Sharma, M. Beaumier et A.-M. Cadieux. 2000. Kimberlites et diamants dans le Nord du Québec. Rapport PRO 2000-05. Ministère des Ressources naturelles, Québec. 9 p.

MÜLLER-WILLE, L. 1987. Répertoire toponymique inuit du Nunavik (Québec, Canada). Institut culturel Avataq, Inukjuak. 368 p.

NAKASHIMA Douglas, GRISELIN Madeleine, Sources de chaleur sur la banquise, Éditions Autrement, 1999

NAULT, R. et C. Mathieu. 1989. Habitats du boeuf musqué au Nouveau-Québec: Anse du Comptoir. Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Direction de la gestion des espèces et des habitats, Québec. 71 p.

NOËL Michel, Amérindiens et Inuits, Éditions du Trécarré, Saint-Laurent, Québec, 1996

NOËL Michel, CHAUMELY Jean, Histoires de l'art des Inuits du Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1998

OCCHIETTI, S. 1987. Dynamique de l'Inlandsis laurentidien du Sangamonien à l'Holocène. Géographie physique et Quaternaire 41 (2): 301-313.

PARADIS, S.J. et M. Parent. 2002a. Géologie des formations en surface, Rivière Koroc (moitié est), Québec-Terre- Neuve-et-Labrador: Commission géologique du Canada, Carte 2013A, échelle: 1: 125 000.

PARADIS, S.J. et M. Parent. 2002b. Géologie des formations en surface, Rivière Koroc (moitié ouest), Québec-Terre-Neuve-et-Labrador: Commission géologique du Canada, Carte 2014A, échelle 1: 125 000.

PARK, R.W. 2000. The Dorset - Thule succession revisited. p. 192-205 dans M. Appelt, J. Berglund et H.C. Gulløv (Éd.) Identities and cultural contacts in the Arctic: proceedings from a conference at the Danish National Museum, Copenhagen, November 30 to December 2, 1999. Danish National Museum & Danish Polar Center, Copenhagen.

PAUKTUUTIT INUIT WOMEN OF CANADA. 2006. The Inuit way, a guide to Inuit culture. Pauktuutit Inuit Women of Canada, Ottawa. 44 p.

PAYETTE, S. 1983. The forest tundra and present tree lines of the northern Quebec-Labrador Peninsula. Nordicana 47: 3-23.

PAYETTE, S. et L. Rochefort. 2001. Écologie des tourbières du Québec-Labrador. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy. 621 p.

PEGAU, R.E. 1970. Succession in two exclosures near Unalakleet, Alaska. Canadian Field Naturalist 84: 175-177.

PETIT Jacques-Guy, VIGER Yv Bonnier, AATAMI Pita, ISERHOFF Ashley, Les Inuits et les Cris du nord du Québec, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 2011

PINARD, C. et D. Gendron. 2009. The Dorset occupation on the South Shore of the Hudson Strait: How late? p. 249- 259 dans H. Maschner, O. Mason et R. McGhee (Éd.) The Northern World, AD 900-1400. The University of Utah Press, Salt Lake City.

PISSARD, A. et P. Gangloff. 1984. Les palses minérales et organiques de la vallée de l'Aveneau, près de Kuujjuaq, Québec subarctique. Géographie physique et Quaternaire 38: 217-228.

POMERLEAU Jeanne, Gens de métiers et d'aventure, Edition GID, Québec, 2001

POULIN, J.-F. et Y. Plourde. 2010. Nidification du Canard pilet, du Cygne siffleur et du Plongeon du Pacifique à la baie Déception, Nunavik, Québec. Le Naturaliste canadien 134 (1): 70-72.

POWER, G. 1969. The salmon of Ungava Bay. Arctic Institute of North America Technical Paper No. 22. 72 p.

POWER, G. 1976. History of the Hudson's Bay Company salmon fisheries in the Ungava Bay region. Polar Records 18 (113): 151-161.

POWERS, W.R. et R.H. Jordan. 1990. Human biogeography and climate change in Siberia and Arctic North America in the fourth and fifth Millenia BP. Philosophical Transactions of the Royal Society of London, Series A, Mathematical and Physical Sciences (330): 665-670.

PRESCOTT, J. et P. Richard. 2004. Mammifères du Québec et de l'est du Canada. Guides Nature Quintin, Michel Quintin, Waterloo. 399 p.

PRICHARD, H.H. 1911. Through trackless Labrador. William Heinemann, London. 254 p.

PROULX, H., G. Jacques, A.-M. Lamothe et J. Litynski. 1987. Climatologie du Québec méridional. Ministère de l'Environnement, Direction de la météorologie, Québec. 198 p.

PROULX Jean-Pierre, La pêche à la baleine dans l'Atlantique Nord, Éditions Parcs-Canada, Ottawa, 1986

REGROUPEMENT QUÉBEC OISEAUX. 2011. Liste des oiseaux du Québec.
RIZZO, B. et E. Wilken. 1992. Assessing the sensitivity of Canada's ecosystems to climate change. Climate Change 21 (1): 37-55.

ROUSSEAU, J. 1966. La flore de la rivière George, Nouveau-Québec. Le Naturaliste canadien 93: 11-59.

RUSSEL H. John, L'univers des caribous, Édition du Trécarré, Canada, 1998)
SALADIN D'ANGLURE Bernard, Être et Renaître Inuit, Éditions Gallimard, Paris 2006

SANDERSON Yvan T, Suivez la baleine, Éditions Cassel, Londres, 1958

SAUCIER Céline, KEDL Eugen, Image Inuit du Nouveau-Québec, Éditions Fides- Musée de la Civilisation, Québec, 1988

SAUCIER Céline, Le refus de l'oubli, Éditions L'instant même, Québec 1998

SAUCIER, I. et M. Godard. 1992a. Cartographie numérique de la végétation (habitat du caribou). Région de la rivière George. Tome 1: Guide méthodologique. Hydro Québec, Service Ressources et Aménagement du Territoire, Montréal.

SAUCIER, I. et M. Godard. 1992b. Cartographie numérique de la végétation (habitat du caribou). Région de la rivière George. Tome 2: Cartographie. Hydro-Québec, Service Ressources et Aménagement du Territoire, Montréal.

SAVELLE, J.M. et A. Dyke. 2002. Arctic Canada: causes and consequences. World Archeology 33 (3): 508-522.

SÉGUIN, M.K. et M. Allard. 1984. La répartition du pergélisol dans la région du détroit de Manitounuk, côte est de la mer d'Hudson, Canada. Canadian Journal of Earth Sciences 21: 354-364.

SEPPÄLÄ, M. 1982a. An experimental study of the formation of palsas. p. 36-42 dans H.M. French (Éd.) Proceedings of the Fourth Canadian Permafrost Conference. Comité associé de recherches géotechniques, Conseil national de recherches du Canada, Ottawa.

SEPPÄLÄ, M. 1982b. Present-day periglacial phenomena in northern Finland. Biuletyn Peryglacjalny 29: 17-24.

SOCIÉTÉ MAKIVIK. 1992. Nunavik: Past and present land use. Document cartographique.

STRATA360. 2007. Inuit and Cree knowledge: Assessment of status. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. Montreal. 28 p.

SUGDEN, D.E. 1977. Reconstruction of the morphology, dynamics and thermal characteristics of the Laurentide Ice Sheet at its maximum. Arctic and Alpine Research 9: 21-47.

THE WEATHER CHANNEL. 2011. Climatologie: lever du soleil/coucher du soleil pour Kuujjuaq, Canada. http:// fr.weather.com/climate/sunRiseSunSet-Kuujjuaq-CAXX0615?month=12

THÉAU, J. 2004. Télédétection spatio-temporelle des habitats à lichen dans l'aire estivale du troupeau de caribous de la rivière George. Thèse de doctorat. Faculté de foresterie et géomatique, Université Laval, Québec. 154 p.

THÉAU, J. et C.R. Duguay. 2004. Mapping lichen changes in the summer range of the George River caribou herd (Québec-Labrador, Canada) using Landsat Imagery (1976-1998). Rangifer 24 (1): 31-50.

TINBERGEN, N. 1961. Carnets d'un naturaliste. Hachette, Paris. 296 p.

TREMBLAY, B., E. Lévesque et S. Boudreau. Soumis. Recent expansion of erect woody vegetation in the Canadian Eastern Low Arctic. Arctic, Antarctic, and Alpine Research.

TREMBLAY, M. et C. Furgal. 2008. Les changements climatiques au Nunavik et au Nord du Québec: L'accès au territoire et aux ressources. Administration régionale Kativik, Service des ressources renouvelables et Trent University, Environmental Studies Program, Kuujjuaq. 167 p. 190

TRIGGER Bruce G., Les Indiens, la fourrure et les Blancs, Boréal / Seuil, 1990.

TULUGAK, A. et P. Murdoch. 2007. A new way of sharing. Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, Baied'Urfé. 287 p.

TURNER, L.M. 2001. Ethnology of the Ungava District. McGill-Queen's University Press, Montréal. 240 p.

VANDAL, D., S. Couturier, D. Rémillard et S. Luttich. 1989. Distribution saisonnière et migrations des caribous des rivières George et aux Feuilles de 1983 à 1987. Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, Direction régionale du Nouveau-Québec, Québec. 87 p.

VERPAELST, P., D. Brisebois, S. Perreault, K.N.M. Sharma et J. David. 2000. Géologie de la région de la rivière Koroc et d'une partie de la région de Hébron. Rapport 99-08. Ministère des Ressources naturelles, Secteur des mines, Géologie du Québec, Québec. 59 p.

VÉZINET Monique, Les Nunamiut, Édition Ministère des Affaires culturelles, Québec, 1980

VIASAT Géo-Technologie inc. 2010. Cartographie de la végétation. Projet de parc des Monts-Pyramides. Rapport présenté à l'Administration régionale Kativik. VIASAT Géo-Technologie inc., Montréal. 10 p.

VINCENT, J.-S. 1989. Le Quaternaire du sud-est du Bouclier canadien. p. 266-295 dans R.J. Fulton (Éd.) Le Quaternaire du Canada et du Groenland. Volume 1. Commission géologique du Canada, Géologie du Canada, Ottawa.

WALLACE, D. 1905. The lure of the Labrador wild. F. Revell Company, Toronto. 331 p.

WALLACE, D. 1907. The long Labrador trail. The Outing Publishing Company, New York. 315 p.

WALLACE, W.S. 1932. John McLean's notes of a twenty-five years' service in the Hudson's Bay Territory. The Champlain Society, Toronto. 402 p.

WARDLE, R.J., D.T. James, D.J. Scott et J. Hall. 2002. The southeastern Churchill Province: synthesis of a Paleoproerozoic transpressional orogen. Canadian Journal of Earth Sciences 39: 639-663.

WEETALUKTUK, J. et R. Bryant. 2008. Le monde de Tivi Etok, la vie et l'art d'un aîné Inuit. Éditions Multimondes et Institut culturel Avataq, Québec. 160 p.
WEILER, M.H. 1988. Naskapi land-use profile. Contemporary land-use. Patterns and the socio-economic significance of the renewable resources sector. McGill University, Centre for Northern Studies and Research, Montréal.

WEILER, M.H. 2006. Naskapi land use survey. Preliminary and summarized results. Rapport présenté à LabMag GP inc.
WHEELER, E.P. 2nd. 1935. The Nain-Oak Section of Labrador. Geographical Review 25 (2): 240-254. Wheeler, E.P. 2nd. 1958. Pleistocene glaciation in northern Labrador. Geological Society of America Bulletin 69

WILLIAMS Heathcote, Des baleines, Éditions Aubier, Paris 1988

WITTENBORN R., BIEGERT C., Le projet de la Baie James - Une rivière qui se noie, Musée des beaux-arts, Montréal, 1981

ZERN, E. 2003. Field and Stream Magazine, November 1959. p. 157-160 dans L. Press (Éd.) The best of Ed Zern - Fifty years of fishing and hunting from one of America's best-loved outdoor humorists. The Lyons Press,Guildford.

SOURCE ÉLECTRONIQUE

Amérindiens et Inuits http://www.autochtones.gouv.qc.ca/publications_documentation/publications/document_11_nations.pdf

ARK. 2011. Silaup Aistjpallianinga Project. http://climatechange.krg.ca/home_fr.html

Association touristique du Nunavik. 2011. Village nordique de Kuujjuaq. http://www.nunavik-tourism.com/page. aspx?page_id=72

CEHQ. 2004. Données sur les cours d'eau. http://www.cehq.gouv.qc.ca/suivihydro/default.asp

COSEPAC. 2010. Espèces sauvages canadiennes en péril. http://www.cosepac.gc.ca/fra/sct0/rpt/rpt_ecep_f.cfm

COSEPAC. 2011. Base de données des espèces sauvages évaluées par le COSEPAC. http://www.cosepac.gc.ca

Environnement Canada. 2007. Site web de données climatiques. http://www.climat.weatheroffice.ec.gc.ca

Environnement Canada. 2011. Normales et moyennes climatiques au Canada 1971-2000. http://www.climat.meteo.gc.ca/climate_normals/index_f.html

Exploration Azimut inc. 2010. http://www.azimut-exploration.com/fr-index-home.html

FAUNE NORDIQUE
http://naturenvironnement.over-blog.com - http://www.hww.ca/fr

FOSTER, John E., Traite des fourrures
http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/traite-des-fourrures

FREEMAN Minnie Aodla, http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/inuit

Gouvernement du Québec. 2011a. Plan Nord. http://plannord.gouv.qc.ca/

Gouvernement du Québec. 2011b. Portail Québec. http://www.gouv.qc.ca/portail/quebec/pgs/commun/portrait/geographie/?lang=fr

Hamann, J. 2011. Des caribous errants. La protection des aires de mise bas du caribou se heurte aux mœurs migratrices changeantes de l'espèce. Le journal de la communauté universitaire. Au fil des événements. Université Laval, Québec. 46 (30): http://www.aufil.ulaval.ca/edition-12-mai-2011-1360.html

LAROSE YVON
http://www.scom.ulaval.ca/Au.fil.des.evenements/2002/08.29/chien.html
LOUP ARCTIQUE
http://naturenvironnement.over-blog.com/article-loup-arctique-43955815.html

MAMROT. 2010. Répertoire des municipalités.
http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire_mun/repertoire/repertoi.asp

Marsh James H., Le Voyage du Nonsuch
http://www.thecanadianencyclopedia.com/featured/fr/le-voyage-du-inonsuchi

MCCCFQ. 2010. Peuplement amérindien.
http://www.mcccf.gouv.qc.ca/index.php?id=2617

MDDEP. 2002. Aires protégées au Québec. Les provinces naturelles. http://www.mddep.gouv.qc.ca/biodiversite/aires_protegees/provinces/

MDDEP. 2010a. Les aires protégées au Québec. http://www.mddep.gouv.qc.ca/biodiversite/aires_protegees/aires_quebec.htm

MDDEP. 2010b. Réserves de territoires pour fin d'aire protégée. http://www.mddep.gouv.qc.ca/biodiversite/aires_protegees/terres-pub.htm#reserve-territoire

MDDEP. 2010c. Les aires protégées au Québec. Les aires de mise bas du caribou au nord du 52e parallèle.
http://www.mddep.gouv.qc.ca/biodiversite/aires_protegees/registre/n-52.pdf

MDDEP. 2011. Plantes menacées ou vulnérables au Québec - Athyrie alpestre sous-espèce américaine.
http://www.mddep.gouv.qc.ca/biodiversite/especes/athyrie/athyrie.htm

MlLLIET Jacqueline, Y a-t-il une domestication féminine du chien ?
http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/41569/BEH_1994_2_65.pdf?sequence=1

MRNF. 1998. L'inventaire forestier au ministère. http://www.mrnf.gouv.qc.ca/forets/connaissances/connaissancesinventaire.jsp

MRNF. 2010b. Résultats de l'inventaire du troupeau de caribous de la rivière George. http://communiques.gouv.qc.ca/gouvqc/communiques/GPQF/Novembre2010/09/c2644.html

MRNF. 2010c. Statistiques de chasse et de piégeage. http://www.mrnf.gouv.qc.ca/faune/statistiques/chassepiegeage.asp

MRNF. 2011. Liste des espèces désignées menacées ou vulnérables au Québec. http://www3.mrnf.gouv.qc.ca/ faune/especes/menacees/liste.asp

Naskapi Nation of Kawawachikamach. 2011. The Naskapi Nation history.

Parcs du Nunavik
http://www.nunavikparks.ca/fr/parcs/ulittaniujalik/etat-connaissances.htm

Routes polaires
http://transpolair.free.fr/routes_polaires/passage_nord_ouest/route2.htm

Statistique Canada. 2010. Profil des communautés de 2006.
http://www12.statcan.ca/census-recensement/2006/dp-pd/prof/92591/index.cfm?Lang=F

ILLUSTRATION
Sculpture - gravure
Huard de pierre 1992 Mikisiti Saila

Huard gravure 1965 Davidialuk Alasuaq Amittuk
Huard gravure 1962 Paulusi Alasuaq Sivuaq
Omble chevalier Levi Qumaluk
Face de pierre 1962 Gena Sala
Phoque gravure 1962 Paulusi Alasuaq Sivuaq
Visage (détail) Lucassie Echalook
Loutre Mosesie Naluyuk

Photomontage Cris
WITTENBORN R., BIEGERT C., Le projet de la Baie James - Une rivière qui se noie, Musée des beaux-arts, Montréal, 1981

Photomontage Inuit
http://www.thecanadianencyclopedia.com/photo
http://www.theepochtimes.com
http://www.inuitcontact.ca
http://www.arcticjournal.ca
http://www.watchmojo.com
http://www.glenbowmuseum.com
http://www.icebike.org
http://www.firstpeopleofcanada.com
http://www.ehow.com

